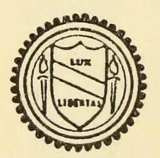
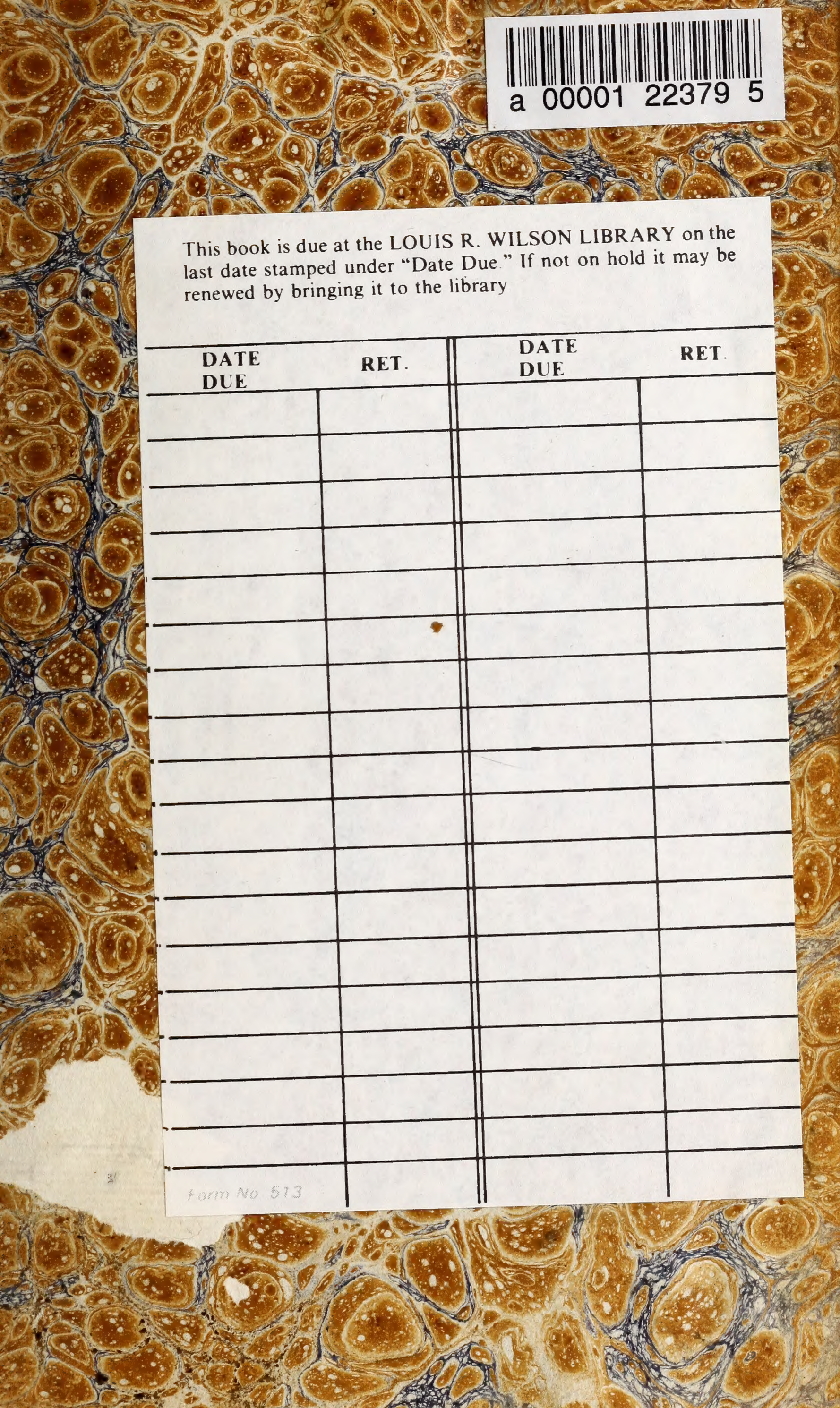

THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET


LUX
LIBERTAS



HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE

TOME ONZIÈME

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

TOME ONZIÈME.

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE,

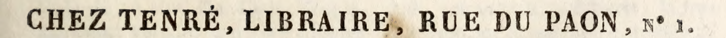
COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME ONZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,


CHEZ TENRÉ, LIBRAIRE, RUE DU PAON, N° 1.

M. DCCCXX.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT-TROISIÈME.

SUITE DU RÈGNE
D'ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

Il se formoit en Asie, depuis un siècle, une puissance qui devoit inquiéter l'Europe et renverser l'empire grec. C'étoit celle des Ottomans, dont il est nécessaire de connoître l'origine, parce qu'elle se trouve liée aux grandes scènes de l'histoire moderne, et plus particulièrement à l'histoire de Constantinople. Cette origine remonte à la grande irruption des Mongouls et des Tartares, dont les rapides conquêtes avoient, plus d'un demi-siècle avant l'époque où nous sommes (de 1206 à 1227), changé la face de l'Asie. Les vastes montagnes situées entre la Chine, la Sibérie et la mer Caspienne, étoient peuplées d'une multitude de hordes qui formoient des émigrations lorsque la population devenoit trop nombreuse. Témugin, si connu dans l'histoire sous le nom de *Gengis-kan* [a], les réunit toutes, et sut en faire un peuple victorieux et conquérant. Il fut proclamé grand-kan ou empereur des Mongouls et des Tartares. Ces deux dénominations sont indifféremment appliquées à la nation par quelques his- An. 1296.

[a] L'auteur de l'histoire généalogique des Tartares donne l'étymologie de ce mot. On disait *Zingis-kan* avant Voltaire, qui a fait adopter celui de *Gengis-kan*. *Zin*, en langue mongoule, signifie *grand*, et *gis* est le signe du superlatif. Cette *histoire généalogique* a été écrite par un descendant de Gengis-kan. Des Suédois, prisonniers en Sibérie, la traduisirent sur le manuscrit mongoul. Cette traduction fut imprimée en 1726, à Leyde, 2 vol. in-12.

toriens. Cependant la première a été restreinte à la famille impériale, tandis que la seconde s'est étendue indistinctement à toutes les peuplades du nord.

Les pays que les Tartares inondèrent avec la rapidité d'un torrent, soit sous Témugin, soit sous ses successeurs, sont séparés par de telles distances, qu'ils paroissoient garantis de toute invasion de la part du même peuple. Cependant, dans un très-court espace de temps, on vit la Chine conquise deux fois, la Perse envahie, ainsi que la Russie, la Pologne et la Hongrie. En moins de six années (de 1236 à 1242) les Tartares parcourent le quart de la circonférence du globe, passent le Volga, le Kama, le Don, le Borysthène, la Vistule et le Danube; brûlent Moscou, ravagent la Pologne jusqu'aux frontières de l'Allemagne, détruisent Cracovie et Lublin; ne laissent en Hongrie qu'une ville et deux forteresses; enfin la pauvreté des habitans de la Sibérie et la rigueur du climat ne les mit point à l'abri de leur férocité. La terreur se répandit dans l'Europe au point que le pape crut devoir leur envoyer des moines de Saint-Dominique pour apaiser et convertir ces barbares. Mais le grand-kan répondit que les enfans de Gengis et de Dieu étoient revêtus du pouvoir de soumettre ou d'exterminer les nations, et que, pour éviter lamort, le pape devoit venir supplier en personne. Heureusement l'empereur Frédéric II sut faire usage d'une milice plus formidable que celle du pape, et d'armes plus puissantes que les foudres de l'Eglise. Il écrivit aux rois de France et d'Angleterre, aux princes allemands, pour leur faire sentir le danger. Les barbares échouèrent devant le château de Neustadt en Autriche, et décampèrent à l'approche d'une armée d'Allemands.

Les lieutenans du grand-kan trouvèrent dans leur pouvoir et dans leur éloignement les moyens de se procurer l'indépendance, et de ne plus reconnoître de suprématie. Chacun adopta un régime conforme à sa situa-

tion ; les uns conservèrent la simplicité des mœurs pastorales, et les autres prirent celles des villes de l'Asie. Mais il falloit à tous un nouveau culte. Après un moment d'incertitude entre l'Evangile et le Koran, ils se décidèrent pour la religion de Mahomet. Le sultan de Carizme gouverna les états de Perse avec sagesse, et les défendit avec un courage héroïque ; mais enfin il succomba sous le nombre. Après sa mort, son armée, composée de hordes turcomanes, se dispersa ; plusieurs chefs de cette armée s'enrôlèrent au service d'Aladin, sultan d'Iconium, et furent les obscurs ancêtres de la race ottomane. Orthogrul, sujet et soldat de ce sultan, établit à Surgos, près du Sangarius, un camp de quatre cents tentes, qu'il gouverna pendant cinquante-deux ans. C'est le père du calife Othman. Il s'appela d'abord *Thaman*, et donna son nom à cette nation ottomane dont il devint le chef, et qui détruisit l'empire grec. Il étoit placé sur les frontières de l'empire. Sa religion lui prescrivoit le *gazi*, c'est-à-dire la guerre contre les infidèles. C'étoit donc un devoir à remplir que d'être toujours les armes à la main et d'attaquer les Grecs. Voici la marche qu'il suivit pendant un règne de vingt-sept années. A chaque campagne il recrutoit et augmentoit son armée. Au lieu de se retirer du canton dont il venoit de s'emparer, il conservoit les positions susceptibles de défense. Après avoir abandonné au pillage les châteaux et les villes, il en réparoit les fortifications. C'est ainsi que, cessant peu à peu de mener une vie errante, il parvint à donner à son peuple une patrie. Tels furent l'origine et les progrès des Ottomans. Les historiens ont varié sur leur chef, qu'ils représentent, les uns comme un brigand, fléau de l'humanité, les autres comme un héros. De tous les écrivains modernes, celui qui paroît avoir apporté dans l'histoire le plus de bonne foi, le plus d'amour pour la vérité, le plus d'exactitude, et qui se soit le mieux servi du flambeau de la critique, a dit qu'Othman

étoit *doué à un degré éminent de toutes les vertus d'un soldat, et qu'il profita des circonstances de temps et de lieu qui favorisoient son indépendance et ses succès.* [a] Cette opinion, qui tient un juste milieu entre les deux autres, nous semble préférable.

Othman portoit aux Grecs une haine implacable. Quand sa religion n'auroit point approuvé ce sentiment, [b] il auroit été justifié par une perfidie dont il avoit failli devenir la victime, et qu'il est bon de rapporter. Un seigneur grec, gouverneur du château de Jarissar, invite aux noces de sa fille les Turcs les plus distingués habitant dans son voisinage, et fait à Othman des instances plus vives qu'aux autres. Il avoit le projet de le faire arrêter : mais Othman fut averti, et dès-lors il se crut en droit de prévenir la trahison par la trahison, et d'employer contre les Grecs l'arme dont ils faisoient un si fréquent usage. Il confie au gouverneur de Belejiki, gendre futur et complice de celui de Jarissar, un complot chimérique, qu'il assure être formé par les Turcs ses rivaux, qui, pendant qu'il seroit aux noces, devoient attaquer sa résidence. Pour inspirer plus de confiance, il le prie de recevoir ses femmes, ainsi que ses effets les plus précieux. Le gouverneur de Belejiki, ne voyant dans cette prière qu'un moyen de s'emparer plus facilement de sa proie, lui accorde ce qu'il lui demande. Othman fait habiller en femmes quarante jeunes gens, favorisés dans ce déguisement par les longs voiles en usage alors comme aujourd'hui, et les envoie avec des caisses contenant des armes et des torches au lieu de trésors. Pendant la fête on met le feu au châ-

[a] Gibbon, histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, chap. 64.

[b] Les auteurs de l'histoire byzantine traitent, à cause de cette haine, Othman de fléau, et transmettent en même temps le récit du fait qui la motive suffisamment : de manière que, blâmant et justifiant à la fois cette haine, ils font éprouver au lecteur un sentiment pénible, et cet embarras que cause un jugement contredit par les preuves.

teau de Belejiki. Le gouverneur, son beau-père et leurs gens s'y rendent en hâte. Des soldats qu'Othman avoit mis en embuscade tombent sur les Grecs, et les taillent en pièces. Othman s'empare ensuite des deux châteaux, de leurs gouverneurs, et même de la mariée, qu'il fit épouser à son fils Orcan. Beaucoup de guerriers célèbres n'ont point dans leur agression une excuse aussi légitime.

Cet événement rendit Othman l'implacable ennemi des Grecs. Partout il excitoit la haine contre eux, et leur cherchoit des ennemis. L'empire étoit en danger, et sa chute certaine, lorsqu'un général habile l'en garantit; mais elle ne fut que différée. Le protovestiaire Tarchaniote avoit un fils, nommé gouverneur dans l'Orient par Andronic, qui lui confia les meilleures troupes. Il s'appeloit Alexis Philanthropène. Il réunissoit au courage d'une jeunesse impétueuse le sang-froid et le calme que donnent les ans et l'expérience. Il savoit inspirer aux soldats le respect et l'amour. Il parvient en peu de temps à reprendre aux Turcs leurs conquêtes, et les rejette au-delà des frontières de l'empire. Il fut arrêté quelque temps près de Méladun par une femme qui commandoit un château très-fort, construit sur les ruines de l'ancien Didymion des Milésiens. C'étoit l'une des femmes de Soliman pacha, seigneur turc. Elle s'étoit enfermée dans cette forteresse avec une bonne garnison. Philanthropène croit pouvoir s'en emparer par ruse. Il fait proposer à cette nouvelle amazone de l'épouser, quoiqu'il fût marié, et de déposer à ses pieds sa fortune et ses conquêtes. Elle répondit qu'elle se défendroit jusqu'à la dernière extrémité. Honteux de ce refus, et voyant sa gloire compromise, Alexis réunit tous les moyens qui sont en sa puissance, fait donner l'assaut, et s'empare de la place. Il fit distribuer, suivant son usage, tout le butin à ses soldats.

Soit que le trésor fût épuisé, soit par négligence, soit que l'on crût que l'armée devoit pourvoir elle-même à

ses besoins, on oublia Philanthropène et ses troupes. Il ne recevoit ni provision, ni argent. Il avoit été même obligé de faire des avances, et n'en pouvoit plus faire. Ses réclamations restèrent sans réponse; alors il demande son rappel : on lui donne l'ordre de rester à son poste sans lui rien envoyer. Les soldats, mécontens, se plaignent hautement des deux empereurs, déclarant qu'ils ne veulent plus les reconnoître, puisqu'on les abandonne. Ils exhortent leur général à s'emparer du pouvoir, et, sans attendre son consentement, lui rendent les honneurs qui ne sont dus qu'aux souverains. Il y avoit dans l'armée un corps composé de trois mille Crétois, qui s'étoient enfuis de leur île au moment de l'invasion des Vénitiens, qu'ils refusoient de reconnoître pour maîtres. Cette légion, formée de gens déterminés, pressoit vivement Philanthropène. Des moines, lui confiant qu'Andronic avoit le projet de s'emparer de lui, joignent leurs exhortations à celles des troupes. La tentation devenoit séduisante : l'ambition, le dépit causé par l'injuste oubli dont il étoit l'objet, la rendirent irrésistible. Le souvenir de tant de généraux romains faits empereurs par leurs soldats achève l'ouvrage, et Philanthropène prend le parti de profiter de l'occasion; mais il ne le prit pas hautement; et c'est ce qui le perdit. Il commence par s'assurer de la fidélité de son armée, qui s'augmentoit tous les jours. Dans un discours [a] fait avec art, il expose la conduite méprisante du gouvernement envers ses troupes, peint la mollesse des courtisans et l'insouciance dédaigneuse de l'empereur. L'armée déclare qu'elle ne veut plus avoir d'autre maître que son général. Elle veut même qu'en exerçant le pouvoir impérial, il prenne sans délai le titre d'Auguste et les marques de la souveraine dignité. Soit

[a] Les historiens ont *conservé* ce discours, comme s'ils l'avoient écrit sous la dictée de Philanthropène. Il est permis d'en douter, et conséquemment de n'en présenter que la substance.

qu'il fût au-dessous de son rôle, soit qu'il éprouvât des remords, Philanthropène ne fit que la moitié de ce qu'on exigeoit de lui : il agit bien en souverain, mais sans oser en prendre ni le titre, ni les ornemens. Il remplace les garnisons douteuses par des soldats dont il connoissoit le dévoûment : il fit arrêter Théodore, frère d'Andronic, qui, depuis la disgrâce de Constantin, s'étoit retiré de la cour : il donna l'ordre à son armée de ne plus faire les acclamations d'usage pour Andronic et Michel; aux moines, de substituer son nom à ceux des deux empereurs dans les prières publiques. Après avoir pris ces premières mesures, il conduisit ses troupes près de Nymphée, et les fit camper dans la plaine voisine de cette ville. Là, chaque jour il exerçoit ses nouveaux soldats aux évolutions militaires; et, donnant tous ses soins à former une bonne cavalerie, il en fit une redoutable. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit mettre dans son parti les gouverneurs des provinces de l'Asie. Le plus puissant étoit Libadaire, protovestiaire, qui commandoit dans la Lydie, et résidoit à Néocastre. Philanthropène crut qu'il lui seroit facile de le corrompre ou de le réduire par la force : cette double erreur lui inspira une sécurité trompeuse, dont il fut victime. Il commit d'ailleurs une faute capitale en jetant de la défiance dans les esprits lorsque la confiance lui étoit si nécessaire. Ce fut en ne prenant ni le titre d'Auguste ni les attributs du pouvoir. On conclut de cette réserve, ou qu'il hésitoit encore, ou que, s'il échouoit, il se ménageoit des ressources pour se tirer d'affaires en sacrifiant son parti. Coratzès, chef des Crétois, fit ces conjectures, et conçut des soupçons d'autant plus naturellement, qu'il avoit été l'un des plus ardens à pousser Philanthropène à la rébellion, lui répétant sans cesse qu'il devoit secouer le joug. Coratzès rassemble les principaux officiers de sa nation, et leur communique ses craintes. Pendant qu'ils étoient réunis, il se présente

au milieu d'eux des envoyés de Libadaire. Ce gouverneur n'avoit que de mauvaises troupes, sur lesquelles il ne pouvoit compter, parce qu'elles étoient mal disciplinées, et n'avoient point encore fait la guerre. Il ne pouvoit, sans une folle témérité, les opposer à l'armée de son rival, toujours victorieuse. Au lieu de combattre il prit donc le parti de négocier et de recourir à la ruse. Instruit de la méfiance des Crétois, il envoie à leurs chefs des émissaires chargés de promettre, au nom d'Andronic, amnistie pour leur troupe, et de grandes récompenses, s'ils vouloient livrer Philanthropène, qui leur avoit confié la garde de sa personne. Coratzès et ses officiers convinrent, avant de donner une réponse définitive, de faire une dernière démarche auprès du général pour l'engager à prendre le titre et les attributs du chef de l'empire. S'il se rendoit à leurs vœux, c'étoit une preuve de sa sincérité, et les Crétois devoient lui rester fidèles : s'il les rejetoit, il en falloit conclure qu'il faisoit des arrangemens secrets aux dépens de ceux qui avoient embrassé sa cause, et, dans cette supposition, il étoit urgent de le prévenir. Tel fut le raisonnement d'après lequel les Crétois continueroient ou cesseroient d'être fidèles à leur général. De sa réponse dépendoit l'événement. Les principaux Crétois vont le trouver, et lui représentent qu'il importe à sa sûreté, comme au succès de sa cause, de paroître à la tête de son armée avec les attributs impériaux; que les soldats en auront plus de courage, et ses partisans plus de confiance; enfin qu'un grand nombre de citoyens attendoient, pour se décider, cette démarche, qui seule pouvoit mettre un terme à leurs incertitudes. Au lieu de dissimuler le dépit que lui causoient ces observations, Philanthropène exprima son mécontentement, prit un ton absolu, l'air dédaigneux, et traita de pusillanimité les craintes qu'on paroissoit lui témoigner. Les Crétois traitent aussitôt avec Libadaire, acceptent

les propositions qu'il leur faisoit, prennent de concert avec lui toutes les précautions convenables; et, de part et d'autre, ajoutent aux sermens les plus redoutables pour se garantir une fidélité réciproque, l'échange de ce qu'ils avoient de plus précieux, c'est-à-dire de leurs reliques. Les commissaires détachèrent de leur cou celles qu'ils portoient, et se les donnèrent réciproquement. Cette cérémonie rendoit le parjure plus odieux. Libadaire range ses troupes en bataille; son rival fait mettre les siennes sous les armes, les harangue, et va se mettre à la tête des Crétois, ne doutant point de la victoire. Ceux-ci, quand les deux armées sont à la portée du trait, entraînent leur général, et le livrent à Libadaire. L'armée de Philanthropène, n'ayant plus de chef, est aussitôt vaincue qu'attaquée. On en fit un horrible carnage. Aucun des Turcs enrôlés sous les drapeaux du rebelle ne fut épargné. Libadaire, qui craignoit qu'on ne lui enlevât son ennemi, qui dans les fers le faisoit trembler, prit sur lui de le condamner à perdre la vue, supplice qui n'étoit infligé que par l'empereur. Philanthropène fut livré aux Juifs, qui remplissoient les fonctions de bourreaux. Plusieurs de ses partisans, et particulièrement les moines, subirent la même opération. Libadaire s'empara des trésors et de la famille du général, que celui-ci avoit fait déposer à Nymphée, dans la tour de Porphyrogenète.

Pendant que cet événement se passoit, les deux empereurs étoient dans la dernière consternation. A la nouvelle de la révolte de Philanthropène, ils craignirent de perdre le trône et la vie. Ils connoissoient les talens et l'habileté de ce général. Ayant mis à sa disposition les meilleures troupes de l'empire, il leur paroissoit impossible de réduire ce rebelle. Dans cette extrémité ils songeoient à composer avec lui, et s'occupoient de lui offrir le titre et la dignité de César avec les revenus nécessaires, lorsqu'un courrier vint leur annoncer la prise

de Philanthropène et la destruction de son armée. Andronic sort sur-le-champ de son palais avec sa garde et sa cour, se rend au monastère des Hodéges, et s'y prosterne aux pieds de la Vierge, à l'intercession de laquelle il attribue le changement que venoit d'éprouver sa situation; ensuite, pour récompenser Libadaire, il le nomme stratopédarque.

Les Turcs, furieux de la sévérité avec laquelle Libadaire avoit traité leurs compatriotes, ravagèrent et mirent au pillage tout le pays situé entre le Pont-Euxin et la mer de Rhodes. Il étoit nécessaire d'envoyer un général et des troupes capables de les repousser. L'empereur choisit Jean Tarchaniote dont il connoissoit les talens militaires, et n'écouta point le patriarche qui vouloit le détourner de ce choix, parce que ce général étoit schismatique : c'étoit un motif de plus pour lui donner des occupations qui l'empêchassent de se mêler des affaires de l'Eglise. Tarchaniote justifia les espérances d'Andronic; il battit les Turcs, et les força de s'éloigner des frontières de l'empire, quoiqu'il eût une armée qui méconnoissoit la discipline militaire. Les officiers vivoient dans le faste et la mollesse; une partie des soldats, que le pillage avoit enrichis, s'affranchissoit du service, dont le poids accabloit les autres : ceux-ci tomboient dans le découragement; ceux-là ne recevoient ni ne transmettoient d'ordre. Tarchaniote exigea de l'égalité, soit dans les devoirs à remplir, soit dans la fortune des soldats : comme elle ne venoit que du butin, il voulut un partage entre tous, et le prescrivit. Cette mesure lui fit des partisans et des ennemis. Il se forma un parti de mécontens qui se liguèrent et dénoncèrent leur général comme un ambitieux, un autre Philanthropène ayant des projets de révolte et voulant secouer le joug impérial. Cette accusation trouva des gens disposés à la croire. L'évêque de Philadelphie, Théolepte, ennemi personnel de Tarchaniote, dont il avoit toujours

été reçu avec une froideur méprisante, accrédita les bruits qui se répandoient sur ce général. L'ambition et le désir de se venger lui firent même concevoir une entreprise téméraire; ce fut de prévenir les ordres de l'empereur, et d'arrêter le général au milieu de son armée, ne doutant pas plus de l'approbation d'Andronic que de la réalité des projets qu'on supposoit formés par Tarchaniote. Long-temps il attendit une occasion favorable : elle se présente enfin. Le général, pour goûter un moment de repos, s'étoit retiré dans une maison de campagne, n'emmenant avec lui que quelques domestiques. L'évêque, instruit de cette circonstance, rassemble des gens armés et se présente à la porte de la maison du général; celui-ci se réfugie dans un couvent voisin, et s'y barricade. Théolepte l'investit, et, avant de commencer l'attaque, lit à haute voix tous les chefs d'accusation contre le général, qui répond et fait des représentations à l'évêque sur l'inconvenance de son action. Théolepte n'en devient que plus furieux, et donne le signal à sa troupe. Tarchaniote, n'ayant aucun moyen de résistance, a recours à un expédient qui donne une idée de la superstition de ce siècle. Il fait paroître aux yeux des assaillans une image de saint George : à cette vue tous ces guerriers prennent la fuite, abandonnant leur intrépide évêque, qui reste seul. Tarchaniote auroit pu le châtier; mais il dédaigna de le faire. Dégoûté du service, il le quitta. L'empereur le fit arrêter et mettre en prison, soit qu'il ajoutât foi aux dénonciations faites contre lui, soit que cet officier eût donné quelque nouvelle preuve de son zèle fanatique pour les arsénites. C'étoit un pays bien mal défendu que celui où le général le plus habile préféroit à la guerre les discussions théologiques.

La retraite de Tarchaniote remit les provinces de An. 1297.
l'Orient dans le danger dont il les avoit délivrées. Ses successeurs, qui n'avoient aucun de ses talens, se firent

battre, et les Turcs augmentèrent de nombre et d'audace. Après avoir ravagé les frontières, ils s'avancèrent vers Constantinople, au point de causer dans cette capitale de vives inquiétudes. Les mécontens répandirent des libelles contre l'administration, et même contre l'empereur. Andronic, oubliant toute convenance, et n'ayant point le sentiment de sa dignité, crut qu'il étoit de son honneur de réfuter publiquement celui de ces pamphlets dans lequel il étoit le plus mal traité. Il convoque les grands de l'empire, le sénat, le clergé, les évêques, les courtisans, les principaux citoyens, et, dans cette assemblée imposante et nombreuse, il prononce un discours dans lequel il répond à tous les reproches que lui faisoit l'auteur du libelle, et termine cette singulière apologie par sommer ce pamphlétaire de se nommer : ce que celui-ci n'eut garde de faire. Son silence fut regardé comme un aveu de sa défaite. Ce fut dans le même temps qu'on publia l'anathème dont nous avons parlé, et qu'Athanase avoit lancé clandestinement contre Andronic. Des enfans, qui cherchoient des nids sur le haut des colonnes de Sainte-Sophie, trouvèrent le vase qui renfermoit cette excommunication. La forme de l'écrit, les sceaux qui l'accompagnoient leur impriment une sorte de respect ; ils le portent au patriarche, qui, reconnoissant que c'est une excommunication fulminée par son prédécesseur, dépêche son frère Méthadius vers Andronic pour le supplier de se rendre au palais patriarchal, étant dans l'impossibilité de se transporter à celui de l'empereur. Méthodius annonce une affaire de la plus grande importance : elle paroissoit telle en effet aux yeux d'Andronic comme à ceux du patriarche. Le prince suit immédiatement l'envoyé. En prenant connoissance de l'anathème, il tremble, se croyant sur le bord d'un abîme ; il convoqua immédiatement un synode, composé du patriarche d'Alexandrie, de l'évêque d'Ephèse

et de tous ceux qui se trouvoient à Constantinople, ainsi que des moines les plus versés dans la science du droit canon. On entendit avec une silencieuse terreur la lecture de ce formidable écrit; il étoit adroitement calculé pour produire le plus grand effet sur des esprits pusillanimes. Athanase commençoit par provoquer sur sa tête toutes les malédictions, et par se vouer lui-même aux supplices éternels, s'il avoit manqué sciemment à un seul de ses devoirs. Avant de lancer l'anathème, il l'appeloit sur lui-même dans le cas où il se seroit écarté de la saine doctrine dans une circonstance de sa vie. Cette précaution oratoire étoit évidemment prise pour inspirer plus de confiance et prouver la persuasion qu'il avoit de son innocence et de sa sainteté. Passant ensuite aux autres, il les *vouoit irrévocablement à l'anathème, les retranchant du sein de l'Eglise.* Il terminoit par ces mots : *Périsse avec eux celui qu'ils ont poussé à me traiter avec tant de cruauté.* Ces paroles épouvantèrent Andronic, à qui elles étoient adressées. Il prie en tremblant l'assemblée de s'occuper des moyens à prendre dans une conjoncture aussi fâcheuse. Les évêques pensoient qu'Athanase seul pouvoit annuler l'excommunication. Des canonistes, envisageant cet acte sous son véritable point de vue, prouvèrent qu'il ne devoit causer aucune inquiétude, étant produit par la vengeance et la colère; qu'étant furtif et clandestin, il étoit de nul effet; enfin, quand bien même il seroit valide, le synode avoit le pouvoir de l'anéantir, étant au-dessus d'Athanase, qu'il avoit droit de faire comparoître et de déposer. L'assemblée partagea l'opinion de ces canonistes quant à la précipitation qui avoit dicté cet anathème; mais elle persista à croire qu'il ne pouvoit être levé que par celui qui l'avoit prononcé; quelques-uns pensèrent même qu'Athanase n'en avoit plus le pouvoir, et qu'aucune puissance sur terre ne pouvoit infirmer cette excommunication. C'étoit déclarer le mal

sans remède. Heureusement pour le foible Andronic, cet avis ne fut que celui de la minorité de l'assemblée. L'empereur, croyant qu'il ne pouvoit prendre trop de précautions, exigea qu'on envoyât à l'ancien patriarche une députation pour savoir s'il avouoit l'écrit dont on s'occupoit, et s'il étoit toujours dans les mêmes sentimens. Athanase convint que cet anathème étoit le fruit de la colère; qu'il devoit être considéré comme nul, déclarant qu'il l'annuloit en *tant que de besoin*, et qu'avant de quitter le siége patriarchal, il avoit eu l'intention de le détruire. Andronic voulut que cette déclaration fût écrite. Athanase le fit dans les termes les plus expressifs, et le calme se rétablit dans les esprits. Un autre événement les troubloit à la même époque, et causoit dans la capitale de l'empire une consternation générale : ce fut un tremblement et des inondations telles, que les historiens les ont traitées de déluge dans leurs descriptions.

An. 1298. Au mois de mars 1298, le patriarche Veccus mourut dans la citadelle de Saint-Georges, où depuis plusieurs années il manquoit de tout. On prétend qu'Andronic avoit pour ce prélat une grande considération, et qu'il vouloit le rappeler. Ce qui rend cette intention douteuse, c'est le dénûment dans lequel il le laissa, pouvant adoucir les rigueurs de sa prison et pourvoir au moins à ses besoins, s'il ne lui rendoit pas la liberté. La persévérance de Veccus, qui sacrifia les honneurs et les dignités à son opinion, lui a concilié l'estime générale dans les églises grecque et latine. La première, le croyant dans l'erreur, mais de bonne foi, le plaignit et le regretta : la seconde loua hautement sa conduite et sa doctrine.

Vrosc, crâle ou roi de Servie, aidé de ce Cotanitze dont nous avons parlé, et qui s'étoit évadé de sa prison, dévastoit les frontières occidentales de l'empire. Les troupes que commandoit de ce côté le grand-connétable Tarchaniote Glabas étoient insuffisantes pour repousser

les Serviens. Glabas ne dissimula point la situation des affaires. Il déclare qu'il falloit renoncer à l'espoir de réduire jamais ce peuple sauvage qui, se réunissant pour une expédition, se dispersoit aussitôt qu'elle étoit faite, et trouvoit un asile assuré dans des forêts impénétrables. Une alliance paroissoit au connétable être le seul moyen d'arrêter et de contenir ces barbares. Mais le crâle avoit tant de fois violé les traités conclus avec lui, qu'il n'inspiroit plus aucune confiance. Andronic, qui partageoit l'opinion de son général, ne vit d'autre expédient que de proposer au roi des Serviens d'épouser sa sœur Eudoxie. Cette princesse étoit veuve de Jean Comnène, prince des Lazes, ou souverain de Trébizonde. Elle le pleuroit sans cesse. Laissant la couronne au prince Alexis Comnène, l'aîné de ses deux enfans, elle vint avec l'autre à Constantinople. L'offre de sa main, faite à son insu, fut acceptée avec empressement. Outre l'avantage que trouvoit le crâle dans cette union, il avoit besoin de la protection d'Andronic pour assurer le trône à ses enfans. Vrosc, surnommé Milatin, l'occupoit au préjudice d'Etienne, son frère aîné, qui en avoit été exclus parce qu'il étoit boiteux. Celui-ci menoit une vie obscure et tranquille, et se résignoit à son sort; mais il n'avoit pas renoncé au sceptre pour ses enfans; et comme ceux du crâle étoient bâtards, Etienne pouvoit espérer qu'on rétabliroit en faveur des siens l'ordre de succession à la couronne. Ces prétentions n'avoient plus lieu du moment où il naîtroit des enfans d'un mariage légitime entre le crâle et la sœur d'Andronic. On passa un traité pour convenir de cette alliance. L'empereur exigeoit qu'on lui livrât la fille de Tertère, roi de Bulgarie, et Cotanitze; la première, parce qu'elle vivoit en concubinage avec le crâle; et le second, parce que Andronic vouloit le punir et se venger. Vrosc n'hésitoit point à les sacrifier tous les deux. Dans toute cette négociation, on avoit oublié l'article principal, sans

lequel le traité ne pouvoit recevoir d'exécution : c'étoit le consentement d'Eudoxie. Non-seulement elle le refusa positivement, mais exprima le mécontentement qu'elle éprouvoit de voir qu'on disposoit d'elle avec autant de légèreté. Elle déclara qu'elle ne vouloit point se remarier, quelque avantageux que fût le parti qu'on lui proposoit ; que, si jamais elle changeoit d'avis, ce ne seroit point en faveur d'un homme qui auroit quelque ressemblance avec le crâle de Servie. L'empereur fit d'inutiles efforts pour vaincre la répugnance d'Eudoxie. Pour dédommager Vrosc, il lui donna sa propre fille, malgré la révoltante disproportion d'âge qu'il y avoit entre elle et le crâle, car elle étoit à peine sortie de l'enfance, et Vrosc avoit quarante-cinq ans. Simonide faisoit les délices de sa famille, qui ne pouvoit se passer d'elle, et qui, malgré cette circonstance, en fit le sacrifice aux intérêts de la politique. Cette victime fut conduite à Thessalonique par Andronic lui-même, malgré la neige et les rigueurs d'un froid excessif. Le prince partit le 6 février, et s'arrêta d'abord à Dripée pour y attendre son frère Constantin Porphyrogénète, qu'il avoit la barbarie de traîner à sa suite dans une cage. Il craignoit que sa mère, pendant son absence, ne mît ce prince en liberté. Andronic étoit tellement honteux de cette alliance, qu'il n'en avoit point fait part au patriarche Jean. Mais celui-ci, en étant informé, résolut de faire des représentations au prince sur un mariage qui blessoit toutes les convenances. L'empereur, soupçonnant son dessein, en prévint l'exécution en lui donnant l'ordre, avant de se mettre en route, d'aller l'attendre à Sélivrée. Le patriarche s'y rend, y passe plus d'un mois sans voir arriver le prince. Il paroît enfin avec toute sa cour. Au moment où le prélat alloit le haranguer en sortant de l'église, l'empereur lui demande brusquement sa bénédiction pour sa fille, et continue sa route. Jean ne perd point courage, et reste à Sélivrée

jusqu'au retour d'Andronic, résolu de lui parler. Comme la fête de Pâques approchoit, le prince, voulant remplir les devoirs de sa religion, et ne le pouvant sans la permission du patriarche, lui dépêcha pour l'obtenir un de ses principaux officiers. On suppose que Jean avoit l'intention de la refuser, mais qu'une somme d'argent le rendit plus traitable. Quoi qu'il en soit, il l'accorda. Obligé de revenir à Constantinople pour soigner sa santé, il s'enferma dans le monastère de Pammacariste, sans vouloir remplir aucune des fonctions patriarchales, ni même recevoir personne, témoignant par cette conduite combien il blâmoit celle de l'empereur.

A peine entré dans Thessalonique, le prince le fit savoir au chef des Serviens, qui commença par montrer la mauvaise opinion qu'il avoit d'Andronic en lui demandant des otages. La manière dont l'empereur s'étoit emparé de Michel, et que probablement Cotánitze ne laissoit point oublier du crâle, justifioit cette méfiance injurieuse. Sa demande fut accordée. On se donna mutuellement des otages, dont l'échange eut lieu sur le fleuve Vardar, qui séparoit la Servie des terres de l'empire. Vrosc, n'ayant plus de craintes fondées, se met en route, et livre lui-même à l'empereur Cotanitze et la fille du roi des Bulgares. Alors le prince lui présenta Simonide. Le crâle la traita avec beaucoup de respect. Ils reçurent tous deux la bénédiction nuptiale, qui leur fut donnée par Macaire, archevêque d'Achride. L'empereur donna des fêtes à son gendre, et distribua des présens à tous ceux qui l'accompagnoient. Il mit à sa disposition un corps de troupes pour contenir les partisans d'Etienne. Les deux princes se séparèrent ensuite satisfaits l'un de l'autre.

Pendant son séjour à Thessalonique, l'empereur y reçut une députation de la république de Venise, qui demandoit le renouvellement des anciens traités. Elle exigeoit toujours la restitution des biens confisqués

qu'Andronic persistoit à ne vouloir pas rendre. Les ambassadeurs réduisirent leurs prétentions et se bornèrent à demander moitié : le prince étoit sur le point de céder, lorsque ses courtisans lui conseillèrent de tout refuser, prétendant que Venise étoit dans une situation à n'inspirer de crainte à personne. Andronic les crut, et les Vénitiens se retirèrent avec la résolution de se venger. L'empereur, avant de revenir à Constantinople, voulut profiter du voisinage où il se trouvoit, à Thessalonique, du sébastocrator, pour se faire rendre par ce prince la ville de Démétriade en Thessalie. Cette ville faisoit partie de la dot de Théaphano, sœur de la femme de l'empereur Michel, morte en allant rejoindre le sébastocrator. Celui-ci n'osa pas refuser de rendre une ville qui ne lui appartenoit point, puisque le mariage n'avoit pas eu lieu. Mais il y mit tant de lenteur, qu'il finit par la garder.

An. 1299-1300. Andronic croyait mériter les honneurs du triomphe pour avoir livré honteusement sa propre fille à un prince barbare, dans le dessein de garantir de ses insultes les frontières de l'empire. Il voulut donc rentrer en pompe dans sa capitale. Précédé des ordres qu'il prescrivoit à ce sujet, il s'arrêta dans le voisinage de cette ville pour donner le temps de prendre les dispositions convenables. Tous les habitans sortirent de Constantinople, le 22 novembre, et vinrent au-devant de lui. La foule fut si considérable, que, la route étant encombrée, l'empereur ne put rentrer dans son palais qu'à la nuit, après avoir long-temps attendu.

A peine de retour, il se jette dans de nouveaux embarras à l'occasion d'un mariage qu'il voulut faire pour récompenser Chumne, préfet du Caniclée, dont il projeta d'unir la fille au prince Alexis Comnène, son neveu, souverain de Trébizonde. Cette jeune personne avoit une fortune considérable, et comme sa naissance étoit commune, Andronic lui fit porter les ornemens particuliers

aux femmes de despotes, afin qu'elle eût le pas sur les autres dames de la cour. Si le prince avoit dédaigné de consulter Eudoxie lorsqu'il l'offrit au crâle de Servie, il n'eut pas plus d'égards pour son pupille, et crut pouvoir en disposer sans son aveu. Mais Alexis l'avoit prévenu en épousant la fille d'un seigneur de l'Ibérie riche et puissant. Furieux de ce contre-temps, Andronic voulut faire casser ce mariage, et pour y parvenir, il eut recours à sa ressource ordinaire; c'est-à-dire au clergé. Il dénonça lui-même au tribunal ecclésiastique son neveu, comme s'étant marié, quoique mineur, sans son consentement. Le clergé discuta longuement. La majorité, à la tête de laquelle étoit le patriarche, trouva le mariage valide, faisant principalement valoir la grossesse de la jeune princesse. Eudoxie, mère d'Alexis, voulant retourner à Trébizonde auprès de son fils, et craignant que l'empereur n'y mît obstacle, feignit de blâmer Alexis, et promit de le forcer à répudier sa femme. Andronic fut sa dupe, et la laissa partir; mais elle approuva la conduite du prince et se moqua de son frère quand elle ne fut plus en son pouvoir. L'empereur, n'osant résister à son clergé, fut obligé de renoncer à son projet. Pour dédommager la fille de Chumne, il lui promit son propre fils, l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Irène. Mais cette impératrice, outrée de dépit, déclara qu'elle s'y opposeroit de tout son pouvoir. Andronic, pour avoir la paix, feignit d'abandonner cette idée, espérant que par la suite il disposeroit Irène à l'adopter.

Depuis le retour d'Andronic à Constantinople, le patriarche Jean n'étoit sorti de sa retraite qu'à l'occasion du mariage d'Alexis, et pour faire partie du tribunal qui le déclara valide malgré l'empereur. Andronic l'engageoit à reprendre ses fonctions, et chaque jour l'en pressoit avec de vives instances. Elles furent inutiles, et Jean déclara qu'il resteroit dans son couvent jusqu'à ce que l'empereur s'y présentât avec les

principaux membres du clergé en nombre suffisant pour former un synode, devant lequel il feroit un exposé de ses plaintes : il ajouta même que, si cette demande lui étoit refusée, il abdiqueroit. Au lieu de le prendre au mot et de punir cette témérité, l'empereur lui accorda ce qu'il demandoit, indiquant le jour où la conférence auroit lieu. La manière dont il s'y rendit est un nouvel aveu de sa foiblesse. Ce fut pendant la nuit, avec les ecclésiastiques qu'il avoit choisis, au nombre desquels étoit Pachymère [a] qui, dans sa volumineuse histoire, n'oublie aucune des particularités de cette conférence singulière dans laquelle on voyoit le chef d'un vaste empire paroître devant un moine qu'il avoit fait évêque, et recevoir ses réprimandes. Elles ne lui furent pas épargnées; et, si l'on met de côté l'infraction aux convenances, on est forcé de convenir qu'elles étoient méritées. Jean conservoit de la rancune de la manière dont il avoit été traité à Sélivrée : il avoit d'anciens et longs reproches à faire. Il n'en omit aucun. Il commença par le mariage de Simonide avec Urosc. Il en fit voir l'absurdité, puisque la princesse n'avoit que huit ans, tandis que le crâle étoit âgé de quarante-cinq ans. Il peignit l'opprobre dont s'étoit couvert l'empereur en donnant sa fille à un homme déshonoré par la licence de ses mœurs, par l'habitude de ne jamais tenir sa parole, accusé même d'avoir commis un double inceste avec la femme de son propre frère et la sœur de cette princesse, qui étoit religieuse. Le patriarche prétendoit connoître cette particularité de la mère du roi des Serviens, qui la lui avoit confiée en le priant d'empêcher le mariage de son fils avec Simonide. Il prétendit ensuite qu'Urosc, s'étant engagé par serment à reconnoître la fille de Tertère pour femme légitime, il n'avoit

[a] Pachymère est estimé comme témoin des événemens qu'il raconte; mais quelquefois il réunit deux défauts qui sembleroient devoir s'exclure : c'est d'être obscur et prolixe.

pu l'abandonner sans devenir parjure. On doutoit même que cette union pût être annulée. De ces faits qui ne concernoient que la famille impériale, le patriarche passa à des reproches d'un intérêt général. Il traça avec hardiesse le tableau des maux dont l'état étoit accablé, la négligence ou l'incapacité des ministres, les abus vexatoires de l'administration, enfin le poids des impôts, qui étoient également au-dessus des besoins de l'empire, s'il étoit sagement gouverné, comme au-dessus des facultés de ceux qui devoient les payer. Il termine par des représentations énergiques à l'occasion d'une taxe nouvellement établie sur le fer et le sel, et par des plaintes directes contre Andronic qui avoit souvent refusé de l'entendre. Ce discours causa dans l'assemblée une surprise d'autant plus grande, qu'on n'avoit pas l'idée de la possibilité d'articuler de tels reproches en face de celui qui en étoit l'objet et qui avoit en main l'autorité suprême. Si ce langage eût été tenu au sein du sénat et des grands officiers de l'empire, une pareille démarche auroit mérité tous les suffrages. Mais le lieu, l'orateur et les assistans étant également déplacés, on humilioit gratuitement l'empereur, et une action louable en elle-même et courageuse n'étoit plus qu'une imprudente témérité. Andronic, habitué au commerce des prêtres, savoit dissimuler et dévorer un outrage. Il écouta patiemment et sans changer de couleur les dures vérités qu'on venoit de lui faire entendre. Il répondit au reproche du mariage de Simonide par la raison d'état, qui, pour rendre la paix au peuple, exigeoit un sacrifice aussi coûteux de sa part. On auroit pu lui répliquer que c'étoit sa faute s'il n'avoit pas d'autres moyens en sa puissance, et s'il n'existoit pas d'armée à opposer aux entreprises du crâle. Andronic tâcha de prouver ensuite que Simonide étoit l'épouse légitime d'Urosc; que les mariages entre souverains ne sont point assujettis aux mêmes formalités que les autres, surtout

quand ils ont l'intérêt public pour excuse. Il prit adroitement pour juge l'assemblée, qui témoigna sa reconnoissance par d'unanimes applaudissemens. Reprenant la parole, il répond à l'article relatif aux impôts en représentant qu'il avoit été forcé par d'impérieuses circonstances d'en mettre sur le fer et le sel; que ce n'étoit qu'à la dernière extrémité qu'il l'avoit fait, et après avoir réformé sa maison et diminué le traitement des officiers et dignitaires de l'empire. Il rappela la conduite de quelques-uns de ses prédécesseurs qui, sans avoir les mêmes besoins, avoient mis sur leurs sujets des taxes bien plus onéreuses; comme si l'exemple d'une injustice faisoit loi pour en commettre une autre! Passant ensuite aux reproches personnels du patriarche sur la nature de leurs relations, il fit une distinction entre les demandes que lui faisoit ce prélat; désignant les unes comme faisant partie des devoirs qui lui étoient imposés par ses fonctions, et les autres comme de pure bienveillance. Il prétendit n'avoir jamais refusé les premières, et que, s'il n'avoit pas toujours accordé les secondes, c'étoit moins sa faute que celle des circonstances. Andronic finit ce discours étudié en priant le patriarche d'oublier le passé; en promettant d'avoir plus d'égards pour lui; enfin en lui tenant un langage affectueux qui désarma sa colère. Il promit de retourner au palais patriarchal, et tint parole dès le lendemain. Cette longue apologie, faite en termes mesurés, prouve (si Pachymère n'a point prêté sa plume à l'empereur) qu'Andronic avoit prévu tous les reproches qui lui seroient adressés; si réellement il l'avoit improvisée, elle démontreroit que ce prince s'étoit formé à la discussion en assistant à tant de conférences ecclésiastiques, en les provoquant même, et ce mérite, fort médiocre dans le chef d'un gouvernement, et même rien moins que désirable, expliqueroit son goût pour ces assemblées. On diroit qu'il ne pouvoit s'en passer. En effet, après celle

que le patriarche avoit facilement obtenue, l'empereur s'empressa d'en convoquer une nouvelle, dans laquelle il exprima son repentir et les remords qu'il éprouvoit pour avoir concouru à la déposition de l'évêque d'Ephèse, et l'avoir même fait enfermer, parce qu'il s'étoit déclaré contre les écrits du patriarche Grégoire. Enfin il annonça qu'il vouloit dédommager ce prélat. L'assemblée applaudissoit à cette intention, lorsque le patriarche Jean et les évêques de Smirne et de Philadelphie la combattirent avec aigreur. La discussion s'anima : Jean, qui ne supportoit point la contradiction, se retira pour la seconde fois dans le couvent de Pammacariste, et n'y voulut avoir communication avec personne. Les évêques, que cette humeur fantasque fatiguoit, et supposant le même mécontentement dans Andronic, lui présentèrent un mémoire contre le patriarche. N'apporter aucun soin dans le gouvernement de l'Eglise ; rendre des décisions sans consulter le corps épiscopal, et réformer celles prises par ce corps en plein synode ; laisser les bénéfices vacans pour s'en approprier les revenus ; y nommer au mépris des lois qui prescrivoient l'élection ; confier la régie des biens de l'église de Constantinople à son fils Ephraïm, qui en dépensoit les revenus dans la débauche : tels étoient les chefs d'accusation contre Jean. L'empereur étoit d'autant plus disposé à les accueillir, que, dans la puérile frayeur que lui avoit inspiré l'anathème lancé par Athanase, il croyoit n'en être entièrement affranchi que lorsque ce patriarche seroit replacé sur son siége. Mais Jean, dont la retraite n'étoit qu'une ruse, en sort le 25 octobre et se présente devant Andronic, qui lui demande sa bénédiction et le prie de reprendre l'exercice de ses fonctions. C'étoit ce que désiroit le patriarche. Pour éviter le reproche de contradiction auquel il s'exposoit en revenant de lui-même après avoir si formellement exprimé l'intention contraire, il eut recours à un pieux stratagème. Il sup-

posa l'apparition d'un jeune homme qui, pendant la nuit, lui avoit adressé ces mots : *Si vous m'aimez, paissez, mes agneaux.* C'étoit donc uniquement par obéissance et par amour de Dieu qu'il revenoit prendre soin de son troupeau. Le plus grand nombre des évêques, à qui de pareils moyens étoient familiers, ne crurent point à ce conte ; mais l'empereur se garda bien d'en douter. Tout ce qui sortoit des lois de la nature avoit droit de lui plaire, et sa disposition à croire étoit en raison de l'invraisemblance du fait dont on lui faisoit le récit. Cette imposture lui fit rendre ses bonnes grâces et son estime au patriarche. Il alla même jusqu'à faire des démarches au-dessous de sa dignité pour ramener à ce prélat les évêques qui ne vouloient plus communiquer avec lui. Tout entier au soin de réconcilier des prêtres, il négligeoit les affaires de l'état. Leur situation s'aggrava tellement, qu'il fut obligé de s'en occuper.

An. 1301. Nous avons laissé les Turcs s'avançant dans l'intérieur de l'empire au point d'inquiéter la capitale ; reculant ensuite et se jettant sur d'autres provinces, ils y portoient le pillage et la mort. La conduite d'Andronic pendant qu'on dévastoit ses états, suffiroit pour motiver le jugement qu'on doit porter de ce prince, si toutes les actions de sa longue vie n'étoient autant de preuves de son incapacité. Que faisoit-il pendant les incursions des barbares? Des projets de mariage, dont le plus absurde fut le seul exécuté ; des réponses aux pamphlets écrits contre lui ; des consultations sur un écrit trouvé dans un pot ; enfin des convocations d'assemblées pour réconcilier des prêtres, recevoir des réprimandes, ou discuter quelques questions oiseuses. Ce n'étoient pas des moyens vigoureux de résister aux Turcs ; et si ces barbares eussent eu un chef habile et une bonne discipline, c'en étoit fait de l'empire. Mais s'ils ne le renversèrent point alors, ils en dévastèrent les provinces, au point d'interrompre le cours des occupations théologiques de l'empereur. Il

sentit en même temps le danger et l'impossibilité d'y résister par la nullité de ses ressources. Celles auxquels il avoit ordinairement recours, son patriarche et son clergé, ne pouvoient lui rendre aucun service dans cette circonstance; et, par sa faute, il n'avoit ni troupes en état de faire la guerre, ni général capable de la bien faire. Il étoit donc dans la position la plus critique, lorsqu'il en fut tiré par un secours inattendu. C'étoit l'arrivée sur les frontières d'une horde d'Alains, qui demandèrent à défendre l'empire. On a vu dans cette histoire [a] l'origine de ce peuple nomade. Chasseur et guerrier tour à tour, il avoit fait trembler les Mèdes et pénétré dans les Gaules. Le parti qui se présentoit avoit servi récemment sous Nogaïa. L'empereur l'accueillit avec enthousiasme, et mit dans sa conduite avec les Alains une imprudence excessive. Il leur accorda des distinctions qu'ils ne demandoient pas, des présens auxquels ils ne songeoient point, et greva le trésor, déjà surchargé de pensions qui contribuoient à l'épuiser, de nouvelles pensions pour les nombreux officiers de ce corps. Il assigna même aux soldats une paie plus forte que celle qu'il accordoit aux siens. Il parloit sans cesse de leur bravoure, de leurs faits d'armes, qu'il exaltoit aux dépens de la milice nationale, sur laquelle il ne

[a] Tome 2, liv. 19, p. 406. Les détails que donne Le Beau ne sont et ne peuvent être que des conjectures, puisque les historiens varient sur cette origine. Quand on en est réduit aux conjectures sur un fait historique, il ne faut omettre aucun des témoignages sur lesquels le lecteur peut établir son opinion. Il n'est donc pas inutile de compléter ceux qu'a rapportés Le Beau. Ainsi à Procope, dont il adopte l'avis, on peut opposer Josephe et Ptolomée, qui prétendent que les Alains, au lieu d'être Sarmates, étoient Scythes, et les placent autour du mont Imaüs. Suivant Ammien-Marcellin, les Alains étoient le même peuple que les *Massagètes*; ce qui augmente les difficultés, puisqu'on n'a point assez de notions sur ce dernier peuple pour faire même une conjecture. L'idée de faire des Alains un peuple noble plaît à l'imagination : elle a souri à Le Beau (t. 2, liv. 19, p. 407). Mais elle est plus poétique que positive, et l'histoire, qui ne doit admettre que des faits, n'a point de place pour les fictions, ou ne leur en donne une qu'en leur conservant leur caractère essentiel.

versoit que du mépris. Enfin il exigea que la cavalerie grecque cédât aux Alains leurs chevaux et leurs armes. On auroit tout au plus pardonné à un prince de vingt ans cet enthousiasme irréfléchi. Un prince sage auroit établi une concurence salutaire entre les Alains et ses troupes, et se seroit servi des premiers pour inspirer aux secondes une noble émulation. Mais Andronic les leur sacrifia. Dans le traité qu'ils passèrent avec lui, ces nouveaux alliés obtinrent, aussitôt qu'ils le demandèrent, trois conditions. La première étoit de n'être jamais renfermés dans des places ou dans des villes murées; condition également remarquable, soit qu'elle ait eu pour motif une précaution de prudence pour conserver aux soldats leurs mœurs et leurs habitudes, soit que la méfiance l'ait dictée. La seconde, de n'être point incorporés dans les troupes de l'empire et de rester toujours distincts d'elles; la troisième enfin, de n'être jamais conduit que par leurs propres officiers. Les deux dernières conditions paroissent avoir été adoptées par les Suisses, qui se vendent depuis trois siècles. La servile complaisance d'Andronic étoit faite pour révolter les Grecs et leur inspirer contre ces auxiliaires une jalousie qui, n'étant que trop motivée, devoit finir par nuire aux intérêts de l'état. L'empereur fit trois corps des Alains. Il envoya l'un en Asie, l'autre au gouverneur des Alisons, qui avoit besoin de secours. Le troisième, considéré comme l'élite de la troupe, devoit servir sous les ordres de l'empereur Michel, que son père avoit projet de mettre en campagne. A peine le premier corps qu'on envoyoit en Asie, eut-il passé le détroit de Gallipoli (aujourd'hui celui des Dardanelles), qu'il s'abandonna au pillage, traitant de même amis comme ennemis. Cette conduite excita des plaintes d'autant plus amères, que les éloges donnés par Andronic à ces nouveaux venus avoient été plus exagérés. Un pareil démenti le mortifioit: heureusement ces pillards, qui se

battoient bien, contribuèrent au gain d'une bataille que les Grecs livièrent aux Turcs peu de jours après; et décidant de la victoire par leur bravoure, ils réparèrent ainsi le tort qu'ils venoient de faire à leur réputation.

Pour leur en imposer davantage et les contenir dans les bornes du devoir, Andronic envoya son fils, l'empereur Michel, en Orient. Il y prit le commandement de l'armée. Ce jeune prince montra beaucoup d'ardeur; ce qui plut aux Alains, qui n'aimoient qu'à se battre. Il chercha l'ennemi, qui se fit d'autant moins attendre, qu'il exprimoit hautement de son côté le désir d'en venir aux mains. Les deux armées étoient en présence, lorsqu'au moment du signal tous les officiers grecs font des observations à Michel sur le danger auquel il exposoit sa personne et ses troupes; ils représentent que la confiance des Turcs est une preuve de leur supériorité; qu'ils ne demandent le combat que parce qu'ils sont certains de la victoire; qu'une défaite seroit un malheur plus grand dans la circonstance que dans toute autre; enfin que ce malheur deviendroit sans remède si le prince perdoit la vie ou la liberté. Au lieu de témoigner l'indignation que lui faisoit éprouver un conseil aussi pusillanime, Michel fait sonner la retraite. Les historiens supposent que ce fut contre son gré, mais sans rien rapporter qui puisse autoriser leur conjecture. Le désordre de la retraite avoit l'air d'une fuite. L'armée entre dans Magnésie. Les Turcs prennent ses bagages et se présentent devant les murs de la ville au moment où l'on venoit d'en fermer les portes. Ils campèrent dans les environs, surveillant la place sans l'assiéger. Les Alains, accoutumés à une vie agitée ou paisible, se plaignent de l'inaction dans laquelle on les tient. Ils expriment hautement le désir d'aller se mesurer avec l'ennemi, représentant que, quand ils prenoient les armes, c'étoit pour s'en servir, et non pour se livrer à des exercices qui n'ont d'autre résultat que la fatigue et l'ennui; AN. 1302.

que leur coutume étoit de se battre, de vaincre, et de jouir ensuite tranquillement du fruit de leurs victoires; qu'ils étoient faits pour la gloire ou le repos; qu'on leur refusoit également l'un et l'autre; enfin ils annoncèrent qu'il falloit les mener au combat ou leur donner leur congé, bien résolus à ne pas prendre d'autre parti. Cette déclaration jetoit Michel dans le plus grand embarras. La retraite des Alains le laissoit sans ressources. Il avoit successivement perdu ses autres alliés. Asan, l'ancien roi de Bulgarie, qui étoit venu à son secours, venoit de mourir: le prince Michel, despote, qui lui avoit amené des troupes, tomba malade et repartit avec elles. Les meilleurs soldats désertoient. La retraite des Alains alloit rendre sa situation désespérée. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit les retenir, employant tour à tour les prières et les promesses. Enfin il parvint à les faire consentir à rester encore trois mois; mais ce ne fut qu'après que le prince leur eut promis avec serment de ne point s'opposer à leur départ lorsque l'époque seroit arrivée, et de leur faire distribuer alors des sommes d'argent dont ils déterminèrent eux-mêmes la valeur. Michel, aux abois, fut obligé de tout accorder. Pour tenir sa parole, il sollicita son père avec les plus vives instances, en lui faisant connoître les engagemens qu'il avoit pris avec les Alains, et l'extrémité à laquelle il se trouvoit réduit; faisant voir que ces événemens auroient sur l'état une influence nuisible. Mais Andronic, qui ne savoit ni prévoir ni prévenir le danger, n'envoya que des secours insuffisans. A l'expiration du terme convenu, les Alains firent les préparatifs de leur départ. Michel, qui ne pouvoit ni les retenir ni se passer d'eux, voyant qu'il couroit les plus grands risques en prolongeant son séjour à Magnésie, forme le projet d'en sortir furtivement, se proposant de prendre tant de précautions, que personne ne s'aperçût de sa fuite. Il attendit une nuit obscure et orageuse pour se mettre en route. Mais on

avoit pénétré son dessein : le bruit s'en répandit dans la ville. Au moment du départ, non-seulement les troupes mais tous les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, sortent spontanément des maisons pour suivre le prince. Les ténèbres, la foule qui se pressoit, causèrent beaucoup d'accidens. La terreur se répandit rapidement dans le pays, et de là dans les provinces voisines. Ceux qui demeuroient dans des villes en sortoient, croyant voir l'ennemi. Les Turcs profitèrent de ce désordre pour suivre et harceler les fuyards, qu'ils massacroient sans pitié, mettant le feu aux maisons. Une multitude innombrable périt : ceux qui échappèrent se retirèrent à Pergame, dans les murs d'Adramytte et dans les environs de Lampsaque. L'épouvante fut telle, qu'on en vit plusieurs traverser l'Hellespont et chercher en Europe une nouvelle patrie. Le jeune Michel avoit cherché un asile à Pergame ; et, ne s'y croyant point en sûreté, il se retira bientôt à Cyzique avec quelques soldats. Mais les Turcs, qui mettoient beaucoup de prix à s'emparer de cette proie, se dirigèrent aussitôt vers cette ville. A leur approche, l'empereur en sortit pour se retirer à Péges, place située sur le bord de la mer. Les fatigues, les contrariétés, le chagrin, la honte que lui causoit une expédition aussi désastreuses, le rendirent malade au point que sa vie fut dans le plus grand danger. On en instruisit Andronic, en lui demandant les médecins les plus habiles de la capitale. Alarmé pour son fils, l'empereur lui envoya les siens sans délai. Mais croyant moins à l'efficacité de leurs remèdes qu'à celle de la protection de la Vierge, il fit chanter une messe, puis envoya par un moine, au prince Michel, les restes de l'huile des lampes allumées pendant la célébration des saints mystères. Pachymère raconte avec une admirable bonne foi qu'à l'instant où le moine se mit en route, Michel se sentit soulagé ; qu'il vit en songe une belle dame qui lui ôta du corps un clou, cause et siége du mal ; qu'à

son réveil il ordonna qu'on allât au-devant d'un moine qui lui apportoit un cadeau de la Vierge ; qu'on trouva ce moine en effet au moment où il débarquoit ; enfin que, ce moine ayant fait sur le malade une ou plusieurs onctions, Michel fut totalement rétabli [a].

Les troupes ne faisoient pas plus de résistance en Bithynie. Elles étoient commandées par Musalon, hétériarque, qui occupoit le poste de Baphée. Othman se mit en marche pour l'attaquer. A son approche les Grecs prirent la fuite pour se réfugier à Nicomédie. Ils auroient tous été massacrés sans les Alains, qui garantirent leur retraite, et, quand ils virent la troupe impériale en sûreté, se retirèrent en bon ordre. Ils gagnèrent les bords de la mer, et se mirent en disposition de passer le Détroit. Andronic, dont cette défection augmentoit l'embarras, envoie auprès d'eux Alexis Raoul, grand-domestique, en le chargeant de faire les tentatives les plus pressantes pour obtenir leur retour ; ou, s'il n'y pouvoit parvenir, d'exiger d'eux la restitution des chevaux et des armes qu'on leur avoit fournis. La manière dont ils reçurent la première proposition auroit dû ôter à l'envoyé l'envie de faire la seconde. Ils répondirent par des menaces et des injures. Raoul ayant paru disposé à employer la troupe dont il étoit accompagné pour obtenir par la force ce qu'on lui refusoit, les Alains se jettent furieux sur cette troupe, et l'égorge, sans même épargner leur chef. Etonnés de leur crime, ils laissent tomber leurs armes, et demandèrent un pardon qu'on n'osa point leur refuser, dans l'impuissance où l'on étoit de les punir. Ces événemens, qui se passoient pendant la ma-

[a] Il y a eu entre plusieurs théologiens des discussions au sujet du sacrement de l'extrême-onction, que les uns prétendoient inconnu des Grecs, tandis que les autres ont cru prouver qu'il a toujours été en usage dans l'église grecque, où l'onction s'est toujours faite avec l'huile de la lampe. Cette dernière opinion a prévalu. Cependant le récit de Pachymère (liv. 11, chap. 10) est remarquable en ce qu'il décrit, comme une chose nouvelle et dont l'effet fut miraculeux, cet usage de l'huile sainte.

ladie de Michel, mirent les provinces asiatiques de la domination impériale dans la possession des Turcs, qui les ravagèrent sans pitié.

Un autre événement fâcheux pour Andronic arrivoit à la même époque. Ce fut une nouvelle attaque des Vénitiens, qui vouloient tirer vengeance du refus que leur avoit fait l'empereur pendant son séjour à Thessalonique. La république, voulant se faire justice elle-même, arme treize galères dans le port d'Aquilée, en y joignant sept vaisseaux corsaires montés par des bandits, qui sortoient des îles de Candie et de Nègrepont. Justiniani commandoit cette flotte. En plein jour il entre insolemment dans le port de Céras, et vient bloquer le palais impérial. Il fait faire à ses navires plusieurs manœuvres pour témoigner son mépris aux Grecs et les défier. L'empereur se reprochoit la faute qu'il avoit commise en laissant dépérir la marine; mais ses regrets étoient superflus. Il lui falloit dévorer tous ces outrages. Ses officiers, indignés de l'humiliation de leur maître, vouloient rassembler tous les bâtimens à l'usage du commerce, les bateaux de pêcheurs; lier ensemble ceux qui avoient la même forme, et s'en servir comme d'un pont pour porter des soldats qui auroient combattu les Vénitiens. Mais le pusillanime Andronic rejeta cet expédient, qui demandoit de la fermeté. Les corsaires, ayant fait une descente dans l'île des Princes, en traitèrent les habitans avec beaucoup de cruauté, après l'avoir ravagée. Quand ils les eurent dépouillés de tout ce qu'ils possédoient, ils exigèrent d'eux une rançon, mettant à prix leur liberté. Sur leur refus, ils les suspendirent aux mâts de leurs vaisseaux à la vue de Constantinople, et les firent déchirer à coups de fouets. L'empereur leur envoya quatre mille pièces d'or pour faire cesser ce supplice; ensuite il se plaignit à Justiniani de la protection qu'il donnoit à des barbares qui méconnoissoient le droit des gens. Le commandant répondit qu'il n'avoit

fait que suivre les instructions de son gouvernement ; il ajouta que, si l'empereur vouloit rendre tous les effets qu'il avoit fait confisquer précédemment, et dont les Vénitiens réclamoient en vain la restitution, ceux-ci ne refuseroient point de se réconcilier. Andronic accepta sur-le-champ une proposition qu'il avoit rejetée dans une position moins humiliante que celle dans laquelle il se trouvoit. Il envoya des ambassadeurs à Venise pour renouveler les anciens traités aux conditions exigées par la république.

An. 1303. Les événemens arrivés dans l'année 1302 avoient été tous désastreux, et la chute de l'empire se préparoit sous un prince sans énergie pour le bien, et qui, ne faisant que des fautes, ne savoit les réparer que par de nouvelles fautes. Nous l'avons vu contractant d'ignobles alliances, accueillant des étrangers, et leur faisant de honteuses avances, abaissant ses sujets, et leur inspirant un mécontentement fondé, cherchant enfin des ressources chez les autres, parce qu'il ne savoit pas tirer parti des siennes. Nous le verrons suivre toujours la même marche, et présenter constamment le spectacle d'un prince foible, incertain, superstitieux, et quelquefois cruel.

Ayant garanti ses frontières du côté de la Servie par un mariage, il crut pouvoir faire usage du même moyen dans une circonstance pareille. Soliman pacha, chef des Turcs voisins des Grecs en Asie, faisoit des incursions sur les terres dépendantes de l'empire. Pour les garantir, Andronic crut se faire un allié de Soliman en lui donnant une femme. Un compagnon d'arme de Nogaïa, Tartare de nation, et nommé Cuximpaxis, s'étoit, après la catastrophe de ce prince, réfugié à Constantinople avec sa famille. Pour faire sa cour à l'empereur, il se convertit, et reçut le baptême. Andronic crut qu'en mariant la fille de ce Tartare avec Soliman, celui-ci non-seulement respecteroit les frontières, mais les

feroit respecter par les autres chefs des Turcs. Pour mieux parvenir à ce but, il imagina de donner le commandement d'une province à Soliman au moment où le mariage seroit fait. Ce projet lui paroissoit un coup d'état. Soliman prit la femme qu'on lui offroit, fut nommé gouverneur de Nicomédie, et ne changea pas de conduite. Amurat, autre chef d'un parti de Turcs, ravageoit la Mésothinie, et le nouveau marié préféra sa cause à celle d'Andronic. Cette aventure ne lui fit point ouvrir les yeux sur la nullité des ressources qu'il employoit et sur la petitesse de ses vues. Il ne lui falloit qu'une occasion pour le prouver de nouveau. L'apparition subite d'un guerrier la lui fournit; Andronic ne la laissa point échapper. Il est question de Roger Deflor, que l'histoire nous présente tantôt comme un aventurier, tantôt comme un héros, et qui paroît avoir eu toutes les qualités propres à jouer ces deux rôles. Il étoit né à Tarragone le 14 juillet 1262. Son père, d'origine allemande, avoit été successivement attaché à l'empereur Frédéric et à son petit-fils Conradin, dont il prit le parti, et pour lequel il périt dans la bataille de Tagliacozzo, le 23 août 1268. Le vindicatif Charles d'Anjou voulut punir non-seulement les partisans du jeune prince, mais encore leur postérité. Roger Deflor, âgé de six ans, fut compris dans la proscription générale. Il vivoit à Brindes avec sa mère, dans l'indigence et l'obscurité. Un Provençal, chevalier du temple, obligé de relâcher dans ce port pour y radouber son vaisseau, vit Roger. Lui trouvant l'air martial, d'heureuses dispositions, il le prit à bord et se l'attacha, prévoyant que cet enfant étoit destiné à de grandes aventures. Roger répondit aux soins de son bienfaiteur. A quinze ans il passoit pour un marin habile. Il se signala par quelques exploits contre les Maures. A vingt, il prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelonne, dans une maison de cet ordre. Le grand maître lui confia

le commandement d'une galère de la religion, avec laquelle il inspira la terreur dans les mers du Levant. Dans les dernières croisades il passa en Palestine avec quelques autres chevaliers, et s'établit à Saint-Jean-d'Acre. Il étoit dans cette place lorsque Mélec-Tasérat, sultan d'Egypte, se présenta à la tête d'une armée pour assiéger la ville. Pendant la durée du siége, Roger se distingua par sa bravoure et son audace. Dans une sortie qu'il commandoit, il culbute les ennemis, leur enlève l'étendard de Mahomet, et tue leur général de sa propre main. Mais, les assiégeans ayant reçu des renforts puissans, la place fut prise d'assaut en 1291. Roger ayant prévu cette catastrophe, et la regardant comme inévitable, offrit aux principaux habitans de les recevoir sur son vaisseau, ainsi que leurs effets les plus précieux. Il y fit pareillement transporter les trésors de son ordre, pour empêcher, disoit-il, qu'ils ne tombassent entre les mains des infidèles. Mais l'usage qu'il fit de ces richesses, en se les appropriant au lieu de les restituer à l'ordre, prouve quelle étoit sa véritable intention, et peut aider à décider si l'on doit le ranger dans la classe des aventuriers ou dans celle des héros. Le grand-maître de Malte le dénonça comme un apostat et un brigand, et fit beaucoup de tentatives pour s'emparer de sa personne. L'impartialité exige que nous ne laissions pas ignorer le silence de quelques historiens sur ces derniers faits. Ils représentent Roger, au sortir de Saint-Jean-d'Acre, occupé du soin de rassembler les chevaliers, les guerriers chrétiens débandés, et d'en former une petite armée navale, avec laquelle il parcourt les mers, infestant les côtes de l'ennemi, battant ses flottes, et portant des secours aux chrétiens. Mais, comme ces mêmes historiens se taisent sur la restitution du trésor de Malte, on peut croire qu'elle n'eut pas lieu. Roger étoit à Marseille lorsqu'il apprit les démarches du grand-maître contre lui. Il leva l'ancre, et fit voile vers le port de

Gênes, ville dans laquelle il avoit des amis. Ticin-Doria, l'un d'eux, l'ayant aidé à former un équipage bien armé, il offrit ses services à Robert, duc de Calabre, qui faisoit des préparatifs de guerre contre Frédéric d'Aragon. Le duc reçut Roger avec mépris. Frédéric disputoit à cette époque le trône de Sicile aux rois de Naples de la maison d'Anjou. Il appela Deflor à son secours. Celui-ci, piqué contre le duc de Calabre, se rendit sans délai près de Frédéric avec sa petite armée. Il battit les Napolitains dans toutes les rencontres, et détruisit leur marine. Frédéric lui dut la conservation de ses états, la conquête de la Sicile, et le créa vice-amiral en récompense de ses services. La paix ayant fait poser les armes à ses ennemis, Roger se vit dans une inaction qu'il ne pouvoit supporter, n'osant congédier sa troupe, et n'ayant aucun moyen de la faire subsister. Elle étoit composée de deux mille aventuriers, sans patrie, pour qui la guerre, dont ils avoient l'habitude, étoit un véritable besoin. La plupart, nés dans la Catalogne, avoient dès leur enfance quitté leur pays. Tous étoient également déterminés, avides de pillage, et propres aux coups de main les plus hardis. C'est dans ces circonstances que Roger, qui craignoit les poursuites du grand-maître et celles du fougueux Boniface VIII, à qui le chef de l'ordre avoit inspiré son ressentiment, vint offrir ses services à l'empereur de Constantinople. Sachant que les Turcs faisoient de grands progrès dans l'empire, il sentoit que son offre ne pouvoit qu'être acceptée avec reconnoissance. Il ne se trompa point. Tel étoit Roger Deflor, nouveau personnage qui va paroître sur la scène, et que nous devons faire connoître, parce que nous allons lui voir jouer un rôle important. Il propose à ses soldats de passer en Orient. Ils accueillent ce projet avec des transports de joie. De son côté Frédéric l'approuve, enchanté de se débarrasser d'hôtes fort incommodes en temps de paix. Quelques volontaires obtinrent la permission de com-

battre sous les ordres de Roger, qu'ils proclamèrent capitaine-général de cette expédition. L'on convint d'envoyer une députation à l'empereur pour régler les conditions qu'Andronic accepta sans hésiter (comme il faisoit toujours quand il étoit dans l'embarras), quoique les ambassadeurs fussent très-exigeans. A leur arrivée Roger mit à la voile, et sortit du port de Messine. Sa flotte étoit composée de vingt-six navires équipés. Dans l'intervalle du départ de l'ambassade à leur retour, le bruit de cette expédition s'étant répandu, la troupe s'étoit grossie de Siciliens, d'Aragonois, et d'Almogavares. Ces derniers descendoient de ceux qui avoient détruit en Espagne l'empire romain, et disputé ce pays aux Sarrasins. Accablés par le nombre, obligés de céder à ces nouveaux conquérans, ils s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, y vivant en sauvages, vêtus de la peau des animaux qu'ils tuoient à la chasse, et se nourrissant de leur chair. Leur nombre étant augmenté, ils sortirent de leurs forêts pour piller les habitations les plus voisines, et devinrent peu à peu redoutables. Leur armure consistoit dans un réseau de fer, un petit bouclier, une épée, et quelques dards, qu'ils lançoient avec une force irrésistible. Les rois d'Espagne s'en servirent. Ils en formèrent une milice invincible, acharnée aux combats, et que la victoire ou la mort pouvoient seules désarmer. On croit que Roger avoit quatre mille Almogavares sur sa flotte, et deux mille Catalans; et l'on fait monter cette troupe à huit mille hommes, en y ajoutant les Siciliens et les Aragonois; tous gens déterminés, robustes, ne respirant que la guerre et le pillage. A cette époque les états les plus puissans pouvoient rarement mettre des armées plus considérables sur pied, chaque soldat et chaque cheval devant être entièrement revêtu de fer ou d'airain, et l'éducation ainsi que l'armure d'un guerrier coûtant seule le travail de longues années.

La flotte appareilla dans le mois de septembre 1303. À son entrée dans le port de Constantinople, on fit des fêtes publiques. Les deux empereurs et les personnages les plus distingués accueillirent de la manière la plus flatteuse Roger et ses compagnons d'armes. Andronic leur assigna le quartier de Blaquernes. Il leur paya, sans qu'on le lui demandât, quatre mois d'avance de la solde convenue. Cette solde étoit beaucoup plus considérable que celle des troupes nationales, et de plus, en raison des campagnes de chaque soldat; de manière que le prince récompensoit des services auxquels il étoit étranger. Comme il ne savoit point s'arrêter, il fit distribuer aux officiers, outre la haute paie qu'ils recevoient, des présens auxquels ils ne pouvoient prétendre qu'après des actions d'éclat. Il résultoit de cette conduite irréfléchie que l'empereur, ne se réservant plus de moyens, couroit risque de rendre le soldat indifférent aux événemens. Quant à Roger, il commença par l'élever à la dignité de magneduc, titre qui répond à celui de généralissime des armées de terre et de mer. C'étoit une des premières charges de l'empire. Mais ce n'étoit point assez pour Andronic, s'il n'employoit le grand moyen auquel il avoit coutume de recourir, et dont plusieurs exemples récens auroient dû le dégoûter. Il vouloit marier son nouvel hôte, et se l'attacher par les liens du sang. Le crâle de Servie, dont il avoit fait son gendre, ternissoit un peu l'éclat d'une pareille alliance, et diminuoit le prix qu'on y pouvoit mettre. Cependant Roger, sans état, signalé par le pape et le grand-maître du temple comme un dépositaire infidèle, comme un spoliateur de l'ordre, n'avoit pas le droit d'être difficile. Il accepta donc pour épouse Marie, fille d'Irène sœur d'Andronic et d'Asan, roi détrôné de Bulgarie. Les noces se firent avec une pompe et une prodigalité également déplacées dans la circonstance où l'on se trouvoit.

On a prétendu qu'Andronic, en comblant Roger de tant d'honneurs, avoit un motif qui faisoit supposer dans ce prince une étendue de vues dont il n'a point donné de preuves dans le reste de sa vie. Les historiens grecs ayant transmis des détails à ce sujet, c'est un devoir pour nous de ne pas les omettre. On a donc prétendu qu'en attirant Roger Deflor, il avoit l'intention de s'opposer aux François. Charles, comte de Valois, frère de Philippe le Bel, vouloit chasser l'empereur du trône de Constantinople, parce que Catherine de Courtenay, qu'il venoit d'épouser, avoit sur ce trône des droits, qui sont nuls quand la force des armes ne les seconde pas. C'étoit cette même princesse dont l'alliance, recherchée par Andronic pour son fils aîné, le prince Michel, avoit été sur le point de se conclure. Fille unique de Philippe Ier, petite-fille de Baudouin, empereur de Constantinople, Catherine de Courtenay avoit été élevée à la cour de Charles II, roi de Naples, son oncle maternel. Philippe le Bel la réclamoit, parce que sa présence étoit nécessaire en France pour l'administration des biens qu'elle y possédoit; mais ce n'étoit qu'un prétexte, il vouloit la marier. Charles ne la laissa partir qu'à condition qu'elle ne feroit qu'une courte absence, et qu'elle ne se marieroit jamais sans son consentement; ce qu'il pouvoit exiger comme étant son tuteur. Il craignoit qu'elle n'épousât un prince qui ne fût point assez puissant pour reconquérir le trône auquel elle avoit droit. Voici l'origine de ce droit. Baudouin et Philippe, son fils, pour récompenser les services de Charles Ier, grand-père de Catherine du côté de sa mère, avoient concédé à ce prince la seigneurie directe de la principauté d'Achaïe; celle des terres données à la veuve de Mainfroi, prince de Tarente, et de plus enfin les îles de l'Archipel, à l'exception de quatre. Catherine, comme héritière, ratifia cette donation en faveur de Charles II, son oncle, par un acte qu'elle signa. Le roi de Naples trans-

mit à Philippe, prince de Tarente, son fils, et à ses héritiers, ses droits sur la principauté d'Achaïe, le royaume d'Albanie, etc., pour tenir le tout en fief des rois de Sicile, sous une redevance annuelle; mais le trône de Sicile étoit occupé par Frédéric, frère de Jacques, roi d'Aragon, et au préjudice de Charles II, au père duquel cette île avoit été enlevée à la suite des vêpres siciliennes. Ainsi l'exercice de droits fort litigieux en eux-mêmes, sur des royaumes ou provinces éloignés, sembloit dépendre d'abord de la possession d'une île dont il falloit s'assurer. Boniface VIII, le plus chatouilleux des papes sur les prérogatives pontificales, et le plus ambitieux pour en acquérir de nouvelles, occupoit alors le saint-siége. Ses prédécesseurs s'étoient toujours considérés comme seigneurs suzerains de la Sicile; il se gardoit bien de mettre en doute une pareille prétention, et de rien omettre de ce qui pouvoit la faire valoir. Frédéric refusoit de lui faire hommage de la Sicile, et Boniface désiroit qu'elle rentrât sous la domination des princes de la maison d'Anjou, plus soumise que celle d'Aragon. Il ne négligea rien pour arriver à ce but. A force de tentatives et de négociations, il parvint à obtenir de Frédéric la cession de cette île, à condition qu'il épouseroit Catherine, impératrice titulaire de Constantinople. Le pape et Charles II s'engageoient à donner cent mille onces d'or pour la conquête de l'empire grec. Ce projet ne plut point à Philippe, qui fit tout ce qui dépendoit de lui pour en empêcher l'exécution. Il fut aidé par Catherine, qui l'aimoit, et qu'on marioit pour la seconde fois à son insu. Elle représenta que Frédéric, en cédant la Sicile, se trouveroit sans état, sans domaine, avec un titre qui, en le plaçant au rang des souverains, exigeroit une cour et une représentation qu'il seroit dans l'impossibilité de tenir: circonstance qui rendroit le titre dérisoire. Frédéric, approuvant ces raisons, préféra la couronne de la Sicile dont il

étoit possesseur à celle de Constantinople qu'on lui promettoit. Catherine de Courtenay fut, quelque temps après, fiancée par Philippe le Bel au fils aîné de Jacques 1er, roi de Majorque. Le contrat étoit dressé lorsque ce prince se fit moine, aimant mieux la bure de saint François que la pourpre royale et la main de Catherine. Enfin, après tant' de projets de mariage formés et rompus, cette princesse épousa Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Comme ils étoient parens à un degré qui, à cette époque, forçoit d'avoir recours au pape pour obtenir des dispenses, on les demanda. Boniface, toujours occupé de son intérêt, ne les accorda qu'après avoir fait prendre à Charles l'engagement d'enlever la Sicile à Frédéric et de chasser les Aragonois de la Pouille. Ces promesses faites avec serment, l'évêque d'Amiens publia la dispense dans la maison des frères-prêcheurs, à Paris, le 28 janvier 1301. Catherine céda tous ses droits sur l'empire de Constantinople au comte de Valois, qui partit au printemps pour l'Italie, accompagné de cinq cents chevaliers françois. Il avoit à conquérir le trône de Sicile pour un autre, et pour lui celui de Constantinople. Il devoit commencer par chasser les Aragonois. Il se rend d'abord dans la ville d'Agnani, résidence de Boniface. Il expose au saint-père qu'il est temps de faire valoir les droits de la postérité de Baudouin à l'empire de Constantinople, parce que l'on avoit à craindre que les Grecs ne se prévalussent de la prescription. Boniface, qui ne laissoit échapper aucune occasion d'établir ou d'exercer une prétention, fait délivrer au comte un acte par lequel il le confirme dans tous ses droits sur l'empire. Ce qui valoit mieux comme moyen de conquête, ce fut la concession du produit d'un décime extraordinaire que le pape accorda sur tous les biens ecclésiastiques. Le comte de Valois alla rejoindre ensuite à Rome Charles II, qui l'attendoit pour lui remettre deux diplomes. Par le

premier, le roi de Naples transmettoit au comte, en les confirmant, tous les traités que Charles d'Anjou son père, et lui-même, avoient faits avec Baudouin et Philippe Ier pour la conquête du trône de Constantinople. Dans le second, le roi s'engageoit à ne contracter aucune alliance avec Andronic. Cette convention fut acceptée par Robert, duc de Calabre, fils aîné de Charles II. Il y avoit loin de ces concessions et de ces traités, toujours inutiles ou nuls sans une armée, à la possession du sceptre de l'empire. Boniface avoit engagé Charles de Valois dans la guerre de Sicile; elle fut terminée par un traité de paix avec Frédéric, qui promit au comte des secours lorsqu'il se mettroit en campagne pour la conquête de l'empire. Cette première condition remplie, Charles espéroit pouvoir commencer l'exécution de son projet; mais Philippe son frère avoit besoin de lui dans la guerre qu'il soutenoit contre les Flamands. Il le rappela. Ce second obstacle levé, il en vint un troisième dans la rupture entre le roi de France et Boniface, sans le concours duquel l'expédition contre les Grecs ne pouvoit avoir lieu. Charles se vit donc obligé de l'ajourner et d'attendre les événemens.

Tel étoit le rival qu'Andronic avoit à craindre. Tels étoient les droits de ce rival; droits aussi nuls que les ressources, puisqu'ils étoient les mêmes que ceux de Baudouin, qui n'en avoit point eu lui-même, et qui n'avoit dû le trône qu'à la force. Nous avons cru devoir entrer dans ces détails pour faire connoître la nature des prétentions, les moyens qu'on avoit de les réaliser, et combien les craintes de l'empereur avoient peu de fondement.

Nous avons laissé ce prince mariant Roger Deflor avec sa nièce, et prodiguant l'or, malgré la pénurie du trésor public. Il donna des fêtes brillantes qui durèrent plusieurs jours; mais elles furent brusquement interrompues par une querelle entre les Almogavares

et les Génois qui demeuroient à Constantinople. Cette querelle, qui devint grave et sanglante, n'eut, dans le principe, d'autre cause qu'une plaisanterie adressée par deux Génois à un Almogavare sur la singularité de son costume et l'originalité de sa figure. Le demi-sauvage, qui n'entendoit point raillerie, répond en tirant l'épée, et fond sur les Génois. Ceux-ci, dans leur fuite, sont secourus par leurs compatriotes. L'Almogavare appelle à lui les siens. On se bat; le sang coule, l'alarme se répand dans toute la ville. Les Génois du faubourg de Péra courent aux armes, se réunissent, et marchent vers le quartier habité par les Almogavares, qui, secondés des Catalans, font une vive résistance. L'empereur avoit vu de son palais le commencement de la querelle. Ne soupçonnant point qu'elle pût s'aggraver, indisposé d'ailleurs contre les Génois, qui plus d'une fois avoient agi en maîtres, il n'étoit pas fâché de les voir un peu corriger. Mais, quand il vit la dispute devenir un combat en règle, il dépêcha Musalon, grand-drungaire, pour rétablir la paix et faire déposer les armes. Il étoit trop tard. On se battoit avec tant d'acharnement, que cet officier fut tué dans la mêlée. Roger seul put arrêter la fureur des Catalans et la ruine entière des Génois, dont trois mille périrent dans cette affaire. Ceux-ci devinrent les ennemis irréconciliables des premiers, qu'ils contrarièrent dans la suite toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Les Génois possédoient des établissemens et des comptoirs dans toutes les provinces de l'empire. Le commerce exclusif qu'ils faisoient dans l'Orient les rendoit redoutables par d'immenses richesses qui les mettoient en état d'équiper des flottes, de solder des armées, et de se faire craindre des rois les plus puissans. Andronic, par sa négligence, couroit risque de se brouiller avec eux comme avec les Vénitiens, et de les voir se liguer contre lui. Mais la haine que ces deux nations avoient l'une pour l'autre

étoit un obstacle qui le sauva. Il sentit qu'il falloit séparer les Génois des Almogavares. En conséquence, il fit passer la troupe de Roger en Orient, où les Turcs continuoient à faire des progrès.

Ils menaçoient Cyzique. La situation de cette ville la rendoit importante. Elle garantissoit Constantinople du côté de l'Asie. Avant de partir, Roger, qui craignoit que le commandement de la flotte ne fût confié à un Génois, pria l'empereur d'y nommer un officier de son armée. Andronic y consentit. Il nomma Ferdinand d'Aonez, noble castillan, renommé par son courage et ses talens dans l'art militaire. L'empereur, pour se l'attacher, ne manqua pas l'occasion de le marier. Il lui fit épouser une dame de sa famille. Tous les préparatifs étant faits, Roger partit avec sa troupe, ayant sous ses ordres un corps d'Alains restés au service de l'empereur, et un détachement de troupes impériales.

On seroit dans l'erreur, si l'on croyoit que ces événemens avoient suspendu le zèle d'Andronic pour les affaires de l'Eglise. Il s'en occupoit toujours, et par sa maladresse se mettoit dans l'embarras. Les évêques demandoient le rétablissement de celui d'Ephèse, et le patriarche Jean y mettoit toujours obstacle. Voyant toutes leurs démarches inutiles, ils se liguèrent contre ce patriarche. Ils avoient, comme nous l'avons dit, attaqué son administration. Ils essayèrent de décrier ses mœurs. Hilarion, évêque de Sélivrée, se mit en avant. Il dénonce le patriarche à l'empereur, l'accuse d'un crime honteux, avouant n'en avoir pas été le témoin, mais assurant tenir le fait d'un homme irréprochable et digne de foi. Cet homme, mort récemment, étoit connu pour être un imposteur. L'empereur reçut mal le délateur; mais, au lieu de le punir, il lui ordonna de se taire. Cette conduite étoit moins propre à détruire l'accusation qu'à l'accréditer. Hilarion ne manqua pas de faire ses confidences en demandant le secret. Le pa-

triarche, instruit des bruits qu'on faisoit courir sur son compte, convoque les évêques, exigeant la condamnation du calomniateur et une réparation publique. L'assemblée, composée en grande partie de partisans d'Hilarion, ne parut pas disposée en faveur du prélat calomnié, qui sortit furieux, jurant qu'on ne le verroit siéger au milieu des évêques qu'après la punition de celui de Sélivrée. Il retourne au monastère de Pammacariste, et fait passer à l'empereur un acte par lequel il se démet de sa place, parce qu'ayant été diffamé, il ne pouvoit plus paraître en public. Andronic, qui aimoit beaucoup les assemblées du clergé, ne laissa pas échapper l'occasion d'en convoquer une. Il réunit dans son palais le corps épiscopal, les moines et beaucoup d'ecclésiastiques. On examina la question de savoir si la démission du patriarche étoit valable et conforme à l'esprit des canons. Cette question s'embrouilla, se prolongea : les uns, et c'étoit le plus grand nombre, prétendoient que le patriarche étoit engagé par son serment, et qu'il ne pouvoit plus, sans crime, reprendre l'exercice de ses fonctions; les autres représentoient que le serment qu'il avoit fait n'étoit que conditionnel, et conséquemment nul en lui accordant ce qu'il demandoit. Parmi tous ces jurisconsultes ou théologiens, celui qui se distingua le plus par la subtilité de ses raisonnemens, ce fut Andronic lui-même, au rapport des historiens. Ce fait explique son goût pour les synodes, les discussions et les prêtres. Après avoir longuement péroré, il ne prit point de conclusion, et laissa la question problématique. Comme on étoit loin de s'accorder, on convint qu'on s'en rapporteroit à la bonne foi du patriarche, qu'on le prendroit lui-même pour juge, et qu'il seroit sommé de déclarer son opinion sur la valeur de son serment. Cette décision le mit dans un cruel embarras, parce qu'il craignoit également de perdre le siége patriarchal ou d'être accusé d'inconstance, et de se voir blessé dans

son amour-propre. Il avoit compté sur la foiblesse d'Andronic, mais il oublioit que l'influence qu'on exerce sur un prince foible exige une action continue, et que l'absence la détruit. Reconnoissant son erreur et sa faute, il fit une réponse évasive à ceux qui vinrent l'interroger. Il leur dit, quant au serment sur lequel on lui demandoit son avis, que ce n'étoit qu'une formule dont il se servoit souvent pour imprimer à ses discours le sceau de la vérité ; qu'on devoit savoir qu'il n'avoit jamais exigé de serment de personne, parce qu'il pensoit qu'on n'avoit pas le droit de faire intervenir la Divinité dans les conventions humaines. Quant à la validité de sa démission, il déclara qu'il adopteroit le jugement de ceux à qui il appartenoit de prononcer sur ce point, pourvu qu'il fût rendu à l'unanimité ; mais que si trois seulement différoient dans leur avis, il ne renonceroit point à sa dignité. Cette réponse ne faisoit qu'augmenter les difficultés, parce qu'il se réservoit des ressources. Quels étoient ceux qui pouvoient prononcer ? et dans qui Jean reconnoissoit ce droit ? On l'ignoroit, et le patriarche pouvoit toujours le contester. Ensuite l'unanimité qu'il exigeoit paroissoit impossible. La réponse du patriarche occasionna une vive discussion qui dégénéra bientôt en dispute ; l'aigreur s'en mêla : l'on en vint aux injures, et l'assemblée se sépara sans rien décider. L'empereur jugea qu'il falloit laisser les choses comme elles étoient, et le patriarche dans son couvent. Mais comme ce projet avoit besoin de discussions, il entama de nouvelles conférences avec les arsénites. L'expérience qu'il acquéroit en dissertant dans les synodes lui fit croire qu'il avoit assez de talent pour les persuader, et que la conversion de ces fanatiques lui étoit réservée comme une récompense due à son zèle. En conséquence, il résolut de ne point réunir de docteurs et de ne consulter personne. Avec le caractère d'Andronic, on pense que le mystère donne de l'importance aux actions les plus indifférentes.

Il choisit une vieille religieuse, grande amie des arsénites, et la leur députe secrètement pour les prévenir qu'il désiroit avoir des entretiens avec leurs chefs. Cette religieuse étant sa parente, il prouvoit par cette circonstance la grande considération qu'il avoit pour eux. On lui envoya sans délai les cinq principaux chefs de la secte. Ceux qui jouissoient du plus grand crédit dans le parti étoient Macaire et Corionite, parce que Michel Paléologue leur avoit fait crever les yeux. On eut soin de choisir ces deux victimes. Ils se rendirent pendant la nuit au palais impérial. Andronic commença par leur exprimer l'intention positive de regarder comme valides toutes les ordinations faites par les successeurs d'Arsène. Les députés, éludant cette question, firent observer qu'il étoit urgent de donner un nouveau patriarche à l'église de Constantinople, et conséquemment de désigner ceux à qui le droit d'élection seroit dévolu, parce que ce ne pouvoit être aux prélats actuels. Ils annoncèrent qu'ils choisiroient eux-mêmes, insistant sur la nécessité de faire sacrer le futur patriarche par un évêque qui auroit reçu les ordres avant les disputes de l'Eglise. C'étoit décider indirectement la grande question relative à la validité des ordinations que d'exclure tous les prélats ordonnés depuis Arsène, dont les sectaires nioient cette validité. Ils indiquèrent un évêque dont l'ordination remontoit à l'époque exigée. Mais il étoit peu régulier dans sa conduite et passoit pour simoniaque. L'empereur fit cette objection, qui n'en étoit pas une dans les principes des arsénites. Il eut la foiblesse de leur céder et d'accorder toutes leurs prétentions. Leur triomphe alloit éclater, quand un incident les força d'ajourner leurs espérances. C'étoit une prédiction, événement de la plus grande importance aux yeux de l'empereur.

An. 1304. Au milieu de la nuit, le 15 janvier 1304, un moine s'introduit dans le palais, heurte rudement à la porte

de l'appartement où reposoit Andronic, se la fait ouvrir pour une affaire tellement urgente, que le moindre délai pourroit avoir les suites les plus désastreuses. Ce moine, appelé Ménas, annonce d'un ton d'inspiré tous les fléaux dont le ciel, dans sa vengeance, accable la terre, et les annonce comme très-prochains, à moins de faire faire des prières sans délai pendant trois jours dans toutes les maisons religieuses : si l'on différoit, on verroit arriver la peste, la famine, un tremblement de terre et le déluge. Cette effrayante prophétie étoit faite au nom du patriarche Athanase. Le souvenir de ce prélat se lioit ainsi dans l'imagination d'Andronic à la colère céleste, et celui de l'excommunication trouvée dans un vase reprit toute sa force. L'empereur, épouvanté, se lève en hâte et se met en oraison. Après avoir envoyé des ordres dans tous les couvens pour qu'on y fît les prières prescrites, il ne motiva point cette mesure, soit par respect humain, soit qu'il conservât quelques doutes sur la véracité du prophète et l'authenticité de la prophétie. Mais ils furent entièrement dissipés, lorsqu'il crut sentir le lendemain une légère secousse au moment où il entroit, suivant son usage, chez l'impératrice pour lui rendre ses devoirs. Cette secousse s'étant renouvelée, il fut persuadé qu'Athanase étoit doué du don de prophétie. En conséquence, il rassemble tout le clergé et les moines qui jouissoient de quelque considération, et leur communique dans ses plus grands détails l'apparition du moine et sa prédiction, et consulte l'assemblée. Les avis furent partagés. Les moines prétendirent que le prophète méritoit d'autant plus de confiance, qu'il étoit moine, ayant soin de faire remarquer que Dieu avoit toujours choisi pour interprète de ses volontés ceux qui, parmi les Juifs, se rapprochoient le plus de la vie monastique. Parmi les évêques, quelques-uns assuroient qu'il ne falloit pas avoir le don de pénétrer dans l'avenir pour annoncer des châtimens à

une nation dont la conduite étoit une suite d'offenses à l'Être suprême; d'autres appeloient un examen sévère sur le moine prophète, afin de voir s'il étoit digne, par la pureté de sa doctrine et de ses mœurs, de la faveur insigne qu'il supposoit lui être accordée par Dieu. Les plus raisonnables provoquoient la méfiance, craignoient que cet oracle ne fût un stratagème dont on découvriroit bientôt le motif. Ils faisoient en outre observer que l'étude attentive des phénomènes de la nature pouvoit donner à l'homme le don de les prévoir, et d'en annoncer le retour; conséquemment, qu'il n'y avoit rien de surnaturel dans cette prédiction, qui d'ailleurs étoit faite de manière à mettre à couvert l'honneur du prophète. Si les fléaux arrivoient, c'est que Dieu étoit trop irrité, que les prières n'avoient pas été faites avec ardeur et sincérité. Si l'on ne voyoit rien paroître, c'est qu'elles avoient désarmé la colère divine. On ne prit aucune décision; mais l'empereur, mécontent de ce résultat, l'imagination toujours frappée de la visite nocturne du moine prophète, convoque dès le lendemain une assemblée beaucoup plus nombreuse que celle de la veille. Il y débite un long discours: rappelant toutes les circonstances de la prédiction et ses suites, s'exprimant avec enthousiasme, il atteste que ce n'est qu'après un examen réfléchi qu'il a reconnu dans la prophétie qui occupoit tous les esprits les caractères et conditions d'après lesquels on ne pouvoit, sans crime, la méconnoître et refuser d'y croire. Puis, se levant à la fin de ce discours, il s'écrie, en s'adressant à l'assemblée : *Allons voir le saint homme.* Ce saint homme, qu'il ne nommoit point, étoit le patriarche Athanase.

Les historiens, en racontant ce fait, se taisent et sur les motifs qui firent prendre à l'empereur une telle résolution, et sur les personnages dont il se servit pour l'exécuter; car il est probable qu'il n'agit point seul. Quant au motif qu'il pouvoit avoir, sa pusillanimité

peut autoriser à croire qu'il agissoit d'après l'influence de l'anathème et celle de la prédiction, qui, se combinant ensemble dans sa tête, y causoient une terreur dont il ne pouvoit se défendre. Quoi qu'il en soit, Andronic entraîne l'assemblée, et, pour ôter toute excuse, fait donner des chevaux à tous ceux qui vouloient en trouver une dans leur âge ou leurs infirmités. Quant à l'empereur, il marche à pied malgré la saleté des rues, et se met à la tête du cortége, sachant seul l'asile du saint homme vers lequel il le dirigeoit. La curiosité grossit ce cortége d'une foule innombrable qui voulait connoître le nouveau prophète. On arrive à la porte du couvent où demeuroit Athanase. Depuis plus de neuf ans il n'en étoit point sorti, et n'y avoit reçu personne. Dès que l'empereur paroît, Athanase se présente un bâton à la main et la tête couverte d'un chapeau de paille. Cette circonstance pourroit faire présumer que l'empereur l'avoit fait prévenir, et conclure que l'un étoit fourbe et l'autre dupe. A la vue d'Athanase le mystère cesse, et l'on connoît le prophète dont Andronic venoit de faire un si si pompeux éloge : on le salue, on se prosterne à ses pieds, on le proclame patriarche : le clergé le prie avec instance d'en venir remplir les fonctions : le peuple demande à grands cris sa bénédiction : Athanase la refuse par modestie, se contentant de leur donner, par *humilité*, sa main à baiser. Il ne voulut point revenir sur le trône patriarchal, alléguant son âge et sa santé : mais il se réservoit un rôle plus important ; c'étoit d'éclairer le prince dont on surprenoit la religion, de lui faire connoître les abus sous lesquels le peuple gémissoit. Il y parvint, en déplorant ces abus, en plaignant ce prince de ce qu'il n'avoit personne auprès de lui pour lui faire connoître la vérité, enfin en insinuant la disposition dans laquelle il étoit de se dévouer pour remplir un emploi si dangereux. Andronic déclare que dans tout l'empire il n'y avoit personne qui pût exer-

cer aussi dignement une aussi noble fonction que le vénérable Athanase : il le supplia de s'en charger dans sa retraite, puisqu'il ne vouloit point en sortir, d'y recevoir tous ceux qui auroient des sujets de plainte, et de les lui transmettre. Cet emploi donnoit au patriarche un grand crédit, et le rendoit redoutable. Il vouloit être puissant sans le paroître, et donner à ses vengeances les formes de la justice. Son couvent fut inondé d'une foule de gens qui dénonçoient les tribunaux et les officiers de l'empereur. Athanase accueilloit tous les plaignans, faisoit examiner de nouveau les jugemens rendus, pour les confirmer ou les casser. On s'adressoit à lui pour obtenir des faveurs d'Andronic; et ce patriarche étoit le canal des grâces, le prince ne refusant jamais aucune de ses demandes, espérant vaincre la résistance qu'il montroit pour remonter sur le trône patriarchal; car Andronic ne perdoit point cet objet de vue, pensant toujours à l'excommunication, et croyant qu'elle ne pouvoit être levée entièrement que lorsque Athanase seroit revêtu de cette dignité. Le peuple redemandoit son ancien pasteur, et secondoit les désirs d'Andronic; mais il n'en étoit pas de même du clergé. Le moment d'enthousiasme étoit passé; il ne voyoit dans l'événement dont il avoit été dupe que ce qu'il falloit y voir, la fourberie de l'un des deux acteurs, la foiblesse et l'aveuglement de l'autre. Les évêques craignoient le ressentiment d'Athanase. Le replacer sur le siége de Constantinople, c'étoit en quelque sorte reconnoître qu'on n'avoit pas eu le droit d'exiger sa démission, que cette démission avoit été extorquée; c'étoit déclarer intrus le patriarche qui depuis plus de neuf ans en exerçoit les fonctions; enfin c'étoit frapper de nullité tous les actes de son administration : dès-lors on se replongeoit dans de nouveaux troubles. Ses partisans prétendoient qu'on étoit obligé de le rétablir sur le trône, parce que l'acte qui l'en avoit fait descendre

n'étoit ni régulier ni canonique. Les plus modérés consentoient à son rappel, pourvu que, laissant intact tout ce qu'avoit fait Jean, Athanase promît d'agir avec douceur, et de ne plus déposer de son chef aucun évêque. Voyant que la sévérité d'Athanase étoit le principal obstacle à son retour, Andronic voulut tirer parti de cet obstacle même. Il représenta que l'austérité du patriarche avoit pour base la sainteté, la régularité des mœurs, la pureté de sa doctrine; qu'il étoit encore plus sévère envers lui qu'envers les autres. Quant à lui, chef de l'empire, il déclara être dans l'intention de provoquer pour son compte cette salutaire sévérité, la préférant à la flatterie. Ces exhortations ne persuadoient personne, parce qu'on savoit qu'Andronic avoit dans son pouvoir une garantie suffisante contre les prétentions d'Athanase, et que, quand il le voudroit, il sauroit s'affranchir de son joug, en supposant que ce patriarche fût assez maladroit pour y vouloir assujettir le prince. Le clergé ne dissimula donc point la répugnance qu'il éprouvoit: elle étoit partagée, et dès-lors justifiée par le patriarche d'Alexandrie, prélat dont les vertus étoient reconnues, et qui avoit toujours désapprouvé la conduite d'Athanase. L'empereur l'avoit consulté plusieurs fois sur le rappel de ce dernier, parce qu'il sentoit que son opinion étoit du plus grand poids et sans réplique aux yeux du clergé, qui se seroit vu dans l'obligation de suivre son exemple. Toujours ce patriarche éludoit la question. Obligé de s'expliquer un jour, et sentant que son avis déplaisoit à l'empereur, il se servit de l'allégorie pour faire connoître au prince sa façon de penser. « Un chat blanc, lui dit-il, l'effroi des souris, dont il faisoit un grand dégât, tomba dans une cuve pleine d'une liqueur épaisse; il en sortit tout noir. Les souris, s'imaginant qu'il s'étoit fait moine, crurent qu'il avoit renoncé au régime carnivore, et qu'à l'avenir elles seroient en sûreté. Dans cette idée elles sortent de

leurs trous, et courent de tous les côtés ; le chat les épie, et, dans l'impossibilité de les prendre toutes, se jette sur les deux plus grosses et les dévore. Les autres rentrent dans leurs retraites, surprises de voir que, malgré l'habit monastique, leur ennemi n'avoit rien perdu de ses inclinations. » Voyant l'inutilité de ses efforts, l'empereur eut recours à un moyen qui ne fit qu'augmenter l'embarras dans lequel il se trouvoit : il crut que, s'il réussissoit à obtenir la démission du patriarche Jean, il n'y auroit plus aucun obstacle. En conséquence, il fait le projet d'employer tous les moyens d'arriver à ce résultat. Il regarde comme le plus puissant de tous une démarche personnelle et directe. Dans cet espoir, il se rend au monastère où le patriarche s'étoit retiré : dès qu'il l'aperçoit, il s'incline et lui demande sa bénédiction. Jean lui dit : Vous me regardez donc comme le seul et véritable patriarche de Constantinople? Sur la réponse approbative d'Andronic, le prélat prononce, au nom de la très-sainte Trinité, une excommunication contre tous ceux qui tenteroient de rétablir Athanase. Interdit et frappé de ce coup, auquel il étoit loin de s'attendre, l'empereur se retira sans répondre un mot. Le motif secret de toute sa conduite envers Athanase étoit l'espoir de le voir annuler l'anathème qu'il avoit lancé contre lui. Il venoit de s'en attirer un autre. C'étoit beaucoup trop de deux excommunications pour un prince aussi pusillanime. Il rassemble les évêques, leur communique ce qui vient d'arriver, les consulte, et leur demande un remède à ses inquiétudes. On n'en trouve point d'autre que de négocier de nouveau auprès de Jean, qui fut tellement importuné, qu'il fit passer à l'empereur une révocation de l'anathème qu'il avoit lancé contre tous ceux qui vouloient le rappel d'Athanase, leur donnant l'absolution, mais sans approuver ce rappel, qu'il condamnoit et réprouvoit au contraire. Andronic ne lut aux évêques que la pre-

mière partie de cet écrit, et ne leur fit point part de la condamnation prononcée, parce qu'il croyoit que la déclaration devoit faire cesser toute résistance, et ne laissoit aucun prétexte au clergé. En conséquence, il convoque une grande assemblée : on y passe deux jours à discuter sans prendre aucun parti. Impatienté de cette incertitude, Andronic se transporte à l'assemblée, en fait sortir tous les partisans d'Athanase, et se rend avec eux auprès de ce patriarche. On le revêt des habits pontificaux; on l'amène à Sainte-Sophie, accompagné d'une foule innombrable; enfin on l'installe sur le siége patriarchal. L'empereur, devant ainsi terminer cette affaire, auroit mieux fait de faire cette singulière démarche avant de rendre publique la résistance du clergé, et dans le moment où, pour la première fois, il étoit allé trouver dans sa retraite le patriarche Athanase. Jean sortit de Constantinople le 24 août, lendemain de l'installation de son rival. Il alla finir ses jours à Sozopole, sa patrie, après avoir protesté contre la violence qui lui avoit été faite.

LIVRE CENT-QUATRIÈME.

An. 1304. ANDRONIC se livroit à ces tracasseries (qu'il auroit pu éviter, si elles n'avoient pas été dans ses goûts) pendant que ses troupes en venoient aux mains avec les Turcs. Les dangers que couroit l'empire, menacé par les barbares, l'incertitude où l'on devoit être sur les dispositions des étrangers qu'on leur opposoit, auroient occupé tout autre prince. Mais le clergé, le patriarche, une excommunication, avoient la préférence aux yeux de l'empereur. Il oublioit tout pour un synode. Tandis qu'il alloit lui-même chercher dans sa retraite Athanase, qui ne demandoit pas mieux que d'en sortir, les Catalans traversoient la Propontide, et débarquoient au cap d'Artace, près duquel étoit située la ville de Cyzique. Ce canton étoit renommé par sa fertilité; on y récoltoit deux moissons dans une année et des fruits de toute espèce. Les Turcs ne l'oublièrent point; et, après l'avoir dévasté, séduits par la beauté du climat, ils firent des dispositions pour s'y établir. Cyzique étoit défendue par un retranchement insuffisant pour arrêter les ennemis sans un détachement de bonnes troupes, que les Turcs attaquèrent sans succès. Ils furent repoussés avec perte. A cette nouvelle, Roger résolut de les surprendre. Il assemble sa troupe et la harangue, lui mettant devant les yeux la gloire et le butin, deux mobiles qui font braver la mort à tous les soldats. Donner aux Turcs comme aux Grecs une haute idée de leur bravoure, pour effrayer les uns, en imposer aux autres; débuter par une victoire, afin d'assurer le succès de leur expédition et de justifier la confiance que

l'empire met en eux; tels sont les devoirs que rappelle aux Catalans leur général. Tous répondent par des acclamations, et demandent d'aller au combat. Roger, pour que cette ardeur soit plus durable, modère un peu leurs transports en leur représentant les avantages de la discipline, qui rend la victoire plus complète et plus sûre, et donne, à son défaut, des ressources qui la ramènent : il leur trace l'ordre dans lequel ils doivent avancer; leur décrit la manière de combattre les Turcs, celle dont il faut faire usage pour les recevoir, enfin les précautions à prendre pour les surprendre; et termine par leur faire observer qu'ayant devant eux des ennemis qui ne faisoient jamais de quartier, ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Ces représentations sont écoutées avec impatience; on brûle d'aller à l'ennemi; on jure de suivre les conseils de Roger. Ce général profite de cette ardeur. L'armée s'ébranle : on se met en marche. L'avant-garde étoit composée par la cavalerie et commandée par Roger et Marules : on y remarquoit deux drapeaux, l'un aux armes de l'empereur, et sur l'autre étoient celles de Roger. Ce corps étoit suivi de l'infanterie, sous les ordres de Corbaran d'Alet, sénéchal de l'armée. Deux étendards s'y voyoient également, aux armes de Jacques, roi d'Aragon, et de Frédéric, roi de Sicile. Ces bannières ont fait croire à quelques historiens que, d'après le traité passé entre l'empereur et Roger, les soldats de ce dernier devoient prendre possession, au nom de leurs souverains, des pays dont ils s'empareroient. Il est absurde de supposer qu'Andronic eût appelé et soudoyât des étrangers pour ne pas profiter de leurs victoires. Ce fut peut-être l'intention secrète de Roger; mais il se garda bien d'en faire une des conditions du traité qu'il passoit avec un prince dont il venoit défendre les états. Les Catalans, après avoir marché toute la nuit, arrivèrent au point du jour près des Turcs, qui reposoient dans une trom-

peuse sécurité sous leurs tentes avec leurs familles, au milieu d'un butin que, suivant leur coutume, ils traînoient à leur suite. L'avant-garde de Roger se jette sur eux, en massacre une partie. Quelques Turcs se mettent en défense et se battent en désespérés. A l'arrivée des Catalans, le champ de bataille présente le spectacle d'une boucherie plutôt que d'un combat. On porte à treize mille le nombre des morts. Les vainqueurs n'épargnèrent que les femmes et les enfans pour en faire des esclaves. Ils s'emparèrent du butin, qui étoit considérable. A la nouvelle de cette victoire, les habitans de Constantinople firent éclater leur joie. Elle augmenta lorsqu'ils virent dans le port quatre galères chargées des effets les plus précieux, que Roger adressoit aux deux empereurs ; circonstance qui rend plus invraisemblables les conjectures qu'on a faites sur les projets de ce général. Les Catalans envoyèrent à la princesse Marie, épouse de Roger, une portion du butin qui leur avoit été distribué. Ce présent fut fait au nom de l'armée. La gloire et les succès de Roger tourmentoient les grands de l'empire et les courtisans. Ils le peignoient à l'empereur comme un homme dangereux, qui devenoit trop puissant, et qui pourroit, quand il le voudroit, se rendre maître de l'état. Michel partageoit ces craintes, et les inspiroit à son père. Il comparoit la victoire éclatante que venoit de remporter Roger sur les Turcs avec sa fuite honteuse devant ces mêmes ennemis, quoiqu'il eût une armée beaucoup plus nombreuse que ne l'étoit celle du général; et le résultat de ce parallèle le couvroit d'opprobre à ses propres yeux. Plein de rage, il résolut de nuire, en tout ce qui dépendroit de lui, aux Catalans, et jura dans son cœur de perdre leur chef. Celui-ci venoit de commettre une de ces fautes qui n'échappent point à l'envie. Au lieu de profiter de la terreur qu'éprouvoient les Turcs, et de poursuivre sa victoire, il laissa les siens se reposer dans un lieu qui

n'avoit que trop de charmes. Les Catalans passèrent plusieurs mois dans la mollesse et l'inaction. Au moment de se mettre en campagne, l'hiver ayant fait sentir ses rigueurs, les chefs de l'armée tinrent conseil, et convinrent d'attendre le retour du printemps pour reprendre les armes. On choisit Cyzique pour prendre les quartiers d'hiver, et Cyzique fut une autre Capoue. Roger, qui aimoit l'ordre, voulant éviter toute querelle entre les habitans de cette ville et ses soldats, fit nommer douze commissaires, dont six étoient pris parmi les citoyens, pour prévenir ou régler tous les différends et maintenir la discipline militaire. Ferdinand d'Aones alla passer la mauvaise saison avec sa flotte à l'île de Chio. Ces dispositions faites, Roger prit la route de Constantinople, où l'attiroit le désir de revoir la grande duchesse, sa femme, et de s'entendre avec Andronic sur les projets de campagne. L'empereur lui fit l'accueil le plus flatteur, approuva ses plans, et lui donna des sommes d'argent pour ses soldats. Quant au prince Michel, il eut l'imprudence de refuser sa porte à Roger, lorsqu'il se présenta dans son palais, prétendant que les Catalans commettoient des exactions dans la ville de Cyzique. C'étoit une accusation sans fondement, pour laquelle il falloit se concerter avec le général au lieu de l'écarter. Mais la vue d'un guerrier victorieux réveilloit dans Michel de tristes souvenirs. L'union des Catalans entre eux fut troublée par Ferdinand Ximénès d'Arénos, jaloux de Roger, officier brave, mais ambitieux, et chagrin de ne pas occuper dans l'armée un rang auquel il avoit moins de droits que de prétention. Il part un jour de Cyzique, emmenant les siens avec lui. Il prit le chemin d'Athènes pour retourner en Sicile. Le duc d'Athènes lui fit des propositions qu'il accepta. Nous verrons reparoître Ferdinand sur la scène.

Vers le mois de mars, l'impératrice douairière Théodora, mère d'Andronic, mourut, et son fils lui fit ren-

dre les derniers devoirs avec une pompe fastueuse. Pendant plusieurs jours toutes les affaires furent suspendues, et les tribunaux fermés. L'empereur ne quitta point le cercueil, et fit de grandes démonstrations pour exprimer sa douleur. Il auroit mieux fait de la rendre heureuse pendant sa vie, en ne lui laissant point outrager les mânes de Paléologue, en ne refusant point la liberté de Constantin, qu'Andronic avoit la cruauté de traîner dans une cage pendant ses voyages. Théodora fut enterrée, suivant ses intentions, au monastère de Lipse. C'étoit une princesse pieuse, que les pauvres regrettèrent. Quelque temps après cet événement, l'impératrice Irène voulut aller voir sa fille Simonide, mariée au crâle de Servie. Elle se proposa d'emmener avec elle Jean, despote, et l'aîné de ses enfans. L'empereur, qui n'abandonnoit jamais ses projets de mariage, ne le lui permit qu'à condition que celui de Jean avec la fille de Chumne, préfet de Cariclée, seroit consommé avant le départ. Irène vainquit sa répugnance. Le lendemain des noces elle partit. L'empereur la conduisit à quelques journées de Constantinople. Jean mourut quatre ans après sans postérité. Il y eut cette année au mois d'août un tremblement de terre qui ébranla les îles de Crète et de Rhodes, ainsi que le Péloponèse. Les secousses ne se firent point sentir dans la capitale; mais elle éprouva une terreur causée par un événement de si peu d'importance en lui-même, que ce seroit un devoir de le passer sous silence sans l'effet qu'il produisit. Un diacre, après avoir vécu avec le faste d'un prince, se ruina, fit des dettes, et finit par se pendre. L'effroi régna dans Constantinople : cette mort volontaire fut regardée comme une calamité publique, et le deuil fut général. Ces suites d'une aventure à laquelle on ne donne presque aucune attention dans les grandes villes prouvent que le suicide étoit très-rare à cette époque dans la capitale de l'empire.

Les Mogols établis dans le Korasan n'étoient plus, depuis quelques années, ennemis des Grecs, et ne dévastoient plus les frontières. Cazan, leur chef, ayant épousé la fille du roi d'Arménie, embrassa la religion chrétienne. Depuis sa conversion il faisoit la guerre aux Turcs et vouloit aider les chrétiens à reprendre le royaume de Jérusalem. Ce prince se faisoit remarquer par l'amour de la justice et la sagesse de son administration. Voyant qu'il pourroit lui être utile pour garantir les frontières orientales de l'insulte des musulmans, Andronic avoit recherché son alliance. Cazan, se prêtant à ses vues, défendit, sous des peines sévères, à ses sujets d'attaquer les Grecs, et menaça les Turcs de leur faire la guerre, s'ils ne cessoient leurs incursions. Ces moyens réussirent, et pendant la vie de Cazan les provinces grecques furent respectées. Mais ce prince étant mort prématurément, après n'avoir régné que pendant six années, les musulmans recommencèrent le cours de leurs brigandages. On eut recours aux Catalans, qui goûtoient les délices de Cyzique. Il fallut, pour les en arracher, les ordres les plus précis d'Andronic. Au moment d'obéir, une querelle, qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, quoiqu'elle eût une cause légère, prolongea leur séjour. Deux Alains étant venus chercher la farine du blé qu'ils avoient mis au moulin, virent arriver des Almogavares qui insultèrent la meunière. Les Alains la protégèrent, et dans la dispute s'exprimèrent avec mépris sur le compte de Roger, osant même le menacer d'un traitement semblable à celui qu'ils avoient fait éprouver au grand-domestique Alexis Raoul, précédemment égorgé par eux. La nuit suivante les Almogavares tombèrent à l'improviste sur les Alains, dont ils massacrèrent une partie. Au jour on prit les armes; on en vint aux mains. Les Almogavares furent vainqueurs. Les Alains se retirèrent avec une perte de trois cents, au nombre desquels étoit le AN. 1305.

fils de George, leur chef. Cet accident augmenta leur fureur. Tous vouloient déserter. Roger fit tout ce qui dépendoit de lui pour apaiser le juste ressentiment de George, lui offrant de l'argent et des cadeaux pour le dédommager de la mort de son fils. Ce fut aux yeux de George une nouvelle insulte : mais il dissimula, se proposant de se venger à la première occasion. Cette querelle différa le départ de l'armée, qu'on ne pouvoit mettre en route que la paix ne fût rétablie. Elle se mit enfin en mouvement au mois de mai. Elle étoit réduite à six mille Catalans (y compris les Aragonois et les Almogavares), à mille Alains, à quelques compagnies de troupes grecques sous les ordres de Marules et du grand primacier Nestonge. Tous deux devoient obéir à Roger, qui avoit le commandement général. Il dirige son armée sur Ancyre, d'où bientôt elle partit pour faire le siége de Germe. Quoique les Turcs fussent en force dans cette place, ils l'évacuèrent à l'approche des Catalans. De Germe, Roger fit prendre la route de la Phrygie. Il y traita le commandant d'une des villes de cette province avec une sévérité qui dut lui faire beaucoup d'ennemis. Ce commandant étoit Cranislas, appartenant par sa naissance à l'une des premières familles de Bulgarie. Dans la guerre de Michel Paléologue et du fameux Lacanas, ayant combattu pour l'empereur grec, il fut pris et condamné à une détention rigoureuse. Il brisa ses fers, se rendit à Constantinople, sut plaire à Andronic, qui lui donna un commandement dans l'Asie. Malgré cette protection, Roger le condamna avec douze de ses soldats à être pendu. Il est difficile de croire que le grand-duc rendit sans raison un jugement aussi sévère. On suppose qu'il avoit commis quelque faute contre la discipline ; mais les historiens se sont contentés de rapporter le fait en se taisant sur le motif. Cranislas étoit estimé ; son sort inspira de l'intérêt ; les Grecs sollicitèrent sa grâce et l'obtinrent. L'armée pour-

suivit sa marche vers Philadelphie, située sur le Pactole et assiégée par l'émir Caraman Alisyras. Les habitans étoient réduits aux dernières extrémités et à toutes les horreurs de la faim. Les alimens les plus malsains s'y vendoient au poids de l'or. Au bruit de l'arrivée des Catalans, Alisyras lève le siége, et vole à leur rencontre, ne laissant que le nombre de soldats suffisant pour maintenir le blocus. Les deux armées sont bientôt en présence. Celle des Turcs étoit de douze mille hommes d'infanterie et de huit mille de cavalerie, tous Caramans de naissance, c'est-à-dire de la province qui passoit pour produire les hommes les plus forts et les plus braves. Du côté des Catalans, la discipline et la tactique suppléèrent au nombre. Ils mirent en déroute les musulmans et les jetèrent sur Philadelphie. Ceux-ci se rallièrent sous les murs de la ville, et se battirent avec fureur. Mais ils opposèrent une résistance inutile. Les Catalans en firent un tel carnage, qu'on prétend que, sur les vingt mille il n'en échappa que quinze cents. A la vue de cette bataille, les habitans de Philadelphie, qui s'étoient réunis, sortirent de la ville, allant au-devant de l'armée qui venoit de les délivrer. A leur tête étoient leurs magistrats et Théolepte, leur évêque, le même prélat dont nous avons rapporté l'expédition contre Tarchaniote. Les troupes de Roger entrèrent triomphantes dans la ville, observant le plus grand ordre ; la cavalerie étoit séparée des fantassins par des voitures et des chars couverts d'un riche butin ou chargés de captifs. Pour rendre cette entrée plus pompeuse, les officiers étoient vêtus d'étoffes de pourpre et de soie, ainsi que les soldats. C'étoient les dépouilles de l'ennemi qui les avoit enlevées d'abord aux Grecs. On fêta les vainqueurs pendant quinze jours, et l'empereur fit faire à Constantinople des réjouissances publiques.

Pendant son séjour à Philadelphie, Roger prit des

mesures pour la sûreté du pays. Il fit plusieurs expéditions pour chasser les Turcs, qui s'étoient emparés de plusieurs places maritimes. Il commença par le fort de Culé, dont la reprise fut d'autant plus facile, que l'ennemi disparut à son approche. Roger, qui savoit que les habitans n'avoient point défendu leur ville, les traita sévèrement. Il fit trancher la tête au gouverneur et pendre le plus ancien des capitaines de la garnison. De Culé l'armée rentra dans Philadelphie, où, suivant les historiens, elle tint une conduite opposée à celle qu'elle avoit d'abord tenue, et commit beaucoup d'exactions, pillant même et ravageant les propriétaires. Après un séjour de peu de durée, elle se mit en route pour Magnésie, en côtoyant le Méandre. Attaléiote commandoit dans cette place; et comme il ne rendoit aucun compte, il avoit l'habitude de la considérer comme sa propriété, refusant de reconnoître Nestonge Ducas, gouverneur de la province. Attaléiote s'étoit assuré de l'impunité par sa conduite envers les citoyens, qui lui étoient dévoués, et dont il avoit su gagner l'affection. Il rendit les plus grands honneurs à Roger, qui lui accorda hautement sa protection. Sensible à ses hommages, le général le recommanda vivement à l'empereur, et prévint ainsi la disgrâce du commandant, provoquée par Nestonge. Celui-ci résolut de se venger. Pour y parvenir, il annonça le projet de revenir à la cour. Il vouloit se joindre aux ennemis de Roger et le perdre. Sans aucune défiance, le grand-duc, qui désiroit que sa femme vînt le trouver, le chargea de disposer les escortes nécessaires pour la sûreté de la princesse. Nestonge prit avec lui l'un des secrétaires du général; ils firent ensemble un plan d'accusation contre Roger, qu'ils dénoncèrent comme voulant usurper le trône. Mais Irène, sœur d'Andronic, et belle-mère de l'accusé, fit échouer le complot. Son frère, dans une assemblée qu'il avoit convoquée, prononça l'éloge du grand-duc, reconnois-

sant qu'il n'étoit point assez récompensé, et que le nombre et l'importance de ses services méritoient de plus grands honneurs. Cet éloge fut suivi de reproches amers adressés à Nestonge, et terminé par l'ordre de dégrader le secrétaire de Roger. On lui coupa les cheveux et la barbe, et il fut conduit en prison. Cet exemple fit taire momentanément les ennemis du grand-duc: ils devinrent plus réservés sans en être moins dangereux; ils épièrent, pour frapper, et frapper avec succès, une de ces occasions qui ne manquent jamais de se présenter dans les cours.

Pendant que Roger étoit à Magnésie avec le projet d'y faire reposer ses troupes, il y reçut des députés que la ville de Tiria lui envoyoit pour l'appeler à son secours. Les Turcs, maîtres de la plaine où cette ville étoit située, n'y laissoient point entrer de convoi, s'emparoient de tout ce qui en sortoit, et désoloient les environs. Roger part sans délai avec une partie de sa troupe, et pendant la nuit entre à Tiria. Au point du jour, les Turcs, suivant leur coutume, viennent insulter la ville. Mais ils étoient attendus. Corbaran d'Alet, sénéchal de l'armée, fait une sortie et fond sur eux. Il les met en déroute, en tue un grand nombre, et poursuit imprudemment les fuyards, qui se réfugièrent dans une montagne. Arrivé au pied de cette montagne, Corbaran fait descendre ses cavaliers, et gravit avec eux les rochers pour en débusquer l'ennemi. La défense des Turcs étoit facile. Les uns détachoient des pierres et les faisoient rouler sur les assaillans, les autres leur décochoient des flèches. Corbaran avoit déposé son armure, qui le gênoit dans sa marche. Il tenoit son casque à la main, lorsqu'une flèche l'atteint et le frappe: il tombe, et sa mort décourage sa troupe, qui se retire et rentre dans Tiria. La perte de ce guerrier fut pleurée de tous les soldats, qui connoissoient sa bravoure. Roger le regretta d'autant plus, qu'il vouloit lui faire épouser une fille dont une

femme de l'île de Chypre l'avoit rendue père, et pour laquelle il avoit une vive tendresse. On rendit les honneurs funèbres au sénéchal, dont le corps fut déposé dans un temple à deux lieues de la ville. On lui éleva un tombeau de marbre, et l'armée y resta quelque temps pour honorer sa mémoire. Ensuite Roger la dirigea sur Ephèse, où Bérenger de Rocafort devoit venir le trouver avec mille Almogavares et deux cents cavaliers.

Ce capitaine n'avoit point fait partie de l'expédition, parce qu'il étoit, lorsqu'elle eut lieu, en contestation avec le roi de Naples. Bérenger, pendant la guerre, avoit conquis une partie de la Calabre; et pour rendre les places, il exigeoit des sommes considérables du roi, qui les lui refusoit, et cependant finit par les payer. Roger fit à Rocafort l'accueil le plus flatteur. Il lui donna la dignité de sénéchal, et la fille qu'il avoit destinée à Corbaran. Il fit partir ensuite son armée pour la ville de Dania, après avoir envoyé tout le butin qu'il avoit pris à Magnésie, qu'il regardoit comme la ville la plus sûre de la province. Il en fit son dépôt. A peine arrivés à Dania, les Catalans voulurent en repartir pour aller réprimer l'audace de l'émir Sarcan, qui dévastoit les cantons voisins, et principalement la Pamphylie, où les Turcs avoient rassemblé toutes leurs forces. Ce motif fit prendre à Roger la résolution de frapper un coup décisif. Au moment de l'exécuter, l'émir eut l'audace de se présenter aux portes de la ville et de défier les Catalans. Furieux de cette insulte, ceux-ci, dédaignant de prendre les ordres de leurs chefs, s'élancent sur les musulmans, les battent, les mettent en fuite, et leur tuent trois mille hommes. Roger, profitant habilement de cette ardeur, donne, après quelques instans de repos, le signal du départ. On avoit à parcourir une vaste étendue de pays désolée pendant long-temps par les Turcs, parce que les Grecs, trop foibles pour la défendre, s'étoient retirés depuis plusieurs années. On par-

courut la Carie et l'espace compris entre la mer Egée et l'Asie mineure. Cette marche se fit sans aucune résistance, les ennemis ayant disparu. Ils s'étoient retirés au mont Taurus, qui sépare la Cilicie de l'Arménie. Arrivés près de ce mont, les Catalans délibèrent sur la nécessité de faire une reconnoissance militaire pour savoir si les Turcs n'étoient point embusqués dans cette montagne. Ils gardoient en effet les passages, et des éclaireurs placés dans les gorges observoient l'armée de Roger. Ils furent aperçus ; et, se voyant découverts, ils sortent tous de leur retraite pour tomber à l'improviste sur les Catalans, qui n'avoient eu ni le temps de se reposer, ni celui de prendre leurs positions. On fait monter l'armée musulmane à trente mille hommes, compris dix mille cavaliers. Celle de Roger n'alloit pas à la moitié de ce nombre. En voyant arriver les Turcs avec impétuosité, les Almogavares, toujours prêts à combattre, frappent la terre en criant, *fer, réveille-toi!* Ce cri sert de signal. On en vient aux mains avec un égal acharnement. Les Catalans, écrasés par le nombre, commençoient à perdre courage, lorsque leurs officiers les raniment en proférant un seul mot, *Aragon*. Ce mot, qui leur rappelle leur patrie et leur gloire, produit un effet magique ; ils font d'incroyables efforts, et parviennent à repousser les Turcs, qui se retirent en continuant toujours de se battre avec intrépidité. Les Catalans les poursuivent jusqu'à la nuit, que la crainte d'une surprise leur fit passer sous les armes. Les Turcs perdirent dix-huit mille hommes dans cette bataille, qui se livra le 16 août. AN. 1306.
Il fallut huit jours pour ramasser le butin. Roger fit avancer sa troupe jusqu'à la Porte de fer, nom d'un défilé qui sépare la Natolie de l'Arménie, où ce défilé conduisoit. Les Catalans vouloient toujours marcher en avant et pénétrer jusqu'aux bornes de l'ancien empire romain, qu'ils avoient le désir de conquérir et de faire rentrer sous la domination d'Andronic. Mais l'hiver

approchoit; on se trouvoit dans un vaste pays, sans provisions, sans ressources, au milieu d'une population ennemie dont on ne connoissoit point les dispositions. Un échec dans cette contrée inconnue pouvoit amener la ruine de l'armée. La prudence commandoit impérieusement la retraite. Roger le sentit, et quoiqu'il fut très-contrarié de ne pouvoir profiter de l'ardeur de ses braves soldats, il les arrêta, et les fit rétrograder sur Dania, par la route qu'ils avoient parcourue.

Il devoit bientôt faire une triste expérience, et recevoir sur la confiance qu'il accordoit aux Grecs une leçon dont sa franchise l'empêcha de profiter. Nous avons vu l'accueil que lui avoit fait Attaléiote, dont les démonstrations étoient d'autant plus viles qu'elles couvroient de perfides desseins. Roger, croyant à sa sincérité, l'avoit fait dépositaire de ses trésors. Depuis son départ de Magnésie, il envoyoit dans cette ville tout le butin pris sur l'ennemi. Cette place étoit forte, et le grand-duc ne doutoit point de la fidélité d'Attaléiote. Ce ne fut donc point sans la plus grande surprise qu'il en trouva les portes fermées et les habitans, ainsi que la garnison, sous les armes et disposés à le traiter en ennemi. Bientôt il apprit que le commandant grec avoit ou fait égorger ou mis dans les fers tous les Catalans qu'il avoit laissés dans la ville pour la garde de ses effets. Furieux à cette nouvelle, Roger veut se venger, et fait le siége de Magnésie. Mais ses troupes n'étoient point assez nombreuses pour faire un siége en règle. Il avoit contre lui des gens qui ne devoient attendre aucun quartier, parce qu'ils étoient comblés de ses bienfaits. Après quelques jours d'attaque, comptant sur la bravoure et l'impétuosité de ses troupes, il ordonne un assaut général; mais elles sont repoussées. C'étoit le premier échec qu'éprouvoient les Catalans. Leur général s'y montre d'autant plus sensible, que les Magnésiens l'insultoient du haut de leurs remparts, et bravoient sa colère impuissante. Outré

de dépit, il forme le projet de prendre la place par famine. Il commence par faire un plan dont le but étoit de détourner le cours de la rivière [a] qui traversoit Magnésie, et de la priver d'eau. A peine les travaux préparatoires sont-ils achevés, que la garnison les détruit dans une sortie. Obligé de les abandonner parce qu'il n'avoit point assez de monde, Roger vouloit toujours continuer le siége. Andronic lui envoyoit depuis quelque temps des ordres pressans pour aller rejoindre le prince Michel, qui faisoit la guerre aux Bulgares. Quand le général eut reconnu l'impossibilité de prendre Magnésie, il leva le siége, après avoir publié l'ordre de l'empereur, afin de mettre son honneur à couvert.

Cette guerre de Bulgarie avoit pour cause première le mariage de Simonide avec le crâle de Servie; et l'empereur, en sacrifiant sa fille pour se délivrer d'un ennemi, s'en étoit fait un autre non moins puissant. Il avoit exigé du crâle le renvoi de la sœur de Venceslas, roi des Bulgares, et cette sœur reçut un double outrage d'Andronic. Michel Ducas, fils du gouverneur de Thessalonique, avoit épousé Anne Paléologine, fille de Michel Paléologue. L'ayant perdue, il prit pour femme la sœur de Venceslas, quoique répudiée par Urosc. Son beau-frère, qui regardoit ce mariage comme une insulte, fait venir à Constantinople Michel Ducas, et convoque une assemblée nombreuse, composée d'évêques, de moines, de sénateurs, de citoyens, et qu'il érige en tribunal. On fit comparoître Michel, dont la justification ne fut point admise. Andronic le condamna, ainsi que sa femme et ses enfans, à une prison perpétuelle, après l'avoir déclaré criminel d'état. Tous ses biens furent confisqués, et donnés à l'empereur Mi-

[a] C'étoit le Méandre, dont Ovide a célébré les nombreuses sinuosités. Les modernes, qui n'ont pas été toujours heureux dans les changemens de noms, lui ont substitué celui de *Madre*, nom que porte aujourd'hui le Méandre.

chel. Ducas ayant essayé de se sauver, on le transféra dans la prison de Blaquernes, où il fut gardé à vue. Venceslas avoit donc à venger un double affront fait à sa sœur par Andronic. Beaucoup de guerres ont eu des causes moins graves. Outre ce motif de vengeance, ce prince avoit à reprendre plusieurs villes conquises sur la Bulgarie par les Grecs. Voyant leur foiblesse, il saisit un moment favorable, et s'empara de quelques places importantes. Le bruit de ses succès inquiéta l'empereur; il crut devoir opposer son fils à Venceslas. Ce prince n'avoit d'autres faits d'armes qu'une déroute honteuse. Son père lui donne pour conseil Glabas, protostrator, également connu par sa bravoure et sa prudence. Une longue expérience le rendoit propre aux plans de campagne. Malgré son habileté, les Grecs sont battus près d'Andrinople par les Bulgares. Michel, pour réparer cet échec et recouvrer son honneur, fait d'incroyables efforts, rappelle sous ses drapeaux d'anciens soldats oubliés dans les provinces et sans service, parvient à former une armée. Mais il n'avoit pas les fonds nécessaires pour la solder. Il sacrifie sa vaisselle, en fait de la monnoie, et se crée ainsi des ressources, secondé par l'impératrice son épouse, qui, pour les augmenter, vendit généreusement ses bijoux. En peu de temps Michel eut un corps d'armée suffisant pour résister à l'ennemi. Apprenant qu'Eltemir, oncle de Venceslas, dévastoit la Romanie, il se rend à marches forcées dans cette province, la délivre des Bulgares, qu'il bat complètement, et revient à Andrinople. Théodore, frère de Michel, porta la nouvelle de ce succès à Constantinople. On y célébra par des fêtes une victoire qui n'étoit rien moins que décisive. Les Bulgares faisoient des préparatifs imposans, et se préparoient à reprendre l'offensive. Ce fut dans ces circonstances qu'Andronic, qui craignoit pour son fils, appelle Roger à son secours. Les Catalans n'avoient laissé qu'à regret Magnésie. Forcés de partir

sans se venger, ils avançoient lentement, se dédommageant le long de la route en rançonnant les habitans et pillant les propriétés. La nouvelle de ces brigandages parvint au camp de Michel, dont les soldats, voulant venger les citoyens, demandoient à grands cris d'aller combattre les Catalans. Ceux-ci, plus aguerris, accoutumés aux combats, à la fatigue, seroient facilement venus à bout d'une milice énervée, qui nuisoit à quelques pelotons de bonnes troupes, et rendoit leur courage inutile. L'empereur Michel écrivit à son père, en le priant d'empêcher la jonction de l'armée de Roger avec la sienne. Andronic fit donner l'ordre au grand-duc de n'envoyer que mille hommes à son fils, et de diriger le reste sur l'Asie, où l'on avoit besoin d'eux. On ne dit point si la première partie de cet ordre fut exécutée : c'étoit exposer ce détachement à beaucoup de dangers. Roger alla faire cantonner sa troupe dans les environs de Gallipoli.

A cette époque environ, Constantin Porphyrogénète fut enlevé en peu de jours dans sa prison par une esquinancie. Son frère, qui, par une rigueur excessive et non justifiée, avoit abrégé ses jours, voulant qu'il mourût chrétiennement, lui fit donner dans ses derniers instans tous les secours de la religion. Il se seroit mieux conduit en ne faisant pas de sa vie un long supplice : cette religion lui commandoit le pardon des offenses. Andronic ne voulut même pas voir son frère, sous prétexte qu'il avoit été condamné, et que ce seroit compromettre sa dignité. Constantin demanda le patriarche, qui se rendit auprès de lui. Le prince, s'étant mis entièrement à sa disposition pour savoir ce qui seroit le plus agréable à Dieu, et suivre aveuglément ses conseils, le prélat lui répondit en l'exhortant à se faire moine. C'étoit alors mourir en saint. Constantin obéit et prit le nom d'*Athanase*. Il ne songea plus qu'à ses derniers momens. Les historiens rapportent qu'Andro-

nic, ayant envoyé près de lui pour s'informer de sa volonté envers le fils qu'il laissoit, il lui répondit qu'il n'avoit plus de fils. Si ce trait, que l'esprit du siècle a fait louer comme une preuve d'abnégation de soi-même, est vrai, il en faut conclure que la détention, ou le zèle mal éclairé du patriarche avoit affoibli Constantin : il mourut le 5 mai 1306. Andronic voulut qu'il fût inhumé hors de la ville, et que sa tombe n'eût rien qui la distinguât de celle des autres particuliers. On n'attendoit rien de mieux de celui qui avoit négligé de rendre les derniers devoirs à son père. Ce fait, et sa conduite envers Constantin, dont il fut le juge et le geôlier, seroient autant de taches à la gloire de ce prince, si ce prince avoit jamais eu quelques droits à la gloire. Mais, au lieu de s'occuper des soins de l'empire, il ne songeoit qu'aux disputes religieuses, et nous sommes forcé d'y ramener le lecteur.

La réunion des arsénites étoit l'idée dominante d'Andronic; rien ne le décourageoit; et quoiqu'il eut dû remarquer que le résultat de ses tentatives étoit de leur donner plus d'importance et d'audace, il en fit cette année une nouvelle à laquelle il donna plus d'éclat qu'aux précédentes. Il convoque pour le 29 septembre une nombreuse assemblée; il y avoit plus d'évêques, plus de prêtres, plus de moines que dans les autres. L'empereur fit sortir de prison Jean Tarchaniote, qui n'avoit commis d'autre crime que d'être un arsénite très-fervent. Il devoit soutenir la discussion, comme l'un des plus instruits de la secte. Ainsi, par une inconséquence remarquable, on remettoit en doute et l'on soumettoit de nouveau à l'examen une doctrine pour laquelle il étoit condamné. Andronic présidoit l'assemblée, la couronne sur la tête, et revêtu de tous les ornemens de la dignité impériale. Les historiens ont conservé (ou composé) un très-long discours qu'il y prononça. Plusieurs aveux très-inconvenans sont de nature

à augmenter la méfiance que doivent inspirer les harangues transmises par ceux qui écrivent l'histoire. La singularité de celle d'Andronic mérite une exception à la règle que nous nous sommes prescrite d'omettre ces discours. Après avoir exposé toutes les démarches qu'il a faites pour faire rentrer les arsénites dans le sein de l'Eglise, et défini, en vrai casuiste de profession, tous les caractères du schisme et toutes ses nuances, il prétend leur prouver qu'ils sont schismatiques, et leur démontrer qu'il ne leur reste plus aucune excuse pour différer d'abjurer leur erreur, de se réunir aux autres Grecs et de rompre comme eux tout commerce avec les Latins. Rappelant ensuite le tendre amour qu'avoit pour lui Michel Paléologue, et les droits de son père à sa reconnoissance, il montre en même temps l'ingratitude la plus choquante, en disant qu'il ne *l'en a pas moins condamné à être privé de la sépulture*, et que cet empereur si redoutable, toujours occupé du bonheur de ses sujets, n'avoit pas reçu à sa mort les honneurs que l'Eglise accorde au dernier des chrétiens. Il déclare avoir voulu que sa première femme fût *traitée comme indigne de la sépulture*, parce que la mort l'avoit surprise avant qu'elle eût eu le temps de se purifier de la tache que le traité sacrilége avec les Latins avoit répandue sur les Grecs. Il se vante d'avoir défendu de célébrer son anniversaire, quoi qu'elle fut une des princesses les plus vertueuses. Il justifie ces rigueurs excessives en disant que tout doit être sacrifié à la religion. Professant pour Arsène la vénération la plus entière et un amour *vraiment filial*, assurant qu'il n'oubliera jamais les marques d'affection qu'il en reçut, il reproche aux arsénites de prêter à ce patriarche des intentions qu'il n'avoit pas. Traitant Athanase de saint, il se repent d'avoir long-temps résisté à la volonté de Dieu, en ne le rétablissant pas plus tôt qu'il ne l'avoit fait sur le siége de Constantinople; il avoue qu'il avoit partagé pendant long-temps

les préventions dont il étoit l'objet, le croyant trop sévère ; mais qu'il reconnoissoit que telle étoit la volonté du Seigneur, qui punissoit quelquefois rigoureusement, et qu'Athanase étoit son image. Après des raisonnemens sans nombre sur la validité des ordinations, il finit par inviter les arsénites à répondre, en choisissant pour leur défense le plus éloquent d'entre eux, parce que tous n'avoient pas la liberté de parler. Il sembloit qu'il prévît ce qui devoit arriver. Les arsénites mirent en avant les aveugles dont la mutilation étoit un langage muet, mais expressif. Ils avoient toujours observé cette tactique dans les diverses assemblées qui s'étoient tenues. Ces prêtres, privés de la vue, témoignages vivans de la cruauté de Michel, produisoient toujours de l'effet. Ils répétèrent leurs rôles, redirent ce que souvent ils avoient exposé, prétendant être les seuls en état de rendre la paix à l'Eglise, et recommencèrent le récit de ce qui s'étoit passé depuis la déposition d'Arsène, insistant toujours sur l'excommunication lancée par ce patriarche. Andronic ripostoit, nioit la validité de cet anathème. La discussion s'animoit, se prolongeoit : la fin du jour n'y mit point de terme. Des moines prirent la parole, insultèrent Athanase, huèrent l'empereur, qui les fit chasser. Adressant ensuite des reproches à leurs supérieurs, qui ne les avoient pas tenus dans leurs devoirs, il exprime moins de chagrin sur l'injure personnelle qu'on venoit de lui faire que sur celle dont Athanase étoit l'objet. Il se répandit en louanges exagérées sur les vertus de ce prélat. Mais, comme l'observe un contemporain [a], il ne produisit pas plus d'effet que s'il eût parlé à des sourds, ou gesticulé devant des aveugles. L'impression qu'il fit ressembloit au mépris. Ce fut le sentiment qu'il inspira. Honteux de l'humiliation gratuite qu'il éprouvoit, il congédia l'assemblée au milieu de la nuit. Craignant les cabales des religieux, il

[a] Pachymère.

fit mettre des gardes aux portes de leurs monastères. Tel fut le résultat d'un projet ridicule, et d'une conférence où l'on vit un empereur jouer le rôle d'un moine, et se dégradant lui-même devant sa cour et son clergé. Cette manie de querelles théologiques s'étendit au-delà de Constantinople, tant l'exemple des rois est contagieux. La princesse Anne, veuve de Nicéphore, despote d'Epire, avoit, comme nous l'avons raconté, marié sa fille Ithamar Comnène à Philippe de Tarente, fils de Charles II, roi de Naples. On exigeoit, contre les traités, que la jeune princesse renonçât à la communion grecque, et que les états qu'elle apportoit en dot en fissent autant, et fussent soumis à la juridiction des évêques latins. Anne, indignée qu'on se jouât ainsi des engagemens contractés, regarda ses obligations comme annulées, et crut pouvoir disposer de la dot de sa fille. En conséquence, elle conçut le projet de marier son fils Thomas à la princesse Paléologue, fille de l'empereur Michel, en donnant au premier les états d'Ithamar. Andronic approuva ce projet, qui brouilla les cours d'Epire et de Naples. Furieux de ce procédé, Philippe embarque des troupes sur vingt-quatre vaisseaux, et porte le fer et la flamme sur les terres de la princesse Anne. Celle-ci n'avoit point compté sur le secours d'Andronic, mais sur elle-même : elle n'épargne rien pour lever une armée, qui chasse en peu de temps celle de Philippe, et l'oblige à se rembarquer.

Le séjour des Catalans à Gallipoli ne laissoit pas l'empereur sans inquiétude. Roger étoit venu rendre compte à ce prince de ses opérations depuis qu'il étoit en campagne, réclamer la paie de son armée, et faire des observations sur l'inconvénient de partager sa troupe en deux corps, et d'envoyer mille hommes à Michel. Andronic donna de grands éloges à la conduite militaire du grand-duc, promit de payer, et renouvela l'ordre de conduire les mille hommes à son fils. Roger,

mécontent, se rendit à Gallipoli. En le voyant revenir sans argent, ses soldats murmurèrent hautement, d'abord contre Andronic, et bientôt contre leur général, qu'ils accusoient d'être d'accord avec ce prince. Ils en vinrent même au point de menacer Roger, qui, pour sortir d'embarras, commit une imprudence qu'on peut regarder comme l'une des causes de sa perte. Il fait ranger ses troupes sous les armes, et, dans un discours étudié, leur prodigue les louanges dues à leur bravoure, sans oublier celles auxquelles il avoit droit. Passant à l'empereur, il met en parallèle la conduite de ce prince et les services que les Catalans lui ont rendus; il rappelle les justes sujets de plaintes qu'il avoit contre lui directement, puisque Andronic avoit laissé impunie la trahison d'Attaléiote, et sembloit le protéger par les ordres réitérés adressés dans le temps au grand-duc pour l'empêcher de se venger, en le forçant de lever le siége de Magnésie; il rappelle les promesses positives de provisions abondantes faites par Andronic, qui manquoit à sa parole, puisqu'ils étoient sans vivres et sans argent: il trouvoit dans ce dénûment une excuse aux désordres que leur avoit fait commettre la faim, ajoutant que l'empereur en étoit seul responsable. Il termina par dire que, si le prince Michel, comme on en faisoit courir le bruit depuis long-temps, marchoit à sa rencontre, il s'avanceroit à quarante pas, et, suivant l'usage, fléchiroit le genou; mais qu'en se relevant de cette humble posture, il n'oublieroit point que sa vie et son épée étoient au service de ses compagnons d'armes; qu'il avoit fait serment de vaincre ou de mourir avec eux, et qu'il leur en donneroit l'exemple. Ce discours calma les esprits ou plutôt leur donna le change en détournant sur l'empereur les reproches qu'on adressoit à Roger. Celui-ci ne tarda pas à sentir son imprudence; mais, pour la réparer, il en commit une plus grande; ce fut d'écrire au prince dans les termes les plus respectueux et les

plus soumis, rejetant sur la nécessité la hardiesse des expressions dont il s'étoit servi; représentant qu'il avoit été obligé de feindre en partageant le mécontentement de sa troupe, parce que, sans ce moyen, elle étoit disposée à attenter à ses jours. Il renouveloit dans cette lettre son dévouement à la personne d'Andronic, et juroit d'observer les traités conclus. Par cette démarche Roger, avouant ses invectives contre l'empereur, les constatoit au lieu de traiter d'exagérés les rapports qui pouvoient en être faits, et dont il eût été difficile de prouver la vérité. De plus, il couroit risque de perdre la confiance de ses soldats, si le prince publioit la lettre du grand-duc. Ils envoyèrent à leur tour, et l'on croit que c'est sans l'intervention de Roger, trois officiers vers le prince, pour protester de leur obéissance. Andronic, qui ne savoit qu'abuser d'une occasion sans jamais savoir en profiter, voulut se venger des Catalans en mortifiant leurs députés. Dans ce dessein, il convoque une assemblée composée des principaux habitans de Constantinople et de ses courtisans, et reçoit les ambassadeurs : il leur adresse un discours plein de reproches et de menaces, et dont la substance mérite d'être rapportée pour compléter l'opinion qu'on doit se former de ce prince. Il commence par un récit des négociations en vertu desquelles les Catalans étoient venus dans ses états. Au lieu du petit nombre auquel on devoit se borner, d'après le traité, on lui a amené une armée; s'il ne l'a pas renvoyée, c'étoit par pitié; il avoit toléré pour un délai prescrit le séjour des Catalans sur les terres de l'empire. Le terme étoit expiré. Au lieu de combattre l'ennemi, ils s'étoient reposés à Cyzique; ils avoient préféré le pillage aux combats. Si l'on évaluoit leurs rapines, on trouveroit une somme bien plus élevée que celle qui pouvoit leur être due. Leurs prétentions étoient exorbitantes, leurs demandes ridicules. Ils ne doivent point ignorer quelle est la puissance de

l'empire ; combien il seroit facile de les exterminer : s'ils respirent encore, c'est par un effet de la générosité des Grecs : sans la munificence impériale, ils seroient morts de faim, étant sans asile et chassés par Frédéric. Lorsqu'ils abordèrent à Constantinople, ils offroient un spectacle dégoûtant par leur misère et leur nudité. Ce ne sont que des brigands téméraires qui vont être châtiés par Michel, dont ils n'oseront soutenir les regards. Tel est, réduit à sa plus simple expression, le discours d'Andronic; il étoit difficile d'y mettre à la fois et plus de maladresse et une hauteur plus déplacée; il blessoit d'ailleurs la vérité. Les Catalans n'étoient point arrivés nuds et sans armes; ils avoient rendu d'importans services, et l'empereur, au lieu de les recevoir par pitié, avoit, avec raison, attaché beaucoup de prix à leur valeur. Il congédia les trois députés avec mépris, en les envoyant délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Une pareille conduite paroît si extraordinaire, qu'on cherche à l'expliquer. On a cru trouver le mot de l'énigme dans une négociation que, dans le même temps, Andronic venoit d'entamer avec Bérenger d'Entencas, pour le prendre à son service, ainsi que les troupes qui étoient à sa disposition. Si, tel étoit en effet le motif de la conduite de l'empereur, il y avoit toujours de l'imprudence à maltraiter les Catalans, parce que Bérenger pouvoit craindre un pareil résultat dans la suite. Quoi qu'il en soit ce guerrier arriva d'Italie bientôt après.

Dès qu'Andronic sut que la flotte étoit signalée du rivage, il fit de grands préparatifs pour recevoir Bérenger; il envoya les voitures de la cour pour amener au palais cet étranger et sa suite. Ce prince ne savoit garder aucune mesure ni dans son enthousiasme ni dans son mécontentement, et dans la manière dont il traitoit Roger, comme dans celle dont il accueilloit d'Entencas, il commettoit une égale imprudence. Il ne dut pas éprouver une

surprise médiocre lorsqu'il apprit qu'au lieu de répondre à ses avances Bérenger les avoit fort mal reçues, ne dissimulant pas les soupçons qu'elles faisoient naître en son esprit, et les regardant comme un piége. Il alla même au point de faire dire à l'empereur qu'il ne descendroit à terre que quand ce prince lui auroit envoyé en otage son fils Jean, despote. Andronic, au lieu de répondre à cette demande injurieuse comme le méritoit celui qui avoit l'audace de la faire, dévora cet outrage en silence. Au bout de quelques jours, il envoie faire des représentations à Bérenger, le suppliant de ne pas exiger une démarche qui couvriroit d'opprobre le chef de l'empire. Ce ne fut pas sans peine que ce guerrier se désista et consentit à se rendre au palais, où l'empereur lui fit l'accueil le plus flatteur. Quoique ce prince lui eût fait préparer un logement magnifique, Bérenger ne voulut point d'autre demeure que son vaisseau. Il s'y rendoit le soir toutes les fois qu'il étoit allé dans le jour conférer avec Andronic, qui, chaque matin, lui envoyoit les provisions nécessaires pour sa troupe. Il lui fit même, ainsi qu'à ses principaux officiers, des présens considérables. Pendant que ces événemens se passoient, Roger étoit revenu à Constantinople. Il y tint une conduite remarquable. Loin d'être jaloux de l'accueil fait à Bérenger, que bien d'autres auroient considéré comme un rival dangereux, Deflor conseilla à l'empereur de se l'attacher, offrant de se dépouiller en sa faveur de la dignité de grand-duc, dont il étoit revêtu, et de lui céder le pas, ajoutant qu'il étoit de toute justice qu'un chevalier si renommé eût le premier rang à l'armée. Andronic ne lutta point de générosité ; il accepta l'offre de Roger. Celui-ci, dès le lendemain, se dépouilla publiquement de tous les attributs de sa dignité. Le prince les remit à Bérenger en le créant grand-duc. Il étoit d'usage que tous les dignitaires jurassent, en prêtant serment de fidélité, d'être l'ami des amis de l'empereur

et l'ennemi de ses ennemis. Bérenger déclara qu'il étoit de son devoir d'excepter le roi de Sicile, son seigneur suzerain. Andronic y consentit, approuvant cette délicatesse et concluant, peut-être avec trop de légèreté, que le nouveau grand-duc n'en seroit que plus scrupuleux à remplir ses engagemens. D'autres portèrent un jugement opposé, craignant que l'exception ne couvrît un projet funeste. L'événement fera voir quelle étoit celle de ces deux opinions qui avoit le plus de fondement. Bérenger parut à la solennité de Noël avec tous les attributs de sa charge. On lui donna pour logement, ainsi qu'à sa suite, le couvent de Saint-Côme. Andronic fit des présens à ses compagnons d'armes, et les décora lui-même de l'ordre de chevalerie. [a] Il admit ce nouvel hôte à sa plus grande familiarité, le consultant dans toutes les occasions et sur toutes les affaires. Cette intimité n'eut pas une longue durée, soit qu'Andronic n'inspirât pas une grande confiance à Bérenger, soit que celui-ci élevât trop haut ses prétentions. On en attribue la cause à la confidence que lui fit l'empereur de la réclamation des Catalans et de ses griefs contre eux et leur général. Il prit le grand-duc pour juge, et le pria de décider si réellement ils avoient droit à la paie qu'il leur retenoit. C'étoit fournir à Bérenger des données pour régler ses demandes. Voulant prouver qu'il lui seroit beaucoup plus utile avec ses soldats que ne l'avoient été ceux de Roger, il exigea beaucoup plus. Les représentations d'Andronic furent écoutées avec humeur. Le grand-duc exprima son mécontentement. Il

[a] L'ordre de Saint-George de Constantin. On appeloit *chevaliers de l'ange d'or* ceux qui en étoient décorés. Constantin l'institua en 312; Isaac IV le restaura en 1190. Les officiers s'appeloient *Torquati*, parce qu'ils avoient le collier qui étoit d'or. On nommoit *chevaliers de la loi* ceux qui étoient dispensés des preuves. Le pape Clément mit cet ordre en campagne dans la croisade contre les Albigeois. Outre cet ordre de Saint-George, il y en a eu neuf autres (également de Saint-George) avec lesquels celui de Constantin ne doit pas être confondu. Il en est plus particulièrement distinct par la devise, *in hoc signo vinces*.

cessa de voir le prince, d'aller à la cour, et se rembarqua sans prendre congé de l'empereur, qui lui envoya des députés pour avoir une explication et connoître le motif d'une pareille conduite. Ils étoient de plus chargés de le prier d'assister en qualité de grand-duc à une cérémonie qui devoit avoir lieu prochainement. Pour AN. 1307. toute réponse, Bérenger, prenant le bonnet ducal, le jette à la mer devant les députés, qu'il renvoie avec trente plats d'or qu'Andronic lui avoit fait passer chargés des mets de sa table. On suppose qu'en agissant ainsi, Bérenger vouloit prouver aux Catalans, qui le regardoient comme un traître à cause de ses liaisons avec Andronic, qu'il n'abandonnoit point leur cause. Il fit en effet voile vers Gallipoli, emmenant avec les siens un vaisseau de la marine impériale qu'Andronic lui avoit prêté. En connoissant le caractère de ce prince, il est facile de prévoir le parti qu'il doit prendre dans cette conjoncture. C'est de faire à Roger, qu'il négligeoit, les avances les plus grandes et les propositions les plus séduisantes. Il n'y manqua pas, ayant un double but qu'il vouloit atteindre; c'étoit de le séparer de Bérenger et de l'employer contre les Turcs, dont les progrès devenoient alarmans. Ces éternels ennemis de l'empire grec, du moment où les Catalans se retirèrent, reprirent leurs positions autour de Philadelphie. Ils interceptèrent tous les convois et les bloquèrent tellement, que les habitans, tourmentés de la faim, en étoient réduits à se nourrir de cadavres. Dans cet état de détresse, on eut donc recours à Roger. Mais les Génois, jaloux des Catalans, dont ils n'oublioient point l'injure, épioient depuis long-temps l'occasion de se venger. Ce n'étoit pas sans des transports de joie qu'ils avoient vu l'empereur se brouiller avec Roger : ce ne fut pas sans un dépit extrême qu'ils apprirent leur réconciliation. Ils se concertèrent pour causer une seconde rupture. Connoissant la méfiance d'Andronic, ils firent, pour la

réveiller, tout ce qui dépendoit d'eux. Rendre les Catalens suspects étoit le meilleur moyen pour y parvenir. Ils prétendirent qu'ils avoient des intelligences en Sicile et des projets contre l'empire; qu'une flotte chargée d'aventuriers italiens étoit en mer pour venir se joindre aux Catalans; qu'on venoit de la signaler dans tels parages; enfin qu'elle ne tarderoit pas à paroître dans le port de Constantinople. Ils firent donner cet avis à l'empereur. Pour les accréditer, ils ne négligèrent aucune mesure : la plus efficace étoit d'avoir l'air de croire les premiers la nouvelle qu'ils venoient de répandre et d'exprimer des craintes. On les vit bientôt faire des préparatifs de défense, creuser des fossés, tendre des inondations, créneler leurs maisons, enrôler des matelots, des soldats, augmenter le nombre de leurs galères, établir enfin des impôts sur eux-mêmes pour subvenir à tous les frais. Andronic, qui n'aimoit pas plus les Génois que les Catalans, mais qui les craignoit moins, ne fut point la dupe de leurs démonstrations. Elles ne servirent qu'à donner plus d'importance à Roger, en mettant dans la nécessité de le gagner, puisqu'il devenoit plus redoutable. Aux offres qu'il venoit de lui faire, l'empereur en ajouta de bien plus considérables. Il annonça l'intention de lui donner en fief les provinces asiatiques qu'il conquéreroit sur les infidèles, sous la seule condition de défendre l'empire à toutes réquisitions : il s'engagea de plus à fournir annuellement trente mille écus d'or et cent mille muids de blé. Roger n'eut garde de refuser des propositions aussi avantageuses : mais il ne voulut point les accepter avec empressement; et, sentant qu'on ne pouvoit se passer de lui, il opposa une résistance proportionnée au besoin qu'on avoit de son secours. Il ne dépendoit point de lui de contracter de pareils engagemens; ses soldats étoient loin d'oublier l'outrage fait à leurs députés; leur ressentiment existoit toujours. Une injure nouvelle venoit de l'accroître. Cette

injure consistoit dans une monnoie altérée que l'empereur leur avoit fait distribuer recemment, et que les Grecs mêmes refusoient de recevoir. Telles furent les raisons que Roger fit valoir, et qui tinrent Andronic pendant quelque temps dans une pénible incertitude. Enfin, après avoir joui de l'inquiétude qu'il causoit au prince, il céda, mais en exigeant de lui le serment le plus imposant aux Grecs : c'étoit de jurer sur l'image de la Vierge qu'il tiendroit toutes les conditions du traité. Andronic n'hésita point à faire ce serment malgré le doute injurieux que supposoit une telle demande. Il fit ensuite Roger César, et lui donna les trente mille écus d'or. La dignité de César n'étoit plus accordée depuis long-temps, parce qu'elle causoit toujours de l'ombrage aux princes de l'empire par le pouvoir et l'autorité qu'elle donnoit à ceux qui en étoient revêtus. Ils recevoient le titre de majesté ; et ce nom, porté jadis avec tant de gloire par les chefs du plus puissant empire, inspiroit encore un profond respect. Il rappeloit des souvenirs dangereux, et faisoit faire des parallèles désagréables pour les empereurs, qui avoient résolu de ne plus conférer cette dignité et de la laisser éteindre. Les Grecs virent avec indignation qu'on la faisoit revivre pour un étranger. Ils murmurèrent hautement. Mais l'empereur ne fit aucune attention à leurs plaintes, et Roger prit possession de sa nouvelle dignité. Pendant qu'on le combloit d'honneurs, sa gloire reçut un échec par la négligence de ses Catalans, qui laissèrent prendre par les Turcs l'île de Chio, dont la défense étoit confiée aux troupes du nouveau César. Cette île étoit de la plus grande importance pour l'empire, parce qu'elle rendoit les communications plus faciles entre la capitale et les provinces impériales situées le long des mers de la Grèce, ainsi que celles qui l'étoient du côté de l'Europe. Avec de l'intelligence et de l'activité, les Turcs pouvoient maintenant intercepter toute commu-

nication. Cette prise excita contre les Catalans un mécontentement général. On oublia les services qu'ils avoient rendus, les victoires qu'ils avoient remportées, pour ne plus s'entretenir que de la perte dont ils étoient cause.

Le prince Michel, envieux de la gloire de Roger, ne dissimula point son animosité personnelle ni sa haine contre les Catalans. En parlant d'eux et de leur chef, il s'exprimoit toujours avec hauteur ou mépris; et la cour d'Andrinople, où ce prince résidoit, tenoit le même langage. Il eût couru quelques dangers par cette imprudence, si le nouveau César eût voulu se servir des mêmes armes que Michel, et s'il n'eût pas regardé l'assassinat comme la ressource des lâches. Supposant, au contraire, à l'empereur la noblesse de sentimens et la générosité qu'il avoit, et le jugeant d'après lui, il se détermine, avant de partir pour l'Orient, à rendre une visite à ce prince. Sa belle-mère et son épouse, qui savoient ce dont Michel étoit capable, et qui connoissoient mieux que Roger les armes à l'usage des Grecs, firent d'inutiles efforts pour le détourner de ce voyage. Leurs représentations lui parurent l'effet de l'intérêt qu'on lui portoit et d'une crainte mal fondée; il partit. Son arrivée inattendue surprit Michel, qui le reçut d'abord froidement; mais, comme il étoit versé dans l'art de feindre, il fit rapidement succéder à la froideur des manières gracieuses, caressantes, qui inspirèrent à Roger une trompeuse sécurité. Pendant plusieurs jours on lui donna des fêtes. Le nouveau César s'applaudissoit de n'avoir point cédé aux instances des deux princesses. La veille du jour qu'il avoit fixé pour son départ, l'empereur Michel lui donna un repas splendide. Sans soupçon, sans inquiétude, il se livroit au plaisir que lui causoit cet accueil, lorsque George, chef des Alains, entre tout à coup dans la salle, suivi de sa troupe, s'élance sur lui, le poignarde, lui coupe la

tête, et laisse son corps sanglant. L'empereur, l'impératrice, les courtisans, furent témoins de cet odieux assassinat. Victime de sa bonne foi, de sa confiance, ainsi périt Roger à l'âge de 27 ans. Les historiens grecs, en s'accordant tous sur le genre de mort, varient sur la cause et les moyens d'exécution. Mais, d'après la nature de leur récit, d'après leurs réticences, il est aisé de voir qu'ils n'ont point osé dire la vérité. Nous avons suivi la version de Muntaner [a], parce qu'elle nous a paru la plus probable, et que le critique le plus difficile comme le plus éclairé [b] paroît l'avoir adoptée. Les Grecs, dans leur récit, rejettent sur le seul George ce crime odieux; mais, ne pouvant nier qu'il ne fût commis sous les yeux de Michel et de l'impératrice, ils font demander à l'assassin, par l'empereur, le motif pour lequel il avoit attenté à la vie de Roger, et répondre par George que c'étoit afin que l'empire eût un ennemi de moins. Ils ajoutent ensuite que le prince fut satisfait de cette excuse. Pour l'être et de Michel et du récit des historiens, il faudroit se soucier bien peu de la vérité. Mais ceux ci fournissent assez de données, et les faits qui suivirent la mort de Roger des renseignemens assez positifs pour qu'il soit permis de croire sans témérité que cette mort fut l'effet d'un complot des deux empereurs, et que George n'a été qu'un instrument mis en action, choisi parce qu'il étoit lui-même animé par un motif de vengeance personnelle. On a voulu détourner le soupçon d'Andronic, mais on l'a fait maladroitement, en mettant en avant ce qui pouvoit autoriser ce soupçon. 1.° On a supposé qu'étant incapable de grands crimes comme d'actions héroïques, il n'auroit pas eu le courage de faire assassiner Roger : aussi ne s'en est-il pas directement chargé, puisque le meurtre du grand-

[a] Ramon Muntaner, l'un des compagnons de Roger Deflor, a écrit en espagnol l'histoire des Catalans.

[b] Gibbon, Histoire de la décadence, etc.

duc eut lieu dans Andrinople, et que cet assassinat n'est qu'une lâcheté. 2.° On a fait valoir le traité qu'il venoit de conclure, le serment qu'il avoit prêté; mais ce traité étoit onéreux; il mécontentoit les Grecs; on ne pouvoit ni le rompre ni l'exécuter. On l'annula par un crime. Passons aux faits qui motivent ces conjectures. A la nouvelle de la mort de Roger, la capitale prit les armes; on se porta sur le quartier des Catalans, on les égorgea. Raoul, beau-père de l'amiral Ferdinand d'Aones, ne fut point à l'abri de la fureur du peuple. On assiégea sa maison, on y mit le feu. Ferdinand d'Aones et trois députés envoyés par Bérenger pour négocier un accommodement avec Andronic périrent dans l'incendie. De son côté Michel, craignant que les Catalans cantonnés près de Gallipoli ne voulussent venger leur général, dirige sur eux un corps de cavalerie qui les surprend et les massacre. Une partie échappe et rentre dans la ville, y fait armer la garnison. Tous sortent furieux, se répandent dans la campagne, égorgent tous les habitans qui se présentent, les femmes, les enfans, les vieillards, et commettent des cruautés révoltantes, si l'on ajoute foi aux récits des historiens grecs, trop intéressés dans cette affaire pour être exempts d'exagération. Il restoit environ quinze cents Catalans à Gallipoli. Les principaux officiers se rassemblent, afin de délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre pour résister aux troupes impériales. Ils relèvent à la hâte les remparts de Gallipoli, que sa position sur le détroit rendoit importante, et mettent cette forteresse à l'abri d'un coup de main. A peine les travaux sont-ils achevés, qu'on voit paroître une armée de trente mille hommes d'infanterie et de quatorze mille de cavalerie.

La conduite que tinrent les Catalans est remarquable. Après s'être mis sur la défensive, ils envoyèrent des députés à l'empereur. Ils étoient chargés de déclarer à ce prince, au nom de leur nation, qu'ils se retiroient

de son service, et que, s'il ne leur donnoit aucune satisfaction sur les plaintes qu'ils lui adressoient, ils lui feroient la guerre. Ils traitoient ainsi de puissance à puissance. Ce qui nous paroîtroit aujourd'hui une fanfaronnade étoit alors justifié par les mœurs et les usages. En faisant à l'empereur cette déclaration, les Catalans remplissoient une formule qu'exigeoient l'honneur et la justice, et qui, pour avoir été négligée quelquefois de notre temps, n'en est pas moins prescrite par la justice et l'honneur : c'étoit de ne faire la guerre qu'après l'avoir déclarée. Quant à l'énorme disproportion entre les Catalans et les Grecs, soit dans le nombre, soit dans les ressources, elle ne pouvoit arrêter un moment des braves qui avoient battu les troupes des Turcs aussi nombreuses, et beaucoup plus aguerries que ne l'étoient celles de l'empire. Ils n'hésitèrent donc point, comptant sur leur courage et leur intrépidité. Plus leur situation étoit critique, plus ils devoient agir avec prudence et réflexion. Leurs chefs ne s'accordoient point entre eux sur le plan de leurs opérations : ils sentirent que toute division avanceroit leur perte. Ils tinrent conseil pour se concerter. Le premier d'entre eux étoit Bérenger d'Entença. Il ouvrit l'assemblée par un discours, dans lequel il exposa son opinion sur la manière dont ses compagnons d'armes devoient faire la guerre. Après avoir rappelé l'odieuse conduite des Grecs envers eux, en la mettant en contraste avec les services qu'ils avoient rendus aux Grecs, les victoires qu'ils avoient remportées sur les Turcs, leurs conquêtes, la reprise des provinces envahies par ces barbares, il prouve que tant de gloire seroit ternie s'ils rentroient dans leurs foyers sans avoir tiré vengeance de leurs perfides alliés et sans s'être fait justice. Il démontre la nécessité de conserver Gallipoli, parce que, cette forteresse étant placée à l'entrée du détroit, et dominant le passage, ils pourront arrêter les flottes impériales et leur interdire la *libre*

communication des mers. Mais cette mesure ne pouvant s'exécuter sans provisions et sans argent, obligés de ne point avoir recours à leur patrie à cause de l'éloignement, ils n'ont point d'autre parti à prendre qu'à forcer l'ennemi à leur fournir de l'argent et des provisions. Il représente les habitans des îles et des côtes voisines endormis dans une sécurité dont il faut les tirer par un coup hardi. Son avis est donc de les surprendre, de partir sur les vaisseaux qui leur restent, d'aller dévaster les côtes, et d'en rapporter un riche butin qui les mette en état de faire la guerre. Il se propose lui-même pour commander l'entreprise. Rocafort prend la parole, commence par exprimer les regrets amers que lui cause la mort de Roger, ainsi que la profonde indignation qu'excite en lui la trahison des Grecs. Il partage les sentimens de Bérenger sur la nécessité de les punir, et la honte dont les Catalans se couvriroient s'ils rentroient dans leur pays sans s'être vengés. Mais il n'en est pas de même sur les moyens qu'il propose pour atteindre ce but. Démontrant combien ce seroit agir avec imprudence que de diviser leurs forces déjà si inférieures à celles de l'ennemi, il prouve que leur salut dépend de la conservation de Gallipoli, et la perte de cette place du partage de leur troupe, déjà trop insuffisante. Il invoque l'exemple de plusieurs capitaines, qui, réduits aux dernières extrémités, ne se sont sauvés qu'en se rendant maîtres d'une place forte et s'y défendant. Supposant que l'avis de Bérenger soit suivi, que ce brave guerrier revienne de son expédition couvert de gloire et chargé de richesses, il demande ce qu'il feroit à son retour si les Grecs s'étoient emparés de Gallipoli, dans quel asile il pourroit déposer son butin et mettre sa flotte en sûreté. Il termine en exprimant son opinion avec énergie : « Nos intérêts sont communs (dit-il) ; nous « devons rester unis : formons une phalange invincible ; « précipitons-nous sur les Grecs : ils sont moins redou-

« tables que les Turcs battus tant de fois par nous. La « vie sans la victoire seroit un opprobre; et si la mort « nous attend, du moins sera-t-elle glorieuse; et la « trouverons-nous en nous vengeant? » Le plus grand nombre des officiers partageoit l'opinion et les vœux de Rocafort. Mais Bérenger revint à la charge : il jouissoit d'une grande influence, et s'en servit pour faire adopter son projet. Avant qu'on ne s'occupât des moyens d'exécution, on apprit l'arrivée de dix galères, commandées par don Sanche d'Aragon. Il venoit d'aborder à Métélin, île de l'Archipel, située près de Gallipoli. On lui envoya des députés pour l'inviter à secourir les Catalans. Don Sanche n'hésita point, et se rendit à Gallipoli, où ses compatriotes le reçurent avec des transports de reconnoissance et de joie.

Pendant que ces événemens se passoient, les ambassadeurs entroient à Constantinople, et faisoient au milieu de leurs ennemis une de ces propositions dictées par le caractère chevaleresque, mais adressées à des gens étrangers avec cet enthousiasme qui seul peut les inspirer. C'étoit un cartel par lequel ils annonçoient que les Catalans avoient juré de venger le meurtre de Roger et celui de ses compagnons d'armes, égorgés par ordre d'Andronic et de Michel; qu'avant d'attaquer, la foi des traités, dont ils étoient religieux observateurs, exigeoit de leur part une renonciation publique à l'alliance contractée avec les Grecs; qu'ils le faisoient, déclarant formellement qu'ils tenoient les Grecs pour des perfides et des traîtres, et qu'ils offroient de soutenir leur dire en champ clos, dans un combat de dix ou de cent guerriers, contre un nombre égal de leurs ennemis. Un double de ce cartel fut remis par les députés au bayle de Venise, au podestat de Gênes, aux consuls de Pise et d'Ancône. Le bayle se chargea de le présenter lui-même à l'empereur. Andronic répondit que, le malheur dont on se plaignoit étant arrivé sans

sa participation, il n'avoit point de satisfaction à rendre; et qu'on n'étoit pas en droit d'en exiger de lui. Sans insister, les Catalans demandèrent un sauf-conduit pour retourner à Gallipoli. Andronic le leur accorda, sans doute pour exécuter avec plus de facilité le projet qu'il avoit formé de se défaire d'eux. Il les confia à l'un des officiers de sa cour, qui les fit arrêter à quelque distance de Constantinople [a] et jeter dans des cachots : ils n'en sortirent que pour être massacrés; ils étoient au nombre de vingt-six. On ne se contenta point de leur ôter la vie, on les mutila. Ce nouveau crime prouve que l'empereur, quoiqu'il eût assuré le contraire, n'étoit point étranger au premier. Il fut consommé avec la même barbarie et la même impunité. Dans l'excès de leur indignation, aussi motivée qu'elle paroissoit devoir être impuissante, les Catalans jurèrent d'exterminer jusqu'au dernier homme un peuple qui se jouoit ainsi du droit des gens. Bérenger fit avec plus d'ardeur les préparatifs de son expédition. Don Sanche exprima le désir d'en faire partie, offrant ses vaisseaux et son monde. Le plaisir que causoit cette offre généreuse eut peu de durée. Au moment du départ don Sanche change de résolution et révoque les ordres donnés à sa flotte, qui reste immobile pendant que celle de Bérenger met à la voile. On a supposé qu'il étoit jaloux de l'influence de ce dernier, qui partit malgré cette défection : il n'avoit que cinq galères, deux vaisseaux, seize barques, huit cents hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie. Ce qu'il fit avec si peu de moyens paroît à peine croyable. Il ravagea les côtes orientales de la Propontide, les quatre îles situées au milieu de cette mer, les côtes

[a] A Rodesto, dans la Romanie, sur la mer de Marmara. Elle est située à vingt lieues de Constantinople. Les vingt-six Catalans furent égorgés sur la place publique de cette ville. On coupa leurs membres par morceaux.

de la Thrace, s'empara de tous les vaisseaux ennemis qu'il rencontra sur sa route, attaqua la ville de Recrea [a] dans la Romanie, qui, par sa situation, étoit alors riche, commerçante et populeuse : elle fut prise, livrée au pillage, ensuite aux flammes, et ruinée de fond en comble. La nouvelle de cet événement fit cesser l'erreur d'Andronic, qui croyoit que les Catalans étoient ou exterminés par les Grecs, ou sur la route de leur patrie. Pour arrêter leurs ravages, il envoya son fils Jean, despote, avec un corps de fantassins soutenu de quatre cents hommes de cavalerie. Bérenger, quoique inférieur en forces, l'attendit, battit son armée à plate couture, et le prince n'eut, pour éviter la mort ou la captivité, qu'une ressource; ce fut de fuir honteusement et de se réfugier dans la capitale, où son retour causa une terreur universelle. Dans sa frayeur, Andronic fit prendre les armes à tous les habitans; car tous les soldats étoient au nombre de plus de trente mille au siége de Gallipoli, dont la moitié des assiégés faisoient, sous la conduite de Bérenger, trembler Constantinople.

Dans l'ivresse d'un succès autant inattendu, ce brave guerrier forme le projet d'aller brûler les vaisseaux des Grecs à la vue de leur capitale. Dans sa course, il rencontra une flotte génoise de dix-huit galères. Après s'être signalés et reconnus mutuellement, les Génois saluèrent les premiers. Les Catalans, prenant cette démonstration pour une intention pacifique, déposèrent leurs armes, croyant n'avoir aucun risque à courir. Il étoit de leur destinée d'être victimes de la perfidie et dupes de leur bonne foi. Ils avoient leurs vaisseaux chargés de butin. A la vue de ces richesses, les Génois résolurent de s'en saisir. Pour arriver à ce but, il falloit s'emparer de Bérenger et de ses galères. Sa valeur et celle de sa troupe rendoient dangereuse toute attaque de vive force.

[a] Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, près de la mer de Marmara. On croit que c'est l'ancienne Heræum, ville de la Thrace.

On eut recours à la trahison. Bérenger d'Entença fut invité de se rendre à bord du vaisseau d'Edouard Doria, commandant de la flotte, afin de se concerter avec lui sur des affaires qui avoient pour les deux nations un égal intérêt. Trop confiant pour avoir le moindre soupçon, le guerrier passa sans hésiter sur le vaisseau génois, accompagné de ses principaux officiers. Doria leur fit un accueil d'autant plus gracieux qu'il leur réservoit un sort plus funeste, et qu'il importoit au succès d'augmenter leur sécurité. Un repas splendide, où les vins ne furent point épargnés, dont la nuit n'interrompit point la durée, et qui fut suivi de jeux et de divertissemens, favorisa l'exécution d'un complot odieux. Au point du jour, à l'instant où Bérenger prenoit congé du commandant, il fut désarmé, chargé de chaînes et conduit à fond de cale, ainsi que ses compagnons d'armes, pendant qu'on attaquoit les Catalans, qui, sans défiance, étoient loin de s'attendre à un pareil traitement. Quoiqu'ils n'eussent pas eu le temps de reprendre les armes, ils se défendirent et tuèrent deux cents Génois. L'histoire a pris soin de transmettre la belle défense d'un chevalier qui faisoit partie de l'expédition des Catalans. Il se nommoit Bérenger de Villemarin, et commandoit une galère. Etant, au moment de l'attaque, à quelque distance des deux flottes, il eut le temps de se mettre en défense contre tous les vaisseaux ennemis, d'autant plus forts qu'ils étoient réunis contre lui. Villemarin et ses compagnons se battirent en désespérés. Tous se firent tuer sans exception, et ce ne fut qu'après leur mort que les Génois parvinrent à se rendre maîtres de la galère si vaillamment défendue. Tel fut le triste résultat de l'expédition de Bérenger, trop légèrement peut-être accusé de témérité, parce que d'un côté on l'a jugée d'après l'événement, et que de l'autre on a été frappé des obstacles qui s'opposoient à son succès, en leur donnant plus d'importance et de valeur qu'ils n'en avoient. Bé-

renger comptoit sur la bravoure des siens et la lâcheté des Grecs. Mille exemples lui prouvoient que l'audace suppléoit au nombre ; que ces Grecs dégénérés étoient depuis long-temps toujours battus quand ils n'avoient pas d'auxiliaires; que, sans les Alains et les Catalans, une partie de l'empire auroit été envahie ; que les Vénitiens avoient fait trembler Constantinople, quoique défendue par une garnison. Il pouvoit donc, au moment où elle en étoit dépourvue, aller brûler les vaisseaux dans son port. Ses calculs avoient pour base l'expérience, qui ne trompe point. Mais il compta sur le droit des gens, sur la bonne foi des Génois, et comme il y devoit compter, ce fut moins de sa part une faute qu'une erreur.

Pour éviter le reproche que méritoit une aussi noire trahison, Doria se hâta de publier que Bérenger vouloit attaquer la capitale, et que les Génois avoient dû empêcher l'exécution d'un projet qui devoit leur nuire, puisqu'ils avoient dans cette ville leur principal établissement. Ils conduisirent à Galata leurs prisonniers, et, craignant qu'Andronic ne tentât de les leur enlever, ils les transférèrent à Trébizonde. Ce prince leur offrit vingt-cinq mille écus d'or, s'ils consentoient de lui livrer Bérenger. Sur leur refus, il essaya de corrompre les patrons des galères, à qui il fit offrir des présens considérables [a]. Doria fut averti de cette intrigue, et partit brusquement. Lorsqu'il passa devant Gallipoli, Raymond Muntaner, guerrier et historien de l'expédition des Catalans dont il faisoit partie, se présente sur une frégate, et demande aux Génois la liberté de Bérenger. L'offre de cinq mille écus d'or qu'il étoit chargé de faire pour la rançon de celui-ci fut refusée, et Muntaner laissant

[a] Seize mille besans et seize robes de *brocart*. C'étoit à cette époque une étoffe tissue toute d'or, tant en chaîne qu'en trame. On l'appeloit *vestis attalica, attalicum textile*, du roi de Pergame *Attale*, pour lequel elle fut inventée. Que pouvoit faire d'une robe de brocart le patron d'une galère génoise ? On verra plus bas qu'on les portoit comme un trophée, et que des matelots même pouvoient s'en vêtir.

la somme entre les mains de Bérenger pour lui donner les moyens d'adoucir sa captivité lui annonça que les rois d'Aragon et de Sicile seroient priés de demander satisfaction à la république de Gênes.

La garnison de Gallipoli se trouvoit réduite à douze cent cinquante-six hommes d'infanterie et deux cents cavaliers. Les chevaliers étoient au nombre de quatre : savoir Siscar et Caldès, Catalans, Gory et Ximénès d'Albaro, tous deux Aragonois. Raymond Muntaner, gouverneur de la ville, et Rocafort, sénéchal de l'armée, dont nous avons parlé, portoient à six le nombre des officiers. Les autres partageoient la destinée de Bérenger d'Entença. L'on tint un conseil de guerre pour savoir à quel parti l'on s'arrêteroit dans une situation aussi désespérée. Les uns vouloient qu'on sortît de Gallipoli pour s'emparer de Mytilène, dont la garde étoit plus facile, et qui présentoit d'ailleurs une position favorable pour faire une guerre de partisans, la seule qu'on pût se permettre. Cet avis ayant été rejeté, l'on prit la ferme résolution de s'ensevelir sous les ruines de la place ; et pour rendre cette résolution immuable, on détruisit les vaisseaux qui restoient. Ce parti pris, on convint de former un gouvernement auquel on se soumettroit. Rocafort fut reconnu pour chef général. Il ne pouvoit agir sans avoir consulté douze conseillers qui furent élus par toute l'armée, et dont les décisions devoient avoir force de loi. On fit un sceau sur lequel étoit gravé un Saint-George avec cette légende : *Sceau de l'armée des Francs.* Les Orientaux, sous la dénomination générale de *Francs*, confondoient toutes les nations européennes, parce que les François avoient porté les premiers leurs armes dans ce pays. C'étoit faire cause commune avec tous les peuples d'Europe, et les intéresser au sort de cette poignée de braves. Quoique l'armée des assiégeans s'accrût de jour en jour au point d'être dans une proportion de cinquante contre un avec les assiégés, Andronic, inquiet du suc-

cès, comptant peu sur la valeur de ses troupes, voulut faire avec les Génois un traité par lequel ils s'engageroient à chasser les Catalans. Ils convinrent avec ce prince de six mille sacs d'or pour tenter l'entreprise. Mais la monnoie n'ayant point le poids nécessaire, ils refusèrent cette somme; et, malgré la promesse que leur fit l'empereur de leur tenir compte du déchet, ils renoncèrent au marché quand ils eurent envisagé les dangers qu'ils auroient à courir. Sur ces entrefaites, les Catalans faisoient des sorties dans lesquelles ils perdoient toujours quelqu'un des leurs, quoiqu'ils eussent toujours l'avantage. Leur nombre diminuoit sans moyens d'y suppléer, tandis que les Grecs pouvoient facilement réparer leurs pertes. Ils résolurent de donner une bataille générale, se fiant à leur valeur, aimant mieux mourir tous ensemble que de se voir décimés par les chances d'une guerre où tout, hors le courage, étoit contre eux. Ils se préparèrent donc à faire un dernier effort. Fidèles à la devise chevaleresque de ces temps [a], ne pouvant, dans leur situation critique, satisfaire qu'à l'une des trois obligations qu'elle leur imposoit, ils remplissent les devoirs de leur religion. La veille du jour fixé par eux pour livrer un combat décisif, ils placent sur la tour la plus élevée de Gallipoli un drapeau sur lequel étoit peint le prince des apôtres; ils invoquent la Vierge avec ferveur. Comme ils achevoient leurs prières, les nuages se dissipent, le soleil se découvre; l'espérance leur fait voir dans ce phénomène ordinaire un signe de la protection du ciel. La reconnoissance que leur inspire ce présage change leur résignation en un pieux enthousiasme : au lever du soleil ils prennent les armes, et marchent au combat avec cette paix de l'âme qui, ne laissant aucun doute, aucune inquiétude sur l'avenir, donne plus de prix à la victoire ou rend la mort plus douce. En les voyant sortir de Gallipoli, les Grecs quittent leur

[a] Dieu, les dames et la patrie.

camp, s'avancent, se rangent en bataille, déployant un corps de cavalerie de huit mille hommes et une infanterie de vingt mille. Ils soutiennent d'abord le choc des Catalans ; mais, bientôt obligés de céder à l'impétuosité d'un ennemi qui n'a rien à perdre que la vie, dont il a fait le sacrifice, ils fuient jusqu'à leurs retranchemens, gardés par un corps de réserve qui rétablit l'équilibre. Le combat recommence ; l'événement devient douteux ; les Grecs prenoient l'avantage, lorsque Ximénès d'Albaro fait entendre le cri de ralliement, le nom de Saint-George, dont il portoit la bannière. Ce cri ranime les Catalans, renouvelle leur ardeur ; ils mettent les Grecs dans une déroute complète, et deviennent maîtres du champ de bataille. On évalue la perte des ennemis à vingt mille fantassins et à six mille cavaliers. Un grand nombre périt dans la mer en s'embarquant avec trop de précipitation. Les Catalans firent un butin tellement considérable, qu'il leur fallut huit jours pour le ramasser et le rentrer dans la place. On seroit en droit de révoquer en doute ces résultats obtenus malgré l'extrême inégalité dans les ressources des deux partis et la disproportion dans les moyens réciproques, si les historiens grecs, qui avoient quelque intérêt à cacher la défaite des troupes d'Andronic, n'étoient d'accord avec les historiens latins.

La nouvelle de cet événement fut portée dans Andrinople par Umbertopule et le grand hétériarque [a]. Michel et sa cour en furent consternés ; Andronic en éprouva du dépit et de la honte. Tous deux se concertèrent, et résolurent de réunir tous les moyens qu'ils avoient en leur pouvoir pour exterminer les Catalans. Dépeupler les villes de leurs garnisons, réunir les troupes dispersées, les joindre à celles qui avoient échappé au der-

[a] La présence du grand-hétériarque à l'armée des Grecs prouve qu'elle devoit être nombreuse : c'étoit un grand-officier de l'empire qui commandoit tous les corps auxiliaires.

nier combat, et former une armée de ces différens corps, telles furent les dispositions prises par les deux princes. Michel la commandoit en personne. Avertis de ces préparatifs, les Catalans ne voulurent point attendre leurs ennemis. Ils sortent de Gallipoli, n'y laissant que cent Almogavares, s'avancent pendant trois jours à marches forcées, faisant quelques recrues, traversent la Thrace, et s'arrêtent le soir du troisième jour au pied d'une montagne pour y prendre quelque repos, après avoir placé des sentinelles sur le sommet. Bientôt ils surent que Michel campoit à peu de distance entre Apres et Cypsèle, ayant avec lui six mille cavaliers, une nombreuse infanterie, attendant le reste de l'armée, et croyant les Catalans renfermés dans Gallipoli. Plusieurs officiers proposèrent d'attaquer les Grecs à la faveur des ténèbres, pendant qu'ils n'étoient pas sur leurs gardes, et avant que leurs forces fussent augmentées par la jonction des troupes. Cet avis, quoique dicté par la prudence, ne fut point adopté. Le lendemain, les Catalans descendent dans la plaine, et la voient couverte de l'armée impériale, qui venoit de se réunir. Ils formoient à peine un corps de trois mille, nombre auquel ils n'étoient parvenus qu'en enrôlant sous leurs drapeaux des étrangers qui, comme eux, n'avoient rien à perdre. A la vue de cette troupe, qui ne leur paroissoit être qu'un détachement, les Grecs, persuadés qu'ils venoient se rendre à discrétion, restent dans leurs tentes, et ne songent point à prendre les armes. Michel, à qui l'expérience ne permettoit pas de partager cette illusion, emploie tout son pouvoir pour la détruire, envoie des ordres, monte à cheval, et parvient à ranger son armée en bataille. Mettant l'infanterie au centre, il en donne le commandement à Théodore, son oncle, général de toutes les troupes asiatiques il fait soutenir la droite par la cavalerie des Alains, sous les ordres de Basile Umbertopule, et la gauche

par celle de Thrace, de Macédoine, et par les alliés, que commandoit le grand hétériarque. Après avoir pris ces dispositions, il se retira à l'arrière-garde, composée d'un corps d'élite pour la défense de sa personne. Constantin, despote, son frère, l'accompagnoit. La cavalerie des Alains et des Turcopules attaque les Catalans, qui la reçurent avec une telle intrépidité, qu'elle n'eut d'autre ressource que la fuite. Les cavaliers catalans mettent pied à terre, se joignent aux Almogavares, aux marins; et tous ensemble se lancent sur l'infanterie grecque, qui, ne pouvant soutenir le choc, disparoît. Le champ de bataille n'est plus occupé que par la cavalerie de Thrace et de Macédoine, soutenue par un corps de fantassins, qui, résistant à l'exemple, étoient déterminés à disputer le terrain. C'est à ce corps que s'attachent les Catalans, sachant bien que, lorsqu'elle seroit privée de cet appui, la cavalerie ne pourroit plus se battre. Ils font d'incroyables efforts, pénètrent dans cette infanterie qui une fois entamée et rompue se dispersa cherchant son salut dans la fuite, entraînant la cavalerie avec elle. Michel fit tout ce qui dépendoit de lui pour rallier ses troupes : promesses, prières, menaces, tout fut inutile. Dans son désespoir, il s'élance avec quelques braves sur les Catalans, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre; et, voyant un cavalier vêtu d'une étoffe magnifique, couvert d'armes éclatantes, il le prend pour un général ennemi et le frappe, mais sans succès. C'étoit un matelot plus robuste, plus aguerri que Michel, et qui se paroit des dépouilles qu'il avoit précédemment enlevées à l'ennemi [a]. Il reçoit le coup que lui porte le prince sans en être ébranlé, et, lui faisant sauter son épée, son bouclier, le blesse, et tue son cheval. La prise de l'empereur auroit été pour les Catalans d'un prix ines-

[a] Ce fait répond à la question que nous nous sommes faite sur l'usage auquel pouvoient servir les robes de brocart qu'exigeoient les patrons des galères génoises. On se paroit de la dépouille des vaincus.

timable : ils le sentirent, et déjà l'enveloppoient, lorsque les gardes du prince forment entre Michel et l'ennemi un rempart impénétrable, et sauvent leur maître. On vit celui-ci donner des marques de fureur et de désespoir. Il se réfugia dans le château d'Apres. On évalue à vingt-cinq mille hommes la perte des Grecs. Les vainqueurs passèrent la nuit sous les armes maîtres du champ de bataille. Ils craignoient avec raison des piéges et le retour d'un ennemi tellement nombreux, que, quelques pertes qu'il eût faites, il lui restoit toujours assez de forces pour les battre. Le lendemain, ils virent la plaine entièrement balayée, et s'avancèrent sur Apres, qu'ils prirent sans coup férir, Michel et ceux qui l'avoient suivi ayant abandonné cette forteresse pour se réfugier successivement à Pamphyle et à Didymotique, où l'empereur Andronic l'attendoit. Les Catalans passèrent quelques jours dans Apres pour se reposer de leurs fatigues. Il résulta de leur victoire, la possession de la Thrace, à l'exception de quelques forteresses dont ils dédaignèrent de faire le siége. Plusieurs villes ouvrirent leurs portes; Héraclée donna l'exemple. La terreur devint si générale, que les gens de la campagne cherchèrent un asile dans Constantinople, dont les habitans étoient consternés de la défaite de Michel et de ses troupes. Lors du meurtre de Roger, on avoit mis dans la prison d'Andrinople soixante Catalans de sa suite. Ayant appris la victoire que venoit de remporter leurs compatriotes, ils voulurent en profiter pour recouvrer leur liberté. Ils commencent par briser leurs chaînes; mais, ne pouvant rompre la porte de leur cachot, ils parviennent à monter au haut de la tour dans laquelle on les tenoit renfermés, et d'où ils détachent de grosses pierres qu'ils dirigent sur les soldats qui les gardoient. Cette entreprise n'ayant pas le succès qu'ils en espéroient, ils prennent la résolution de mourir plutôt que de re-

prendre leurs chaînes. Ils se battent en désespérés contre leur garde, à laquelle s'étoient joints un grand nombre d'habitans. Voyant qu'on ne pouvoit les réduire, les assiégeans environnent la tour d'une grande quantité de matières combustibles, auxquelles ils mettent le feu. Au lieu de se rendre, les Catalans s'embrassent et se jettent tous dans les flammes, après s'être dépouillés de leurs habits.

La défaite de l'empereur Michel et des troupes impériales avoit causé dans Constantinople une terreur à laquelle succéda bientôt un mécontentement général qui s'accrut au point de faire craindre un soulèvement. Pour apaiser la fermentation, Andronic prit des moyens qui n'auroient été propres qu'à l'augmenter chez un peuple moins superstitieux que l'étoient les Grecs alors et qui même, pour eux, ne pouvoient être qu'un palliat Il assembla les principaux citoyens, leur rendit compte des motifs pour lesquels il avoit employé des étrangers pour la défense de l'état (qui, s'il eût été bien gouverné, n'auroit pas eu besoin d'étrangers). Se livrant ensuite à son goût pour les sermons, il joua le rôle d'un prédicateur, attribuant aux péchés qu'avoit commis la nation les maux qui pesoient sur elle; exhortant ses sujets à mener une conduite plus réglée afin de désarmer la colère céleste; leur prêchant l'union et la concorde, et les conjurant de s'occuper de leurs affaires et non de celles du gouvernement. Il termina son sermon par demander aux assistans un serment de fidélité par lequel ils s'engageroient non-seulement à ne point exciter de troubles, mais encore à s'opposer à ceux qui voudroient en exciter. Après cette prédication, il ordonna à ses officiers de prendre chacun un livre d'Evangile, de parcourir les rues, les carrefours, les places publiques; de faire prêter le même serment aux personnes qu'ils rencontreroient, enfin d'entrer dans les maisons pour l'exiger de ceux

qu'ils y trouveroient. Un des plus puissans moyens d'ôter à un acte religieux sa valeur et son importance, étoit bien certainement la démarche d'Andronic.

Il étoit nécessaire de ne point interrompre le récit de l'expédition des Catalans pour s'occuper d'affaires moins interressantes qui se passoient dans le même temps, et sur lesquelles nous sommes obligé de revenir, puisqu'elles sont relatives à l'empereur Andronic. Ce prince ne trouvoit pas dans le sein de sa famille des consolations propres à le dédommager des contrariétés que devoit lui causer la situation des affaires, et que lui méritoit sa conduite. L'impératrice Irène, avec laquelle il avoit bien vécu pendant plusieurs années, étoit devenue son ennemie. Elle voyoit avec dépit l'empire assuré à Michel, fils de la première femme d'Andronic, et ce prince régner avec son père. Elle voulut d'abord que l'empereur mît à sa place un des enfans du second lit; cette demande déraisonnable ayant été rejetée, elle en fit une autre qui, devant l'être pareillement, n'eut pas plus de succès. C'étoit de partager l'empire entre tous les enfans. Vainement Andronic lui répondoit-il que ce seroit violer les lois, changer l'ordre de succession établi et reconnu de tout temps, Irène n'écoutoit rien, et s'oublioit au point de menacer l'empereur et de l'accabler d'injures. Ce moyen ne produisant pas l'effet qu'elle en attendoit, elle eut recours aux larmes, aux caresses, et même ne dédaigna pas d'employer le manége de la coquetterie Elle obtint beaucoup de grâces, des sommes considérables, fit placer dans les plus hauts emplois des hommes indignes de les occuper, et finit par exciter des réclamations qui firent ouvrir les yeux au prince. Il s'éloigna d'elle, et ne voulut plus la voir. Dans le dépit que lui causa cette froideur, Irène se retira de Constantinople à Thessalonique. Là, perdant tout sentiment de pudeur et de décence, elle tint sur Andronic les propos les plus obscènes, bravant les menaces du pa-

triarche Athanase, qui lui fit d'inutiles représentations, et déshonorant son mari dans ses lettres. Ne perdant point ses enfans de vue, elle fit pour leur établissement des projets insensés qui prouvent combien elle comptoit sur la pusillanimité d'Andronic, et le mépris que lui inspiroit ce prince, puisque l'exécution d'aucun de ces projets ne pouvoit avoir lieu sans son consentement. Elle demanda la sœur de Brienne, duc d'Athènes, pour Théodore, un de ses enfans, lui faisant proposer des troupes et de l'argent, afin de chasser de ses états le despote de Thessalie, et de les donner en dot aux nouveaux mariés. Brienne fit à cette proposition une réponse évasive. Irène dépensa des sommes considérables pour assurer à Jean, son fils aîné, la souveraineté de l'Etolie et de tout l'empire. Mais ses efforts furent superflus, et l'empereur lui déclara qu'il s'occuperoit seul de l'établissement de ses enfans. Alors elle se tourna vers son gendre, le crâle de Servie, qu'elle destinoit à être un jour l'instrument de sa vengeance; car, dans ses projets, elle avoit pour but de rendre ses fils indépendans d'Andronic, et d'élever puissance contre puissance. Tous les ans elle envoyoit au crâle des cadeaux du plus haut prix. Elle épuisoit le trésor, espérant que le roi de Servie auroit des enfans qui s'empareroient un jour de l'empire. Mais Simonide, âgée de huit ans lors de son mariage, et sacrifiée à un homme de plus de quarante, étoit condamnée à la stérilité. Irène alors voulut que le crâle choisît pour son héritier l'un des frères de Simonide. A cet effet elle fit passer tour à tour en Servie Théodore et Démétrius, qui, ne pouvant lutter contre les rigueurs du climat, revinrent de Servie après un séjour de peu de durée. Aux chagrins domestiques qu'éprouvoit l'empereur se joignoient ceux qu'il auroit plus facilement évités, parce qu'il dépendoit de lui d'en détruire la cause. Cette cause étoit l'influence qu'exerçoit sur lui le patriarche Athanase. Ce prélat fanatique, agissant

toujours avec passion, précipitoit Andronic dans des démarches qui compromettoient son autorité. Des moines, Génois de naissance, après avoir acquis un terrain contigu à une des places publiques de Constantinople, y construisirent un couvent dans lequel ils firent l'office suivant le rite romain. Athanase, scandalisé de voir au milieu de l'église grecque une chapelle desservie d'après les formules de l'église latine, pressa l'empereur de détruire le couvent, mettant en jeu, pour y parvenir, la colère céleste, dont il menaçoit sans cesse le foible prince. Il cède enfin pour avoir la paix, et donne aux moines l'ordre de sortir de leur couvent. Ceux-ci font des réclamations; ils représentent la validité de leur contrat, la régularité de leur conduite, la possession que leur garantissoient les lois de l'empire, l'iniquité de la spoliation prononcée arbitrairement; tout fut inutile. Vainement ils invoquèrent la religion d'Andronic qui détruisoit un lieu consacré aux louanges du Seigneur pour le rendre à des usages profanes. Seulement le prince changea la destination de ce couvent, et décida qu'il seroit donné aux moines grecs. Les Génois déclarèrent qu'ils ne sortiroient que par force de leur monastère. Depuis longtemps il y avoit entre Pise et Gênes une rivalité qui avoit dégénéré en une haine invétérée. La première, jadis république puissante, qui s'empara de Carthage, avoit depuis l'an 1069 perdu tout son éclat, et ne voyoit qu'avec envie celui dont brilloit Gênes à l'époque où nous sommes. Partout où se trouvoient les Génois et les Pisans, ils ne laissoient échapper aucune occasion de se nuire. L'exarque de ces derniers saisit celle qui se présenta en se chargeant de chasser de leur couvent les moines qui suivoient la même religion, et qu'ils auroient dû plutôt protéger par ce motif. Il installa les moines grecs à qui ce couvent étoit donné. Il paya cher cet outrage gratuit. Le podestat des Génois mit en embuscade des gens qui le percèrent de coups de stylet;

Andronic n'osa point punir cet attentat, craignant également Pise et Gênes. Il défendit au podestat de paroître à la cour. Par l'injustice de sa conduite envers des moines latins, à qui il n'auroit pas dû permettre d'acquérir une propriété, s'il vouloit les en dépouiller, il faisoit naître entre deux nations des querelles qui troubloient la tranquillité.

An. 1308. Après leur dernière victoire, les Catalans étoient rentrés dans Gallipoli. Au lieu de prendre des dispositions pour retourner en Europe, ils firent de grands préparatifs pour recommencer la guerre et se remettre en campagne. L'empereur Michel, dont la bravoure éphémère ne s'étoit montrée qu'une fois, se tenoit étroitement renfermé dans la ville de Didymotique [a]. Ses troupes ne vouloient pas plus que ce prince se mesurer avec les Catalans, et le déclaroient même hautement. Andronic, voyant qu'il devoit abandonner le projet de réduire ces Européens, eut recours à la voie des négociations, que lui-même avoit discréditée par une odieuse perfidie. Il craignoit les représailles, et se trouvoit dans l'embarras pour envoyer des ambassadeurs. Il en fut tiré par un hasard heureux. Le secrétaire de Roger Deflor avoit été député par les Catalans pour solliciter du secours de la Sicile. A son retour, il tomba dans les mains des Grecs, qui l'amenèrent à l'empereur. Ce prince lui demanda des renseignemens sur les projets et les dispositions des Catalans. Jacques, c'étoit le nom du prisonnier, répondit qu'ils n'étoient point éloignés d'accepter la paix, s'il la faisoit proposer à des conditions raisonnables et par des personnes propres à mériter leur confiance. Andronic goûta cet avis, choisit celui qui le lui donnoit, exigea son serment, et le fit accompagner d'un interprète et de trois personnes dont il étoit sûr. Ces cinq envoyés se rendirent au dernier

[a] Aujourd'hui Dimotuc, ville située dans la Romanie, à vingt milles d'Andrinople.

poste occupé par les Grecs, dans le voisinage de Gallipoli. Ils firent prévenir les Catalans de leur arrivée, de l'objet et du but de leur mission, demandant en même temps des otages pour leur sûreté et des moyens de transport, car ces ambassadeurs n'avoient ni suite ni montures. Ces demandes furent accueillies. Plusieurs officiers catalans consentirent à demeurer au milieu des Grecs tant que les députés résideroient à Gallipoli. On envoya cinq chevaux aux ambassadeurs, avec cinq soldats, qui montoient en croupe pour les surveiller et s'opposer au désir qu'ils pourroient avoir de faire une reconnoissance militaire. Rien n'étoit moins imposant qu'une pareille ambassade, et tout portoit à croire que ces députés seroient modestes dans leur langage comme ils l'étoient dans leur représentation, et comme ils devoient l'être dans leurs prétentions. Mais il en fut autrement. A leur entrée dans la ville, on leur donna audience sans délai. Dans leur long discours, ils commencèrent par répéter, au nom de l'empereur, les reproches que ce prince avoit précédemment adressés aux Catalans. Ensuite ils repoussèrent l'accusation relative à la mort de Roger Deflor, démontrant qu'elle étoit un attentat contre le droit des gens, ce que personne ne contestoit; et que l'empereur étoit incapable de laisser commettre un pareil crime, ce que les faits démentoient suffisamment. Après une fastueuse énumération des bienfaits dont Andronic avoit comblé les Catalans, les ambassadeurs reprochèrent à ceux-ci leur ingratitude, ajoutant des menaces aux reproches, et des conseils pour les engager à retourner dans leur patrie. Les Catalans, qui savoient mieux se battre que faire des discours, répondirent laconiquement en déclarant qu'ils ne sortiroient des terres de l'empire que lorsqu'on leur auroit payé ce qu'on leur devoit, rendu ceux de leurs compatriotes qu'on tenoit renfermés dans les prisons, et restitué les vaisseaux qu'on leur avoit pris; exigeant de

plus qu'on leur achetât les chevaux et le butin qu'ils ne pourroient emmener. Le départ des envoyés de l'empereur ayant immédiatement suivi l'audience, les Catalans prirent les mesures les plus promptes et les plus vigoureuses contre les Grecs. La terreur qu'ils inspiroient faisoit grossir leur armée : on aimoit mieux combattre sous leurs drapeaux que s'exposer à leur fureur. Les Turcopules abandonnèrent Michel pour se joindre aux ennemis de ce prince. Les François, les Espagnols, les Italiens qui se trouvoient dans ces contrées s'enrôlèrent ; et les Catalans se voyoient, après tant de trahisons et de chances si désespérées, avec des forces suffisantes non-seulement pour résister aux Grecs, mais pour faire trembler l'empire, qui eût couru les plus grands risques, si la prudence de ses ennemis eût égalé leur bravoure.

Les Catalans commirent une faute en n'accordant pas à leurs auxiliaires les mêmes avantages. Ils firent une distinction entre les Turcs et les autres. Les premiers, recevant dans la répartition du butin une portion inférieure à celle qu'on donnoit aux seconds, résolurent d'abandonner les Catalans. Plusieurs traitèrent avec un pilote grec qui se chargea de les ramener chez eux. Mais, dans le trajet, ils furent attaqués par André Murisque, qui gardoit les passages de l'Hellespont. C'étoit un officier génois, armé contre les Vénitiens, qu'il attaquoit sur mer, et qui, pour éviter leur vengeance, avoit fini par se mettre à la solde d'Andronic. Il s'empare du vaisseau qui transportoit les Turcs, et les fait passer tous au fil de l'épée. C'étoit à la fois une barbarie et une imprudence. La désertion des Turcs affoiblissoit le parti des Catalans : l'injuste et cruel traitement qu'on leur faisoit éprouver arrêtoit cette désertion, et rattachoit aux ennemis de l'état ceux qui vouloient s'en séparer, et qui aimèrent mieux continuer de servir avec eux que de s'exposer à subir le même sort que leurs compa-

triotes. André Murisque alla porter lui-même à l'empereur la nouvelle de cet exploit. Andronic devoit plutôt le punir que le récompenser, puisqu'il nuisoit à sa cause en forçant les Turcs à s'allier aux Catalans, et par son absence de l'Hellespont, en laissant ceux-ci maîtres de la mer. Mais ce prince fit un accueil flatteur à Murisque, et le créa même amiral. Les Catalans mirent à profit son absence et portèrent impunément et sans obstacle à une grande distance de Gallipoli la terreur de leurs armes. Ils conservoient dans toute sa vivacité le souvenir de la perfidie qu'on avoit exercée à Rhédeste envers leurs ambassadeurs, lorsque ceux-ci revenoient de Constantinople. Cette horrible trahison étoit toujours devant leurs yeux, et dans leur cœur le désir d'en tirer vengeance. Jusqu'à ce moment ils avoient attendu vainement l'occasion. Voyant qu'elle ne se présentoit pas, ils prirent le parti de la faire naître, ou plutôt de former une entreprise qui n'avoit point d'autre but. Elle étoit hasardeuse. Rhédeste, située à soixante milles de Gallipoli, sembloit protégée par l'armée des Grecs campée et retranchée entre les deux villes, ainsi que par des postes fortifiés, disséminés dans l'intervalle. Il falloit tourner et ces postes et cette armée, les laisser derrière soi, s'exposer enfin au risque de se voir coupés et rejetés loin de Gallipoli, centre des forces et des opérations. Cette position inspiroit aux habitans de Rhédeste et des environs une sécurité trompeuse. Ils se croyoient garantis par un rempart insurmontable. Mais rien ne l'étoit pour les Catalans. Ils sortent avec les précautions nécessaires, font une marche forcée, arrivent à la fin de la nuit sous les murs de Rhédeste, escaladent au point du jour les murailles ; et, sans coup férir, sans obstacle même, pénètrent dans l'intérienr, égorgent sans pitié comme sans exception tous les habitans, quel que fût leur âge ou leur sexe. Après cette boucherie, que ne devroient point autoriser les lois sanglantes de la guerre,

ils traitent avec la même cruauté la ville de Pactia [a]. De leur côté les Turcs les secondoient franchement, grâce à l'imprudence de Murisque. Ils firent du mont Garos une place d'armes; puis, se divisant en plusieurs corps, ils ravagèrent le pays, assiégèrent le fort de Saint-Elie, dont ils réduisirent les habitans à la dernière extrémité. Forcés de capituler, et ne voulant point traiter avec les Turcs, ils appelèrent Rocafort et se rendirent à discrétion. Les autres Turcs, qui n'avoient point conclu d'alliance avec les Catalans, faisant pour leur propre compte la guerre aux Grecs, servoient en quelque sorte d'auxiliaires aux premiers. Ils s'emparèrent d'Examile, nom que portoit un fort construit à l'entrée de la Chersonèse de Thrace, et qui passoit pour important, parce qu'il protégeoit ce pays. Andronic, voulant reprendre cette place, chargea Marulès de ce soin; mais, n'ayant que des troupes insuffisantes, celui-ci tenta la voie des négociations auprès de Rocafort, et ne réussit pas. Sur ces entrefaites, les Catalans reçurent un renfort auquel ils étoient loin de s'attendre. Ce fut le retour de Ferdinand Ximénès d'Arénos, qui les avoit précédemment abandonnés pour prendre du service auprès du duc d'Athènes. Sentant combien il pouvoit être utile à ses compatriotes, il oublia tout pour ne songer qu'à venir à leur secours. Accompagné de quatre-vingts soldats accoutumés aux fatigues de la guerre, il s'embarque sur un vaisseau et se rend à Gallipoli. Son arrivée fut un jour de fête. On arma son monde; on lui fournit tout ce dont il avoit besoin. En peu de jours il fait des recrues, réunit trois cents hommes d'infanterie, cent cinquante cavaliers, et dirige cette petite troupe sur Constantinople, dont il ravage les environs. An-

[a] Aujourd'hui Pazzi, ville de la Romanie, située près de l'isthme. Le souvenir de la cruauté des Catalans s'est conservé pendant longtemps dans ce pays, où, plus de trois siècles après cet événement, la malédiction la plus affreuse étoit de souhaiter à son ennemi qu'il fût poursuivi par la vengeance des Catalans.

dronic, croyant qu'il vouloit faire une tentative sérieuse, prend des mesures défensives, fait mettre la garnison sous les armes et fermer les portes de la ville. Mais, apprenant bientôt l'état des choses, et revenu de sa première frayeur, il envoie contre Ferdinand, qui se disposoit à partir, un corps de huit cents hommes de cavalerie et de deux mille fantassins pour couper la retraite aux Catalans. Les Grecs se placent dans un défilé que leurs ennemis étoient obligés de traverser. Ferdinand y conduit sa troupe, fait faire halte à quelque distance, rappelle à ses compagnons d'armes leurs exploits, leur montre les Grecs, toujours battus par eux, malgré le nombre, assez aveugles pour vouloir, malgré l'expérience, leur disputer le passage : donnant le signal du combat, il s'avance à la tête de ses cavaliers, met les Grecs en déroute, passe le défilé, et se rend à Pactia, où l'attendoit Rocafort.

Ferdinand, d'une naissance plus illustre que ce dernier, croyant qu'il ne pouvoit servir sous ses ordres, voulut être à la tête d'un parti et s'en former un. Mais il falloit pour y parvenir être maître d'une place forte, comme Rocafort l'étoit de Rhédeste et de Pactia. Il choisit Madytos [a], ville maritime située au midi de Gallipoli, et dont la possession devenoit importante pour les Catalans. Accoutumé à battre les Grecs, il croit pouvoir enlever facilement cette place, et ce ne fut pas sans surprise qu'il vit son attaque inutile. Madytos étoit fortifiée, munie d'une nombreuse garnison, et pourvue abondamment de vivres et de munitions. Ferdinand prit le parti de faire un siége en règle et d'attendre. N'ayant point assez de monde, il fut obligé de changer le siége en blocus. Les assiégés auroient pu facilement attaquer à leur tour et même avec succès. Ils

[a] Aujourd'hui Mayto. C'est un village de la Turquie d'Europe, dans le Chersonèse de Thrace, sur l'Hellespont. Madytos étoit célèbre par la victoire que les Athéniens y remportèrent sur les Lacédémoniens.

se contentèrent de se tenir sur la défensive : bientôt même, voyant l'inaction des Catalans, ils négligèrent le service et ne le firent plus avec autant de régularité. Dans les jours de fêtes, les Grecs, après en avoir passé une partie dans les temples, avoient l'habitude de faire succéder aux offices divins les jeux, la danse, les plaisirs de la table, et souvent la débauche. Ferdinand, dont la persévérance ne se lassoit pas depuis huit mois, et qui connoissoit la coutume des Grecs, comptoit en faire son profit. Il espéra pouvoir trouver l'occasion de les surprendre, et prit toutes ses mesures pour un jour qu'ils devoient célébrer avec solennité. Il ne se trompa point. Calculant l'heure à laquelle ils devoient être plongés dans l'ivresse, il fait appliquer des échelles contre les murailles. Soixante Catalans montent sans bruit comme sans obstacle, s'emparent de trois tours, et facilitent à leurs camarades l'entrée de la ville. C'est ainsi que Ferdinand Ximénès devint, par sa patience, sans coup férir, maître de Madytos, dont il fit sa place d'armes. De cette ville on pouvoit lier un plan d'opération avec Gallipoli, dont le brave Muntaner étoit gouverneur, ainsi qu'avec Rhédeste et Pactia, qu'occupoient les Catalans sous les ordres de Rocafort. Le centre auroit été Gallipoli, la plus importante des places possédées par ces Européens. Depuis long-temps elle étoit le magasin général de l'armée, servoit d'asile aux blessés, et de dépôt pour les prises qu'on faisoit sur l'ennemi. Aussi étoit-elle un objet d'envie pour les Grecs. Comme on savoit qu'Andronic attachoit beaucoup de prix à la reprise de cette place, et qu'il récompenseroit généreusement celui qui l'enlèveroit aux Catalans, on projetoit des tentatives pour arriver à ce but, mais on n'osoit les mettre à exécution. Plus hardi que les autres, George de Christopole part de Thessalonique pour aller à la cour. Escorté de quatre-vingts hommes, il comptoit s'emparer, chemin faisant, de Gallipoli, dont il

vouloit porter les clefs à l'empereur. Il arrive à l'improviste près des remparts, et prend des mulets et leurs conducteurs qui sortoient de la place pour aller aux provisions. Muntaner envoie aussitôt un détachement qui taille en pièces la troupe de Christopole. Celui-ci ne s'échappa qu'avec peine. Il se sauva à Constantinople, au lieu d'y entrer en triomphe comme il s'en étoit flatté, et parut sans escorte devant Andronic. Rocafort et Ximénès se concertèrent dans le même temps pour un projet qui demandoit de l'audace, et dont le succès devoit porter un grand coup à la marine de l'empire. C'étoit la prise de Stagnara, ville considérable située dans la Romanie, sur la mer Noire, entre Malathia et Sisapoli. La sûreté du port en faisoit l'entrepôt du commerce et le principal arsenal de la marine impériale. Malgré son importance, elle n'étoit point à l'abri d'un coup de main, parce que, séparée par une distance de quarante lieues de Gallipoli, toute tentative de la part des Catalans ne pouvoit avoir aucune vraisemblance; mais leurs généraux faisoient tous ces calculs, et supposoient qu'une ville aussi éloignée d'eux devoit être sans défense. Ils ne se trompèrent point. Ils parcourent comme un fléau dévastateur cet espace de quarante lieues, coupant les moissons, brûlant les maisons, égorgeant les hommes, les troupeaux, et parviennent sous les murs de Stagnara. Ayant pénétré dans cette ville sans aucune résistance, ils détruisent tous les vaisseaux qui se trouvoient dans le port. On en porte le nombre à cent cinquante. Les Grecs qui étoient en mer, voulant empêcher la ruine de leur marine, attaquèrent les Catalans. Mais ils furent complètement battus. On ne réserva que les quatre galères dont les Grecs s'étoient emparés après avoir indignement massacré l'amiral *Ferdinand d'Aones*. Non contens de cette vengeance, les Catalans rompirent les digues qui préservoient la ville et le pays des envahissemens de la mer. Tout fut inondé. Les Ca-

talans chargèrent ensuite leur butin sur les quatre galères, et les envoyèrent avec un détachement suffisant à Gallipoli. Elles passèrent avec autant d'audace que d'impunité dans le canal de Constantinople, à la vue de cette capitale. Rocafort et Ximénès allèrent aussitôt après cette expédition reprendre leurs cantonnemens.

Le sang de Roger de Flor crioit toujours vengeance. George, son assassin, vivoit encore, et vivoit toujours dans l'abondance au milieu des Alains, dont il étoit le chef. Andronic avoit fait d'inutiles efforts pour les rappeler sous ses drapeaux; il ne leur inspiroit aucune confiance. Loin d'accepter ses offres, ils s'emparèrent du fort de Réade, situé sur les frontières de l'empire. De ce poste ils faisoient des excursions et ravageoient les cantons voisins. En ruinant le pays, ils s'ôtèrent les moyens d'y subsister, et résolurent de retourner dans leur patrie. Si leur réunion aux Catalans eût été possible, et n'eût trouvé dans la haine et la vengeance un obstacle insurmontable, c'en étoit fait de l'empire. Mais le lâche et cruel assassinat commis par eux sur Roger de Flor avoit causé dans l'esprit des Catalans une indignation que l'impunité de ce crime augmentoit encore. Le soin de leur propre sûreté, les dangers qu'ils avoient courus, sans effacer le souvenir de leur injure, les avoit forcés d'ajourner leur vengeance. Ils crurent que l'occasion se présentoit, quand ils apprirent le projet des Alains de retourner chez eux en traversant la Bulgarie. Ils formèrent la résolution de les attaquer avant qu'ils n'eussent atteint ce pays, dans lequel il leur seroit facile de se défendre. Sans perdre un moment, leurs généraux réunissent les garnisons des villes qu'ils occupoient, et qu'ils abandonnèrent, ne conservant que Gallipoli. Le brave Muntaner vouloit être de cette expédition, et ne consentit à rester que lorsqu'on lui eut prouvé qu'il rendroit beaucoup plus de services en défendant la seule place qu'on se réservât. Ces dispo-

sitions prises, les Catalans marchent en hâte pour joindre les Alains : en douze jours ils furent en leur présence. Le corps des Alains se composoit de trois mille cavaliers et de six mille hommes d'infanterie. A la vue des Catalans, ils éprouvèrent de la surprise, mais sans effroi, parce qu'accoutumés aux combats, aux fatigues de la guerre, ils aimoient à se battre et ne fuyoient jamais devant l'ennemi. Suivant leur antique usage, ils commencèrent par former une espèce de retranchement avec leurs chariots, plaçant derrière, leurs femmes, leurs enfans, leur butin; ensuite ils se mirent en ordre de bataille. L'affaire devoit être sanglante; des deux côtes même bravoure, même habitude des combats, même acharnement dans l'action; si l'un des deux avoit plus de férocité, l'autre étoit animé par la fureur et le désir de la vengeance. Au point du jour on en vient aux mains avec une animosité tellement égale de part et d'autre, que long-temps la victoire fut indécise. Quoique inférieurs en nombre, les Catalans maintenoient l'équilibre par une rage qui doubloit leur force : les Alains résistoient à leur choc. George, leur chef, se distinguoit. Dès qu'il fut reconnu, il devint l'objet de la fureur des Catalans. Chacun vouloit avoir la gloire de l'abattre. Il ne put éviter le coup fatal, et reçut la mort en faisant des prodiges de valeur. Sa chute décourage les Alains; leurs ennemis s'en aperçoivent, redoublent d'efforts, les font plier, les poursuivent avec tant d'ardeur, qu'ils entrent avec eux dans leurs retranchemens. Là le combat recommence, ou plutôt se change en un carnage horrible : il ne se sauve que trois cents Alains. Après cette victoire, les Catalans reprirent la route de Gallipoli, chargés de dépouilles, et emmenant avec eux les prisonniers qu'ils avoient épargnés. Enflés de leurs succès, ils crurent que rien ne pouvoit leur résister. Dans cette persuasion, ils voulurent prendre Andrinople, qui étoit défendue par une garnison aguer-

rie et par une population nombreuse. Les habitans se retirent dans l'intérieur de la ville, après avoir brûlé une partie des faubourgs. Les Catalans s'en emparent et lancent des traits sur la garnison : elle étoit commandée par l'Ange Echanson, et par Schumne Scuteri, deux officiers expérimentés qui défendirent Andrinople avec succès. Ferdinand et Rocafort, voyant l'inutilité de leur tentative, crurent qu'ils seroient plus heureux par la voie des négociations. Ils offrirent la paix, si l'on vouloit leur rendre le corps de Roger, ceux de leurs camarades qui languissoient encore dans les prisons, enfin recevoir dans la ville les assiégeans. Ces propositions furent dédaigneusement rejetées. Les Catalans recommencèrent l'attaque avec plus d'ardeur ; mais ils échouèrent complètement et se retirèrent. Une autre tentative de leur part sur Pamphyle ayant eu le même résultat, ils se déterminèrent à retourner à Gallipoli sans délai. Pendant leur absence, cette place avoit été sur le point de leur être enlevée par un nouvel ennemi que leur opposoit Andronic.

Ce prince, voyant que ses troupes n'osoient se mesurer avec les Catalans en rase campagne, leur cherchoit des ennemis plus braves. Antoine Spinola, d'une des plus puissantes familles de Gênes, étoit à cette époque à Constantinople. Il propose à l'empereur de marier sa nièce, fille d'Opicin Spinola, avec Théodore Paléologue, que l'impératrice Irène avoit investi de ses droits sur le marquisat de Montferrat, dont la mort de son oncle la rendoit héritière. Le but de Spinola étoit d'acquérir un appui contre les Doria, dont la famille étoit rivale de la sienne. Andronic fit dépendre son consentement d'une condition ; c'étoit de faire déclarer par la république de Gênes la guerre aux Catalans. Spinola, qui ne doutoit de rien, promit; et, pour donner des preuves de sa sincérité et de son zèle, il offrit d'aller sur-le-champ signifier à Muntaner d'évacuer sans délai

Gallipoli. L'empereur accepte, et lui donne un passeport avec lequel Spinola se met en route. Il arrive devant la place, envoie un héraut d'armes au gouverneur, qui fait introduire le général. A peine en sa présence, celui-ci donne, de la part de la république de Gênes, ordre à Muntaner de sortir à l'instant de la place avec ses Catalans, afin d'éviter d'en être chassé. Le guerrier, qui n'étoit point accoutumé à un pareil langage, fait taire son indignation, et représente avec calme à Spinola l'indignité de sa conduite, lui adressant des reproches modérés sur ce qu'il troubloit ainsi l'harmonie qui régnoit entre les gouvernemens de Sicile et de Gênes; il ajoute qu'il n'imitera point cet exemple et ne commencera pas les hostilités. Ce sang-froid ne fit qu'augmenter l'insolence de Spinola. Il adresse des injures aux Catalans et les met au défi. Muntaner réplique avec une fermeté dédaigneuse, lui demande de quel droit sa république lui donne des ordres, et finit par l'exhorter dérisoirement à le chasser de Gallipoli, s'il le peut. Spinola se rembarque précipitamment, et va rendre compte à l'empereur du résultat de son ambassade. Il s'engage à remettre entre les mains de ce prince la place, qu'il croyoit dépourvue de garnison. C'étoit pendant l'expédition des Catalans contre les Alains. Il n'étoit resté dans Gallipoli qu'environ cent cinquante soldats. Andronic, sans perdre de temps, fait équiper six vaisseaux qu'il met sous les ordres d'Andrialo del Moro, l'un des premiers officiers de sa marine. Spinola avoit dix-neuf galères à sa disposition. Il doutoit si peu du succès, qu'il prit avec lui le prince Théodore, afin de le conduire, après la prise de Gallipoli, en Italie, pour qu'il s'y mariât et prît possession de ses états. Cette flotte, de vingt-cinq voiles, paroît bientôt devant la place. Il sembloit que rien ne pût la garantir; mais on vit en cette circonstance ce que peuvent la prudence et le courage. Muntaner commence par mettre

tout en œuvre pour contrarier le débarquement des ennemis. Cette première mesure n'eut aucun succès, parce que les alliés avoient abordé sur plusieurs points de la côte. Le brave gouverneur fut même assailli par le nombre, reçut cinq blessures, eut son cheval tué sous lui, et se vit forcé de rentrer dans la ville. Les Grecs, persuadés qu'il n'avoit pas d'autre ressource qu'une capitulation, l'attendoient, se regardant déjà comme maîtres de Gallipoli. Muntaner, après avoir fait panser ses blessures, dont aucune n'étoit grave, rassemble les femmes, les distribue sur les remparts, mettant de dix en dix un soldat pour diriger leurs manœuvres, les armant de traits et de pierres, et leur inspirant cet enthousiasme qui ne calcule pas et donne des forces à la foiblesse. En voyant cette garnison, les alliés s'adressent des plaisanteries, et se préparent gaîment à monter à l'assaut. Ils s'approchent des remparts avec cette nonchalance que donne la certitude d'une victoire trop facile, regardant leur entreprise comme un jeu d'enfant. Ils ne tardèrent pas à revenir de leur erreur. Au moment de l'escalade ils sont renversés par ces femmes dont ils venoient de se moquer, et que leur insultante joie n'avoit fait qu'irriter. Spinola, voyant cet échec, étoit furieux : il avoit dédaigné de prendre part à l'action. Il s'avance à la tête de quatre cents hommes de cavalerie, adresse aux siens un discours plein de menaces et d'injures, et ramène les fuyards au combat. Ce nouvel assaut n'eut pas plus de succès que le premier. Il faisoit une chaleur qui incommodoit les Grecs, plus efféminés que les autres. Muntaner jugea qu'il pouvoit faire une sortie. Accompagné de cent hommes armés à la légère et de six cavaliers, il tombe sur l'ennemi, le culbute, tue Spinola, répand autour de lui le carnage et la mort. Les alliés se sauvent vers leurs vaisseaux; les Catalans les y poursuivent, y entrent avec eux, en égorgent plusieurs, et s'élancent à terre. Muntaner revient en

triomphe. Andrialo del Moro ramène ces six galères à Constantinople. Les Génois transportèrent en Italie Théodore, qui prit possession de Montferrat. Ainsi fut sauvée, par la bravoure et la présence d'esprit de Muntaner, la place de Gallipoli. Les Catalans, de retour peu de temps après de leur expédition, célébrèrent sa victoire par des réjouissances publiques, et reconnurent le service important qu'il leur avoit rendu. En effet, ils n'avoient plus d'asile, si Gallipoli étoit tombée entre les mains des ennemis. Dans le même temps leur nombre fut augmenté de trois mille Turcs, qui, ayant traversé l'Hellespont, vinrent se joindre à eux. Cette union causoit de justes inquiétudes à l'empereur, qui prit tous les moyens en son pouvoir pour la rompre. Il réussit à corrompre Isaac Melek, un des chefs musulmans qui servoient avec les Catalans. Ce Turc s'engagea non-seulement à les abandonner, mais encore à tourner ses armes contre eux, séduit par la promesse que lui fit Andronic, de lui donner, avec une dot considérable, la fille du dernier prince des Seljoucides d'Icone, dont le père avoit été tué par Ali, fils d'Amercan. Isaac fit de plus assurer le prince qu'il détacheroit les Turcopoles du service des Catalans, pourvu qu'on leur rendît leurs femmes et leurs enfans qu'on leur avoit pris dans les guerres précédentes. Cette négociation fut découverte, et Melek convaincu de trahison. Il prétendit, pour se justifier, que ce n'étoit qu'une ruse de sa part pour faire rendre à leurs alliés communs leurs familles. Soit que le soupçon n'entrât pas facilement dans l'âme de Rocafort, incapable alors d'une perfidie, soit qu'il regardât comme impossible l'exécution du projet de Melek, il le crut ou le méprisa. Il s'en servit même pour chasser du mont Ganos les Grecs qui s'en étoient emparés. L'indulgence ou la crédulité de Rocafort rendit à Melek sa sécurité. Il ne tarda pas à renouer avec Andronic ses premières intrigues. Le danger qu'il avoit

couru le rendit plus exigeant. Il demanda pour Constantin, oncle de sa future épouse, la dignité de sultan d'Icone et le gouvernement de Péges. Ce dernier article lui fut accordé. Constantin alla prendre possession de sa nouvelle dignité, emmenant avec lui sa nièce. Il avoit ordre de rassembler plusieurs vaisseaux pour le transport d'Isaac et des Turcs qui devoient l'accompagner. Le moment arrivé, Melek et les plus déterminés de ceux qu'il avoit mis dans sa confidence s'emparent des officiers catalans qui les commandoient, les égorgent, et gagnent précipitamment le bord de la mer pour s'embarquer sur les vaisseaux qui les attendoient : mais les soldats catalans les atteignent. Les Turcs n'avoient rien de mieux à faire qu'à vendre chèrement leur vie. Ils se battent, sont vaincus, demandent grâce. On exige qu'ils livrent Melek, son frère, et Tacantziaris, chef des Turcopoles. Cette condition remplie, la grâce fut accordée. Les deux frères furent sur-le-champ décapités. On trouva sous les vêtemens d'Isaac un diplome impérial dans lequel, pour motif de la dignité que l'empereur conféroit à ce traître, étoit exposée toute la conspiration. On mit les Turcs en prison pendant quelque temps. Comme les Catalans avoient besoin de leurs secours, ils brisèrent leurs chaînes après leur avoir fait prêter serment de les servir avec fidélité. Cet accord fait, ils marchent de concert pour assiéger Zurule. Les Turcs suivoient les Catalans. Ceux-ci, croyant pouvoir se passer de leurs alliés, attaquent sans les attendre et sont repoussés. Dès que les Turcs apprirent cet échec, ils résolurent d'abandonner les Catalans. Les uns allèrent offrir leurs services au gouverneur d'Aspres, qui les reçut; les autres tournent leurs pas vers la mer. Instruits de cette nouvelle trahison, les Catalans poursuivent ces derniers, les atteignent et les tuent. Avec de tels auxiliaires ils couroient plus de risques qu'en étant réduits à leurs propres forces. Les historiens grecs blâment les Catalans de leur

alliance avec les Turcs : le même reproche étoit fait par Andronic, quoiqu'il suivît leur exemple, puisqu'il les corrompoit. La situation des Catalans les justifieroit assez, si les princes chrétiens n'avoient pris ce soin en se servant des musulmans, en contractant alliance avec ces infidèles, enfin en se battant entre eux.

Quoique nous n'ayons plus parlé de Bérenger, on auroit tort de croire que ses compagnons d'armes l'oublioient. Après avoir vainement demandé sa liberté à la république de Gênes, ils députèrent vers Jacques, roi d'Aragon pour le prier de se faire rendre ce guerrier. Afin de mettre ce prince dans leurs intérêts, ils lui offrirent la souveraineté des parties de l'empire grec dont ils s'étoient emparés. Avec des secours peu coûteux la conquête des autres provinces leur eût été facile. Soit par prudence, soit par timidité, Jacques les refusa, prétextant l'éloignement, et leur conseillant d'offrir l'empire à son frère Frédéric, roi de Sicile. Il leur promit ensuite de réclamer avec instance la liberté de Bérenger, et d'employer tout son crédit. Les ambassadeurs catalans s'adressèrent au pape, promettant au saint-père la soumission des Grecs, s'il obtenoit des secours pour leurs compatriotes. Ils prièrent le souverain pontife d'accorder au roi de Sicile l'investiture de l'empire de Constantinople, et de provoquer une croisade. Le pape, qui ne vouloit point accroître l'influence de la maison d'Aragon, ne fit que des réponses évasives. Jacques, fidèle à sa parole, envoie des députés à la république de Gênes, avec des instructions vigoureuses pour réclamer la liberté de Bérenger d'Entença. Ils se plaignirent amèrement, au nom de leur roi, de la violation du droit des gens commise par les Génois sur l'un des premiers vassaux de ce prince. Ils menacèrent la république, si elle ne rendoit pas à Bérenger, non-seulement la liberté, mais les vaisseaux qu'on lui avoit pris, et si on ne le dédommageoit pas de l'injustice et des pertes

qu'il avoit éprouvées. Gênes n'osa faire un refus formel; mais elle répondit par des considérations vagues ; ensuite elle promit de briser les fers de Bérenger; enfin elle assura qu'elle enverroit à Montpellier des commissaires pour traiter l'article des restitutions et des indemnités avec le ministre du roi d'Aragon. Elle exigea de son côté que les Catalans cessassent de faire avec les Turcs une alliance scandaleuse. Les députés firent dépendre la concession de cette demande de l'accomplissement des paroles données relativement aux autres articles de la négociation. Les commissaires de Gênes et d'Aragon tinrent plusieurs conférences à Montpellier. Les premiers firent tant de difficultés et de chicanes que les seconds se virent forcés de se contenter de la liberté de Bérenger, qui sortit de prison avec la soif de la vengeance, de la fortune et des conquêtes. Dénué de toutes ressources, il ne pouvoit qu'implorer les secours des souverains et les intéresser à sa cause. Il s'adressa d'abord au pape, qui lui répéta ce qu'il avoit dit aux ambassadeurs catalans; ensuite à Philippe-le-Bel, qui avoit besoin pour lui-même de son argent et de ses troupes. D'ailleurs le comte de Valois conservoit ses droits sur l'empire grec, et Philippe ne pouvoit faire valoir d'autres prétentions que celles de son frère. Voyant qu'il ne devoit compter sur personne, Bérenger vend ses biens, arme cinq cents hommes bien déterminés, et passe avec eux à Gallipoli. Dans ce moment la cause des Catalans couroit les plus grands dangers par l'inconstance de Ferdinand Ximénès, qui étoit sur le point de l'abandonner une seconde fois. Andronic, réduit depuis longtemps aux moyens de séduction pour diminuer le nombre de ses ennemis, avoit fait à Ferdinand des offres probablement très-avantageuses, car elles n'ont point été connues. On sait seulement qu'un traité secret fut conclu entre ce prince et le général. Mais à peine ce traité fut-il fait, que Ximénès éprouva de justes remords. S'il

avoit l'amour du pouvoir et des dignités, la trahison lui étoit odieuse. Il se repentit d'avoir pris des engagemens qui blessoient l'honneur, et résolut de rompre avec Andronic. Ce prince lui envoie deux galères à trois rangs de rames, armées et portant des députés chargés de transporter Ferdinand à Constantinople. Elles arrivèrent à Gallipoli au moment où Bérenger alloit opérer son débarquement. Le commandant des galères se met en devoir d'attaquer; mais Ximénès lui fait dire de différer jusqu'au lendemain, parce qu'une partie de l'équipage du vaisseau étoit composée de gens de sa suite; il ajoute qu'il va les en faire descendre, et qu'alors les Grecs se saisiront du navire. Pour inspirer plus de confiance, il fait transporter à bord des trirèmes plusieurs coffres d'un poids considérable, faisant croire qu'ils contenoient ses trésors. Le lendemain les Grecs sont surpris de voir sur le vaisseau dont ils vouloient s'emparer beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient vu la veille; ils reconnurent dans le nombre plusieurs des officiers de Ferdinand. Le soupçon et la crainte d'être dupe leur firent ouvrir les coffres, dont le contenu dissipa toute illusion : ils étoient pleins de sable. Les Grecs se retirèrent en toute hâte, et retournèrent à Constantinople.

Le retour de Bérenger et l'arrivée des cinq cents braves qu'il amenoit avec lui sembloient devoir augmenter la puissance des Catalans; mais il en fut autrement, parce que sa présence fut une source de discorde. Il y avoit déjà entre Rocafort et Ferdinand une rivalité de prétentions qui fomentoit la mésintelligence et nuisoit à la cause. A peine débarqué, Bérenger réclame l'autorité dont il jouissoit avant d'avoir été pris par les Génois. Rocafort, qui pendant son absence avoit été généralissime des troupes, s'opposa vivement aux prétentions de Bérenger. Celui-ci, qui ajoutoit à l'éclat d'une naissance illustre tous les préjugés que donnoit

alors cet avantage, ne vouloit point reconnoître Rocafort, et se trouvoit humilié de lui être subordonné: l'un avoit pour lui la noblesse, qui se rangea de son côté, et l'autre les soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres. De ce moment on vit deux factions bien distinctes : l'anarchie remplaça l'ordre et la discipline; la subordination disparut. C'en étoit fait des Catalans, si quelques généraux sages, et n'ayant d'autre passion qu'un zèle ardent pour la cause, n'eussent employé leur médiation : à force de démarches et de soins ils obtinrent de Rocafort et de Bérenger qu'ils s'en remettroient l'un et l'autre à la décision des douze conseillers de l'armée. Cette décision fut que Bérenger, Ferdinand Ximénès et Rocafort commanderoient chacun de son côté, et que les soldats pourroient librement opter entre ces trois généraux. Il n'y avoit pas d'autre voie de conciliation que ce moyen, qui étoit moins un remède au mal qu'un palliatif. On se soumit à ce jugement, et l'harmonie reparut. Quoique Ximénès d'Arénos fût indépendant de ses rivaux, il voulut se réunir à Bérenger et faire cause commune avec lui. Cette démarche, généreuse en apparence, paroît avoir été l'effet de la jalousie et de la crainte que lui inspiroit Rocafort, qui comptoit sous ses drapeaux plus de soldats que les deux autres. Les Aragonois, dont la fierté ne pouvoit reconnoître qu'un général d'une haute extraction, s'étoient mis sous l'étendard de Bérenger. Le sage Muntaner, étranger à ces divisions comme aux préjugés qui les causoient, se concilia l'estime et la confiance de tous les partis, et conserva le gouvernement de Gallipoli.

Sur ces entrefaites, un Génois nommé Ticin Jaqueria vint demander des secours à Muntaner. Ce Génois avoit pendant cinq années exercé le commandement dans la ville de Fruilla, fondée et possédée par la république, qui, voulant lui faire rendre des comptes, avoit, pour l'enlever, expédié quatre galères. Muntaner, animé

d'une haine mortelle pour cette république, saisit l'occasion de lui en donner une preuve. Il accueille le rebelle, lui promet sa protection, et met un corps de troupes sous les ordres de son parent Jean Muntaner, qui, guidé par Ticin, part pour s'emparer de Fruilla. Ils arrivent près de cette place, prennent le château qui la défend ; ce qui force la ville à se rendre. Elle n'étoit en grande partie peuplée que de gens qui faisoient la fabrication et le commerce de l'alun. Elle fut mise au pillage, ensuite rasée, parce que l'éloignement dont elle étoit du pays occupé par les Catalans ne leur permettoit pas de la conserver. Ticin, qui ne recueillit aucun fruit de cette expédition, eut encore recours à Muntaner. Celui-ci lui donna quelques soldats, avec le secours desquels il s'empara d'un canton de l'île de Thaso. Cette hostilité contre les Génois, au lieu de faire naître la guerre, les détermina à se réconcilier avec les Catalans, dont les entreprises nuisoient à leur commerce. Aucun de leur vaisseaux ne paroissoit sans courir les plus grands risques. Le magistrat génois, chargé de rendre la justice à ses compatriotes établis à Galata, voyant les dommages qu'ils éprouvoient de la part des Catalans, résolut d'aller trouver leur chef malgré l'empereur, à qui le projet de réunion inspiroit des craintes fondées. Les Génois lui déclarèrent qu'ils étoient inébranlables dans leur résolution, et lui jurèrent en même temps qu'ils ne cesseroient pas de vivre en paix avec les Grecs, et qu'ils s'abstiendroient de prendre parti contre eux. Alors le prince fit accompagner le magistrat génois d'un ambassadeur chargé de faire un traité particulier avec les Catalans. Il devoit offrir de la part de l'empereur les plus grands avantages aux généraux qui permettroient à leurs soldats de s'enrôler sous les drapeaux de l'empire. Cette offre maladroite, dont le résultat étoit de dépouiller les chefs, fut reçue comme elle devoit l'être. Rocafort répéta la

demande déjà faite tant de fois du paiement des sommes dues aux Catalans; exigea que le prince rachetât tout le pays tombé en leur pouvoir; enfin il déclara que jamais il ne serviroit avec les Grecs, mais qu'il évacueroit les terres de l'empire quand Andronic auroit rempli les conditions énoncées: il ajouta que, s'il tardoit à le faire, les Catalans s'avanceroient sans délai sur la capitale. Quant aux Génois, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Rocafort, voulant que l'effet suivît de près les menaces, se mit en marche pour Constantinople. A cette nouvelle les habitans de la campagne se réfugièrent dans cette ville, conduisant leurs troupeaux devant eux. L'impossibilité de nourrir ces animaux força d'en tuer la plus grande partie: ce qui fit régner une abondance à laquelle succéda rapidement une disette d'autant plus grande, que les Grecs avoient eux-mêmes ravagé le pays. Ils en étoient réduits au point de n'avoir plus à opposer aux Catalans qu'un désert. Michel restoit à Didymotique témoin inactif des dangers de l'empire. Un seul corps de troupes légères, sous les ordres de Ducas, grand-hétériarque, formoit toutes les forces de l'état. Ce général, craignant de se mesurer avec Rocafort, le harceloit dans sa marche et la retardoit. Le commandant de la garnison de Chierli, profitant de la circonstance, sortit de cette place, attaque Rhédeste, tue les Catalans qui la gardoient, et leur enlève leur butin. Furieux à cette nouvelle, Rocafort revient sur ses pas, se dispose à reprendre la ville, à venger ses compatriotes. Il est obligé de faire un siége en règle qui traîne en longueur. La famine force les habitans à capituler. Rocafort ne vouloit point faire de quartier. Il se laissa fléchir cependant par un évêque, au langage duquel il ne put résister. Il accorda la vie aux citoyens, permettant à ceux qui vouloient vivre sous sa loi de rester dans la ville, à condition qu'ils livreroient ce qu'ils avoient de précieux. Les autres devoient sortir

sans rien emporter. De Rhédeste, Rocafort se mit en marche pour assiéger Nona, pendant que Bérenger s'avançoit sur Mégarix pour s'en emparer.

Sur ces entrefaites, ces deux généraux apprirent l'arrivée à Gallipoli de don Ferdinand, fils du roi de Majorque, et cousin de Frédéric, roi de Sicile. Ce roi, tant qu'il avoit vu les Catalans dans une situation désespérée, n'avoit accueilli ni leurs demandes de secours ni leur offre de le reconnoître pour souverain. Mais, au bruit de leurs succès et de leurs conquêtes, il cessa d'être indifférent à leur sort. Il leur envoya donc le prince Ferdinand avec quatre galères. Cette apparition inattendue causa une joie universelle dans l'armée des Catalans. Il n'en fut pas de même de leurs chefs. Bérenger et Ximénès partagèrent la satisfaction générale, et vinrent aussitôt, le premier de Mégarix, et le second de Madyte, pour rendre hommage à Ferdinand. Quant à Rocafort, qui avoit d'autant moins abandonné ses prétentions à la suprématie qu'il disposoit de plus de monde pour les faire valoir, il ne vit point arriver le prince sans un violent dépit, qu'il eut beaucoup de peine à dissimuler. Sans prêter ni refuser obéissance à Ferdinand, il lui envoya dire que le siége de Nona étoit trop avancé pour qu'il s'absentât; qu'il ne vouloit point perdre le fruit de ses travaux. Il finissoit par l'inviter à venir être témoin de la prise de cette place. L'infant s'y rendit accompagné d'une suite brillante, et reçut de Rocafort un accueil distingué. On remarque que dans cette réception le général traita Ferdinand comme un prince à qui l'on doit des hommages et du respect, mais dont on est indépendant. L'infant, étant venu dans l'intention de se faire reconnoître, et ne doutant point que Rocafort n'imitât Bérenger et Ximénès, fut surpris du délai que mettoit le premier à suivre l'exemple des deux autres. Plusieurs jours se passent, l'un attendant toujours l'hommage et le serment de fidélité qui lui

étoient dus comme au lieutenant du roi de Sicile; l'autre feignant de ne pas comprendre son intention. Le dernier, avant la visite de Ferdinand, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour disposer les esprits en sa faveur; craignant qu'à la vue du prince l'armée ne le reconnût et ne le proclamât généralissime par acclamation, il avoit répandu ses plus chauds partisans parmi les soldats pour leur faire observer qu'on ne pouvoit reconnoître comme représentant du roi le prince Ferdinand qu'après un examen réfléchi et une mûre délibération. L'infant, voyant que Rocafort persistoit dans son silence, lui signifie qu'il avoit des instructions à communiquer aux troupes de la part de Frédéric, et qu'il vouloit le faire directement; il le pria de convoquer l'armée. Rocafort accorda cette demande sans aucune objection, et même indiqua l'assemblée générale pour le lendemain. L'infant s'y présente avec plusieurs officiers-généraux qui l'accompagnoient. Il remet les lettres du roi de Sicile à un secrétaire qui en fit la lecture. Ensuite le prince, s'adressant aux soldats, leur dit que Frédéric, en acceptant le serment de fidélité que lui avoient jadis offert les Catalans, regrettoit de ne pouvoir venir lui-même à leur secours, mais qu'il leur envoyoit Ferdinand pour le remplacer et les gouverner en son nom. Les mesures de Rocafort étoient si bien prises, qu'on répondit à l'unanimité que cette affaire étoit trop importante pour qu'on la décidât sans se consulter et sans examen; que le prince seroit instruit du résultat de la délibération. Ferdinand se retira mécontent. Immédiatement après sa sortie, Rocafort prit la parole pour représenter aux soldats la nécessité de choisir cinquante personnes qui seroient chargées d'examiner la question avec lui, et de porter ensuite à la sanction de l'armée la décision qui auroit été prise. Cet avis fut unanimement adopté. Les choix répondirent aux vues de Rocafort: il avoit préparé les uns, et savoit

que les autres ne résisteroient pas à son influence. Quand les cinquante conseillers furent élus, il leur tint un discours adroit et captieux, dans lequel, sans manquer de respect au roi de Sicile, il démontra le danger de le reconnoître pour souverain. Après avoir considéré comme un événement heureux l'arrivée de Ferdinand, il exhorte ses soldats à le reconnoître, non en qualité de lieutenant du roi, mais comme prince indépendant. « Il leur faut un souverain qui partage leur sort, s'expose au même péril, aux fatigues de la guerre, et sache comme eux faire le sacrifice de leur fortune et de leur vie. Frédéric ne peut quitter son royaume : le soin de ses états l'occupe assez sans qu'il lui soit possible de gouverner les provinces dont ils s'empareroient en son nom. Ne pouvant se rendre auprès d'eux, il leur enverroit quelque courtisan inhabile, étranger au service militaire, qui recueilleroit tout le fruit de leurs peines. Rappelant ensuite l'inutilité des démarches qu'ils avoient faites auprès de ce prince dans des temps moins prospères, l'indifférence avec laquelle il les avoit reçus, le refus de venir à leur secours, il fait voir dans l'amélioration de leur sort les conquêtes qu'ils ont faites et qu'il veut s'approprier, dans la probabilité de nouvelles conquêtes, le véritable motif de la démarche de Frédéric. Il se demande quel secours il leur envoie. Un général qui n'a point pris part à leurs combats ! Il arrive sans armes, sans munitions, sans argent, sans soldats ! Après être revenu sur l'inconvénient d'être gouverné par un souverain séparé par de grandes distances, il répète qu'il leur faut un roi qui réside au milieu d'eux, et que c'est à Ferdinand que cette dignité devoit être offerte. » Par ce discours, Rocafort entraîna tous les esprits. Deux conseillers se rendent aussitôt au camp, et proclament la décision du conseil, qui fut ratifiée par acclamation. Ce parti devoit rendre Ferdinand suspect au roi, ainsi qu'aux deux généraux Bérenger et Ximénès, qui ne

pouvoient supposer que l'infant n'avoit pas été consulté, et qu'on le faisoit souverain à son insu. Les cinquante conseillers se présentèrent à Ferdinand pour lui faire part du vœu de l'armée. Il fit la réponse que Rocafort avoit prévue. Il déclara qu'il étoit de son devoir de suivre les intentions de Frédéric; qu'il ne pouvoit, sans manquer à l'honneur, prendre d'autre titre que celui de son lieutenant. Rocafort faisoit courir en même temps des bruits qui démentoient le langage de Ferdinand. C'étoit une molle résistance qu'il falloit vaincre, une ruse pour qu'on insistât, afin d'arracher son consentement. Par cette manœuvre, Rocafort retenoit les troupes, qui auroient reconnu Frédéric, si elles n'avoient pas douté de la sincérité du refus du prince. Celui-ci, croyant que ce n'étoit qu'un hommage que l'armée avoit voulu lui rendre, attendoit de jour en jour sa soumission. Deux semaines se passent dans cette incertitude. Rocafort en profitoit habilement. Il confia ses sentimens secrets aux soldats qui lui étoient le plus dévoués. Il ne se soucioit pas plus de Ferdinand que de Frédéric. Il vouloit l'autorité pour lui seul. Il fit insinuer par ses affidés le danger auquel s'exposeroit les Catalans, si, au refus de l'infant, ils offroient la couronne au roi de Sicile, que la connoissance de l'exclusion qu'ils avoient d'abord prononcée ne manqueroit pas d'indisposer contre eux. C'est ainsi qu'il empêcha de reconnoître Frédéric. Il faisoit marcher de front cette intrigue et le siége de Nona, qui fut poussé avec vigueur. La place ne tarda pas à capituler, et celle de Mégarix se rendit dans le même temps à Bérenger.

LIVRE CENT-CINQUIÈME.

ANDRONIC.

La conduite ambitieuse de Rocafort n'étoit pas propre à étouffer le germe des dissensions qui causèrent plus de mal aux Catalans que toutes les forces des Grecs et les trahisons dont ils avoient été tant de fois victimes. Ferdinand auroit pu le démasquer en se réunissant à ses deux rivaux. L'avarice de ce prince étoit un moyen de réunir les différens partis, de les confondre, et de n'en faire qu'un corps invincible. Avec plus de générosité et de dévouement à la cause, Rocafort eût profité de cette occasion, et les Catalans auroient conquis facilement l'empire. Ils avoient tellement épuisé le pays, qu'il ne présentoit qu'un désert et des ruines à une grande distance de Gallipoli. La Thrace ne leur offroit plus aucune ressource, et les cultivateurs, las d'ensemencer la terre pour des étrangers après l'avoir laissée inculte, s'étoient retirés de ce canton. Les Catalans se voyoient dans la nécessité d'aller chercher une autre contrée; mais il falloit, pour se déterminer sur le choix et sur les moyens d'exécution, agir de concert, et la discorde régnoit entre les soldats comme parmi les chefs. Malgré les justes sujets de mécontentement qu'il avoit contre l'armée, le prince Ferdinand offrit sa médiation pour remettre l'union dans les esprits. Ses soins ne furent pas sans succès. Touchés de son zèle et de ses représentations, les principaux officiers se réunissent, et, dans une assemblée nombreuse, fixent la ville où l'on iroit s'établir, la route qu'il falloit prendre, et le jour du départ. On choisit Christopole [a], ville qui, par sa posi- An. 1308.

[a] Aujourd'hui Emboli.

tion, réunissoit tous les avantages que recherchoient les Catalans. Placée sur la frontière entre la Thrace et la Macédoine, elle leur offroit les moyens de faire, suivant leurs besoins, des incursions dans ces deux provinces, et son voisinage de la mer facilitoit l'arrivée des secours du côté de l'occident. Imitant les conquérans qui détruisent ce qu'ils ne peuvent conserver, ils démantelèrent les fortifications de Rhédeste, de Madyte, de Sélymbrie, de Nona, de Pactya, d'Examiles, de Mégarix et de Gallipoli. Ils contribuèrent ainsi de loin à la chute de l'empire en favorisant l'invasion des Turcs. Raymond-Muntaner, qui de gouverneur de Gallipoli fut fait gouverneur-général de l'armée, fit embarquer sur trente-six galères les familles et les effets des Catalans, et conduisit ce convoi à Christopole. Afin d'éloigner toute occasion de querelle, les généraux des deux partis mirent entre eux dans leur marche un jour d'intervalle. Rocafort se mit le premier en route. Ferdinand, Bérenger et Ximénès le suivirent. Malgré la sagesse de ces précautions, on n'évita point ce qu'on avoit craint. A deux journées de Christopole, Rocafort et sa troupe s'arrêtèrent dans un village au milieu d'une plaine fertile couverte d'arbres à fruits. Les soldats, s'étant dispersés de tous les côtés, ne se trouvèrent point rassemblés le lendemain à l'heure du départ, qui fut différée. Au moment où il alloit l'effectuer, les troupes commandées par Bérenger, qui, pour éviter la chaleur, s'étoient mises en route au point du jour, parurent à la vue de celles de son rival. Rocafort, qui probablement cherchoit l'occasion d'assouvir sa haine, feignit de croire que Bérenger, violant les conventions, avoit l'intention de l'attaquer. Au lieu de provoquer une explication qui l'auroit détrompé, il s'élance à la tête de sa cavalerie sur les soldats de son rival, qui se défendent avec vigueur. Bérenger paroît, et leur crie de déposer les armes. Mais le frère de Rocafort, et un de ses parens nommé

Dalman-de-Saint-Martin, tombent sur le guerrier et le tuent. On se bat avec acharnement. Les Aragonois furent maltraités, parce que la division de Rocafort étoit beaucoup plus nombreuse. Celui-ci, craignant pour l'infant, dont la mort auroit été vengée, fit cesser le carnage et retirer ses troupes. L'infant arrive, serre dans ses bras Bérenger, l'inonde de ses larmes, adresse des reproches amers à Rocafort, qui répond que ce malheur étoit la suite d'une méprise. On rendit les derniers devoirs au guerrier, dont la destinée étoit de perdre parmi les siens une vie que la trahison avoit respectée. Ximénès d'Arénos, malgré les prières de Ferdinand, résolut de se séparer des Catalans, excusable cette fois de former ce projet, que l'exemple de Bérenger justifioit assez. Il prend la route de Constantinople après avoir fait offrir ses services à l'empereur qui les avoit acceptés. Ce prince lui fit un accueil flatteur, et, pour se l'attacher, lui donna en mariage sa nièce Théodora, et la dignité de grand-duc qu'avoit possédée Roger Deflor, et qui ne l'avoit point préservé d'un sort cruel. L'infant, ayant une seconde fois sommé vainement l'armée de le reconnoître en qualité de lieutenant de Frédéric, s'embarqua sur les galères pour l'île de Thase, où il trouva Muntaner qui ne le précédoit que de quelques instans. Le récit de ce qui s'étoit passé pendant l'absence de ce dernier lui causa autant d'indignation que de chagrin. Il reconnut Ferdinand pour lieutenant du roi de Sicile, et obéit à l'ordre que ce prince lui donna de ne pas se séparer de lui. En ayant obtenu la permission d'aller conduire aux Catalans leurs enfans et leurs femmes, il s'approcha du camp, remit les registres, les titres et le sceau de l'armée, et résista aux vives instances que lui firent ses compatriotes, même Rocafort, pour rester avec eux. Il blâma hautement la conduite qu'on avoit tenue, et se rembarqua, annonçant qu'il croyoit de son devoir de rejoindre le prince. Les Catalans, qu'il

avoit ramenés avec lui au camp, se partagèrent en trois bandes : l'une alla rejoindre Ferdinand Ximénès ; l'autre se réunit aux troupes de Rocafort, et la troisième, qui ne vouloit servir sous les ordres d'aucun des deux, passa dans l'île de Nègrepont. Muntaner resta quelque temps dans l'île de Thase avec Ferdinand. Ils y furent accueillis par Ticin Jacquerie, qui témoigna sa reconnoissance au gouverneur de Gallipoli, à qui il devoit sa fortune et la possession de la meilleure place de cette île.

Rocafort se trouvoit sans rival à la tête des Catalans dont il pouvoit disposer à son gré, n'ayant aucun compte à rendre, et ne reconnoissant aucun pouvoir au-dessus du sien. Son armée, toute composée de soldats aguerris, étoit de huit mille hommes. Il eut l'intention d'aller assiéger Christopole ; mais elle étoit à l'abri d'un coup de main, et les Grecs venoient d'en augmenter les fortifications et la garnison. Renonçant au projet de s'emparer de cette place, il franchit le mont Rhodope, entre en Macédoine, et s'empare de Cassandrie : c'étoit l'ancienne Potidée, située dans une province fertile, sur le bord de la mer. Les Catalans y prirent leurs quartiers d'hiver. De leur côté, l'infant et Muntaner s'étoient rendus au port d'Almiro dans le duché d'Athènes. Ayant des plaintes à faire contre les habitans qui avoient maltraité ses gens, le prince, écoutant plus son ressentiment que sa prudence, ravagea le pays, et, malgré les représentations du sage Muntaner, voulut descendre dans l'île de Nègrepont et visiter la capitale. A peine y étoit-il entré qu'on l'arrêta pendant que les vaisseaux vénitiens qui étoient dans la rade attaquoient les siens et s'en emparoient. Il fut remis à Thibaut de Sipoys, François envoyé par la cour de France pour faire des partisans au comte de Valois, qui ne renonçoit point aux droits que lui avoit donnés Catherine de Courtenay au trône de Constantinople. Thibaut livra Ferdinand au duc d'Athènes. Cherchant les moyens de disposer les

Catalans en faveur de son maître, apprenant qu'un des plus efficaces seroit de gagner Rocafort, sachant enfin que ce général désiroit d'avoir en sa possession Muntaner et Gomez Palacin, arrêtés avec l'infant, Thibaut part avec ces deux prisonniers, se rend à Cassandrie, et les livre à Rocafort. Celui-ci fit décapiter sur-le-champ Gomez sans autre forme de procès, et parce qu'il avoit été toujours attaché aux intérêts de Bérenger et de Ferdinand Ximénès. Sans l'estime et l'amour des soldats que Muntaner s'étoit toujours conciliés, il eût éprouvé le même sort. Après cette expédition, Rocafort, voyant que les cours de Sicile et d'Aragon ne pouvoient que le considérer comme leur ennemi, sentit la nécessité d'avoir un appui. Il écouta les propositions de Thibaut de Sipoys, le reçut comme lieutenant-général du comte de Valois, et le fit reconnoître en cette qualité par son armée, qui prêta serment de fidélité à ce prince. Muntaner fut reconduit à Nègrepont. Le duc d'Athènes lui accorda la facilité de voir don Ferdinand dans sa prison. Il en profita pour concerter avec lui sur les moyens d'obtenir sa liberté. Sur la demande du comte de Valois, le duc d'Athènes envoya l'infant au roi de Naples, son beau-frère. Tels sont les événemens qui arrivèrent dans le cours de cette année aux Catalans. L'ambition d'un de leurs chefs les divisa, les affoiblit, et prépara leur perte. Avant de continuer le récit de ce qui les concerne, nous sommes obligé de reprendre celui de l'histoire d'Andronic, que nous avons été forcé d'interrompre.

Les Turcs, en dévastant les provinces de l'Orient, empêchoient ce prince de se livrer à son goût dominant pour les discussions religieuses. Il étoit contraint de s'occuper d'eux, et de prendre des mesures pour les repousser. Othman s'empara de toute une province : Ephèse tomba au pouvoir de Saïsan, émir turc; elle fut pillée : Nicée, Paphie, Tricoccia, éprouvèrent le même sort. La trahison augmenta les dangers de l'empire. Beaucoup

de seigneurs riches et puissans firent des traités particuliers, soit avec les infidèles, soit avec les princes latins. De ce nombre étoient Constantin Ducas, Libadaire, et Jean Monomaque, gouverneur de Thessalonique, qui entretenoient des liaisons avec le comte de Valois. Un des gendres de l'empereur, grand primicier, nommé Cassien, voulut profiter de ces circonstances pour se rendre indépendant. Ayant reçu l'ordre de revenir de Mésothynie pour se justifier d'un délit qu'il avoit commis, il refusa d'obéir, se retira à Chèle, place fortifiée dans une île à l'entrée du Bosphore, et résolut de s'y maintenir. Mais des habitans de l'île le saisirent, et le menèrent à l'empereur, qui l'envoya dans la prison qu'avoit occupée Cotanyze, parce que Cassien avoit menacé la cour de se venger comme ce rebelle. Un obscur aventurier, nommé Drynis, se disant de la famille des Lascaris, se fit dans le même temps un parti, conspira, traita avec les Catalans. Ses lettres ayant été interceptées, il fut condamné à une prison perpétuelle. Ces complots et ces trahisons inspiroient à l'empereur la crainte et la méfiance. Un accident y mit le comble: ce fut l'incendie de Constantinople. Le feu prit près de la porte du Cynégion, dans le plus beau quartier de la ville, le jour d'une solennité religieuse. L'intolérant Athanase adressoit sans cesse des reproches au peuple du haut de sa chaire, souvent des menaces; et quelquefois on y joignoit des châtimens. Le feu s'étant déclaré le soir après une procession, les habitans lui demandèrent si c'étoit le résultat de ses litanies. Le patriarche répondit en attribuant ce malheur à leurs crimes. Les plus beaux hôtels devinrent la proie des flammes, ou du pillage qu'elles favorisèrent. Un grand nombre d'actes et de papiers ayant été consumés, beaucoup de débiteurs nièrent leurs dettes. Des contestations et des procès eurent lieu. L'empereur établit pour juge Athanase, en qui il avoit toujours la même

confiance. Il lui sacrifia le patriarche d'Alexandrie, qui se tenoit toujours éloigné de celui de Constantinople. Ce prélat reçut l'ordre de retourner dans son diocèse. Il obéit sans répugnance, s'embarqua; mais, étant contrarié par les vents, il fut obligé de relâcher dans l'île de Nègrepont. Etant dans une auberge à Culée, ville peuplée de Latins, il auroit été brûlé comme hérétique, sans un propriétaire qui représenta à ses compatriotes que les habitans d'Alexandrie pourroient venger la mort de leur évêque. On lui fit grâce de la vie à condition qu'il sortiroit de l'île sans délai. Pendant qu'il se rendoit dans son diocèse, Athanase s'empara de ses bi ns. Celui-ci profita de la faveur d'Andronic pour persécuter les ecclésiastiques sans distinction, dépouillant les uns de leurs emplois, fatiguant les autres par des pénitences, causant dans tout le clergé le désordre et le trouble. On s'assembla pour faire de respectueuses représentations : elles furent inutiles; et l'empereur n'en témoignoit que plus d'égards au fanatique Athanase, qu'il regardoit comme un saint protégé du ciel. Un trait, quoique puéril en lui-même, mérite cependant d'être rapporté pour donner l'idée de l'inexplicable aveuglement d'Andronic. Un Arménien, ayant abandonné l'église romaine pour embrasser le rite grec, reçut des reproches de son apostasie. Il menaçoit ses compatriotes du courroux d'Athanase. L'un d'eux parle du patriarche avec dédain, et pendant qu'il se retiroit se foule le pied. Andronic voit dans cet accident un miracle, convoque une assemblée nombreuse, y fait transporter le blessé, le montre comme un exemple de la protection que le ciel accordoit visiblement au patriarche. Celui-ci prit un tel empire sur l'empereur, que le prince ne faisoit rien sans le consulter, passant des jours entiers à prier avec lui, et le comblant de présens.

Rocafort, dont l'audace et l'ambition croissoient par les succès et l'impunité, oublioit qu'il ne commandoit AN. 1309.

pas à des esclaves, mais à des soldats. Il devenoit de jour en jour plus arrogant; il avoit envers les officiers une hauteur humiliante; dans l'excès de son orgueil il ne ménageoit même pas Thibaut de Sipoys, quoiqu'il l'eût fait reconnoître pour lieutenant de Charles de Valois. Voulant secouer un joug qui leur paroissoit insupportable, les officiers s'adressèrent à Thibaut pour le prier de les délivrer de la tyrannie de Rocafort. Thibaud, craignant que ce ne fût un piége que lui tendoit ce dernier, répondit avec prudence et de manière à ne pas donner des armes contre lui; ensuite il fit au général, avec tous les ménagemens convenables, des représentations sur la dureté de sa conduite envers les officiers de son armée. Mais Rocafort les reçut avec aigreur, en faisant sentir à Sipoys qu'il lui devoit le rang qu'il occupoit à la tête des Catalans, et qu'il étoit toujours dans sa dépendance. Thibaut, piqué, résolut de se venger. Il attendit l'arrivée de son fils, qui devoit être parti de Venise pour lui amener six galères. Dès qu'elles furent dans le port, il se concerte avec les ennemis de Rocafort, et convoque le conseil, annonçant qu'il avoit à communiquer une affaire importante dont on devoit s'occuper sans délai. Rocafort s'y rend sans aucun soupçon et dans la plus grande sécurité. A peine est-il entré que de nombreux reproches se font entendre. En homme accoutumé à se faire obéir, il répond avec insolence, mêlant les menaces aux injures. Tout le conseil se lève spontanément et forme un cercle autour de lui. La crainte succède à l'audace, il est interdit de ce mouvement. On l'enveloppe, on se saisit de sa personne, ainsi que de son frère: on les livre tous deux à Sipoys, qui les fit conduire sur ses galères. Les soldats se réunissent, se portent au logement de leur général et pillent ses trésors. Mais le lendemain, apprenant que Thibaut étoit parti avec ses vaisseaux, emmenant leur général avec lui, ils se reprochent leur conduite, attaquent ceux qui

avoient le plus contribué à la perte de Rocafort, et se battent contre eux. Le sang coule, quatorze des principaux officiers sont tués, et l'armée des Catalans ne présente plus qu'une troupe désunie, par là même facile à vaincre, et qui n'est plus à craindre. Sipoys livre Rocafort à Robert, roi de Naples, qui fit mettre les deux frères dans un cachot de la ville d'Averse, avec ordre de les y laisser mourir de faim. Le comte de Valois venoit de céder ses droits à Philippe, prince de Tarente, fils de Charles II, roi de Sicile, qui devoit épouser sa fille. La mort récente de Catherine de Courtenay rendoit ces droits plus incertains encore qu'ils ne l'étoient. Cette circonstance explique la conduite de Thibaut de Sipoys.

Les chevaliers hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, cherchant, après la prise de Ptolémaïs par le soudan d'Egypte, un asile, le trouvèrent d'abord dans l'île de Chypre ; mais des querelles avec le souverain de cette île qui contrarioit leurs opérations les déterminèrent à changer de résidence. L'île de Rhodes leur convenoit. Les Grecs et les Turcs l'occupoient ; et comme elle appartenoit aux premiers, les seconds payoient un tribut à l'empereur de Constantinople, mais ils étoient plus maîtres de l'île que les autres. Les chevaliers, n'étant pas assez puissans pour conquérir l'île, eurent recours à des puissances européennes. Leur grand-maître, Foulque de Villaret, se rendit à Poitiers, où se trouvoient alors Philippe le Bel et Clément V, réunis pour consommer la ruine des templiers. Il fit sentir à ces deux souverains l'importance de l'île de Rhodes pour seconder les projets des croisés, protéger leurs flottes, et nuire aux Sarrasins ainsi qu'aux Turcs. Le pape et le roi de France accueillirent cette idée, encouragèrent Villaret, qui reçut du souverain pontife quatre-vingt-dix mille florins, avec lesquels il arma des vaisseaux et leva des troupes. Beaucoup de croisés se AN. 1310.

rassemblèrent sous ses drapeaux. La délivrance de la Palestine étoit le but apparent, et la conquête de Rhodes le but réel de l'expédition. Les musulmans et les Grecs vivoient dans une profonde sécurité, croyant qu'il n'étoit question que des lieux saints, lorsque la flotte débarque inopinément dans l'île, et Villaret assiége la capitale. Par des négociations auprès d'Andronic, l'ordre sollicitoit en même temps la cession de cette île, offrant de la tenir à foi et hommage, et d'avoir trois cents chevaliers toujours prêts à marcher contre les infidèles. Au lieu de prêter l'oreille à ces propositions, le prince, pour qui Rhodes n'étoit qu'une possession onéreuse, fit beaucoup de sacrifices pour secourir les habitans, et leur envoya des troupes qui furent battues par Villaret, après une affaire sanglante. Cette victoire ouvrit les portes de la ville, qui se rendit le 15 août 1310. La conquête de cette île entraîna celle des îles voisines, et d'une réunion de chevaliers fit une puissance dont la force influa plus d'une fois dans les affaire de l'Europe. Mais elle excita d'abord la haine des Grecs, celle des musulmans et la jalousie de la république de Gênes. Elle s'étoit vu enlever deux fois Rhodes par Vatace et Michel Paléologue; mais, en perdant la possession, elle avoit conservé ses prétentions sur cette île. Elle ne vit donc que des usurpateurs dans les chevaliers. Un motif particulier l'animoit contre eux. Gênes faisoit la contrebande, et dans certaines occasions ne reconnoissoit ni amis ni alliés, arborant le pavillon des Turcs pour combattre les chrétiens, vendant aux musulmans les femmes et les enfans que ses vaisseaux prenoient sur les rivages d'Europe, se conduisant, en un mot, comme une association de pirates qui se joue du droit des gens. Un vaisseau génois avoit été pris par les chevaliers, qui refusèrent de le rendre. La république, pour se venger, excita les Turcs contre eux. Othman vint assiéger Rhodes, qui fut défendue avec une telle valeur, que les

assiégeans n'eurent d'autre parti à prendre qu'à se rembarquer honteusement.

Les Catalans, privés de leurs généraux et de leurs principaux officiers, étoient abandonnés à eux-mêmes. Ils sentirent enfin que la discorde rendroit leur perte certaine et prompte. Ils se réunirent et convinrent de choisir quatre chevaliers pour les commander et diriger les opérations militaires sous les ordres du conseil des douze. Ils continuoient de séjourner à Cassandrie, n'ayant aucun projet, lorsqu'ils virent arriver Roger Deslau, chevalier de Roussillon, accompagné de plusieurs envoyés que leur députoit Gauthier de Brienne, duc d'Athènes. Ils étoient chargés de leur proposer de passer au service de ce prince, qui leur offroit tous les avantages que leur avoit promis Andronic, une solde plus forte et payée six mois d'avance. Leur éloignement des états du duc, dont ils étoient séparés par une vaste étendue de pays, par des montagnes et des fleuves, les mettoit dans l'impossibilité de contracter les engagemens qu'on leur proposoit ; mais ils acceptèrent toutes les conditions qu'on leur offroit, dans la supposition qu'ils trouveroient les moyens de se rendre à Athènes. Bientôt Cassandrie étant épuisée, les Catalans se virent obligés de songer aux moyens d'en sortir. Thessalonique les tentoit par sa position et ses ressources : c'étoit le séjour des deux impératrices, qui y avoient déposé leurs trésors. Les Catalans résolurent d'en faire la conquête ; mais ce projet n'ayant point été tenu secret, l'empereur fit fortifier Thessalonique ; il y rassembla des troupes et des provisions, construisit une muraille qui défendoit l'entrée de la Thrace. Quand les Catalans se présentèrent, ils étoient attendus ; ils furent repoussés. Les passages leur étant fermés, ils traversèrent la Macédoine, et prirent leurs quartiers d'hiver en Thessalie, dans la vallée de Tempé. Au printemps, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la province. Jean Ange Ducas, gendre de An. 1311.

l'empereur Andronic, quoique brouillé avec ce prince, ne vit pas sans inquiétude les Catalans au milieu de ses états. Le succès des armes étant douteux avec une armée aguerrie qui n'avoit rien à perdre, il eut recours aux négociations, et fit offrir à ces hôtes dangereux de l'argent, des provisions et des guides pour les conduire dans les états du duc d'Athènes. Ils acceptèrent sans hésiter. Dès qu'ils furent sur les frontières de l'Attique, Gauthier de Brienne leur envoya des députés pour leur rappeler les engagemens qu'ils avoient contractés avec lui. Les Catalans les ratifièrent, et servirent sous les ordres du duc, qui, avec leur secours, reprit à ses voisins trente villes dont ils s'étoient emparés dans une guerre précédente.

An. 1312. Quand il eut reconquis ses anciens domaines, il traita ses alliés avec indifférence, refusa de les payer, et finit par les sommer d'évacuer le pays. Les Catalans, poussés à bout, se saisissent de plusieurs places, et font contribuer le canton où elles sont situées. Le duc rassemble ses troupes, bien supérieures en nombre à ses ennemis, dont l'armée se composoit de quatre mille hommes d'infanterie et de trois mille cinq cents cavaliers. Cette petite armée campa au milieu d'une vaste plaine. En attendant Gauthier de Brienne, ils métamorphosent une partie de cette plaine en un marais fangeux, au moyen de rigoles nombreuses qu'ils creusèrent pour détourner l'eau d'un ruisseau et celle d'un aquéduc. L'herbe étoit assez élevée pour cacher ce travail. Gauthier arrive avec ses troupes et se range en bataille. Sachant combien le premier choc des Catalans étoit à craindre, il veut les prévenir, et fond sur eux à la tête de sa cavalerie. Elle se trouve bientôt arrêtée dans la boue, hors d'état d'avancer, et culbutée par celle qui le suivoit, ayant reçu la même impulsion. Le duc fut tué l'un des premiers, et son armée entièrement défaite. Les Catalans, aprèscette victoire, entrèrent successivement à

Thèbes qui les reçut, et dans Athènes qui ne fit aucune résistance. Toutes les villes et forteresses imitèrent cet exemple, et les Catalans devinrent ainsi possesseurs de l'Attique. Ils sentirent qu'il leur falloit un chef qui les gouvernât. Deux chevaliers étoient échappés à la mort dans le dernier combat ; c'étoient Boniface de Vérone et Roger Deslau, que Gauthier de Brienne leur avoit envoyés à Cassandrie. Le premier étoit seigneur de l'île de Nègrepont, et allié des Vénitiens et des François qui demeuroient dans cette île. Cette circonstance détermina peut-être les Catalans à choisir Boniface; mais il les refusa. Ils s'adressèrent ensuite à Roger Deslau, qui ne fit aucune difficulté d'accepter. Ils lui firent épouser la veuve de Thomas de Soula, seigneur de plusieurs îles situées aux environs du Péloponèse.

Andronic, à qui l'établissement des Catalans dans l'Attique rendoit la sécurité, revint aux occupations qu'il n'abandonnoit jamais qu'avec peine et momentanément, c'est-à-dire, aux affaires de l'Eglise. On avoit enfin réussi à le dégoûter d'Athanase. Les historiens varient sur la cause de leur rupture : les uns l'attribuent à une peinture faite sur le marchepied du patriarche, et qui représentoit l'empereur ayant un mors et une bride à la bouche, et conduit en paradis par Athanase; les autres, à l'avidité de ce prélat, qui, malgré le décret d'Andronic, permettoit à l'un de ses officiers de faire contribuer ceux qui recevoient les ordres sacrés. Peut-être ces deux causes concoururent-elles à la disgrâce du patriarche. Il avoit trouvé mauvais que les auteurs du tableau n'eussent été condamnés par Andronic qu'à une prison perpétuelle, au lieu de la mort qu'il vouloit leur faire infliger. L'empereur ayant refusé de les punir plus sévèrement, Athanase se retira dans un monastère, refusant de remplir ses fonctions patriarchales. Le siége de Constantinople resta vacant pendant deux années. Fatigué de l'humeur d'Athanase, Andronic prit enfin le

parti de le remplacer, et de rassembler un synode pour faire procéder à l'élection, qu'il dirigea comme il avoit toujours fait. Il est à croire que, si le clergé eût été libre, il auroit choisi un autre que Niphon, homme ignorant qui ne savoit pas écrire ni même signer son nom, mais habile aux affaires, à l'intrigue, d'un caractère souple et d'un esprit délié. Il fit valoir sa place avec un talent égal à son avidité, se mettant à la tête de l'administration des couvens, les engageant à construire pour les jeter dans des dépenses dont il profitoit. Tout moyen d'acquérir du bien, de gagner de l'argent, étoit légitime à ses yeux. Il avoit un luxe insolent, éclipsant l'empereur par la magnificence de ses équipages, la somptuosité de ses meubles, la profusion de sa table, et la beauté de ses chevaux. Il n'étoit pas vraisemblable qu'un prélat qui menoit une pareille conduite voulût jamais se mêler des affaires ecclésiastiques; il en fut autrement, et c'est ce qui causa sa perte. Il n'ignoroit pas combien Andronic désiroit de faire rentrer dans l'Eglise les arsénites, qui, depuis l'année 1264, en étoient séparés. Niphon propose à l'empereur la reprise de ce projet, dans lequel on avoit toujours échoué jusqu'alors. Andronic accepte avec empressement. C'étoit une faute, une imprudence, parce qu'on rendoit à une secte oubliée, avilie, toute l'importance qu'elle avoit perdue. En continuant de ne plus s'en occuper, de la laisser dans l'obscurité, c'en étoit fait d'elle. En effet, les arsénites, réduits à la dernière misère, erroient de tous côtés, couverts de haillons, et n'inspiroient aucune pitié, parce que leur doctrine étoit intolérante et leur fanatisme cruel. Ils conservoient toujours dans leur avilissement les mêmes prétentions. A l'appel de Niphon ils répondirent en exigeant des conditions ridicules. C'étoit la translation du corps d'Arsène dans le temple de Sainte-Sophie, la suspension du clergé pendant quarante jours, un jeûne, des prières publiques, une amende honorable. La honte

devoit empêcher Andronic d'accorder de pareilles demandes; mais il étoit porté pour les arsénites, et, n'ayant droit à aucun genre de gloire, il en mettoit à la réunion de ces sectaires. Il ne refusa rien, et Niphon, qui n'avoit aucun scrupule, accorda tout ce qu'on demandoit. La pénitence publique a lieu; la translation se fait avec une grande pompe. Au nom d'Arsène, et devant le corps de cet ancien évêque, le patriarche donne au peuple une absolution solennelle. Les arsénites regardoient ce triomphe comme illusoire, si l'on ne mettoit à leur disposition toutes les places importantes. Andronic commençoit à se fatiguer. Il accorda des pensions aux principaux, et n'écouta point les autres. Ceux-ci, mécontens, renouvelèrent le schisme, et sortirent de Constantinople. Pour se consoler de ce résultat, Niphon, qui s'étoit rendu plus odieux au clergé par cette démarche inconsidérée que par sa conduite, se livra de nouveau à l'intrigue. Son insatiable avidité croissant avec le succès et l'impunité, il trafiqua publiquement des emplois, et causa tant de scandale, qu'on fut obligé de le déposer dans un synode, par une sentence qui fut rendue le 11 avril 1315. Il se retira dans un monastère, après avoir occupé le trône patriarchal pendant près de quatre ans.

Les prétendans à l'empire grec firent, dans le cours de cette année, des projets pour le reprendre et le partager, et ces projets inquiétèrent l'empereur Andronic. C'étoit Philippe de Tarente, à qui Catherine de Valois avoit apporté en dot le titre d'empereur de Constantinople. Ce trône imaginaire avoit tant de prix, que le duc de Bourgogne, à qui Catherine avoit été fiancée, vouloit épouser cette princesse malgré elle. Son refus et sa protestation contre un acte fait dans son enfance ne suffirent pas, ni les instances du pape Clément v, ni celles du roi de France. Il fallut des dédommagemens au duc, et, pour obtenir son désistement, le prince de Tarente fut obligé de consentir au démembrement de son futur em- AN. 1313.

pire. Un tel sacrifice ôtoit toute excuse au duc de Bourgogne ; il céda. Le mariage se fit, et, dans le contrat qui en fut dressé en présence du roi de France, une infinité de clauses y furent stipulées, toutes relatives aux droits éventuels d'après diverses chances qu'on prévoit ; mais on oublia la principale, quoique la plus probable. C'étoit la non-possession de l'empire qu'on partageoit, et l'insuffisance ou plutôt la nullité des moyens nécessaires pour le reprendre. Philippe n'avoit que deux mille cavaliers et quatre mille fantassins. Le pape Clément, âme de ce projet, donna des indulgence à cette armée, et fulmina contre Andronic une excommunication d'une valeur égale. Le roi de France, Philippe-le-Bel, que le triste résultat des précédentes croisades n'avoit point dégoûté de ces expéditions hasardeuses, inutiles et lointaines, promit à son neveu des hommes, de l'argent, et son intercession auprès de son gendre Edouard, roi d'Angleterre, pour en obtenir des secours. Il espéroit que la reprise de Constantinople faciliteroit celle de la
An. 1314. Palestine ; mais ce roi mourut en 1314, et tous ces projets restèrent sans exécution. Comme ils avoient fait beaucoup de bruit, Andronic n'étoit pas sans inquiétude.

Un ennemi qu'il oublioit étoit plus à craindre pour l'empire grec que le pape, le prince de Tarente et les rois d'Europe ; c'étoient les Turcs. Après s'être séparés des Catalans, qu'ils refusèrent de suivre dans l'Attique, ils résolurent de s'en retourner dans leur pays. Andronic voulut faciliter à ces hôtes incommodes la sortie de ses états. Il convint avec eux de leur fournir des provisions et des vaisseaux, s'ils consentoient à s'abstenir du pillage. Pour protéger leur retraite, il les fit escorter par le stratopédarque Sennachérim, qui commandoit un corps de trois mille hommes. Arrivés à Gallipoli, les Turcs étoient prêts à s'embarquer, lorsque cet officier jugea qu'il seroit honteux de laisser ainsi partir des barbares chargés des dépouilles de ses compatriotes. Il réso-

lut donc de les égorger pendant la nuit. Ce projet ne pouvoit s'exécuter sans prendre des mesures qui inspiroient une défiance que des indiscrétions confirmèrent. Les Turcs se tinrent sur leurs gardes, se saisirent d'une forteresse, et s'y retranchèrent bien déterminés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sennachérim envoya vers Andronic pour faire part à ce prince de la situation dans laquelle il s'étoit mis, et demander ses ordres. L'empereur, qui l'auroit approuvé, s'il eût réussi dans son entreprise, ne fit aucune réponse, se réservant de se prononcer après l'événement. Pendant ces délais les Turcs appelèrent leurs compatriotes, et bientôt se trouvèrent en assez grand nombre pour tenir tête aux Grecs et pouvoir tenter sans imprudence le sort des combats. Michel reçoit l'ordre de son père de rassembler une armée, et de chasser les Turcs. Cette armée, plus nombreuse que redoutable, étoit formée d'une multitude d'individus étrangers aux fatigues de la guerre. Elle s'avance sans précaution, est battue aussitôt qu'attaquée, et ne trouve son salut que dans une fuite honteuse et prompte. L'empereur Michel auroit été pris, sans le dévouement des officiers de sa garde, qui se firent tuer pour le sauver. Il se retira dans Andrinople. Les Turcs s'emparèrent de ses équipages, de ses trésors, et de la couronne impériale. Chales, leur chef, la posa dérisoirement sur sa tête, insultant au prince à qui elle appartenoit. Il désola le pays et resta maître de la Thrace. Constantinople étoit dans la stupeur, et l'empereur ne savoit à quel moyen avoir recours, lorsqu'un seigneur, nommé Philès, se présenta devant lui, offrant de marcher contre les Turcs et de les chasser. Philès, parent de Paléologue, vivoit dans la retraite, et menoit une vie contemplative. Andronic accepte ses offres, bien persuadé qu'il est envoyé par le ciel, et le laisse maître de former la troupe qu'il juge nécessaire, et de prendre les dispositions qui lui paroissent les plus favorables à ses desseins.

Philès choisit ses soldats, les discipline, les exerce aux manœuvres, et parvient à leur inspirer de la confiance. Quand elles sont suffisamment exercées, il les met en campagne, et marche à la rencontre de Chales, qui revenoit chargé de butin. Il l'attaque, le défait complètement après une très-vive résistance, et le poursuit dans la Chersonèse de Thrace. Les Turcs ne pouvoient en sortir qu'en s'embarquant, et l'Hellespont étoit couvert de vaisseaux grecs ou génois. Ils n'eurent d'autre ressource que de s'enfermer dans une ville fortifiée, et de s'y défendre. Philès, ayant reçu des renforts, les y assiége. Les Turcs firent deux sorties qui n'eurent aucun succès. Voyant les murs tomber sous les attaques des Grecs, ils prennent le parti de fuir à la faveur des ténèbres de la nuit et de se livrer aux Génois. Plusieurs se trompèrent, et se réfugièrent sur les vaisseaux des Grecs, qui les massacrèrent. Quant aux autres, ils furent mis aux fers par les Génois, et vendus comme esclaves. Andronic créa Philès protostrator, et récompensa ses compagnons d'armes.

An. 1315. Le trône patriarchal de Constantinople étoit toujours vacant. Las de le voir occupé par des prêtres fanatiques ou scandaleux, l'empereur crut qu'il seroit plus heureux dans son choix en faisant élire un laïc. C'étoit faire un affront au clergé ; mais le clergé obéissoit servilement à l'empereur. Le synode nomma donc à sa recommandation Glycys, intendant des postes, qui jouissoit d'une grande considération, réunissant à l'intelligence des affaires une probité sans tache et des vertus à l'instruction, s'exprimant avec grâce et facilité. Dès qu'il fut élu, sa femme se retira dans un couvent. Il vouloit commencer par se faire moine ; mais, comme il auroit été obligé à une abstinence contraire à la délicatesse de sa santé, et dont le patriarchat ne le dispensoit pas, Andronic s'opposa à ce projet. Il traita toujours Glycys avec de grands égards, et le consulta dans les

affaires. Ce fut par ses conseils, et plus encore par ceux de Théodore Métochite, grand logothète, qu'il gouverna l'empire. Ce dernier jouissoit de toute sa confiance. Il étoit premier ministre et favori. Les contemporains ont tracé de Métochite le portrait le plus flatteur, le douant de tous les talens, de toutes les qualités, et de l'instruction la plus étendue. Mais, à juger de la valeur de ces éloges, soit par les ouvrages de Métochite parvenus jusqu'à nous, soit par les plans ou les actes de son administration, on est forcé de convenir qu'il fut et médiocre auteur et mauvais ministre. De nombreuses fautes attestent sa négligence et son incapacité. Elles n'empêchèrent point qu'Andronic ne le comblât de faveurs et de dignités. Il lui donna pour gendre le prince Jean Paléologue, son neveu, fils de Constantin Porphyrogénète, qu'il laissoit dans l'obscurité. Ce jeune prince en sortit, grâce à la manie d'Andronic pour les mariages, et probablement parce qu'il étoit alors le seul de la famille impériale dont l'empereur pût disposer. La faveur de Métochite rejaillit sur le gendre. Jean fut fait panhypersébaste, et l'on ajouta de nouveaux attributs à cette dignité. Il eut la permission de porter un vêtement et des brodequins jaunes, et de garnir d'un liseré de cette couleur la selle et les caparaçons de son cheval. Cette circonstance, minutieuse en elle-même, méritoit d'être rapportée, parce que la couleur jaune étoit réservée aux personnages de la plus haute distinction, et que tous n'avoient pas même le droit de la porter.

An. 1316.

L'impératrice Irène, séparée d'Andronic, comme nous l'avons rapporté, passoit sa vie à Thessalonique et s'ennuyoit au milieu de sa cour. Pour se distraire, elle faisoit de fréquens voyages à Drames, ville de Thessalie. Dans celui qu'elle y fit cette année elle y fut emportée en peu de jours par une fièvre inflammatoire. Simonide, femme du crâle de Servie, lui fit rendre les derniers devoirs. Son corps fut transporté à Constanti-

An. 1317.

nople dans le monastère du Pantocrator. Irène ne laissa pas de regrets. Elle épuisa le trésor par son avidité, son luxe et des largesses faites sans aucun discernement. Elle eut à la fois deux passions qui semblent s'exclure et qu'elle trouva moyen de satisfaire toutes deux. Elle étoit avare et prodigue. On peut apprécier combien cette impératrice coûta à l'état, en sachant que, malgré ses profusions, ses coffres se trouvèrent pleins de trésors assez considérables pour enrichir ses enfans, à qui l'empereur en fit distribuer une partie, et pour subvenir aux dépenses qu'exigeoit la capitale, dont les monumens tomboient en ruine. Avec ces sommes d'argent les murs de Constantinople furent relevés, et les églises réparées. La colonne de Justinien, dégradée d'abord par les Latins, qui, en 1204, en avoient enlevé les ornemens, et récemment par un orage, avoit besoin d'une réparation prompte, mais coûteuse. Les richesses d'Irène donnèrent le moyen de la faire. Andronic fit construire tout autour un escalier en bois sur la beauté duquel les historiens se sont extasiés, sans doute à cause de la nouveauté de ce genre de travail. Cette colonne étoit terminée par une statue équestre, qu'on rendit plus solide après l'avoir restaurée.

Il est temps de parler du jeune Andronic, petit-fils de l'empereur, et celui de tous ses enfans qu'il affectionna le plus et qui eut le plus d'empire sur son esprit. Il ne pouvoit s'en passer, le contemplant, l'admirant, n'étant heureux qu'à ses côtés. Cet enfant avoit reçu de la nature tout ce qui pouvoit justifier une pareille prédilection, mais ce n'étoit point dans l'intimité d'un prince foible, sans caractère, sans franchise, livré à des occupations mystiques, aux discussions fastidieuses de la théologie, qu'il pouvoit apprendre l'art de régner. Quand le jeune Andronic fut arrivé à l'âge où les passions font entendre un langage impérieux, il s'ennuya de la société de son père, se lia avec des courtisans

jeunes et libertins, et trouva des exemples plus faciles à suivre que ceux que lui donnoit l'empereur. Des plaisirs de tous les genres remplirent bientôt tous ses momens. Il se ruina. Pour payer ses dettes, il eut recours aux Génois de Galata, qui lui prêtèrent à de si gros intérêts que ses dettes augmentèrent. Il s'éloigna de la cour, voulut s'emparer du Péloponèse et des îles de la mer Egée, et s'y former une principauté. Mais il échoua dans cette entreprise. Cette conduite séditieuse acheva d'éloigner de lui l'empereur, qui se plut à l'humilier dès qu'il fut de retour à Constantinople, au lieu de le ramener par la douceur ou de le contenir par une sévérité salutaire. Un jour que ce jeune prince lui rendoit ses devoirs, sa couronne tomba de sa tête au moment où il s'inclinoit devant son aïeul. Celui-ci s'écria que Dieu ratifioit visiblement le jugement qu'il avoit déjà prononcé contre lui en le déclarant indigne du trône. Voir dans cet accident un pareil présage, c'étoit bien dans les idées du superstitieux Andronic. Mais son petit-fils, frappé de cette réflexion, ne douta plus de la haine de l'empereur. Plusieurs exemples, entre autres celui de Constantin, traité par son frère avec une si cruelle injustice, prouvoient que cette haine étoit à craindre quand on dépendoit d'Andronic. Ne pouvant la braver, le jeune prince tenta de l'apaiser. Il y réussit, en choisissant pour faire agréer ses soumissions un personnage ayant du pouvoir sur l'esprit de l'empereur qui rendit à son petit-fils une partie de ses bonnes grâces.

Simonide ne se pressoit pas de quitter Constantinople, où l'avoit conduite le soin de rendre à sa mère, l'impératrice Irène, les derniers devoirs. Dégoûtée de la Servie, et plus encore de son mari, elle formoit en secret le dessein de ne jamais retourner auprès de lui. Fatigué de ses délais, le crâle menaça l'empereur de venir la chercher à main armée. Andronic, effrayé AN. 1319.

d'une semblable menace, ordonne sur-le-champ le départ de sa fille. Celle-ci supplie en vain un père en qui la crainte dominoit la tendresse. Ne pouvant surmonter sa répugnance, Simonide se résout à prendre le voile plutôt que de se rendre en Servie. Dans ces temps de superstitieuse ignorance, l'autorité souveraine étoit forcée par l'opinion publique à respecter un cloître. En exécutant son projet à Constantinople, Simonide exposoit son père, qui auroit passé aux yeux du crâle pour être de connivence avec sa fille. Elle crut donc devoir attendre l'occasion, et se mit en route. Arrivée à Serres, elle feignit une indisposition causée par la fatigue du voyage, afin de se reposer dans cette ville pendant quelques jours. Dès la première nuit elle prit les habits monastiques, et s'offrit le lendemain dans ce costume aux regards de ceux qui l'accompagnoient. A l'étonnement qu'ils éprouvèrent à la vue d'une pareille métamorphose succéda la fureur. Ils se seroient peut-être portés à quelque extrémité, lorsque le prince Constantin, frère de Simonide, qui se trouvoit à Serres, usa de son autorité pour forcer sa sœur à reprendre ses premiers vêtemens. Il la livre ensuite aux Serves, et les charge de la mener au crâle.

AN. 1320. La santé du patriarche étoit altérée au point qu'il ne pouvoit plus continuer d'exercer ses fonctions. Il demanda et obtint d'Andronic la permission de les abdiquer. L'empereur lui donna le monastère de la Cyriotisse. Les vertus de Glycis, son savoir, la régularité de sa conduite, lui avoient concilié l'estime générale et le rendoient difficile à remplacer. On élut Gérasime, prêtre et moine, vieillard ignorant et sourd. Andronic présida, comme il avoit toujours fait, à ce choix.

Andronic avoit marié son petit-fils à la princesse Irène, fille d'un duc de Brunswick, croyant lui faire tenir une conduite plus régulière et mettre un frein à ses passions. Mais le jeune prince continua de les

satisfaire. Il voyoit souvent une dame de qualité dont les mœurs étoient scandaleuses. Soupçonnant un rival préféré, il fit investir sa maison par ses gardes avec l'ordre de tuer celui qui se présenteroit. Un étranger passant près d'eux, ils le percèrent de leurs flèches. C'étoit le prince Manuel, frère d'Andronic. On le transporta dans son palais, où il expira bientôt. A cette nouvelle, son père, l'empereur Michel, dont la santé depuis long-temps étoit languissante, succomba sous le poids de la douleur, et ne survécut que huit jours à son fils. Il mourut le 12 octobre 1320, n'étant âgé que de quarante-trois ans. C'étoit un prince médiocre, fils d'un père plus médiocre encore, et dont la mémoire a été flétrie par la perfidie avec laquelle il fit assassiner Roger Deflor. Du reste, comme il n'avoit que le titre d'empereur, et qu'il étoit aveuglément soumis à la cour de Constantinople, on ne peut rien présumer sur ses talens dans l'art de régner, n'ayant fait qu'obéir pendant sa vie.

Le jeune Andronic ne vit dans la mort de son père et du prince Manuel qu'un heureux événement qui le rapprochoit du trône. Au lieu d'être affecté de leur perte ou d'éprouver des remords, il eut beaucoup de peine à dissimuler sa joie. L'empereur, indigné de son insensibilité, de ses dérèglemens, résolut de le déshériter et de faire passer sa couronne sur une autre tête. De semblables projets n'ont l'approbation générale que lorsqu'on fixe son choix sur celui qui réunit tous les suffrages : autrement on ramène l'intérêt sur le prince qu'on veut exclure, et l'on ne fait que donner plus de force à ses droits. C'est ce qui arriva. L'empereur destina sa succession à Michel Catarrhus, bâtard, fils du prince Constantin, qui, ayant épousé malgré lui la fille de Musalon, ne voulant point avoir de commerce avec elle, vivoit en concubinage avec une femme nommée Catarrha. Ce fut ce bâtard qu'Andronic fit venir à sa

cour, élever sous ses yeux, et qu'il voulut revêtir de la pourpre impériale. Il l'avoit toujours à ses côtés, dans les assemblées, dans les synodes, dans les réceptions d'ambassadeurs, dans les conseils; enfin dans toutes les cérémonies. Il exigeoit pour lui les respects dus à l'héritier légitime. Michel Catarrhus n'avoit rien qui pût justifier un tel choix. D'une intelligence bornée, d'un caractère altier, il n'avoit pas assez de bon sens pour sentir qu'il devoit au moins plaire à son bienfaiteur; il lui résistoit souvent, et couroit le risque de l'éloigner de lui par ses manières et son indocilité. Mais la haine étoit la passion qu'Andronic aimoit le mieux à satisfaire. Non-seulement il supportoit les défauts de Michel pour se venger de son petit-fils, quoique le bâtard déplût à toute la famille impériale, mais il le combloit de caresses. Cette conduite causoit beaucoup d'humeur au jeune Andronic, qui ne l'attribua d'abord qu'aux caprices d'un vieillard; mais il ne tarda pas à en concevoir de sérieuses inquiétudes, quand l'intention de l'exclure du trône lui parut formelle. L'empereur la montra par un acte d'autorité qui ne laissoit plus aucun doute. Michel Paléologue avoit fait une loi d'après laquelle tous les fonctionnaires militaires ou civils devoient, à la mort du prince associé à l'empire, prêter serment à sa femme, à ses enfans, ou petits-enfans, et renouveler celui qu'ils avoient fait à l'empereur. Cette formalité devoit être remplie à la mort du prince Michel, et conséquemment le jeune Andronic, son fils, recevoir les sermens prescrits. Mais l'empereur défendit à ses sujets de rendre hommage à d'autres qu'à lui seul, et leur ordonna de reconnoître celui qu'il lui plairoit de désigner pour successeur.

Cette infraction de la part d'Andronic aux lois dont lui-même avoit profité excita des murmures. Une résolution aussi rigoureuse envers son propre fils suppose d'un côté de l'énergie et des moyens, de l'autre de

grandes fautes, ou plutôt de ces crimes odieux pour lesquels il n'est point de pardon ; et quand on la prend cette résolution, la politique exige qu'on s'empare aussitôt de celui qui en est l'objet, afin de le mettre hors d'état de nuire, et d'éviter une guerre civile. Mais le vieil et foible Andronic étoit incapable de faire ces réflexions ; et nous verrons que, pour n'avoir point calculé son projet, au lieu d'une guerre civile, il en eut trois à soutenir, fut obligé de partager l'empire, et d'abdiquer ensuite. Un seul fonctionnaire osa refuser de se conformer à l'ordre d'Andronic, déclarant que sa conscience lui faisoit un devoir de comprendre le jeune prince dans le serment qu'on exigeoit de lui. C'étoit Cantacuzène, depuis grand-domestique : il n'étoit alors que paracémomène. Il prêta le serment suivant l'ancienne formule. L'empereur dissimula le ressentiment qu'il éprouvoit de ce refus, d'autant plus marquant qu'il n'y en eut point d'autre. De son coté, le jeune Andronic, loin de témoigner des craintes à son aïeul, ou de se plaindre, continuoit de lui rendre des soins respectueux. L'empereur en eut de l'inquiétude, ne pouvant douter que le jeune prince ne fût sensible à l'exclusion dont il étoit menacé, et craignant qu'il ne se portât à quelque extrémité. Il crut donc qu'il étoit prudent de le faire surveiller, et d'avoir auprès de lui quelqu'un qui lui rendît compte de ses actions. Il jeta les yeux, pour remplir ce rôle, sur Syrgiane, fils d'un seigneur allié à la famille impériale. Il avoit eu deux fois l'administration d'une province, et deux fois été destitué à cause de ses projets ambitieux. C'étoit un homme doué de grands talens, et particulièrement de celui de l'intrigue. Il savoit se concilier l'amour du soldat et des citoyens par ses profusions. Convaincu de vouloir se faire indépendant et souverain dans la province confiée à son commandement, il fut condamné à une prison perpétuelle. Mais l'empereur, assiégé de sollicitations, lui

rendit la liberté, après avoir exigé de lui un serment de fidélité sur une image de la Vierge. Il reparut à la cour, plut aux courtisans, et bientôt s'insinua dans les bonnes grâces d'Andronic, qui le choisit pour espion, et lui donna toute sa confiance. Syrgiane avoit sa fortune à faire : l'empereur étoit vieux ; une longue carrière paroissoit s'ouvrir pour le jeune Andronic. Telles sont les circonstances d'après lesquelles ce confident, ne consultant que son ambition, lui sacrifia son devoir, et trahit l'empereur. Il alla trouver secrètement le jeune prince, et lui fit part de la mission dont il étoit chargé, lui conseillant de se retirer en Thrace ; de s'y faire un parti, ce que le mécontentement des habitans rendroit facile ; offrant enfin de diriger l'exécution de ce projet, d'en être l'âme, d'y consacrer sa fortune et ses soins, et ne mettant d'autre condition à ce dévouement que d'avoir la première place dans la confiance d'Andronic. Le prince le remercia, mais voulut consulter Jean Cantacuzène, grand-domestique, son ami, qui commandoit dans la Thrace, où Syrgiane devoit le remplacer. Celui-ci se rend auprès de Cantacuzène. Tous deux se concertent. Le grand-domestique est d'avis d'observer, d'être armés sans le paroître, de se tenir sur ses gardes, et de se préparer à l'événement. Syrgiane fut obligé de céder, quoiqu'il eût voulu un parti violent et prompt.

Après lui avoir remis le commandement de la Thrace, Cantacuzène prit la route de Constantinople, laissant à Gallipoli sa famille, afin de se réserver un prétexte pour faire des voyages dans cette ville sans exciter des soupçons. Il arriva près du prince au moment où celui-ci venoit d'acquérir une nouvelle preuve de la haine de son aïeul. Dans leurs précédens démêlés il avoit offert à l'empereur de rentrer dans la classe des citoyens, afin de lui ôter tout ombrage : Andronic avoit refusé. Sa haine étant augmentée, il se rappela l'offre faite dans un moment de dépit, trois ans auparavant ; et dé-

puta vers son petit-fils un sénateur pour lui dire qu'il acceptoit la proposition qu'il lui avoit faite, comme si elle étoit récente, lui promettant de l'affection et des égards, comme au prince à qui le trône devoit appartenir un jour. Le jeune Andronic répondit qu'il rétractoit une offre faite il y avoit long-temps, et sans réflexion ; qu'il seroit insensé s'il rejetoit une couronne que Dieu lui avoit destinée ; qu'on devoit lui faire son procès, s'il avoit mérité de la perdre ; ajoutant que, relativement aux fautes légères qu'il pouvoit avoir commises, il supplioit l'empereur de les lui pardonner. Cette réponse ne fit qu'augmenter la colère d'Andronic. Ce fut dans cette circonstance qu'arriva Cantacuzène. Ils se concertèrent tous les deux sur le parti qu'ils devoient prendre, et convinrent de s'assurer d'une place forte qui pût leur servir d'asile et de point de ralliement pour leurs partisans. Christopole, place fortifiée par la nature et l'art, fut préférée à Andrinople, trop voisine de la capitale, et trop éloignée de la mer. Ce premier point convenu, il fallut songer aux moyens d'accroître le parti, et de le rendre redoutable. Cantacuzène se chargea de ce soin. Il gagna bientôt Alexis Apocauque et Synadène. Le premier avoit, par son intrigue et ses talens, fait dans les finances une rapide fortune : le second étoit protostrator, et revenoit alors d'un gouvernement qui lui avoit été confié. Tous deux se dévouèrent à la cause du jeune Andronic. Cantacuzène lui procura un puissant allié : c'étoit le crâle de Servic. Il avoit envoyé près de l'empereur un moine nommé Callinique, pour réclamer un corps de deux mille Comans, que le prince retenoit à son service au-delà du délai convenu. Ce moine ne tarda point à s'apercevoir de la mésintelligence qui régnoit entre l'aïeul et le petit-fils. Il vit en secret celui-ci ; et de ces conférences il résulta un traité entre le crâle et le jeune Andronic. On fit ensuite des enrôlemens. A cause de

Synadène, dont la famille habitoit Andrinople, on choisit cette ville pour point de réunion, et l'on crut devoir renoncer à Christopole.

Pendant toutes ces menées le prince alloit toujours rendre ses devoirs à l'empereur, qui le traitoit avec mépris devant les sénateurs, qu'il faisoit asseoir, laissant debout son petit-fils. Celui-ci dévoroit en silence ces outrages. Mais l'ordre que lui donna son père de ne plus paroître en sa présence lui fit perdre patience et lever l'étendard. Il fait venir Syrgiane à Constantinople, et rassemble les chefs de la confédération pour les consulter sur les mesures qu'il falloit prendre. Synadène et Syrgiane proposèrent des moyens violens; le premier, de s'emparer d'Andronic, et le second de s'en défaire. Cantacuzène exprima l'indignation que lui causoit cet avis. Syrgiane, jaloux de ce personnage, qui étoit plus avant que lui dans les bonnes grâces du jeune prince, réplique avec aigreur et lui reproche l'intention de vouloir toujours faire dominer son opinion. Cantacuzène s'attache à faire voir l'énormité du crime qu'on vouloit commettre, les dangers auxquels on s'exposeroit, et ramène la question qui étoit de sauver le jeune Andronic, et non de détrôner son aïeul, encore moins de lui ôter la vie. Le prince, prenant la parole à son tour, déclare que, loin de vouloir rien entreprendre contre l'empereur, il s'offriroit à ses coups plutôt que de se défendre, s'il étoit dans l'impossibilité de fuir : il exhorte les conjurés à ne se permettre aucun propos injurieux contre son aïeul. On examina s'il étoit nécessaire de sortir de la capitale pour se mettre en sûreté. Tous les avis furent unanimes, et le prince partageoit cette opinion lorsque tout à coup on le vit dans l'incertitude et conclure qu'il falloit encore attendre, parce qu'Andronic pourroit changer à son égard. Ainsi cette réunion fut inutile. Syrgiane repartit pour la Thrace, et les choses restèrent dans le même état. Il étoit averti des démarches que faisoient

le grand-connétable et le grand logothète Métochite, pour le réconcilier avec son aïeul, et croyoit au succès de ces démarches, sachant la faveur dont jouissoit Métochite. En effet, Andronic, qui le croyoit un grand astrologue, s'enfermoit souvent et long-temps avec lui pour connoître l'avenir. Mais la haine dominoit le vieillard, et le jeune prince se flattoit en vain. Sa perte fut résolue. Andronic décida qu'il seroit jugé dans une assemblée composée des évêques et des dignitaires, et condamné à une prison perpétuelle. L'exécution de ce projet devoit avoir lieu dans les premiers jours d'avril. Le 5 de ce mois l'empereur fait donner à son petit-fils l'ordre de se rendre immédiatement au palais. Le jeune Andronic questionne l'envoyé, qui lui dit qu'il soupçonne qu'on veut lui faire subir un interrogatoire. D'après cet avis, les amis et les partisans sont avertis. Cantacuzène étoit absent. Le protostrator se rend seul, et fait voir au prince, qui paroissoit résolu d'obéir à l'ordre qu'il venoit de recevoir, le danger dans lequel il se trouvoit, ayant l'empereur pour juge et partie. Ces représentations sont interrompues par l'arrivée d'un second officier qui renouvelle l'ordre en termes plus pressans. Le prince obéit. Synadène le suit jusqu'au palais. Cantacuzène, en rentrant chez lui, ayant appris ce qui se passoit, vient retrouver le protostrator : tous deux rassemblent leurs affidés et les officiers du jeune Andronic; ils cernent le palais au nombre de trois cents. Malgré la promptitude qu'avoit mise l'empereur, il ne paroissoit point; et le jeune Andronic, las d'attendre, sortit et vint s'informer des mesures que ses amis avoient prises. Pendant qu'il les approuvoit, se recommandant à leur bravoure, l'eunuque Callicrinite vint l'avertir que l'empereur étoit arrivé. Andronic entra seul dans la salle du conseil. Parmi les juges on remarquoit le patriarche Gérasime, Théolepte, évêque de Philadelphie, Métochite et Acropolite, tous deux grands-logothètes,

et Nicéphore Chumne, garde du Caniclée. L'empereur, prenant la parole, accusa sans préambule son petit-fils d'être un homme dur, intraitable, arrogant, qui n'écoutoit que ses passions et refusoit de lui obéir. Le jeune prince l'interrompit avant la conclusion, demanda respectueusement à se défendre, et le vieil Andronic n'osa l'en empêcher. L'accusé rappelle les reproches qu'on avoit eus à lui faire, et qui ne prouvoient qu'une grande légèreté dans sa conduite. C'étoient des courses à cheval, des parties de chasse et d'autres divertissemens de cette espèce, auxquels il avoit eu tort de se livrer, puisque l'empereur blâmoit ces amusemens frivoles; mais que ce n'étoient point des crimes, et que depuis long-temps il avoit changé de conduite. Andronic, furieux, reproche à son petit-fils de n'être pas chrétien. C'étoit alors et la plus grande injure et l'accusation la plus grave. Cantacuzène et Synadène, ayant entendu l'empereur élever la voix, s'avancent au secours de leur jeune maître, qu'ils croient en danger. Le vieil Andronic, averti de ce mouvement, se sauve avec précipitation au fond de son palais; il consulte Métochite, et le charge d'aller trouver son petit-fils, de lui dire qu'il le regarde toujours comme coupable; mais qu'il veut bien lui pardonner à condition qu'il s'engagera par serment à persévérer dans la foi, à ne jamais conspirer, à révéler ses complices, enfin à ne jamais fuir de Constantinople. Le jeune prince répondit en disant qu'un serment étoit inutile, si, comme on l'en accusoit, il n'étoit pas chrétien; qu'il n'avoit point assez de fortune pour se faire un parti; que ses amis ne lui avoient jamais donné de mauvais conseils, et qu'enfin, si jamais il entendoit parler de quelque projet contre lui, bien loin d'attendre, il prendroit promptement la fuite. L'empereur, qui avoit suivi les pas de Métochite, écoutoit à la porte; il entre furieux, adressant de violens reproches à son fils, qui fit ses soumissions, et, malgré les obstacles qu'y mettoit Andronic,

lui baisa les pieds. C'étoit alors un devoir de rendre le baiser au visage. Le vieil empereur ne put s'y refuser, et l'on crut ou fit semblant de croire que les deux princes étoient réconciliés : mais le père vouloit toujours connoître les noms des partisans de son fils, et celui-ci persista dans son refus. Le premier prit le parti de le séparer de ses plus fidèles amis. Cantacuzène reçut l'ordre d'aller dans le Péloponèse en qualité de gouverneur ; il refusa, parce qu'il y avoit perdu son père. Alors l'empereur l'envoya en Thessalie pour s'opposer aux progrès des Catalans, qui, depuis qu'ils s'étoient emparés du duché d'Athènes, s'agrandissoient aux dépens de l'empire. Ils avoient récemment envahi une partie des états de Jean Ducas, despote et prince de Thessalie, dont la mort rendoit Andronic héritier de ses domaines. Cantacuzène ne pouvoit éluder une mission ainsi motivée ; mais il demanda l'argent, les troupes et les provisions nécessaires. Tout lui fut accordé. On ne lui donna que cinq jours pour sortir de Constantinople. Le protostrator reçut l'ordre de partir sans délai pour son gouvernement. De pareilles mesures, pour isoler le jeune Andronic, n'étoient pas de bon augure. Il fut averti par un billet anonyme que son aïeul vouloit le faire arrêter. Le patriarche Gérasime, qui s'intéressoit à son sort, lui confirma cet avis. Cantacuzène et le protostrator convinrent de ne pas s'éloigner de leur maître, et d'un rendez-vous à quelque distance de la capitale, où le jeune prince devoit les venir joindre. Syrgiane tint des troupes prêtes pour protéger sa fuite. Un jour, au lever de l'aurore, le jeune Andronic sortit de la capitale avec une nombreuse meute, des oiseaux de fauconnerie et les équipages de chasse. Il se rendit auprès de ses amis, et prit avec eux la route d'Andrinople, où sa présence causa la plus grande joie aux habitans de cette ville, qui, depuis la mort de l'empereur Michel, n'avoient plus de prince dans leurs murs.

AN. 1321. Le vieux Andronic, instruit de ce départ, donne ordre à Manuel Tagaris, grand-stratopédarque, de prendre une escorte suffisante et de lui ramener son fils pieds et poings liés; mais Tagaris lui fit sentir la difficulté de cette entreprise. Le jeune prince n'étoit point parti sans s'être concerté avec ses amis; sans avoir pris toutes les mesures pour assurer sa retraite; sans être déterminé à une défense vigoureuse, ne pouvant se dissimuler le sort qui lui étoit réservé. D'ailleurs, non-seulement on ignoroit le nombre de ses partisans, mais on n'avoit point de certitude sur les dispositions de l'armée, et l'on ne savoit pas si elle étoit plus portée pour l'aïeul que pour le petit-fils. Telles furent les considérations que fit valoir Tagaris, et qui détournèrent le vieillard de son projet. Ayant toujours une grande confiance dans les sermens, il en fit prêter à ses sujets un nouveau par lequel ils s'engageoient à ne pas prendre le parti d'*Andronic Paléologue*. C'est ainsi qu'il l'appeloit pour faire voir qu'il ne le regardoit plus comme prince impérial; mais en faisant ainsi songer au bâtard qu'il vouloit lui substituer, il établissoit un parallèle tout à l'avantage de celui qu'il prétendoit exclure. Malgré le serment on vit sortir de Constantinople des sénateurs, des officiers, des dignitaires, des citoyens qui se rendirent auprès du jeune prince. Les autres villes imitèrent cet exemple. En peu de temps Andronic eut une armée nombreuse; mais, comme on n'avoit point de magasins, cet événement n'ayant pas été prévu, il y eut beaucoup de désordre. Des brigands en profitèrent pour piller de tous côtés. Les caisses publiques furent enlevées, les moissons ravagées et beaucoup de maisons brûlées. Le vieil empereur eut recours à ses moyens ordinaires, c'est-à-dire au clergé; mais au lieu de le faire mettre en prières, il l'arme des foudres de l'Eglise, et par son ordre tous les partisans de son fils furent excommuniés. Le patriarche Gérasime étoit mort le jour de la

fuite du prince. On croit que, s'il eût vécu, il auroit fait à l'empereur des représentations sur les armes dont il faisoit usage, et qui ne servirent qu'à augmenter le parti du jeune Andronic. De tous les côtés on venoit se ranger sous ses drapeaux, et l'empereur voyoit abandonner les siens. Effrayé de cette désertion générale, il députa vers son petit-fils Callicrinite, premier cétonite, et Théolepte, évêque de Philadelphie. De juge du jeune Andronic, ce dernier devenoit ainsi ambassadeur auprès de ce prince, qui avoit paru devant lui comme un coupable. Ces deux envoyés étoient chargés d'offrir la paix et de souscrire à toutes les conditions. La mère de Syrgiane les accompagna comme une autre Volumnie : mais son mari n'étoit pas un nouveau Coriolan. Les ambassadeurs parurent pendant que le prince passoit une revue générale de ses troupes. L'objet de leur mission circule bientôt de bouche en bouche; les soldats les enveloppent, menaçant de les tuer. Callicrinite, épouvanté, tombe à genoux; l'évêque oppose aux sabres levés sur sa tête un maintien calme, et s'exprimant en homme qui ne craint pas la mort, les désarme par sa contenance. Andronic, ayant pris à part les deux envoyés, leur déclara qu'il n'avoit pris les armes que pour se défendre; que dans ce moment il ne pouvoit les faire déposer à son armée, parce qu'elle étoit trop exaltée; que pour cette raison il ne pouvoit conclure de traité; mais qu'ils pouvoient tranquilliser son père, et lui assurer que bientôt il seroit content de lui. Les ambassadeurs rendirent compte au vieil Andronic de l'attachement des soldats pour son petit-fils, et des bonnes dispositions de celui-ci. Après leur départ le jeune Andronic assemble son armée pour se plaindre de la manière avec laquelle les envoyés de son père avoient été reçus, et communiquer les propositions de l'empereur, qui offroit d'accorder tout ce qu'on demanderoit. Il invita cette multitude à donner son avis. Tous s'é-

crièrent qu'ils ne vouloient point de la paix; qu'il falloit exiger l'abdication d'Andronic, ou marcher sur Constantinople, déclarant que, si le jeune prince ne partageoit pas cette opinion, ils pourvoiroient à leur sûreté. Il répondit en les remerciant de leur zèle, et en remettant l'assemblée au jour suivant pour s'occuper de cette affaire, qui méritoit un sérieux examen. Le jeune Andronic passa la nuit en conférence avec Syrgiane, Cantacuzène, le protostrator et les chefs principaux. Tous approuvèrent la résolution de l'armée, convenant cependant qu'on ne pouvoit attaquer la capitale sans exposer la vie de l'empereur, et qu'il ne falloit point abandonner le plan qu'on s'étoit fait de ne jamais manquer aux égards qui lui étoient dus. Le lendemain Andronic harangue ses troupes, et leur expose, en les voyant toujours exaspérées, qu'il seroit imprudent de marcher sur Constantinople avant de s'être assuré des dispositions des pays et des villes situées sur les derrières de l'armée. Cette observation fut inutile; un cri général se fit entendre, et tous les soldats demandèrent à marcher sur-le-champ : ils sommèrent Cantacuzène de s'expliquer. Cet officier parle dans le sens de son maître, donne plus de développemens à son opinion, et démontre les dangers d'une attaque contre une ville immense qui pouvoit résister et être secourue. Sa voix ne fut point écoutée, et les troupes persistèrent avec une telle opiniâtreté, qu'en les refusant on couroit les plus grands risques. Andronic se vit donc obligé de diriger son armée sur Constantinople. Mais, fidèle à ses principes, il écrivit à son aïeul, l'instruisit de tout ce qui se passoit, des vains efforts qu'il avoit faits pour arrêter les soldats; lui traça la conduite qu'il devoit tenir pour opposer une résistance apparente, dont il profiteroit, en l'exagérant, pour faire prendre à son armée une autre direction. Ayant satisfait à ce devoir, il s'avance à petites journées. Il rencontra un corps de trois cents hommes que Venceslas, roi de Bul-

garie, mettoit à sa disposition sous les ordres d'un officier nommé Martin : mais on sut bientôt qu'il étoit chargé d'enlever le prince. L'empereur avoit envoyé à son petit-fils Eugénie, sa cousine, nièce de Michel Paléologue; elle venoit remercier le jeune prince et le prier de la part du vieil Andronic d'attendre, pour faire entrer son armée à Constantinople, qu'il eût mis ses jours en sûreté, en se retirant dans un couvent, ayant le projet de se faire moine. C'étoit un peu tard pour le bien de l'état. Touché jusqu'aux larmes, le prince rassemble ses principaux officiers, et les harangue pour leur prouver qu'il ne pouvoit sans impiété refuser la paix que lui faisoit offrir son aïeul. Il a soin de leur cacher le projet de retraite, craignant qu'on ne l'obligeât à le laisser exécuter. Cette circonstance est remarquable pour apprécier la sincérité des intentions du jeune Andronic. Son discours ayant produit l'effet qu'il désiroit, il renvoya de suite Eugénie à l'empereur, avec une lettre dans laquelle, conservant toujours le ton respectueux, s'excusant sur la nécessité des circonstances devenues impérieuses au point qu'il n'avoit pu les maîtriser, il propose un accommodement, dont les conditions étoient la cession du pays compris entre Selivrée et Christopole, ainsi que des impôts, des troupes et des villes de ce pays. Le vieil Andronic se réservoit la capitale et son territoire, les villes d'Asie, les îles, et du côté de l'occident la Macédoine et les provinces situées au-delà de Christopole, jusqu'aux frontières de la Dalmatie. L'impossibilité de congédier ses troupes, qui ne vouloient point servir l'empereur, forçoit à ce partage. Le prince terminoit en exprimant l'espoir de remettre un jour à son aïeul tout ce qu'il paroissoit s'attribuer, ainsi que sa propre personne. La sincérité de ce langage ne peut être révoquée en doute. L'empereur passa subitement de l'excès de la consternation à celui de la joie, et prouva de nouveau qu'il ne savoit pas plus se modérer dans l'amour

que dans la haine. Il donne à son petit-fils les éloges les plus exagérés; il veut qu'on le reconnoisse pour empereur; il fait lever l'excommunication lancée contre lui; et ce criminel d'état, d'une conduite scandaleuse, digne d'exécration, qui avoit mérité tous les supplices, est tout à coup un héros et le plus sage des hommes. Ces louanges firent bientôt place aux reproches. Apocauque avoit accompagné la princesse Eugénie; il étoit porteur du traité. L'empereur, qui se plaignoit de cet homme, prétendit que son petit-fils ne le choisissoit que pour le contrarier. En renvoyant le traité signé, il fit adresser ces reproches par Bardale, son premier secrétaire, et Callicrinite, un de ses chambellans, au jeune prince, qui répondit qu'Apocauque n'avoit aucun caractère, et ne devoit être considéré que comme un particulier porteur d'actes. Ainsi finit cette première guerre civile : mais la paix n'eut qu'une très-courte durée. Andronic ramena son armée à Andrinople; Irène, son épouse, vint l'y joindre. Il visita les villes de sa dépendance, et s'y fit reconnoître pour empereur, distribuant des récompenses à ses partisans. Quelques mois se passèrent ainsi, et la paix paroissoit assurée, lorsque le prince reçut des lettres dans lesquelles on le prévenoit des intrigues de Syrgiane pour le perdre auprès de l'empereur. Cet avertissement se trouva fondé. Syrgiane étoit jaloux de sa femme, à qui le jeune Andronic faisoit un accueil inquiétant, et de Cantacuzène, dont le crédit étoit plus grand que le sien. Le prince ne changea point de manières; et même, après avoir communiqué au gouverneur de la Thrace les avis qu'on lui donnoit, il lui proposa de lui rendre la liberté pour passer au service de l'empereur, l'assurant qu'il ne le trouveroit pas mauvais. Syrgiane répondoit par des protestations, se plaignoit avec une feinte colère des soupçons injurieux dont il étoit l'objet, et crioit à l'injustice. Sa prompte retraite en Thrace et la conduite qu'il y tint donnèrent la mesure de sa franchise.

Quand on apprit qu'il s'étoit rendu auprès du vieil Andronic, on ne douta plus de la guerre. Andronic rassemble sans délai ses troupes, leur annonce qu'au mépris des traités son aïeul se préparoit à l'attaquer, et qu'il faut se préparer à la guerre. On lui répond par des acclamations. Après avoir pris des mesures pour la défense de ses provinces, il vint mettre le siége devant Héraclée, dont les habitans venoient de se révolter. Mais, cette ville étant fortifiée et la saison rigoureuse, son armée ne tarda point à se décourager, et même elle ne dissimula point le désir qu'elle avoit de voir la paix rétablie. Du consentement d'Andronic, ils députèrent vers l'empereur un soldat nommé Calochérète, chargé d'une lettre dans laquelle on faisoit au prince des observations sur l'infraction des traités, sur la nécessité de rétablir la concorde dans la famille impériale, et l'on demandoit la paix, en mêlant à la prière les reproches et les menaces. L'envoyé fut fort mal reçu. Dans son impatience, le jeune Andronic s'avançoit vers Constantinople pour aller lui-même connoître les dispositions de son aïeul. De Rhége il lui envoya de nouveaux ambassadeurs, qui avoient ordre de revenir sans délai. C'étoit bien mal connoître le vieil Andronic. Ils furent retenus pendant deux semaines. Le jeune prince arrive aux portes de la capitale, fait inviter les sentinelles à prévenir l'empereur ; mais ses envoyés sont reçus par une grêle de traits qui les oblige à se retirer. Les troupes restèrent campées dans les environs pendant trois jours. L'intempérie de la saison força le prince à les ramener à Didymotique, pour les y mettre en quartier d'hiver. Le frère du crâle de Servie l'abandonna pour se ranger sous les drapeaux de l'empereur : Syrgiane l'inquiéta par des mesures actives et vigoureuses, et par la corruption. Il débaucha le gouverneur de Sténemaque et de Zépène, se saisit de Rhédeste, d'Aspres et de Sergence, la première par trahison, les deux autres à main

armée. Ces événemens causèrent tant de chagrin au jeune Andronic, qu'il en tomba malade, au point que sa santé ne se rétablit jamais. L'empereur avoit envoyé à Thessalonique son fils, le despote Constantin, avec ordre de s'emparer de l'impératrice, veuve de Michel et mère d'Andronic, pour la faire conduire à Constantinople. Cet ordre fut exécuté avec une brutalité révoltante. Sur ces entrefaites, Urosc, crâle de Servie, mourut, et Simonide en fut délivrée. Elle partit aussitôt pour revenir à Constantinople. Comme Urosc avoit construit quarante-huit monastères, les moines en ont fait un saint. Ce saint eut à la fois deux femmes, vécut en concubinage avec une troisième, fit au même instant deux traités, l'un avec Andronic, et l'autre avec Charles de Valois, s'engagea par serment à changer de religion, si les Latins reprenoient la capitale, et resta schismatique; prit dans la guerre civile le parti du fils contre le père, trahit ensuite le premier, et se joua toujours des conventions qu'il avoit conclues.

An. 1322. Le jeune Andronic se trouvoit dans une position critique, n'ayant plus les moyens de solder son armée. Cantacuzène les lui fournit de ses propres deniers, et vint à son secours. Ils commencèrent la campagne par le siége et la prise d'Aspres. Il envoya d'abord sommer cette ville de rentrer sous sa domination, promettant d'oublier le passé. Mais les habitans reçurent cette proposition avec un mépris insultant, et même tirèrent sur les envoyés. Le prince fit donner l'assaut, et s'empara de la place. Il traita avec douceur les assiégés, leur fit rendre ce qui leur avoit été pris par ses soldats, et laissa la garnison libre de se retirer ou d'entrer à son service. L'infanterie se rangea sous ses drapeaux; la cavalerie, ne voulant point abandonner la cause de l'empereur, usa de la liberté qu'on lui donnoit. Le jeune Andronic eut la générosité de leur faire délivrer de l'argent et des provisions. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres.

Garelle, Rhédeste, Sergence, se rendirent, et les affaires du jeune prince commençoient à se rétablir. Il auroit pu goûter les plaisirs de la vengeance, s'il avoit eu moins de noblesse dans l'âme. On venoit de lui livrer Constantin Paléologue, grand-stratopédarque, qui l'avoit indignement trahi, non-seulement en débauchant les troupes confiées à son commandement, mais en traitant avec barbarie tous ceux qui restoient fidèles au jeune prince. L'un des plus dévoués étoit Syrpane. Paléologue le sépara de sa femme, de ses enfans, le fit frapper tous les jours par des bourreaux, marquer à la joue avec un fer rouge, et finit par le mettre au cachot. Syrpane parvint à s'évader, à rassembler assez de partisans pour combattre Constantin. Celui-ci fut livré par les siens au jeune Andronic, à qui Syrpane demanda la grâce de son ennemi. Cette demande parut d'autant plus extraordinaire, qu'il portoit sur sa figure la marque des outrages qu'il avoit reçus. Frappé de cette grandeur d'âme, Andronic lui accorda la grâce de Constantin, en s'écriant qu'un empereur devoit imiter l'exemple que lui donnoit un barbare, qui rendoit le bien pour le mal. Les troupes du prince battirent complètement celles de l'empereur à Thessalonique, et s'emparèrent du prince Constantin, frère du vieil Andronic, à qui celui-ci destinoit la couronne. Il fut conduit au jeune prince; et comme il craignoit la mort, il prit la robe de moine. Tous les soldats l'auroient mis en pièces, si son neveu ne les eût apaisés. On crut satisfaire les passions du jeune Andronic en maltraitant son oncle. On le mit au fond d'un puits, dans lequel on lui jetoit des alimens. Andronic fit cesser ce traitement dès qu'il en eut connoissance, et donna des ordres pour que son oncle fût transporté dans un lieu sain, et qu'on eût pour lui tous les égards dus à son rang. L'occasion de se venger se présente encore, et le prince s'y refuse. Constantin Paléologue, grand-papias, Zaridé et Senna-

chérim, protallagator, lui sont amenés pieds et poings liés. Tous les trois avoient insulté à la mère du prince en la livrant au vieil Andronic. Ils méritoient des supplices pour les traitemens qu'ils avoient fait éprouver à l'impératrice. Le prince se contenta de faire couper la barbe et les cheveux aux deux derniers, et de mettre le premier en prison. Peu de temps après, il leur pardonna à tous les trois. L'empereur avoit appelé les Turcs à son secours contre son petit-fils. Ils s'étoient réunis aux Grecs, et marchoient contre le jeune Andronic. Ce prince ne les attendit pas. Il partit de Didymotique, s'avança contre eux et les mit en déroute. Ils se réfugièrent à Constantinople, où l'empereur voulut, mais en vain, les retenir. Dans le même temps l'île de Lemnos envoya des députés au jeune Andronic pour lui demander un gouverneur, déclarant qu'elle ne vouloit plus reconnoître son aïeul. Ce dernier, voyant les progrès que faisoit le parti de son petit-fils, consulta pour savoir ce qu'il avoit à faire, non son sénat ou ses conseils, mais l'Ecriture sainte. Il l'ouvrit au hasard, dans le dessein de se conformer aveuglément au conseil qu'il trouveroit dans le premier verset offert à sa vue. Les historiens ne désignent point le verset d'après lequel ce prince superstitieux se décida. Ils ont seulement conservé la lettre qu'il écrivit à son petit-fils, dans un style dévot et dans les termes les plus soumis. Cette lettre fut portée au jeune Andronic par Isaac, moine du mont Athos. Malgré l'expérience, qui ne lui permettoit pas plus de douter de la mauvaise foi que de l'incapacité de son aïeul, le jeune prince étoit disposé à lui remettre son armée, ses provinces et sa personne. Cantacuzène partageoit cette opinion. Tous deux croyoient obtenir par ces généreux sacrifices une solide paix. Mais il falloit le consentement des officiers et des troupes : on tint plusieurs assemblées. La juste méfiance des uns, l'ambition des autres, rendirent la négociation difficile. Enfin le prince arracha

plutôt qu'il ne l'obtint une adhésion au parti qu'il proposoit [a]. Le moine Isaac fut chargé d'aller rendre compte à l'empereur de tout ce qui se passoit, et particulièrement de la répugnance qu'avoit montrée l'armée. Le jeune Andronic demandoit, en remettant tout à son aïeul, que chaque soldat conservât l'arpent de terre qui lui avoit été accordé, que la solde des troupes fût payée; enfin, quant à ses propres intérêts, il s'en remettoit à lui. La surprise de l'empereur fut égale à sa joie. Il redevenoit ainsi maître de tout l'empire. La capitale fit des réjouissances publiques; la cour admira le désintéressement du jeune prince; le vieillard sortit de Constantinople pour aller au-devant de son petit-fils, qui s'avançoit pour lui rendre hommage. L'entrevue fut touchante. Andronic passa quinze jours au palais impérial; on le traita comme l'auteur de la prospérité publique, et l'on ne manqua pas de le combler d'éloges, en attendant l'occasion de tenir un langage contraire, comme on l'avoit déjà fait.

A peine le jeune Andronic avoit-il déposé les armes, qu'il fut forcé de les reprendre, non pas encore contre son aïeul, mais contre les Bulgares. Venceslas, roi de ce peuple et beau-frère d'Andronic, venoit de mourir. Il laissoit la couronne à Tertère son fils. Les troupes de celui-ci firent des excursions sur les terres de l'empire et s'emparèrent de Phillibe, ville anciennement bâtie par le père d'Alexandre, et cédée au jeune Andronic par son aïeul. Maître de cette place, les Bulgares marchent sur Andrinople. Le prince, qui étoit retourné à Didymotique, rassemble des troupes, bat ces barbares, les poursuit, et les fait rentrer dans leur pays. Il y entre bientôt après avec une armée nombreuse, qui revint chargé d'un butin immense. Cette campagne finie, Andronic se rendit auprès de l'empereur. Il apprit à son retour AN. 1323.

[a] On lui déclara par acclamation *qu'il étoit le maître*, et *qu'il feroit ce qu'il lui plairoit.*

que Syrgiane étoit en prison. Le résultat de la réconciliation des deux princes ne pouvoit que lui être désavantageux. Voyant son ambition trompée et ses intrigues inutiles, il en conçut un dépit violent. Il se plaignoit amèrement, recherchoit tous ceux qu'il supposoit devoir être mécontens, et plus particulièrement Asan, surnommé *Andronic*, qui chassé, par le petit-fils, du Péloponèse, dont il étoit gouverneur, n'avoit reçu du grand-père aucune récompense. Il étoit fils d'Asan, l'ancien roi des Bulgares et despote de Romanie. Il écouta Syrgiane, eut l'air de partager ses opinions, et le dénonça à l'empereur, qui fit mettre en prison le mécontent. Cet ambitieux étoit tellement haï du peuple, que sa maison fut pillée et détruite de fond en comble. On lui fit son procès. Mille voix s'élevèrent contre lui; mais en l'accusant on n'avoit pas de preuves. Andronic consulta son petit-fils, qui se récusa, parce qu'ayant à se plaindre de l'accusé, il ne pouvoit être son juge. L'empereur le condamna à une prison perpétuelle, dans laquelle il devoit être enchaîné à un poteau.

Le jeune Andronic reprit une seconde fois les armes contre les Bulgares, et voici à quelle occasion. Tertère II ne régna que quelques mois. Après sa mort, plusieurs villes se soumirent à l'empereur. Dès lors il y eut deux partis en Bulgarie. Les grands et le plus grand nombre des citoyens décernèrent la couronne à Michel, gouverneur de Vidène, et l'installèrent à Ternove. Un parti se déclara pour Boésilas, frère du dernier roi, qui vivoit à Constantinople. Boésilas se mit en campagne, conquit une partie de la Bulgarie, et offrit à l'empereur de se reconnoître pour son vassal, s'il vouloit lui permettre de prendre le titre de despote. Le jeune Andronic, de son côté, reprenoit les villes que Tertère avoit enlevées aux Grecs. Il fut arrêté devant Philippopole, en Thrace, pendant quatre mois. Comme il devoit concerter ses opérations avec Boésilas, il confia

le siége à George Brienne, qui prit la ville en peu de jours et s'avança vers Potuque, où Boésilas devoit se rendre. Mais celui-ci, retardé par un accident, n'arriva pas; ce qui fit manquer la campagne. Michel, son rival, fit beaucoup de progrès, et Boésilas fut obligé de se sauver à Constantinople. Michel, ayant épousé Théodora Paléologine, veuve de Venceslas et sœur du jeune Andronic, fit la paix avec l'empereur, et même conclut un traité d'alliance. Cent vingt mille Tartares septentrionaux entrèrent en Thrace et désolèrent ce pays; Andronic parvint à les battre près d'Andrinople, et délivra son pays de ces barbares.

Le vieil et dévot empereur, pendant que son petit-fils combattoit les ennemis de l'état, put se livrer à son goût pour les affaires de l'Eglise. Une des plus importantes étoit l'élection d'un patriarche à la place de Gérasime, mort l'année précédente. Andronic choisit un moine du mont Athos nommé Isaïe, éloigné du sacerdoce à cause de ses mœurs scandaleuses et de son incapacité. Il fut élu le 30 novembre 1323. Son premier soin fut d'obtenir le rappel de l'échanson Alexis Philanthropène, qui, vingt-huit ans auparavant, avoit eu les yeux crevés pour avoir voulu se faire déclarer souverain par son armée.

Le jeune Andronic, à peine de retour à Constantinople, apprit la mort de sa femme, la princesse Irène. An. 1324.
Son aïeul voulut qu'il se remariât. Après s'être concertés tous les deux pendant long-temps, ils fixèrent leur choix sur Jeanne, fille d'Amédée v, comte de Savoie, et députèrent, pour en faire la demande, deux ambassadeurs au prince régent, qui étoit déjà entré pour le même objet en pourparler avec des envoyés du roi de France. Le comte de Savoie préféra l'alliance d'Andronic, parce que Jeanne recevoit le titre d'impératrice. Cantacuzène, dans son histoire des deux Andronics, conclut de cette préférence que *non-seulement les bar-*

bares, mais aussi les Italiens et les autres peuples les plus polis, avouent que l'empire romain surpasse tous les états de la terre en magnificence et en grandeur [a]. Il est probable que la maison de Savoie pensoit comme Cantacuzène, et certain que cet empire ne *conservoit aucun vestige de la langue ni des mœurs des anciens Romains*, et que *ses princes, dégénérés, se paroient des vains titres de César et d'Auguste* [b]. C'est par un étrange abus de mots qu'on l'appeloit *empire romain*. Pour répondre à l'idée du comte, Andronic le vieux voulut faire sacrer son petit-fils, afin que la nouvelle épouse fût reçue en qualité d'impératrice. Cantacuzène entre à cette occasion dans le détail des cérémonies du sacre, dont il n'est pas inutile de rapporter quelques

AN. 1325. particularités. Ce sacre eut lieu le 2 février 1325. Le patriarche, les dignitaires, les officiers et le peuple, se rassemblent au palais. On place le prince sur un bouclier dont le devant est soutenu par le père et par le patriarche, et le derrière par les despotes et le sébastocrator. Ils lèvent le bouclier aussi haut qu'ils le peuvent, et montrent le jeune empereur au peuple. Ensuite on le conduit à l'église; on le met dans un cabinet construit exprès et qu'on détruit ensuite : là on le revêt de la robe de pourpre, et la couronne est placée sur sa tête. Il sort dans ce costume, monte sur un échafaud, et s'assied sur un trône d'or. Il en descend au tiers de la messe, va se placer au pupitre près du patriarche, et dépose sa couronne. Le prélat fait les prières accoutumées, après lesquelles le père de l'empereur, recevant des mains des diacres la couronne, la place sur la tête de son fils avec le patriarche, qui chante ces mots : *Il en est digne*. Ces mots sont répétés trois fois par les assistans et par le peuple. Le premier des diacres adresse ces paroles au nouvel empereur : *Régnez de manière à ce que Dieu se souvienne de votre empire dans son royaume, mainte-*

[a] Cantac. liv. 1, ch. 40.

[b] Gibbon, hist. de la décad. t. 1.

nant et dans les siècles des siècles. Le soir de ce jour le prince fait jeter au peuple par un sénateur des *épicombes :* ce sont des petits sacs de toile contenant chacun trois pièces d'or, trois d'argent, et trois de cuivre. Telles sont les cérémonies qui étoient observées au sacre des empereurs grecs, et qui le furent à celui d'Andronic [a]. Son aïeul fit dans la marche une chute, qu'il regarda comme un mauvais présage, et qui renouvela contre son petit-fils ses anciennes dispositions. L'impératrice, qui prit le nom d'*Anne*, n'arriva que l'année suivante à la cour de Constantinople. Elle y parut avec un éclat et une pompe qui prouvoient, par les sacrifices que faisoit la maison de Savoie, le prix qu'elle attachoit à l'alliance d'Andronic. La princesse étoit accompagnée d'un grand nombre de cavaliers, de seigneurs, tous richement équipés. Ils introduisirent à Constantinople l'usage des tournois, qui, avant cette époque, y étoit totalement inconnu. An. 1326.

Le projet qu'avoit eu précédemment le vieux Andronic de changer l'ordre de succession au trône et d'en exclure l'héritier légitime pouvoit être un germe de divisions. En voyant que l'empereur choisissoit un bâtard, les princes de la famille impériale dûrent se croire des prétentions fondées et des droits à la couronne. L'un d'eux, Jean, fils de Constantin Porphyrogénète, et neveu de l'empereur, voulut se rendre au moins indépendant. Dans ce but, il rechercha l'alliance d'Etienne, An. 1327.

[a] Une partie a été conservée dans le sacre des empereurs d'Allemagne, des rois de France, etc. Dans ceux-ci, les engagemens que contractoit le prince envers le peuple étoient moins implicites. A Constantinople, on se contentoit de proclamer qu'il *étoit digne*, et de lui rappeler que Dieu le surveilloit ; c'étoit toujours l'avertir qu'il avoit des devoirs à remplir. En Allemagne, l'électeur demande au prince s'il veut *gouverner l'empire avec justice, le défendre avec valeur, en conserver les droits, protéger les foibles et les pauvres.* Il n'étoit sacré qu'après avoir fait des *réponses convenables, confirmées par un serment sur les Évangiles.* Dans *l'ancien* cérémonial de France, les mêmes engagemens étoient pris. Il y a de plus une formalité remarquable : le connétable s'avançoit du côté du peuple, et lui demandoit s'il vouloit de . . . . . pour roi.

nouveau crâle de Servie, en fit son gendre, et se concerta avec lui sur les moyens de s'ériger en souverain. Les deux fils de Métochite, grand-logothète, entrèrent dans le complot. Le crâle leva des troupes et les conduisit avec Jean sur les terres de l'empire, qu'ils ravagèrent. Andronic le vieux offrit à son neveu la dignité de César. Celui-ci l'accepta, promettant de rester tranquille. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort subitement peu de jours après qu'elle lui eut été accordée.

Le jeune Andronic avoit établi sa cour à Didymotique. En s'y rendant il apprit qu'une bande de Turcs désoloient le pays, et marcha contre eux. Il les battit ; mais il fut blessé et courut les plus grands risques. Dans le même temps les provinces asiatiques étoient ravagées par Othman. Il enleva aux Grecs une multitude de villes situées sur le Méandre, la Bithynie, et la ville de Pruse, qui étoit importante et qui resta toujours sous la domination des Turcs. Othman, après cette conquête, mourut à Néapolis. Les Grecs, à la puissance desquels il porta un coup mortel, et les Turcs, qui lui doivent la leur, ont, dans le langage qu'ils ont tenu sur ce prince, exagéré le mal et le bien. Il ne fut ni aussi cruel que l'ont peint les premiers, ni aussi parfait que le représentent les seconds.

On fit dans le même temps à l'Europe un appel inutile pour une nouvelle croisade. Ce fut un noble vénitien nommé Marin Sanuto. Etudiant avec soin les moyens employés dans ces expéditions hasardeuses et la marche qu'on avoit tenue, il imagina un plan d'opération que même aujourd'hui on ne lit pas sans intérêt, à cause des détails qu'il donne sur la géographie, la marine, la construction des galères, le commerce de l'Inde et de l'Arabie. Sentant qu'une croisade ne pouvoit avoir lieu sans l'intervention d'Andronic, pour l'obtenir il démontroit aux souverains de l'Europe la nécessité de renoncer au projet de conquérir le trône de

Constantinople. Il pressoit en même temps le vieil empereur de renoncer au schisme et de se réunir aux Latins contre les infidèles; il s'offroit pour être intermédiaire dans cette importante négociation. Andronic ne répondit point à ses avances. Les princes européens parurent mieux disposés et goûtèrent le projet de Sanuto, que le silence de l'empereur fit abandonner. Un prince plus habile que ne l'étoit le foible vieillard auroit tenu probablement la même conduite, n'oubliant pas combien le séjour d'une armée de croisés avoit été funeste à l'empire grec un siècle auparavant.

Au moment où ce projet étoit proposé, les habitans de Crète ou Candie se révoltèrent contre les Vénitiens, qui envoyèrent dans cette île Justinien-Justiniani pour mettre les rebelles à la raison. La sédition fut si considérable, que la république se vit au moment de perdre cette île qu'elle avoit achetée du marquis de Montferrat. L'histoire a conservé le souvenir de la conduite de Michel Psamérilinge, chef des révoltés. Vaincu par les Vénitiens, il tue son cheval, présente son sabre à l'un de ses esclaves: « Coupe-moi la tête (lui dit-il), porte-« là au général ennemi; il te récompensera, et tu m'é-« pargneras l'horreur de me voir entre les mains de nos « tyrans. Jouis avec eux de ma mort. » Après plusieurs actions meurtrières, les Grecs rentrèrent dans le devoir. L'empereur refusa de venir à leur secours.

Il semble que rien ne devoit troubler l'harmonie qui régnoit entre les deux princes. La générosité de l'un, qui, deux fois maître de l'empire, l'avoit rendu deux fois à son aïeul; la reconnoissance que l'autre avoit exprimée en faisant sacrer et couronner son petit-fils, paroissoient devoir garantir la paix, et la rendre solide et durable : mais avec un prince foible, superstitieux, accessible aux préventions, il n'est ni garantie ni sécurité. Le jeune Andronic reçut des avis auxquels il refusa de croire. On le prévenoit que son aïeul vou-

loit reprendre les armes contre lui : cet avis ne l'empêcha point d'aller visiter son beau-frère Michel, roi de Bulgarie. Tous deux conclurent ensemble un traité secret d'alliance offensive et défensive en cas d'événement. Elle étoit nécessaire à tous les deux. L'un craignoit le crâle de Servie, dont il avoit répudié la sœur pour épouser celle d'Andronic : l'autre avoit des inquiétudes sur les dispositions de son aïeul. A son retour, il reçut de nouveaux avertissemens. Il en donna communication à Cantacuzène, ainsi qu'à Synadène, protostrator, qu'il consulta. Comme le jeune prince n'avoit donné aucun motif de plainte, ils conclurent que, si l'empereur étoit indisposé contre son petit-fils, ce ne pouvoit être que par une suite de l'influence qu'exerçoient sur son esprit Métochite, grand-logothète, et Paléologue, protovestiaire, fils d'une sœur du vieil Andronic, et tous deux ennemis jurés du jeune prince. Voici la cause de cette haine. Les enfans de Métochite avoient, comme nous l'avons rapporté, trempé dans la conspiration de Jean le panhypersébaste. Ils écrivirent des lettres qui tombèrent entre les mains du jeune Andronic. Ce prince les fit passer au père, au lieu de les envoyer à l'empereur. Loin de reconnoître ce service, Métochite répondit avec une hauteur insultante. Il traita, dans le même temps, avec une égale arrogance le protovestiaire, qui confia au jeune prince le projet de le faire expirer sous le bâton. Andronic voulut l'en détourner, et, n'en pouvant rien obtenir, lui défendit d'autorité, et en le menaçant de le faire punir, de rien entreprendre contre le grand-logothète. Métochite et Paléologue se réconcilièrent dans la suite, et s'unirent contre le prince, dont la supériorité les blessoit. Le protovestiaire, nommé gouverneur de Bellegrade, reçut l'ordre de se rendre dans cette place, et de s'y préparer à la guerre. Le jeune Andronic, accompagné de Cantacuzène, se décide à venir à Constantinople pour véri-

fier l'état des choses; mais il reçoit en route défense d'entrer dans cette capitale, parce qu'il avoit violé la paix. Le prince écrit pour se justifier, rendre compte de sa conduite, et prier son aïeul de lui faire part des griefs qu'il croyoit avoir contre lui. Il demandoit qu'on écoutât Cantacuzène, si sa présence étoit odieuse. Le grand-domestique écrivit de son côté pour faire à l'empereur de respectueuses remontrances, le conjurant de ne point prêter l'oreille aux personnes mal intentionnées, et de permettre que son petit-fils vînt plaider sa cause. Andronic le vieux savoit que ce prince avoit dans la capitale un grand nombre de partisans, et qu'il étoit aimé du peuple. Il sentit le danger de sa présence, et refusa sa demande. Le jeune Andronic, pour ne négliger aucun des moyens de conserver la paix, crut devoir s'adresser au patriarche Isaïe. D'après les instances de ce prélat, l'empereur consentit à nommer une commission composée d'évêques, de sénateurs, et d'archimandrites, au nombre de vingt-quatre, qui se rendirent auprès de son petit-fils pour lui communiquer les chefs d'accusation, et recevoir ses réponses. Le lendemain de leur arrivée, Andronic convoqua ses principaux officiers avec les commissaires envoyés près de lui. L'archevêque de Bulgarie exposa l'objet de sa mission. Andronic renouvela les protestations de son innocence, et fit observer que dans le cours de la discussion il seroit peut-être obligé de démontrer l'injustice de son aïeul envers lui, mais qu'il ne le feroit que pour l'intérêt de sa défense : il provoqua la rigueur des lois s'il étoit coupable, et demanda l'énoncé précis des fautes qu'on avoit à lui reprocher. Trois principaux chefs d'accusation furent mis en avant par les commissaires. Dans le premier, on prétendoit que sa conduite étoit scandaleuse, et qu'il se livroit à la débauche. Ces assertions sans preuves furent facilement réfutées. Le second chef consistoit dans les mesures prises par le jeune prince envers des

officiers placés par son aïeul, et qu'il avoit chassés de leur gouvernement. Il répondit, en prouvant qu'ils étoient autant de tyrans qui accabloient le peuple de vexations. Par la troisième et dernière accusation, on reprochoit au prince d'avoir forcé les gardes du trésor à lui délivrer quatre mille pièces d'or, sans l'autorisation de l'empereur, à qui il s'étoit engagé d'obéir comme un sujet à son souverain. Andronic ne nia point ce fait; mais il le justifia en prouvant qu'il n'étoit point payé, et qu'on lui devoit des sommes bien plus considérables. Après avoir donné ces explications, il entra dans des détails circonstanciés sur les projets qu'avoit contre lui le vieil Andronic. Pièces en main, il prouva chaque fait. Il avoit intercepté des lettres que ce prince écrivoit au protovestiaire, et dans lesquelles l'intention de prendre les armes contre le jeune Andronic étoit clairement exprimée. Il en donna connoissance, et termina cette lecture par celle d'une lettre adressée au protovestiaire par son beau-père Cocalas, grand-logariste, qui étoit présent à l'assemblée. Celui-ci recommandoit à son gendre beaucoup de précaution relativement à sa correspondance, et pour empêcher qu'elle ne tombât entre les mains du prince; il l'avertissoit que ce dernier étoit entouré de créatures vendues à son aïeul, et qui n'attendoient qu'un signal pour le lui livrer. Avant cette lecture, le grand-logariste avoit pris un ton impertinent avec Andronic; il fut frappé comme d'un coup de foudre, et, pour cacher sa confusion, il se retira dans l'assemblée. Tous les commissaires, convaincus de l'innocence du prince, et de l'injustice dont il étoit l'objet, l'exhortèrent à ne pas réclamer dans le moment la totalité des sommes qui lui étoient dues depuis plusieurs années, soit pour sa maison, soit pour la solde de ses troupes. Ils repartirent ensuite pour aller rendre compte de leur mission; mais ils avoient été prévenus par le grand-logariste. Lorsqu'ils se présentèrent à l'em-

pereur, ils en reçurent un accueil brusque, l'ordre de se retirer, et de ne point reparoître, jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de les faire appeler. Les commissaires ne laissèrent point ignorer ce qui s'étoit passé, et le récit qu'ils en firent augmenta l'intérêt qu'on portoit au jeune Andronic. L'empereur en fut alarmé; mais, au lieu de calmer les esprits, il décria de nouveau son petit-fils, et les plaintes qu'il faisoit contre lui étoient le sujet de ses entretiens. Il alla même au point de donner des ordres pour rassembler le patriarche et les évêques, et leur députa un sénateur chargé d'accuser en son nom le prince d'avoir voulu lui enlever la couronne. « Il ne pouvoit laisser le trône à un étourdi, « sans cesse occupé de la chasse, qui nourrissoit une « meute de mille chiens, autant d'oiseaux de fauconnerie, et un nombre égal d'officiers et de valets; à un « homme qui passoit sa vie dans la débauche, qui avoit « fait poignarder son frère, enfin, qui ne savoit pas « gouverner ses propres affaires. L'intérêt de l'état « exigeoit impérieusement l'expulsion d'un pareil « homme. » Tels furent les griefs du vieillard. C'étoient les mêmes qu'il avoit articulés lors de leur première rupture. Il ne faisoit que les répéter. Il concluoit par demander que l'on retranchât le nom du jeune prince des prières de l'Eglise. Le clergé fit des représentations, insista pour que les commissaires fussent entendus, ajoutant que ce seroit une odieuse injustice que de les refuser. Cette résistance ne fit qu'aigrir Andronic, qui répondit que personne n'avoit droit de lui dicter la conduite qu'il devoit tenir; et, sachant que le patriarche prenoit ouvertement la défense de son petit-fils, il lui fit dire de se mêler des affaires de l'Eglise, et non de celles de l'état. Isaïe, loin d'être intimidé, tint un langage plus hardi. Ce prélat déclara avec énergie qu'en montant sur le siége de Constantinople, il n'avoit point pris l'engagement d'obéir aux caprices de l'empereur,

mais celui de le ramener à son devoir toutes les fois qu'il s'en écarteroit. Il rappela la belle conduite du jeune Andronic dans le temps où il traitoit d'égal à égal avec son aïeul; il fit observer que ses fonctions patriarchales l'obligeoient à défendre ceux qui étoient injustement persécutés, et conséquemment le prince, à le protéger; qu'il commettroit un crime en l'abandonnant; enfin, rappelant l'auguste cérémonie du sacre, il finit par inviter l'empereur à ne pas prêter aussi facilement l'oreille à la calomnie. Le vieillard, outré de ces remontrances, fit conduire immédiatement en prison ceux qui venoient les lui faire de la part d'Isaïe. Ce prélat, loin de s'adoucir, rassembla le peuple, et prononça une interdiction contre tout ecclésiastique qui supprimeroit, conformément à l'ordre de l'empereur, le nom d'Andronic des prières publiques. Le prince, furieux, fit enfermer dans le monastère de Mangane le patriarche, après avoir forcé quelques évêques à prononcer contre ce pontife une sentence d'interdiction.

An. 1328. Cette violence montroit assez au jeune Andronic que tout espoir de réconciliation étoit perdu. Il rassembla son conseil. Cantacuzène et Synadène furent d'avis de prendre les armes et de se mettre en défense, parce que tous les moyens étoient épuisés. Quoique le prince en convînt, il voulut persister dans le système qu'il avoit adopté, et tenter encore des démarches pour ramener son aïeul. Il fut d'avis d'aller à Constantinople, et d'avoir une entrevue avec le vieil Andronic, accompagné du grand-domestique et du protostrator. Il s'avance vers cette capitale, sous une escorte de treize cents hommes. Il fait arrêter sa troupe à quelque distance de la ville, s'approche de la porte Gyrolienne avec trente personnes qui lui étoient dévouées et ses deux amis. La porte étoit fermée et les murs couverts de soldats. Reconnoissant Marulesqui les commandoit, il le prie d'aller obtenir de l'empereur la permission de le saluer, et de lui rendre

ses devoirs. Il lui rapporte l'ordre de se retirer sans délai. Un messager étoit chargé de la part du vieillard d'accompagner cet ordre d'injures grossières, et s'acquitta de sa commission. Andronic, sans être ému, salue Marules et sa troupe, se retire, rejoint son escorte, et se rend à Sélivrée. Il fait des préparatifs de guerre, rassemble son armée, en met une partie sous les ordres du protostrator, qu'il charge de défendre la Thrace contre les entreprises de la garnison de Constantinople, et s'avance à la tête de ses troupes vers la Macédoine, où celles du vieil Andronic étoient campées. Elles étoient commandées par Michel Asan, neveu de l'empereur, Démétrius, despote, l'un de ses fils, et Paléologue, protovestiaire. Le jeune prince fait attacher au haut d'un étendard le serment et le traité de son aïeul, et marche avec intrépidité sous cette bannière, attestant le ciel de son innocence et de la bonté de sa cause. Il écrit ensuite à Démétrius son oncle et aux principaux officiers pour leur dire que, sachant qu'ils le cherchoient pour le combattre, il avoit cru devoir, étant le plus jeune, leur éviter une partie du chemin; qu'il leur donnoit avis de son arrivée, afin de ne pas les surprendre. Ce ton leur en imposa; quoique leur armée fût supérieure à celle du jeune Andronic, au lieu de l'attendre ils se retirèrent dans la ville de Phères, ville très-forte et bien approvisionnée. Le prince campa près de cette place, et tien son quartier-général à Sienne, qui lui avoit ouvert ses portes. Il fait reposer ses troupes pendant deux jours. Le troisième il les range en bataille, et les conduit au pied des murs de Phères; elles y passèrent tout le jour et la nuit suivante sans être attaquées. Les généraux de l'armée ennemie se concertent pour savoir quelle mesure il convient de prendre. L'ardeur des soldats du prince, leur contenance assurée, le bel ordre qui règne dans leurs rangs, inspirent des craintes à ceux du parti contraire. On prend la résolution de ne pas sortir de la ville.

Impatient de ne voir rien paroître, Andronic envoie provoquer l'ennemi. Insensibles à son défi, les généraux répondent qu'on est sur la défensive, et qu'on ne sortira point de la ville. Un siége pouvoit être long, douteux, parce que la place étoit forte; le succès même n'étoit pas décisif. Andronic se détermine à rentrer dans Sienne. Il y est averti que, s'il vouloit s'approcher de Thessalonique, il lui seroit facile de s'en rendre maître, parce qu'il y avoit un parti considérable qui lui feroit ouvrir les portes. Il profite de cet avis, part sans délai avec Cantacuzène et l'élite de ses troupes, feint de prendre la route de Drapa, et se porte sur Thessalonique. Le gouverneur de cette ville étoit Chumne, grand-stratopédarque. Instruit que des amis du jeune Andronic devoient se présenter, il leur envoie l'archevêque pour les avertir qu'ils seroient traités comme des espions. Au lieu de rencontrer ces prétendus émissaires, ce prélat fut fort surpris de trouver le prince et ses officiers, suivis d'une armée. Interdit à cette vue, il se retire sans rompre le silence. Andronic approche des murs; ses partisans paroissent en foule sur les remparts, en imposent à la garnison, dont une partie se réfugie dans la citadelle, qui ne tarda pas à se rendre dès que le prince fut entré dans la ville.

De Thessalonique il se dirige sur Edesse, dont le gouverneur le reçut avec les honneurs de la guerre. Castorie, Bérée, Achride, se rendirent sans coup férir. Voyant ces succès, le protovestiaire eut recours au prince de Servie, qui avoit sur pied une armée considérable. Mais ce prince, ayant appris que les troupes d'Andronic étoient bien disciplinées, qu'elles se battoient avec ardeur, ne crut pas devoir se mesurer avec lui. Il refusa d'épouser la querelle du vieil Andronic. Seulement il offrit aux Grecs trois villes fortifiées, où ils seroient en sûreté s'ils consentoient à s'y renfermer. Ils acceptèrent cette proposition. Le protovestiaire mourut

de chagrin. Le jeune empereur rentra dans Thessalonique. Il y reçut un courrier de Synadène qui lui faisoit part de la victoire qu'il venoit de remporter sur l'armée impériale, commandée par Constantin Asan. Il avoit poursuivi l'ennemi jusqu'à Constantinople, fait beaucoup de prisonniers, et trouvé le général au nombre des morts. Andronic, qui ne perdoit pas de temps, fit une revue générale de ses troupes, les compléta, remonta la cavalerie, voulant entretenir son armée en bon état. Averti d'une alliance que son aïeul venoit de conclure avec le roi des Bulgares, il se dirige vers la capitale, sachant qu'un corps de trois mille Tartares, soldés et envoyés par ce roi, s'approchoit de cette ville. Il dépêche vers ce monarque un exprès, pour le prévenir que, s'il ne rappeloit pas ses Tartares, il alloit les faire tailler en pièces. Michel, qui s'étoit fait rendre compte de la situation des affaires du jeune Andronic, fut effrayé de ses menaces, et donna l'ordre de faire rétrograder sa troupe. Délivré de cet ennemi, le prince continua sa marche. Un incident le favorisoit. Une querelle entre des Génois et des Vénitiens avoit déterminé ceux-ci à diriger une flotte de quarante vaisseaux sur Galata, riche entrepôt du commerce de Gênes. Cette flotte interceptant l'entrée de Constantinople, cette ville fut réduite aux abois. Cet état de détresse n'eut que peu de durée, parce que les deux républiques se réconcilièrent. Camaris vint offrir au jeune Andronic de lui livrer la capitale. Le prince accepte; tous deux se concertent: Camaris rentre, s'abouche avec ses complices, fait avertir le prince du jour où la garde des remparts doit leur être confiée, et de l'endroit où seroit son poste. Des échelles sont préparées; de petits détachemens s'avancent pendant la nuit avec toutes les précautions convenables. L'escalade se fait sans accident; la garnison est surprise; l'armée arrive; en un moment le jeune prince est maître sans coup férir de Constantinople. C'étoit le 24 mai 1328.

Rien n'égaloit l'aveuglement du vieil empereur, si ce n'est celui de son grand-logothète, qui, malgré des avis répétés, soutenoit que le jeune prince ne seroit jamais assez audacieux pour faire sur la capitale une tentative sérieuse. Ils ne furent détrompés que lorsqu'il n'étoit plus temps. Andronic, accompagné de huit cents soldats, entre dans le palais. Son aïeul lui envoie demander la vie en termes supplians. Le prince étoit loin de la lui vouloir ôter. Il avoit donné les ordres les plus sévères pour qu'on eût tous les égards que méritoient son âge et son rang. Arrivé dans son appartement, il se prosterne à ses pieds. Le vieillard le relève, s'accuse : Métochite, présent, les exhorte à la paix. Le jeune Andronic ne lui répond que par un silence méprisant, qui lui fit sentir qu'il n'avoit pas oublié sa conduite. Il se rend ensuite au monastère de Mangane, y prend le patriarche Isaïe, que son zèle pour sa cause avoit fait renfermer, et le conduit lui-même au palais patriarchal.

Après avoir ainsi satisfait aux devoirs de la justice et de la reconnoissance, Andronic revint au palais impérial. Il donna le gouvernement de Constantinople au protovestiaire, avec des instructions relatives à la tranquillité de cette capitale. Il devoit rechercher ceux qui avoient souffert pendant cette dernière guerre et les récompenser. Ces premières dispositions prises, le prince s'occupa dans son conseil du sort du vieil Andronic. Il ne pouvoit, sans être lui-même accusé de démence, laisser le sceptre en ses débiles mains. L'expérience lui avoit appris deux fois que ce vieillard manquoit aux engagemens les plus saints, et n'inspiroit aucune confiance. L'intérêt de l'état autant que celui du jeune prince exigeoient donc impérieusement qu'Andronic le vieux cessât de jouir d'une autorité long-temps exercée sans qu'il eût appris à en faire un bon usage. Les avis furent partagés dans le conseil. On en exprima de très-rigoureux, que le prince rejeta. Il voulut que son aïeul

conservât tous les honneurs dus à la dignité impériale, le même nombre de domestiques, le même train, le palais impérial, et lui assigna une pension de vingt-quatre mille pièces d'or, dont la moitié devoit être fournie par le trésor, et l'autre prise sur le produit de la pêche de Constantinople. Il continua de lui rendre tous les jours ses devoirs, le consulta même quelquefois, moins sans doute pour avoir ses avis que des renseignemens, lui donna enfin toutes les marques d'un profond respect. Mais le jeune prince fut forcé de s'absenter souvent de la capitale : on ne visitoit l'aïeul que pour plaire au petit-fils. Les visites cessèrent au premier voyage que fit celui-ci. L'on ne retourna plus au palais, parce qu'on avoit négligé d'y aller. Dépouillé de sa puissance, le vieil Andronic fut bientôt oublié ; il tomba dans le mépris. C'est ici le lieu de faire remarquer la différence qui existe dans le récit des historiens du règne de ce vieillard, Nicéphore Grégoras et Cantacuzène. Souvent ils se contredisent, et tous les deux offrent une qualité fort louable en elle-même, mais avec le défaut qui en est presque toujours inséparable, mettant dans l'embarras pour découvrir la vérité. Nicéphore avoit pour le vieil Andronic, et Cantacuzène pour le jeune un dévouement sans bornes. Leur témoignage n'est donc et ne peut être exempt de partialité. Nous avons suivi Cantacuzène, et nous devons compte de cette préférence. Nicéphore ne loue jamais l'aïeul qu'aux dépens du petit-fils, tandis que Cantacuzène tient toujours sur le vieil Andronic un langage décent. Celui de Grégoras est toujours injurieux. Il est mu par deux passions, l'amour et la haine. Cantacuzène n'a que la première, ou du moins il dissimule la seconde avec un tel soin, qu'il n'en laisse jamais échapper l'expression. Grégoras est en contradiction avec lui-même, parce qu'il raconte des faits dont le jeune Andronic seroit incapable, si l'on admettoit l'opinion qu'en donne l'historien de son aïeul.

Il est bien certain que celui-ci tomba deux fois dans l'entière dépendance de son petit-fils; que ce dernier rendit deux fois le trône à son père; qu'il remporta plusieurs victoires, montra du talent dans ses campagnes, et, ce qui n'est pas moins utile que le talent, de l'habileté dans la persévérance avec laquelle il entretint ses troupes dans la discipline militaire ; il n'est pas moins certain qu'il agit toujours généreusement avec ses ennemis. Comment concilier ces faits avec l'accusation d'une ambition démesurée, d'une vie crapuleuse, d'une passion sans bornes pour la chasse? accusation méritée, quant aux deux derniers chefs, par le prince, dans sa première jeunesse, mais reproduite contre la vérité des faits, et répétée jusqu'à satiété par Grégoras. Cet historien réduit à dix mille les vingt-quatre mille pièces d'or accordées au vieillard. En admettant cette réduction, celui qui administroit la maison de l'ancien empereur avoit toujours les moyens *d'empêcher les bestiaux du voisinage d'entrer dans les cours de son palais, et les volailles d'en parcourir les appartemens :* circonstances rapportées soigneusement par Nicéphore. Il prétend qu'on força le vieillard de se faire moine, et Cantacuzène assure que le jeune Andronic en eut un extrême chagrin, parce qu'il vouloit rendre à son grand-père l'autorité souveraine. Il ne faut les croire ni l'un ni l'autre dans ce fait. Nous avons vu que l'empereur offrit, lorsque le prince fut le maître de l'empire, de prendre l'habit monastique. Comment plus tard l'auroit-on contraint de le faire, et lorsque, dépouillé de la puissance, il ne pouvoit plus inspirer de crainte? Il finit par prendre cet habit, et l'examen de sa conduite pendant un long règne fait regretter qu'il n'ait pas commencé par là. Il auroit fait un moine fort recommandable dans les idées de ce temps. Quant au regret du jeune Andronic, et principalement au projet que lui suppose Cantacuzène de rendre le sceptre à son aïeul,

cet historien a trop compté sur la crédulité de ses lecteurs. Quand un prince à porté la couronne pendant quelque temps, il n'a point l'envie de la déposer, et bien moins encore de la mettre sur la tête de celui qui deux fois a voulu le flétrir par un procès criminel. En résumé, les faits importans sont les mêmes dans les deux historiens: ils diffèrent dans le détail des circonstances et des moyens pour arriver à ces faits; le bon sens prescrit de choisir celui des deux dont le récit présente du rapport entre les moyens et les résultats; c'est Cantacuzène : tels sont les motifs pour lesquels son témoignage nous a paru devoir être préféré [a]. Revenons au jeune Andronic.

Dès qu'il fut assis sur le trône, il s'occupa du soin de réformer les abus de l'administration et de l'ordre judiciaire. Il auroit pu goûter les plaisirs de la vengeance. Métochite, grand-logothète, étoit son ennemi personnel. Il l'avoit gravement offensé. Toujours il excita le vieil empereur contre son petit-fils : l'on savoit qu'il étoit l'auteur des guerres civiles. Comme ennemi personnel du jeune prince, il avoit mérité son mécontentement, et comme grand-logothète, un châtiment rigoureux par ses prévarications. Andronic se contenta de l'envoyer à Didymotique, dans un monastère. Mais le peuple, qu'il avoit long-temps vexé, pilla son palais, en dégrada les bâtimens : on enleva les meubles. On trouva dans le pillage un inventaire de ses biens, fait par Métochite même, avec le nom des dépositaires à qui il les avoit confiés. Ses richesses étoient immenses; elles furent confisquées au profit du fisc. Andronic fit venir le messager

[a] Dans d'autres circonstances, nous adoptons, comme on le verra, celui de Grégoras. On nous reprochera peut-être de changer de langage sur Cantacuzène, mais nous ne faisons que le *suivre* dans sa conduite. Cantacuzène général, grand-domestique, régent, ne ressemble point à Cantacuzène empereur : encore moins à Cantacuzène moine; et Cantacuzène historien est encore, quoique le même, un autre personnage.

qui l'avoit accablé d'injures par ordre de l'empereur : il s'appeloit Caballaire. Il se présente plus mort que vif devant le prince, qui lui demande avec douceur ce qu'il lui avoit fait pour mériter un langage si outrageant, et le renvoie sans le punir. Ne doutant point que le patriarche Isaïe, ministre de paix, ne pardonnât aux évêques qui avoient pris le parti du vieil Andronic, le prince voulut les réconcilier avec ce prélat ; mais il le trouva inflexible. Voyant ses instances vaines, il lui députe Cantacuzène, qui, après beaucoup de difficultés, obtint de convoquer un synode où ces évêques seroient jugés. Le jour de l'assemblée, le patriarche, se portant pour accusateur, somma les évêques de répondre à ses griefs. Cantacuzène prit la parole, fit un discours sur le pardon des injures, après lequel, prenant les accusés et les juges, il se jette avec eux aux pieds du pontife, qui ne put refuser le pardon ; mais il accusa le grand-domestique de l'avoir fait donner dans un piége.

Le roi de Bulgarie, beau-frère d'Andronic, prétendoit que cette qualité lui donnoit des droits à la succession du vieil empereur ; et, malgré le traité solennel précédemment conclu avec le jeune prince, il fit une irruption sur les terres de l'empire, et s'empara de plusieurs villes. Andronic lui enlève à son tour l'une des places les plus importantes de sa frontière, et lui députe ensuite des ambassadeurs pour lui demander compte de sa conduite. Michel répond en énonçant ses prétentions. On lui fait observer que, pour jouir à titre d'héritier des domaines de l'empire, il doit commencer par se reconnoître vassal d'Andronic. Michel réplique qu'étant souverain lui-même, il devoit être indépendant. Il proposa, non de rendre les places qu'il avoit prises, mais de les échanger contre Sozopole, grande ville située sur le Pont-Euxin; et, congédiant les ambassadeurs, les fit reconduire par des officiers qui devoient rapporter la réponse d'Andronic. Ils trouvè-

rent ce prince à la tête de ses troupes, campées près d'Andrinople. Il en devoit passer la revue. Elles étoient nombreuses, bien disciplinées, bien armées, bien équipées. Depuis long-temps on n'en voyoit pas qui présentassent un si bel ordre. Andronic parcourt cette armée imposante avec les officiers envoyés par le roi de Bulgarie, et leur dit ensuite d'aller faire leur rapport à leur maître, ajoutant que, puisqu'il lui refusoit la paix, il alloit l'attaquer pour l'obtenir, s'en remettant de la bonté de sa cause au dieu des combats. Michel perdit l'envie de se mesurer avec Andronic; il rendit les places enlevées par lui, fit la paix, et se retira dans ses états.

Cantacuzène obtint la liberté de Syrgiane, que l'ancien empereur avoit fait charger de chaînes et lier à un poteau. La mère du jeune Andronic lui sut mauvais gré de cette indulgence, prétendant que Syrgiane étoit un homme dangereux : elle ne se trompoit pas. Le grand-domestique remplissoit auprès de l'empereur les fonctions qui sont ordinairement confiées à plusieurs ministres. Il voulut se démettre de la surintendance des finances, de la garde des sceaux, de la recette des impositions. Andronic y consentit, le laissant maître du choix d'un ministre. Cantacuzène présenta Apocauque Paracémomène, qui fut agréé de l'empereur. C'étoit le plus mauvais choix qu'on pouvoit faire.

Ce prince, voulant que son peuple fût heureux, di- An. 1329.
minua les impositions et tâcha d'éviter les guerres. Dans ce but, il se rendit à Cizique pour conclure un traité avec l'émir Tamer-Can, souverain de Phrygie, qui pouvoit inquiéter impunément les villes impériales situées sur l'Hellespont. L'émir accepta plus facilement qu'on ne l'auroit cru les propositions que lui fit Andronic, et la paix fut faite et fidèlement observée. Mais les autres chefs turcs avoient des intentions plus hostiles. Orchan, fils et successeur d'Othman, marchoit sur les traces de son père. Voulant être conquérant comme lui,

il forme le projet de chasser les Grecs de l'Orient, et commence par assiéger Nicée. Bientôt cette ville est réduite aux abois. L'empereur, averti par Contophre, gouverneur de la Mésothynie, rassemble des troupes à la hâte et traverse le Bosphore. Orchan, instruit de cette marche, détache de son armée huit mille hommes choisis et s'avance du côté de Philocrène, petite ville maritime près de laquelle les Grecs étoient campés. A son approche, Andronic met ses troupes en ordre de bataille, les harangue, et leur donne des avis sur la manière dont se bat l'ennemi, afin d'adopter une tactique différente de celle qu'on suivoit ordinairement : c'étoit de marcher en ordre, au petit pas, et de fondre au grand galop sur les Turcs au moment où l'on seroit à la portée du trait, parce qu'on éviteroit ainsi d'en être atteint. Le combat s'engage; les Grecs suivent les instructions d'Andronic, et repoussent l'ennemi. Mais on ne pouvoit remporter une victoire complète à moins de le forcer dans les lieux où il se réfugioit; c'étoient des défilés presque inaccessibles. Cantacuzène fit abandonner le projet qu'on avoit de tenter une entreprise aussi hasardeuse. Etant maître du champ de bataille, on pouvoit se retirer sans honte dans le camp. Les Turcs, voyant faire aux Grecs un mouvement rétrograde, sortent de leur embuscade et les harcèlent dans leur retraite. Une nouvelle affaire s'engage; les Turcs, battus de nouveau, rentrent dans leurs montagnes. Mais Andronic fut blessé; et comme il resta pendant quelques jours dans sa tente, on fit courir le bruit de sa mort. A cette nouvelle les soldats veulent se débander. Cantacuzène fait d'inutiles efforts. Dans cette confusion, des officiers, effrayés du tumulte, transportent l'empereur sur un vaisseau pour le faire passer à Constantinople. Les soldats se partagent en plusieurs bandes. Orchan, qui ne les perdoit point de vue, envoie contre eux des détachemens qui en tuent un très-grand nombre. Plusieurs généraux périrent. Les

équipages de l'empereur, le butin, tout fut pris. Nicée, ainsi abandonnée, se vit obligée de se rendre au vainqueur, qui traita les habitans avec humanité. C'est dans cette ville qu'il conçut le projet d'organiser dans ses états une administration solide et durable. Il créa des pachas pour gouverner les provinces en son nom, des cadis pour juger les procès, enfin une discipline militaire pour contenir ses soldats, qui ne reconnoissoient aucun joug quand ils étoient en campagne. Orchan fixa le siége de son empire à Pruse, qu'il embellit par un grand nombre de monumens, et quitta le titre d'émir pour celui de sultan.

De retour à Constantinople, Andronic, après s'être guéri de sa blessure, s'occupa de la réforme des tribunaux sur lesquels on lui avoit fait les plaintes les plus graves. Il destitua tous les juges, et les remplaça par des hommes connus par leurs lumières. Il leur fit jurer de rendre la justice gratuitement, et pour les mettre à l'abri de la corruption, il leur assigna des revenus suffisans. An. 1330.

La santé de l'empereur étant rétablie, ce prince fit un voyage en Thrace, et séjourna successivement dans les villes de Didymotique et d'Andrinople. Il étoit accompagné du fidèle Cantacuzène, dont il ne pouvoit se passer. Ce fut pendant la route qu'Andronic lui fit part du projet qu'il avoit formé de l'associer à l'empire, et de partager avec lui l'autorité souveraine. Il rapporte [a] dans les plus grands détails l'entretien qu'ils eurent ensemble à ce sujet; l'un, déduisant les motifs qu'il avoit de faire ce partage, et l'autre ceux de son refus. Prévoyant bien que le silence des historiens sur ce fait, qui ne pouvoit être rapporté que par lui, le rendroit douteux, Cantacuzène *atteste Dieu* de la vérité de son récit. La suite des événemens pourra motiver peut-être l'opinion qu'on doit avoir de sa sincérité. Quoi qu'il en soit,

[a] Cantacuzène, liv. 2, chap. 9.

l'objet du voyage de l'empereur en Thrace étoit de s'aboucher avec la mère de Cantacuzène, à qui l'on avoit proposé de faire rentrer l'île de Chio sous la domination des Grecs. Elle en avoit été séparée sous le règne du vieil Andronic, depuis que Benoît Zacharie, noble génois, s'en étoit rendu maître. Trop foible pour venger cette injure, le prince avoit dissimulé. Il laissa jouir Benoît à condition que l'île ne cesseroit point de faire partie du domaine de l'empire. Cette condition, d'abord acceptée, fut bientôt méconnue, et l'usurpateur ne tarda pas à se conduire en souverain indépendant. Il remplaça les armoiries impériales par les siennes, construisit des ports, leva des tributs, et commit des exactions au point d'exciter un mécontentement général. Son frère même eut à se plaindre de lui. Dans ces circonstances, un seigneur, nommé Calothète, alla trouver la mère du grand-domestique pour lui faire part des moyens de s'emparer de l'île, afin que, par l'intermédiaire de son fils, elle les communiquât à l'empereur. Ces moyens furent concertés avec une adresse suivie de succès, et l'île de Chio rentra sous la domination d'Andronic, qui y mit une garnison suffisante.

De cette île l'empereur partit pour visiter les possessions qu'il avoit dans l'Orient, et passer des traités avec les émirs jaloux de la puissance d'Orchan, qui faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Après s'être fait reconnoître des habitans de Phocée, il retourna dans sa capitale, d'où bientôt il se rendit à Didymotique. Il apprend à son arrivée qu'une armée turque envoyée par Orchan et nouvellement débarquée se dirigeoit sur Trajanople. Dépourvu dans ce moment et sur ce point de troupes réglées, il réunit toutes les garnisons des places voisines, s'avance à leur tête au-devant des Turcs, leur livre le combat, et remporte sur eux une victoire signalée. Il n'échappa qu'un très-petit nombre de fuyards. Cet avantage rendit le succès aux Grecs. Un échec étoit

toujours pour eux de mauvais augure : ils croyoient qu'il devoit être immanquablement suivi d'un autre échec. Il en étoit de même d'une victoire qui paroissoit à leurs yeux le présage infaillible d'une autre victoire. La joie que leur causoit celle qu'Andronic venoit de remporter fut troublée par le danger dans lequel une maladie aiguë jeta l'empereur. Ce prince, ayant imprudemment pris un bain, se vit bientôt aux portes du tombeau. Réduit à la dernière extrémité, croyant la mort inévitable, il mande les grands de l'empire, et les réunit avec l'impératrice, sa femme ; il les exhorte à reconnoître Cantacuzène, le désignant pour gouverner à sa place, et recommandant la princesse à celui-ci. D'après les ordres d'Andronic, le grand-domestique reçut le serment des sénateurs et du peuple, qui jurèrent de reconnoître pour souveraine l'impératrice Anne, et d'obéir en tout au grand-domestique. Comme Constantin, despote, oncle du jeune Andronic, étoit toujours en prison à Didymotique, les grands-dignitaires craignoient qu'il ne s'échappât pour former un parti et faire valoir ses prétentions au trône. Ils vinrent trouver Cantacuzène pour lui proposer d'ôter la vie à Constantin, afin d'éviter une guerre civile. Le grand-domestique ne dissimula point l'indignation que lui causoit une telle proposition. Il refusa même de faire crever les yeux au prince, usage barbare employé dans ce siècle pour rendre inhabiles au trône ceux qui y auroient eu des droits et qu'on vouloit en écarter. Cependant le danger d'Andronic augmentoit : il voulut mourir moine ; mais Cantacuzène, qui ne désespéroit pas de la vie de ce prince, s'y opposa, parce que, s'il recouvroit la santé, il ne pourroit plus remonter sur le trône. Ce ne fut pas sans peine qu'il le fit renoncer à ce projet. Andronic étant ensuite tombé dans une profonde léthargie, on le crut mort, et l'on se préparoit à lui rendre les derniers devoirs, lorsque cet assoupissement cessa tout à coup

après deux jours de durée. Le malade demanda de l'eau d'une fontaine consacrée à la Vierge, en but, se trouva mieux, et recouvra la santé par degrés. On ne manqua pas de regarder comme un miracle son rétablissement.

Rendu à ses fonctions, le jeune Andronic approuva toutes les mesures prises par Cantacuzène pendant sa longue maladie. Une seule fut blâmée, et l'événement justifia le prince. Le grand-domestique avoit nommé Syrgiane gouverneur de l'Occident, et les troupes étoient à ses ordres. Andronic, qui n'avoit point oublié la conduite de cet intrigant, trouva que Cantacuzène avoit commis une imprudence. On en fut bientôt convaincu lorsqu'on apprit que l'impératrice, mère de l'empereur, croyant la mort de son fils certaine, voulant régner à sa place, n'aimant ni la princesse à qui il laissoit la couronne, ni Cantacuzène à qui il donnoit le pouvoir, entreprit de se faire un parti. Dans ce but, elle rechercha Syrgiane, qui avoit toujours été l'objet de son mépris, l'adopta pour son fils, et lui confia ses intérêts. Elle exigea des habitans de Thessalonique un serment par lequel ils la reconnoissoient pour souveraine et s'engageoient à combattre pour elle. Le rétablissement d'Andronic fit avorter les projets de cette princesse ambitieuse. Le grand-domestique proposa de révoquer Syrgiane. L'empereur préféra de le laisser dans son gouvernement. Il fit mettre en liberté Constantin, louant Cantacuzène de la résistance qu'il avoit opposée aux grands qui vouloient se défaire de ce prince. Métochite fut pareillement rendu à la société. Pendant la maladie d'Andronic, son aïeul se fit moine et prit le nom d'*Antoine*. Nicéphore Grégoras prétend qu'il y fut forcé par le protostrator. Cantacuzène présente cette action comme spontanée de la part du vieil empereur. Il est certain qu'elle eut lieu pendant l'absence et la maladie de son petit-fils, conséquemment

que celui-ci y fut étranger. Il est probable que le vieillard, connoissant les dispositions qui assuroient le trône à la veuve et l'autorité à Cantacuzène, n'espérant pas d'en être aussi bien traité que son petit-fils, prit le seul moyen qui lui garantissoit la paix. Si l'on examine les goûts d'Andronic II ; si l'on se rappelle que ce qu'il aimoit le plus, c'étoit les disputes théologiques ; si l'on songe à la considération dont jouissoient les moines dans ce siècle, on conviendra qu'il ne pouvoit prendre un meillleur parti, soit qu'il voulût rester tranquille ou jouer encore un rôle en ce monde. Si l'influence des religieux étoit grande alors, celle d'un empereur moine devoit être considérable.

Les Turcs reparurent en Thrace par détachemens qui pilloient cette province ; Andronic se mit à la tête de ses troupes et les chassa. Cette expédition faite, il repoussa les Serves, qui assiégeoient Achride, et prit au crâle plusieurs forteresses. Pendant qu'il étoit à Chalcidice, Arsène Zamplacon, papias, lui dénonça Syrgiane comme un conspirateur. Le prince assembla un conseil devant lequel l'accusateur devoit fournir ses preuves. Plusieurs événemens firent traîner ce procès en longueur. Une nouvelle irruption des Turcs força le jeune Andronic d'aller les chasser de Rhédeste, dont ils venoient de s'emparer. Il les poursuivit, et les obligea de se rembarquer. Il fut moins heureux contre les Serviens. AN. 1331.

Michel, roi des Bulgares, son beau-frère, étoit attaqué par le crâle de Servie, dont il avoit répudié la sœur pour épouser celle d'Andronic. Il envoyoit prier celui-ci de réunir ses troupes aux siennes pour le secourir dans une guerre à laquelle il ne pouvoit rester étranger. L'empereur se mit donc en campagne ; mais, avant de rejoindre Michel, il apprit que ce roi venoit de mourir des suites d'une blessure qu'il avoit reçue dans un combat contre le crâle, qui, violant une trève conclue, étoit tombé sur lui. N'ayant pas de forces suf-

fisantes, Andronic se retira. De retour à Constantinople, il apprend qu'Orchan assiégeoit Nicomédie, ville qui, quoiqu'elle eût perdu de son ancienne splendeur, étoit encore importante. Il repart aussitôt pour voler à son secours. Averti de l'arrivée de l'empereur, Orchan lui envoie des députés pour lui laisser le choix de faire la paix ou la guerre. On conclut un traité par lequel le sultan s'engageoit à ne jamais inquiéter les villes impériales de l'Orient, ni troubler la bonne intelligence dans laquelle il se proposoit de vivre avec Andronic. Les deux princes se firent mutuellement des présens. Le sultan envoya des chevaux, des peaux de léopard, des tapis, des chiens de chasse, et reçut des vases d'argent, des draps de laine et de soie, avec un vêtement de l'empereur. C'étoit chez les Orientaux une marque d'estime particulière.

Andronic, n'ayant plus d'ennemis sur les bras, fit reprendre l'instruction du procès de Syrgiane. Zamplacon produisit une multitude de témoins qui chargèrent l'accusé. Craignant le résultat, celui-ci sollicite un nouveau délai. Zamplacon réclame, et demande qu'on s'assure de la personne de Syrgiane, déclarant qu'il se rendoit en prison, conformément à l'usage où l'on étoit de s'assurer de l'accusateur comme de l'accusé. Syrgiane expose qu'il suffit de donner des cautions, et fait consentir Cantacuzène à lui servir de répondant. Mais la nuit suivante le coupable s'échappe, et se cache dans le faubourg de Galata. L'empereur, sachant combien cet homme étoit dangereux, donne des ordres pour le chercher. Comme on ne le trouvoit pas, imaginant que c'étoit par la négligence de ses émissaires, il vint à Galata faire des recherches lui-même, ou plutôt pour surveiller ceux qui les faisoient d'après ses ordres. Elles furent inutiles. Syrgiane étoit, comme on le sut ensuite, dans la maison même où se tenoit l'empereur, circonstance qui empêcha de supposer que le fugitif s'y

fût retiré. Après le départ d'Andronic, il s'embarqua, se fit descendre à Eubée, traversa le pays des Locriens et des Acarnaniens, pour se rendre dans celui des Albanois, près de la Thessalie. Pendant qu'il avoit été gouverneur d'Occident, il s'étoit fait connoître de ces peuples. Il en reçut l'hospitalité, puis les moyens de se réfugier auprès du crâle de Servie, ennemi d'Andronic. Le crâle lui remit le commandement général des troupes. Il commença par assiéger et prendre la ville de Castéréa. L'empereur partit pour Didymotique dans le dessein de s'occuper des moyens de punir ce rebelle. Un sénateur, nommé Phrantzès, vint lui offrir ses services. Il fut convenu qu'il iroit défendre les places situées près de Castéréa; qu'il feindroit de trahir les intérêts de son maître; qu'il tâcheroit de s'aboucher avec Syrgiane, et qu'alors il s'empareroit de ce traître et le livreroit aux troupes impériales. Dès que Phrantzès fût arrivé dans la ville dont il étoit nommé gouverneur, Syrgiane lui envoya proposer d'abandonner le parti d'Andronic et de se joindre à lui. Le sénateur accepta; l'on conclut un traité; Syrgiane, dupe pour la première fois, persuada facilement le crâle, et lui fit voir combien il trouveroit de ressources parmi les Grecs, puisque les sénateurs embrassoient si ouvertement sa cause. Le crâle fait avancer ses troupes sur les bords de l'Axius, dans le voisinage de Thessalonique. De son côté l'empereur approchoit de cette ville. Phrantzès avoit rendu au crâle la place dans laquelle il commandoit. Ainsi qu'on en étoit convenu, l'empereur le fit déclarer coupable de haute trahison, confisqua ses biens, mit sa tête à prix. Le sénateur, courant des risques, voulut hâter le dénouement. Ayant prié Syrgiane de l'accompagner dans une promenade près d'un ruisseau nommé le Galyce, il le fit massacrer par ses soldats. Cantacuzène prétend qu'il outre-passa les ordres d'Andronic, et Nicéphore qu'il ne fit que s'y conformer.

Celui-ci, qui ne laisse échapper aucune occasion de noircir l'empereur, le présente comme un assassin, et blâme son action. Syrgiane avoit trahi tant de fois, qu'il n'inspira aucun intérêt ; et s'il est vrai qu'en politique l'utilité d'un crime le justifie, le meurtre d'un traître dont la mort rend la paix au peuple ne mérite aucun reproche.

An. 1332. Dans le mois de février mourut le vieil Andronic, dans la nuit qui suivit une conférence qu'il avoit eue avec des savans, à laquelle assistoit sa fille Simonide, douairière de Servie. Ce prince avoit soixante-quatorze ans. Nicéphore Grégoras, son historien et son fidèle serviteur, jugeant que la mort de ce moine, oublié depuis deux ans qu'il vivoit sous le froc, étoit un événement assez intéressant pour que la terre en fût prévenue, raconte que plusieurs présages l'annoncèrent. Une éclipse de soleil arrivée le 30 novembre 1331, une autre de lune le 5 décembre, un ouragan, n'eurent lieu que parce que le vieil Andronic devoit mourir le 12 février. L'histoire de son règne, même d'après son panégyriste Grégoras, prouve que c'étoit un prince médiocre quant aux dons de l'esprit. Son peuple fut tourmenté par des fanatiques qu'il encouragea ; opprimé par des ministres qu'il combla de faveurs au lieu de les punir ; ruiné par des traitans qu'il autorisa ; pillé par des barbares à qui son incapacité ne sut opposer de résistance ; et déchiré par des guerres religieuses dont lui-même alluma le flambeau. Il eut sur le trône la superstitieuse dévotion d'un moine ignorant. On ne lui reconnoît qu'une seule vertu, la sobriété ; qu'un talent, celui de la discussion. Sans être méchant, il fut quelquefois mauvais fils, mauvais père, mauvais frère, et toujours mauvais roi. Métochiste, digne ministre d'un pareil maître, le suivit de près, et trouva dans Nicéphore un panégyriste aussi véridique sur le compte du favori que sur celui du prince.

La naissance de Jean Paléologue combla de joie Andronic. Il ordonna des réjouissances publiques, des joûtes, des tournois, exercices amenés de Savoie par les chevaliers qui accompagnèrent l'impératrice. L'empereur s'y distingua au point de courir des risques. Immédiatement après ces fêtes, il partit pour faire la guerre aux Bulgares, qui venoient de chasser sa sœur Théodora, pour donner la couronne au prince Alexandre, fils de Michel Strascimire, et neveu du dernier roi. A peine sur le trône, Alexandre rassemble ses troupes, y joint un corps de Tartares, et s'empare des villes frontières soumises aux Grecs. Andronic entre en Bulgarie avec son armée, met tout au pillage, reprend Mésembrie et plusieurs forteresses construites sur le mont Hémus contre les incursions des barbares. Il n'eut pas le temps de prendre Anchiale avant l'arrivé d'Alexandre. Les deux armées restèrent long-temps en présence à s'observer. Le roi des Bulgares fit demander la paix. L'empereur y mit pour condition la reddition d'Anchiale. Elle fut acceptée, et le traité conclu après quelques difficultés sur une clause d'échange. Andronic s'obligeoit à donner en retour Diampole, ville bien moins importante. La veille du jour où cet échange devoit avoir lieu, un corps de Scythes arrive au camp d'Alexandre, qui voulut, contre la foi des sermens, profiter de ce renfort pour attaquer Andronic. Mais, comme l'empereur avoit conclu un traité de paix avec ces barbares, le roi de Bulgarie leur fit accroire qu'ils combattoient contre son oncle qui lui disputoit le trône. Andronic, averti par ses espions, dispose son armée, dont malheureusement il avoit congédié une partie. En s'avançant, il entendit le bruit rauque et dur de la trompette des Scythes qui dissipa l'illusion dans laquelle il étoit, ne voulant point ajouter foi aux rapports qu'on lui avoit faits, et ne pouvant supposer que ses alliés marchoient contre lui. Quand les armées furent en

présence, les Tartares se détachent, font un détour, et tombent sur les phalanges qui formoient l'arrière-garde de l'armée d'Andronic. Elles furent facilement mises en déroute à ce choc inattendu. Le prince et les seigneurs qui l'accompagnoient n'étoient plus soutenus que par six phalanges. Ils se battent avec une telle valeur, que les Bulgares sont obligés de céder; mais, bientôt appuyés des Scythes, ils reprirent l'avantage, et repoussèrent les Grecs. Andronic et Cantacuzène se trouvèrent un moment séparés des leurs, et coururent les plus grands dangers. Ayant rejoint l'armée qui se retiroit en bon ordre, ils rentrèrent dans Rosocastre, où l'ennemi n'osa les attaquer. Le lendemain Alexandre, quoique victorieux, envoya vers l'empereur un de ses principaux sujets nommé Evan, pour lui proposer d'observer le traité dont on étoit convenu. Il y ajoutoit pour condition l'engagement de marier la fille d'Andronic au fils d'Alexandre. Andronic répondit qu'il consentoit volontiers au traité, parce qu'il étoit avantageux aux deux nations; mais qu'en accordant sa fille avec tant de précipitation, on supposeroit qu'il ne l'avoit fait que par force, et qu'il falloit en conséquence mûrir cette affaire et la traiter par ambassadeurs, lorsqu'il seroit de retour dans sa capitale. Après des instances inutiles sur cet objet, le roi fut obligé de se contenter du traité qui fut renouvelé, et de l'espoir qu'on lui donna de voir l'autre affaire terminée conformément à ses désirs. Les deux princes, après s'être réciproquement fêtés, se séparèrent.

Quelque temps après, Andronic apprenant qu'Amir, sultan d'Ionie, menaçoit de descendre en Thrace pour piller ce pays, réunit des troupes, et les mène sur les côtes pour observer les Turcs, qui étoient à bord d'une flotte de soixante-quinze vaisseaux. Ils débarquèrent à Porus. Les deux armées se rencontrèrent à Panajia et restèrent en présence pendant un jour sans s'attaquer. Les Turcs, ne connoissant point le pays, et craignant

quelque embûche, parce qu'étant plus nombreux que les Grecs, et les supposant soutenus par d'autres troupes, retournèrent à leurs vaisseaux pendant la nuit.

Vers la fin de cette année mourut à Naples Philippe de Tarente, qui portoit le titre d'empereur de Constantinople. Ce titre passa de sa veuve à Robert son fils, dont les prétentions ne devoient pas être plus réalisées que celles de Philippe. Il leur auroit fallu des secours de toutes les puissances de l'Europe, et toutes, à cette époque, étoient ou divisées entre elles, ou embarrassées dans leurs affaires.

Le trône patriarchal venoit de vaquer par la mort d'Isaïe. Andronic n'attachoit pas autant de prix que son aïeul au choix de ce prélat. Cette indifférence autorisa beaucoup de compétiteurs, et fit naître des intrigues. Cantacuzène protégeoit un ancien chapelain de sa maison nommé Jean Calécas, qu'il avoit placé dans le clergé de la cour. Les évêques, qui se trouvoient humiliés de cette préférence, firent des objections auxquelles répondit le grand-domestique. Quand il vit que le résultat de l'assemblée ne lui seroit pas favorable, il la rompit, et convoqua dix jours après un nouveau synode. Dans cet intervalle il eut le temps de faire les démarches nécessaires pour arriver à son but. S'apercevant de l'inutilité de ses efforts, il usa d'un artifice qui lui réussit; ce fut de paroître renoncer au siége de Constantinople pour Calécas, et de se contenter de celui de Thessalonique, qui n'étoit pas occupé. L'assemblée, croyant se délivrer des importunités dont elle étoit assiégée, nomme ce prêtre, à l'unanimité, archevêque de Thessalonique. Cantacuzène fit rédiger et signer cette nomination. Quand il eut l'acte bien en forme, il leur demanda pourquoi, ayant jugé Calécas digne de l'épiscopat, ils l'excluoient du siége de Constantinople, où les fonctions et les devoirs étoient les mêmes qu'à Thessalonique, et si ce n'étoit pas le désobliger de gaîté de cœur, ainsi que le

AN. 1333.

prince, qui s'intéressoit à cette union, que de persister dans leur refus. Les évêques cédèrent, et Calécas fut élu. C'étoit un homme médiocre à qui la nature avoit refusé le don de la parole; et Cantacuzène ne consulta point l'intérêt de l'Eglise en forçant de faire un pareil choix. Nous verrons que par la suite il en fut cruellement puni.

An. 1334. Les Turcs recommençant leur irruption, s'emparant des vaisseaux qu'ils rencontroient dans leurs courses maritimes, faisant beaucoup de dégâts sur les terres de l'empire, Andronic crut qu'il ne pourroit jamais se garantir d'un pareil ennemi sans le secours des Latins, et que, pour l'obtenir, un des moyens les plus efficaces seroit de paroître disposé à réunir les deux églises. Ce motif avoit été celui de Michel Paléologue dans le projet que son fils abandonna sans réflexion. Andronic fit part des dispositions dans lesquelles il se trouvoit à deux missionnaires qui passoient par la capitale. De retour à Rome, ils s'empressèrent de transmettre au pape la confidence de l'empereur. Jean XXII, qui vit combien la réunion de l'église grecque illustreroit son pontificat, écrivit au prince des lettres affectueuses, le pressant d'exécuter son projet, tâchant de prouver que c'étoit le seul moyen de se délivrer des infidèles. Le souverain pontife n'oublia pas, dans cette négociation, de s'adresser à l'impératrice, élevée en Savoie dans la religion catholique romaine, ainsi qu'au patriarche, aux principaux évêques, aux grands de l'empire; il entretint une correspondance secrète avec Jean Pisani, l'un des familiers d'Andronic. Quand il sut que les principaux Grecs ne contrarioient pas le projet, il députa vers Andronic les deux missionnaires après les avoir fait évêques, pour leur donner un caractère plus imposant. Mais dans cette négociation on oublioit le peuple, qui, d'après la manie du vieil Andronic et son goût pour les discussions, étoit accoutumé à jouer un rôle, parce que ces discussions

étoient toujours publiques. Quand les missionnaires furent arrivés, l'on ne tarda pas à connoître le sujet de leur ambassade, et le peuple demanda que le patriarche se mesurât avec eux. Calécas, privé de la faculté de pouvoir s'exprimer, chargea de ce soin Nicéphore, laïc, qui avoit une réputation d'éloquence. Cette marche changeoit la direction que l'affaire avoit prise, rompoit la négociation, et remettoit en question un grand nombre de sujets d'interminables disputes. Nicéphore craignit de compromettre son savoir et sa réputation en se hasardant contre les théologiens du saint-siége. Il fit au patriarche et aux évêques qui se trouvoient à Constantinople un discours dans lequel il prétendoit leur prouver le danger et l'inutilité de ces controverses, dont le résultat étoit toujours de confirmer chacun dans son opinion. Les envoyés du pape furent congédiés, et l'on abandonna le projet d'union. Le pape s'occupoit en même temps de celui d'une croisade, mais il mourut à la fin de l'année. Son successeur, Benoît XII, n'abandonna point cette entreprise. An. 1335.
Le roi de France devoit en être le chef; celui de Naples, les Vénitiens, les Génois, tous les princes latins qui avoient des possessions dans l'empire grec, auroient fourni de l'argent, des troupes et fait partie de l'expédition. Andronic répondit à l'appel du pape qui le prioit d'entrer dans la confédération; il fit équiper une flotte qu'il voulut commander en personne, contre l'avis de l'impératrice Anne et de la cour. Cette opposition de la part d'une princesse née en Europe est remarquable. Elle feroit supposer que Jeanne de Savoie calculoit mieux que son mari la situation d'un empereur de Constantinople, qui, devant se considérer comme entre deux écueils, lorsqu'il a d'un côté les Turcs pour ennemis, et de l'autre pour amis les croisés, n'avoit pas de meilleur parti à prendre qu'à faire usage de ses moyens et de sa puissance pour être en état de résister aux premiers sans aucun secours étranger, de se passer des seconds, et

d'inspirer à tous du respect pour son autorité. Andronic devoit savoir que parmi ces princes l'un avoit des prétentions à l'empire grec, les autres à des portions de cet empire, et craindre qu'au lieu d'aller combattre les infidèles, ils ne restassent chez lui pour faire valoir ces
An. 1336. prétentions. Quoi qu'il en soit, il s'embarqua sur sa flotte au printemps, se rendit au lieu désigné par les Latins comme point de réunion, les attendit long-temps, et ne les vit point paroître. Une querelle entre les Vénitiens et les Génois, une autre entre Philippe de Valois et le roi d'Angleterre, venoient de détruire l'alliance.

Les frais d'Andronic pour cette expédition ne furent pas entièrement inutiles. Pendant qu'il croisoit dans l'attente des Latins, Dominique Catane s'emparoit de l'île de Lesbos, et déclaroit ne plus se reconnoître comme vassal du prince pour la nouvelle Phocée, que son père, dont il héritoit, tenoit à fief de l'empire. Dominique ayant armé pour cette expédition onze galères génoises, l'empereur se plaignit amèrement aux Génois de Galata, les menaçant de se venger sur eux de l'injustice qu'il recevoit. Mais ceux-ci s'étant mis dans un état de défense respectable, Andronic résolut de se venger directement de Catane, et, dans cette intention, partit de la rade de Constantinople sur une flotte nombreuse, et se dirigea vers Gallipoli pour se rendre ensuite à Lesbos. Mais au lieu de suivre ce plan, qui lui eût réussi, parce que les Lesbiens et les chevaliers de Rhodes abandonnoient Dominique, il alla débarquer à l'île de Chio sans motif, ce qui donna le temps à Catane de faire les préparatifs nécessaires pour assurer et prolonger sa résistance. La position de l'empereur devenoit par sa faute d'autant plus critique, que Gênes armoit vingt galères pour secourir Catane, et que les Génois de Galata conspiroient avec les principaux seigneurs de la cour de Constantinople. Andronic eut infailliblement succombé, sans l'impératrice et Cantacuzène. La pre-

mière, aidée de l'épouse du second, découvrit le complot et l'étouffa. Le grand-domestique, lié jadis avec un seigneur génois nommé Jean Spinola, eut des conférences avec lui, et par son intervention et le crédit qu'il avoit sur Dominique, fit soumettre celui-ci; ce qui permit à l'empereur de retourner à Constantinople, et lui donna le temps de faire les préparatifs nécessaires pour l'exécution de deux projets qu'il méditoit. Le premier étoit relatif à l'Albanie, et le second à l'Acarnanie, pays qu'il vouloit faire rentrer sous sa domination. Les Albanois, naturellement inquiets et remuans, prenoient et déposoient alternativement les armes, suivant les circonstances. Ils pilloient, et par leur tactique le faisoient impunément. Après s'être rassemblés pour l'attaque, ils se dispersoient et se sauvoient avec leur butin dans leurs montagnes escarpées. Ils furent cependant réduits, et les Grecs ramenèrent de ce pays des troupeaux nombreux [a]. Depuis plus d'un siècle, et lors de la conquête de Constantinople par les croisés, l'Acarnanie, l'Epire, l'Etolie et une partie de la Thessalie ne faisoient plus partie de l'empire. Michel Ange Comnène, profitant des circonstances, s'en étant emparé, se fit souverain indépendant. Ses successeurs en jouirent comme lui. A l'époque où nous sommes, ces états étoient gouvernés par la veuve du dernier prince, fille de Paléologue, protovestiaire, et régente au nom de Nicéphore, son fils aîné. Elle avoit fait empoisonner son mari. L'empereur vit dans la minorité du jeune prince et dans une régence l'occasion favorable pour réunir à ses domaines des provinces qui en avoient été distraites par un rebelle. Il envoya des ambassadeurs aux Acarnaniens pour leur signifier ses intentions. Le conseil fut partagé: les uns

[a] Cantacuzène prétend qu'il y avoit trois cent mille bœufs, et douze cent mille moutons; exagération ridicule que le fait même dément. Ces troupeaux supposent un peuple agriculteur et tranquille; et, suivant l'histoire, les Albanois pilloient sans cesse de tous côtés, et se réfugioient ensuite dans leurs rochers.

ne vouloient point abandonner la maison des Comnènes, à qui ils avoient juré fidélité; les autres, croyant qu'il étoit impossible de résister à l'empereur, étoient d'avis de se soumettre. On résolut des deux côtés de s'en rapporter à la décision de la princesse douairière. Elle conseilla de prendre tous les moyens possibles d'éviter une rupture qui ne pouvoit avoir que les résultats les plus fâcheux. Comme elle connoissoit l'ascendant de Cantacuzène sur Andronic, elle crut qu'en demandant à l'empereur d'accorder la fille du grand-domestique au prince Nicéphore, ce seroit un moyen d'intéresser Cantacuzène. Cette demande et la permission pour les Acarnaniens de vivre sous leurs lois et leurs usages, furent les deux articles auxquels on s'arrêta. Des ambassadeurs se rendirent à Constantinople. Andronic approuva le mariage, mais trouva que c'étoit lui faire une injure que de ne pas vouloir vivre sous ses lois. En conséquence, il leur répondit qu'il alloit marcher contre les Acarnaniens avec toutes les forces de l'empire. Les ambassadeurs, dont les instructions secrètes leur faisoient un devoir de consentir à tout pour éviter la guerre, souscrivirent aux volontés du prince, qui partit pour visiter ses nouveaux états. Quelque temps après, un
An. 1337. parti de mécontens enleva le jeune Nicéphore, le fit embarquer pendant la nuit sur un vaisseau, qui le conduisit à Tarente. On livra ce prince à Catherine de Valois, impératrice *titulaire* de Constantinople. Le but de cette action étoit d'inquiéter l'empereur, en reconnoissant des droits sur une partie de ses domaines à un prince hors de sa puissance, dont on pourroit faire valoir les prétentions. Comme cet enlèvement se fit pendant le séjour d'Andronic parmi les Acarnaniens, il prit le parti de mettre dans chaque ville un gouverneur dévoué, et de donner le commandement général de la province au protostrator Synadène. Ces mesures contrarioient les rebelles.

De retour dans sa capitale, le prince fut averti du projet qu'avoient les Turcs de venir insulter Constantinople. Il fit, de concert avec Cantacuzène, tous les préparatifs nécessaires pour les repousser. Mais ils débarquèrent sur un autre point, et commirent beaucoup de dégâts pendant le temps qu'il fallut à l'armée pour les joindre. Ils finirent par être complètement battus.

Cette expédition fut suivie du mariage de Marie Paléologine avec Michel Asan, fils d'Alexandre, roi de Bulgarie. Andronic éprouvoit une grande répugnance à donner sa fille au chef d'un peuple qu'il considéroit comme barbare; mais, cette union étant une condition du traité de paix, il falloit recourir aux armes, et l'empire étoit menacé de tous les côtés. Le prince payoit les fautes et la négligence de son aïeul, qui, au lieu de prendre des mesures vigoureuses contre les ennemis de l'état, ne s'étoit occupé que de querelles religieuses. Pour remédier au mal, il fit une nouvelle tentative auprès du pape Benoît XII, et lui députa un moine de Calabre, nommé Barlaam, qui partit accompagné d'Etienne Dandolo. Munis de lettres de créances de Robert roi de Naples, qui passoit pour un fort habile théologien, ils se rendirent à Avignon. Le pape les reçut en plein consistoire. Ces envoyés exprimèrent au nom de l'empereur le désir de ce prince pour la réunion des deux églises, et démontrèrent la nécessité d'un concile œcuménique pour décider la question qui depuis si long-temps séparoit les Grecs des Latins. Afin que ce concile fût réellement général, il falloit que les quatre patriarches et les évêques de l'église d'Orient en fissent partie; mais, les Turcs étant maîtres des passages dans l'Asie mineure, il étoit impossible de réunir ces prélats. Le moine arrivoit ainsi à la nécessité de chasser les infidèles, dont il regardoit l'expulsion comme un préliminaire indispensable. Le pape et le sacré collége, regardant la question comme décidée par les conciles, qui avoient prononcé

que le *Saint-Esprit procédoit du fils comme du père*, répondirent qu'il étoit inutile de provoquer une nouvelle décision, conséquemment de rassembler un concile œcuménique; et qu'avant tout les Grecs devoient commencer par rentrer dans le sein de l'église latine. Ils firent dépendre de cette condition les secours demandés. Les députés repartirent mécontens du résultat de leur mission.

Pendant cette inutile négociation, une conspiration effrayante avoit éclaté dans l'Acarnanie. Basilitze et Cabasilas, deux seigneurs puissans de ce pays, s'étoient emparés du protostrator, lieutenant de l'empereur, et des places de Roge et d'Arta, toutes deux importantes. Quarante conjurés se saisirent de Tomocastre, port de mer du golfe Adriatique, d'où ces rebelles envoyèrent demander à Catherine de Valois le jeune Nicéphore, qu'ils vouloient mettre à leur tête, et des secours. Catherine promit à ce prince une de ses filles en mariage, et le fit partir avec des troupes. Andronic entra dans l'Acarnanie, précédé d'une nombreuse armée, qu'il partagea en trois corps pour assiéger les trois villes occupées par les révoltés. Il se chargea de celle d'Arta; mais elle opposa une résistance opiniâtre. Le prince ne fut pas plus heureux en employant la voie des négociations. Cabasilas ne vouloit rien écouter. Enfin Cantacuzène, qui jadis avoit eu des liaisons avec ce rebelle, parvint à triompher de sa haine. Il rendit la place de Roge, et celle d'Arta suivit cet exemple, après plusieurs conférences entre Basilitze et le grand-domestique. Cabasilas fut fait connétable. On donna aux autres de l'argent ou des dignités. Tomocastre bravoit encore l'empereur. La présence de Nicéphore encourageoit les habitans et la garnison. Maîtres de la mer, les assiégés recevoient des secours. Cantacuzène, habile dans l'art de négocier, en fit usage et réussit. Il accorda des conditions avantageuses et honorables, et présenta Nicé-

phore à l'empereur, qui fit à ce jeune prince l'accueil le plus gracieux, et lui conféra la dignité d'hypersébaste. Ainsi finit la révolte de l'Acarnanie. Il est probable qu'on employa pour l'apaiser des moyens plus puissans que l'éloquence de Cantacuzène, qui est à la fois le héros et l'historien de l'entreprise; mais comme il n'en parle pas, on peut, sans blesser la vraisemblance, croire que l'offre des dignités et des présens donnèrent à cette éloquence beaucoup de poids et la rendirent victorieuse.

Pendant l'hiver suivant, l'empereur, qui le passa dans la ville de Thessalonique, maria Mathieu, fils aîné de Cantacuzène, avec la fille du despote Démétrius, l'un des enfans d'Irène et du vieil Andronic. Après les fêtes données à cette occasion, le protovestiaire Apocauque arriva de Constantinople; il pria le grand-domestique d'obtenir d'Andronic la continuation des faveurs dont il jouissoit pour ses enfans, et pour lui la permission de se faire moine. Cantacuzène voulut le détourner de ce projet; mais le protovestiaire insista avec de si grandes démonstrations de piété, que le grand-domestique crut devoir en conférer avec le prince. Celui-ci lui dit que le meilleur moyen de retenir Apocauque étoit d'accepter sa démission et de condescendre au désir qu'il exprimoit de vouloir se retirer du monde. Andronic ne se trompa point, et le protovestiaire abandonna son projet dès qu'il vit qu'il alloit être adopté. Cette conduite paroissant être sans but comme sans motif, on suppose qu'Apocauque vouloit sonder les dispositions d'Andronic à son égard. Il revint à la charge auprès de Cantacuzène, mais pour une autre proposition. Il offrit d'équiper une flotte à ses frais pour chasser les Turcs qui infestoient les mers et pilloient les côtes de l'empire. Il demandoit le gouvernement de Constantinople et des îles, ainsi que quelques secours. Le prince, à qui le grand-domestique

An. 1340.

transmit l'offre d'Andronic, répondit que ce ministre n'ayant acquis d'expérience que dans les opérations financières, étant étranger aux armes, il seroit imprudent de lui confier une expédition de ce genre. Cantacuzène ayant répliqué qu'avec d'habiles marins Apocauque pourroit avoir des succès, Andronic, non sans quelque humeur, le laissa maître de faire ce qu'il voudroit, souhaitant que l'événement ne justifiât point ses craintes. Apocauque fut donc nommé gouverneur de la capitale et des îles du domaine de l'empire. Des sommes considérables pour compléter celles dont il annonçoit devoir faire le sacrifice furent mises à sa disposition. Il retourne à Constantinople, transporté de joie, prend des arrangemens pour toucher en secret les sommes du trésor public, laisse croire au peuple que l'expédition doit se faire à ses frais, et recueille partout des louanges et des bénédictions. Tous ces préparatifs n'eurent d'autre issue qu'une promenade du nouveau gouverneur sur mer, et la prise de neuf galères turques, avec lesquelles il entra triomphant dans le port de Constantinople. Le grand-domestique fut bientôt obligé de reconnoître que l'empereur avoit mieux jugé que lui du protovestiaire.

An. 1341. Pendant l'absence d'Andronic, on avoit tramé plusieurs complots contre lui. On instruisit le procès des conjurés. Dans le nombre étoient des seigneurs de haute distinction, et même des parens du prince. Au moment où l'on s'attendoit à les voir punir il leur pardonna, se contentant de leur adresser des reproches. Phrantzès, ce sénateur, assassin de Syrgiane, avoit trempé dans l'une des conspirations. Son rôle eût été de faire soulever les troupes qu'il commandoit; mais il mourut avant de pouvoir exécuter son projet.

Pendant les intervalles d'une guerre à l'autre, Andronic se livroit à son goût pour les constructions. Il a fait bâtir un grand nombre de forteresses, et se proposoit

de relever Arcadiopolis, ville fondée en Thrace par Arcadius, fils de Théodose le grand; mais la mort l'en empêcha.

Barlaam, ce moine calabrois dont nous avons parlé, et qui de la religion romaine, dans laquelle il fut élevé, étoit passé à celle des Grecs, s'étoit fait pardonner son apostasie dans son ambassade auprès du pape. Soit qu'il eût, pendant son séjour dans la ville d'Avignon, pris du goût pour les discussions théologiques, soit que la superstition des moines grecs lui causât une juste répugnance, il écrivit contre eux après avoir écrit pour défendre leur doctrine, et particulièrement les attaqua sur la procession du Saint-Esprit, sujet éternel de disputes. Les religieux du mont Athos, livrés à la contemplation, prétendoient goûter d'ineffables béatitudes en courbant la tête sur la poitrine, et voir sortir de leur nombril un rayon lumineux en fixant la région de l'estomac. Ils renouveloient la secte des *omphalopsyques.* Barlaam dénonça cette folie. C'eût été pour le vieil Andronic une belle occasion en même temps qu'une grande jouissance qu'il n'eût point laissé échapper. Son petit-fils, plus raisonnable ou plus indifférent, ne se mêloit point de cette querelle, lorsqu'il ne put cependant se dispenser de convoquer un synode sur la demande qui lui en fut faite. Palamas, archevêque de Thessalonique, s'étoit chargé de la défense des moines. Les deux athlètes se distinguèrent par une égale loquacité. Barlaam parut avoir l'avantage dans cet assaut de sophismes, si l'on en juge par le résultat. Des cris menaçans poussés par les moines, qui, par le nombre, dominoient dans cette assemblée, interrompirent l'orateur, et lui firent prendre le parti de garder un silence prudent. On interpréta ce silence comme un aveu tacite de sa défaite. Il se réfugia peu de temps après en Italie. Le pape, pour récompenser son zèle, le fit évêque de

Giéraci en Calabre. D'autres prétendent qu'il obtint cet évêché à la sollicitation de Pétrarque, à qui, pendant son voyage d'Avignon, il avoit appris le grec. Un des disciples de Barlaam ayant renouvelé la querelle, on assembla un second concile, dans lequel furent condamnés la doctrine et celui qui la défendoit.

L'empereur, que l'ennui et la longueur de la séance avoient fatigué, sortit malade, et se retira dans le monastère des Hodéges : le mal fit de rapides progrès; en peu de jours on désespéra de la santé d'Andronic. Les médecins grecs et persans, les astrologues furent consultés. L'amour de la vie fit payer par Andronic le tribut à son siècle. Il pria Nicéphore Grégoras d'interroger les astres. Pendant qu'il luttoit contre la mort, Apocauque se présenta chez Cantacuzène pour l'exhorter à se revêtir de la pourpre impériale, prétendant que, le prince ayant voulu l'associer à l'empire, cette action n'étonneroit personne. La manière dont fut reçu cet intrigant, l'indignation qu'on lui témoigna, ne le découragèrent point. Il alla trouver la mère du grand-domestique, qui lui imposa silence, lui défendant de donner à son fils des conseils aussi pernicieux.

Voyant qu'il n'y avoit aucun espoir de conserver Andronic, Cantacuzène se rendit auprès de l'impératrice, afin de l'engager à pourvoir à sa propre sûreté, ainsi qu'à celle de ses enfans. Elle le laissa maître de prendre les dispositions nécessaires. Il conduisit les deux enfans dans le palais, dont il doubla la garde, et mit auprès d'eux des gens qu'il savoit leur être dévoués. Les conspirations précédentes justifioient ces précautions. L'empereur mourut le mercredi 15 juin 1341, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la quinzième de son règne, en prenant pour époque celle de son sacre. Marié deux fois, il avoit pris ses femmes parmi les princesses d'Allemagne et d'Italie. La première étoit

fille du duc de Brunswick, tige de la maison de ce nom, et alors très-petit *souverain d'un pays indigent et sauvage* [a]. On ignore comment Andronic découvrit Agnès, qui, pour plaire aux Grecs, changea son nom en celui d'*Irène ;* comme Jeanne de Savoie, la seconde femme du prince, prit celui d'*Anne*, par le même motif. Irène mourut sans enfans. Anne en avoit six lorsqu'elle perdit Andronic : Jean, Manuel, Théodore, princes, dont le premier succéda à son père, et trois filles : l'une épousa le fils du roi de Bulgarie ; la seconde fut mariée à Gattélusio, noble génois et seigneur de l'île de Lesbos. On ne sait rien sur le sort de la troisième.

Les historiens ont, en général, jugé trop sévèrement Andronic le jeune ; ils n'ont point assez oublié les orages de sa jeunesse. Ce prince n'avoit conservé des passions de cet âge qu'un goût trop vif et trop dispendieux pour la chasse. Les reproches que lui fait Nicéphore Grégoras, celui qui le traite le plus mal, quoiqu'à sa mort il ait prononcé son oraison funèbre, ne supportent pas une discussion sérieuse et disparoissent à l'examen. Une des accusations les plus graves concerne l'indifférence avec laquelle Andronic laissa chacun s'habiller à sa guise, tandis que son aïeul avoit mis une grande importance à cet objet et fait les règlemens les plus sévères sur la forme des vêtemens et des coiffures. Sous le petit-fils on vit dans les rues de Constantinople des costumes à la bulgare, à l'italienne, des vêtemens de toutes les formes et de tous les pays, et les jeunes gens quittèrent le costume national. C'est ainsi que, passant d'un excès à l'autre, et d'une intolérance insupportable à l'indifférence la plus complète, on tomba dans les inconvéniens qui en étoient inséparables.

Les faits prouvent qu'Andronic eut de l'activité ;

[a] Gibbon, t. 12, ch. 63.

l'intention de corriger les nombreux abus qui s'étoient glissés dans l'administration; de la générosité, puisqu'il pardonna presque toujours et trop souvent; enfin qu'il parut à la tête de ses armées, et paya de sa personne; bien différent de son aïeul, qui, pendant un triste et long règne de plus d'un demi-siècle, ne se montra que dans les conciles et dans les cérémonies publiques.

LIVRE CENT-SIXIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE.

Celui qu'Andronic avoit voulu s'associer à l'empire et qui fut toujours le fidèle compagnon de ses travaux, devoit naturellement avoir la confiance de l'impératrice. C'étoit Cantacuzène. Les courtisans, jaloux de sa faveur et de son crédit, espéroient qu'à la mort du prince il perdroit l'un et l'autre; mais ils furent trompés dans leur attente, en voyant les dispositions que prit le grand-domestique. Il agit sans délai, comme tuteur du jeune prince et régent de l'empire. Il renouvela les commissions de tous les gouverneurs, des agens du pouvoir, et des receveurs du fisc, dont la mort de l'empereur suspendoit les fonctions. Dans les lettres qu'il fit expédier aux financiers il ajoutoit à quelques avis des menaces, dans le cas où ils seroient tentés de profiter du changement de maître pour prévariquer dans l'exercice de leur charge. Ces mesures firent murmurer hautement ses ennemis. A leur tête étoit cet Alexis Apocauque dont on a pu remarquer l'esprit inquiet et le goût pour l'intrigue. Il résolut de rallier autour de lui tous les mécontens et d'agir auprès de l'impératrice. Déjà même il avoit représenté Cantacuzène comme un ambitieux qui vouloit s'emparer du trône; mais cette accusation n'avoit produit aucun effet sur l'esprit de la princesse. Un autre ennemi dont on étoit loin de suspecter les intentions, ce prêtre élu patriarche par les soins du grand-domestique, prétendoit qu'il devoit être régent, parce

An. 1341.

qu'en partant pour sa dernière expédition, Andronic l'avoit chargé de veiller sur l'impératrice et ses enfans; et pendant sa maladie ce prince venoit de le prier de lancer des excommunications contre ceux qui voudroient troubler l'état. Il mettoit en avant un principe que le clergé se contentoit de mettre en pratique : c'étoit que l'*Eglise devoit gouverner l'empire comme l'âme gouverne le corps.* C'est sur ce principe et sur les recommandations de l'empereur mourant qu'il fondoit ses prétentions. Il négligea les fonctions patriarchales, et vint s'installer au palais près de l'impératrice, qu'il importunoit sans cesse par des avis. Cette démarche inconvenante et hardie prouve que l'ambitieux prélat comptoit sur la foiblesse de Cantacuzène, qui auroit dû exprimer son indignation contre un serviteur ingrat qu'il avoit comblé d'honneurs et placé sur le premier siége de l'Orient. Au lieu de le faire conduire dans un couvent, il se contenta de lui adresser des reproches pleins de douceur, voulant bien même descendre jusqu'à comparer la validité des titres que chacun avoit à faire valoir. Un incident força le patriarche d'ajourner son projet. Le roi de Bulgarie, malgré ses traités, vouloit profiter de l'occasion qu'offroient une minorité et une régence presque toujours orageuses pour agrandir son royaume aux dépens de l'empire. Cherchant un prétexte, il réclame Sisman, l'un des fils de Michel, son prédéceseur, qui vivoit à Constantinople comme un simple particulier. En le demandant il déclaroit qu'il le mettroit à mort dès qu'il l'auroit en sa possession, et qu'il feroit la guerre, si l'on différoit de le lui livrer. La cour de Constantinople fut embarrassée. Cantacuzène fit convoquer un conseil pour savoir quel parti l'on prendroit. L'humeur se mêla de la discussion. George Chumne, intendant de la bouche, parla le premier, quoiqu'il n'eût aucun rang; et ce fut pour dire qu'on ne devoit point faire attention aux qualités de ceux qui composoient l'assemblée ; qu'il

falloit discuter un avis, quand bien même il seroit énoncé par une personne obscure. Cette proposition étoit évidemment dirigée contre Cantacuzène. Il garda le silence, croyant que l'impératrice chasseroit Chumne. Cette princesse n'en ayant rien fait, Démétrius Tornice releva avec beaucoup de hauteur le propos de l'intendant, demandant si l'on vouloit changer la constitution de l'empire en un état populaire. La dispute alloit s'engager, lorsque l'impératrice la fit cesser par un ordre précis de s'occuper de l'objet qu'on devoit mettre en délibération. Le grand-domestique, pour ne point parler, prétexta une incommodité. Les opinions furent partagées : les uns dirent qu'il falloit sacrifier Sisman à l'intérêt de l'état, et les autres que ce seroit se déshonorer que de le livrer. Chacun persista dans son avis avec un tel acharnement, que la discussion étoit au moment de dégénérer en une querelle sanglante. Le patriarche crut concilier tous les esprits en proposant de faire mettre Sisman dans l'église de Sainte-Sophie, qui seroit un asile inviolable. L'impératrice ayant invité Cantacuzène à donner son avis, celui-ci fit remarquer que, la demande de Sisman par Alexandre n'étant qu'un prétexte, on avoit laissé de côté la question principale; qu'on devoit examiner s'il falloit faire la guerre à ce roi, si l'on étoit en mesure, et prendre les moyens d'y être. Il termina son avis par quelques réflexions qui prouvoient qu'il avoit fait attention à l'injure de Chumne. Le lendemain il alla trouver le patriarche pour le prier de déclarer de sa part à l'impératrice qu'il comptoit exécuter incessamment le projet qu'il formoit depuis long-temps d'abandonner les affaires pour vivre dans la retraite. Le patriarche fit les représentations que la décence exigeoit de sa part, et s'acquitta de la commission. L'impératrice parut très-affligée; et quand elle sut que le propos tenu par Chumne dans l'assemblée étoit une des causes du parti que prenoit

le grand-domestique, elle refusa d'accepter sa démission; et, chargeant le prélat de lui rappeler l'ancienne liaison qui avoit existé entre Andronic et lui, l'engagement qu'il avoit pris envers le prince de protéger ses enfans et de tenir le timon des affaires, elle lui fit dire que le propos d'un brouillon ne pouvoit le faire manquer à sa parole. L'intention qu'exprimoit Cantacuzène étoit-elle sincère? avoit-elle pour motif le besoin du repos et le désir de la retraite, ou seulement le dépit que lui causoit l'insolence impunie de l'intendant du palais et le projet de connoître les véritables sentimens de l'impératrice? Ces détails ne nous ayant été transmis que par Cantacuzène, il est difficile de connoître avec certitude la vérité. Mais ce n'est probablement pas s'en écarter que de croire à la combinaison de ces causes. Quoi qu'il en soit, le patriarche fit encore une démarche inutile, et Cantacuzène lui parut inébranlable dans sa résolution. Cependant, après avoir déclaré que rien ne pouvoit le faire changer de projet, il ajouta que, si la patrie avoit besoin de ses services, si quelque danger la menaçoit, il sortiroit de sa retraite pour voler à son secours. Le patriarche transmet cette réponse à la princesse, qui, dans un discours très-long rapporté par l'historien (juge et partie), exprime la douleur la plus profonde, et fait au grand-domestique, pour l'engager à rester auprès d'elle, des prières si touchantes, qu'il ne put y résister.

Il se rendit auprès de l'impératrice, avec laquelle il entra dans de longues explications, lui prouvant que si, comme on en avoit fait courir le bruit, il avoit voulu s'emparer du pouvoir, il l'auroit fait sans obstacle, et la conjurant de ne point écouter les propos malveillans dont l'envie ou la haine le rendoient l'objet. Il la prévint qu'en reprenant le timon des affaires, il se proposoit d'administrer avec sévérité et de rendre une justice rigoureuse; cette conduite devant augmenter le

nombre de ses ennemis, il deviendroit infailliblement leur victime, si l'impératrice l'abandonnoit et si elle continuoit de leur prêter l'oreille. Anne convint de la vérité des observations de Cantacuzène, déclarant qu'il n'avoit tenu qu'à lui de s'emparer de l'autorité, que même il le pouvoit encore, et que, s'il ne possédoit pas l'empire, c'étoit par une suite de sa modération et de sa vertu. Elle lui promit avec serment de ne jamais écouter ses ennemis et de ne point l'abandonner. Il consentit après ce serment, fait devant le patriarche, à reprendre la direction des affaires. Ce prélat et le grand-domestique, après avoir pris congé de l'impératrice, s'entretinrent long-temps ensemble dans l'église de Saint-Démétrius, martyr, située dans l'enclos du palais. Cantacuzène, rappelant au patriarche tout ce qu'il avoit fait pour lui, le pria de le défendre contre ses envieux auprès de l'impératrice pendant qu'il seroit absent. Le prélat répondit par les plus grandes protestations, et promit de faire tout ce que son bienfaiteur lui demandoit. Pour ne laisser aucun doute sur sa sincérité, il récita sur sa tête l'hymne du Trysagion [a], et jura de ne jamais le tromper. Délivré de ses soupçons et plein d'espérance, Cantacuzène résolut de s'appliquer au gouvernement de l'empire [b]. Dès le jour suivant, il convoqua dans le palais impérial les ambassadeurs du roi des Bulgares. Ils parurent avec une contenance fière; et, montrant le traité de paix entre leur roi et Andronic, ils demandèrent qu'on reprît ce traité ou qu'on leur livrât Sisman. L'impératrice ayant donné l'ordre de leur répondre à Cantacuzène, celui-ci leur dit qu'ils n'étoient point venus pour le sujet qui auroit dû les amener, le renouvellement de l'alliance; que les Romains n'étoient point dans l'habitude de livrer ceux qui

[a] Hymne où le mot *saint* est répété trois fois, et dont l'usage a commencé dans l'église de Constantinople sous le patriarchat de Proclus, en 446.

[b] Ce sont ses propres expressions.

venoient chez eux chercher un asile; que cet asile étoit inviolable ; que Sisman ne demandoit que le repos et non le royaume dont il avoit été dépouillé; que le leur livrer, ce seroit une infamie; enfin que, s'ils persistoient dans leur demande, les troupes impériales conduiroient Sisman dans la Bulgarie, et combattroient pour lui. Il entra avec une franchise remarquable dans le détail des moyens qu'il avoit pour combattre leur roi : c'étoient Amir, le plus puissant des sultans d'Asie, qui mettoit son armée à sa disposition ; un grand nombre de Bulgares mécontens qui se rangeroient sous les drapeaux de Sisman dès qu'ils le verroient protégé par l'empire. Il termina par leur donner vingt jours pour aller porter à leur maître la déclaration précise qu'il leur faisoit, et connoître sa réponse. Les ambassadeurs, qui ne s'attendoient point à ce langage, changèrent de ton, et demandèrent un plus long délai, promettant de faire toute la diligence possible. Cantacuzène leur accorda un mois, à l'expiration duquel ils devoient faire connoître la réponse de leur roi, qui devoit être ou la paix ou la guerre.

Après leur départ, le grand-domestique prit des mesures pour être en état de combattre les Bulgares, et donna des ordres pour rassembler les troupes ; mais comme elles n'avoient pas été payées, elles refusèrent d'obéir. Le trésor étant vide, Cantacuzène se trouvoit dans le plus grand embarras, lorsqu'il en fut tiré par un homme obscur nommé Patriciote, qui avoit amassé une fortune immense à dresser et tenir les états et rôles des gens de guerre. Les remords qu'il éprouvoit l'empêchoient d'en faire usage. Pour s'en délivrer, il avoit résolu de donner une partie de ses richesses aux moines; mais, craignant qu'ils n'en abusassent, il venoit les offrir à Cantacuzène pour les besoins de l'état. Le grand-domestique lui ayant demandé combien il pourroit fournir d'argent, il répondit qu'il avoit cent mille be-

sans d'or en espèces et quarante mille en meubles. Surpris, et peut-être intérieurement indigné d'une aussi scandaleuse fortune, le grand-domestique, dans son premier mouvement, lui donne l'ordre de verser cette somme. Patriciote obéissoit sans murmure, lorsque Cantacuzène, songeant qu'il étoit plus sûr de la laisser entre ses mains, lui dit de la garder, d'en être le dépositaire, ajoutant qu'il s'adresseroit à lui suivant l'urgence des besoins. Il fait des arrangemens avec les officiers pour le paiement des troupes, et n'accepte de Patriciote que la somme rigoureusement nécessaire. Il le rétablit dans ses fonctions, jugeant avec raison que ses remords et ses scrupules les lui feroient exercer avec plus de probité. Quand les soldats furent payés, ils s'écrièrent qu'ils combattroient sous les ordres du régent et le suivroient partout.

Cantacuzène étant en mesure contre les entreprises du roi des Bulgares, crut devoir conseiller à l'impératrice Anne de faire sacrer et couronner Jean Paléologue, l'aîné de ses enfans. Ce conseil sage et prudent devoit détruire tous les soupçons dont il avoit été l'objet, et faire taire ses envieux. Mais, bien loin de lui en savoir gré, ils en conçurent des craintes, parce que le crédit et la considération dont il jouissoit recevoit un nouveau lustre de l'exécution de ce projet, et que par là le jeune empereur et sa mère avoient un gage certain du dévouement de Cantacuzène et de sa fidélité. Ce fut alors que se forma dans l'ombre contre le régent une ligue d'autant plus puissante, qu'elle étoit concentrée entre trois personnes dont une seule tenoit les fils de l'intrigue et dirigeoit les deux autres. C'étoit Apocauque, qui devoit sa fortune à Cantacuzène. Contre l'avis d'Andronic, le grand-domestique l'avoit élevé à la dignité de grand-duc. En prodiguant à son bienfaiteur les assurances d'attachement et les expressions de la reconnoissance, il conspiroit secrètement contre lui. Mais ses

intrigues ne pouvoient avoir de succès sans le concours de l'impératrice, et l'impératrice avoit pour Cantacuzène de l'estime et de la bienveillance. Il falloit donc détruire son crédit auprès de cette princesse. Pour y parvenir, Apocauque sema l'or et l'argent parmi les femmes de la cour; toutes lui furent vendues et devinrent des instrumens dociles qui n'agissoient que d'après ses plans. Toutes exprimèrent des doutes sur le grand-domestique, des craintes sur son ambition, des soupçons sur ses projets; ces attaques, rarement directes, répétées tous les jours avec adresse, pouvoient d'autant moins manquer leur effet sur l'esprit de l'impératrice que personne ne se chargeoit de défendre Cantacuzène. Le patriarche, sur lequel il auroit cru pouvoir compter parce qu'il l'avoit tiré de l'obscurité pour le placer sur le premier trône de l'église d'Orient, le patriarche se joignoit à ses ennemis. Il étoit secrètement à leur tête, et c'étoit celui que la princesse consultoit avec plus de confiance. Elle étoit donc sans cesse sous l'influence d'un concert unanime de délations secrètes. On commença par la persuader de l'inconvenance de la proposition qu'avoit faite le régent pour le sacre du jeune empereur. On le lui présenta comme choquant la décence et blessant tous les égards dus à la mémoire d'Andronic, parce qu'un sacre et un couronnement étoient toujours accompagnés de fêtes et de réjouissances. En vain Cantacuzène s'autorisa par l'usage et des exemples, en vain il montra l'utilité du conseil qu'il donnoit, insistant sur le danger des minorités, sur la nécessité de faire reconnoître solennellement le prince et de rendre sa personne plus respectable par une cérémonie imposante et sacrée; l'impératrice persista dans ses refus, priant le régent de lui permettre de payer le tribut à l'opinion publique, qui blâmoit toute distraction à la juste douleur causée par la perte de son royal époux. Voyant que les motifs les plus importans ne produisoient rien sur l'impératrice, il soup-

çonna quelque changement dans son esprit, et voulut avoir à ce sujet une explication avec le patriarche. Celui-ci le tranquillisa de nouveau par des protestations; et, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de son langage, il le blâma de ses soupçons, assurant que la princesse avoit en lui une confiance sans borne; qu'en le voyant elle croyoit voir encore l'empereur; enfin qu'elle songeoit sans cesse à tous les services qu'il avoit rendus, soit à son mari, soit à l'état. Cantacuzène interrompit cette déclaration en disant au prélat: Si je dois croire que l'impératrice est dans ces sentimens, que dois-je penser des vôtres? A cette question le patriarche se lève, atteste le ciel de sa loyauté, de sa reconnoissance envers son bienfaiteur; et, sans y être provoqué, s'engage par serment à le défendre contre ses ennemis. Rassuré par ce langage, et toujours trop confiant, Cantacuzène fit les préparatifs de son départ. Par ses soins, toutes les mesures avoient été prises pour repousser les Bulgares, si leur roi vouloit faire la guerre. Il avoit renouvelé tous les anciens traités avec Orchan, sultan de Bithynie, et, pour tenir en respect les autres puissances musulmanes, équipé une flotte en grande partie à ses frais; mais il commit une faute grave en confiant au grand-duc Apocauque le commandement de cette flotte. Après avoir fait toutes ses dispositions, il alla prendre congé de l'impératrice, laissa sa mère auprès d'elle, et partit de Constantinople pour se rendre à Didymotique, emmenant avec lui une partie de la noblesse de cette capitale, qui ne le suivit que par respect humain, et parce qu'il lui reprochoit sa honteuse oisiveté. Il en agit de même avec celle de Thrace, qu'il obligea pareillement à servir. Etant à Didymotique, il apprit qu'Alexandre, roi de Bulgarie, étoit campé près de Stilbne, ville de la frontière. Il lui envoya dire que, le terme dont on étoit convenu venant d'expirer, il

falloit qu'il s'expliquât et fît savoir s'il vouloit la guerre ou la paix. Le roi, voyant qu'on avoit ri de ses menaces, et qu'au lieu de lui livrer Sisman, on paroissoit disposé à le défendre, demanda la paix, renoûvela les traités, et retourna dans son palais de Ternove.

L'expédition contre la Bulgarie s'étant ainsi terminée, le régent mena son armée dans la Chersonèse, où les Turcs faisoient des ravages. Il les battit à deux reprises différentes, ce qui força leur chef Giaxe à conclure la paix.

De retour à Didymotique, il s'occupa du soin de faire de nouvelles levées pour compléter ses troupes. Pendant son absence de la capitale, Apocauque forma le projet d'enlever l'empereur, et de le renfermer dans la tour d'Epibales, qu'il avoit fait construire à grands frais près de Constantinople. Elle étoit à la fois d'une hauteur et d'une épaisseur prodigieuses. Si ce coup eût réussi, il vouloit forcer l'impératrice à le nommer premier ministre, dispensateur de toutes les dignités, et à consentir au mariage du jeune prince avec une de ses filles. Il auroit ainsi régné sous le nom de son gendre. Au moment où ce projet alloit s'exécuter, un de ses complices le découvrit à l'impératrice, qui doubla la garde de l'empereur, et prit toutes les précautions nécessaires pour faire échouer le dessein d'Apocauque. En se voyant découvert, celui-ci s'enferma dans la tour d'Epibales, résolu de s'y defendre, si l'on tentoit de l'attaquer. Cantacuzène l'envoya investir par des troupes sous les ordres de Manuel Tarchaniote, surnommé *Curtrice*. Apocauque lui fit dire qu'il ne se réfugioit dans cette forteresse que pour se dérober à ses ennemis, qui, après l'avoir calomnié, en vouloient à ses jours; qu'il lui conseilloit d'imiter son exemple, l'avertissant que sa vie n'étoit pas plus en sûreté que la sienne. Le régent répondit qu'il souhaitoit qu'Apocauque fût innocent, l'exhortant, s'il ne l'é-

toit pas, à rentrer dans le devoir; autrement, qu'il seroit rigoureusement puni, parce que sa forteresse ne le garantiroit pas de la justice.

Sur ces entrefaites les habitans du Péloponèse députèrent au grand-domestique Jean Sidère, gouverneur de plusieurs villes de ce pays, et l'évêque de Cosme. La population de la Morée se composoit alors des naturels et de Latins. Tous étoient de concert pour secouer le joug des princes de l'Occident, qui ne songeoient à eux que pour leur faire payer des impôts. Pendant le voyage qu'Andronic avoit fait en Acarnanie, ils avoient envoyé au secours de Nicéphore des gens de guerre qui revinrent en chantant les louanges de Cantacuzène, pour lequel on avoit conçu dans le Péloponèse une telle estime, qu'on vouloit l'avoir pour gouverneur. La lettre dont les députés étoient porteurs se terminoit ainsi : « Si l'impératrice et vous, avez agréable les offres que « nous vous faisons de vivre sous la domination des « Romains, vous n'aurez qu'à venir prendre possession « de nos villes, et à nous gouverner comme il vous « plaira. » Cantacuzène reçut avec magnificence ces ambassadeurs, et promit d'aller au printemps suivant, visiter leur pays. Pour leur donner un gage de la fidélité de sa promesse, il leur confia Jacques Brulas, un de ses amis, qui devoit les suivre dans la Morée et l'y attendre. Brulas étoit chargé d'étudier les mœurs, les usages, les dispositions des esprits. Cantacuzène sentoit toute l'importance de cette acquisition [a], et la prudence exigeoit

[a] Le rôle que joue Cantacuzène dans les événemens dont il est l'historien doit inspirer naturellement quelque défiance; et, pour se garantir de toute prévention, il faut comparer ses récits à ceux de Nicéphore Grégoras : c'est ce que nous faisons. Cantacuzène présente l'acquisition de la Morée comme une possession très-utile à l'empire, dont elle recule les bornes ; Grégoras, comme une conquête, et l'envoi de Brulas comme un moyen : ce qui pourroit faire croire qu'il n'y avoit qu'un parti de conjurés. Mais Cantacuzène ne pouvoit penser alors, comme on le verra par sa conduite, à se mettre à la tête de l'empire. Il y fut forcé par les circonstances, ou prétendit l'avoir été.

qu'il connût la disposition réelle des esprits et l'état des choses, afin de ne point agir avec légèreté. Ce fut probablement le motif pour lequel il envoya son ami dans le Péloponèse. Quoi qu'il en soit, une circonstance particulière auroit été de nature à faire suspecter ses intentions, s'il en avoit eu de mauvaises [a]. Il est question de l'indiscrète démarche de ses amis, qui lui rendirent, ou plutôt voulurent lui rendre des honneurs qu'on ne devoit qu'au souverain. C'étoient Synadène, protostrator et gouverneur de Thessalonique, Crèle, Constantin Paléologue, oncle de l'empereur, Jean Lange, Zamplacon, grand-papias, et tous ceux qui avoient des gouvernemens. Ils lui envoyèrent des députés qui, d'après leurs instructions, épièrent l'occasion, se prosternèrent contre terre pendant qu'il se promenoit à cheval, et le ramenèrent à pied chez lui. Il leur témoigna son mécontentement avec aigreur, et menaça de renvoyer ceux qui le salueroient autrement qu'ils ne devoient le faire. Soit que ce traitement en indisposât quelques-uns, soit que dans le nombre y il eût des espions qui ne vouloient que le sonder, nous en verrons bientôt plusieurs qui se rangèrent parmi ses ennemis, et l'accusèrent d'avoir entrepris d'usurper la couronne.

Nous touchons à l'époque où la ligue secrète, qui n'avoit jusqu'alors attaqué le régent que d'une manière détournée, se disposoit à le faire à force ouverte, et prenoit tous les moyens de le contraindre par l'injustice et la violence à commettre le crime dont on l'accusoit. Avant d'entrer dans le détail de ces intrigues et de ces iniquités, il est nécessaire de dire un mot de la con-

[a] Le caractère de Cantacuzène n'est rien moins que celui d'un ambitieux; et jusqu'à ce qu'on l'ait réduit à jouer le rôle dont on l'accusoit, il a prouvé qu'il n'y étoit nullement propre. Il ne connoissoit pas les hommes, les choisissoit mal, pardonnoit hors de propos, croyoi à la sincérité des protestations quand l'expérience lui faisoit un devoir de n'y ajouter aucunement foi. Combien n'a-t-il pas été dupe d'Apocauque, même après les trahisons répétées de celui-ci!

duite d'Etienne, crâle de Servie. A la nouvelle de la mort d'Andronic, voyant le sceptre entre les mains d'un enfant de neuf ans, il arma, parcourut la Macédoine, pilla cette province, et s'avança jusqu'au-delà de Thessalonique. Cantacuzène auroit pu le faire repentir de sa mauvaise foi, mais, occupé de l'expédition du Péloponèse qu'il vouloit proposer à l'impératrice, et du projet de se rendre auprès de cette princesse pour la faire consentir à cette entreprise, il aima mieux se contenter de la soumission du crâle, et renouveler l'ancien traité. Cette affaire terminée, il partit pour Constantinople.

Près d'entrer dans cette capitale, il aperçut plusieurs personnes remarquables par leur fortune ou leur rang, qui, prévenues de son arrivée, étoient venues à sa rencontre. Dès qu'elles le virent, elles descendirent de cheval pour le saluer. Comme cet usage étoit nouveau, le régent ne leur dissimula point la contrariété que lui faisoit éprouver une pareille démarche. Il se rendit ensuite auprès de l'impératrice. Il lui trouva l'esprit inquiet, agité, l'humeur chagrine et triste. Elle attribuoit sa mélancolie à une incommodité qui lui étoit survenue. Pour la distraire, Cantacuzène lui rendit compte de ses opérations, l'entretint du projet d'acquérir le Péloponèse, de l'offre des habitans de ce pays, et lui fit voir les avantages sans nombre que procureroit cette possession. Il finit par l'exhorter à avoir plus de confiance dans des promesses dont elle verroit bientôt l'effet.

Tous les jours il rendoit ses devoirs à l'impératrice, et tous les deux se concertoient sur les mesures à prendre pour l'intérêt de l'état. Un jour l'une de ces conférences fut troublée par une rumeur qui paroissoit venir de la partie du palais occupée par les tribunaux. Le régent crut que c'étoit une dispute de plaideurs; mais le bruit s'étant considérablement augmenté, il sortit pour en connoître la cause. Il vit le vestibule inondé de militaires qui appartenoient aux principales familles de la

cour ou de l'état, et le patriarche au milieu de cette jeune noblesse, et disputant avec elle. Il s'agissoit de Cantacuzène, à qui ces jeunes gens prétendoient qu'on ne rendoit pas les honneurs qui lui étoient dus. Ils s'en prenoient au patriarche, qui se défendoit avec beaucoup de chaleur, soutenant que le régent recevoit tout ce que prescrivoit l'étiquette [a]. Au moment où la discussion étoit assez vive pour dégénérer en querelle, Cantacuzène parut, et sa présence imposa silence à tout le monde. Elle fit cesser l'embarras du prélat, dont la situation commençoit à devenir très-critique. Mais le régent, après avoir jeté sur cette assemblée des regards sévères, apostropha le patriarche, et lui reprocha de compromettre sa dignité en disputant avec de jeunes étourdis. *Pour adoucir l'aigreur avec laquelle il avoit repris* [b] *le prélat*, il le reconduisit jusqu'à son cheval, quoique l'étiquette lui défendît de passer la porte intérieure du palais. Cantacuzène alla sans délai rendre compte à l'impératrice de ce qui venoit de se passer, et la pria de faire à ces jeunes gens les réprimandes qu'ils méritoient, ajoutant qu'il les auroit punis lui-même, s'il ne devoit pas les emmener incessamment avec lui. La princesse fit venir les principaux, et leur adressa de sévères reproches sur la double injure dont ils se ren-

[a] Rien n'étoit si minutieux que cette étiquette, et tout à la fois si important. Constantin, le fondateur de la nouvelle Rome, y attachoit le plus grand prix. Les règlemens de cette étiquette formèrent une loi fondamentale de l'état, qui reçut le titre de *divine hiérarchie*. Par cette loi, chaque rang étoit marqué avec un scrupule religieux; une multitude de cérémonies, de saluts, de révérences, de positions, de gestes, étoient indiqués avec une puérile exactitude. Elles étoient en si grand nombre, que la connoissance en demandoit une étude longue, beaucoup de temps et d'attention; et l'on regardoit cette étude comme tellement grave, que c'étoit un sacrilége que de la négliger. Le code Théodosien l'exprime formellement. *Sit planè* sacrilegii *reus, qui* divina *præcepta neglexerit*. Cantacuzène ne dit pas si les réclamations de ces jeunes gens en sa faveur étoient conformes à la *divine hiérarchie*, ou si, dans sa défense, le patriarche se fondoit sur cette loi.

[b] Ce sont les propres paroles de Cantacuzène (liv. 3, ch. 13).

doient coupables, soit envers elle, en supposant qu'elle ne rendoit pas justice au régent, soit envers le patriarche, qui, par son caractère et ses fonctions, méritoit leurs respects. Cette leçon fut donnée en présence de Cantacuzène.

En s'occupant des préparatifs de son départ, il songeoit aux moyens d'assurer la tranquillité de l'état. C'étoit à son avis lui faire courir des risques que de ne pas se rendre maître d'Apocauque. L'impératrice pensoit qu'il ne falloit pas lui imposer d'autre peine que celle à laquelle il sembloit se condamner lui-même en s'enfermant dans une forteresse. Le régent partageoit cette opinion; mais, comme il étoit obligé d'emmener l'armée en Occident, il auroit voulu ne pas laisser la cour exposée aux tentatives de cet ambitieux. Sa forteresse étant imprénable, ou demandant, pour être prise, un espace de temps et des moyens dont l'emploi eût dérangé tous les projets, Cantacuzène proposa de lui pardonner, et de se servir de lui. L'impératrice ne dissimula point la surprise que lui causoit une aussi étrange proposition. Ce qui la rend plus inexplicable encore de la part de celui qui la faisoit, c'est le détail dans lequel il entre à cette occasion, dans son histoire, sur l'origine et la vie d'Apocauque; détail qui prouve qu'il ne méritoit aucune confiance. Né dans la Bithynie, de parens obscurs, Apocauque avoit commencé par être commis des préposés à la recette des impôts. Il se mit aux gages d'Andronic Asan, oncle de l'empereur. Il le quitta bientôt pour se donner à celui qui étoit chargé des contributions dans l'Occident, et qui lui confia ses propres fonds et l'envoya vers le vieil Andronic. Apocauque lui remit les fonds de son maître, comme étant les siens, et obtint pour récompense la place de son bienfaiteur. Mais, ayant commis des malversations dans l'exercice de cet emploi, il se cacha, fit offrir ses services par Syrgias au jeune Andronic. Il suivit son parti,

plus pour se soustraire à la punition qu'il avoit encourue, que par affection pour le prince. Cantacuzène le fit faire ministre d'état sous ses ordres. Il entra dans toutes les intrigues de Syrgias contre le grand-domestique, et dans celles de l'impératrice mère. Cantacuzène, en ayant triomphé, Apocauque n'eut rien de mieux à faire qu'à demander son pardon. Il l'obtint, et fut nommé général de l'armée navale contre les Turcs, ensuite revêtu de la dignité de médiateur. Ayant dénoncé le grand-domestique, il fut destitué de ses fonctions, puis en eut de nouvelles. C'est après une longue énumération, dont nous ne présentons qu'un sommaire, que le régent demande encore une fois non-seulement la grâce d'Apocauque, mais son rétablissement dans l'exercice de ses fonctions. L'impératrice se laisse fléchir, non sans peine. On envoya quatre commissaires à la tour d'Epibate pour offrir au perfide Apocauque son pardon. Il n'y voulut point croire, et répondit qu'il persistoit dans le projet de se défendre. Il baissa le ton quand le régent vint lui-même en partant de Constantinople, et lui déclara que, ne se fiant qu'à lui, il se remettoit entièrement à sa disposition sans aucune condition ni réserve. Toujours dupe, Cantacuzène lui conseilla d'aller se jeter aux pieds de l'impératrice, et continua sa route pour se rendre à Didymotique, et s'y préparer à la guerre.

Avant son départ, la princesse lui avoit demandé sa fille aînée en mariage pour le jeune empereur. Cantacuzène remit les fiançailles à son retour, sous prétexte que les affaires publiques ne pouvoient souffrir aucun délai; *mais, en effet,* dit-il lui-même, *pour déférer* à ses amis, qui l'avoient prié de ne rien conclure sans leur participation. Ce refus inexplicable donna lieu à beaucoup de conjectures sur les intentions de Cantacuzène; un tel mariage devoit flatter l'ambition que lui prêtent ses ennemis. Si l'on suppose qu'il vouloit régner lui-même, on est obligé de convenir que plus

d'une fois il avoit volontairement repoussé l'occasion de satisfaire ce désir. Il nous paroît plus vraisemblable d'attribuer ce refus à l'instabilité de son caractère, à l'influence qu'exerçoient sur lui ses amis; et toute sa conduite jusqu'au moment où il fut poussé à bout donne du poids à cette conjecture.

Apocauque suivit le conseil du régent, et fit à l'impératrice d'humbles soumissions. Du palais de cette princesse il se rendit chez la mère de Cantacuzène, lui renouvela ses protestations, offrant d'y ajouter des sermens, qu'elle refusa, parce qu'elle aimoit mieux *les effets que les promesses*. Il alla trouver ensuite le patriarche, et lui tint un tout autre langage. Au lieu de reconnoître, comme il venoit de le faire, les obligations qu'il avoit au grand-domestique, il feignit de n'en avoir qu'au prélat, de croire qu'il s'étoit sans cesse occupé du soin de le défendre; enfin qu'il lui devoit non-seulement la liberté, mais encore la fortune et la vie. Il n'étoit point de sacrifices assez grands pour reconnoître de tels bienfaits: en conséquence, il venoit lui confier un secret de la plus haute importance, et qui l'intéressoit personnellement. Après toutes les précautions nécessaires pour exciter la curiosité du patriarche, il lui dit que le grand-domestique vouloit le chasser de son siége, et l'y remplacer par Grégoire Palamas, son ancien ami. Le prélat, surpris, exprima des doutes, et demanda des preuves. Apocauque, qui n'en avoit point, mit à leur place les sermens *les plus exécrables*; [a] et, pour le mieux persuader de son dévouement et de son intention de partager ses dangers, il lui proposa sa fille pour son fils, cette alliance devant rendre tout commun entre eux, le bonheur et les disgrâces. Cette proposition combla de joie le prélat. Les articles furent arrêtés, les

[a] Ce sont les propres expressions de Cantacuzène (liv. 3, chap. 18). Nous avons oublié de dire que Jean étoit marié, et qu'il avoit des enfans. Lorsqu'il fut élu patriarche, on mit sa femme dans un couvent.

dispositions prises, et, suivant l'usage des Grecs, les deux contractans firent l'échange des reliques qu'ils portoient à leur cou ; formalité qui attachoit l'idée de sacrilége à la rupture d'un engagement, et ne faisoit presque toujours qu'ajouter au crime de celui qui violoit ses sermens. Ils se concertèrent ensuite tous les deux sur la conduite qu'ils devoient tenir envers Cantacuzène. Apocauque fit sentir au prélat combien il seroit imprudent de vouloir lutter ouvertement contre l'homme le plus puissant de l'empire, et nécessaire de mettre dans leurs intérêts l'impératrice. En conséquence, il falloit que le patriarche confiât à cette princesse le projet qu'avoit le grand-domestique de l'égorger, ainsi que les jeunes princes, pour s'emparer du trône; si l'impératrice veut des preuves, il faut lui faire voir que la recherche exige du temps; que le moindre délai causera sa perte; qu'un voile épais couvre les démarches des conjurés; qu'en agissant dans l'ombre, il n'en vont pas avec moins de promptitude; qu'ils sont prêts à frapper leur coup; enfin ces assertions devront être accompagnées de ce langage persuasif que le patriarche sait si bien faire entendre. Tels furent les conseils et les instructions d'Apocauque. Il se chargeoit de combattre Cantacuzène, si l'impératrice l'autorisoit, et le prélat seroit fait alors premier ministre, et tiendroit les rênes du gouvernement.

Voulant attirer dans son parti les personnes de l'empire qui avoient auprès d'Asan, beau-père de Cantacuzène, le plus d'influence et de crédit, il agit en conséquence, et s'adressa plus particulièrement à celles qui, pouvant avoir à se plaindre du régent, seroient moins disposées à le défendre qu'à le combattre. Il commença par Asan Andronic, beau-père de Cantacuzène. Depuis six années ses deux enfans languissoient dans une prison d'état pour des crimes dont ils étoient accusés, et qui ne tendoient à rien moins qu'à bouleverser l'empire. Il

avoit, à différentes époques, et récemment encore, fait auprès de son gendre, pour obtenir leur liberté, des démarches toujours inutiles. Le régent lui ayant fait observer qu'il ne pouvoit prendre sur lui d'ouvrir la prison à ses deux enfans, sans faire une injure grave à l'impératrice, et sans lui causer de justes inquiétudes, et qu'il falloit préliminairement disposer cette princesse à l'indulgence, Asan avoit été d'autant plus satisfait de ces observations, que le grand-domestique les terminoit par la promesse formelle d'employer son crédit à son retour d'Occident, et de se rendre caution de la fidélité de ses deux beaux-frères [a]. Apocauque présenta sous un autre point de vue ces faits et cette promesse. Il n'eut pas de peine à prouver que, si Cantacuzène avoit pris quelque intérêt au sort de ses beaux-frères, il l'auroit fait voir en saisissant les occasions qui s'étoient offertes à lui mille fois : il en rappela plusieurs ; montra que le grand-domestique jouissoit d'un pouvoir absolu ; chercha les véritables motifs de sa conduite, assurant que celui qu'il donnoit n'étoit qu'un défaite ; enfin déclara clairement que c'étoit à lui qu'étoit due la prolongation de leur emprisonnement. Pour dissiper tous les doutes, il donna beaucoup de détails sur la faveur dont il avoit joui auprès du régent, sur les confidences qu'il lui avoit faites à cette époque de leur intimité, et mit dans le nombre de ces confidences le projet de laisser les deux fils d'Asan vivre et mourir en prison, parce que leur valeur et leur talens les rendoient dangereux. Ces raisonnemens spécieux firent impression sur l'esprit d'Asan, et l'ébranlèrent. Sa tendresse pour ses enfans le rendoit crédule; et le rôle que lui faisoit jouer Apocauque dans le projet qu'il lui communiquoit acheva

[a] Cette circonstance prouve encore la foiblesse du caractère de Cantacuzène. Avec la fermeté nécessaire dans un homme d'état, il auroit pris un parti pour ou contre deux frères, suivant qu'ils étoient innocens ou coupables.

l'ouvrage. Ce projet étoit celui dont il avoit fait part au patriarche ; et le rôle, le même que ce prélat avoit accepté ; c'est-à-dire, le gouvernement de l'état : car ce conspirateur adroit présentoit à chacun l'appât le plus puissant. En se retirant, il jura d'avance au beau-père de Cantacuzène obéissance et fidélité.

Continuant avec une merveilleuse activité le cours de ses intrigues, Apocauque, en sortant de chez Asan, alla trouver ses deux frères, le prince Constantin et le grand duc Isaac. Il leur fit honte de l'oubli dans lequel on les laissoit, et dans lequel ils consentoient à vivre, leur montrant qu'ils ne tenoient point dans l'état le rang auquel ils avoient droit ; les exhortant à secouer le joug de Cantacuzène, et leur en donnant les moyens en se réunissant à lui pour perdre le régent dans l'esprit de l'impératrice, et pour obtenir de cette princesse l'ordre de le combattre. Il falloit profiter de son absence pour le frapper avec plus de sûreté. Des protestations d'obéissance terminèrent cet entretien. Les deux princes promirent à ce fourbe de faire cause commune avec lui.

Du palais de ces deux princes Apocauque se rendit chez Jean Gabalas, grand-drungaire, arrivé depuis peu de Servie, où le régent l'avoit envoyé. Il effraya celui-ci par une fausse confidence sur les mauvaises intentions du régent à son égard : celui-ci l'accusoit de trahir l'état pour le crâle qui l'avoit séduit, et dont il étoit l'espion. La seule ressource de Gabalas étoit de se joindre aux personnages qui, connoissant les pernicieux desseins du grand-domestique, avoient résolu de s'en défaire. Les sermens, l'échange des reliques, et l'offre que fit Apocauque de sa fille déjà promise, consommèrent le traité.

Au grand-drungaire, Apocauque fit succéder Chumne, grand-stratopédarque. Cette conquête paroissoit plus facile que toute autre. Chumne avoit épousé la cousine de cet intrigant : c'étoit lui qui, par un propos inju-

rieux, choqua le régent dans la conférence qui se tint en présence des ambassadeurs du roi de Bulgarie. Apocauque l'assure que Cantacuzène étoit toujours ulcéré par ce propos, et qu'il proposoit de s'en venger. La douceur de son caractère étant connue de Chumne, il conservoit des doutes, lorsque son ami les dissipa par des sermens, et lui persuada que le seul parti qu'il eût à prendre, c'étoit d'entrer dans le complot qu'il lui communiqua.

Pour ne rien négliger, Apocauque crut devoir s'adresser aux serviteurs les plus affectionnés de l'impératrice, afin qu'en leur entendant tenir le même langage que les conjurés, cette princesse fût plus disposée à croire l'accusation dont Cantacuzène seroit l'objet. L'un de ceux qui avoient le plus de crédit sur Jeanne, étoit Artot, venu de Savoie avec elle. Sa prudence et sa valeur le firent estimer d'Andronic. Apocauque lui persuada que le régent tenoit sur Zampée sa mère et sur lui les propos les plus désobligeans, trouvant mauvais qu'on eût reçu des étrangers, et qu'on eût en eux la moindre confiance. Les mêmes moyens donnèrent lieu au même résultat ; et l'Italien fut gagné par les protestations, les sermens, l'offre d'un reliquaire, et celle d'une fille déjà deux fois promise.

Tels sont, en les abrégeant, les détails que donne Cantacuzène sur les premières intrigues d'Apocauque dans le complot dont nous verrons bientôt l'exécution. Pour éviter les répétitions, nous avons omis à dessein une particularité qui se retrouve dans tous les discours qu'Apocauque tient aux conjurés : c'est l'aveu de l'imposture et de la fausseté de l'accusation dont il charge Cantacuzène ; c'est une exhortation (toujours la même) à soutenir le mensonge et le parjure. Cet aveu paroît peu vraisemblable. En présentant le régent comme ayant le projet de se défaire de l'impératrice et des jeunes princes, il valoit mieux en être persuadé que de conve-

nir qu'il n'en étoit rien. C'étoit ôter aux protestations, aux sermens, toute leur valeur, inspirer des doutes au lieu de la confiance, et courir le risque de produire un effet contraire à celui qu'on se proposoit. Une autre invraisemblance est cette triple proposition de mariage pour la même fille, offerte successivement au fils du patriarche, au grand-drungaire, enfin à l'Italien. La moindre indiscrétion démasquoit Apocauque. Ces contradictions font présumer que l'historien s'est permis des conjectures sur les moyens employés secrètement par son ennemi, et qu'il lui étoit en effet difficile de connoître : mais comme les faits constatent l'intrigue et le complot, s'il est permis d'avoir des doutes sur l'exactitude des moyens, il ne l'est pas d'en conserver sur celle du récit des événemens.

Ame de ce complot, Apocauque y consacra tous les momens de sa vie. Il réunit plusieurs fois les conjurés dans le palais du patriarche. On y convint de la marche qu'il falloit adopter et suivre. C'étoit d'aller séparément chez l'impératrice; d'y tenir le même langage sur le régent, afin que cette conformité d'avis et d'accusations frappât davantage l'esprit de cette princesse. Asan et son frère Constantin firent les premières ouvertures; et, après avoir renouvelé l'expression de leur dévouement aux intérêts d'Anne, ils dénoncèrent formellement Cantacuzène comme conspirant contre l'état. Anne, étonnée, les reçut fort mal, et répondit sèchement qu'elle n'auroit jamais le moindre doute sur l'attachement de Cantacuzène. Elle imposa silence à Zampée, ainsi qu'à son fils, qui tinrent le même propos. Chumne, son fils, son gendre Stratagopule, et le grand-drungaire, n'obtiennent pas un meilleur accueil, et reçoivent l'ordre de ne plus tenir de pareils propos, parce qu'à son retour le grand-domestique pouvoit tirer une juste vengeance de leurs calomnies. Ce résultat décourageoit les conjurés, qui, sans Apocauque, auroient abandonné leur entre-

prise. Mais il s'étoit avancé de manière à ne pouvoir ni s'arrêter ni reculer sans le plus grand danger. Il leur représenta que le régent alloit être instruit de ce qui venoit de se passer, et qu'ils seroient perdus sans retour. Il restoit une ressource mise en réserve, comme devant être victorieuse : c'étoit la double intervention du beau-père de Cantacuzène et du patriarche. Le témoignage du premier, qui tenoit au régent par les liens du sang et de l'amitié ; celui du second, ministre de paix, apôtre de la vérité, devoient par ces circonstances donner un grand poids à l'accusation. Tous deux se présentent devant l'impératrice. Le patriarche prononça un discours où tout étoit combiné avec une adroite perfidie. Ce prélat rappela toutes les obligations qu'il avoit à Cantacuzène, les bienfaits sans nombre qu'il en reçut toujours, son élévation sur le trône patriarchal ; et, parlant de sa reconnoissance, il n'y mettoit d'autres bornes qu'un rigoureux devoir qui le forçoit à s'exposer au reproche de la plus noire ingratitude en faisant une démarche dont le but étoit de sauver l'impératrice et l'état. Cet exorde fut suivi de la dénonciation contre le grand-domestique, que l'impératrice n'entendit pas sans une vive émotion, à cause de l'âge, du caractère et des fonctions de l'orateur. Cependant elle ne dissimula point la répugnance qu'elle avoit à le croire. Le prélat répliqua qu'il en avoit lui-même éprouvé une pareille, et qu'il ne s'étoit rendu qu'à l'évidence. Anne avoit solennellement promis à Cantacuzène de ne jamais le condamner sans l'entendre. Voulant tenir sa parole, elle dit au patriarche qu'il falloit faire secrètement des informations, recueillir soigneusement toutes les circonstances, afin de juger le régent à son retour. On lui donnera le temps de se défendre, et s'il est reconnu coupable, il sera condamné. Cette réponse fit trembler [a] le

[a] Cantacuzène dit *qu'il pensa mourir de peur*, et cependant lui donne assez de présence d'esprit pour répondre tout ce qu'il y avoit de rai-

prélat, qui tenta de démontrer le danger que l'on couroit par le moindre délai, représenta le parti qu'avoit le régent dans la capitale comme formidable par le nombre de ses amis et leurs moyens ; ce nombre ne fera qu'augmenter ; et la présence de Cantacuzène, qui ne reviendra pas seul, consommera la ruine de l'état. Il termine son discours par prier la princesse d'écouter Asan, à qui l'on ne pouvoit supposer l'intention de perdre son gendre par des calomnies, et de plonger sa propre fille dans le désespoir. Les argumens d'Asan avoient, il en faut convenir, une force irrésistible, parce que le succès du complot supposé le mettoit au premier rang en faisant sa fille impératrice : il sacrifioit donc, en dénonçant son gendre, son propre intérêt à celui de l'état. Il se servit du refus qu'avoit fait Cantacuzène à la princesse au sujet du mariage entre sa fille et Jean Paléologue, et tira de ce refus une preuve de ses mauvaises intentions envers le jeune prince [a]. Le dévouement d'Asan devoit paroître d'autant plus grand, que le siècle où l'on voyoit des actes de cette espèce étoit passé depuis long-temps, et que la seconde Rome [b] n'en avoit point offert d'exemple. Les mœurs du temps et le caractère des Grecs rendoient peu croyable cet excès de vertu. La position d'Asan et ses rapports avec son gendre justifioient complètement celui-ci, et devoient faire conclure qu'il ne prenoit parti contre Cantacuzène que parce qu'il n'en attendoit rien, et qu'il trouvoit plus

sonnable ou de spécieux à dire dans la circonstance. Oubliant qu'il a, dès l'origine, présenté le patriarche comme un homme nul, qui n'avoit point le talent de la parole, il lui met dans la bouche les plus *beaux discours du monde*. Cantacuzène ne peut éviter le reproche d'inconséquence ou de contradiction. Le premier est mérité par l'élection du patriarche, qu'il obtint du clergé en employant la force et la ruse, et par l'aveu qu'il fait de *l'indignité* de l'élu ; le second, par le récit qu'il fait de plusieurs actions du prélat, qui démentent l'idée qu'en donne l'historien.

[a] *Il aime mieux être empereur que d'avoir un gendre qui le soit.* Ce sont les expressions rapportées par Cantacuzène.

[b] C'est ainsi qu'on appeloit Constantinople.

d'avantages à se mettre au nombre des conjurés. Mais ces réflexions ne peuvent se faire qu'après l'événement ; et l'impératrice n'avoit pour défendre le régent que l'estime qu'elle lui portoit, et que depuis long-temps on altéroit par des attaques répétées.

La princesse qui, au rapport de Cantacuzène, *ne pouvoit ni croire ce qui lui paroissoit incroyable, ni refuser de croire ce que lui certifioient tant de personnes dignes de foi*, se livrant à la plus vive douleur, prit le ciel à témoin de la pureté de ses intentions, et remit ses intérêts et ceux de ses enfans entre les mains du patriarche et d'Asan, les laissant maîtres de délibérer sur les mesures que dictoient la prudence et la sûreté de l'état. A peine ce consentement fut-il donné, que les conjurés firent garder à vue la mère du grand-domestique, son fils Andronic, la femme de Mathieu, son fils aîné, qui, tous les trois, étoient alors à Constantinople. Apocauque fut fait gouverneur de cette capitale. Présumant bien qu'il lui seroit difficile de se faire obéir par les personnes formant les classes au-dessus du peuple, il jugea qu'il falloit commencer par leur inspirer de la terreur, et conséquemment armer ce peuple et l'exciter. En peu de temps il se rassemble, et se porte sur la maison de Cantacuzène pour la piller et la détruire : mais la mère du régent ayant paru sur une terrasse pour s'informer de ce qu'on demandoit, la vue de cette femme respectable dissipa l'attroupement. Alors le nouveau gouverneur tourna sa fureur contre les amis et les partisans du grand-domestique. Les uns furent arrêtés, les autres s'échappèrent par la petite porte de Porphyrogénète : ils étoient au nombre de quarante-deux, et conduits par Apelmène, intime ami du régent. Sortis de la ville, ces derniers députèrent vers l'impératrice Nicéphore Cantacuzène, cousin du grand-domestique, et Jean Gabalas, qui ne s'étoit pas encore prononcé. Tous deux étoient chargés de faire des excuses à

la princesse sur leur sortie de la capitale, offrant de rentrer aussitôt, pourvu qu'elle leur fît assurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Au lieu de s'acquitter de sa mission, Gabalas blâma la conduite de ceux qui la lui avoient donnée, accusa le régent en répétant les calomnies des conjurés, et se joignit au patriarche. L'impératrice, pour le récompenser, le fit protosébaste, et plus tard grand-logothète. Quant à Nicéphore, on le mit en prison. Les biens des absens furent pillés, et quelques maisons démolies. Dès qu'ils apprirent la perfidie de Gabalas, les fugitifs, voyant qu'il n'y avoit plus d'espoir de salut pour eux en rentrant dans la capitale, se rendirent à Didymotique auprès du régent, et lui racontèrent ce qui s'étoit passé. Il refusa d'abord de les croire, tant le changement de l'impératrice lui paroissoit invraisemblable; et, s'imaginant qu'ayant mécontenté cette princesse, ils avoient inventé quelque fable pour se justifier, il se disposoit à les renvoyer, lorsque la nouvelle qu'il révoquoit en doute fut confirmée par les rapports de plusieurs personnes successivement arrivées de Constantinople. Avant de prendre le parti qu'exigeoient la prudence et l'intérêt de sa conservation, il crut devoir épuiser tous les moyens pour éviter la guerre civile, et, dans ce but, députer vers l'impératrice. Il choisit Gauras, supérieur d'un monastère, et renommé pour son adresse, sa connoissance du monde et ses vertus. Il le fit accompagner de Sguropule, le plus intelligent et le plus dévoué de ses domestiques. Attester son innocence, prier l'impératrice de remplir la promesse qu'elle lui avoit faite de ne jamais le condamner sans l'entendre, lui demander un tribunal et des juges, tel étoit l'objet de la mission de ces envoyés. A peine arrivés à Sélivrée, des valets d'Apocauque s'emparent de leurs chevaux, de leurs effets, et les mettent en prison. La nouvelle de cet outrage cause dans Didymotique une indignation générale. On veut prendre les armes, aller

délivrer les prisonniers, et venger cette injure. Cantacuzène eut beaucoup de peine à calmer les esprits, et n'y parvint qu'en faisant voir que cette violation du droit des gens s'étoit faite à l'insu de l'impératrice.

En effet, dès qu'Anne apprit cet événement, elle en témoigna de la colère, fit rendre aux deux envoyés ce qu'on leur avoit pris, et donna l'ordre précis de les amener devant elle. Quand ils furent en sa présence ils exposèrent le sujet de leur ambassade, demandant des juges pour Cantacuzène, et s'offrant eux-mêmes pour répondre de son exactitude à comparoître. Le silence du conseil prouvoit qu'on ne pouvoit repousser ces propositions, lorsque le seul Apocauque se leva. Sentant le danger que lui faisoit courir une pareille marche, en mettant au grand jour son imposture et ses projets, il fait un signe de la main pour annoncer qu'il va parler; et, quoique l'usage et le respect lui fissent un devoir de demander à l'impératrice son agrément, il prit en effet la parole, et vomit contre le régent mille injures, le traitant de *fourbe*, de *parjure*, et tâchant de *le noircir par d'autres mots encore plus déshonnêtes et plus sales* [a]. Enhardis par ce langage, ses partisans se moquent des deux ambassadeurs, qui, après avoir été le jouet de leurs railleries, sont une seconde fois reconduits en prison. Cette scène se passa devant l'impératrice, qui, ne donnant aucune marque de blâme ou d'approbation, sembloit étrangère à l'objet de l'assemblée, soit qu'elle reconnût, mais trop tard, qu'elle n'étoit plus maîtresse, soit qu'elle partageât les sentimens des conjurés contre Cantacuzène. Autorisé par ce silence, Apocauque ne garda plus de mesures. La garde de la mère et des enfans du régent est doublée: on fait écrire au jeune empereur des circulaires pour défendre à ses sujets de donner asile au grand-domestique: Cantacuzène est déclaré traître

[a] Expression de Cantacuzène, liv. 3, chap. 23, trad. de Cousin.

à la patrie, et l'ordre est donné de s'emparer de sa personne, ou, s'il résiste, de le combattre.

Quoiqu'il fût instruit de ces circonstances, Cantacuzène, toujours fidèle à son système, toujours temporisant, ne voulut agir que lorsque le délai qu'il avoit lui-même assigné pour le retour de ses envoyés fut expiré. L'impératrice lui dépêcha un officier nommé Syrace, chargé d'une lettre dans laquelle elle lui défendoit de se mêler des affaires publiques, de sortir de Didymotique, et de commander les troupes, lui disant qu'elle ne lui donnoit point le motif d'une pareille défense, parce qu'il l'apprendroit bientôt avec le public. Apocauque avoit écrit de son côté une lettre outrageante, mais la princesse ne voulut point qu'elle fût envoyée, et ne l'obtint qu'avec beaucoup de peine et en usant de son autorité.

A la lecture de la lettre de l'impératrice, les partisans de Cantacuzène frémirent d'indignation, et proposèrent de prendre les armes. Le régent mit l'affaire en délibération. Dans un discours très-long il rappela ses services, et, témoignant l'horreur que lui inspiroit la guerre civile, il exprima le désir de se livrer à l'impératrice pour éviter un aussi grand fléau. Ses partisans lui répondirent que cette démarche ne l'empêcheroit point, parce qu'elle n'auroit d'autre résultat que d'assurer au plus vil, au plus méprisable des hommes l'autorité souveraine, et qu'aucun d'eux ne voudroit jamais se soumettre aux ordres d'Apocauque. Tous déclarèrent qu'ils appeleroient plutôt à leur secours le roi des Bulgares ou le crâle de Servie, pour remettre à l'un de ces princes les provinces dont ils étoient gouverneurs, ou les places dans lesquelles ils commandoient. Ils finirent par l'exhorter à se revêtir des marques de la dignité impériale pour remplir les intentions ou plutôt les ordres d'Andronic, qui pendant sa vie avoit voulu l'associer à l'empire, et, dans ses derniers momens, lui pre-

scrivit, pour le salut de l'état, de prendre les rênes du gouvernement. Les amis du régent, paroissant inébranlables dans leur résolution, Cantacuzène *trouva leur avis raisonnable et juste*, et cependant eut l'air, dans son discours, de donner à son consentement tous les caractères de la résignation. Il leur fit sentir que le succès de leur cause dépendoit de leur union, et pria ceux qui ne partageroient pas l'opinion générale sur le parti qu'on prenoit, de le déclarer avec franchise et de se retirer; enfin il avertit qu'il établiroit de l'ordre, une discipline sévère, et que ceux qui ne s'y soumettroient pas, et pilleroient ou troubleroient les citoyens, seroient rigoureusement punis.

Cantacuzène, dans les dispositions qu'il avoit prises pour la guerre d'Occident, s'étoit fait précéder de troupes soudoyées, qui l'attendoient à Chalcidile, ville de Thrace, sous les ordres de Mathieu, l'aîné de ses enfans. Il les fit venir à Didymotique pour assister à son couronnement. Il envoya sa femme au fort de Bérée pour mettre en liberté ses deux frères qui y étoient détenus. Ainsi les vœux d'Asan se trouvèrent remplis d'une manière à laquelle il ne pouvoit s'être attendu. Le régent fit passer dans les villes de Thrace et de Macédoine des proclamations pour y faire reconnoître son autorité: elles étoient accompagnées de lettres particulières adressées aux commandans. Ces lettres et ces proclamations furent reçues par les uns avec respect et l'intention d'obéir, et par les autres dans des sentimens contraires. Des agens d'Apocauque ayant rencontré quelques-uns de ceux qui les portoient, les saisirent, les garottèrent et les envoyèrent à Constantinople. Les conjurés furent transportés de joie d'avoir en leur possession des preuves de la rébellion du grand-domestique. Ils les remirent à l'impératrice après les avoir publiées. La princesse envoya ces lettres à la mère de Cantacuzène pour la convaincre du crime de son fils. Cette femme, douée d'une grande

fermeté de caractère, répondit qu'il auroit fallu convaincre Cantacuzène et l'écouter dans le temps qu'on l'accusoit ; qu'en tenant cette conduite, l'impératrice auroit évité bien des maux ; qu'ayant, elle, des preuves de l'injustice du gouvernement par les traitemens qu'on lui faisoit éprouver en la renfermant chez elle, et par la violation du droit des gens envers les envoyés de son fils, elle pensoit qu'on l'avoit réduit aux dernières extrémités ; enfin qu'elle croyoit donner un bon conseil en rappelant que les qualités, l'expérience et les talens de Cantacuzène, devoient faire faire quelques réflexions sur le parti que l'on prenoit envers un homme qui avoit plus d'inclination au bien qu'au mal. On la récompensa de sa franchise en l'enlevant de sa maison pour la mettre en prison dans l'intérieur du palais, en pillant ses meubles et confisquant ses biens.

Quand les ornemens impériaux furent prêts, on fixa au 26 octobre le jour du couronnement. Voici le récit qu'en fait Cantacuzène[a]: « Tout ce qu'il y avoit à Didymotique « de personnes de quelque qualité que ce soit se trouva « devant le palais du nouvel empereur. Là il mit premièrement la robe impériale en présence de l'assem- « blée. Il prit ensuite les brodequins de pourpre. Ses « parens lui chaussèrent le pied droit ; les principaux « des Latins soudoyés lui chaussèrent le pied gauche. « Il prit lui-même le bonnet qui avoit été mis aux pieds « de la mère de Dieu, et le mit sur sa tête. Quand il fut « vêtu de la sorte, la proclamation fut commencée par « ceux à qui cette charge appartenoit. On proclama « premièrement Anne l'impératrice, et Jean son fils « l'empereur, et après eux Jean Cantacuzène, et Irène sa « femme. On observa le même ordre en récitant leurs « noms dans les prières publiques, et l'on fit aussi men- « tion de celui de Jean, patriarche de Constantinople.

[a] Hist. des empereurs Andronic et Jean Paléologue, par Cantacuzène, liv. 3, chap. 27.

« Après la proclamation, l'empereur alla, suivi de toute « la cour, faire ses prières dans l'église de Saint-George, « surnommé *Paléocastrien.* Il y donna l'ordre de la « chevalerie à quelques Latins. De retour à son palais, « il y dîna avec l'impératrice sa femme, en présence « de toute la cour. Jean et Manuel, frères de l'impéra- « trice, et Jean l'Ange, cousin de l'empereur, les ser- « virent à table. Le lendemain on reprit le deuil de la « mort d'Andronic [a]. »

Des circonstances fort minutieuses en elles-mêmes, mais auxquelles l'esprit du temps et la manie d'interpréter et de chercher des présages donnoient beaucoup d'importance, troublèrent l'esprit de Cantacuzène. Dans les vêtemens qu'il prit le jour de la cérémonie, la robe de dessous se trouva trop étroite, et celle qui la couvroit beaucoup trop large : un passage de l'Evangile du jour annonçoit aux apôtres des persécutions et des trahisons. On en fit l'application au nouvel empereur; on vit dans la robe trop étroite un mauvais augure, au lieu de n'y voir que la maladresse d'un tailleur. Cantacuzène envoya consulter l'évêque de Didymotique, qui passoit pour un prélat instruit et vertueux; mais il étoit piqué de ce que dans le couronnement on s'étoit passé de son intervention. Il répondit *qu'il n'étoit pas honnête* de lui mander ses affaires lorsqu'elles étoient faites; *qu'il falloit que celui qui avoit mangé des figues vertes en eût les lèvres enflées ;* il lui rappela l'avertissement qu'il

[a] Ce deuil se portoit en blanc. Le récit de Cantacuzène, offert textuellement, peut donner lieu à quelques remarques. D'abord il ne parle plus de lui qu'en se servant du titre d'*empereur :* ensuite il se fait nommer le dernier dans la proclamation, et reconnoît ainsi l'impératrice Anne et Jean Paléologue. Par cet ordre il faisoit revivre le droit qu'il avoit reçu d'Andronic, dont la volonté, d'après le témoignage de Cantacuzène, étoit de l'associer à l'empire. Les deux fils d'Asan restèrent avec lui, et le résultat de l'odieuse conduite du père fut de voir ses enfans dans le parti d'un homme qu'il forçoit à la rébellion; et sur la tête de sa fille la couronne qu'il avoit eu l'air de repousser en dénonçant son gendre, et qu'Irène n'auroit jamais eue, si le prince Asan fût demeuré fidèle à Cantacuzène.

lui avoit donné un jour de se défier d'Apocauque, et la réponse qu'il reçut de Cantacuzène, *que peut un œuf contre une pierre?* Cependant l'évêque adoucit ses remontrances en lui prédisant le succès de son entreprise, mais après beaucoup de difficultés et d'obstacles.

Ayant l'esprit plus tranquille, Cantacuzène se prépara à la guerre, et commença par l'organisation de son armée. Il en fit assembler les officiers, ainsi que ceux qui étoient revêtus de quelque dignité. Devant eux il protesta de nouveau de la pureté de ses intentions, prit le ciel à témoin de la nécessité où il étoit réduit de prendre les armes pour sa défense. Il les remercia de leur zèle, exigea que ceux qui avoient leur famille dans les villes ennemies y retournassent, ne voulant point que leur affection causât le malheur et la ruine de leurs enfans et de leurs femmes. Il fit ensuite payer les troupes, en ajoutant à leur prêt une gratification, et ne retint auprès de lui que ceux qui n'étoient point mariés. Il forma seize cohortes, dont il donna le commandement à ses deux beaux-frères Manuel et Jean, qui devoient prendre des positions aux environs de Constantinople, et se camper sur les bords du fleuve Mélas pour empêcher les sorties de la garnison. Il se réserva le soin de faire déclarer en sa faveur Périnthe et Sélivrée, qui prétendoient rester neutres, et ne reconnoître aucun des deux empereurs. La possession d'Andrinople étoit importante. Les principaux habitans reçurent avec joie les lettres de Cantacuzène; mais la populace, excitée par deux ouvriers nommés Brane et Francopule, profita de l'occasion pour piller les riches, les enfermer dans une tour et se porter aux derniers excès. Ce fut la première étincelle d'un incendie qui embrasa toutes les villes de Thrace et de Macédoine, dont la population fut dès-lors divisée en deux partis, l'un pour et l'autre contre Cantacuzène. Dans toutes, le clergé le combattoit par des excommunications et des libelles. De tous côtés les gens

qui n'avoient rien profitoient de l'occasion pour piller les autres. A ce sujet il remarque lui-même qu'il semble qu'il y a plus de probité *en temps de paix qu'en temps de guerre, parce que le premier temps ne fournit point l'occasion de mal faire.*

Le peuple d'Andrinople, s'étant saisi des principaux habitans, les envoya à Constantinople chargés de chaînes. Craignant d'autant plus la vengeance du nouvel empereur que la ville étoit sans garnison, ils envoyèrent demander du secours au roi de Bulgarie. Il y vint en diligence, comptant mettre sous sa domination cette ville, la seconde de l'empire ; mais on lui déclara qu'on l'appeloit comme allié, non comme souverain. Sur ces entrefaites les troupes campées sur les bords du fleuve Mélas, voyant Cantacuzène menacé par les Bulgares, reculèrent malgré ses ordres, et même une partie déserta pour entrer à Constantinople. Jean Vatace, capitaine des Acyraïtes, fut de ce nombre. Le roi de Bulgarie, n'ayant pu s'emparer d'Andrinople comme il l'auroit voulu, crut pouvoir sans risque diviser son armée pour parcourir la Thrace et la piller. Mais une partie fut complètement battue par Jean, qui revenoit avec sa troupe des environs de la capitale, et l'autre par des Turcs qui, profitant de la guerre civile, commettoient mille dégâts dans la province. Le roi, hors d'état de faire résistance, si Cantacuzène l'attaquoit, lui envoya demander la paix. Elle lui fut accordée. Le nouvel empereur crut ensuite devoir faire une dernière tentative auprès de l'impératrice en lui députant deux envoyés : l'un nommé Jean Pothe, appartenoit à l'Ange, échanson, et l'autre étoit son fidèle Démétrius Scuropule. Le premier fut mis en prison, et le second dans un cachot obscur, après avoir été fustigé, rasé et promené dans les places publiques. Syrale, l'un des amis de Cantacuzène, éprouva le même traitement. Toutes les villes de la

Thrace, à l'exception de Pamphyle, de Prine et d'un fort nommé Emputhion, s'étant déclarées pour l'impératrice, le bien qu'il avoit dans ces places fut abandonné au pillage. Asan, nommé général de l'armée de Constantinople, s'avança dans cette province pour combattre celle de son gendre. Mais la rigueur de la saison les empêcha d'en venir aux mains. Les étrangers voisins des terres de l'empire ne laissoient pas échapper une occasion aussi favorable d'exercer leurs brigandages, et le firent impunément. L'empire grec se trouvoit dans l'état le plus déplorable. Cantacuzène fit sur Andrinople une seconde tentative aussi inutile que la première. Pour avoir des secours ou des alliés, il envoya des ambassadeurs à Monomaque, gouverneur de Thessalie; à Synadène, protostrator, gouverneur de Thessalonique; à Guy de Lusignan, fils du roi de Chypre et son allié. Le premier refusa de les recevoir; le second, piqué contre Cantacuzène de ce qu'il avoit fait son entreprise sans le consulter, se plaignit de son injurieux oubli, et renvoya les députés. Quant à Lusignan, il reçut plus mal les ambassadeurs, et sous leurs yeux fit piller les biens de leur maître. Après s'être ensuite expliqué de la manière la plus injurieuse sur le compte de celui qui les envoyoit, il ordonna, contre le droit des gens, qu'ils fussent mis en prison. Il rompit enfin le traité qu'il avoit conclu avec Cantacuzène, dont Manuel, le second de ses enfans, devoit épouser la fille de Lusignan. Le pillage, fait par les ordres de ce dernier, eut lieu dans un grand nombre de villes et dans les provinces où Cantacuzène avoit des biens. D'après l'énumération qu'il présente lui-même, sa fortune étoit immense. Sans compter ce que ses amis mirent en sûreté, ni le don qu'il fit de deux cents vases d'argent, la portion de ses trésors que l'on confisqua suffit pour équiper une flotte de soixante-dix galères. Le nombre de ses troupeaux étoit

prodigieux [a]. On a calculé, par les mille paires de bœufs qui étoient employés à la culture de ses domaines, qu'il devoit avoir soixante-deux mille cinq cents acres de labour. Si l'on songe que ses possessions étoient en grande partie dans la Thrace, province la plus maltraitée par tous les partis, et que sa probité ne fut jamais attaquée ni suspecte, on aura lieu de s'étonner d'une pareille fortune. Ses ennemis avouent qu'au milieu des déprédations publiques il garda seul une modération et une retenue que personne n'imita. La grande faveur dont il jouit auprès d'Andronic et les libéralités de ce prince peuvent expliquer l'état florissant de son ami, sans éviter à celui-ci le reproche de n'avoir point appris à son maître à être un peu plus économe du trésor public.

Les deux armées n'exerçoient aucun acte d'hostilité, parce que la rigueur du froid suspendoit leurs opérations. L'une étoit à Constantinople et l'autre à Didymotique. Cantacuzène commençoit à perdre courage, se voyant abandonné des trois principaux chefs sur lesquels il avoit cru pouvoir toujours compter. Il sentit, mais trop tard, la faute qu'il avoit commise en ne leur confiant pas, non les projets qu'ils lui supposoient, puisque la révolte étoit spontanée, mais la nécessité dans laquelle il s'étoit trouvé de prendre la pourpre, et les raisons qu'il avoit eues de le faire. L'abandon de Synadène l'affligeoit le plus, parce que, depuis longtemps, ils étoient liés d'intérêt et d'amitié. Sa défection, effet de l'amour-propre blessé, ne fut pas de longue durée. Synadène eut des remords de sa conduite envers son ami. Se repentant d'avoir éconduit ses ambassadeurs, il lui envoya un homme fidèle et discret pour lui promettre de lui livrer Thessalonique au retour du prin-

[a] Cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille porcs, deux cents chameaux, deux mille cinq cents jumens, trois cents mulets, cinq cents ânes, et soixante-dix mille moutons.

temps, et l'engager à venir alors se concerter avec lui, l'assurant que ce voyage auroit pour sa cause des résultats avantageux. Ce message adoucit le chagrin de Cantacuzène, et ranima son courage. Dans le même temps, Crèle, chef de parti, qu'une troupe bien disciplinée et de grandes richesses rendoient puissant dans un temps de guerre civile, vint lui offrir ses services. Crèle, jadis étoit passé du service des Serviens à celui des Grecs avec un corps de militaires bien déterminés; et, par l'intermédiaire de Cantacuzène, il avoit obtenu des faveurs d'Andronic le jeune. Il ne l'oublioit point et venoit se mettre à sa disposition. Il fut reçu comme il devoit l'être. Sa bravoure, son activité, son caractère entreprenant, ses compagnons d'armes étoient, dans les circonstauces, une ressource précieuse. Il engagea le nouvel empereur à tourner ses armes vers l'Occident, l'assurant qu'il en tireroit les plus grands avantages. Ce conseil étoit assez important pour mériter d'être attentivement examiné. Cantacuzène rassembla donc les principaux officiers et tous ceux qui étoient chargés de quelque commandement. Il les consulta pour avoir leur avis sur le choix du théâtre des prochaines opérations militaires. Ceux qui étoient de Constantinople vouloient qu'on marchât sur cette capitale, prétendant qu'à l'approche de l'armée une grande partie des habitans se déclareroit pour elle; que la prise de cette ville étoit aisée, et qu'ainsi l'on se trouveroit en peu de temps à la fin des travaux et des dangers. Ceux qui avoient quitté les provinces occidentales disoient au contraire qu'on devoit aller de ce côté, parce qu'on ne trouveroit aucun obstacle, et que les peuples étoient disposés à recevoir l'empereur : ils soutenoient que ce seroit une grande imprudence que d'attaquer en ce moment Constantinople, à cause de la multitude d'ennemis qui s'y trouvoient, qui tous étoient puissans, qui, ne voulant point que la population restât neutre, l'aigrissoient contre

Cantacuzène, et la forçoient de prendre un parti. En commençant par aller prendre possession des provinces occidentales, on en reviendroit avec des forces suffisantes pour achever glorieusement une si grande entreprise. Les officiers de troupes soudoyées et ceux de la maison de l'empereur, qui, dans cette discussion, étoient dégagés de tout intérêt personnel, annoncèrent qu'ils iroient partout où le prince voudroit les mener. Cantacuzène adopta l'avis de ceux qui vouloient aller vers l'Occident, dont les nations s'offroient en quelque sorte d'elles-mêmes, faisant voir que ce seroit agir contre la prudence et courir le risque de les avoir pour ennemies, si l'on négligeoit de répondre à leurs avances. On se prépara donc à cette expédition, qui paroissoit réunir en effet plus de probabilités pour le succès. Le reste de la mauvaise saison fut employé à fortifier Didymotique, que l'empereur regardoit comme sa capitale, et qu'il lui étoit important de conserver. Il fit creuser tout autour des fossés larges et profonds, et personne, pas même le clergé, ne fut exempt de concourir aux travaux.

Tous les préparatifs étant achevés et l'époque du départ (qui avoit été fixé au 5 de mars) étant arrivée, l'armée se mit en marche. Cantacuzène laissa l'impératrice sa femme à Didymotique avec ses trois filles, et Nicéphore Ducas, qui venoit d'épouser la troisième, et qui, trop jeune encore, ne pouvoit supporter les fatigues de la guerre. Il confia la garde de la place à un corps de cavalerie chargé de repousser les attaques de la garnison de Constantinople ou celles des villes voisines. Ce corps étoit sous les ordres de Tarchaniote, de Glabas et de Jean Paléologue primicier de la cour. Huit capitaines, dont chacun commandoit mille hommes, devoient défendre les faubourgs, dont l'étendue exigeoit une garnison particulière. Manuel-Asan, son beau-frère, avoit le commandement général. Cantacuzène emme-

An. 1342.

noit avec lui ses deux fils Manuel et Mathieu, Jean Asan, Ange, échanson, son cousin, et plusieurs autres personnes de qualité, et se faisoit précéder de Constantin, fils de Michel Ducas, despote, pour préparer les logemens et objets nécessaires à l'armée. Mais, comme aucune des villes de la Thrace ne tenoit pour l'empereur, ce Constantin, craignant pour le succès de la cause, et particulièrement pour les biens qu'il possédoit, abandonna le parti de Cantacuzène, et se retira vers Guy de Lusignan. Le besoin de fourrages détermina l'empereur à camper près de Béra, fort situé dans une plaine à l'embouchure de l'Èbre, où l'on trouvoit des pâturages abondans. Il tenta de s'emparer de ce fort, qui n'étoit défendu que par des moines; mais, voulant empêcher ses troupes de piller le monastère, il perdit du temps à d'inutiles négociations. Les moines refusèrent d'écouter aucune proposition, parce qu'ayant précédemment livré le gouverneur qu'ils avoient envoyé pieds et poings liés à Constantinople, ils craignoient d'être traités avec trop de rigueur, et ne se fioient pas aux promesses qu'on pourroit leur faire. Tandis qu'il perdoit du temps, Jean Vatace, qui commandoit dans les environs un corps de troupes impériales, se jeta pendant la nuit dans le fort avec une garnison suffisante, et, par cette action hardie, ôta tout espoir de s'en emparer à Cantacuzène, que ce contre-temps força de décamper. Il alla mettre le siége devant Anastasiopole. Vatace le suivoit à une journée de marche, pour éviter un engagement qui ne pouvoit que lui être désavantageux à cause de l'infériorité de ses troupes. Elles étoient composées de soldats qu'il avoit amenés de Constantinople, ou tirés des villes de la Thrace. Il tenta de s'introduire dans la ville; mais tous ses efforts furent inutiles, tant l'empereur mettoit de soin à garder les avenues et de vigueur à pousser le siége. Voyant qu'il lui étoit impossible d'entrer dans la place, Vatace fit proposer à Can-

tacuzène de se concerter ensemble, l'assurant qu'il le serviroit avec zèle, s'excusant sur la nécessité du parti qu'il avoit pris, et lui conseillant d'aller trouver l'impératrice, prétendant que l'opinion qu'on avoit de sa foiblesse étoit la seule cause de la guerre, et qu'on feroit la paix dès que ses forces et ses moyens seroient connus. L'empereur, qui ne prenoit les armes que pour sa défense, se montra disposé à s'entendre avec Vatace, et le pria d'indiquer le lieu, le jour et l'heure où tous les deux pourroient se voir et s'entretenir. Cantacuzène, fidèle au rendez-vous, attendit Vatace, qui ne parut point, et remit l'entrevue au lendemain. Ensuite il lui fit dire qu'en ayant des conférences avec lui, il craignoit de se nuire; qu'il savoit qu'on se défioit de lui, et qu'on cherchoit l'occasion de le perdre; enfin, qu'ayant laissé sa femme et ses enfans à Constantinople, il étoit obligé, de peur de les exposer à de mauvais traitemens, d'agir avec beaucoup de prudence. L'empereur répondit qu'il aimoit et désiroit la paix, mais que, pour l'obtenir en augmentant ses forces, il ne vouloit point de sacrifices.

Pour donner de nouvelles preuves de la sincérité de ce désir, Cantacuzène fit encore des démarches. Il écrivit au patriarche, lui rappela les sermens dont il étoit à la fois le témoin et le dépositaire; ceux qu'avoit faits l'impératrice de ne jamais le condamner sans l'entendre, ceux que lui-même avoit prêtés spontanément, et par lesquels il s'étoit engagé à prendre sa défense. Il lui faisoit voir que c'étoit pour ne les avoir pas tenus que l'empire étoit désolé par la guerre civile, le plus terrible de tous les fléaux; enfin il lui prouvoit que ce n'étoit ni par timidité ni par foiblesse qu'il faisoit cette dernière tentative, puisque son armée étoit plus redoutable par la valeur et le nombre que celle de ses ennemis, mais qu'il n'avoit d'autre motif que l'intérêt de l'état. Un moine, se dévouant par amour de la paix, se chargea de porter et remettre cette lettre. Le patriarche

non-seulement dédaigna d'y répondre, mais fit mettre le moine en prison, comme un criminel qui s'entendoit avec les ennemis de l'empire. Si ce prélat avoit été moins ingrat et plus dévoué à son pays, la réconciliation eût été facile par les dispositions dans lesquelles étoit l'impératrice. Cette princesse commençoit alors à revenir des préventions qu'on lui avoit inspirées contre Cantacuzène. Elle se repentoit de la légèreté avec laquelle elle avoit permis de prendre les armes, de sa trop grande facilité à prêter l'oreille aux détracteurs du régent. La conduite odieuse d'Apocauque, ses trahisons, se présentoient à son esprit. Un jour, se trouvant seule avec quelques dames de sa cour, elle exprima devant elles la crainte quelle éprouvoit d'avoir été trompée sur le compte de Cantacuzène. Elle ajouta, qu'en examinant attentivement sa conduite depuis le commencement de la guerre, elle n'y voyoit rien qui prouvât qu'il eût jamais eu l'idée de conspirer contre elle ou contre ses enfans; qu'elle étoit fâchée d'avoir écouté des discours dépourvus de fondemens, au lieu de s'arrêter aux faits, qui devoient faire tenir un autre langage. Les personnes qu'elle sembloit ainsi consulter lui demandèrent si, dans l'état des choses, et Cantacuzène s'étant fait proclamer empereur, il y avoit quelque remède au mal. L'impératrice répliqua qu'il étoit facile; que l'on ne devoit pas trouver extraordinaire que celui qui, pendant la vie d'Andronic, avoit exercé l'autorité souveraine, quoiqu'il n'en portât point les marques extérieures, continuât de l'exercer sous la pourpre impériale; qu'il n'y auroit d'autre différence que le costume; que son fils étoit trop jeune pour régner de quelques années; enfin que le mariage projeté entre Hélène, fille du régent, et Jean Paléologue, termineroit la guerre. Cet entretien fut rapporté au paracémomène Apocauque, qui, se croyant dans le plus grand danger, se hâta de se concerter avec le patriarche et les autres complices.

La peur est contagieuse entre des coupables. Celle d'Apocauque se communiqua rapidement. Chacun vit sa perte dans la réconciliation, dans le mariage du prince avec Hélène, et résolut à tout prix d'empêcher l'une et l'autre.

Après s'être concertés, ils virent que leur seule ressource étoit dans l'impératrice. Tout dépendoit de cette princesse ; il falloit donc ou la séduire par la persuasion, ou la contenir par la terreur. Ils parurent devant elle, lui répétèrent les calomnies dont ils l'avoient entretenues, et les augmentèrent; expliquèrent leur conduite par le danger que couroit la famille impériale confiée à Cantacuzène, et s'attachèrent particulièrement à démontrer l'existence de ce danger. Unis pour la défense des intérêts de cette famille, ils lui sacrifioient leurs biens, leur honneur et leur vie : ce seroit une odieuse injustice que de payer un tel dévouement par un traité secret et fait sans leur participation avec l'ennemi de l'état. Ils ne sont point éloignés de la paix, pourvu qu'elle soit avantageuse, et qu'on les consulte avant de la conclure. Ils terminent ce long discours en demandant à l'impératrice qu'elle ne la fît point sans avoir leur avis, et désignant à cette princesse le patriarche, comme étant le dépositaire de leurs pensées les plus secrètes et de leurs dernières résolutions. Sur un signal du patriarche, ils le laissèrent achever cette comédie. Ce prélat, parlant en ministre inspiré et comme agité d'une sainte indignation, apostropha l'impératrice, et lui demanda quel démon envieux de son bonheur pouvoit lui inspirer un projet aussi désastreux que celui de se réconcilier avec Cantacuzène? Il lui déclara sans aucun ménagement que, si, contre toute raison, elle persistoit dans ce projet, ils en viendroient tous aux dernières extrémités, c'est-à-dire qu'ils commenceroient par l'immoler, elle et ses deux enfans, au salut de l'état, plutôt que de recevoir celui qui en étoit le plus impla-

cable ennemi ; que, cette exécution faite, ils continueroient une guerre à mort avec Cantacuzène ; enfin que, si ce dernier étoit vainqueur, s'ils se sentoient trop foibles, ils livreroient Constantinople soit au roi des Bulgares, soit aux Génois, soit aux Vénitiens, soit même aux Turcs, s'il le falloit, plutôt que d'y laisser entrer un homme qu'ils avoient tous en horreur. Une pareille audace effraya l'impératrice, qui promit de ne point faire la paix sans leur consentement, et scella cette promesse par les sermens qu'on lui demanda. Dès qu'elle eut ainsi juré, le patriarche fulmina contre elle une sentence d'excommunication dans le cas où elle manqueroit à son engagement. Ils ne se contentèrent point de ces mesures, parce qu'accoutumés à se jouer de la foi du serment, celui des autres ne leur inspiroit aucune confiance. Ils ne laissèrent plus, à compter de ce moment, l'impératrice seule ; et, se partageant toutes les heures de la journée, ils se rendirent tour à tour auprès d'elle, se relevant d'heure en heure comme des sentinelles. La nuit ils avoient une femme qui, pour surveiller la princesse, recevoit une pièce d'or. Tous les matins elle rendoit compte au patriarche, qui, au lieu de vaquer à ses fonctions, passoit les jours entiers auprès de l'impératrice.

Cantacuzène étoit loin de se croire l'objet d'une haine aussi invétérée. Croyant une réconciliation possible, il la provoquoit par tous les moyens qui étoient en son pouvoir. Il crut y parvenir en faisant coïncider avec sa lettre au patriarche une démarche qui n'eut pas plus de résultat : ce fut d'engager les moines du mont Athos à députer vers l'impératrice, pour la supplier de faire cesser une guerre qui ruinoit l'empire. Les moines du mont Athos jouissoient d'une grande réputation de sainteté. Elle étoit due à la régularité de leur conduite, à la pureté de leurs mœurs, à la pratique des vertus évangéliques. Leur crédit devoit avoir d'autant plus d'influence dans

la situation critique où l'on se trouvoit, qu'étrangers aux affaires politiques, ils ne s'en mêloient point, et vivoient dans la retraite. Ces religieux, voyant que l'objet du désir de Cantacuzène étoit digne de leurs soins, et tendoit à l'utilité publique, se dévouèrent, et choisirent les plus considérés d'entre eux. Le premier de tous étoit Isaac, qu'on venoit consulter de tous les côtés. Venoient ensuite Macaire, supérieur du monastère de Laure; Calliste, qui fut depuis élevé sur le trône patriarchal de Constantinople; Sabas, renommé pour sa science et sa piété; enfin les chefs de plusieurs couvens. Ces pieux solitaires, arrivés devant l'impératrice, lui parlèrent en présence de tous les conjurés et du patriarche. Il venoient, dirent-ils, malgré leur âge, leurs infirmités, leur inexpérience, supplier la princesse de ne plus souffrir que le sang coulât, que l'empire se détruisît, que les provinces fussent dévastées, que les Grecs continuassent d'être armés les uns contre les autres. Ce n'étoit qu'après s'être convaincus des intentions pacifiques de Cantacuzène, et chargés de sa part de demander la paix, qu'ils avoient pu se résoudre à sortir de leur retraite, à faire un aussi long voyage. L'impératrice, loin de se fâcher de ces remontrances, les approuva, quoique le patriarche l'eût prévenue contre ces moines. Ce prélat et ces complices se trouvèrent dans le plus grand embarras. Il y avoit pour eux un égal danger à repousser la prière des moines comme à l'accueillir. Dans le premier cas, le refus de la paix venoit d'eux, et les rendoit coupables : dans le second, ils retomboient au pouvoir de leur plus mortel ennemi. Dissimulant et l'impression qu'ils éprouvoient, et les sentimens dont ils étoient agités, ils flattèrent ces députés, les complimentèrent sur leur démarche, et les caressèrent. Ensuite, les partageant entre eux, ils les isolèrent les uns des autres, essayant de les séduire, et de mettre entre eux de la division. Ennuyés d'être ajour-

nés d'un jour à l'autre pour la réponse qu'on leur avoit promise, et qu'on ne leur donnoit pas, ils demandèrent à retourner dans leur couvent. Les révoltés ne vouloient point faire cette réponse, craignant que les moines ne la publiassent, et qu'on ne vît que c'étoient eux qui causoient la guerre. Ils eurent recours à un dernier expédient : ce fut d'offrir aux religieux des dignités ecclésiastiques. Le seul Macaire se laissa corrompre par l'appât du siége archiépiscopal de Thessalonique ; on l'y nomma sous une condition à laquelle il eut l'indignité de consentir : c'étoit d'accuser ses confrères d'être partisans de Cantacuzène, et de le noircir par les calomnies déjà répétées tant de fois. Macaire s'acquitta de son rôle à la grande satisfaction de ceux qui le lui avoient donné. Quand il eut pris possession de l'archevêché de Thessalonique, il n'y eut aucune espèce de vexations qu'il ne se permît contre tous ceux qu'on supposoit conserver quelque attachement à Cantacuzène. Quant à ses confrères, ils furent punis pour n'avoir point trahi leur conscience. On fit enfermer Isaac dans le monastère de Pétrée ; Sabas, dans celui de Cora. La grande réputation de ce dernier imposa quelques égards à ses persécuteurs ; mais il les refusa dédaigneusement, disant qu'il seroit coupable s'il recevoit des soins de gens qui ne vouloient que la guerre et le meurtre. Les autres moines furent ignominieusement chassés. Telle fut l'issue d'une ambassade dont Cantacuzène attendoit un autre résultat, mais qu'il auroit mieux prévue s'il eût mieux connu les hommes, particulièrement ceux avec qui il avoit affaire, et qu'il lui étoit impardonnable de ne pas connoître.

Apocauque, pour augmenter sa puissance et celle de son parti, résolut de faire couronner le jeune empereur, parce que c'étoit une époque où les faveurs, les dignités, les récompenses étoient prodiguées à la cour. Les conjurés, qui étoient maîtres, vouloient partager entre eux les principales, et distribuer les autres à

leurs créatures. Cette proposition de couronnement, faite précédemment par Cantacuzène, et repoussée comme si elle eût été injurieuse, devoit surprendre, parce que les motifs pour lesquels on l'avoit rejetée existoient toujours. Le principal étoit que le jeune prince n'avoit point encore atteint l'âge fixé pour cette cérémonie. Apocauque et le patriarche, bravant le reproche qu'on pouvoit leur faire d'être en contradiction avec eux-mêmes, firent indiquer par l'impératrice le 19 novembre pour le jour du couronnement, qui eut lieu sans aucun appareil; et le 24 décembre pour celui du sacre, qu'on célébra avec beaucoup de pompe. Au milieu des cris de joie on entendoit des imprécations contre Cantacuzène. A cette occasion, Apocauque se fit donner la dignité de grand-duc, Isaac Asan celle de panhypersébaste. Paléologue, gendre d'Apocauque, et Chumne, furent faits grands-stratopédarques, et Zabalas protosébaste. Le patriarche, qui étoit parvenu au faîte des honneurs ecclésiastiques, ne pouvant monter plus haut, fit dans son costume quelques changemens pour l'embellir, et particulièrement pour le distinguer de celui des autres patriarches. Ceux-ci ne portoient qu'une mitre dont la couleur étoit blanche : le prélat mit de côté la sienne, et la remplaça par une mitre d'or enrichie de broderies. Il adopta, pour signer son nom, une encre verte, dont l'usage fut interdit à tout autre qu'à lui. Dès qu'Apocauque fut grand-duc, il changea de ton et de conduite. Jusqu'alors, craignant qu'on ne découvrît ses vues ambitieuses et son projet de remplacer Cantacuzène, il avoit mis quelque affabilité dans ses manières, faisant passer devant lui les membres du conseil, et prodiguant ces marques de politesse qui ne coûtent rien, ne prouvent rien, mais produisent toujours de l'effet. Dès qu'il fut grand-duc, il cessa d'être communicatif, devint arrogant, et s'empara de toutes les affaires, grandes et petites. Il prit

l'intendance générale des finances; il donna les compagnies des gens de guerre et les gouvernemens des villes et des provinces à ses parens, et distribua des récompenses à ses créatures. Comme la noblesse ne pouvoit voir son élévation sans jalousie, il l'éloigna des affaires, afin qu'elle n'eût plus d'influence sur le peuple. Il commença par les parens de Cantacuzène, qu'il pouvoit opprimer avec plus d'impunité. Quand il les eut obligés de se retirer, il persécuta les autres nobles par des mesures vexatoires, qu'il avoit soin de mettre sur le compte de l'impératrice ou du patriarche.

Il s'acharna plus particulièrement à la mère de Cantacuzène, qu'il tenoit depuis plusieurs mois étroitement enfermée. D'après ses ordres, on lui retrancha graduellement les choses les plus nécessaires à la vie : l'hiver on la laissa sans feu; l'on adopta un système de privations dans lequel on mit un raffinement cruel. On retrancha plusieurs mets de sa table : ceux qu'on lui accordoit, servis brusquement, étoient soumis à une recherche qui en augmentoit la malpropreté [a]. Des satellites gagés ne la perdoient point de vue, se tenant impudemment dans la même pièce qu'elle, vomissant mille injures contre son fils, s'annonçant des nouvelles fausses, telles que la prise de Cantacuzène, sa condamnation, son supplice, sa mort. Elle ne put résister à de pareils traitemens, et tomba sérieusement malade. Les femmes qui lui demeuroient fidèles demandèrent avec instance qu'on lui envoyât un médecin. Apocauque refusa de manière à ôter toute envie de revenir à la charge. L'impératrice, qui fut informée de ces faits, en fit des reproches au patriarche, et donna l'ordre à son médecin de se rendre auprès de la princesse malade. L'impi-

[a] Les marmitons enfonçoient devant la princesse leurs mains sales et grasses dans les vases, sous le prétexte d'y rechercher les lettres qu'on pouvoit lui écrire clandestinement. *Voy.* hist. de Cantacuzène, liv. 3, chap. 35.

toyable prélat voulut forcer le médecin à promettre par serment qu'il ne prescriroit aucun remède. Celui-ci, ayant répondu qu'alors sa visite étoit inutile, on l'obligea de la faire, afin d'avoir l'air d'obéir à l'impératrice ; mais en le prévenant que, s'il s'avisoit de soulager la malade, il ne devoit imputer qu'à lui tous les maux qui lui arriveroient. Effrayé de ces menaces, le médecin fit à la mère de Cantacuzène une courte visite, pendant laquelle la terreur le rendit muet. N'osant proférer un mot devant les gardes, il indiqua par signes que la malade avoit besoin d'être saignée, et se retira promptement. Les femmes qui la soignoient ne purent obtenir de chirurgien. Consumée par la fièvre, accablée de chagrin, elle mourut le 6 janvier, entre les bras de Théodora, sœur de l'empereur Andronic, et veuve de Michel, roi des Bulgares. Cette princesse, réfugiée à Constantinople, où elle avoit pris l'habit religieux, apprenant à quelle extrémité la mère de Cantacuzène étoit réduite, alla lui prodiguer trop tard d'inutiles soins, et reçut son dernier soupir. C'étoit de sa part une marque de sa reconnoissance pour les témoignages d'intérêt qu'elle en avoit reçus jadis. Elle fit déposer son corps dans le *monument de ses ancêtres*, le monastère de Marte, construit par l'aïeule de la défunte, qui étoit sœur de l'empereur Michel, le premier des Paléologues. C'est ainsi qu'étoit traitée une femme issue du sang impérial, et parente de Jean, prince régnant. Après avoir rendu les derniers devoirs à la mère de Cantacuzène, Théodora fit des reproches à l'impératrice sur la dureté avec laquelle elle avoit été traitée. La princesse crut se justifier en rejetant tout sur ses ministres, et en protestant de son ignorance. Peu d'instans après sa mort, Apocauque fit faire des perquisitions rigoureuses des biens et de l'argent. Ces recherches furent accompagnées d'excommunications contre ceux qui pourroient être détenteurs ou dépositaires. La plu-

part rapportèrent les sommes qui leur avoient été confiées. Tout fut partagé, sous la direction d'Apocauque, entre lui, Zabalas, protosébaste, Cinname, trésorier, et les eunuques dont les conjurés se servoient. Le sort de la mère de Cantacuzène parut faire quelque impression sur l'esprit de l'impératrice; elle hasarda de nouveau l'expression de son désir pour la paix. Mais les ministres la menaçoient; et, pour mettre de leur côté les apparences et le prétexte du bien de l'état, ils lui menèrent des espions, qu'ils avoient préalablement instruits de leur rôle, et qui lui rapportèrent que, cessant toute dissimulation, Cantacuzène disoit ouvertement que le seul moyen de terminer la guerre étoit de la mettre à mort avec ses enfans, et de faire supplicier le patriarche, le grand-duc et leurs adhérens. On avoit eu soin de disposer dans la salle du palais, pour entendre ce rapport, des témoins qui, n'étant point dans la conspiration, crurent les premiers la déposition qu'ils entendoient, la publièrent avec un air de persuasion qui ne permettoit pas de douter de leur véracité. Ces témoins de bonne foi, qui ne soupçonnoient aucun subterfuge, rendirent ainsi de grands services aux conjurés, qui profitèrent de la disposition des esprits pour faire déclarer que celui qui parleroit d'accommodement seroit déclaré ennemi de l'état, et traité comme tel.

Pendant que ces événemens se passoient à Constantinople, Cantacuzène s'étoit, comme nous l'avons vu, mis en campagne. Ayant échoué devant Béra, il crut être plus heureux en mettant le siége devant Anastasiopole, qu'il pressa vivement quand il vit que Vatace avoit plutôt le dessein de retarder ses opérations, en lui demandant des entrevues auxquelles ce dernier ne venoit pas, que l'intention sincère de se concerter avec lui sur les moyens de faire la paix. Pour réparer le temps perdu, il ordonne à ses troupes de se préparer à un assaut général, et fait en conséquence toutes les dispo-

sitions nécessaires. Au point du jour tout fut prêt; on se battit avec acharnement. Le soir on dressa les échelles, et l'on approcha les machines dont on avoit besoin; mais la nuit suspendit les opérations. Les assiégés en profitèrent pour paroître sur leurs murailles et déclarer à Cantacuzène qu'ils offroient de se rendre, s'il vouloit accorder une amnistie. Il reçut avec joie cette nouvelle, et leur fit dire qu'il oublieroit tous leurs torts et leur accorderoit ce qu'ils lui demandoient, s'ils vouloient lui envoyer des députés avec lesquels il conviendroit des conditions et concluroit un traité. Les premiers de la ville, tant du clergé que de la bourgeoisie, se présentèrent en effet. Ils s'excusèrent d'avoir pris les armes contre lui, et se justifièrent par le serment qu'ils avoient fait précédemment à l'impératrice, de s'opposer à tous les ennemis de cette princesse et de prendre les armes pour elle. Cantacuzène les reçut avec douceur, et leur expédia des lettres dans lesquelles il leur accordoit ce qu'ils désiroient; mais une personne attachée à la maison de l'empereur sortit avec eux, les accompagna pendant quelque temps, et leur conseilla de ne point rendre leur place, parce que l'empereur étoit obligé de se rendre le lendemain à Thessalonique, et que même il avoit donné des ordres à cet effet. Les ambassadeurs, avant de rentrer dans la ville, firent dire à Cantacuzène qu'ils ignoroient la dernière détermination des habitans. C'étoit pour colorer la conduite de ceux-ci, dans le cas où, profitant de l'avis qu'on leur donnoit, ils ne voudroient point ouvrir leurs portes malgré le traité. Ce fut en effet ce qu'ils firent : ils se préparèrent à se défendre de nouveau. Le jour suivant, les ambassadeurs parurent sur les murailles, annonçant qu'on n'étoit point d'accord, et que, puisque l'empereur devoit se rendre à Thessalonique, ils délibéreroient pendant son absence, et lui feroient part, à son retour, de leur dernière résolution. Au lieu de les punir, en recom-

mençant l'attaque avec plus de vigueur, Cantacuzène leva le siége, perdant ainsi par sa faute une place importante, pour n'avoir pas retenu comme otages une partie des députés, et renvoyé les autres avec un détachement pour prendre possession de l'une des portes de la ville. On a plus d'une faute de ce genre à reprocher à l'empereur pendant cette campagne, et l'on remarque quelquefois dans sa conduite militaire de l'hésitation et de la timidité.

Il prit, comme il l'avoit annoncé, la route de Thessalonique, parce que, Synadène ayant promis de l'introduire dans cette place à une époque convenue, cette époque étoit arrivée ; mais il falloit faire avertir le protostrator de sa présence dans le canton ; et la surveillance très-active de Guy de Lusignan, qui faisoit une police très-sévère, rendoit la chose difficile. Cantacuzène se servit d'un stratagème qui lui réussit ; ce fut de faire conduire à Synadène un soldat dont un autre avoit lié les mains : celui-ci devoit demander au protostrator justice contre son camarade, qu'il accusoit de lui avoir volé son cheval. Ils traversèrent le pays sans être inquiétés, entrèrent dans Thessalonique, et remirent les lettres de Cantacuzène, qui, après avoir laissé des vivres et des soldats dans l'ancienne ville d'Abdère, s'étoit campé près de Philippe pour y attendre la réponse de Synadène. Le protostrator, dont la fidélité étoit ébranlée de nouveau, et qui paroît n'avoir eu d'autre dessein que de se mettre du côté du plus fort, fit dire à Cantacuzène qu'il ne pouvoit dans le moment lui livrer Thessalonique, parce que les circonstances n'étoient rien moins que favorables ; que ses forces n'étoient pas suffisantes, et qu'il devoit avant tout se réunir à Crêle. Cette réponse, à laquelle il étoit loin de s'attendre, lui inspira de la défiance. Il continua cependant sa marche et vint se camper dans un bourg nommé Cadonyane, d'où il députa vers Crêle, pour le prier de venir le

joindre suivant leurs conventions. Mais, à son tour, celui-ci prétexta des motifs pour ne pas les tenir. Il craignoit d'être pillé. Ses richesses étant dans les faubourgs de Mélénique, il vouloit s'en rendre maître, et l'assuroit que, dès que cette expédition auroit réussi, il iroit le retrouver avec joie. Telle fut la réponse de Crêle, réponse qui contraria beaucoup Cantacuzène. Pour ôter toute excuse à son allié, il essaya de s'emparer de Mélénique ; et comme les fortifications de cette place auroient exigé un siége en règle, il voulut la réduire par composition. En conséquence, il envoya quelqu'un de confiance proposer aux amis qu'il avoit dans cette ville de la lui livrer. Sur ces entrefaites, Guy de Lusignan, l'évêque de Phère et Monomaque, tous ennemis de Cantacuzène, mirent des espions en campagne pour découvrir l'état de son armée, en connoître le nombre et la qualité. Ces espions ayant été saisis, il se les fit amener, passa devant eux la revue de ses troupes, et les renvoya pour faire leur rapport à ceux qui les avoient envoyés, en les chargeant de lettres pour eux. Dans ces lettres il prenoit la peine de réfuter les calomnies dont il étoit l'objet, et se justifioit en faisant des protestations accompagnées de serment. On lui fit la réponse que méritoit une démarche aussi déplacée de la part d'un homme qui s'étoit fait proclamer empereur; c'est-à-dire, des doutes sur sa véracité ; des réflexions sur la facilité avec laquelle il prodiguoit depuis peu les sermens, lui qui n'en faisoit jamais quand il gouvernoit l'état. Cantacuzène répliqua par une dissertation très-édifiante sur les sermens, leur valeur, les circonstances où ils étoient nécessaires, les exemples sur lesquels il fondoit sa doctrine, mais qui auroit mieux convenu à un évêque qu'à un guerrier. Sa négociation pour se rendre maître de Mélénique eut un résultat plus heureux que son sermon. Les amis qu'il avoit dans cette ville la lui livrèrent, en introduisant

dans les murs les troupes qu'il leur envoya. Il en confia le gouvernement à Jean Asan, son beau-frère. La condition dont Crêle avoit fait dépendre sa jonction étant remplie, Cantacuzène le fit sommer de tenir sa promesse. Ce chef de parti, qui vouloit bien avoir part à la bonne fortune de l'empereur, mais non aux fatigues qu'elle pouvoit coûter, fit une réponse évasive, mit en avant quelques prétextes pour se dispenser de prendre les armes. Cantacuzène, devinant ses intentions, donne des ordres pour que son armée ne sorte point du camp, part avec ses deux fils, Manuel et Mathieu, prend une escorte de trois cents hommes de cavalerie, et se rend en deux jours à la demeure de Crêle. Celui-ci, gagné par cette démarche, le reçoit de son mieux, le garde pendant le jour suivant, et le lendemain se met en route avec lui. L'armée témoigna beaucoup de joie de l'arrivée de Crêle, qui pouvoit, soit par des secours en hommes, en chevaux, en argent, soit par ses talens militaires, être d'une grande utilité. Quant au protostrator, il étoit retombé dans ses irrésolutions. Il avoit laissé sa femme et ses enfans à Constantinople, et craignoit pour eux les traitemens cruels dont la mère et les amis de Cantacuzène venoient d'être victimes. Synadène, ami du pouvoir, désiroit d'attendre l'événement pour se décider en faveur du pouvoir. Cet état d'incertitude l'empêchoit de réprimer par des mesures sévères ceux qui dans Thessalonique prenoient hautement les armes contre Cantacuzène, et dont l'impunité ne faisoit qu'accroître et le nombre et l'audace. Il comptoit toujours pouvoir les contenir par le parti dévoué à l'empereur, composé des soldats de la garnison et d'une portion des habitans; car, s'il n'osoit prendre le parti de Cantacuzène, il ne vouloit pas plus l'abandonner tant que sa cause ne seroit point désespérée : mais ces délais et ces hésitations affoiblirent son crédit et ses moyens de répression. Les factieux se réunirent

un jour, soulevèrent la populace, chassèrent les nobles qu'ils supposoient partisans de l'empereur, en prirent quelques-uns, et tuèrent plusieurs gens de la maison du protostrator. Ils pillèrent les maisons des riches, et, pendant deux ou trois jours, Thessalonique offrit le spectacle d'une ville tombée entre les mains d'un vainqueur irrité. Le jour et la nuit on voyoit des bandes parcourant les rues en poussant des cris affreux. Les pillards, devenus riches de pauvres qu'ils étoient, s'emparèrent de l'autorité. Synadène n'évita la mort que par la fuite, et se retira dans le fort de Gynaïcocastre, où précédemment il avoit mis une garnison. Il fit avertir sans délai Cantacuzène, en l'invitant à venir le trouver promptement, et l'assurant que, s'il se hâtoit, ils pourroient tous les deux prendre Thessalonique, parce qu'il avoit laissé dans cette ville un noyau de partisans qui n'attendoient que l'occasion. Cantacuzène, qui ne savoit pas toujours en profiter, a des conférences avec Crêle, lui demande une partie de ses troupes, convient du jour où il viendra le joindre, et part pour aller trouver le protostrator; mais il s'arrêta devant Rentine, forteresse dont il voulut se rendre maître; ce qui donna le temps aux troupes impériales de se joindre à celles de Guy de Lusignan et de se jeter dans Thessalonique. Laissant deux cents hommes de garnison dans le fort, l'empereur s'avance du côté du fleuve Galice, et rencontre Synadène suivi de mille fugitifs. Tous, à sa vue, descendent de cheval; le protostrator s'avance le premier et lui baise le pied; les autres suivent son exemple [a] : c'étoit le cérémonial par lequel on reconnoissoit pour empereur celui à qui l'on rendoit cet hommage. L'empereur se baissa sur son cheval pour saluer le protostrator, et parla aux

[a] Cantacuzène a soin de rendre compte de cette cérémonie un peu longue dans une circonstance où il falloit agir. Mais, dans l'empire grec, le cérémonial constatoit la puissance : il avoit plus de valeur encore pour celui dont cette puissance étoit douteuse ou contestée.

autres en marchant. Ils passèrent la nuit sur les bords du fleuve. Le lendemain ce prince consulta Synadène et les principaux de sa troupe, et leur demanda ce qu'ils étoient d'avis de faire, d'après la connoissance qu'ils avoient du pays. Tous répondirent que c'étoit à lui de communiquer ses intentions, et que leur devoir étoit d'obéir. Le jour suivant il tint conseil, et voulut qu'on délibérât sérieusement sur le parti qu'on devoit prendre. Il exigea que chacun exprimât librement son opinion, afin qu'on pût choisir celle qui paroîtroit être la plus avantageuse; mais aucun n'osa parler; tous étoient inquiets ou mécontens; les premiers, parce qu'ils avoient leurs familles soit à Constantinople, soit à Thessalonique; les seconds, par la perte de cette dernière place, qu'on auroit pu prévenir en agissant avec plus d'activité. On se taisoit donc, attendant l'avis de Cantacuzène, espérant qu'il trouveroit des ressources dans une situation aussi critique. Il tâcha, mais en vain, de relever leur courage, leur disant que les hommes sages *ne perdoient ni la modération dans la prospérité, ni la constance dans les disgrâces.* Après une courte exhortation il leur exposa l'état des choses, leur faisant voir qu'il falloit commencer par mettre de l'ordre dans leurs dispositions, laisser des garnisons dans les forts de Rentine et de Gynaïcocastre, afin de tenir en respect celle de Thessalonique; traverser ensuite le fleuve Axius pour se diriger vers Edesse et Bérée, villes dont les habitans lui étoient dévoués. A peine y seroient-ils arrivés que les Thessaliens et les Acarnaniens s'empresseroient de se déclarer en leur faveur; et qu'alors, ayant ce puissant secours, personne n'auroit la témérité de leur résister. Le protostrator, à qui cette proposition causoit de l'effroi, parce qu'il avoit en perspective un voyage long, fatigant, et derrière lui sa famille au pouvoir de ses ennemis, fit beaucoup d'objections pour réfuter l'avis ouvert par Cantacuzène. Il prétendit que

les Serviens assiégeoient la ville d'Edesse, et qu'il falloit conséquemment les combattre et les vaincre avant d'entrer dans cette ville. Il représenta que, lorsqu'on avoit tant d'ennemis domestiques, il étoit imprudent de s'en faire au dehors; et témoigna de l'étonnement de ce que l'empereur, qui avoit une si grande expérience, tînt une pareille conduite. Cantacuzène répliqua en niant la nouvelle du siége d'Edesse, en assurant que le prince de Servie lui avoit envoyé des ambassadeurs pour conclure la paix; enfin, en tournant contre Synadène l'objection qu'il tiroit de cette nouvelle, et démontrant que, si le crâle manquoit à ses traités, c'étoit une raison de plus d'aller délivrer Edesse. Il ajouta que non-seulement il étoit d'avis de voler au secours de cette ville, mais qu'il l'ordonnoit, et que, si le protostrator n'avoit pas le courage de le suivre, il étoit libre de rester dans le pays avec tous ceux qui partageroient sa pusillanimité; que, quant à lui, il marcheroit seul au combat avec ses amis. Sans attendre de réponse, il commande à l'instant même au trompette de sonner le départ. Synadène, honteux de l'abandonner, quoiqu'il y fût déterminé, feignit de le suivre; mais, aidé de ses partisans, il découragea les troupes, leur montrant la disette des provisions, les peines inutiles qu'elles prendroient, et les dangers sans nombre auxquels elles seroient exposées. Ils n'omirent rien de ce qui tendoit à décourager les soldats; et le résultat de ces indignes manœuvres fut une grande désertion dans l'armée de l'empereur. Catanitze, Thessalonicien de naissance, débaucha le premier une centaine d'hommes avec lesquels il rentra dans Thessalonique. D'autres chefs de bande, séparés de leurs femmes et de leurs enfans, et qui craignoient pour leurs familles les effets de la haine des ennemis de l'empereur, firent encore une dernière tentative auprès de ce prince pour l'engager à ne point passer la frontière; mais elle fut inutile. Cantacuzène, persistant dans sa

résolution, marche vers le fleuve Araxus avec ses soldats dont quelques-uns le suivoient moins par inclination que par force ou respect humain. L'Araxus, grossi dans son cours par des torrens, étoit débordé de manière à ce qu'il devenoit impossible de le traverser sans le plus grand danger, ou plutôt sans s'exposer à une perte certaine. Ne pouvant triompher de cet obstacle, Cantacuzène revint à Gynaïcocastre, avec le projet de tenter le passage lorsque le fleuve seroit guéable, et de profiter de ce délai pour faire faire à ses troupes les provisions nécessaires. Ce contre-temps causa la plus grande joie au protostrator, ainsi qu'à ses adhérens.

Sur ces entrefaites, le grand-duc Apocauque arrivoit d'Eubée à Thessalonique avec une flotte de soixante et dix vaisseaux qu'il avoit fait construire et équiper aux dépens de Cantacuzène, au moyen de l'argent confisqué par ses soins. Cette expédition n'étoit qu'une vaine parade et n'avoit aucun objet d'utilité, parce qu'une flotte ne pouvoit nuire à l'empereur. A son entrée à Thessalonique, il apprit ce qui se passoit dans l'armée de ce prince et la répugnance qu'éprouvoit à le suivre une partie de ses troupes. Il dépêche aussitôt vers le protostrator, et lui fait les offres les plus avantageuses s'il vouloit abandonner Cantacuzène, et les menaces les plus terribles, s'il persistoit à le défendre, annonçant que, d'après le choix qu'il auroit fait, sa famille seroit ou comblée d'honneurs et de biens, ou exposée aux plus cruelles persécutions. Synadène, qui avoit déjà pris en secret sa résolution et vouloit déserter la cause de son ami, ne fut pas embarrassé dans le choix. Seulement il pria le grand-duc de confirmer par serment ses promesses. Apocauque, pour qui les sermens n'étoient qu'un jeu, le fait sans hésiter. La nouvelle de cet arrangement, s'étant répandue dans l'armée, y causa beaucoup de troubles en raison de la diversité des sentimens: les uns vouloient suivre le protostrator, et les autres le com-

battre. Dans ce désordre qui pouvoit avoir les suites les plus fâcheuses, Cantacuzène rassemble les officiers et ceux que l'on connoissoit pour hésiter dans cette guerre, ou même pour la blâmer. Il leur reproche leur foiblesse, en l'opposant à la fermeté dont ils avoient jusqu'alors donné des preuves; leur demande s'ils ont perdu quelque bataille, si les affaires sont réduites à une telle extrémité, qu'ils soient obligés de se rendre ou de périr; si quelque grand désastre, inconnu de lui, renversoit leurs espérances. Il leur déclare que rien ne l'ébranle dans ses résolutions ni ne diminue son courage; que, si la crainte des persécutions dont on menace leurs parens ou leurs amis agit sur eux au point de leur faire commettre des bassesses, ils peuvent *prendre congé, aller où il leur plaira*, parce que de même qu'il ne les a point engagés contre leur volonté, de même il est bien résolu de ne pas les retenir contre leur inclination. Ce discours produisit son effet. Ceux qui continuèrent à vouloir se retirer le firent décemment, en faisant des vœux pour sa prospérité. Il leur défendit de se mêler avec ceux qui restoient, et les vit passer devant lui avec une contenance ferme, dissimulant le chagrin que lui causoit cette défection. Dans le nombre de ceux qui l'abandonnèrent étoit Apalmène. Né dans une classe obscure, il devoit tout à l'empereur, qui, remarquant dans ce jeune homme les plus heureuses dispositions, l'avoit fait élever, et bientôt comblé de faveurs. Il devint le plus riche et le plus considéré des officiers de son armée. Les talens et les qualités brillantes d'Apalmène sembloient lui mériter cette élévation et la lui faisoient pardonner. Mais l'orgueil le plus chatouilleux gâtoit ces précieux dons de la nature. Les plus hautes dignités lui paroissoient au-dessous de son mérite. En donnant aux princes de son sang les principales charges, l'empereur commettoit une injustice à ses yeux. Il vouloit être le second dans l'empire, et si ses vœux ambitieux eussent été

satisfaits, le premier rang seroit devenu l'objet de son envie. N'ayant aucun prétexte pour abandonner son bienfaiteur, il attendit qu'il fût parti de Gynaïcocastre. Cantacuzène, qui se douta de son dessein, voulut le faire venir; mais Apalmène refusa de se rendre à ses ordres. Synadène vint prendre congé de l'empereur, qui lui fit des reproches sur son ingratitude et sur le tort qu'il lui faisoit en entraînant par son exemple ceux qui lui seroient restés fidèles; il lui dit avec une froideur dédaigneuse qu'il lui pardonnoit sa conduite, parce qu'il n'étoit donné qu'aux âmes privilégiées de s'élever au-dessus des coups du sort, des considérations de famille et de cette foiblesse qui étoit le partage du commun des hommes. Ensuite, ayant fait venir son neveu Andronic Asan, dont il s'étoit chargé pendant la détention de son père, il le présente à Synadène, le lui confie, en lui disant de veiller sur ce jeune homme, petit-fils du protostrator, de le mettre en sûreté pendant la durée de la guerre, à laquelle sa grande jeunesse l'empêchoit de prendre part, et le recommande à ses soins paternels. Après ces adieux, l'empereur, pour montrer à son ancien ami qu'il ne se laissoit point abattre par l'adversité, se fit servir son repas sur le lieu même, en commandant aux autres d'imiter son exemple. Ensuite il crut devoir ranimer le courage de ses compagnons d'armes par un de ces longs discours dont il est si prodigue, et qu'il a grand soin de nous conserver. Il le termina par l'exposé des dangers qui les environnoient, l'invitation de donner leur avis, annonçant que le sien étoit d'aller trouver le prince des Serviens. Les officiers et les soldats, au nombre d'environ deux mille, répondent unanimement qu'ils sont prêts à partir, et qu'ils n'ont point d'autre avis que le sien. Satisfait de cette unanimité, il fait sonner le départ.

Apocauque, qui, par ses espions, étoit instruit de ce qui se passoit dans l'armée de Cantacuzène, et consé-

quemment de la réduction de ses troupes, voulut en profiter. Il fit débarquer de sa flotte les soldats pesamment armés, et tira de Thessalonique de la cavalerie et des fantassins. Quoique sa troupe fût supérieure en nombre à celle de l'empereur, il y joignit les soldats de Guy de Lusignan, proclamé peu de temps après roi d'Arménie, et le détachement que Monomaque avoit amené de Phères. Il marcha sur Gynaïcocastre. Il rencontra le protostrator qui se réunit à lui et joignit sa troupe à la sienne. Ce ne fut qu'avec ces forces qui devoient faire pencher la balance de son côté qu'il s'avança contre Cantacuzène. Mais il n'osa jamais l'attaquer dans les règles, parce qu'il savoit que son armée étoit composée de soldats braves et déterminés, et que l'infériorité du nombre étoit compensée par le courage et l'habileté. Il se contentoit donc de laisser ses soldats jeter de grands cris, ayant grand soin de se tenir à une distance calculée, de manière à éviter tout engagement. Cantacuzène, sans fuir ni provoquer le combat, rangea son armée suivant sa coutume et dans un ordre où l'attaque étoit prévue, donnant le commandement à Ange, et prenant celui de l'arrière-garde pour combattre lui-même le grand-duc. Il ordonna de garder les rangs, de marcher du même pas sans répondre aux clameurs et sans se retourner à moins d'un signal convenu qui ne devoit être donné que dans le cas où l'engagement auroit lieu. Apocauque le suivit ainsi pendant quelque temps. Voyant qu'on étoit bien préparé à le recevoir, il fit arrêter sa troupe et revint à Thessalonique en triomphateur. Il accueillit avec des menaces marquées les déserteurs qui se présentèrent à lui, faisant aux uns des reproches de ce qu'ils avoient commencé par suivre les drapeaux de Cantacuzène, saluant froidement les autres; dissimulant avec quelques-uns, enfin ne traitant amicalement que le plus petit nombre, et se proposant d'en punir la plupart et de se venger, à la

première occasion, de la préférence qu'il avoient donnée d'abord à son rival. En général, ils n'eurent pas lieu de se féliciter d'avoir abandonné l'empereur. Sachant que les Serviens assiégeoient Edesse, il envoya sa cavalerie au secours de cette ville. Les deux Paléologues étoient chargés de cette expédition. Quand les Serviens virent que les Grecs étoient en plus grand nombre qu'eux, ils leur abandonnèrent leur camp à la première attaque. Après l'avoir pillé, les cavaliers retournèrent à Thessalonique. Apocauque, au moment de partir pour Constantinople, fit maltraiter deux ambassadeurs envoyés par Cantacuzène au crâle de Servie ; c'étoient Constantin Paléologue, protosébaste, et Arsène Zamplacon. Ils étoient logés chez un berger, dans le bourg de David, près de Prosague. Leur hôte s'étant concerté avec ses parens et ses amis, ils se saisirent de ces deux envoyés, les lièrent, violant ainsi les droits de l'hospitalité, les conduisirent à Thessalonique, et les livrèrent au grand-duc, dans l'espoir d'une récompense. Apocauque leur donna les biens de ces ambassadeurs, réservant à ceux-ci les derniers outrages. Il fit mettre en prison le protosébaste. Zamplacon fut abandonné aux matelots, qui l'emmenèrent sur une galère, lui mettant des vêtemens ridicules, le forçant de tenir un flambeau dans chaque main, le frappant et le proclamant ensuite *patriarche de Cantacuzène*. Après l'avoir ainsi bafoué, l'on eut la cruauté de le jeter dans un cachot. Apocauque partit ensuite sur ses vaisseaux pour retourner à Constantinople. Il envoya par terre la cavalerie.

Cependant Cantacuzène continuoit sa route sans obstacle, et débarrassé des troupes du grand-duc. Il arriva le soir près du fort de Prosague, construit sur une hauteur. Ce fort appartenoit jadis aux Grecs ; mais pendant la guerre des deux Andronics il fut livré aux Serviens, qui le conservoient. Un seigneur du pays, nommé

Michel, en étoit propriétaire. Il ignoroit quels étoient les soldats qui s'offroient à sa vue, dans quelle intention ils arrivoient; et, de son côté, Cantacuzène ne savoit point s'il avoit affaire à un ennemi. Dans le doute, Michel rassemble des cavaliers et de l'infanterie, et se dispose à bien se défendre. Voulant dissiper son incertitude, il s'approche, et reconnoissant Cantacuzène, pour lequel il avoit une estime profonde, il le salue comme empereur, lui livre passage, et lui fournit tous les vivres qu'il put se procurer. Cantacuzène passe un jour à Prosague pour faire reposer sa troupe, et le lendemain traverse le fleuve Axius, se dirigeant vers Scopie, ville qui de la puissance des Grecs étoit tombée en celle des Serviens. Arrivé sur le bord d'une rivière, dans le voisinage de Belesse, il aperçut des troupes sur l'autre bord. Il ordonne à l'un des siens de traverser à la nage; et, supposant que ces troupes étoient commandées par Libère, le plus puissant seigneur de la Servie, il l'envoie saluer et prier de lui indiquer un endroit guéable. Il ne se trompoit point : c'étoit en effet Libère, qui lui rendit le service qu'il lui demandoit. Il reçut l'empereur comme un souverain, le garda pendant trois jours dans ses domaines avec son armée, et lui conseilla d'aller attendre le crâle à Scopie, promettant de le disposer en sa faveur. Fidèle à sa parole, Libère partit en diligence pour se rendre à Morake, où le crâle passoit alors pour mener Hélène sa femme voir son frère Alexandre, roi de Bulgarie. Libère fit au prince le récit des malheurs de Cantacuzène, lui annonçant qu'il venoit lui demander du secours contre ses ennemis. Il représenta combien il lui seroit glorieux d'aider le prince à monter sur le trône. Ce qui probablement acheva de déterminer le crâle, ce fut l'échec que ses troupes avoient essuyé sous les murs d'Edesse : il brûloit d'en tirer vengeance, et l'empereur pouvoit le seconder dans ce projet. Etienne et sa femme résolurent de suspendre leur voyage; ils

envoyèrent leur fils Pondanus à Cantacuzène pour le prévenir qu'ils alloient à sa rencontre. A cette nouvelle il partit de Scopie pour venir au-devant d'eux. L'entrevue eut lieu dans le village de Pristiné. Ils prodiguèrent à ce prince les marques de respect et les honneurs les plus grands. Le crâle voulut que son trône fût plus élevé que le sien, qu'il eût la droite, qu'il marchât devant lui dans les cérémonies; qu'au lieu du salut en usage dans la Servie, il reçût celui qu'on pratiquoit à la cour grecque; c'est-à-dire, qu'on descendît de cheval pour lui baiser le genou : le crâle descendoit le premier, et Cantacuzène le saluoit sans mettre pied à terre. Ce dernier entre avec beaucoup de complaisance dans le détail des honneurs qu'on lui rendit. Un peu moins d'honneurs et une volonté plus franche de le secourir auroient mieux valu. Quoique le crâle sût fort bien pour quel motif venoit Cantacuzène, il lui en fit la question. Celui-ci lui répondit qu'il ne pouvoit supposer qu'il ignorât ce qui lui étoit arrivé depuis neuf mois que duroit la guerre civile : qu'il venoit pour lui demander des secours s'il pouvoit lui en donner, en le priant de lui dire la vérité sans restriction, afin qu'il sût à quoi s'en tenir, et cherchât d'autres moyens de pourvoir à sa sûreté. L'empereur vouloit connoître les intentions du crâle, et piquoit son amour-propre en faisant dépendre le refus de la seule impossibilité. Le prince des Serviens l'approuva de s'exprimer avec tant de franchise, et lui dit qu'il avoit des forces plus que suffisantes pour défaire tous ses ennemis, et qu'il les emploieroit volontiers à son service. Il y mit une condition qui prouvoit que l'intérêt personnel passoit avant toute autre considération : c'étoit la cession de toutes les villes et du pays depuis Thessalonique jusqu'aux frontières occidentales de l'empire. En lui faisant cette demande, il lui dit que, dans les circonstances où il se trouvoit, ses prétentions ne devoient pas être excessives, et qu'il seroit trop heureux

d'avoir le reste de l'empire. Cette réflexion n'étoit pas propre à disposer l'esprit de Cantacuzène, qui lui déclara que non-seulement il ne lui livreroit jamais aucune ville, mais qu'il les conserveroit toutes avec soin, et l'empire dans toute son intégralité. Le crâle, surpris de la hardiesse et de la fermeté de l'empereur, ne dissimuloit pas son mécontentement; et, sans Hélène, les deux princes seroient devenus ennemis. Elle manda vingt-quatre Serviens les plus qualifiés; elle les consulta en présence de son mari; et, de son consentement, elle examina la question relative à Cantacuzène. « On ne « peut nier (disoit-elle) qu'il ne dépende entièrement « de nous. Il faut prendre le parti le plus utile. Si nous « voulons le maltraiter, nous avons deux moyens; le « tuer, ou le renvoyer sans secours : le premier seroit « un crime odieux; le second, une maladresse qui nous « couvriroit de honte. Le renvoyer, c'est le livrer à ses « ennemis. Le rétablir sur le trône, en lui faisant pro- « mettre de ne point se départir de notre alliance, et « de ne jamais exiger que nous lui rendions les villes « prises avant son règne, tel est, je crois, le meilleur « parti que nous ayons à prendre. » Le crâle permit aux autres conseillers de dire leur avis. Libère seul prit la parole pour dire qu'il adhéroit à l'opinion d'Hélène; qu'il n'étoit pas possible d'en avoir une plus favorable aux intérêts de la Servie, et qu'il exhortoit de l'embrasser sans en chercher d'autre. On suivit cet avis. Le crâle remercia la princesse de lui avoir donné un conseil si salutaire et si glorieux pour lui. Il alla trouver Cantacuzène, et lui dit qu'on préféroit son amitié à des richesses, comme aux villes les plus populeuses; qu'il pouvoit donner ses ordres, et qu'on lui obéiroit : on ne lui demandoit pour prix des sacrifices sans nombre qu'on alloit faire pour lui que la promesse de ne jamais exiger, quand il seroit sur le trône, la restitution des places prises avant son règne. L'empereur répondit

en exprimant sa reconnoissance, et par la promesse qu'on lui demandoit, mais en l'accompagnant de quelques menaces, si l'on n'observoit pas bien les traités : menaces peut-être déplacées dans l'état des choses, quoiqu'il prétende, en les racontant, qu'on admira son intrépidité. Le traité portoit que les deux princes demeureroient unis par une alliance inviolable pour leur défense mutuelle; que le crâle ne s'accorderoit jamais avec l'impératrice ou son fils Jean Paléologue; enfin que les villes prises par les Serviens avant la conclusion de ce traité resteroient en leur possession. Un incident faillit à rompre cet accord. Etienne vouloit que Cantacuzène lui livrât Crèles, comme un rebelle qui devoit être puni. L'empereur rejeta cette demande comme injurieuse, lui faisant observer que, s'il étoit capable de trahir son allié, il ne pourroit inspirer aucune confiance, parce que ce seroit de sa part une perfidie odieuse. Après bien des débats, le crâle abandonna cette idée. Tous les articles étant convenus, on désira de part et d'autre de faire le serment en présence de l'archevêque de Servie, prélat pour lequel on avoit une grande vénération. On le fit donc venir. La veille du jour choisi pour cette cérémonie, une nouvelle discussion s'éleva pour un sujet imprévu. Crèles voyant la défection d'une partie de l'armée de Cantacuzène, sachant qu'il demandoit des secours au crâle, craignit d'être abandonné de l'empereur; et comme il en avoit trop fait pour trouver grâce auprès du grand-duc, il se trouvoit dans la situation la plus critique. Pour se tirer d'embarras, il imagina d'apaiser la colère d'Etienne par quelque présent d'un grand prix. En conséquence il s'empare de Mélénique, et la fit offrir au crâle pour en obtenir son pardon. Etienne reçut cette proposition avec la plus grande joie. Le lendemain, jour où l'on devoit prêter serment, Etienne demanda qu'on fît mention de Crèles comme de son sujet, et de cette place comme devant

lui appartenir, puisqu'il en étoit devenu maître avant la prestation du serment. Cantacuzène prétendit que c'étoit une infraction au traité. Le crâle répliqua vivement, en appela au texte même de la convention, qui portoit qu'il retiendroit les villes prises sur les Grecs avant le traité, qui ne faisoit loi pour les contractans que du moment où le serment auroit été prêté. Cantacuzène fut obligé de céder. L'archevêque reçut ensuite les doubles sermens. Immédiatement après la cérémonie, le crâle assembla les vingt-quatre notables de son royaume, en retint quatre auprès de lui, donnant à l'empereur les vingt autres avec des troupes à sa disposition. Ils avoient ordre de lui obéir, et de prendre toutes les mesures nécessaires pour son service. On se prépara à marcher sur Didymotique. Pendant que ces événemens se passoient, Guy de Lusignan prit les troupes qui étoient dans Thessalonique, assiégea Rentine, et la prit. Il maltraita la garnison, fit frapper de verges les deux cents soldats que Cantacuzène avoit laissés dans cette place, les dépouilla de leurs effets; enfin condamna les uns à l'exil, et fit enfermer les autres.

Pendant que Cantacuzène négocioit en Servie un traité qui ne pouvoit rester long-temps secret, Apocauque retournoit à Constantinople en triomphe. Embarqué, comme nous l'avons dit, il aborde à Polystyle, dont les habitans se soumettent à son obéissance. Il fit monter à bord ceux qui lui étoient suspects, et laissa les autres sous la surveillance de Gudèle, échanson de l'impératrice. Ensuite il écrivit aux habitans de Didymotique pour les inviter à quitter le parti de l'empereur. Ils devoient savoir que Cantacuzène avoit fui devant lui : conséquemment ils n'avoient rien de mieux à faire qu'à se soumettre. Ne doutant point qu'ils ne le fissent, il leur indiquoit dans sa lettre le lieu sur lequel ils devoient se rendre en grande députation pour venir au-devant de lui, et leur recommandoit de lui amener son

frère Asan. Cette impertinente lettre inspira d'abord quelques craintes, parce qu'on ne pouvoit l'expliquer qu'en supposant un succès décisif. Déterminés cependant à ne pas se rendre au grand-duc, ou mieux instruits de la situation des affaires de l'empereur, les principaux citoyens de Didymotique y firent une réponse outrageante. « Ils témoignoient de l'étonnement sur l'extra-« vagante vanité d'Apocauque; lui rappeloient *l'in-« famie* de sa naissance et de ses mœurs, lui disant que « personne n'avoit oublié que sa première condition fut « d'être valet de Macrène, chargé de lever les imposi-« tions sur les jardiniers; sa seconde, de passer au ser-« vice de Nicolas, qui avoit le même emploi; sa troi-« sième, de servir Stratége, receveur des gabelles, qu'il « fit destituer. » Continuant cette énumération, ils le font souvenir des obligations qu'il avoit à Cantacuzène, sans lequel il auroit été puni honteusement, et qui, en arrêtant le cours de la justice, a commis une faute grave et encouru des reproches fondés. Ils terminoient par protester qu'ils n'abandonneroient jamais ce prince. *Nous vous faisons*, disoient-ils, *une réponse telle que votre lettre la mérite*, et nous vous la renvoyons par ceux qui l'ont apportée, sans leur faire aucun mal, par respect pour les lois. C'étoit une leçon qu'on donnoit au grand-duc sur l'indigne conduite qu'il tenoit envers les ambassadeurs qu'on lui envoyoit. Il attendoit cette réponse pour faire voile de Polystyle. Il est aisé de concevoir sa fureur quand il la reçut. Il fut amplement dédommagé par le patriarche et ses complices à son arrivée dans la capitale. Ils le proclamèrent vainqueur illustre, et général, sans avoir de rivaux.

Sa lettre avoit causé de vives inquiétudes à l'impératrice, femme de Cantacuzène, ainsi qu'au jeune Asan, parce qu'ils craignoient qu'on n'eût peur d'Apocauque. Ils se défioient principalement de Comitopule et de Vatace, officiers de l'empereur Jean Paléologue, qui

commandoient chacun mille hommes d'infanterie dans les faubourgs de Didymotique. Dans le doute, ils voulurent connoître la disposition des esprits; on saisit l'occasion de les sonder. Un jour que beaucoup d'officiers et de soldats se trouvoient au palais, Asan leur parle des lettres d'Apocauque, réfute les mensonges dont elles étoient remplies; et, supposant que Cantacuzène avoit des revers, eut l'air de les consulter pour savoir comment ils se conduiroient. Comitopule, après avoir fait un exposé motivé du parti qu'il avoit pris de s'attacher à l'empereur, dont avant de se décider il avoit examiné toutes les actions, s'écria que, s'il étoit malheureux, ce seroit une lâcheté de ne pas redoubler d'efforts. Il propose de lui renouveler le serment de fidélité, ainsi qu'à l'impératrice mère, et d'envoyer vers Cantacuzène pour lui déclarer que tous étoient prêts à tout souffrir pour son service. Vatace approuve le discours de Comitopule, et dit qu'il partageoit son avis; en conséquence le serment fut renouvelé. Le prince Asan donne l'exemple, ainsi que l'impératrice. Tous deux n'avoient pas de nouvelles de Cantacuzène. Le jour où le serment fut spontanément prêté, un homme se présenta de sa part; il s'appeloit Protite. Au lieu d'une lettre de créance, il n'avoit que l'empreinte du cachet de l'empereur, qu'il avoit été obligé de conserver dans sa bouche pour éviter les recherches. L'empereur l'avoit en effet chargé d'aller trouver Irène à Didymotique, et de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé devant Gynaïcocastre, en ayant soin de taire les circonstances qui pourroient affliger l'impératrice, telles que la défection du protostrator, et la désertion d'une partie de ses troupes. Irène remit à cet homme des lettres pour Cantacuzène.

Le peuple des environs de Didymotique n'étoit pas à beaucoup près aussi-bien disposé pour le prince que les habitans de cette ville. Les agens ou soldats d'A-

pocauque l'excitoient à la révolte. Une nuit tous les paysans se rassemblent, s'arment, et, marchant sur la ville, paroissent à la pointe du jour devant les portes, attaquent les murailles, et, se joignant à la populace des faubourgs, menacent les habitans, et les somment de se rendre. Indigné de cette conduite, Asan fait ouvrir les portes, sort à la tête de la garnison, tombe sur cette canaille armée, et la dissipe en un instant. Il profita de cette occasion pour détruire les faubourgs, qui, dans un siége, pouvoient être très-nuisibles à la place. Les maisons furent démolies; les charpentes servirent de bois de chauffage, et ceux qui y demeuroient furent obligés d'aller chercher retraite ailleurs. Tant que les paysans étoient restés fidèles à Cantacuzène, l'armée de Constantinople n'avoit formé aucun projet pour se saisir de Didymotique, parce qu'elle auroit trouvé des obstacles insurmontables dans la population des campagnes. Dès que cette population se fut prononcée, on eut l'idée de former le siége de la ville. Les circonstances auroient été favorables immédiatement après la révolte, et pendant que l'empereur étoit en Servie; mais il falloit à la tête des opérations du cabinet de Constantinople un homme habile et brave, et le grand-duc n'étoit qu'un vil et lâche intrigant. Le projet d'attaquer Didymotique ne reçut d'exécution que lorsqu'il n'étoit plus temps, et quand il falloit y renoncer.

Dès qu'on sut à la cour que l'empereur négocioit avec le crâle de Servie, on mit tout en œuvre pour empêcher la conclusion du traité, ou pour le faire rompre. On alla beaucoup plus loin : calculant sur l'ambition ou la cupidité d'Etienne, on tenta de séduire celui-ci pour l'engager à livrer son hôte. On lui fit proposer de fixer lui-même le prix d'un service aussi important. On offroit les villes de l'empire qui avoient toujours été possédées ou convoitées par les crâles ; on offroit même pour l'un des enfans du prince régnant une des sœurs

de Jean Paléologue, à condition que Cantacuzène seroit livré mort ou vif, car on se contentoit de sa tête. Ces propositions faites au nom de l'impératrice, mais suggérées par Apocauque, furent portées à la cour du crâle par deux ambassadeurs. C'étoient George Luc, l'un des ennemis les plus acharnés de l'empereur, et Macaire, ce moine fait archevêque de Thessalonique pour avoir trahi les intérêts de Cantacuzène, et s'être mis au nombre de ses calomniateurs. Soit qu'il n'écoutât que l'honneur et le devoir, soit que sa femme profitât de son influence, Etienne rejeta avec indignation les propositions qu'on lui fit, protestant que, quand on lui donneroit la couronne impériale, il ne consentiroit jamais à se souiller d'un crime aussi détestable. Les ambassadeurs furent même obligés de repartir sur-le-champ; mais Apocauque, qui les reçut fort mal à leur retour, les renvoya sans rendre aucun compte du résultat de cette ambassade, exigeant d'eux qu'ils fissent de nouvelles tentatives. Ils se bornèrent à demander qu'Etienne fît seulement mettre Cantacuzène en prison, s'il répugnoit à le livrer, offrant toutes les villes de l'Occident, à l'exception de Thessalonique. L'accueil du crâle fut le même. La princesse Hélène alla plus loin; elle les reprit avec aigreur, et les chassa de sa présence en leur reprochant leur bassesse, et la honte dont ils se couvroient en se chargeant d'une pareille mission. La cour imita cet exemple. Les principaux Serviens les taxèrent hautement d'extravagance pour avoir cru que leur prince étoit capable de commettre un crime qui le couvriroit d'opprobre. Un seigneur, nommé Couace, s'emporta même au point de les menacer de la mort, s'ils ne faisoient une prompte retraite, et s'écria devant eux *qu'ils vouloient crever l'œil de l'empire, comme s'ils craignoient d'y voir clair.* Macaire, furieux de ces outrages, eut l'impudence de paroître en la présence de Cantacuzène, et de lui adresser les plus sanglans repro-

ches, l'accusant d'ingratitude envers Andronic, dont il ne reconnoissoit les nombreux bienfaits qu'en conspirant contre sa veuve et ses enfans, prétendant que Dieu commençoit à le punir en le rendant errant et vagabond; qu'il se déshonoroit en cherchant des secours chez des barbares toujours ennemis des Grecs; enfin il termina cette mercuriale par une exhortation pathétique, dans laquelle il le pressoit de faire ses soumissions à l'impératrice, ainsi qu'au patriarche, afin d'en obtenir son pardon. Cantacuzène, qui aimoit beaucoup à faire des discours, ainsi que le prouve son histoire, ne laissa point échapper l'occasion d'en adresser un au moine apostat, au lieu de le faire chasser. Il lui rappela, ce qu'il savoit aussi-bien que lui, les démarches qu'avoient faites à sa prière les religieux du mont Athos pour obtenir la paix, l'inutilité de ces démarches; mit en parallèle la conduite de Macaire avec celle de ses courageux confrères; compara ce moine à celui qui, pris de vin, croit que les objets dont il est environné tournent autour de lui; lui montra le siége de Thessalonique comme le prix de son apostasie, les marques de sa dignité comme les témoins importuns de son crime et de sa honte; lui citant des passages de l'Ecriture-sainte, il remit l'entretien à d'autres temps, et le congédia. Macaire et George repartirent pour Constantinople, confus tous les deux du résultat de leur ambassade.

Ces négociations, quoique inutiles, ne laissèrent pas d'être désagréables à Cantacuzène, et de lui faire sentir qu'il étoit dans la dépendance du crâle de Servie. La conduite de celui-ci ajoutoit encore à la supériorité qu'il devoit aux circonstances, et quoiqu'il n'eût fait que son devoir, il pouvoit passer pour être génereux et délicat en refusant les offres les plus séduisantes. Il avoit tous les avantages de position. Les principaux officiers des troupes qu'il venoit de mettre à sa disposition firent ces réflexions, et se crurent obligés de les com-

muniquer au crâle. Ils lui représentèrent donc que c'étoit manquer de prudence que de conférer à un étranger la fleur de son armée; qu'au premier moment Cantacuzène pouvoit se réconcilier avec l'impératrice; qu'alors les Serviens seroient sacrifiés à cette princesse; que peut-être la conquête de la Servie seroit une condition de la paix entre les deux partis; enfin que ce seroit agir sans prévoyance et contre les intérêts de l'état que de laisser ainsi l'empereur maître des meilleures troupes, et partir sans exiger de lui des sûretés. Ils proposèrent de retenir comme otage le fils aîné de Cantacuzène. Libère, ami d'Etienne, le pria de plus de faire épouser sa fille à Manuel, le plus jeune des enfans du prince. Le crâle, trouvant ces propositions raisonnables, les transmit à l'empereur, plutôt comme une prière ou une grâce que comme une demande, en lui promettant que, s'il avoit la bonté de les accorder, ses gens le serviroient avec ardeur, et que leur dévouement pour sa personne seroit sans bornes. Cantacuzène, jugeant que ces mesures étoient utiles aux deux nations, qu'il devoit écarter tout soupçon, accorda ces demandes sans hésiter, disant qu'il laissoit son fils comme un gage de sa fidélité, et comme le gendre futur de Libère, à qui il vouloit témoigner sa reconnoissance pour les services qu'il lui avoit rendus. Libère, pour lui exprimer la sienne, se prosterna à ses pieds. C'étoit par sa puissance et ses richesses le second du royaume. Il tenoit le premier rang après le crâle. Ces conventions ne furent faites que verbalement, et chacun des deux princes contractans se contenta de la parole de l'autre.

Vers la fin de l'été le crâle, accompagné de la princesse Hélène son épouse, reconduisirent Cantacuzène jusqu'aux frontières de l'empire grec, et, faisant des vœux pour le succès de son entreprise, se séparèrent de lui. L'empereur mena son armée, composée en grande partie de Serviens, devant la ville de Phères, dont Guy de

Lusignan venoit de partir pour aller prendre possession du royaume d'Arménie que lui laissoit son père. Ce départ parut une occasion favorable à Cantacuzène; mais il se trompa. Voulant conférer avec les habitans pour leur persuader de se rendre, il leur envoya des députés, qu'ils reçurent à coups de pierre, en déclarant qu'ils traiteroient ainsi tous ceux qui viendroient leur parler d'accommodement. Une circonstance fâcheuse tint long-temps l'armée devant cette place sans qu'il lui fût possible ni de faire le siége ni de se retirer pour d'autres opérations : ce fut une épidémie qui se mit parmi les Serviens. Un capitaine de cette nation, nommé Practe, qui avoit acquis une grande réputation militaire, tomba malade, ainsi que Libère, et les soldats furent attaqués de fièvres causées par leur intempérance. Le miel, le vin doux, dont on fait peu d'usage en Servie, avoient pour ceux de cette nation un attrait auquel ils ne surent pas résister. Beaucoup d'officiers moururent, et près de quinze cents soldats. Les Grecs, accoutumés à ces alimens, n'en éprouvèrent aucune incommodité. Les Serviens, découragés autant qu'affoiblis, demandèrent à retourner dans leur pays. Cantacuzène, ne pouvant contraindre des soldats malades, rassembla les commandans, tâcha de ranimer leur courage. Il y parvint, mais les Grecs lui donnèrent plus de mal. Ils ne dissimuloient pas leur mécontentement, et vouloient quitter les drapeaux de l'empereur. Voyant la division régner parmi ses troupes, ainsi que l'esprit d'insubordination, il les harangua. Il leur dit qu'il n'avoit point entrepris la guerre pour acquérir des biens ou de l'honneur, mais pour se rendre aux sollicitations qu'ils lui avoient faites, afin qu'il les protégeât contre les cruautés d'Apocauque; que ce n'étoit qu'à leurs instantes prières qu'il avoit pris le diadème; qu'ils devoient se souvenir qu'il ne l'avoit fait que d'après leur serment de ne jamais l'abandonner, quand même la fortune lui seroit

contraire; il leur rappela les reproches qu'ils adressèrent à ceux qui désertèrent sous les murs de Gynaïcocastre, et qui étoient moins lâches qu'eux, puisqu'il possédoit à cette époque plus de ressources qu'il n'en avoit; enfin il leur représenta l'infamie dont ils alloient se couvrir en se retirant. Il ajouta qu'il ne vouloit point forcer leur inclination, qu'il les laissoit entièrement libres dans leur volonté comme dans leurs actions, et qu'il invitoit ceux qui consentoient à rester avec lui pour partager ses travaux et sa gloire à s'avancer, afin qu'il connût ses amis. A l'instant les Grecs se partagent en deux bandes. La plus nombreuse, mettant le genou en terre, le salue, se retire, et va joindre les ennemis à Christopolis. L'autre, qui n'étoit plus que de cinq cents hommes environ, lui promit d'être fidèle à ses anciens sermens. Les Serviens, indignés de cette défection, se réunissent à cette troupe en jurant qu'ils n'abandonneroient point Cantacuzène. Une partie des déserteurs revint, parce qu'ils s'aperçurent qu'on les trompoit sur les conditions qu'ils proposoient. L'empereur les reçut, en leur faisant quelques reproches sur leur légèreté.

L'échec reçu devant Phères, l'épidémie des Serviens, la défection des Grecs, causèrent la plus grande joie aux ennemis de Cantacuzène, et particulièrement au grand-duc. Ces nouvelles avoient été tellement dénaturées avant d'arriver à Constantinople, que, dans cette capitale, on disoit publiquement qu'il ne lui restoit que dix hommes, et qu'il venoit de se retirer au mont Athos pour y cacher sa honte, s'y démettre de la puissance souveraine, enfin y prendre l'habit monastique. Ce ne furent que fêtes et réjouissances publiques, comme si l'état venoit d'être sauvé. Le peuple couroit en foule à l'église de la mère de Dieu, qu'on appeloit *Hodégétrie*, et les personnes de qualité étoient obligées de s'y rendre à pied pour éviter de mauvais traitemens ou des insultes. On punissoit comme traîtres ceux qui re-

fusoient de prendre part à la joie commune. On en fit même mourir plusieurs. De la capitale ces nouvelles se répandirent dans les provinces. Celles qui étoient situées au-delà de Thessalonique, tenant pour Cantacuzène, jouissoient de la tranquillité, pendant que les habitans de tout le pays entre cette ville et Constantinople, divisés en deux factions ennemies l'une de l'autre, étoient toujours près d'en venir aux mains. Les personnes de condition suivoient son parti, parceque lui seul pouvoit à leurs yeux arrêter le cours des calamités publiques; mais la multitude, qui, dans un mouvement, n'a rien à perdre, se portoit contre lui. Pour plaire au grand-duc, les gouverneurs particuliers des villes se permirent des actes de barbarie. On suspendit dans l'air Patriciote, à qui l'on fit souffrir mille tourmens à cause de son dévouement à Cantacuzène : pour le même motif Sydère fut jeté dans un cachot obscur, après avoir été fustigé publiquement. Asanine, femme de Michel Asan, éprouva le même supplice, parce qu'on l'accusa d'avoir reçu des lettres de l'empereur, et qu'on exigeoit qu'elle les présentât, quoique ce prince ne lui eût pas écrit. Un moyen odieux employé par Apocauque prouve jusqu'à quel point il poussoit la rage, et que rien n'étoit sacré pour lui. Des prisonniers, désirant de se confesser, et n'ayant pas la liberté de choisir un prêtre, en demandèrent un. Le grand-duc fit habiller en moine un nommé Glycas, connu par son ivrognerie et d'autres vices plus honteux : il interrogea chaque pénitent sur Cantacuzène. Ces questions inspirèrent de la défiance; et quoiqu'on n'eût aucun soupçon du rôle que jouoit Glycas, on ne lui fit aucune confidence. La nouvelle de la retraite de l'empereur au mont Athos fit croire que les persécutions cesseroient, puisqu'il n'étoit plus à craindre, étant mort au monde, et, sous ce rapport, n'affligea que ses véritables amis.

Mais elle n'eut qu'une courte durée. On sut bientôt

que, loin de prendre le froc, il continuoit ses opérations militaires. En revenant de Phères, il s'avança sur Edesse afin de s'emparer de cette ville. Mais il avoit été prévenu par le crâle, qui venoit de gagner la garnison. En vertu du traité par lequel il étoit convenu qu'Etienne lui rendroit toutes les conquêtes qu'il feroit sur les Grecs en son absence, il réclama cette place. Le crâle parut disposé à la lui rendre, mais l'empereur, qui ne vouloit point rester dans Edesse, et qui ne songeoit qu'à Didymotique, la laissa entre les mains de ce prince. Le grand-duc menaçoit en effet Didymotique. Supposant que les habitans n'étoient point d'accord, et sachant que Cantacuzène s'éloignoit de Phères avec les Serviens, il rassembla tout ce qu'il y avoit d'infanterie et de cavalerie, soit à Constantinople, soit dans la Thrace, et fit sommer la garnison et les citoyens de se rendre. On lui répond par des railleries, et, désespérant de les réduire, tant à cause de la bonté de leurs murailles que parce qu'ils devoient être résolus à bien se défendre pour éviter la vengeance à laquelle ils s'étoient exposés précédemment par leur réponse à sa lettre, il n'osa s'approcher des murs de la ville, et se contenta d'assiéger le fort d'Emputhion, situé dans le voisinage de Didymotique. Il employa, pour s'en rendre maître, un grand nombre de machines. Il eut, pendant ce siége, des intrigues secrètes avec quelques habitans de la ville, dont la possession lui faisoit tant d'envie. Mais elles furent inutiles. Un courrier de Cantacuzène y pénétra sur ces entrefaites. Il venoit de la part de ce prince démentir tous les bruits qu'on avoit fait courir sur son compte, expliquer sa retraite de Phères, et donner des renseignemens propres à tranquilliser ses amis. La confiance fut ranimée, et l'on déclara de nouveau que sa cause ne seroit jamais abandonnée. Apocauque, averti que les Scythes, entrés en grand nombre sur les terres de l'empire, menaçoient Andrinople, lève en toute hâte le siége d'Em-

puthion pour porter des secours à cette ville. La garnison et les habitans de Didymotique, s'apercevant de cette retraite précipitée et du désordre avec lequel on la faisoit, sortent de la ville, pillent les bagages et le camp du grand-duc.

Tout le pays étoit devenu stérile, parce qu'on ne cultivoit plus les terres, attendu qu'elles étoient toujours ravagées. Les Scythes parcoururent la Thrace sans y rien trouver, par le soin que prenoient les paysans de transporter tous leurs effets et leurs denrées dans les villes. Ces barbares vinrent camper devant Scopole, qui se trouvoit sur leur route. Les habitans de cette ville eurent la témérité de vouloir les attaquer. Michel, leur gouverneur, leur fit à ce sujet d'inutiles représentations. Le traitant de perfide qui vouloit les trahir, ils s'emparèrent de sa personne, le mirent en prison, se promettant de le châtier à leur retour comme un partisan de Cantacuzène. Pleins de vanité, ils forcent la garnison à les suivre. Elle y répugnoit, parce qu'elle sentoit la folie d'un pareil projet ; mais elle aima mieux mourir en combattant contre les Scythes que d'être exterminée par une populace en fureur. Ils se croyoient tellement sûrs de la victoire, que chacun portoit une corde pour lier son ennemi. Quand ils arrivèrent près du camp des barbares ils jettent de grands cris et s'élancent avec impétuosité, craignant que leur ennemi ne leur échappât. Les Scythes, accoutumés au combat, montent rapidement à cheval, dans la persuasion qu'un corps d'infanterie venoit les attaquer. A peine ainsi montés sortent-ils de leurs retranchemens, que les habitans, épouvantés, prennent lâchement la fuite. Comme le pays étoit plat, ils n'avoient point d'asile pour se garantir : tous furent taillés en pièces. Quelques cavaliers restés en arrière parvinrent à se sauver. Apocauque jugea qu'il suffisoit à sa gloire d'avoir attaqué, sans pouvoir le prendre, un fort de peu d'importance et de s'être

montré dans la Thrace. Il donna le commandement de son armée à son gendre Andronic Paléologue, protostrator, et partit pour aller recevoir à Constantinople des complimens sur les succès de sa campagne. Le protostrator faisoit quelques courses autour de Didymotique et se retiroit aussitôt : la garnison sortoit à son tour lorsqu'il ne paroissoit point, alloit piller les villes voisines, enlevoit des convois, les grains, les provisions, les fourrages, et rentroit ensuite avec des approvisionnemens suffisans pour soutenir le siége sans crainte d'être pris par famine. Le protostrator n'osoit l'attaquer, et ne revenoit jamais que lorsqu'elle étoit de retour dans l'intérieur de la place.

Malgré la triste situation des affaires de Cantacuzène, qui auroient été entièrement désespérées si ses rivaux eussent eu plus d'habileté, les Thessaliens lui députèrent des ambassadeurs pour le prier de recevoir les peuples de cette province au nombre de ses sujets. Depuis longtemps ils avoient formé le projet de le reconnoître pour leur souverain ; mais l'occasion de le faire ne s'étoit point encore présentée. L'empereur, les remerciant de leur affection, voulut leur exposer la situation dans laquelle il se trouvoit. Comme ils le prioient de venir les gouverner en personne, il leur fit voir qu'il ne pouvoit se rendre à leur vœu, parce qu'il falloit qu'il achevât son entreprise, et que la guerre civile fût terminée. Mais en attendant il pouvoit leur donner pour gouverneur Jean l'Ange, despote, son proche parent, qui, par sa bravoure, sa prudence et ses talens, étoit en état de les défendre contre ceux qui seroient dans l'intention de les attaquer. Quoique ce capitaine lui fût très-utile, il consentoit à le leur donner comme une preuve de l'intérêt qu'il prenoit à leur sort. Les ambassadeurs se retirèrent fort satisfaits pour rendre compte à ceux qui les avoient envoyés. Les Thessaliens répondirent qu'ils accepteroient Jean l'Ange ou tout autre avec reconnois-

sance, pourvu qu'il leur fût donné par Cantacuzène. Ce prince nomma donc Jean l'Ange gouverneur, et lui fit expédier des lettres *scellées de la bulle d'or*, qui, par une circonstance remarquable, méritent une attention particulière. C'est l'habileté avec laquelle il saisit l'occasion de déclarer solennellement la position dans laquelle il se trouvoit, et de mettre dans son véritable point de vue le rôle qu'il jouoit. La calomnie, acharnée à sa poursuite, dégradoit ce rôle et faisoit de Cantacuzène un intrigant ordinaire, voulant satisfaire son ambition par le meurtre d'une reine et de ses enfans. Il falloit donc rétablir les faits afin de répandre sur sa conduite comme sur celle de ses ennemis le jour éclatant de la vérité. C'est le but qu'il se proposa. Il importe de le laisser parler lui-même [a]. « Voulant faire connoître à tout le monde qu'il n'avoit point pris les « armes pour attenter à la vie de l'empereur Jean, mais « qu'il ne les avoit prises que par la nécessité de se « défendre contre l'impératrice sa mère, qui, étant « trompée par les calomnies de ses ennemis, lui avoit « déclaré la guerre, il dresse les lettres de gouverneur « de Thessalie, qu'il donne à Jean l'Ange, *au nom de « l'impératrice et de l'empereur Jean*, afin que les Thes- « saliens sachent qu'ils doivent *leur* rendre obéissance « aussi-bien qu'à lui, ou même *plutôt* qu'à lui. » Après un sermon plus long que ceux que toujours on retrouve dans ses lettres ou dans ses discours, il rappelle le droit en vertu duquel il est associé au gouvernement de l'empire; droit fondé sur la volonté d'Andronic, qui le lui fit exercer de son vivant, et qui voulut à sa mort qu'il

[a] Histoire de Cantacuzene, liv. 3, chap. 53. En lisant cet historien, on voit qu'il avoit la prétention d'être orateur, et les défauts de ceux qui étoient ou vouloient passer pour être orateurs. Beaucoup de citations tirées de l'Ecriture sainte ou des pères; des lieux communs sur les *Romains*, parce que les Grecs *vouloient* absolument être *Romains*, tel étoit le fondement de l'éloquence de ce siècle, ou le canevas sur lequel travailloient tous ceux qui parloient en public.

continuât de gouverner l'état. Après avoir indiqué le grand-duc Apocauque comme son ennemi personnel, qui le calomnioit auprès de l'impératrice et tyrannisoit cette princesse, il passe à Jean l'Ange, dont il rappelle les services. « Désirant de le récompenser, je lui fais ex- « pédier (dit-il) ces lettres scellées de la bulle d'or, par « lesquelles j'ordonne qu'il soit gouverneur durant toute « sa vie des pays et des forts de la Valachie, et qu'il les « maintienne dans mon obéissance. Quoiqu'il soit peut- « être inutile de rapporter les articles qu'il a jurés, « néanmoins parce qu'il est toujours louable de mar- « cher dans un chemin uni et sûr, je les marquerai « ici. Ces articles sont, qu'il sera ami de mes amis, et « ennemi de mes ennemis; que non-seulement il me « gardera la fidélité, mais qu'il la gardera aussi à l'em- « pereur Jean Paléologue; qu'il fera mention dans toute « la Valachie de l'impératrice Anne et de l'empereur « Jean, son fils, selon la coutume des métropoles, des « évêchés et des monastères; que, si j'entretiens la paix « avec les Catalans, l'Ange l'entretiendra aussi; si je « leur fais la guerre, il la leur fera de même. »

En s'exprimant ainsi, l'empereur supposoit sans doute la paix rétablie; car il étoit impossible d'être à la fois fidèle à Cantacuzène, proscrit par l'impératrice, et fidèle à cette princesse, qui mettoit sa tête à prix.

Apocauque, par l'intermédiaire de Crèles, négocioit avec Etienne. Il fit dire à ce prince qu'étant sur le point d'aller par mer en Macédoine, il désiroit ardemment de conférer avec lui, et de faire un traité de paix. Le crâle consulta Cantacuzène pour savoir si cette entrevue lui causoit quelque contrariété. L'empereur n'ayant fait aucune objection, la ville d'Amphipolis fut choisie pour lieu du rendez-vous. Etienne et le grand-duc avoient des projets fort différens. Le premier vouloit s'emparer du second pour le livrer à l'empereur. Le but d'Apocauque étoit de séduire le crâle, et de le faire

consentir à l'élévation de son gendre Andronic Paléologue sur le trône impérial; enfin d'obtenir du prince qu'il abandonnât Cantacuzène. Celui-ci, se fiant au crâle, bien loin de s'opposer à ce qu'il allât trouver le grand-duc, l'accompagna jusqu'au lac d'Almyre, d'où le crâle devoit partir dès qu'il auroit appris l'arrivée d'Apocauque dans les environs d'Amphipolis. Sur ces entrefaites, Crèles, âme de cette intrigue, mourut emportant avec lui son secret; car jamais on n'a bien connu ses intentions, ni le but qu'il se proposoit en rapprochant deux personnes qui ne pouvoient bien s'entendre qu'aux dépens de Cantacuzène. A la nouvelle de cette mort, Etienne revint sur ses pas pour prendre possession des villes et pays que Crèles avoit occupés. Apocauque, ignorant cet événément, continuoit ses préparatifs de départ. Comme il agissoit toujours avec ostentation, il faisoit équiper une flotte nombreuse pour en imposer au crâle. George Chumne, grand stratopédarque, quoique ennemi de Cantacuzène, étoit probablement mécontent du grand-duc, dont l'insolence croissoit avec le pouvoir. Il alla trouver l'impératrice, et lui fit des représentations sur les dépenses inutiles d'Apocauque, qui disposoit une flotte considérable pour combattre un ennemi cantonné dans des pays éloignés de la mer. Il fit même voir les avantages que procureroit la paix, la facilité de l'obtenir dans le moment, et finit par exhorter à la conclure. L'impératrice répondit à Chumne que son avis étoit sage, qu'elle le soumettroit à l'examen de son conseil; mais, quant à l'expédition maritime, qu'il parloit trop tard, que tous les frais étoient faits, que même les matelots avoient reçu leur solde, et qu'on ne pouvoit se dispenser de mettre à la voile. Le véritable motif de cette réponse étoit l'assurance que lui avoit donnée Apocauque en s'engageant de lui ramener Cantacuzène chargé de fers. Elle redoutoit sa vengeance, parce qu'elle la méritoit par les affronts

que recevoit l'empereur dans ses amis, dans ses parens cruellement persécutés, et qu'elle auroit pu garantir. Tout étant prêt, Apocauque fit voile vers Amphipolis, allant, disoit-il, chercher Cantacuzène. Son voyage ne fut pas de longue durée. La mort de Crèles et l'absence d'Etienne le rendoient sans objet. Il revint à Constantinople, n'ayant point osé chercher un autre dépositaire de ses secrets. L'inconstance d'Etienne, la conduite qu'il tint plus tard envers l'empereur, le caractère d'Apocauque, celui de Crèles même, agent principal dans cette intrigue, et qui n'étoit point, à beaucoup près, à l'abri de la corruption, sont autant de motifs de croire que Cantacuzène auroit été victime de sa confiance et de sa sécurité.

Après avoir pris possession des biens de Crèles, et mis dans les villes que la mort de ce dernier faisoit rentrer en son pouvoir des garnisons formées de ses meilleures troupes, Etienne rejoignit l'empereur; et, voulant s'emparer de Phères, il en fit approcher son armée. Il commença, avant d'attaquer, par envoyer sommer les habitans de se rendre à son allié l'empereur Cantacuzène, en les informant du traité d'après lequel il s'étoit obligé à être l'ami des villes qui se soumettroient à son obéissance, et l'ennemi de celles qui refuseroient de le reconnoître. Il les avertissoit que, s'ils vouloient s'y soumettre, il retireroit ses troupes sans leur faire aucun mal, sinon qu'il ravageroit leurs terres. Ils répondirent qu'ils aimoient mieux s'exposer à toutes les privations et braver tous les dangers plutôt que d'obéir à Cantacuzène. Ces sentimens leur étoient inspirés par Constantin Paléologue, intime ami et confident d'Apocauque, qui lui avoit promis de faire proclamer empereur Andronic, celui qui avoit épousé la fille du grand-duc. L'évêque se joignoit au gouverneur, et partageoit sa haine. Cantacuzène, voulant éviter à cette ville les malheurs de la guerre, crut devoir envoyer aux habitans

un homme qui jouissoit de toute sa confiance, et qui devoit les exhorter à le reconnoître pour empereur, leur promettant de ne point mettre de garnison dans Phères, et de ne pas leur donner un autre gouverneur, exigeant seulement qu'on fît mention de lui dans les prières publiques. Il leur faisoit dire que, s'il revenoit victorieux de la Thrace, ils se soumettroient comme les autres; et, dans le cas contraire, qu'ils suivroient le parti de Jean Paléologue. Cette proposition, qui dans Cantacuzène pouvoit être l'effet de la bonté, ne devoit passer aux yeux de rebelles que pour l'aveu de sa foiblesse. Ils la reçurent par des outrages; répondirent qu'au lieu d'avoir la témérité de leur donner des avis, il feroit bien mieux de fortifier son parti; et, massacrant ensuite son envoyé, coupèrent son corps en quatre parties, qu'ils attachèrent au haut des quatre tours. L'empereur, au lieu d'user de représailles, leur renvoya un citoyen de Phères, nommé George, qui avoit été pris, et qu'il chargea de leur reprocher leur barbarie. L'attentat commis sur le député de Cantacuzène jeta l'épouvante parmi ses soldats : ils craignirent un sort pareil; et, prévoyant le traitement qu'on réservoit à ceux qui seroient faits prisonniers, ils voulurent sans différer sortir de ce pays, et demandèrent à l'empereur d'aller sur-le-champ à Didymotique pour y rétablir leurs affaires, ou pour y mourir avec leurs amis plutôt que d'être massacrés par des barbares. Ne pouvant résister à leurs pressantes sollicitations, il consentit à partir; et, prenant congé du crâle, il se mit en route avec le peu de troupes qu'Etienne mit à sa disposition. Celui-ci resta encore quelques jours devant Phères, dont il ne s'éloigna que lorsqu'il n'y eut plus rien à piller dans les environs.

Le lendemain de son départ, Cantacuzène s'aperçut que le crâle ne lui avoit donné que le rebut de ses troupes. Découragées par les courses qu'elles avoient faites depuis deux mois, craignant qu'on ne les menât

en Perse ou dans les Indes, ayant perdu l'espérance de revoir leurs familles, elles leur avoient fait passer leurs chevaux, leurs armes et leurs effets. Le découragement entraînoit l'insubordination, et de pareils soldats ne pouvoient qu'être au moins inutiles, s'ils n'étoient dangereux. Craignant que son autorité ne fût méconnue, s'il en usoit pour rétablir la discipline, ne voulant pas d'ailleurs rentrer à Didymotique avec des moyens aussi foibles, parce qu'il ne pourroit résister à une attaque sérieuse, Cantacuzène résolut de retourner vers le crâle pour lui demander un secours capable de lui faire tenir tête à l'ennemi. Si ce projet, quand il l'annonça, fit plaisir aux Serviens, il n'en fut pas ainsi des Grecs, qui déclarèrent qu'ils préféroient la mort à ce parti. Ils aimoient mieux souffrir mille tourmens que d'aller dans un pays couvert de brouillards que le soleil ne dissipoit jamais, sur un sol où l'on ne jouissoit point de ses rayons et dont les habitans étoient plongés dans la barbarie. Cantacuzène se trouvoit ainsi placé entre deux écueils. Il fit aux siens d'inutiles remontrances pour les engager à lui obéir, mêlant les menaces aux reproches, aux prières; il n'en put rien obtenir. Obligé de céder, il prit le chemin de Didymotique. Un hasard heureux le tira du double embarras que lui causoit la nécessité de faire la volonté de ses troupes, et de suivre une marche contraire à ses intérêts. Il rencontra près de Christopolis un homme à pied nommé Racodydonte, que lui dépêchoit l'impératrice Irène pour le prévenir que le protostrator Paléologue l'attendoit à Périthéorion avec un corps de troupes considérable tant en cavalerie qu'en infanterie; que, de son côté, le grand-duc, arrivé récemment avec ses soixante-dix vaisseaux, faisoit débarquer des soldats. La princesse terminoit sa lettre par prier l'empereur de ne point paroître, à moins qu'il n'eût des forces supérieures à celles de ses ennemis. Cet avis étoit faux en partie, et

donné par le protostrator, qui, dans cette occasion, rendit, contre son intention, un service important à Cantacuzène. L'impératrice Irène avoit effectivement envoyé Racodydonte à son mari, avec une lettre dans laquelle elle lui disoit que les habitans de Didymotique l'attendoient avec la plus vive impatience. Cet homme ayant été pris par un parti ennemi, fut conduit au protostrator, qui l'interrogea pour savoir s'il étoit chargé de quelques dépêches. Cet homme lui remit la lettre dont il étoit porteur. Andronic Paléologue, qui craignoit la valeur de Cantacuzène et ne vouloit point se mesurer avec lui, crut faire un coup très-habile en empêchant ce prince d'arriver. En conséquence, il paya grassement le porteur, promit de faire sa fortune et celle de sa famille, s'il remettoit une autre dépêche à l'empereur, en lui faisant croire qu'elle venoit d'Irène. L'envoyé consentit à tout, reçut l'argent et la lettre qu'on substituoit à celle que la princesse lui avoit remise. Le protostrator, croyant l'empereur plus redoutable qu'il ne l'étoit, l'éloignoit par ce moyen, et pensoit de plus se faciliter la prise de Didymotique. Le fait est que les habitans de cette ville commençoient à se lasser; que les forces d'Apocauque, réunies à celles du protostrator, étoient infiniment supérieures à celles de Cantacuzène, et que ce prince, n'ayant avec lui que des soldats mécontens et des étrangers indisciplinés qui n'attendoient que l'occasion de fuir pour retourner dans leur patrie, couroit à une perte certaine. Dès que les Grecs eurent connoissance du contenu des dépêches de l'impératrice, et qu'ils crurent qu'une armée formidable les attendoit, ils perdirent l'envie de continuer leur route, et demandèrent à l'empereur de les conduire en Servie, le priant de remercier Irène de la bonté qu'elle avoit de leur donner des avis aussi salutaires. Quand Apocauque connut la vérité, quand il sut que l'empereur n'avoit avec lui que des troupes bien inférieures aux siennes,

soit par le nombre, soit par la disposition des soldats, et qu'il n'avoit rétrogadé que sur un faux avis d'Andronic Paléologue, il traita celui-ci avec beaucoup d'aigreur. Quelques personnes accusèrent même le protostrator de perfidie, prétendant qu'il favorisoit Cantacuzène. Il fut obligé de se justifier. Apocauque repartit pour Constantinople, portant dans cette capitale la nouvelle de la fuite de l'empereur. Il y fut reçu comme le défenseur et le libérateur de l'état, et l'on fit des réjouissances publiques. Apprenant à son retour que Chumne le stratopédarque avoit conseillé la paix, il le fit renfermer avec son fils. Dans l'ivresse de ses succès, il devint d'une arrogance insupportable envers tout le monde, et se montra bientôt ingrat envers ceux qui lui avoient rendu service, en soutenant ses impostures auprès de l'impératrice. Quand il crut n'avoir plus besoin d'eux, il les priva de leurs charges, pour les exciter à se plaindre et les punir ensuite. Constantin Asan et son fils ne furent point à l'abri de son ingratitude. Il les fit garder à vue chez eux, et les punit ainsi de la faute qu'ils avoient commise en prenant part à ses intrigues.

Pendant que Cantacuzène retournoit en Servie auprès du crâle, les habitans de Didymotique, qui comptoient sur ce prince, apprenant qu'il s'éloignoit d'eux, tombèrent presque dans le désespoir. Ils étoient près de se révolter. L'impératrice Irène ne perdit point courage. Elle les assemble et les exhorte à ne pas croire ainsi leurs affaires désespérées. Elle leur explique la démarche du prince, qui devoit revenir avec des forces imposantes, qu'il étoit allé chercher, leur faisant voir que, s'il avoit continué de s'approcher d'eux, il auroit évidemment été victime du dévouement qu'il leur portoit. Elle réussit à les calmer. Le conseil, réuni d'après ses ordres, s'occupa de la situation des affaires et des moyens d'y remédier. On convint d'envoyer une ambassade au roi de Bulgarie, Alexandre, pour lui demander des secours,

en l'assurant que, lorsque l'empereur seroit de retour, il lui en témoigneroit sa reconnoissance; et que, s'il succomboit dans les combats, la ville se sépareroit de l'empire et seroit remise entre ses mains. Leur projet n'étoit pas cependant de la lui livrer : mais deux motifs les engageoient à faire cette proposition, dont ils ne sentoient pas le danger. Le premier, étoit l'espoir d'obtenir de ce prince par cet appât un prompt et puissant secours; le second, de faire croire aux assiégeans que, s'ils les réduisoient à l'extrémité, ils se donneroient aux Bulgares. Alexandre reçut avec joie cette proposition, et promit d'envoyer des troupes. Mais l'issue de cette négociation fut loin de répondre à l'attente des habitans de Didymotique. Par l'une des conditions offertes, le roi de Bulgarie étoit personnellement intéressé à la perte de Cantacuzène, puisqu'il devenoit par cet événement possesseur de cette ville. Il fit donc tout ce qui dépendoit de lui pour empêcher le retour de ce prince, et commença par envoyer vers le crâle de Servie et la princesse Hélène une ambassade chargée de les prier de retenir l'empereur en prison, ou, ce qui seroit plus dans ses intérêts, de le faire mourir. Cette demande étoit faite par un roi qui devoit avoir sur Etienne, son beau-frère, plus de crédit qu'Apocauque, et dont l'influence sur sa sœur ne pouvoit être douteuse. Mais Hélène avoit de la générosité; elle fit rejeter avec horreur par son mari une proposition qui tendoit à leur faire commettre une noire perfidie. Alexandre, en faisant cette démarche, envoyoit en même temps une armée assez nombreuse pour investir la ville, et, sous prétexte de la défendre, la serrer étroitement. La garnison jusqu'alors avoit fait des sorties dont le but étoit de se procurer des denrées et des provisions pour la nourriture des habitans. Elle se portoit même à d'assez grandes distances et revenoit toujours chargée de butin. Mais, depuis l'arrivée des Bulgares, il n'étoit plus possible de

sortir sans tomber entre les mains de ces alliés, et sans en être entièrement dépouillés. Le premier détachement qui se hasarda à courir la campagne fut pris par ces prétendus amis, et perdit chevaux, armes et bagages. Les hommes qui en faisoient partie furent renvoyés tout nus. Les officiers bulgares répondirent par un démenti aux plaintes qu'on leur adressa, disant que les plaignans avoient été dépouillés, non par leurs soldats, mais par les partisans d'Apocauque, qui battoient la campagne. Pour les convaincre, on les mettroit dans le camp afin de reconnoître les spoliateurs, qu'on avoit eu soin de tenir à l'écart. Ce manége ayant recommencé, l'on ne sortit plus, et la ville fut réduite à la plus grande détresse. L'impératrice Irène, voyant qu'il valoit mieux avoir affaire à l'ennemi qu'à de tels alliés, les remercia de leurs services, en les priant de se retirer. Mais ils répondirent qu'ayant reçu de leur roi l'ordre de la secourir, ils ne pouvoient sans crime retourner chez eux. Cette réponse jeta les habitans dans la consternation. L'évêque essaya de leur rendre le courage en leur faisant d'abord un sermon sur ce qu'en doutant que Dieu vînt à leur secours, ils méritoient d'en être abandonnés: prenant ensuite le ton d'un prophète, et feignant une subite inspiration, il annonça que, ne connoissant point Cantacuzène, et craignant qu'il n'eût, dans le parti qu'il avoit pris de se faire proclamer empereur, moins consulté le bien de l'état que son ambition, il s'étoit mis en prières, suppliant le Très-haut avec ardeur pour en être éclairé; que l'esprit saint venoit de lui révéler que le prince régnoit par l'ordre de Dieu; qu'il rendroit la paix à l'empire, et, par un gouvernement sage, feroit le bonheur des Grecs. Il termina son discours par prédire que, dans sept jours, les Bulgares fuiroient dans le plus grand désordre, et qu'on les verroit s'écraser mutuellement; enfin que Didymotique seroit ainsi délivrée. Dans ce siècle, on ajoutoit foi à toutes les pré-

dictions, et dans leur situation les habitans avoient besoin de croire, pour retrouver l'espérance et le courage avec elle. Ils furent donc consolés, se résignèrent, mais attendirent en même temps l'époque annoncée avec une impatience extrême. Continuant son rôle de prophète, l'évêque écrivit au grand-duc sur ce ton, lui disant que Dieu lui avoit révélé que Cantacuzène seroit empereur; qu'il auroit la tutelle du jeune Paléologue; que lui, grand-duc, devoit se contenter d'être son sujet, trop heureux de commander sous lui l'armée navale; que, s'il s'opposoit à cet ordre de Dieu, il auroit un châtiment épouvantable. Pour lui inspirer plus de confiance, il lui avouoit qu'ayant craint que Cantacuzène ne fût réellement un rebelle, il s'étoit prosterné aux pieds des autels, conjurant le saint des saints de lui découvrir la vérité; qu'une voix s'étoit fait entendre, prononçant ces paroles : *Je veux, je commande et j'ordonne que Jean Cantacuzène soit empereur.* Il ajoutoit que la vanité ne lui dictoit point le langage qu'il lui tenoit; qu'il étoit loin de prétendre au don de prophétie; que cette faveur ne lui avoit été accordée qu'une fois ; qu'il seroit coupable de ne pas lui donner de salutaires avertissemens, de lui laisser une perfide espérance, et de ne point le désabuser de son erreur et de l'idée trompeuse qu'il avoit de vaincre Cantacuzène. Apocauque reçut la lettre, la lut, et n'y fit pas de réponse. L'audace qu'il avoit étoit celle du crime. Elle ne le mettoit point au-dessus de son siècle et n'excluoit point la terreur qu'imprime la superstition. Dans le délai prescrit, les Bulgares apprenant par leurs espions que les Turcs, leurs mortels ennemis, ceux dont ils craignoient le plus la fureur, venoient de débarquer à l'embouchure de l'Ebre, s'enfuirent avec une si étrange précipitation, qu'ils s'écrasoient les uns les autres. Ils se débandèrent et se cachèrent si bien, qu'on ignora ce qu'ils étoient devenus.

Amir, sultan d'Ionie, et souverain de Smyrne, dont le père avoit été lié intimement avec Cantacuzène, qui lui rendit d'importans services auprès d'Andronic, apprenant l'état dans lequel étoit réduit ce prince, résolut de venir à son secours. Il sut que la ville de Didymotique, qui lui restoit fidèle et qui donnoit un asile à sa femme, à ses enfans, à ses amis, étoit vivement pressée par les ennemis de l'empereur, et près de tomber en leur pouvoir. Sur la connoissance de ces faits, il combine ses opérations, équipe une flotte de trois cent quatre-vingt-dix bâtimens de transport, y fait monter vingt-neuf mille hommes de troupes d'élite, et vient aborder dans le voisinage de Didymotique. Il fit prévenir de son arrivée l'impératrice Irène. Cette princesse envoya au-devant de lui la noblesse et la garnison, qu'elle chargea d'offrir de sa part au sultan cent chevaux, tant pour lui que pour ceux de sa suite. Elle le prioit de ne pas trouver mauvais s'il n'y en avoit pas davantage : sa position et le dénûment dans lequel elle se trouvoit n'étoient que de trop bonnes excuses. Amir reçut avec joie ces chevaux, et les fit donner aux plus âgés de ses officiers. Il demanda avec inquiétude si son ami Cantacuzène vivoit toujours, et rendit des actions de grâces au ciel de ce qu'il lui avoit inspiré le désir de venir à son secours. Après avoir donné des éloges à ses soldats sur le courage avec lequel ils avoient supporté les fatigues de la traversée, il en choisit deux mille, et marcha à leur tête vers Didymotique. Les envoyés d'Irène le prièrent de monter à cheval; il les refusa, répondant que ses compagnons d'armes méritoient autant que lui d'en avoir; mais, puisqu'on n'en avoit point, il vouloit aller à pied avec eux, et leur donner l'exemple. Il marche de la sorte jusqu'à la ville. Il y reste quelque temps, pendant que les habitans alloient de tous côtés chercher des provisions. Il en fit apporter de son camp, et laissant neuf mille hommes pour la garde de ses vaisseaux, il

partit avec les vingt mille autres pour aller trouver l'empereur. Tous étoient à pied, à l'exception des cents plus âgés. A son approche de la muraille qui défendoit Christopolis, ceux à qui la garde en étoit confiée se retirèrent; Amir la fit percer en plusieurs endroits et campa son armée auprès de cette muraille.

L'arrivée d'un pareil secours sembloit devoir rétablir les affaires de Cantacuzène, mais il ne fut pas de longue durée, et s'il vint sans avoir été prévu, il disparut de même. Les habitans de Phères conçurent beaucoup d'inquiétude en ayant une armée dans leur voisinage. Ils craignoient le pillage, et de plus, voyoient avec chagrin que la cause de l'empereur n'étoit rien moins que désespérée. Ils se consultèrent sur les mesures qu'ils avoient à prendre. Ils imaginèrent un moyen qui leur réussit; ce fut de supposer une lettre de Cantacuzène, par laquelle, remerciant Amir de la peine qu'il avoit prise et des sacrifices qu'il venoit de faire pour le secourir, il le prioit de se retirer de peur de lui nuire, parce que le crâle le verroit avec humeur et jalousie; et, ne pouvant croire que l'empereur eût imploré son bras, il lui sauroit le plus mauvais gré de cette démarche. Amir, n'ayant aucune défiance, crut que cette lettre étoit réellement de Cantacuzène. Il éprouva d'abord de l'incertitude, ne sachant s'il falloit se retirer ou continuer sa route. Pendant qu'il hésitoit, deux cents soldats moururent de froid, et il apprit que trois cents matelots étoient morts sur sa flotte; cet accident le détermina. Voulant partir sans délai, il écrivit à l'impératrice pour lui faire part de la résolution qu'il avoit prise, et pour s'excuser de ce que la rigueur de la saison l'empêchoit d'aller prendre congé d'elle. Il mit à la voile pour retourner dans son pays. Obligés de braver le froid pour se procurer des vivres, les habitans de Didymotique sortirent un jour au nombre d'environ quatre cents. Mais, dans leur excursion, ils furent engourdis au point d'être forcés de se

rendre aux ennemis. Une partie alla dans une petite ville nommée Lititze, dont le gouverneur, dévoué secrètement à Cantacuzène, les fit enfermer en leur donnant les moyens de s'évader ; ce qui le fit accuser de trahison. L'autre partie fut dispersée. Tous errèrent de côté et d'autre. Quelques-uns trouvèrent l'hospitalité. Aucun ne mourut cependant, et il ne manqua personne ; mais la plupart rentrèrent presque nus.

Les sorties étoient fréquentes, et l'expérience que la garnison et les habitans acquirent dans ce genre de guerre les rendit redoutables. Fatiguées de ces excursions, les villes de Thrace offrirent de se rendre à l'impératrice ; mais cette princesse ne put suivre son inclination. En faisant la paix avec ces villes, celle de Didymotique, qui, depuis long-temps, ne subsistoit qu'aux dépens de ses voisins, auroit été réduite à la misère la plus complète, ne pouvant plus les piller, dans la supposition où la paix seroit faite. Elle força donc l'impératrice à rejeter ces offres ; ce qui la jeta dans le plus grand embarras, combattue entre son penchant et la nécessité. A cet embarras se joignoit l'inquiétude que lui causoient le silence et l'éloignement de Cantacuzène. Pour l'en tirer, Michel Tarchaniote, qui commandoit la garnison, résolut d'aller trouver ce prince. Il partit, obligé de s'écarter des routes pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, de traverser des lieux inhabités, des montagnes ; il arrive enfin après mille détours sur les terres du crâle, et trouve l'empereur, avec lequel il s'entretient et se concerte. Ce prince n'étoit pas moins inquiet que l'impératrice ; ne sachant quelle conduite tenir avec le crâle, qui promettoit plus qu'il ne tenoit, et dont le zèle s'affoiblissoit insensiblement ; avec les Serviens, qui ne se soucioient plus de l'accompagner ; avec les siens, parce qu'il n'avoit plus d'argent, ayant dépensé tous ses biens pour cette campagne sans aucun résultat. Il ignoroit quelle route prendre, ni même s'il

An. 1343.

devoit rester, ayant de tous côtés des obstacles à combattre. Tarchaniote retourna près de l'impératrice, à qui sans doute il dissimula une partie de la situation de son mari.

Sur ces entrefaites, il reçut une consolation d'autant plus inattendue, qu'elle lui fut donnée par un homme dont il ne pouvoit en espérer. Il se nommoit Arpène, et étoit né dans une classe obscure. Le crâle venoit de le choisir pour aller conférer avec les habitans de Bérée, dont il étoit particulièrement connu. Cette circonstance motivoit le choix d'Etienne. Cet homme vint trouver l'empereur, lui rappela les services que lui avoit rendus son père, assura qu'il avoit hérité de ses sentimens; lui fit observer qu'il ne falloit pas mépriser les petits, se comparant à la souris qui avoit rendu la liberté au lion: il finit par lui offrir son entremise auprès des habitans de Bérée, en lui confiant qu'il avoit cette mission du crâle, mais qu'il étoit certain que cette ville préféreroit sa domination à celle des Serviens. Cantacuzène lui demanda quels étoient ceux à qui il devoit écrire. Arpène lui nomma les principaux habitans. L'empereur se rendit ensuite auprès du crâle, et le pria d'écrire en son nom, parce que tous ses envoyés avoient jusqu'à présent été tués ou maltraités. Etienne y consentit, et même autorisa Arpène à dire de sa part aux habitans de Bérée qu'il lui étoit indifférent qu'ils reconnussent l'empereur ou lui. Arpène s'acquitta de sa commission avec intelligence et zèle. Il présente aux habitans rassemblés la lettre du crâle pour être lue en public; il remit ensuite aux principaux celles qui leur étoient écrites en particulier. Depuis long-temps cette ville, menacée de la domination des Serviens, qu'elle ne pouvoit éviter dans les circonstances, parce que par sa position et son éloignement elle ne pouvoit être secourue ni protégée des Grecs, désiroit de se soumettre à l'empereur Cantacuzène. Elle profita de l'ouverture faite par Arpène

pour envoyer à ce prince trois députés pris dans les trois ordres. Astrapère, qui représentoit la noblesse, lui fit part des dispositions de ses compatriotes. Déterminés dès l'origine à le secourir, s'ils ne l'avoient pas fait, c'étoit par la crainte de lui nuire dans l'esprit du crâle; mais ce prince n'apportant aucun obstacle à l'accomplissement de leurs vœux, ils le prioient d'arriver promptement. Cantacuzène, après avoir remercié ces députés, rendit compte au crâle de l'objet de leur mission. Ce prince, agréablement supris de ce que la ville de Bérée ne suivoit pas l'exemple des autres et consentoit à le recevoir, hâta lui-même cette affaire. Hélène, dont le zèle ne se démentoit pas pour l'empereur, lui conseilla d'abandonner le projet qu'il avoit de se rendre à Didymotique, et d'aller plutôt à Bérée sans délai avec un corps d'Allemands qui, étant soudoyés par Etienne, se tenoient toujours prêts à partir; au lieu que, pour les autres troupes, il falloit de l'argent et des préparatifs. Cantacuzène suivit le conseil de la princesse. Après l'avoir remerciée ainsi que le crâle de leurs soins hospitaliers, il partit avec les Allemands et quelques Grecs qui lui étoient toujours fidèles, et se rendit à Bérée. Les habitans lui ouvrirent leurs portes, le reconnurent pour empereur, et lui promirent de le servir généreusement et sans paie. Cet exemple fut suivi par les villes de Platamon, située sur les bords de la mer, de Standose, et par les forteresses de Pétrée et de Sosco. En ayant réuni toutes les garnisons, il forma une armée avec laquelle il étoit en état d'exécuter quelque entreprise. Il fit venir Jean l'Ange, son cousin, qui commandoit un corps de cavalerie thessalienne, et, marchant vers Thessalonique, il s'arrêta sur les bords du fleuve Galyce, espérant que les amis qu'il avoit dans cette ville auroient assez d'influence pour lui en faire ouvrir les portes; mais il se trompa. Les partisans d'Apocauque étoient en plus grand nombre que les siens,

et plus puissant, parce qu'à l'imitation de leur chef, il savoient se faire craindre, trouvant tous les moyens bons pour arriver à leur but. Se doutant que Cantacuzène ne seroit pas venu si avant, à moins d'avoir quelque intelligence dans la ville, ils firent une surveillance rigoureuse, et l'empereur ne put exécuter son projet. Il resta campé dans le voisinage.

Dès que le crâle de Servie, inconstant et jaloux par caractère, vit que Bérée et d'autres villes s'étoient rendues à l'empereur, et que ce prince pourroit bientôt se passer de ses secours, il voulut les lui retirer pendant qu'il en avoit encore besoin. Il se repentoit de l'avoir laissé partir, et du bien qu'il lui avoit fait. Il se reprochoit la générosité de sa conduite, et calculoit tous les avantages qu'elle lui faisoit perdre. Mais, sans la princesse Hélène, il ne l'auroit pas tenue, et s'il ne s'étoit pas déshonoré par une perfidie, elle seule en étoit cause. N'étant plus maître de Cantacuzène, il ne pouvoit ni l'arrêter ni le livrer à ses ennemis; mais, voulant lui faire le plus de mal possible, il fit avertir Michel Monomaque, connétable et gouverneur de Thessalonique, du projet de l'empereur; et, lui recommandant d'être sur ses gardes, lui conseilla d'attaquer ce prince avant qu'il ne se fût fortifié. Pour affoiblir en même temps Cantacuzène, Etienne rappela les troupes qu'il avoit mises à sa disposition, et donna des ordres positifs pour que leur retour eût lieu sans délai. Mais les Allemands, au lieu d'obéir, se présentèrent à l'empereur et lui déclarèrent « que la coutume de leur pays étoit « d'assister généreusement ceux qui étoient dans l'op- « pression; qu'étant venus à son secours et commandés « par lui, ils ne pouvoient l'abandonner dans son « besoin sans trahison, crime le plus honteux, le plus « infâme, et pour lequel ils ont le plus d'aversion; c'est « pourquoi, loin de le quitter, comme il leur a été « commandé, ils ne prendront congé de lui que lorsqu'ils

« sera rétabli dans ses états. » Ils le prièrent de les ramener à Bérée, et lui recommandèrent de se défier du crâle. Cantacuzène les loua de leur générosité, les remercia de leur zèle, et donna les ordres de départ. Le jour même il reçut des lettres de ses amis, qui lui mandoient de Thessalonique qu'Apocauque venoit d'y arriver avec une flotte de cent un vaisseaux, et qu'il attendoit un renfort de cavalerie de Constantinople, de Thrace et de Macédoine. N'ayant pas un moment à perdre, il conduisit ses troupes sur les bords du fleuve Axius, dans l'intention de le traverser. Comme ce fleuve servoit de limites aux possessions du crâle, il craignoit qu'en le voyant passer de l'autre côté, l'on ne reconnût qu'il étoit en mauvaise intelligence avec Etienne. Il y avoit dans le voisinage un corps de Serviens qui pouvoit concevoir des soupçons en voyant prendre cette marche; de manière que l'empereur se trouvoit dans la situation la plus critique. L'armée d'Apocauque étant beaucoup plus considérable que la sienne, il ne pouvoit l'attendre sans courir les plus grands risques, et se voyoit arrêté par un fleuve débordé qu'il étoit impossible de traverser dans le moment. Les Serviens, campés tout près, lui envoyèrent proposer leurs services contre l'armée de Thessalonique. Leur intention étoit, comme on le sut ensuite, de marcher avec lui, de voir commencer le combat, et de se ranger du côté du vainqueur contre le vaincu. Cantacuzène assembla les principaux officiers de son armée, et consulta principalement ses fils Michel et Mathieu [a], ainsi que l'Ange, qui se distinguoient tous

[a] L'un des deux, d'après le traité fait avec Etienne, auroit dû rester en otage auprès de ce prince. Mais Cantacuzène ne parle plus de cette condition, et ne dit point si elle fut exécutée. Du reste, une clause dont nous avons oublié de parler à l'article de ce traité rendoit la condition nulle. Cantacuzène, en accordant son fils, exigeoit qu'on le lui rendît à sa première réquisition. Il sembleroit étonnant que le crâle n'eût point réclamé l'otage, si la princesse Hélène n'expliquoit tout ce qu'Etienne a fait de bien et de généreux pendant le séjour de l'empereur à la cour de Servie.

les trois par leur prudence. On fut d'avis de s'exposer au moindre danger, qui étoit le passage du fleuve. On s'y prépara. Dans la nuit, un paysan d'un village nommé Gaurolée se présenta pour parler à l'empereur, ayant, disoit-il, à lui communiquer une affaire importante. C'étoit pour l'avertir qu'un corps de Serviens, commandé par Bozice, arrivoit, d'après les ordres du crâle, pour s'opposer au passage, tailler en pièces les premiers qui traverseroient l'Axius, et donner ainsi à l'armée de Thessalonique le temps d'arriver. Le paysan ajouta qu'il connoissoit un endroit où le fleuve étoit guéable sans aucun danger, et s'offrit pour y conduire l'armée. On accepta. Le passage eut lieu sans accident. Les Serviens, qui attendoient sur un autre point, voyant au lever du soleil l'armée traversant le fleuve en ordre et sans risque, ne purent lancer que quelques traits inutiles. Ils se dissipèrent dès que l'empereur fut de l'autre côté. Ce prince défendit à ses soldats de les poursuivre, afin de ne donner au crâle aucun sujet de plainte. Il récompensa généreusement le paysan qui lui avoit rendu un service d'une aussi haute importance, et rentra dans Bérée sans aucun obstacle. Le même jour, et quelques heures après le passage, les troupes d'Apocauque arrivèrent sur l'autre bord, et, fort contrariées de ne plus y trouver Cantacuzène, retournèrent sur leurs pas. Moins politique qu'esclave de ses engagemens, ce prince, après avoir fait des distributions d'argent aux Allemands pour reconnoître leurs services, les renvoya au crâle, en les chargeant d'une lettre pour ce prince, dans laquelle il se plaignoit de ceux qui avoient voulu l'empêcher de passer le fleuve, contre la foi des traités. Etienne, qui ne s'étoit point encore ouvertement déclaré, chercha les moyens de l'apaiser, et dans ce but lui envoya les deux capitaines commandant les troupes qui avoient tenté d'inquiéter son passage, afin qu'il les punît. Cantacuzène leur fit des reproches, leur pardonna, et leur fit même des présens.

Apocauque, voyant Cantacuzène en sûreté dans Bérée, employa, pour lui nuire, les armes dont il savoit habilement se servir; c'est-à-dire la ruse et la perfidie. Il entama une double négociation, dont l'une avoit un objet opposé à l'autre. Par la première, il vouloit la guerre, et demandoit la paix par la seconde. Le même jour il envoie deux ambassadeurs au crâle pour l'exciter à prendre les armes contre Cantacuzène, et député vers celui-ci un nommé Synadène, chargé d'une lettre dans laquelle il protestoit avec serment de ses dispositions amicales, jurant que c'étoit malgré lui qu'il lui faisoit la guerre, et le priant de lui faire part de ses résolutions. Indigné de ce conflit d'impudence et de fausseté, Cantacuzène lui répondit une lettre remarquable par son énergie et sa dignité. « Il est passé le temps où, dupe de ses sermens, il croyoit à la sincérité de ses protestations; y croire de nouveau, seroit de sa part une preuve de stupidité. Mêlant au mépris une ironie sanglante, il le compare aux plus fameux capitaines de l'antiquité, et le met au-dessus des Pompée et des Sylla, parce que jusqu'à présent il a toujours été invincible, tandis que ces guerriers ont été quelquefois battus. Voulant lui donner encore une preuve d'amitié, il lui montre qu'il n'a rien de mieux à faire que la paix, puisqu'il ne peut tirer aucun résultat de la guerre. « Des trois partis que « vous pouvez choisir (lui dit-il avec dédain), aucun ne « peut vous être utile. Il vous faut ou retourner à Con- « stantinople, ou demeurer à Thessalonique, ou me « venir combattre. Est-il rien de si honteux que de faire « tant de dépenses pour lever des armées nombreuses « sans oser en venir aux mains avec son ennemi! Ne « vous appliquera-t-on pas ce que disoit cet Athénien, « *qu'une armée de cerfs commandée par un lion étoit* « *plus formidable qu'une armée de lions commandée* « *par un cerf?* Vous vous couvrirez donc d'opprobre « en retournant encore à Constantinople. Que pouvez-

« vous espérer en restant à Thessalonique? Il vous faut « des sommes immenses pour entretenir une armée « navale ; ressource ingénieuse et nouvelle dans une « guerre dont le théâtre est dans l'intérieur de l'empire, « et comme vous avez épuisé les trésors, vous ne trou- « verez pas l'argent nécessaire pour prolonger l'existence « de cette inutile ressource. Mais il vous faudra des « trésors pour séduire le crâle, comme je suppose que « vous en avez le projet ; car il ne se contentera pas des « villes que vous lui offrirez, par la facilité que vous « auriez de les reprendre et le peu de confiance qu'il a « dans vos paroles. S'il vous reste un peu de jugement, « vous ne demeurerez point à Thessalonique. Vous « n'aurez donc à prendre qu'un parti, c'est de me livrer « bataille, et Dieu m'en est témoin, vous ne pouvez « jamais rien faire qui me soit plus agréable. Venez « dans les environs de Bérée, et je m'engage à vous « attaquer dans les trois jours. Si j'y manque, j'appelle « sur moi ce que j'ai le plus en horreur, la honte et la « confusion. Mais au moins, venez en personne, n'en- « voyez pas vos lieutenans; commandez vos troupes vous- « même ; ne demeurez pas en sûreté sur vos vaisseaux, « et cessez de ressembler à ceux qui donnent les jeux au « peuple, et dirigent, sans y prendre part, les combats « sanglans des gladiateurs..... Tout vous est difficile « maintenant, au lieu que tout m'est aisé. Si vous allez « à Constantinople, je vous y suivrai : si vous restez à « Thessalonique, mes troupes demeureront dans leurs « cantonnemens, elles y sont fort bien. Si vous voulez « vous battre, ce que je souhaite ardemment, je suis « prêt ; mais soyez à la tête de votre armée. Vous m'avez « demandé ce que j'avois envie de faire, et je vous « réponds en vous indiquant ce que vous devez faire « vous-même. »

Furieux de cette réponse, Apocauque assembla un conseil de guerre pour délibérer sur les moyens de se

venger. Il rendit compte de la démarche qu'il avoit faite et du résultat. La plupart de ceux qui composoient ce conseil dirent franchement que, s'étant entretenus ensemble de la situation des choses, ils avoient remarqué les difficultés dont parloit Cantacuzène ; c'est-à-dire celles de trouver des fonds pour entretenir l'armée. Monomaque, grand-connétable, qu'une longue expérience, des talens et des vertus avoient rendu cher au dernier empereur, prit la parole et fit entendre le langage de la vérité. Déclarant que c'étoit à ses yeux une lâcheté que de la trahir, il annonça qu'il alloit la dire, quoiqu'il n'ignorât point que d'illustres personnages s'étoient perdus par leur sincérité. Rappelant la conduite de Cantacuzène depuis le commencement de la guerre, il le présenta d'abord à la tête d'une armée si puissante, qu'on n'osa l'attaquer, ensuite abandonné par les siens devant Gynaïcocastre, conservant un courage que tout autre auroit perdu, et luttant avec constance contre la mauvaise fortune ; se retirant en bon ordre chez les Serviens ; s'y conduisant de manière à se faire considérer, non comme un étranger, comme un suppliant, mais comme un prince digne de monter sur le trône; en imposant tellement par ses vertus, qu'on a refusé les propositions les plus séduisantes, les plus avantageuses faites pour obtenir qu'on le livrât, et que même on les a refusées avec indignation ; se conciliant si bien l'estime et l'amour du soldat, qu'on en voit beaucoup dans l'armée ennemie qui lui sont tous dévoués. Que faire dans un tel état de choses ? Si l'armée du grand-duc se retire, toutes les provinces se soumettent à Cantacuzène, ou, ce qui seroit plus nuisible pour l'empire, au crâle de Servie. Pendant qu'on voit encore entre les deux partis un certain équilibre, il faut faire la paix, elle est facile. Plus tard cet équilibre sera rompu aux dépens de l'armée impériale, et la puissance de Cantacuzène sera considérablement augmentée. Monomaque finit

par dire au grand-duc que, si l'impératrice, le patriarche et le conseil lui avoient donné un pouvoir absolu, il étoit de son devoir d'entrer en négociations pour terminer la guerre, parce qu'il ne pouvoit rien faire de plus utile à l'état. Si ce pouvoir n'existoit pas, si le grand-duc craignoit de déplaire, le grand-connétable le prie de lui donner un vaisseau pour aller à Constantinople proposer son avis, promettant de revenir dans le plus court délai. Cette opinion réunit tous les suffrages. Apocauque, dissimulant son dépit, évitant de répondre et de donner des éclaircissemens sur la nature des pouvoirs dont il étoit revêtu, prenant de l'empire sur lui-même, parce que Monomaque en avoit sur toute l'assemblée; n'osant point se livrer, suivant sa coutume, à la colère, se contint assez pour ne faire que quelques gestes qui prouvoient seulement qu'il ne partageoit pas l'opinion générale, et se contenta de dire, en levant la séance: *Quelle paix peut-on faire avec Cantacuzène?*

Voyant l'inutilité de ses démarches, Apocauque mit tous ses soins à détacher le crâle de Cantacuzène. Il envoya tant d'ambassades à ce prince, lui fit tant de présens et de promesses, qu'il parvint à le déterminer. Etienne ne déclara pas d'abord la guerre à son allié: soit qu'il suivît les conseils du grand-duc, soit que ce fût dans son caractère, il vouloit commencer par lui faire une guerre souterraine. Il envoie demander aux habitans de Bérée les enfans des principales familles, afin d'avoir un gage certain de leur fidélité envers l'empereur. C'étoit pour les indisposer contre ce prince, parce qu'à son sujet ils seroient privés de ce qu'ils avoient de plus cher; et pour les engager ensuite à le lui livrer en échange des otages qu'ils auroient envoyés. Cantacuzène le remercia de cette marque d'intérêt, et lui fit dire qu'on n'avoit pas besoin d'une pareille précaution pour s'assurer de la fidélité des habitans de Bérée. Alors le crâle eut recours à un autre moyen: ce fut, pour attirer

Cantacuzène à sa cour, de le prier de venir l'aider de ses conseils, donnant pour prétexte la situation critique dans laquelle il se trouvoit vis-à-vis des Hongrois, dont la puissance lui causoit de justes alarmes. Il lui falloit un guerrier qui réunît la prudence à la valeur, et la sagesse à l'activité; en un mot, Cantacuzène. Le piége n'étoit pas très-adroit, mais peut-être l'empereur y seroit-il tombé, puisqu'il a la bonne foi de dire que ses amis l'avertirent de se défier [a]. Il répondit qu'il lui étoit impossible de sortir de Bérée au moment où cette ville étoit menacée par ses ennemis; et, pour ôter au crâle, tout prétexte de rupture, et lui faire voir en même temps combien grande étoit sa confiance, il lui envoya Manuel, le plus jeune de ses fils, et l'Ange son cousin. La preuve étoit sans réplique, mais l'imprudence pouvoit être extrême, parce que le crâle manquoit de délicatesse et pouvoit retenir et vendre fort cher des otages aussi précieux. Il n'en fit rien cependant, et Cantacuzène parle du retour comme de l'envoi, sans faire aucune réflexion. Il avoit chargé ces jeunes princes de savoir d'Etienne les sujets sur lesquels il désiroit d'avoir ses avis. Le crâle, n'ayant rien à leur dire, les entretint de choses indifférentes, et les renvoya. Bientôt après il leva le masque, et fit déclarer que, voulant assister l'impératrice Anne et Jean Paléologue de tout son pouvoir, il rompoit les traités et les sermens faits avec Cantacuzène. Celui-ci rendit grâces à Dieu de ce que le crâle n'avoit pas eu cette envie pendant qu'il étoit en sa puissance.

Apocauque, de son côté, qui ne vouloit point se mesurer avec l'empereur, tâchoit de détacher de sa cause les habitans de Berée. Il leur manda secrètement qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que ce n'étoit point par inclination pour cet ennemi de l'état qu'ils suivoient son parti, mais par la nécessité de se garantir de l'at-

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 3, chap. 61.

taque des Serviens; qu'il les avertissoit que le crâle venoit non-seulement de l'abandonner, mais de lui déclarer la guerre; qu'en continuant de tenir pour Cantacuzène, ils s'exposeroient à toute la fureur d'Etienne; qu'ils auroient à supporter tous les fléaux de la guerre; au lieu qu'en livrant le rebelle à l'impératrice, ils en seroient récompensés, et recevroient de la cour des faveurs et des priviléges; enfin que, s'ils refusoient, il réuniroit ses troupes à celles du crâle, et les puniroit de leur conduite. Les plus épouvantables menaces terminoient cette lettre. Après l'avoir montrée à Cantacuzène, ceux à qui elle étoit adressée répondirent qu'ils rejetoient sa proposition comme si elle étoit inspirée par le démon; que tout ce qu'il écrivoit n'étoit qu'une suite de mensonges; qu'ils étoient résolus d'user de tout leur pouvoir pour retenir l'empereur au milieu d'eux; que, s'ils prenoit les armes, ils le suivroient avec joie, et combattroient avec ardeur sous ses drapeaux; que si l'intérêt de sa cause l'obligeoit à les quitter, il emporteroit leurs cœurs avec lui; qu'en quelque endroit que fût ce prince, ils se montreroient toujours dignes de son estime et de ses bonnes grâces; enfin qu'ils se rioient de ses paroles menaçantes, l'invitant à songer aux supplices que lui réservoit la justice divine, qu'il ne cessoit de braver par l'impudence de sa conduite. Voyant ce moyen sans résultat, Apocauque eut recours à un autre digne de lui : ce fut l'assassinat. Il y avoit dans les prisons un homme nommé Allusien, à qui l'exercice de la chasse avoit donné une adresse merveilleuse pour tirer de l'arc. Le grand-duc lui offrit la liberté et des présens considérables, s'il vouloit lancer à Cantacuzène un de ces traits empoisonnés dont il avoit l'habitude de se servir contre les bêtes fauves. Il lui fit voir combien cette entreprise étoit aisée, parce que l'empereur, tous les soirs se dépouillant de ses habits pour se délasser de la chaleur du jour, se promenoit et prenoit le frais sur une terrasse.

Allusien n'ignoroit pas cette circonstance; il étoit ébranlé. Pour achever de le déterminer, Apocauque lui promit avec serment de faire la fortune de toute sa famille. Il cède, et part pour Bérée. Il rôde autour de la terrasse, et voit le prince qui s'entretenoit avec quelques-uns de ses amis. Il se pose sur une muraille, ajuste et bande son arc; mais la flèche lui échappe des mains, et tombe dans l'intérieur de la ville. Il fut obligé d'attendre que l'empereur rentrât, parce qu'il en auroit été vu, s'il étoit allé ramasser la flèche. Il retourna chez lui dans l'intention de revenir le lendemain. Le soir il va reprendre son poste, et le trait lui échappe encore une fois de la main. Le surlendemain, observant avec plus d'attention ses mouvemens, il prend la flèche et l'ajuste d'une main plus sûre; mais, soit que l'émotion qu'il devoit éprouver influât sur son action, soit que la corde de l'arc, quoique neuve, ne valût rien, elle se rompit au premier effort, et le trait resta entre ses doigts. Croyant voir dans cet événement l'intervention de la Providence, et ne doutant point qu'elle ne prît un soin particulier de Cantacuzène, Allusien court à l'instant même se jeter aux pieds de ce prince, y dépose son arc et ses flèches, et lui fait l'aveu de son crime. L'empereur lui pardonna.

Apocauque, voyant qu'aucune de ses tentatives ne lui réussissoit, vouloit retourner à Constantinople; mais il n'osoit s'y montrer sans avoir remporté quelque avantage sur son ennemi. Il convoque un nouveau conseil. Monomaque ne pouvant douter de son aversion pour tout ce qui tendroit à la paix, proposa de négocier auprès des amis de Cantacuzène, de tâcher de les corrompre, et si l'on n'avoit ni le temps ni l'argent nécessaires pour y parvenir, de livrer une bataille qui terminât la guerre, ajoutant que l'empereur avoit déclaré hautement qu'il ne la refuseroit pas quand même il seroit certain d'y mourir. Cet avis fut unanimement

adopté. Les moyens de corruption plaisoient plus au grand-duc, parce qu'ils étoient dans son caractère; mais ils exigeoient des sacrifices qu'il ne se soucioit point de faire. Il trouvoit qu'il étoit dangereux de combattre, incommode de rester à Thessalonique, et honteux de retourner à Constantinople sans avoir rien entrepris. Monomaque, devinant sa pensée, lui demanda s'il vouloit commander l'armée à sa place, ou lui permettre de la conduire à Bérée, promettant de ne point trop approcher de la ville, de ne pas descendre de cheval, et faisant voir que de cette manière on acquerroit la gloire d'avoir attaqué l'ennemi sans s'exposer au hasard du combat. Apocauque approuva ce dernier moyen, qui le tiroit d'embarras. Monomaque partit sans délai, conduisit ses troupes devant Bérée, en ayant soin de les y tenir hors de la portée du trait. Les Turcs qu'il avoit avec lui se débandèrent pour piller les environs de la ville. Ils firent beaucoup de dégâts, tuèrent ou prirent du monde, brûlèrent des maisons, enlevèrent des bestiaux, et n'omirent aucun acte d'hostilité. L'empereur fit faire à Monomaque des reproches de ce qu'au lieu d'employer les Grecs à le combattre, il laissoit des étrangers ruiner la province; il l'invitoit en même temps à désigner le jour du combat. Monomaque répondit qu'ils pouvoient faire tous les deux, chacun de son côté, ce qu'ils croiroient être dans leurs intérêts, et ne parla point du jour qu'il avoit choisi pour livrer bataille. Il resta jusqu'à midi vis-à-vis de la ville; et, se retirant ensuite, il attendit le retour des Turcs. Ces auxiliaires prirent d'assaut le fort Pydna, dont la garnison étoit du parti de Cantacuzène. Ils ramenèrent avec eux Théodore Pépagomène, l'un des commandans de ce fort, et le remirent au grand-duc. Celui-ci, après l'avoir fait fustiger, commanda qu'on le tînt exposé à l'ardeur brûlante du soleil, et défendit de lui donner aucun rafraîchissement, à moins qu'il ne renonçât au

parti de Cantacuzène, et ne vomît des imprécations contre ce prince. Mais Théodore aima mieux mourir que de consentir à cette bassesse. Effrayés de cette cruauté, les habitans de Platamon se soumirent au grand-duc. Monomaque lui rendit compte de son expédition; et quoiqu'il n'en eût pas fait partie, car, malgré la sécurité que devoit lui donner ce plan, il étoit prudemment resté à Thessalonique, il retourna dans la capitale pour s'y vanter de cet exploit.

Cantacuzène désiroit de faire avertir son allié le sultan de Lydie du besoin qu'il avoit de son secours; mais les côtes étoient étroitement gardées par les vaisseaux d'Apocauque. Pour tromper la vigilance des agens de celui-ci, l'empereur fit venir un homme sûr, nommé Prince, pour l'envoyer auprès d'Amir. Il lui commanda de faire construire une barque dans une maison particulière. Quand cette barque fut achevée, on la transporta pendant la nuit loin de l'endroit de la côte gardée par les ennemis; on y mit des voiles, et Prince, en peu de jours, aborda, par un vent favorable, à Smyrne. Dès qu'Amir eut reçu la lettre de Cantacuzène, il secoua la poussière qu'il avoit sur sa tête, et remercia Dieu de ce qu'il lui avoit conservé son ami. Il le croyoit mort en Servie, d'après un faux bruit de l'invention d'Apocauque. Il fit aussitôt équiper une flotte de près de deux cents vaisseaux. Le grand-duc, instruit de ces préparatifs, envoya vers Amir des ambassadeurs chargés de présens et de promesses d'argent, s'il vouloit ne point assister Cantacuzène. Amir répondit avec franchise, et déclara que rien ne l'empêcheroit de voler au secours de son allié. Il refusa les présens, parce que, disoit-il, ce seroit une bassesse de les accepter comme ami, et de faire ensuite la guerre comme ennemi. Ayant pressé les préparatifs, et mis sur ses vaisseaux des provisions et de l'argent, comme si l'expédition devoit être d'une longue durée, il partit de Smyrne

pour Eubée, où des vents contraires l'obligèrent de s'arrêter. Pendant son séjour dans cette île un vaisseau de Ptelée ayant été pris par les siens et conduit dans le port, il s'informa de Cantacuzène, et demanda aux passagers s'ils en savoient des nouvelles; ils répondirent que le grand-duc étoit parti avec une armée considérable pour assiéger Bérée. Amir, imaginant que les deux ennemis étoient aux prises, éprouvoit un dépit violent du retard qui l'empêchoit d'arriver au secours de son ami. Dans son impatience il rassemble les principaux de son armée pour les consulter sur ce qu'il avoit à faire; il leur rappelle le but de son expédition, et les prépare au grand sacrifice qu'il veut exiger d'eux par les considérations les plus propres à leur en donner le courage. « Celui qui n'entreprend, leur dit-il, que des « choses aisées, ne fera jamais rien de grand ni de gé- « néreux, s'il se laisse vaincre par le moindre obstacle. « Notre dessein est de secourir Cantacuzène; nous « prouvons, vous et moi, que les fatigues et les hasards « que nous bravons pour sa cause nous sont plus agréables « que le repos et la paix. Je n'ai pris les armes ni pour « m'enrichir ni pour acquérir de la gloire, mais pour « le défendre et le venger. Je le chéris au point que sa « mort me feroit désirer la mienne. S'il succombe « pendant notre absence, rien ne pourra calmer l'excès « de ma douleur : s'il est victorieux, nous ne partage- « rons point sa gloire. Ce seroit une folie que de lutter « contre les vents et les tempêtes. Je n'ai garde de vous « proposer une entreprise aussi vaine que périlleuse; « mais il en est une autre qui nous fera plus d'honneur. « Brûlons nos vaisseaux, allons en Macédoine par « terre, puisque les vents se refusent à nos vœux. Je ne « vous conseille rien que je ne veuille faire avec vous. « Je vous donnerai l'exemple; le premier, je mettrai « le feu moi-même à mon vaisseau. Ceux qui n'oseront « me suivre auront des bâtimens à leur disposition pour

« retourner dans leur patrie. » On ne fit point d'objections à cet avis, que même on eut l'air d'approuver. Il n'y eut cependant que soixante capitaines et leurs soldats qui voulurent courir avec lui les hasards du voyage. Les autres promirent de se rendre en Macédoine pour le rejoindre dès que les vents le permettroient. Cette résolution prise, la flotte passe d'Eubée au rivage de Locride, et là le sultan avec ses soixante officiers firent tirer de leurs vaisseaux les armes et provisions nécessaires. Mais au point du jour le vent ayant changé, on remit les choses comme elles étoient ; on appareilla, et dès le lendemain on débarqua près de Thessalonique, dans un lieu nommé Clopar, où le brave Amir espéroit trouver Apocauque, et le battre. Ce ne fut pas sans une extrême contrariété qu'il apprit que cet homme étoit reparti pour Constantinople.

A cette nouvelle les Turcs pillèrent les environs de Thessalonique. Amir choisit cinquante de ses meilleurs vaisseaux, y mit des troupes, et les fit partir pour Apydna, d'où ils pouvoient aller à Bérée sans aucun obstacle, et se réunir à l'empereur. Cantacuzène, qui ne vouloit point rendre le mal pour le mal, fit avertir les villes de la domination du crâle de Servie de l'arrivée des Turcs, afin qu'elles se tinssent sur leurs gardes. Il écrivit au prince Etienne pour l'informer des mesures qu'il prenoit dans ses intérêts, parce que, quoiqu'il eût rompu les traités d'alliance contractés entre eux, il n'oublieroit jamais les services qu'il lui avoit rendus ; il le prévenoit qu'il recommandoit à ses alliés de passer sur ses terres comme sur celles d'un ami, de n'y faire aucun dégât ; mais il le prioit de prendre de son côté des précautions, parce qu'on n'étoit pas toujours maître de ses propres troupes. Après avoir employé environ quinze jours à toutes ces dispositions, il confia le commandement de Bérée à Manuel, le second de ses enfans, partit de cette ville avec la fleur de ses troupes et l'ar-

AN. 1344.

mée des Turcs qui étoit venue le trouver, et se mettant en campagne, s'avança du côté de Thessalonique. Dès qu'Amir sut que l'empereur s'approchoit, il monte à cheval avec les principaux de son armée pour aller au-devant de lui. Aussitôt qu'il l'aperçut, il descendit, et, se prosternant pour le saluer, s'avança à pied. Cantacuzène l'envoya prier de remonter à cheval; ce qu'il ne fit qu'après beaucoup de difficultés. Ils se retirèrent dans leurs tentes et demeurèrent pendant sept jours aux environs de Thessalonique. Amir députa vers les habitans de cette ville pour les inviter à reconnoître l'empereur, offrant de leur rendre leurs prisonniers. Pour ne laisser aucun doute sur la ferme résolution qu'ils avoient prise de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ils répondirent en commettant d'horribles cruautés. Ils prirent un Paléologue, soupçonné d'être partisan de Cantacuzène, le traînèrent dans la place publique, l'y massacrèrent, coupèrent sa tête, qu'ils promenèrent dans les rues, déchirèrent son corps, dont ils attachèrent les parties aux portes de la ville. Se saisissant ensuite d'un citoyen nommé Gabalas, ils le mutilèrent et le tuèrent. Ils coupèrent à d'autres le nez et les oreilles, et les chassèrent de la ville, afin que l'empereur ne conservât aucun espoir de les réduire. Frappé d'horreur, Cantacuzène ne voulut point rester. Ayant de l'aversion pour les mesures sévères, au lieu de tirer une trop juste vengeance de pareils forcenés, il déclare à son allié qu'il veut s'éloigner sans délai de cette ville. Amir blâmoit, non sans raison, un tel excès de bonté, qui pouvoit avoir les suites les plus fâcheuses. Puisque les cruautés étoient un moyen d'empêcher l'empereur de poursuivre un siége, il étoit possible que les ennemis de ce prince crussent n'avoir rien de mieux à faire qu'à suivre l'exemple de Thessalonique, dès qu'on le laissoit impuni. Cantacuzène, persistant dans son projet malgré les représentations de son ami, renvoya son fils et

Lange, son cousin, dans leurs gouvernemens, avec les troupes qu'ils en avoient amenées; donna des chevaux à deux cents des principaux Turcs; choisit six mille fantassins des plus braves et des plus aguerris; partit pour la Thrace avec Amir, et donna l'ordre au reste de l'armée d'aller par mer l'attendre à Périthémion, dont il vouloit faire le siége. Les villes des environs se soumirent sans attendre qu'on leur fît des sommations. Les Abdérites livrèrent, pieds et poings liés, leur gouverneur. C'étoit Gudale, échanson de l'impératrice, qu'Apocauque leur avoit donné pour le récompenser de son dévouement et de la haine qu'il portoit à Cantacuzène. Celui-ci le fit mettre en liberté, et même lui donna des présens : ensuite il nomma un autre gouverneur.

L'empereur, qui ne voyoit pas sans un extrême chagrin son pays désolé par la guerre civile, crut devoir faire encore une tentative pour la faire cesser. L'arrivée d'Amir rétablissoit ses affaires, augmentoit ses moyens, et ne permettoit pas de supposer qu'une telle démarche eût pour motif la foiblesse ou la crainte. Il choisit Jacques Brulas, officier de sa maison, qu'Amir fit accompagner par Salatine, qu'il chargeoit de dépêches particulières pour concourir au même but que son allié. Cantacuzène répétoit dans les siennes les mêmes protestations relativement aux accusations calomnieuses dont il étoit l'objet; peignoit la désolation des provinces; conjuroit Anne de revenir de son erreur, et se justifioit d'avoir accepté le secours des Turcs, par l'exemple d'Apocauque, qui, le premier, avoit appelé ces barbares. Le sultan exposoit à l'impératrice que, depuis long-temps, il étoit lié de l'amitié la plus étroite avec Cantacuzène; que c'étoit à sa considération qu'il avoit autrefois secouru l'empereur Andronic contre les Phocéens et les Albanois; que, par suite de ce même sentiment, il s'étoit interdit toute excursion sur les terres de l'empire; que cette conduite et ces égards n'étoient dus qu'à l'amitié

qu'il avoit alors pour Cantacuzène. Changeant ensuite de ton en continuant de parler de ce prince, il disoit qu'il n'osoit plus se dire son ami, et qu'il n'avoit pas cette présomption depuis qu'il étoit parvenu à l'empire, mais qu'il mettoit sa gloire à être son serviteur; qu'en cette qualité, au lieu de lui envoyer des secours, il étoit venu les lui amener en personne, prévenant même la demande qu'il auroit pu lui faire à ce sujet. Amir terminoit sa lettre par d'instantes prières à l'impératrice pour qu'elle fît la paix, afin de garantir des horreurs de la guerre, les provinces où ce fléau n'avoit point encore pénétré, et d'en réparer les ravages dans les autres.

Malgré l'expérience et le triste sort de tous les ambassadeurs de Cantacuzène, Brulas eut assez de dévouement pour se charger d'une mission aussi dangereuse; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Il remit ses dépêches. Le barbare Apocauque le fit prendre; et, après avoir ordonné qu'on le rasât, ce qui étoit une marque d'infamie, qu'on lui coupât le nez, et qu'on lui cassât les jambes, il le fit traîner dans cet état sur les places publiques, et jeter en prison. Quant à Salatine, l'ambassadeur d'Amir, le grand-duc le combla d'égards et de présens, et lui remit une lettre pour son maître. Il disoit au sultan, dans cette lettre, qu'il faisoit une action indigne de lui en assistant un rebelle; qu'on ne se serviroit jamais de ce rebelle ni pour commander avec les enfans d'Andronic, ni pour obéir avec les sujets de l'empire; qu'on n'en vouloit pas même dans les emplois les plus vils et les plus abjects, tels que ceux de palefrenier ou de marmiton; qu'on étoit résolu de le poursuivre jusqu'à sa mort, et que toute idée de se réconcilier avec un pareil homme étoit un crime d'état. C'étoit en effet pour rendre cette réconciliation impossible qu'Apocauque se portoit à de tels excès, parce que, la craignant comme le plus cruel malheur qui pût lui arriver, il vouloit augmenter d'un côté les torts de l'im-

pératrice, et de l'autre allumer dans le cœur de Cantacuzène une colère implacable. Amir porta sa lettre à l'empereur sans l'ouvrir. Le prince lui en fit des reproches, lui demandant s'il croyoit qu'il eût la moindre méfiance. « Ce n'est point ce motif, lui répondit le sultan, mais parce que je sais qu'on vous noircit de mille calomnies à Constantinople : je pense qu'Apocauque me tient un langage injurieux sur vous ; et, dans cette supposition, j'ai voulu que sa lettre ne fût connue que de vous et de moi, afin de la détruire, si ma crainte est fondée, ou d'en faire usage, si je me trompe. » Cantacuzène, sensible à ce procédé, remercia son ami, et vit bientôt que ses soupçons n'avoient que trop de fondement.

Quand il fut certain que ses ennemis étoient résolus de ne jamais faire la paix, il continua la guerre avec moins de scrupule. Ses négociations ne l'empêchoient pas de poursuivre le siége de Périthéorion. Pendant qu'on préparoit les échelles et les autres machines nécessaires pour l'assaut, les habitans des forts de Sainte-Paix et de Pobisda vinrent faire leurs soumissions et lui demander des gouverneurs. Tous les gens de la campagne se soumirent pareillement. Voulant se servir d'eux, il leur donna pour chef Momitzile, auquel il pensa qu'ils obéiroient sans répugnance, parce qu'il étoit connu par sa hardiesse dans les combats et son adresse dans les incursions. Bulgare de nation, il s'étoit vu forcé de sortir de son pays à cause de ses brigandages. S'étant réfugié chez les Grecs, il avoit été employé par l'empereur Andronic. Comme il n'avoit point d'autre occupation que de piller, il commettoit beaucoup de dégâts en Bulgarie, dont il connoissoit tous les détours. Ceux qui demeuroient sur les frontières achetèrent la paix pour être à l'abri de ses insultes; mais il ne put rester long-temps tranquille, et recommença le même train de vie. Quand, devenu suspect aux Grecs, odieux aux Bulgares, il vit qu'il ne pouvoit éviter d'être

puni par les uns ou les autres, il se réfugia chez les Serviens. Ne pouvant rester dans l'inaction, il inspira bientôt de la défiance. Ce fut alors qu'il vint trouver Cantacuzène, et lui offrit ses services dans le temps que ce prince assiégeoit Périthéorion. L'empereur le mit donc à la tête des paysans. En peu de temps Momitzile leva un corps de troupes de cinq à six mille hommes et trois cents chevaux. Il les exerça aux évolutions militaires, et les rendit très-habiles à la guerre que font les partisans, où l'adresse et l'activité sont les premières qualités. A la tête de cette petite armée, il força plusieurs places de se rendre à Cantacuzène. Celui-ci, voyant que le siége de Périthéorion traîneroit en longueur, et que la prise de cette place ne le dédommageroit point des sacrifices qu'elle lui coûteroit, brûla ses machines de guerre, donna des ordres pour que la flotte levât le blocus et mît à la voile. Ces dispositions prises, il partit avec Amir et six mille Turcs pour se rendre à Didymotique, où depuis long-temps il étoit impatiemment attendu.

An. 1344. Il y fut reçu comme un libérateur. Sa présence rendit le courage et l'espoir à la garnison ainsi qu'aux habitans. Comme il vouloit presser les opérations de la campagne, il ne séjourna que peu de temps dans cette ville. Il en repartit bientôt pour aller soumettre la Morée et la préfecture de Rhodope. Le bourg d'Ephraïm, ayant refusé de reconnoître l'empereur, fut pillé par les Turcs. Il nomma son beau-frère Asan gouverneur du pays dont il faisoit la conquête. Formant des corps tant de Turcs que de Grecs, il envoya sommer les villes de Thrace de se rendre. Celles qui résistèrent furent pillées. Ces désordres affligeoient Cantacuzène; mais, n'ayant point assez de troupes nationales, il étoit obligé de se servir de celles d'Amir, dont il ne pouvoit réformer les habitudes. Il y avoit dans la préfecture de Rhodope deux places de l'obéissance de l'empire, dans chacune des-

quelles étoient mille hommes de cavalerie et de l'infanterie. L'empereur, dans le dessein de s'emparer de ces deux places, se mit en marche à la tête de ses troupes. Sténimaque, la plus forte, se rendit, et Zépène suivit cet exemple. Amir étant tombé malade assez gravement, son ami fit arrêter l'armée pour attendre sa guérison; mais, comme on n'avoit dans ce pays ni médecins ni remèdes, on transporta le sultan à Didymotique. Dans la route, on rencontra des troupes impériales commandées par Phrantzès. Apocauque l'avoit envoyé pour préserver Andrinople. Apprenant que Cantacuzène étoit allé attaquer Sténimaque, il crut avoir assez de temps pour ravager en son absence les environs de Didymotique. Mais comme il reprenoit le chemin d'Andrinople, l'empereur parut, et Phrantzès ne put éviter l'engagement. Il fut complètement battu, et perdit une grande partie de ses soldats, qui furent tués ou faits prisonniers. Amir courut les plus grands dangers dans ce combat. Impatient de n'en être que le témoin, il surmonte son mal, retrouve ses forces dans son courage, et se jette dans la mêlée. Il reçut trois coups de pique, sous lesquels il eût succombé, sans sa cuirasse. Il s'en étoit dépouillé d'abord, et ce n'étoit que sur les instances de l'empereur qu'il l'avoit reprise. Il remercia ce prince de son bon conseil, et reconnut qu'il lui devoit la vie.

La reddition d'une partie des villes et des bourgs de la Thrace fortifioit de jour en jour le parti de Cantacuzène, et la cour de Constantinople commençoit à concevoir de sérieuses alarmes. L'impératrice Anne, le grand-duc, le patriarche et le conseil, craignant de ne pas avoir de forces suffisantes pour combattre ce prince avec avantage, eurent pour la seconde fois recours à la plus dangereuse des ressources, parce qu'elle a presque toujours des suites plus désastreuses que le mal contre lequel on l'emploie : ce fut d'appeler les étrangers. On résolut de mettre aux prises avec Cantacuzène Alexandre,

roi de Bulgarie. On s'adressa donc à ce prince ; mais il se vendit cher. Il exigea d'abord les neuf villes de la province de Rhodope : c'étoient Zépène, Croëtzime, Péristize, Sainte-Justine, Philippopole, Sténimaque, Aëte, Béadne et Cotzine. Chacune de ces places avoit autrefois quinze cents hommes de garnison, qui se trouvoient, à cause de la guerre, réduits à mille. Elles furent cédées avec d'autant plus de facilité au roi de Bulgarie, qu'on ne lui donnoit sur plusieurs qu'un droit sans possession, puisque l'empereur s'en étoit emparé, et qu'on aimoit mieux les voir entre les mains d'Alexandre que dans celles de Cantacuzène. Après avoir accordé ces places et fait remettre à ce roi celles qui reconnoissoient encore l'autorité du grand-duc, on réclama le secours promis et sans lequel la cession n'eût pas eu lieu. Mais Alexandre répondit que, dans sa convention, il ne s'étoit engagé qu'à combattre Cantacuzène, et non les Turcs qui désoloient la Thrace, et qu'il ne prendroit les armes et ne se mettroit en marche que lorsqu'on les auroit chassés de cette province. Il étoit plus difficile d'exécuter cette nouvelle condition que la première. Cependant on chercha les moyens d'en venir à bout. Apocauque, qui ne connoissoit que ceux de la séduction, et qui calculoit assez heureusement sur la corruption des hommes, commença par faire au sultan les offres les plus avantageuses; mais elles furent rejetées avec mépris par Amir. Cette tentative étant inutile, on eut recours à l'artifice.

Cantacuzène avoit chargé un Grec nommé Mauromate de distribuer chaque jour tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de la maison du sultan, ainsi que des Turcs que ce prince avoit avec lui. Comme cette charge mettoit celui qui l'exerçoit dans des rapports journaliers avec ces alliés, elle lui donnoit nécessairement sur eux une grande influence, et l'empereur ne devoit la confier qu'à une personne d'une fidélité éprouvée. Apocauque fit

tous ces calculs, et des offres à Mauromate, qui ne résista point à la séduction. La langue turque lui étoit familière, et dans l'exercice de ses fonctions il en faisoit habituellement usage. Il conseilla donc aux commandans de ne pas se fatiguer plus long-temps en restant sous un climat qui leur étoit contraire; de prier Amir de les ramener chez eux, en exposant à ce prince que leur présence étoit nécessaire dans leur pays; qu'ils n'étoient pas venus pour consacrer toute leur vie au service de Cantacuzène; qu'il y avoit dix mois qu'ils se battoient pour lui, et que ce sacrifice étoit suffisant. Prévoyant le refus du sultan, le perfide Mauromate leur dit encore que, si ce prince tentoit de les retenir, il falloit le refuser ouvertement; enfin que, s'il prétextoit le manque de vaisseaux pour leur transport, il se chargeoit, lui, d'en faire venir de Constantinople, ainsi que des récompenses pour eux, s'ils suivoient son conseil. Les Turcs furent d'autant plus facilement séduits que ce conseil flattoit leurs désirs. Ils allèrent trouver Amir, et le supplièrent de consentir à leur retour. Surpris d'une demande aussi imprévue, ce prince fit tout ce qui dépendoit de lui pour les retenir, leur représentant qu'en se retirant ainsi ils laissoient l'empereur à la disposition de ses ennemis. Tous ses efforts furent inutiles. Ils lui déclarèrent que, s'il ne vouloit point les accompagner, ils iroient à Constantinople, sachant qu'ils y seroient protégés; que de cette capitale ils retourneroient chez eux en passant par la Bithynie, la Phrygie, la Carie et l'Ionie. Amir, qui vit que ce plan devoit leur avoir été donné, parce qu'ils étoient incapables de le combiner, tâcha, mais vainement, d'en découvrir l'auteur. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient le lui nommer, parce qu'ils avoient promis avec serment de lui garder le secret. Le sultan employa pendant quinze jours toute son adresse pour les faire changer de résolution. N'ayant pu vaincre leur opiniâtreté, ni rien

gagner sur leur esprit, il alla trouver l'empereur pour lui faire part de ce qui se passoit. L'abordant avec une tristesse profonde et sincère, il lui protesta qu'en partant de son pays pour venir à son secours, il étoit dans l'inébranlable résolution de le servir jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre; qu'il avoit, dans ce but, choisi les gens les plus dévoués et dont il n'auroit jamais pu soupçonner la défection; que cependant ils s'étoient laissé corrompre par un agent inconnu d'Apocauque; que, quelques soins qu'il se fût donnés depuis quinze jours pour découvrir cet agent, il n'avoit pu y parvenir : il l'assuroit que, de retour dans sa patrie, il puniroit les traîtres et se hâteroit d'en réunir de plus fidèles pour venir aussitôt vaincre ou mourir avec lui.

L'empereur, affligé de cette nouvelle, vit le danger auquel l'exposoit le départ d'Amir, et ses ennemis n'attendre que ce moment pour fondre sur lui. Ne pouvant le retenir, il le pria d'envoyer à l'impératrice, avant de partir, une seconde ambassade pour lui faire de nouvelles représentations sur les maux de la guerre, sur le triste état des provinces ravagées par ce fléau, et pour la conjurer d'avoir pitié de ses sujets, et de faire la paix. Il ajouta qu'il prévoyoit bien que cette princesse ne feroit aucune réponse; mais, comme elle avoit intérêt de le ménager, elle lui offriroit des vaisseaux et de l'argent pour faciliter le transport de ses troupes; qu'il accepteroit, ayant ainsi le moyen de leur accorder ce qu'elles lui demandoient avec tant d'instances, et de récompenser ceux qui n'avoient point partagé les sentimens d'insubordination du plus grand nombre. C'étoit d'ailleurs un moyen plus prompt pour le sultan d'accélérer son retour. Amir suivit ce conseil, et députa des ambassadeurs à l'impératrice. Comme l'avoit prévu Cantacuzène, on ne répondit rien à l'article de leurs dépêches qui concernoit la paix. Mais, en plein conseil, le grand-duc leur adressa de vifs reproches sur la conduite de leur maître;

Il avoit, disoit-il, avili la dignité de sultan en suivant Cantacuzène comme un esclave, en s'attachant ainsi à la cause d'un rebelle proscrit et déshonoré; en ayant la bassesse de lui servir de garde et de veiller à l'entrée de sa tente. Il termina par dire que, s'il étoit las du rôle honteux qu'il jouoit, et qu'il voulût enfin y renoncer, l'impératrice lui donneroit passage par l'Hellespont, et de l'argent pour payer ses troupes. L'ambassadeur principal, impatient du langage outrageant pour son maître que tenoit Apocauque, lui adressa ce discours: « Il me « semble que vous n'avez jamais eu d'amis, et que vous « ne connoissez que la haine. S'il en étoit autrement, « vous ne seriez pas si fertile en calomnies, et vous n'em- « ploieriez pas le don de la parole à vomir des injures « avec tant de facilité. Etranger au sentiment de l'ami- « tié, vous faites un crime à mon maître d'avoir gardé « l'empereur. Moi, je vous prierois volontiers de me « dire quel est celui qui a tenu une conduite plus juste « et plus généreuse, ou du sultan à qui vous reprochez « son dévouement pour son ami, ou de vous que cet « ami a comblé de tant de faveurs, de tant de bienfaits, « et qui ne l'avez payé que de la plus noire ingratitude, « le calomniant avec perfidie, et lui suscitant une guerre « injuste. Vous ressemblez à ces fous furieux qui rongent « leurs membres sans s'apercevoir du mal qu'ils se « font. Amir, mon maître, a donc agi en homme de « cœur, en ami généreux, et vous en scélérat qui ne « songe qu'à faire le mal. » Le grand-duc, pour l'embarrasser, lui demanda s'il convenoit que son maître étoit l'esclave de Cantacuzène : « Sans doute (répliqua « l'ambassadeur); mais c'est un esclavage glorieux, « celui de l'amitié et des devoirs qu'elle impose; escla- « vage bien différent du vôtre, puisque c'est celui de « l'envie, de la jalousie, de la haine, et de ces passions « honteuses dont vous subissez servilement le joug. » La leçon étoit forte, et causa d'autant plus de surprise,

qu'on l'attendoit moins de ceux qui la faisoient, parce qu'on les traitoit de barbares. Aussi le grand-duc l'interrompit en disant qu'on n'avoit pas besoin de remontrances, et que l'objet de l'assemblée étoit de s'occuper de ce qu'il y avoit à faire. Le conseil décida qu'on enverroit au sultan George Luc, qui étoit connu de ce prince, et passoit pour être très-habile dans l'art de négocier. Il se rendit en diligence auprès d'Amir. Celui-ci fit quelques difficultés, et déclara ne consentir à se retirer que par égard pour l'impératrice, et pour obliger son député. Le résultat de la convention fut qu'on enverroit au sultan des vaisseaux pour embarquer son armée, et de l'argent pour la payer. George Luc retourna dans la capitale; Amir et Cantacuzène allèrent camper près de Trajanopolis, petite ville ruinée depuis long-temps, et dans la rade de laquelle les vaisseaux devoient arriver. L'empereur envoya Mathieu, son fils aîné, prendre possession de Cumatzène, qui venoit de se soumettre; exemple qui fut suivi par les forteresses d'Asomate, Paraderne et Stytarion, situées dans le voisinage.

Pendant son séjour près de Trajanopolis, l'empereur, apprenant que son fils étoit tombé malade à Cumatzène, et voulant aller le visiter, se mit en route, ne prenant avec lui que cinquante Grecs et deux Turcs, parce qu'il supposoit que cette course pouvoit se faire sans aucun danger pour lui. Ils passèrent la première nuit dans un bourg ruiné, près duquel mille Turcs venoient de débarquer pour piller le pays. Apercevant de loin le feu du bivouac de l'escorte de l'empereur, ils s'approchent lentement et sans faire de bruit. Supposant qu'il y avoit une troupe en état de leur résister, ils se partagent en quatre bandes pour envelopper le camp, et tomber dessus à l'improviste. Ils n'attendoient que le signal de leur chef, lorsque celui-ci, voulant connoître le nombre des ennemis qu'il avoit à combattre, envoie deux Turcs

à une fontaine pour tâcher d'y prendre quelqu'un qui lui donnât les renseignemens qu'il désiroit. Ils y trouvèrent un domestique de l'empereur, qui s'enfuit à leur aspect et leur échappa. Soit qu'ils craignissent les reproches de leur commandant, soit que la peur les saisît, ils lui dirent qu'ils avoient manqué leur coup, qu'ils étoient découverts, et qu'ils avoient affaire à une armée nombreuse. A ce rapport une terreur panique s'empare des Turcs : au lieu de songer à l'attaque, ils ne pensent qu'à se sauver eux-mêmes. Quand le jour fut arrivé, Cantacuzène continua sa route, apprenant le danger qu'il avoit couru. L'ennemi reconnut son erreur, mais trop tard, parce que l'empereur, ayant pressé le pas, s'étoit mis hors de toute atteinte. Après être resté quelques jours avec son fils, il revint près de Trajanople. Il apprit en route qu'un détachement de troupes impériales se proposoit d'attaquer le fort d'Asomate. Il le vit posté sur une hauteur. Contre son avis, ses soldats voulurent l'attaquer malgré l'avantage de la position de l'ennemi : ils furent repoussés. Cantacuzène les exhorte à le suivre, faisant semblant de se retirer, afin que les impériaux, croyant qu'ils fuyoient, abandonnassent leur poste. Prenant en effet cette retraite pour une déroute, ils descendent de leur position, et, quand ils sont en plaine, voient la troupe de l'empereur qui fait volte-face, et tombe sur eux. Ils furent taillés en pièces.

Apocauque avoit trop d'intérêt à éloigner le sultan pour que les vaisseaux qui devoient transporter l'armée de ce prince éprouvassent le moindre retard. Ils arrivèrent en effet au port d'Ainos, où l'embarquement devoit se faire, et se joignirent à trente galères qui appartenoient au sultan. Amir se sépara de son ami, lui promettant de lui renvoyer des troupes dans quinze jours, et de revenir lui-même le plus tôt qu'il pourroit pour ne plus le quitter jusqu'à la fin de la guerre. Il arriva, par un concours de circonstances singulières, que le

mécontentement de ses troupes fut cause du salut de son royaume, et qu'en le forçant en quelque sorte de rentrer dans ses états, elles contribuèrent à les lui conserver. A peine étoit-il de retour, qu'une flotte de vingt-quatre navires, partie de Rhodes, vint aborder à Smyrne, prit un fort, et brûla plusieurs vaisseaux, sans qu'Amir pût l'empêcher. C'étoient les Latins, qui avoient voulu profiter de l'absence de ce prince pour s'emparer d'une partie de ses domaines. Son retour empêcha qu'ils n'eussent d'autres succès. Mais, si le sultan fût resté près de son ami, la conquête de Smyrne leur eût été facile. Cantacuzène, en apprenant cette nouvelle, se félicita de n'avoir pu retenir les troupes de son ami, et remercia Dieu de ce que les accidens qui devoient lui être funestes tournoient à son avantage.

LIVRE CENT-SEPTIÈME.

Le départ d'Amir laissoit Cantacuzène sans ressources contre ses ennemis. Ils se présentoient de toutes parts pour l'investir. Le crâle vint à Sicna, dans la Thrace, à la tête d'une puissante armée. Alexandre, roi de Bulgarie, rassembla la sienne près de Stibne, conformément au traité qu'il avoit conclu avec le grand-duc au nom de Jean Paléologue. De son côté le patriarche, renouvelant ses invectives contre l'empereur, l'accusant de trahison, excite le peuple de Constantinople à prendre les armes : tous obéissent, les uns par crainte, et les autres par inclination ou par amour du pillage. C'est ainsi que se forma une armée nombreuse, mais moins redoutable que des troupes disciplinées. Apocauque prit le commandement de cette multitude. Avant son départ, le patriarche se proclama, de sa propre autorité, père et tuteur du jeune empereur, annonçant qu'il sacrifieroit ses jours pour la conservation de ceux de ce prince. Soit que le grand-duc se défiât de ce prélat, soit qu'il crût que la présence de Jean Paléologue produiroit beaucoup d'effet quand on le verroit à ses côtés, il crut devoir l'emmener avec lui. Il se rendit à Héraclée, dans la Thrace. Momitzile, à qui l'empereur Cantacuzène avoit confié le commandement des forts de Mirope, s'étoit acquis une grande réputation comme homme de guerre, par son activité, sa valeur, et la manière dont il avoit formé sa troupe : il auroit pu résister à une armée. Apocauque, à la tête de la sienne, craignoit avec raison cette poignée de monde. N'osant l'attaquer, il fit faire à Momitzile les offres les plus avantageuses pour lui faire trahir Cantacuzène. Il réussit : un aventurier de

An. 1344.

la trempe de Momitzile ne pouvoit être à l'abri de la séduction. Tant d'ennemis devoient écraser l'empereur, et sa perte paroissoit inévitable. Ne pouvant en choisir un pour le combattre, parce que tous les autres venoient fondre sur lui, il se détermine à s'emparer d'une position avantageuse, où la défense fût facile et sûre. Dans ce but il se dirige vers Gratianopolis, ville peu considérable en elle-même, mais très-fertile par sa situation, et qui dominoit sur la province de Chalcidice. Il savoit bien qu'il ne pouvoit ni la prendre de vive force, ni faire un siége en règle, parce qu'il n'en auroit pas eu le temps. Mais il comptoit sur des intelligences qu'il entretenoit avec des personnes mécontentes du grand-duc, qui les tenoit renfermées dans cette place. Il leur envoya des émissaires pour s'informer des moyens de se rendre maîtres de la ville : elles lui promirent de ne rien négliger, et lui firent dire que, lorsqu'il verroit un flambeau allumé pendant la nuit ou de la fumée pendant le jour, ce seroit le moment de commencer l'attaque.

Sur ces entrefaites, le crâle ayant appris qu'un corps de Turcs de l'armée d'Amir erroit dans le pays, ne s'étant point trouvé au lieu du rendez-vous pour s'embarquer avec ce prince, résolut de les attaquer. Il fit un choix dans ses troupes, et mit cette élite sous le commandement d'un capitaine servien nommé Préalimpe, estimé comme un des plus braves de sa nation. Il avoit ordre de marcher contre les Turcs, et de les exterminer. Il les atteignit dans un lieu appelé Stéphanienne. Le terrain étoit montueux et boisé. Les Serviens, voyant qu'il étoit impossible d'y pénétrer à cheval, descendent tous, et laissent leurs chevaux à la garde de quelques hommes; ils marchent avec peine, à cause de la pesanteur de leurs armes. Les Turcs font semblant de fuir, et leurs ennemis redoublent d'efforts pour les joindre. Quand les premiers jugèrent que les seconds étoient à une grande distance de leurs chevaux, ils tournent rapi-

dement, et, au lieu d'aller aux Serviens, arrivent à leur camp, montent sur les chevaux, et fondent sur l'ennemi, qu'ils assomment d'autant plus facilement, qu'il ne pouvoit ni fuir ni combattre dans les défilés où il venoit de s'engager avec tant d'imprudence. A cette nouvelle le crâle perdit l'envie de continuer la guerre, et reprit le chemin de son pays. Cet événement eut pour Cantacuzène un résultat doublement avantageux. Il le délivra d'un de ses ennemis, et lui donna un secours sur lequel il ne comptoit pas. Les Turcs, après leur victoire, vinrent lui offrir leurs services pour l'aider à s'emparer de Gratianopolis : ils étoient au nombre de trois mille cent. L'empereur accepta leurs offres, et fit des présens à leurs envoyés. D'après le traité qu'il conclut avec eux, ils s'engagèrent à rester avec lui pendant quarante jours pour une somme qui ne leur seroit payée que quinze jours après leur arrivée. Cantacuzène, n'ayant point d'argent, espéroit pouvoir en faire venir pendant ce délai de Didymotique. Ils acceptent avec cette clause, et se rendent auprès de l'empereur. Le lendemain, vers le milieu du jour, on vit s'élever tout à coup au-dessus de Gratianopolis un tourbillon de fumée : c'étoit le signal convenu pour l'attaque. Les prisonniers le donnoient après avoir égorgé la garnison. A l'instant même l'empereur s'approche, et fait son entrée sans obstacle dans une place importante, et dont les circonstances augmentoient le prix. Il y trouva l'argent nécessaire pour payer les Turcs. Un homme de la lie du peuple avoit été tout à coup élevé à la première magistrature de la ville, soit parce qu'il s'étoit fait remarquer par les injures qu'il vomissoit contre Cantacuzène, soit parce qu'ayant trouvé un trésor, comme le faisoient croire ses énormes dépenses, il avoit acheté cette faveur. Il s'appeloit Angelitze. Quand la ville fut prise, on fit des recherches dans sa maison : il fut obligé

de rendre les sommes qu'il avoit cachées. L'empereur les confisqua.

Quelque temps avant la reddition de Gratianopolis, ce prince avoit envoyé des ambassadeurs au roi de Bulgarie pour lui rappeler ses anciens engagemens, et l'engager au moins à la neutralité. Alexandre, au lieu de faire une réponse à ses dépêches, partit avec son armée pour se rendre dans la Morée y soumettre quelques places fortes. Celle d'Hyperpiracion attendoit une garnison que ce roi avoit annoncée. Cantacuzène, devenu plus fort avec les Turcs, confie le commandement de Gratianopolis à Mathieu, ainsi que celui des autres villes de Chalcidice, et se dirige à marches forcées vers les Bulgares. Mais Alexandre ne l'attendit pas. Au premier bruit de son approche il fait passer l'Hèbre à ses troupes avec tant de précipitation, que des chevaux et des soldats se noyèrent, et que tout le bagage fut perdu. Au lieu d'une garnison de Bulgares, Hyperpiracion en reçut une qu'y mit l'empereur, et le roi de Bulgarie se hâta de conclure la paix.

Ainsi débarrassé de deux ennemis puissans presque sans coup férir, Cantacuzène vouloit attaquer le troisième; c'est-à-dire Apocauque, qui, au lieu de combiner ses opérations avec ses alliés, se tenoit renfermé dans Héraclée. Mais, au moment d'exécuter ce projet, un événement le força de le suspendre. Momitzile ayant brûlé des vaisseaux qui appartenoient au sultan Amir, les Turcs résolurent de le punir, et déclarèrent à l'empereur qu'ils ne marcheroient sur Héraclée que lorsqu'ils se seroient vengés. Voyant qu'il feroit pour les retenir d'inutiles efforts, il leur donne un détachement de Grecs pour les aider à poursuivre Momitzile. Celui-ci, jugeant bien que Cantacuzène ne resteroit pas spectateur oisif de cette querelle, et connoissant l'habileté de ce prince, prit beaucoup de précautions, fit retirer

les gens de la campagne dans les forts, et se prépara à livrer bataille. Mais, reconnoissant bientôt l'infériorité de ses troupes, il se contenta d'observer celles de l'ennemi, de les harceler, ayant l'intention de les attaquer dans leur retraite. Il alla les attendre près de la ville de Périthéorion. De son côté, Cantacuzène les attendoit à Cumatzène. Impatient de leur retour, il s'avance n'ayant avec lui qu'un très-petit nombre d'hommes armés, et s'arrête à Mizène, ville ruinée depuis long-temps. Accablé par la chaleur du jour, il se laisse gagner par le sommeil. Un songe, pendant lequel il croit entendre une voix qui l'avertit d'un grand danger, le frappe au point qu'il s'éveille dans le trouble et l'inquiétude. Ses espions l'avertissent au moment même qu'on apercevoit des troupes; il croit que ce sont les siennes. Conservant cependant quelques doutes, il envoya Tarchaniote en reconnoissance pendant qu'il alloit prendre son armure. Il achevoit de s'en revêtir, lorsque Tarchaniote revint, annonçant que c'étoit l'ennemi, et qu'il le suivoit. A l'instant même parut Momitzile, qui, sachant que l'empereur étoit à Mizène sans suite, accouroit, pour l'enlever, avec mille hommes des plus lestes de son armée. Cantacuzène, conservant toute sa présence d'esprit, dispose ses gens autour de lui, et marche en bon ordre sur la route de Cumatzène. Voyant la lenteur de cette marche, Momitzile, qui s'attendoit à une fuite précipitée, craint qu'on ne veuille le faire tomber dans quelque piége. Il divise sa troupe en trois bandes, et leur donne l'ordre de s'avancer avec beaucoup de précaution. Quand il eut passé les ruines de Mizène, dans lesquelles il supposoit quelque embuscade, reconnoissant son erreur, il fond sur la petite escorte de l'empereur avec une extrême impétuosité. Cantacuzène, qui étoit derrière ses gens, les fait arrêter, et se prépare au choc: il fut violent. L'empereur se bat comme un lion;

son cheval tombe percé de coups. Un de ses officiers, nommé Lantzaret, lui cède le sien. Comme il y montoit, il reçut un coup de sabre sur son casque. Lantzaret resta sur la place percé de dix-huit coups d'épée ou de lance. Enfin, après beaucoup de peine, le prince arriva sain et sauf à Cumatzène, échappant à Momitzile, qui, craignant qu'on ne sortît de cette ville pour venir au secours de l'empereur, se retira. Cantacuzène envoya visiter Lantzaret pour savoir s'il respiroit encore : il n'étoit pas mort de ses blessures. L'empereur le fit transporter dans la ville, et prit tant de soin de lui, qu'en peu de temps il fut parfaitement guéri : il le récompensa généreusement. Michel Bryenne fut tué dans ce combat. Momitzile envoya à l'impératrice deux prisonniers de marque qu'il avoit faits dans cette rencontre : c'étoient Orpalmène et Théodore Caballaire. Ce présent n'étoit point désintéressé; le chef des partisans en demanda le prix. La princesse le créa despote. S'étant, un peu de temps après, réconcilié avec Cantacuzène, celui-ci le fit sébastocrator, pensant qu'il valoit mieux l'avoir pour ami que pour ennemi, et qu'il étoit trop puissant pour être châtié. Le terme que les Turcs avoient pris pour servir l'empereur étant expiré, ils demandèrent à se retirer. Ayant fait d'inutiles tentatives pour les engager à rester, il les renvoya en Asie par l'Hellespont.

Jean Paléologue étant attaqué d'une maladie assez dangereuse pour exciter des inquiétudes, le patriarche, qui étoit venu retrouver ce jeune prince à Héraclée, le ramena dans la capitale. Apocauque, informé de la retraite des Turcs, et jugeant Cantacuzène affoibli par cette défection, crut que c'étoit le moment d'attaquer Didymotique, regardée comme la principale ville et le boulevard de l'empire de ce prince. L'arrivée d'un secours que lui envoyoit le roi de Bulgarie, malgré son

traité de paix, le fortifia dans son projet. De son côté, Cantacuzène, qui se doutoit du dessein de son ennemi, parce qu'une entreprise sur cette ville étoit ce qu'il avoit de mieux à faire, ne la perdoit pas de vue, et songeoit à l'aller défendre. Laissant en Chalcidice son fils avec des forces suffisantes, et son beau-frère Asan dans la Morée avec des garnisons pour les villes qui reconnoissoient sa puissance, il prit avec le reste de ses troupes la route de Didymotique. Apocauque partit d'Héraclée pour se diriger sur le même point. Il s'arrêta devant le fort d'Emputhion, qu'il avoit l'intention d'assiéger. Il fit dresser des machines pour battre les murailles : mais leur élévation et leur épaisseur les mettoit à l'abri, et rendoit ses efforts impuissans. Cette forteresse étant abondamment pourvue de vivres et de munitions, la garnison fit une vigoureuse résistance. Apocauque y perdit beaucoup de monde, et, désespérant de prendre cette place, résolut d'en abandonner le siége. Pendant qu'il réfléchissoit au parti qu'il prendroit, son gendre, le protostrator, se baignant dans l'Hèbre, fut entraîné par la rapidité du courant, et se noya. Le grand-duc prit le deuil, et fut dans l'affliction pendant quelques jours. Il profita de ce malheur pour avoir un prétexte de lever le siége.

Supposant probablement que Cantacuzène croyoit aussi facilement que par le passé aux expressions de repentir comme aux protestations d'amitié, il lui députa Synadène pour lui dire que, s'il n'avoit pas pris le fort d'Emputhion, c'étoit uniquement par égard pour lui et par le souvenir de leur ancienne liaison. Il lui faisoit en même temps demander une entrevue, ayant à l'entretenir des affaires les plus secrètes comme les plus importantes, et qui ne pouvoient être confiées à d'autres. Il lui représentoit qu'il seroit bien allé le trouver, mais qu'il ne le pouvoit tant qu'il porteroit les attributs de la souveraineté, parce qu'il manqueroit de respect à

l'impératrice, ainsi qu'au jeune Paléologue. Enfin, craignant qu'il ne voulût point consentir à quitter son costume pour le recevoir, il le supplioit de trouver quelque moyen pour lui accorder une conférence. L'expérience avoit rendu Cantacuzène moins crédule et moins confiant. Indigné de la fourberie d'Apocauque, il lui répondit qu'il étoit bien le maître de continuer le siége d'Emputhion, s'il vouloit faire tuer ses soldats; qu'il n'étoit pas étonnant qu'il répugnât à le voir revêtu des marques de la dignité impériale, parce que des yeux malades sont blessés par l'éclat du soleil; que, quant à lui, voulant bien avoir quelque complaisance pour le grand-duc, qui paroissoit avoir tant d'envie de le voir, il trouveroit le moyen de le satisfaire sans prendre ni quitter les marques de la souveraineté: ce seroit en s'offrant à ses regards avec un casque, une cuirasse et des cuissards, parce qu'on ne sauroit distinguer aucun costume sous cette armure. Apocauque approuva cet expédient, quoiqu'il n'eût l'air que d'un défi; et fit répondre qu'acceptant cette proposition, il paroîtroit dans le costume indiqué. Il partit aussitôt pour s'approcher de Didymotique, et dépêcha l'archevêque de Macra pour prévenir Cantacuzène, et lui dire qu'ainsi qu'ils en étoient convenus, il se présentoit, non comme un ennemi, mais en ami. Il chargea ce prélat de lui remettre, en signe de suspension d'armes, l'empreinte d'un cachet. L'empereur, en voyant un évêque, crut, d'après le caractère de cet envoyé, qu'Apocauque étoit de bonne foi; il se prépare à le recevoir, et sort bientôt armé de pied en cap. Il mit aux portes de la ville des sentinelles pour maintenir l'ordre, et défendit aux autres soldats de sortir pendant la conférence. Au lieu de s'approcher, Apocauque envoie des gens de trait qu'il fait suivre du reste de ses troupes, avec ordre d'attaquer. Ils tirèrent, et mirent le feu aux maisons situées hors des remparts. La garnison sort furieuse, fond sur

les assaillans, et en tue un grand nombre. Les autres se retirent précipitamment. Cantacuzène fit des reproches à l'évêque sur le rôle qu'il jouoit en se rendant l'agent d'une perfidie, et le renvoya au grand-duc. Voyant toutes ses ruses sans résultat, ce dernier parcourt la Morée avec sa cavalerie et ses soldats à la légère, y met tout à feu et à sang, et part ensuite en triomphe pour Constantinople, sans avoir pu prendre une seule des places qui tenoient pour l'empereur, et dont les garnisons se défendirent avec bravoure. Pendant ces événemens, Momitzile, qui profitoit pour son intérêt particulier de cette guerre civile, accrut sa puissance au point de se détacher des deux partis, d'abandonner égelement Cantacuzène et l'impératrice, et de se déclarer indépendant. Quoique revêtu de la qualité de despote par cette princesse, il prenoit ses villes et tomboit sur ses troupes aussi-bien que sur celles de l'empereur. Il inquiéta beaucoup son fils Mathieu par son intrépide activité, le harcelant avec quatre mille hommes de cavalerie aussi adroits et aussi déterminés que lui.

Le retour précipité d'Apocauque avoit une cause propre à lui causer de vives alarmes. Il étoit averti du projet qu'avoient en général tous ceux chargés de l'administration des affaires, de faire à l'impératrice, en plein conseil, des représentations sur la ruine de l'empire, dont les Turcs, les Serviens, les Bulgares possédoient des villes et des provinces, et de prier cette princesse de faire la paix avec Cantacuzène. Ils exécutèrent ce projet avant l'arrivée du grand-duc. Ils firent voir à l'impératrice que la guerre ne pouvoit qu'être funeste à l'état, même dans les chances les plus avantageuses. Si l'on remporte la victoire, Paléologue ne régnera que sur des ruines, et l'empire n'offrira que des lambeaux : si Cantacuzène est vainqueur, la capitale est détruite. Anne trouvoit ces raisons sans réplique ; et Gabalas, grand-logothète, les appuyoit de tout son crédit et

d'une éloquence persuasive. Apocauque arrive sur ces entrefaites, mais trop tard. Au lieu de descendre au palais pour saluer l'impératrice, comme il avoit coutume de le faire, il se rend à l'église de Sainte-Marie-Hodégétrie pour y faire ses prières, et se retire ensuite dans la tour de Mangane, qui lui appartenoit, et qu'il avoit jadis fortifiée afin de s'y défendre en cas de nécessité : projet qui peut paroître douteux d'après sa conduite pendant la guerre. Dès le lendemain le patriarche va l'y voir : il en reçoit des reproches sanglans. Apocauque se plaignit avec humeur de son inconstance et de sa légèreté : il s'étoit cruellement trompé sur son compte, puisqu'il prêtoit l'oreille à ceux qui conseilloient de faire la paix : sans la guerre, il y auroit longtemps que Palamas seroit assis à sa place sur le trône patriarchal : s'il croit par ce changement éviter le sort que lui réserve leur ennemi commun, il est complètement dans l'erreur : il sait, à n'en pouvoir douter, que les châtimens les plus épouvantables lui sont destinés ; que la rage de Cantacuzène ne peut être assouvie que par sa mort et la ruine entière de sa famille : il n'a donc d'autre parti à prendre qu'à faire tout ce qui dépendra de lui pour continuer la guerre. Le patriarche, qui n'avoit cédé que par peur, ayant une peur plus considérable du sort qu'on lui présentoit, se rendit sans peine. Alors le grand-duc l'envoya de sa part à l'impératrice pour lui dire « qu'il étoit surpris de ce que, dans « le temps qu'il s'exposoit à tant de dangers pour elle et « pour ses enfans, elle s'occupoit si peu de ses intérêts ; « qu'elle ne devoit point avoir oublié tous les sacrifices « qu'il lui avoit faits jadis en méprisant les faveurs et « les bienfaits de Cantacuzène ; qu'elle devoit savoir « qu'il avoit forcé ce rebelle à mendier honteusement « des secours chez des princes étrangers; qu'il venoit de « le réduire à la dernière extrémité ; qu'il arrivoit pour « lui en porter la nouvelle, et lui annoncer que ce

« factieux consentoit enfin à quitter la pourpre pour « rentrer dans la société comme un simple particulier, « et confondu avec les autres citoyens : et c'étoit dans « un pareil moment, en arrivant au port, qu'on vou- « loit traiter avec un usurpateur qui s'avouoit vaincu, « et traiter de puissance à puissance ! Il ne pouvoit s'ex- « pliquer un pareil projet. » Ce moyen étoit très-adroit, parce que l'entrevue de Cantacuzène et d'Apocauque pouvoit lui donner quelque vraisemblance, et le grand-duc inspiroit par ce mensonge des regrets. Il finissoit par dire à l'impératrice que, par son imprudence, ayant ruiné les affaires, qu'il avoit mises en si bon état, et résolu de s'accommoder avec le rebelle, il se retiroit pour n'être pas témoin d'une pareille honte; que, si elle vouloit revenir à ses premiers projets et continuer la guerre, il la serviroit avec le même dévouement que par le passé; mais que, si elle persistoit à vouloir la paix, ce qui seroit pour elle une source de misères et de calamités, il se conduiroit, lui grand-duc, comme il jugeroit à propos, et sauroit bien pourvoir à sa sûreté, étant plus en état que personne de faire avantageusement ses affaires. Le ton que prenoit cet intrigant pouvoit en imposer; et le patriarche donnoit d'autant plus d'importance à ce langage, qu'il ne doutoit point de sa sincérité. Apocauque sentoit qu'il valoit mieux le persuader et faire une dupe que de l'avoir pour confident, parce que de cette manière le prélat, convaincu lui-même le premier, seroit bien plus propre à convaincre les autres en donnant à ses impostures l'accent de la vérité.

Le grand-logothète Gabalas vint aussi pour complimenter Apocauque sur son retour, et reçut de lui les mêmes reproches. C'étoit un homme dont l'opinion avoit beaucoup de poids, soit pour le talent de s'exprimer avec élégance, soit par la réputation dont il jouissoit; il falloit donc l'attacher à sa cause. Le grand-

duc lui témoigna beaucoup de surprise sur son changement, avouant que les grandes qualités dont il étoit doué, c'est-à-dire, son esprit, son instruction, ses talens, sa grande sagacité, rendoient ce changement inexplicable à ses yeux; que, pour y croire, il falloit se rappeler que les plus grands génies n'avoient pas été toujours exempts d'erreurs. Il lui peignit Cantacuzène animé du désir de la vengeance, ayant le projet de l'exercer particulièrement sur le grand-logothète, parce qu'il croyoit avoir à se plaindre plus de lui que des autres. Il lui fit voir ensuite combien la guerre leur étoit avantageuse tant que leur ennemi commun seroit en vie, et qu'il falloit la faire sans relâche. Quand l'empire souffriroit quelques pertes, on ne devoit pas s'en mettre en peine, parce qu'il valoit mieux commander à moins de sujets que de le devenir de son ennemi. Ces considérations furent terminées, de la part d'Apocauque, par l'offre de sa fille et du partage de l'autorité, pourvu que Gabalas renouvelât ses anciens sermens, et fût déterminé à faire et conseiller la guerre. A cette condition il devenoit associé au gouvernement de l'empire, et gendre d'Apocauque. Cet homme devoit avoir un grand nombre de filles, ou promettre toujours la même sans tenir sa promesse, car la plupart des engagemens qu'il contractoit avec ses complices sont terminés par l'offre d'une fille en mariage. Dans celle qu'il fit à Gabalas on remarque une clause singulière, et qui feroit croire que cette fille avoit été promise à d'autres. Le grand-duc juroit que rien n'empêcheroit ce mariage; qu'il n'en seroit détourné par aucune considération, quand même Gabalas deviendroit épileptique, imbécille, fou furieux, ou qu'il seroit attaqué de quelque autre infirmité.

Après avoir ainsi remis Gabalas dans ses intérêts, il le chargea d'aller avec le patriarche trouver l'impératrice. Tous deux firent entendre le même langage à

cette princesse. Ils tâchèrent de lui prouver qu'il n'y avoit que le grand-duc qui fût capable de résister à Cantacuzène, et lui dirent qu'il avoit juré qu'il ne s'accorderoit jamais avec lui à moins d'une circonstance : c'étoit celle où l'on s'obstineroit à vouloir conclure la paix ; alors le grand-duc iroit lui-même chercher son ennemi pour l'introduire dans la capitale, seul moyen de désarmer sa colère. Une particularité qui frappa beaucoup l'impératrice fut l'abandon prétendu des marques de la dignité impériale consenti par Cantacuzène, au rapport d'Apocauque. Nous avons vu en quoi consistoit cet abandon ; mais le récit des circonstances, controuvées ou dénaturées, qui accompagnoient ce fait, le rendoit assez vraisemblable. L'impératrice y crut donc. Cet abandon terminoit en quelque sorte la querelle, puisqu'il donnoit lieu de présumer que celui qui se résignoit à le faire se dépouilloit volontairement de l'autorité souveraine, et, rentrant dans la foule, renonçoit à ses prétentions. En supposant le fait réel, on s'étoit trop pressé, et l'on auroit tort de traiter avec un souverain qui ne l'étoit plus. Anne, sentant la justesse de ce raisonnement, n'eut point de peine à se rendre ; mais, se souvenant qu'elle avoit été souvent trompée par Apocauque, elle auroit voulu consulter ceux en qui elle plaçoit sa confiance. Tous étoient ou détenus dans les prisons, ou gardés à vue chez eux par ordre du grand-duc ; et, soit par foiblesse, soit par suite de l'état de nullité dans lequel on tenoit cette princesse, elle n'avoit point empêché ces actes arbitraires. Privée, par sa faute, de conseils et d'amis, elle consentit à tout ce qu'on lui proposoit, et continua de laisser au grand-duc la direction générale des affaires [a]. Ainsi l'on publia de nouveau la

[a] Il est nécessaire de rappeler que nous suivons le récit de Cantacuzène, en ayant soin de noter les circonstances sur lesquelles il n'est point d'accord avec Nicéphore Grégoras, beaucoup moins mesuré dans ses expressions, et moins sage dans ses jugemens, parce qu'il est souvent partial. Ainsi nous devons faire remarquer que ces deux historiens

guerre, Apocauque reprit le gouvernement général, et vit encore une fois dans ses mains le sort de l'empire.

Son arrogance, sa brusquerie et son despotisme lui avoient fait un grand nombre d'ennemis. Il le sentoit, et forma le projet de changer de manières, et de se conduire avec plus de modération, craignant qu'à force de se rendre odieux, il n'inspirât le désir de vivre sous Cantacuzène plutôt que sous lui. Afin de faire croire qu'il vouloit sincèrement la paix, il proposa d'envoyer une ambassade à ce prince; ce qui fut accepté avec empressement. Le but de cette ambassade étoit d'inviter Cantacuzène à se dépouiller de la souveraine puissance, *ainsi qu'il y avoit consenti.* Elle étoit composée de deux sortes de députés; George Pépagomène et Synadène l'étoient par l'impératrice et son conseil; l'évêque de Philippopolis, et Cabasilas, trésorier de l'église, devoient parler au nom du patriarche et du clergé. Apocauque avoit présidé à la rédaction des dépêches dont les premiers étoient chargés, et le patriarche à celle que l'on confioit aux seconds. Le grand-duc disoit dans les siennes, en s'adressant à Cantacuzène, que, puisqu'il *reconnoissoit l'extravagance et l'impiété de ses entreprises, ainsi que la multitude et l'énormité des maux* qu'il avoit accumulés sur l'état, et que, condamnant sa conduite, il demandoit à quitter les marques de la dignité impériale, on approuvoit cette résolution, comme très-juste en elle-même et très-utile pour lui; que, pour prouver le désir qu'on avoit de faire la paix, on lui

donnent à l'impératrice Anne de Savoie chacun un motif différent de la conduite de cette princesse avec Apocauque. Suivant Cantacuzène, elle agit par foiblesse et par crainte; et Nicéphore l'accuse d'avoir eu pour le grand-duc un coupable penchant. Du reste, ces deux historiens sont d'accord sur les faits. L'opinion de Grégoras nous paroît hasardée, tandis que celle de son rival (comme historien) est confirmée par toute la vie de l'impératrice, qui, dans la circonstance présente, pouvoit attendre l'arrivée du grand-duc avant de se déterminer à faire la paix, si elle avoit eu de l'inclination pour cet intrigant.

envoyoit des députés, afin de l'assurer qu'il n'éprouveroit aucun mauvais traitement ni les châtimens qu'il avoit mérités, et de lui remettre une lettre qui devoit lui servir de sauf-conduit. On déterminoit ensuite les sommes qu'il recevroit pour l'entretien de sa famille. Ces dépêches étoient signées de l'impératrice et des principaux officiers de l'empire. Le patriarche, dans les siennes, prenoit le ton d'un prédicateur qui tend les bras au pécheur pénitent. Supposant que Cantacuzène se reconnoissoit comme auteur de la guerre civile; qu'il avouoit avoir violé les sermens les plus sacrés, outragé l'amitié dont l'empereur Andronic l'avoit honoré, formé les entreprises les plus injustes pour la ruine de l'état; mais que, repentant de ses crimes, et ne pouvant plus résister aux remords qu'ils lui causoient, il offroit, pour mettre fin à sa conduite *infâme*, de quitter le costume impérial, lui, patriarche, lui annonçoit avec joie que l'Eglise le recevroit avec charité, et qu'il l'attendoit avec impatience. Un langage aussi offensant ne pouvoit guère amener de réconciliation. Il y avoit une contradiction remarquable entre le choix des ambassadeurs et les missives dont ils étoient chargés. D'après ce choix et le rang des députés, on pouvoit croire qu'ils alloient trouver un personnage éminent en dignité, et le contenu des lettres devoit faire croire qu'elles étoient adressées, sinon au dernier des hommes, du moins à un factieux ordinaire.

L'ambassade, arrivée à Pamphyle, envoie prévenir Cantacuzène de son arrivée, et demande audience, en l'avertissant qu'en lui parlant elle ne peut lui donner le titre d'empereur, et que, s'il persiste à vouloir le prendre, elle sera dans l'obligation de retourner à Constantinople. L'importance de l'étiquette étoit si grande, qu'y renoncer dans l'exercice d'une fonction équivaloit presque à la démission de l'emploi ou de la dignité d'où cette fonction émanoit. Cantacuzène, au-dessus de ce pré-

jugé, supposant d'ailleurs dans la démarche qu'on faisoit un désir sincère de la paix, et croyant que les députés y vouloient travailler avec zèle, passa, par amour pour le bien général, par-dessus les formalités, et répondit qu'il consentoit au sacrifice qu'on le prioit de faire. Il reçut les ambassadeurs avec beaucoup d'affabilité, lut leurs dépêches, leur fit voir l'inconvenance des termes dans lesquels elles étoient rédigées, et les envoya prendre du repos. Il convoqua pour le lendemain une grande assemblée, devant laquelle il fit venir les députés, et soumit en leur présence, à l'examen le plus sévère, la conduite qu'il avoit tenue. Passant une revue exacte de toutes ses actions depuis la mort du jeune Andronic, il prouva qu'il n'avoit rien fait que de juste et d'avantageux, soit pour les enfans de ce prince, soit dans l'intérêt de l'état. Il permit aux ambassadeurs, et les pria même d'énoncer tous les griefs qu'ils croiroient avoir contre lui, toutes les accusations dont il étoit l'objet, tous les reproches qu'on supposoit mérités de sa part, s'engageant à répondre à tout avec franchise, à se justifier, à donner enfin toutes les explications nécessaires pour mettre dans le plus grand jour son innocence et la droiture de ses intentions. Ces discussions durèrent six jours, et parurent faire convenir qu'Apocauque et ses complices étoient seuls cause de la guerre. Elles furent suivies de l'audience de congé, dans laquelle l'empereur tint un discours énergique et fier. Il rétablit les faits dénaturés par Apocauque relativement à l'abandon de son costume, interpellant Synadène, qui faisoit partie de l'ambassade, et qui étoit venu le trouver à Didymotique de la part du grand-duc. Il le somma de dire si l'expédient demandé pour cacher les marques de la dignité impériale n'avoit pas consisté, non à s'en dépouiller comme l'avoit raconté l'imposteur, mais à les couvrir d'une armure; et demanda si c'étoit là renoncer à l'empire et vouloir rentrer

dans la vie privée. Après avoir fait voir la conduite fausse et tortueuse d'Apocauque, qui *renonceroit plutôt à respirer l'air* qu'à mentir, il passa au patriarche, et, traçant les devoirs que lui imposoient ses fonctions, il démontroit qu'il n'en avoit rempli aucun. Dans ce long discours, qu'il prononça réellement ou qu'il a fait depuis pour l'insérer dans son histoire, Cantacuzène mêle, suivant le goût du temps, des dissertations théologiques, étrangères à la question, avec les raisonnemens qui s'y rapportoient.

Pendant le séjour de ces ambassadeurs à Didymotique, il arriva des députés envoyés par la ville de Phères. Ils venoient de la part des habitans de cette ville faire leurs soumissions à l'empereur, et lui demander pardon de leur révolte et du crime qu'ils avoient commis en égorgeant son envoyé. Ils firent une description pathétique de l'horrible situation à laquelle les réduisoient les Serviens par leurs brigandages. Ils demandoient ou l'intervention de Cantacuzène pour déterminer le crâle à retirer ses troupes, ou des secours contre ce prince. Ils prièrent l'empereur d'envoyer un commandant à Phère. Cette scène se passa devant les ambassadeurs de Constantinople, et Cantacuzène en profita pour leur faire envisager tous les maux causés par la guerre civile. Il voyoit d'ailleurs avec plaisir qu'ils étoient témoins de la reddition d'une des villes les plus fortes de l'empire. Il parla devant eux de l'incapacité de ceux qui gouvernoient l'état, et de la servitude dans laquelle ils tenoient l'impératrice. Les ambassadeurs ayant répondu que cette princesse étoit maîtresse de ses actions et ne leur laissoit que l'obéissance en partage, il leur dit qu'il n'avançoit rien légèrement et sans avoir des renseignemens certains; que, du reste, l'épreuve en étoit facile; qu'il alloit les faire accompagner par Chrysoberge, chargé d'une mission secrète pour l'impératrice, avec défense d'en rien communiquer aux ministres. S'il obtient cette

audience particulière, ce sera une preuve qu'elle est libre; si l'on veut que l'envoyé ne lui parle qu'en présence du conseil, il en faudra conclure qu'elle n'est pas maîtresse de ses actions. Il congédia les ambassadeurs et leur accorda quinze jours pour lui rendre réponse. Chrysoberge partit avec eux, malgré tant d'exemples effrayans qui devoient l'empêcher de se charger d'une mission pour Cantacuzène. Ce prince nomma l'un de ses officiers pour aller prendre possession en son nom de la ville de Phères, et pour la gouverner. Il écrivit ensuite au crâle pour le prier de rappeler ses troupes. Soit qu'Etienne vît que les affaires de l'empereur se rétablissoient, soit qu'il eût des remords de sa conduite, il avoit donné les ordres nécessaires pour la retraite des Serviens, et prévenu les désirs de l'empereur. Les personnes que ce dernier envoyoit à ce prince furent prises et dépouillées par Momitzile.

De retour à Constantinople, les ambassadeurs rendirent compte de leur mission. Les ministres en furent très-mécontens. Ils interrogèrent Chrysoberge, qui leur répondit qu'il ne devoit conférer qu'avec l'impératrice. Ils le menacèrent pour le faire parler, et des menaces passèrent aux effets. On le fit cruellement frapper de verges en place publique. Bien loin de trahir son secret, il dit qu'il s'étoit attendu à tous les mauvais traitemens; qu'il n'ignoroit point le sort qu'avoit éprouvé Brulas, mais qu'il s'étoit dévoué pour le service de son maître. Las de le maltraiter sans en rien tirer, les ministres firent cesser son supplice et le renvoyèrent de la ville. Cantacuzène, voyant qu'il n'y avoit plus aucun espoir de faire la paix, s'avança vers la ville de Garelle. A son approche, Contostéphane, qui en étoit gouverneur, la lui remit. On lui livra Catabolène, officier de l'impératrice. Au lieu d'user de l'injuste droit de représailles pour venger Chrysoberge, l'empereur renvoya cet officier à la princesse en défendant qu'on lui fît la moindre

injure. Il le chargea de nouvelles propositions de paix, qui furent rejetées comme les précédentes.

De Garelle, l'empereur se dirigea vers une forteresse importante nommée *la grande Carie*. Il la prit par composition. Pendant qu'il y séjournoit, Vatace, protocygène, vint se rendre à lui avec un bon nombre de troupes, et lui livra Polybote, ville de Thrace, ainsi que le fort de Tévistasis. Ce Vatace déclara franchement qu'ayant cru toutes les calomnies répandues par Apocauque, il avoit pris les armes contre Cantacuzène, mais que, du moment où il reconnut qu'il étoit dans l'erreur, il forma la ferme résolution d'abandonner le parti du grand-duc, quoiqu'il eût intérêt d'y rester, puisque son fils devoit épouser la fille du patriarche, et sa fille le fils d'Apocauque. Pour le dédommager, l'empereur le fit grand-stratopédarque, et distribua des pensions aux membres de sa famille. Continuant le cours de ses expéditions, il parcourut la Chersonèse, dont toutes les places se rendirent, à l'exception de Gallipoli et d'Examille. Pendant son séjour dans ce pays, un sultan d'Asie, nommé Soliman, y vint débarquer avec ses troupes, et lui fit présent d'armes, de chevaux et d'hommes. Avec ce secours, il réduisit un grand nombre de forts et de bourgs à son obéissance. Etant à Myriafyte, il envoya sommer les habitans de Cora de se rendre. Ils répondirent par des injures et des imprécations, et déclarèrent qu'ils se défendroient jusqu'à la dernière extrémité. Pendant qu'ils se livroient à leur fureur, il survint un tremblement de terre, dont les secousses furent assez violentes pour renverser les deux tiers des maisons. Croyant voir une punition du ciel dans cet événement, ils vinrent se jeter aux pieds de l'empereur, qui leur pardonna, et les garantit du pillage auquel se préparoient déjà les Turcs, et même fit rétablir à ses dépens les édifices détruits. Mais à peine ces travaux furent-ils achevés, que les habitans

chassèrent les gens de Cantacuzène, et se réunirent sous la puissance de ses ennemis. Cette ingratitude fut punie par les troupes de l'empereur, qui les tourmentèrent et leur firent beaucoup de mal pendant la durée de la guerre.

L'impératrice Anne et le patriarche, inquiets des progrès que faisoit l'empereur, et s'imaginant qu'Apocauque seul étoit en état de les arrêter, lui donnèrent le commandement général de toutes les troupes de l'empire, avec des pouvoirs absolus et une autorité illimitée. Il partit aussitôt pour Héraclée avec toutes les troupes disponibles. Il établit dans cette ville son quartier-général, et s'occupa des moyens de venir à bout de Cantacuzène. Pensant que l'assassinat étoit le plus facile et le plus prompt, il chercha quelqu'un qui voulût s'en charger, espérant être plus heureux dans cette nouvelle tentative qu'il ne l'avoit été dans la précédente. Il crut pouvoir s'adresser à un homme qu'il avoit fait mettre en prison comme partisan de l'empereur. Il s'appeloit Longin. Il lui fit les offres les plus brillantes, s'il vouloit se charger d'une lettre pour ce prince, et profiter de l'occasion que lui donnoit son caractère d'envoyé pour se défaire de Cantacuzène. Longin accepta. Dans la lettre dont il le chargea, le grand-duc proposoit à l'empereur de retirer ses troupes du pays, s'engageant, s'il y consentoit, à remmener les siennes. Il finissoit par une menace, et lui disoit qu'il savoit bien à qui il avoit affaire, et qu'il *devoit le connoître.* Cantacuzène répondit par une suite d'ironies sanglantes. « Votre fierté m'é-
« tonne (lui disoit-il), elle ne convient point à votre
« âge. Dans votre jeunesse vous étiez peureux comme
« un lièvre; par quel prodige êtes-vous devenu sur la
« fin de vos jours plus fougueux qu'un sanglier? Cette
« métamorphose n'est pas la seule. Jadis ami du men-
« songe, vous ne disiez pas un mot de vrai : maintenant
« je n'ai qu'à me louer de la franchise avec laquelle vous

« vous exprimez en disant, que *je vous connois bien.*
« Oui, je vous connois en effet; c'est vous que j'ai tiré
« de la fange pour vous élever bien au-dessus de votre
« mérite; c'est vous que j'ai préservé d'un supplice
« infamant auquel vous étiez condamné pour vos
« bassesses; c'est vous que j'ai garanti de la juste fureur
« du prince, qui vous apprécioit à votre juste valeur;
« c'est vous que j'ai comblé de bienfaits, et qui ne les
« avez reconnus que par la plus noire ingratitude; c'est
« vous qui manquâtes tant de fois à vos sermens, et qui,
« trompant vos amis par des promesses perfides, les
« tenez étroitement renfermés pour vous dispenser de
« tenir votre parole. Je vous connois donc bien, comme
« vous dites; mais vous me connoissez fort mal, vous,
« en me conseillant de me retirer dans ma maison. Je
« suivrai ce conseil dans un autre sens que celui que
« vous lui donnez. Un empereur n'a point d'autre maison
« que l'empire, et je ne goûterai de repos qu'après en
« avoir pris possession. J'éprouve un déplaisir extrême de
« vous avoir donné la peine de venir à Héraclée dans
« la caducité de l'âge. J'irai vous trouver dans quatre jours
« pour vous soulager, et, si l'envie de vous battre vous
« prenoit, je vous en offrirois l'occasion avec joie. » Cantacuzène écrivoit cette lettre de Cariopole, ville qui venoit de se rendre à lui, et dans laquelle Longin étoit venu le trouver. On ne sait s'il essaya de remplir la commission secrète dont il étoit chargé, ou s'il en fit la confidence à l'empereur; mais Cantacuzène se contente d'en rendre compte sans parler de la manière dont se conduisit l'envoyé d'Apocauque. Il ne se servit point de ce Longin pour porter sa réponse au grand-duc, mais du gouverneur de la ville d'Apros, qui venoit de se soumettre.

Suivant la promesse qu'il en avoit faite, ce prince s'approcha d'Héraclée. Il se tint assez long-temps en présence d'Apocauque: las de l'attendre, et voyant que personne ne sortoit de la ville, il partit; et, marchant sans

être poursuivi, il passa la nuit sur les bords du fleuve Almire, croyant qu'en prenant la route de Constantinople, le grand-duc sortiroit d'Héraclée pour garantir la capitale. Mais il demeura renfermé dans cette ville. L'empereur campa ses troupes à Daphnidion, poste qu'il occupa avec une poignée de Grecs. Les Turcs coururent aux environs de Constantinople, qu'ils ravagèrent. Les cantons voisins de la Propontide furent pillés. Les gens de la campagne, épouvantés, se sauvoient sur des barques, que l'excès du poids faisoit enfoncer. On incendia des villages. On croyoit qu'Apocauque, qui s'étoit vanté de préserver la capitale, alloit arriver; mais il ne parut point. Ne se croyant même pas en sûreté dans Héraclée, il s'embarqua, et revint par mer à Constantinople. Cantacuzène vouloit faire voir à cette capitale, ainsi qu'à ceux qui gouvernoient l'état, jusqu'à quel point étoit fondée l'idée qu'on avoit des talens et de la bravoure du grand-duc. En augmentant le nombre des mécontens, il croyoit forcer à demander sérieusement la paix; et renonçant enfin à son système, qui n'inspiroit aucune crainte, il fit la guerre comme on la lui faisoit.

Après avoir ravagé pendant huit jours les environs de Constantinople, il revint dans la Thrace, dont la plupart des villes, se voyant abandonnées d'Apocauque, reconnurent son obéissance. Il rassembla les commandans que l'impératrice y avoit placés, les traita tous avec affabilité, leur permit d'emmener leurs équipages, donna des chevaux à ceux qui n'en avoient pas, et les chargea de solliciter la paix de sa part à leur arrivée dans la capitale. On pouvoit remarquer entre sa conduite et celle du grand-duc un contraste frappant. Tous les impériaux qui tomboient au pouvoir de Cantacuzène étoient traités avec douceur : on ne leur faisoit aucune injure; ils n'éprouvoient aucune privation : on parloit devant eux avec respect de l'impératrice et du jeune empereur, et de leurs ministres avec décence : on rendoit

à la plupart la liberté. Mais il n'en étoit pas ainsi dans le parti opposé. Le grand-duc faisoit dépouiller les prisonniers ; il outrageoit leur maître en l'accablant d'injures devant eux, les forçoit d'en faire autant, et, quand ils s'y refusoient, les jetoit en prison après les avoir maltraités. Cette différence dans les deux rivaux provenoit de celle de leurs caractères, et peut-être du calcul. L'un étoit humain et l'autre barbare. Celui-ci pouvoit croire qu'il valoit mieux inspirer de la terreur, être sans pitié, pour parvenir à son but, que de se montrer compatissant; et, dans cette idée, il s'abandonnoit à sa férocité naturelle. Celui-là, pensant que la douceur étoit un meilleur moyen, suivoit son penchant, en y ajoutant peut-être un peu de calcul. Il est possible que tous deux se soient trompés. Si le talent d'Apocauque eut été en rapport avec sa cruauté, Cantacuzène étoit perdu sans ressource. Il l'étoit encore, si ce talent, qui manquoit à son rival, n'eût réparé les fautes que pouvoit lui faire commettre l'excès de sa bonté. Il n'étoit point rebelle, et ne savoit pas l'être.

Ayant réduit la plus grande partie des villes de la Thrace, Cantacuzène s'avanca vers Andrinople et Bizie, parcourant le littoral de la mer du Pont, inquiétant les places qui refusoient de se rendre, et prenant possession des autres. Voulant devenir maître d'Andrinople, il envoya des émissaires pour traiter avec les amis qu'il avoit dans cette ville, et dont le nombre augmentoit depuis qu'on pouvoit s'apercevoir que le succès de son entreprise acquéroit de jour en jour plus de probabilités. Ils l'invitèrent à s'approcher de l'une des portes qu'ils lui désignèrent, et promirent de la lui ouvrir. Il les remercia, loua leur zèle, et, leur recommandant de ne rien entreprendre qu'il ne fût au pied de leurs murailles, il leur indiqua le jour qu'il avoit choisi pour s'y rendre. Mais, dans leur impatience, ils prévinrent l'époque convenue, et manquèrent leur coup.

Ils avoient été long-temps tourmentés par un citoyen obscur nommé Brane, qui fut nommé gouverneur pour les avoir dénoncés au grand-duc. Revêtu de l'autorité, cet homme excita contre eux la populace, qui tua plusieurs des amis de Cantacuzène. Désirant de se venger, les autres, au lieu d'attendre l'ordre de l'empereur, se voyant les plus forts, parce que Brane, dans l'exercice de ses fonctions, avoit fait beaucoup de mécontens, se rassemblent pour attaquer le gouverneur. Appuyés par une partie du peuple surchargé d'impôts, ils remportent l'avantage, et font des prisonniers. Manuel, fils d'Apocauque, commandoit la garnison. Craignant d'être la victime de cette révolte, il se sauve au fort de Bucelle. Brane se rend, et demande bassement la vie. Maîtres de la ville, les principaux amis d'Apocauque ne le furent pas assez de la partie du peuple qui les avoit soutenus pour l'empêcher de se livrer au pillage. Elle parcourt les rues d'Andrinople, entre dans les maisons des plus riches habitans, en commençant par celle de Brane, et les dépouille. Presque tous s'abandonnent ensuite à la débauche; et, gorgés d'alimens et de liqueurs, tombent dans une complète ivresse. Ceux du parti contraire, qui les observoient sans leur opposer de résistance, profitent du moment, se réunissent à leur tour, attaquent ces hommes ensevelis dans le sommeil, en tuent un grand nombre, mettent les autres en prison, et rappellent Manuel Apocauque, ainsi que Brane, qui s'étoit caché. L'un reprit le gouvernement de la ville, et l'autre le commandement des troupes. Extrêmement contrarié de l'issue d'une entreprise qui paroissoit certaine, et qui n'avoit échoué que par la faute de ses amis et l'intempérance de leurs partisans, l'empereur fut obligé de renoncer à la possession d'une des villes les plus importantes de l'empire. Il reçut quelque consolation d'un personnage qui fit une démarche à laquelle il ne pouvoit s'attendre.

C'étoit Manuel Apocauque, le fils du grand-duc. Il lui fit dire que, ne doutant point d'abord de la sincérité de son père, il avoit cru l'empereur coupable des crimes dont il l'accusoit, sans oublier cependant que sa famille lui devoit sa fortune; qu'étant dans cette erreur, il s'étoit rangé parmi ses ennemis; qu'ayant reconnu depuis combien on le calomnioit, il étoit resté dans le parti du grand-duc, espérant toujours que la paix seroit conclue, et mettroit fin aux calamités publiques: mais, voyant enfin l'opiniâtreté avec laquelle le grand-duc persistoit à vouloir la guerre, il avoit pris la ferme résolution de passer sous les drapeaux de Cantacuzène. Cette déclaration pouvoit n'être qu'un piége; mais l'empereur, trop loyal pour concevoir des soupçons, répondit à Manuel en le louant de son projet; et, lui donnant les moyens de l'exécuter avec impunité, peu de jours après, il le vit arriver près de lui.

Voulant se dédommager par la prise de Bizie, l'empereur s'avança vers cette ville, et fit sommer les habitans de se rendre, en leur représentant combien étoit vaine l'espérance qu'ils avoient dans un secours qui ne leur arriveroit point. Ils lui répondirent avec modération, mais sans rien promettre: croyant qu'ils n'étoient pas éloignés de le reconnoître, il ne voulut point que ses troupes fissent du dégât dans les environs, pensant que cette conduite les détermineroit à se rendre. Il rentra dans Apros. Pendant qu'il étoit dans cette ville, un particulier nommé Amzas vint lui dire qu'il étoit parti de Constantinople avec Scarane; que, dans la route, ce dernier lui avoit confié, dans l'espoir de le rendre son complice, le projet d'assassiner Cantacuzène; projet formé par Apocauque, qui, dans ce but, avoit corrompu Scarane. Ce dernier fut arrêté sur-le-champ. La garde de l'empereur, voulant l'égorger dans le premier moment, le prince l'en empêcha, jurant que celui qui tueroit cet homme seroit puni comme son

complice. Il interrogea lui-même l'assassin, qui fit l'aveu de son crime, et dit qu'Apocauque l'avoit suborné par des présens et de magnifiques promesses. Scarane étoit robuste et paroissoit intrépide. L'empereur commanda de le mettre en prison, témoignant l'envie de l'interroger encore pendant la nuit; mais il le fit mettre en liberté, favorisant lui-même son évasion, afin qu'il échappât à la fureur de ses soldats. Il récompensa largement Amzas.

Voyant que la ville de Bizie ne répondoit point à son attente, il l'envoya sommer une seconde fois, prévenant les habitans que, s'ils ne se rendoient point, leurs terres seroient exposées au pillage, dont il avoit bien voulu les préserver jusqu'alors. Ils tinrent une assemblée générale dans laquelle ils délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent de se soumettre, soit parce qu'ils reconnoissoient la justice de la cause de l'empereur, soit parce qu'ils redoutoient la puissance de ses armes. Permettant à leur gouverneur, George Paléologue, de se retirer avec son bagage à Constantinople ainsi qu'à leur évêque, qui craignoit la colère du patriarche, ils envoyèrent à l'empereur une ambassade composée de six députés : deux de la noblesse, deux du clergé, et deux de la bourgeoisie. Ils lui portoient les clefs de la ville. Ils lui dirent que, trompés par leurs commandans, ils avoient cru aux calomnies dont il étoit l'objet; mais que, revenus de leur erreur, et gémissant des maux de la guerre, ils venoient au nom de leur ville se soumettre à son obéissance. Cantacuzène les loua de leur conduite, leur fit des présens, et partit avec eux pour se rendre à Bizie. Le peuple et les grands sortirent en foule pour le recevoir et le ramener en triomphe dans leurs murs. Arrivé près de la porte, Cantacuzène s'arrêta, ne voulant point faire un pas qu'on ne lui eût promis de se conformer à l'ordre qu'il donnoit, de faire précéder son nom et celui de

l'impératrice Irène des noms de l'impératrice Anne, et de Jean Paléologue, dans la proclamation qu'on alloit faire lorsqu'il seroit entré, exigeant que cet ordre fût suivi dans les prières publiques. Dès qu'il eut pris possession de Bizie, il en donna le gouvernement à Manuel Asan, son beau-frère et gendre du protostrator, qui avoit des parens dans cette ville. Manuel étoit connu des habitans. Synadène, son beau-père, étoit dans le même temps cruellement puni de son inconstance. Récompensé d'abord par Apocauque, qui le fit protovestiaire pour avoir abandonné Cantacuzène à Gynaïcocastre, il lui déplut bientôt, fut, par ses ordres, gardé à vue dans sa propre maison, et mourut de chagrin, de honte, et de remords. L'empereur remplaça l'évêque de Bizie par le patriarche de Jérusalem, qui s'étoit retiré près de lui pour éviter les persécutions du grand-duc. Après avoir pris plusieurs dispositions relatives à l'administration de la ville et du territoire, il prit la route de Cariopolis, et réduisit, soit par la force, soit par des négociations, les places qui ne s'étoient pas encore rendues.

N'osant se mesurer avec Cantacuzène, qu'il ne vouloit combattre qu'avec le poignard d'un assassin, Apocauque, qui voyoit que la plupart des villes se soumettoient à son ennemi, que les autres restoient dans une irrésolution dont il étoit facile de prévoir le résultat, crut devoir jouer un nouveau rôle, afin qu'on ne lui reprochât point son oisiveté. D'après son ordre, on publia sur toutes les places publiques de Constantinople qu'il alloit rendre lui-même la justice, et terminer tous les procès qui troubloient la paix des familles. Etablissant son tribunal dans le monastère du Sauveur, il passa les jours à juger les différends et les contestations que les particuliers avoient entre eux. Cantacuzène le compare ironiquement à Rhadamante, sans donner aucun détail sur les sentences de ce nouveau magistrat. Il se contente

de faire remarquer le ridicule dont se couvroit par cette conduite un général qui, au lieu de prendre des mesures pour éloigner l'ennemi marchant vers la capitale, choisissoit pour se faire juge le moment où l'empire couroit les plus grands dangers, et quittoit le commandement des troupes. Depuis long-temps il éludoit la promesse qu'il avoit faite à Gabalas de lui donner sa fille en mariage; et celui-ci, voyant toujours de nouveaux délais énoncés par Apocauque, résolut de s'en plaindre, et de le faire expliquer. Il le somma donc un jour de tenir sa parole. Ayant épuisé tous les prétextes, le grand-duc lui fit les plus belles protestations, et lui dit qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'en faire son gendre; mais que sa femme et sa fille avoient la plus grande aversion pour ce mariage, à cause de l'excès de son embonpoint: il lui conseilla de tâcher de le réduire dans des bornes convenables. Dans le serment fait précédemment, et par lequel Apocauque s'engageoit à passer par-dessus l'épilepsie et la folie, il avoit oublié l'excès de santé. Gabalas se douta d'abord que cette singulière défaite n'étoit qu'une raillerie, et qu'on se moquoit de lui; mais la passion qu'il avoit pour la fille du grand-duc l'aveugloit au point de le déterminer à faire tout ce qui dépendroit de lui pour cesser de mériter le reproche qu'on lui faisoit. Il eut recours à un charlatan italien, qui lui promit de réduire sa taille à de justes proportions. Pour y parvenir il mit son malade, ou plutôt sa victime, à la diète, lui donna des vomitifs, le purgea, lui fit prendre des bains, le tint dans l'inaction, et finit par altérer son tempérament, sans diminuer sa corpulence. Gabalas perdit la santé, et conserva son embonpoint. Craignant qu'il ne s'aperçût enfin de sa fausseté, le grand-duc résolut de se défaire de cet homme, qui ne pouvoit plus être d'aucune utilité pour lui. Il mit dans son secret quelques amis, qu'il envoyoit tous les jours et plusieurs fois dans la journée avertir le grand-logothète de se tenir

sur ses gardes, parce que l'impératrice étoit furieuse contre lui. Après avoir exigé qu'il s'engageât par serment à ne jamais révéler un secret de cette importance, ces amis officieux lui promirent de tâcher de connoître la cause du courroux de la princesse, et revinrent accroître ses alarmes en lui disant que ce courroux étoit d'autant plus à craindre que l'impératrice évitoit avec soin d'en laisser pénétrer la cause. Ce manége fit ce que n'avoit pu faire le charlatan. Rongé d'inquiétude et de chagrin, Gabalas maigrit au point de devenir étique. Apocauque joua la surprise quand il le vit dans cet état, et lui fit, avec un air d'intérêt, des questions auxquelles le logothète répondit par la confidence de ses peines et la prière de l'aider de sa puissance et de son crédit. Le traître, qui en savoit plus que lui, répondit qu'en effet il avoit entendu parler des mauvaises dispositions de l'impératrice à son égard, mais qu'il ne croyoit pas que ce fût aussi sérieux : qu'il lui conseilloit de mettre ses biens en sûreté, parce qu'ils vivoient dans un temps où l'on étoit aussitôt abattu qu'attaqué par la calomnie ; que lui-même avoit pris toutes ses précautions pour déposer ses richesses dans les forts d'Epibate et de Mangane, afin de les conserver. Gabalas n'avoit rien de mieux à faire qu'à suivre son exemple, et devoit songer à sauver les objets les plus précieux en les confiant à ses amis. Ces insinuations perfides produisirent tout leur effet. Le grand-logothète, ne soupçonnant aucun piége, fit porter ses meubles et son argent dans différentes maisons. Aussitôt Apocauque envoya prévenir l'impératrice de ce qui se passoit. Cet avis fut accompagné de réticences, de conjectures sur les motifs de la conduite de Gabalas en détournant son bien. Sans doute il vouloit se retirer vers Cantacuzène ; peut-être même exciter une révolte en faveur de ce rebelle. La princesse, préparée par des bruits avant-coureurs répandus autour d'elle, ne douta point des projets de

Gabalas, et chercha les moyens d'en empêcher l'exécution. Le grand-logothète, ayant mis son bien à couvert, recevoit tous les matins de nouveaux avertissemens. Apocauque sortit alors de la capitale pour aller dans une petite ville de Pont, nommée Iéro, où l'appeloient, disoit-il en partant, des affaires de famille. Il avoit pour véritable motif de ce voyage l'intention d'éviter tout soupçon de la part de Galabas, et principalement de le mettre dans l'impossibilité d'avoir recours à sa protection quand le moment fatal arriveroit. Avant de se mettre en route, il avoit pris toutes les mesures et donné tous les ordres nécessaires pour le dénouement de cette intrigue. Les prétendus amis de Gabalas allèrent le trouver tout en larmes pour lui dire que l'impératrice venoit de signer l'ordre de l'arrêter. Des inconnus subornés se présentèrent dans les maisons voisines et dans la sienne, et demandèrent à lui parler. Jugeant sa perte inévitable, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie; et, craignant que la sainteté du lieu ne fût pas respectée, il prit un habit de moine. Apocauque, qu'on tenoit au courant, revint dans la capitale, alla visiter le grand-logothète, et, le voyant dans ce costume, lui exprima la plus vive douleur, déplorant la triste condition de sa fille, qui alloit être ainsi réduite à un triste veuvage. Il joua si bien son rôle, et son affliction parut si profonde à Gabalas, que celui-ci crut devoir relever son courage, et lui représenter l'instabilité des choses de ce monde, dont personne n'étoit à l'abri. Apocauque se consola sans le secours du temps ni de la philosophie. Le grand-logothète reçut bientôt après l'ordre de se retirer dans le monastère de la Sainte-Vierge, et fut ensuite mis en prison, sous prétexte qu'il avoit le projet de s'évader. C'est ainsi que le grand-duc récompensoit ses amis et leur tenoit les promesses qu'il leur avoit faites. On doit convenir que cette longue et cruelle mystification ne s'accorde point avec l'idée qu'on devoit se

faire de la pénétration de Gabalas, d'après les éloges que lui donne l'historien Cantacuzène.

Pendant que le vaste empire grec étoit déchiré par la guerre civile, celui de Trébisonde, dont nous avons vu l'origine [a], éprouvoit des révolutions, tout circonscrit qu'il étoit. Basile Comnène, fils d'Alexis, héritoit de ce trône, que la mort de son père laissoit vacant; mais il lui fut disputé, et ne le dut qu'à sa valeur. Les papes faisoient de vains efforts auprès des princes de la famille de Comnène pour les ramener à la communion de l'église de Rome. Ils opposèrent une résistance ouverte et franche. Sans consentir, comme les empereurs de Constantinople, à des discussions inutiles quand elles ne sont pas dangereuses, Jean Comnène se distingua particulièrement en luttant à la fois contre le souverain pontife et contre Michel Paléologue, lorsque celui-ci voulut la réunion des deux églises. Ce fut même cette résistance qui valut à Jean le titre d'empereur. Les Grecs qui, en général, étoient opposés à ce projet, virent avec une surprise approbative un prince foible, presque sans états, sans armées, sans finances, rester fidèle à leur cause, qu'ils regardoient comme juste, et repousser également les insinuations d'un pape et les menaces du chef d'un grand empire. Prétendant que dans cette cause, sacrée à leurs yeux, Comnène méri-

[a] *Voy.* liv. 96 de cette histoire. Comnène rendit en 1204 le *duché* de Trébisonde indépendant; mais ce ne fut que *Jean Comnène* « qui « souffrit que les Grecs l'appelassent « *empereur de Trébisonde*, comme « s'ils eussent voulu faire connoître « que c'étoit Comnène qui étoit leur « véritable empereur, puisque Mi- « chel Paléologue, qui faisoit sa rési- « dence à Constantinople, avoit « quitté le rite grec pour celui de « Rome. » *Voy.* Tournefort, t. 3, p. 78. Les empereurs grecs disposèrent de cette principauté jusqu'en 1204, qu'Alexis Comnène, profitant de l'invasion des Latins et de la prise de Constantinople par Baudouin, comte de Flandre, en prit possession avec le titre de duc. Quelques historiens l'appellent seigneur de Trébisonde. Le nom de cette ville, que les Turcs appellent *Trapazona*, lui vient de sa forme, qui est celle d'un *trapèze*. Ce petit empire ne fut détruit que huit années après celui de Constantinople.

toit bien mieux le titre d'empereur que Paléologue, ils le lui donnèrent. Jean l'accepta, le transmit à ses successeurs; et, malgré le peu d'étendue de leurs domaines et l'impossibilité de défendre ce titre si l'on vouloit le leur contester, ils figuroient encore comme *empereurs* de Trébisonde à l'époque où nous sommes. Basile Comnène II, gendre d'Andronic le jeune, mourut sans enfans légitimes; mais il laissa deux bâtards qui furent, ainsi que leur mère, chassés ignominieusement de Trébisonde par Irène, veuve de Basile. Cette princesse envoya des députés à son père pour le prier de lui choisir un mari qui méritât et sa main et le trône qu'elle lui destinoit. Andronic n'étoit point à Constantinople lorsque ces ambassadeurs arrivèrent dans cette capitale; et ce prince mourut peu de temps après son retour, sans avoir pu remplir le désir de sa fille. Cantacuzène, chargé d'abord momentanément de la direction des affaires, et forcé de prendre les armes ensuite pour se défendre, auroit eu de bonnes excuses pour oublier la demande d'Irène; mais, comme cette princesse étoit fille de son ancien ami, il se fit un devoir de s'en occuper. Il connoissoit l'attachement des Trébisontins pour la famille des Comnènes, et savoient qu'un changement de dynastie pourroit occasionner les plus grands troubles dans ce petit empire. D'après ces considérations, il crut agir prudemment en envoyant à la princesse Michel Comnène, frère d'Alexis. Mais ce prince, ayant cinquante-six ans, déplut à la jeune douairière, ainsi qu'aux sénateurs, qui lui auroient préféré l'un des bâtards du dernier roi, parce qu'ils auroient, en qualité de conseil de régence, gouverné l'empire. Michel parut bientôt dans la rade, escorté de trois vaisseaux. Les sénateurs le fêtèrent et le conduisirent en triomphe au palais. Mais, pendant qu'il se livroit au sommeil, ils entrent avec des soldats dans son appartement, se saisissent de sa personne, après avoir

ou massacré ou envoyé en prison ceux qui l'avoient accompagné. Ils le remirent à un eunuque qui, soutenu par un détachement de troupes, fit embarquer Michel. On le conduisit dans une ville dont il avoit le commandement. Trois sénateurs s'emparèrent de l'autorité, et, l'exerçant despotiquement, se rendirent odieux. Le peuple crioit hautement, et le mécontentement général étoit partagé par la garde du palais. On députa secrètement auprès de l'impératrice Anne pour prier cette princesse d'envoyer à la place de Michel Comnène le fils de ce prince, qui n'avoit guère que vingt ans. Anne y consentit. Elle le fit partir avec des troupes italiennes. Dès que les sénateurs apprirent cette nouvelle, ils armèrent leurs partisans. Le peuple s'arme de son côté. Au moment où les deux partis alloient en venir aux mains, les Italiens enfoncent les portes de la ville, et y font entrer le nouvel empereur. Les sénateurs étoient les plus foibles. Outre les troupes étrangères que le prince amenoit avec lui, il avoit le peuple et la garde pour le défendre. Mais il ne jouit pas long-temps du trône, et le perdit par sa faute. Dans l'âge où les passions ont le plus de force, il en fut l'esclave, et mena la vie la plus licencieuse. Il épuisoit le trésor en le prodiguant aux comédiennes, ainsi qu'aux compagnons de ses débauches. Las de ses débordemens, et plus encore du ton dédaigneux avec lequel il écouta leurs représentations, les gardes qui l'avoient fait monter sur le trône, en le demandant à l'impératrice, l'en firent descendre, le renvoyèrent, et rappelèrent son père. Ils mirent à son retour des conditions qui leur donnoient des priviléges et l'impunité, parce qu'ils avoient la force en main. Le peuple ne changea que de tyrans : au lieu d'un il en eut plusieurs milliers, dont l'inévitable influence se faisoit sentir sur tous les points. Il courba la tête sous le joug militaire le plus insupportable de tous. Des plaintes se firent entendre de tous les côtés. La faction des séna-

teurs, qui n'étoit que comprimée, se joignit à la multitude. La scène changea. Les gardes du palais furent obligés de lutter à leur tour. Les deux partis se trouvèrent encore une fois en présence. Au lieu d'en venir aux mains, ce qui eût infailliblement amené la ruine de l'état, ils se contentèrent de discuter. Aucun parti ne voulant céder à l'autre l'autorité, ils convinrent de la laisser à Michel Comnène, qui devint ainsi un prince absolu. Le peuple s'en trouva mieux, parce qu'il fut également à l'abri de la puissance militaire et de celle du sénat. Quant à la princesse Irène, elle alla finir ses jours à Constantinople. On ignore si elle abandonna Trébisonde avant l'arrivée du jeune Comnène, et quel rôle elle joua dans ces révolutions. On sait seulement qu'elle ne fut l'objet d'aucun regret, et que la rumeur publique l'accusoit d'avoir hâté les jours de son mari.

An. 1345. Cantacuzène, pendant que ses troupes étoient en quartiers d'hiver, apprit que l'impératrice Anne avoit député secrètement vers Orchan pour le mettre dans ses intérêts et lui demander des secours. Orchan étoit, de tous les sultans turcs, celui qui avoit le plus de puissance, et ses troupes les mieux disciplinées. Il pouvoit faire pencher la balance en faveur de celui des deux partis pour lequel il se décideroit. Les provinces les plus voisines de l'empire grec étoient sous sa domination. Il commandoit dans la Paphlagonie maritime, et jusqu'en Phrygie. La politique et la prudence exigeoient donc de Cantacuzène qu'il employât tous les moyens possibles pour empêcher l'alliance de ce prince avec l'impératrice. Il lui envoya des ambassadeurs chargés d'obtenir au moins sa neutralité. Mais Orchan aimoit la guerre et ceux qui la faisoient avec talent. C'étoit un motif de préférence pour l'empereur. Il en avoit un autre encore. Il désiroit d'épouser la fille de ce prince, renommée pour sa beauté. Il congédia donc les envoyés de l'impératrice sans leur donner de réponse, accueillit

ceux de Cantacuzène, vers lequel il députa son eunuque Catzas pour conclure avec ce prince un traité d'alliance. La situation des états d'Orchan ajoutoit encore un prix à cette alliance, par la facilité qu'elle donnoit de faire arriver à peu de frais, en un instant, des troupes turques. Plusieurs fois elles traversèrent la mer (sans être demandées) pour agir hostilement contre les villes qui refusoient de se soumettre à l'empereur [a]. Avec le corps d'armée qu'Orchan mit à sa disposition Cantacuzène conquit toutes les villes situées sur le Pont, à l'exception de Sozopole. Il enleva de force une place assise sur les bords du lac de Dercée, ainsi que le fort d'Empyrite, près de Constantinople. Il retourna bientôt à Didymotique, afin d'y combiner un plan d'opérations pour cette campagne, qu'il vouloit pousser avec vigueur. Après avoir réuni dans cette ville tous les soldats grecs rangés sous ses drapeaux et les troupes turques, il marcha sur Constantinople. Il se campa vis-à-vis de la porte Gyrolimne, sans que personne osât sortir, quoique la garnison se fût portée de ce côté. Apocauque, pendant qu'on étoit en présence devant cette porte, parut à une autre avec un petit détachement, et rentra sur-le-champ à la vue des hérauts d'armes que l'empereur lui envoya. Cantacuzène alla passer la nuit au pont du Chameau. Le lendemain il demeura dans son camp, n'y conservant qu'un petit nombre de soldats. Les autres, tant grecs que Turcs, allèrent au pillage. Les premiers enlevèrent beaucoup de bétail, et les seconds firent un grand nombre de prisonniers. Cantacuzène étoit obligé de tenir cette conduite pour forcer la capitale à la paix.

[a] Ici Cantacuzène, dont nous suivons le récit, met dans son histoire un songe de son fils Manuel, qui, dans son rêve, voit changer à chaque fois qu'on s'en servoit l'empreinte du cachet de son père, et succéder au lion la panthère, à la panthère le chat, ensuite la cigogne et l'hyppocentaure. Il finit gravement la description de ce songe par dire *qu'on n'a pu savoir encore ce qu'il signifioit.*

Le faubourg de Galata, toutes les fois que Constantinople étoit menacée, couroit des risques, et les Génois qui l'habitoient faisoient cause commune avec cette capitale. Mais, dans cette guerre, ils n'avoient point encore pris parti. Ils ne vouloient le faire qu'avec connoissance de cause; et, jusqu'à ce moment, les bruits contradictoires sur les causes de la guerre les avoit tenus dans la plus grande incertitude. D'une part, ils entendoient dire que l'ambition armoit Cantacuzène, le portoit à conspirer contre l'impératrice et ses enfans, et que, si le patriarche et le grand-duc ne s'étoient opposés à ses projets criminels, c'en étoit fait de la famille impériale. De l'autre, ils n'ignoroient ni le dévouement de Cantacuzène au prince Andronic, ni la conduite généreuse qu'il avoit tenue en refusant de partager avec son ami l'autorité souveraine, ni la modération qu'il avoit toujours mise dans toutes ses actions. Ne pouvant ni refuser de croire des témoignages aussi dignes de foi que leur paroissoient être ceux de l'impératrice et du patriarche, ni se persuader ce qu'ils trouvoient incroyable, ils résolurent de s'en éclaircir, de dissiper tous leurs doutes, et de provoquer toutes les explications nécessaires. Ils crurent y parvenir en choisissant deux moines de l'ordre des frères mineurs, hommes prudens, *savans dans la science des Latins, et versés dans la philosophie d'Aristote* [a]. L'un étoit supérieur de l'ordre, du pays et parent de l'impératrice, avec laquelle il passa de Savoie à Constantinople. Il se nommoit Henri. Il fut choisi, parce qu'ayant beaucoup de crédit, soit par la considération dont il jouissoit personnellement, soit par l'honneur d'appartenir à la princesse, il devoit trouver dans ces circonstances plus d'assurance pour parler et répondre à

[a] Expressions de Cantacuzène. On croyoit alors propre à tout celui qui savoit la philosophie d'Aristote.

l'empereur, et plus de facilité pour découvrir la vérité. Ils se présentèrent au camp, et Cantacuzène les fit entrer sans délai et paroître devant lui. Henri dit à ce prince « qu'ayant appris qu'il étoit si près d'eux, ils « étoient venus pour conférer avec lui sur cette guerre « cruelle qui désoloit l'empire; que, ne pouvant en « découvrir la cause parce qu'ils en entendoient parler « diversement à différentes personnes, suivant l'amour « ou la haine qu'elles avoient pour les deux empereurs, « et ne voulant en croire aucune, parce qu'elles ne « parloient qu'en faveur de leur parti, ils le supplioient « de leur faire un récit fidèle de ce qui s'étoit passé. » L'empereur les loua de leur projet, et leur témoigna qu'une des plus grandes contrariétés qu'il eût éprouvées, étoit de n'avoir pas encore rencontré quelqu'un qui voulût se donner la peine d'examiner sérieusement le sujet de la querelle pour en connoître la cause et l'auteur. Il leur déclara qu'étant fort aise d'avoir des juges aussi éclairés, et surtout cherchant d'aussi bonne foi la vérité, il leur feroit le récit le plus fidèle et le plus circonstancié des événemens. Il reprit l'affaire dès son origine. Sa conduite à la mort d'Andronic, l'ingratitude d'Apocauque, celle du patriarche, les cruautés commises envers sa mère et ses parens, la spoliation de tous ses biens, les persécutions dirigées contre ses amis, les demandes réitérées de la paix et renouvelées à chaque occasion, malgré les refus les plus injurieux; les traitemens faits à ses ambassadeurs, rien ne fut oublié dans ces conférences, qui durèrent deux jours et deux nuits. Le seul reproche, qui ne paroissoit pas sans fondement, c'étoit ses alliances avec les étrangers; il y répondit en disant d'abord qu'il n'avoit fait que suivre l'exemple de ses ennemis, qui s'en étoient servis les premiers; ensuite qu'Apocauque l'y avoit forcé en livrant aux Serviens et aux Bulgares des villes qu'il faisoit rentrer

sous la domination grecque par les traités qu'il avoit conclus avec eux. Il prouva que, si ses ennemis n'avoient plus d'étrangers à leur solde, c'est que ceux-ci préféroient son parti au leur; qu'Orchan leur avoit refusé des troupes qu'il mettoit gratuitement à sa disposition; que Soliman, à qui le grand-duc avoit député Isaac Asan panhypersébaste pour lui demander des secours, n'en avoit point voulu donner; et que même Apocauque, croyant avoir plus de crédit, s'étoit transporté à la cour de ce prince, qui lui refusa même une audience. Cantacuzène démontra qu'il n'avoit pris les armes que par une indispensable nécessité.

Les deux moines le prièrent de leur permettre d'exposer dans toute leur force les raisons de ses adversaires, afin que la vérité sortît de cette discussion, brillante de tout son éclat. L'empereur y consentit avec joie. Henri prit hardiment la parole, et proposa ses doutes et ses objections. Cantacuzène y répondit avec franchise. Le moine lui déclara qu'il devenoit son ami et son admirateur, d'ennemi et d'accusateur qu'il étoit avant cette entrevue, lui avouant que tout ce qu'il avoit entendu dire contre lui avec tant de détails, de sermens et de protestations, sembloit à ses yeux digne de foi; qu'il étoit détrompé; qu'il publieroit partout l'étendue de sa prudence et la grandeur de son courage. Il finit par le supplier de lui dire franchement s'il s'opposoit à la paix.

« Je laisse, répondit Cantacuzène, à mes ennemis le « choix de la guerre ou de la paix; il dépend d'eux de « mettre fin aux maux de ma patrie, ou de consommer « sa ruine. Si l'on veut me reconnoître pour empereur « et pour collègue de Jean Paléologue, j'accorde à l'in- « stant une amnistie générale; je laisse à mes ennemis « les biens qu'ils m'ont enlevés; mes amis imiteront « mon exemple. Aucune recherche ne sera faite; ceux « que l'impératrice a placés conserveront leurs emplois;

« je ne vengerai point les injures que j'ai reçues; tout « sera oublié, même la mort de ma mère, l'emprisonnement de mon fils, qui, n'ayant que douze ans, ne « pouvoit faire aucun mal. Si ce que je propose ne paroît pas raisonnable, qu'on prenne des arbitres; que « l'impératrice, que le patriarche, que les plus considérables du clergé comme de l'empire soient du « nombre, et forment un conseil, au jugement duquel « jè déclare d'avance que je me soumettrai. Si je suis « trouvé coupable, je consens à être traîné au supplice, « et j'appelle sur ma tête la honte et l'infamie; je prononcerai moi-même ma condamnation. Mais si mon « innocence est reconnue, non par mes amis, dont le « témoignage seroit suspect, mais par l'impératrice et « le patriarche, la justice veut que mes calomniateurs « subissent le sort qui m'étoit réservé. Eh bien! je renonce à cette satisfaction que donnent les lois. Je veux « bien être condamné si je suis convaincu; et si l'on me « proclame innocent, je fais grâce à mes accusateurs, « et consens qu'ils n'aient d'autre châtiment que la « honte, inséparable de la calomnie. Je me contenterois « de gouverner avec le fils de l'empereur Andronic. Si « les ornemens de la souveraine puissance offusquent « mes ennemis et blessent leurs yeux, je les déposerai: « si mes troupes leur inspirent des craintes, je ne me « ferai suivre que de dix personnes. Je quitterai la « pourpre, j'entrerai dans Constantinople comme un « simple particulier. J'ai fait pour le bien de l'empire « de plus grands sacrifices que celui-là. L'éclat de ma « gloire tient-il donc à un changement de costume? Si « je suis condamné, que me serviroit de porter les ornemens impériaux? Si je suis justifié, quelle peine « éprouverai-je pour m'en être volontairement dépouillé, puisqu'alors ce seroit pour les reprendre avec « l'approbation de tous les gens de bien? Ai-je de la

« honte ou du chagrin en les quittant le soir pour goû-
« ter le repos de la nuit? Si mes ennemis portent la
« haine au point de tout souffrir plutôt que de me voir
« sur le trône, ce sont des hommes attaqués d'un mal
« incurable, et dont l'esprit est aliéné. Pour n'être pas
« au repos des autres, comme au bonheur de mon pays,
« un obstacle éternel, je consentirois à mourir; car il
« n'y a point de différence entre la mort et l'abdication
« de la puissance souveraine pour s'ensevelir dans
« l'obscurité. Mais, avant de me réduire à une condition
« privée, il faudroit que j'eusse fait proclamer haute-
« ment que c'est par une suite de mon amour pour la
« paix et par un acte libre de ma volonté que je me
« dévouerois à la retraite; autrement les Grecs, les
« Romains, les barbares pourroient supposer que,
« n'ayant pu soutenir le poids de la guerre, j'aurois
« renoncé à la couronne et préféré une vie honteuse à
« une mort honorable. Je passerois pour un usurpateur
« injuste, un parjure sacrilége, et répondrois à l'idée
« que mes calomniateurs ont voulu donner de moi.
« J'exigerois donc, avant de prendre ce parti, qu'il fût
« déclaré, par un décret au nom du sénat, du peuple
« et du clergé, que je fais à ma patrie le sacrifice de la
« couronne; j'exigerois encore qu'on remît en liberté
« tous ceux qui en sont privés pour ma cause, et,
« comme, par ma retraite, je me serois mis dans l'im-
« possibilité de leur donner des dédommagemens, qu'on
« leur rendît leurs biens; je demanderois enfin que,
« sous la foi publique, on s'engageât à ne pas tour-
« menter mes parens ni mes amis, à ne point punir
« les militaires qui ont combattu sous mes drapeaux,
« mais à les considérer comme je l'aurois fait si j'avois
« conservé le trône. Oui, je le répète, si l'on veut exé-
« cuter de bonne foi toutes ces conditions; si l'on m'en
« donne des garanties, je renonce à la couronne; je re-

« mets toutes les villes soumises à mon obéissance; je « rends tout ce que j'ai conquis, et je me retire au « mont Athos, ou dans quelque autre solitude aussi pro- « fonde. »

Henri écoutoit en silence, éprouvant un mélange de surprise et d'admiration. Il pria l'empereur de lui dire si son intention étoit qu'il gardât le secret sur leurs conférences et sur sa résolution, ou s'il lui permettoit de les rendre publiques. Non-seulement Cantacuzène lui accorda ce qu'il lui demandoit, mais il lui ordonna de ne rien taire de ce qui s'étoit passé entre eux; et, pour ne laisser aucun doute, il fit écrire son discours, le *signa en lettres rouges, le scellant de son cachet d'or* Cantacuzène, l. 4. *pour marque de l'inviolable fidélité avec laquelle il le vouloit observer.*

Le moine remercia l'empereur, et le supplia de faire retirer ses troupes, afin de ne pas consommer la ruine d'un pays pour la conservation duquel on vouloit conclure la paix. L'empereur lui promit de rassembler dans l'espace de trois jours toutes ses troupes, et de les emmener, lui témoignant être disposé à faire plus encore, s'il le désiroit, à sa considération. Henri, qui sentoit qu'il obtenoit déjà beaucoup, borna là sa demande, et prit congé de Cantacuzène. De retour dans la capitale, il s'empressa d'aller rendre compte au grand-duc, ainsi qu'au patriarche, du résultat de sa conférence; il leur remit la déclaration dont il étoit porteur, et ne leur dissimula point que, s'ils refusoient l'accommodement proposé, le tort seroit de leur côté, et qu'ils seroient cause de tous les maux de la guerre. Comme Apocauque et le prélat craignoient les Génois et le crédit que pouvoit avoir le moine auprès de l'impératrice, ils lui firent un accueil gracieux, et lui promirent de lui rendre réponse dans peu de jours. Sachant de ce moine que l'empereur devoit faire retirer ses troupes, le grand-duc arma tous les gens de guerre qui se trouvoient à Con-

stantinople, et fit ordonner des prières publiques dans toutes les églises, pour le succès de l'entreprise qu'il méditoit. Après deux jours de préparatifs, dès qu'il apprit par ses espions que, fidèle à sa parole, Cantacuzène faisoit manœuvrer ses troupes pour évacuer le pays, il fit sortir sa cavalerie et son infanterie, qu'il rangea en bataille hors de la ville. Se faisant lire un rapport qui constatoit la retraite de l'empereur, il témoigna beaucoup de dépit de le voir échapper à sa vengeance. Il envoya dire ensuite au patriarche, et publier dans les places et carrefours qu'au premier bruit de son apparition Cantacuzène avoit pris la fuite, et que son armée étoit dans une complète déroute. Le patriarche lui répondit : *L'impie s'enfuit, sans que personne le poursuive; rentrez en triomphe.* Apocauque obéit, et reçut de nombreux complimens sur une campagne aussi brillante; complimens auxquels il répliquoit par l'expression de la colère qu'il éprouvoit d'avoir perdu l'occasion de livrer bataille. L'empereur, qui se faisoit informer de ce qui se passoit, enleva de vive force, en se retirant, les forts de Régio, d'Atyra, de Damocrana, et la ville de Sélivrée; fit réparer la forteresse d'Apamée, mit garnison dans une place située sur les bords du lac de Dercée : ensuite il se rendit à Didymotique. Les détachemens qu'il laissa dans ces diverses places couroient le pays, le dévastoient, et réduisoient ainsi les environs de Constantinople à un état déplorable.

Le grand-duc, et son digne complice le patriarche, voulant prévenir la demande du moine Henri, qui n'avoit point oublié leurs promesses, lui remirent des dépêches pour Cantacuzène, en lui disant qu'ils accordoient au prince tout ce qu'il avoit demandé. Henri les crut sur parole. Ne connoissant point la langue grecque, il ne put voir jusqu'à quel point la réponse étoit conforme à l'idée qu'on lui en donnoit; et, se croyant cou-

pable du moindre délai qu'éprouveroit la conclusion de la paix s'il tardoit à remettre cette lettre, il se rendit en diligence auprès de l'empereur à Didymotique, et lui dit en le saluant : *Voici la paix ; le patriarche et le grand-duc vous accordent tout ce que vous avez désiré.* Le prince, ayant lu les dépêches, lui demanda en riant s'il en connoissoit le contenu. Henri répondit que, ne sachant point le grec, il s'étoit contenté de la signature et de la parole du patriarche. Alors Cantacuzène lui traduisit la lettre. Voici ce qu'on lui disoit : « Vous « aviez précédemment offert au grand-duc, le très-« fidèle et très-cher sujet de notre empereur, de renon-« cer à la qualité dont vous usurpiez le titre, à condition « qu'on ne vous puniroit point pour avoir excité la « guerre civile. On vous le promit; mais, comme vous « ne respiriez que le meurtre et le sang, vous manquâtes « à votre parole. Vous ne pouvez plus aujourd'hui user « de la même perfidie, parce que vous seriez condamné « par votre propre lettre, et par le témoignage de Henri, « qui est digne de foi. Nous approuvons le projet que « vous formez de renoncer à la puissance souveraine, « de rendre les villes que vous avez usurpées pour les « gouverner tyranniquement, de vous retirer enfin, « soit au mont Athos, soit dans une autre solitude. Il « n'y a maintenant plus rien à faire qu'à prendre jour « pour l'exécution. Quant aux assurances que vous dé-« sirez pour la délivrance de vos amis et la restitution « de leurs biens, il ne faut pas vous en mettre en peine ; « nous avons assez de prudence et d'équité pour savoir « ce qu'il convient de faire pour concilier la justice avec « les intérêts de l'état. » Pendant cette lecture, Henri donnoit des marques de surprise et d'indignation. Cantacuzène lui dit qu'il n'y avoit rien de honteux, quand on aimoit la vérité, d'être trompé par des gens qui sont accoutumés à la trahir; qu'il pouvoit, d'après cette expérience, porter un jugement sur ses ennemis, et

connoître dans lequel des deux partis étoit le bon droit: Henri revint à Constantinople, détrompé sur le compte du grand-duc et du patriarche, qu'il avoit jusqu'alors crus de bonne foi. Il étoit chargé de la part de l'empereur d'adresser des reproches à ceux qui l'avoient envoyé; d'annoncer au grand-duc qu'il reviendroit au premier jour, et de l'inviter à se préparer au combat. Mais il aima mieux rentrer à Galata sans voir Apocauque. Celui-ci, qui fut instruit de son retour, l'envoya chercher pour savoir ce qui s'étoit passé. Il refusa de se rendre auprès du grand-duc, lui fit faire des reproches sanglans par ceux qu'il lui députoit, ajoutant que l'empereur viendroit se faire justice lui-même, et qu'on se préparât à le bien recevoir.

En attendant qu'il parût, Apocauque voulut mettre à profit son absence pour faire quelque nouvelle démonstration de courage et d'audace. En conséquence il voulut enlever le fort d'Empyrite, et le fit cerner par ses troupes. Les murailles étoient épaisses et fortes: après les avoir battues inutilement pendant trois jours, faisant jouer toutes les machines de guerre, il rentra dans la capitale. L'épuisement des finances le mettoit dans le plus grand embarras. Le pays, récemment dévasté par les troupes de Cantacuzène, n'offroit aucune ressource: plus loin presque toutes les villes reconnoissoient son obéissance, et bientôt, suivant les apparences, le pouvoir d'Apocauque et l'empire n'auroient d'autres bornes que la capitale. Il étoit à craindre que l'impératrice ne songeât sérieusement à conclure la paix, n'ayant plus aucun moyen de faire la guerre. Pour se tirer d'embarras, le grand-duc imagina d'établir un droit de péage sur tous les vaisseaux marchands qui viendroient aborder dans la Propontide. L'auteur de ce projet le fit adopter par l'impératrice. Tous les courtisans le louèrent en public, regrettant qu'on ne l'eût pas mis plus tôt à exécution, et déplorant la négligence par laquelle on

avoit perdu pendant tant d'années une occasion si facile et si simple de remplir les coffres du trésor. Plein de sa chimère, Apocauque se rend dans le port d'Hiero, fait disposer et mettre à l'ancre un grand navire chargé de soldats pour lever un tribut sur les marchands étrangers, et leur refuser le passage. Mais, comme ce navire n'étoit pas plus fort que ceux à qui l'on vouloit faire la loi, qu'on n'avoit point armé la côte pour le protéger, les bâtimens traversoient sans rien payer, se moquant d'Apocauque et de ses douaniers.

Cantacuzène reparut suivant la promesse qu'il en avoit faite, et se tint quelque temps devant la porte de Carsie. Voyant que personne ne sortoit, il alla camper au Pont-de-pierre, lieu situé près de la capitale, abondant en pâturages, et d'où l'empereur pouvoit inquiéter Constantinople, et faire voir à ses habitans qu'il ne fuyoit pas l'occasion de se mesurer avec Apocauque. Henri vint l'y trouver, et l'assurer que l'impératrice n'étoit point cause de la guerre, mais le patriarche et le grand-duc, qui l'empêchoient de faire la paix, l'épouvantant par les plus terribles menaces, et lui faisant voir sans cesse en perspective le massacre de ses enfans comme suite inévitable de toute réconciliation avec Cantacuzène. Celui-ci, qui n'avoit d'autre moyen de désabuser cette princesse que des protestations tant de fois répétées, voyant qu'on tournoit toujours dans le même cercle, résolut de pousser vigoureusement la guerre. Il commença par se concerter en secret avec les amis qu'il avoit à Constantinople, afin de connoître d'une manière exacte la situation des esprits. Tous furent d'avis que, dans ce moment, une tentative sur la capitale seroit hasardée, et même dangereuse; qu'ils ne pourroient le secourir, et l'exhortèrent à ne rien précipiter. Il crut devoir ajourner son projet, et marcha sur Andrinople, que Paraspondyle, qui en étoit gouverneur, remit entre ses mains, ainsi que tous les forts qui

défendoient cette ville. Zernomiane imita l'exemple d'Andrinople. Elle étoit de même commandée par Hiérax, l'un des capitaines qui s'étoient le plus distingués depuis le commencement de la guerre civile par leur acharnement contre Cantacuzène. Il en étoit de même de Paraspondyle et d'un autre officier nommé Mancaphas. L'empereur les fit venir, leur dit qu'il n'ignoroit point avec quelle ardeur ils avoient combattu contre lui dans les intérêts de Paléologue; que, bien loin de le trouver mauvais, il les louoit de cette fidélité; qu'il ne blâmoit point Apocauque ni ses partisans de prendre les armes, mais seulement de l'attaquer par des calomnies; que, ne gênant personne dans ses opinions, il les laissoit maîtres de suivre le parti contraire au sien; que, s'ils vouloient se réconcilier avec lui, il auroit pour eux la même considération qu'il avoit toujours eue; que, loin d'être l'ennemi des enfans d'Andronic, et de vouloir leur ruine, il vouloit les maintenir en possession de la souveraineté; que, lorsque l'aîné seroit en âge et en état de tenir les rênes du gouvernement, il les lui remettroit; que, s'ils vouloient le suivre, ils ne porteroient point pour cela les armes contre l'empereur; enfin qu'il dépendoit entièrement d'eux, ou de servir dans ses troupes, ou de retourner à Constantinople. Après avoir remercié Cantacuzène, ils lui demandèrent trois jours pour se consulter sur la détermination qu'ils devoient prendre. Ils revinrent le trouver au bout de ce délai, pour lui déclarer qu'ayant reconnu que sa conduite et ses actions tendoient au bien de l'état et à celui de la famille impériale, ils étoient prêts à braver tous les travaux et toutes les fatigues de la guerre pour combattre à ses côtés. Pour ne lui laisser aucun doute sur leur dévouement, ils offrirent de lui faire le serment de fidélité. Cantacuzène ne le reçut qu'après leur avoir encore une fois proposé de retourner dans leurs familles. Il rendit ensuite à Hiérax le gouverne-

ment de Zernomiane et celui d'Andrinople à Paraspondyle. La Thrace fut bientôt presque entièrement soumise.

Amir s'impatientoit de ne point tenir la promesse qu'il avoit faite à son ami ; mais des obstacles imprévus l'empêchoient de l'exécuter, et le retenoient chez lui. Les Latins avoient brûlé ses vaisseaux, et, couvrant la mer des leurs, auroient interdit le passage s'il en avoit eu à sa disposition. D'un autre côté, le voyage par terre étoit long et difficile, et même compromettoit les frontières d'Amir. Il étoit en discussion avec Sarcane, sultan de Lydie, et son voisin, sur les limites de leurs états respectifs. Partir avant que ce différend eût été terminé, c'étoit exposer son territoire. Voulant, à quelque prix que ce soit, tenir sa parole, Amir abandonne à Sarcane le canton qui faisoit le sujet de leur querelle, à condition qu'il le laisseroit passer avec ses troupes à travers ses états. Le souverain de Lydie accepte avec joie cette proposition, donne même au sultan d'Ionie son propre fils, pour apprendre sous son commandement l'art de la guerre. Amir part à la tête de vingt mille cavaliers, arrive en Thrace, et bientôt à Didymotique, portant des présens à son ami. Il le pria instamment de de se mettre sur-le-champ en campagne avec lui, parce qu'il étoit dangereux de laisser ses Turcs dans l'oisiveté. D'ailleurs il vouloit aller réprimer l'insolence de Momitzile. Mais les Grecs n'étoient pas prêts. Les Turcs, impatiens du pillage, demandèrent d'aller, en attendant, faire un tour en Bulgarie. Cantacuzène fit de vains efforts pour les détourner de ce projet, parce qu'il avoit conclu un traité d'alliance avec Alexandre. Ils répondirent qu'ils n'en avoient point fait ; que le roi des Bulgares étoit leur ennemi, qu'ils pouvoient conséquemment l'attaquer sans scrupule. Ils entrèrent sur les terres de ce prince, enlevèrent une grande quantité de prisonniers et de bétail qu'ils amenèrent avec eux à

Didymotique. Pendant cette irruption, les Grecs avoient achevé leurs préparatifs. On partit pour aller combattre Momitzile, qui devenoit de jour en jour plus redoutable. Il s'étoit emparé de la ville de Xantia, des forts de Macrope, et sa domination s'étendoit jusqu'à la Morée. Au premier bruit de l'arrivée des Turcs et des dispositions qu'on faifoit contre lui, ce guerrier envoya faire des excuses à l'empereur, promettant pour l'avenir une fidélité à toute épreuve; mais la manière dont il avoit tenu les promesses précédentes détruisoit l'effet de celle-ci. L'artifice de Momitzile ne lui ayant pas réussi, il résolut de se défendre, quoiqu'il n'eût que quatre mille hommes à opposer à une armée nombreuse. Il s'avance plein d'audace, et, dans sa confiance présomptueuse, envoie sommer de se rendre le fort de Périthéorion, qui se trouvoit sur son chemin. La garnison et les habitans lui répondirent en l'invitant de s'occuper des Turcs, comme affaire plus pressée, l'assurant que leur forteresse seroit le prix de la victoire. Comme il étoit aussi cruel qu'entreprenant, craignant sa colère dans le cas où il battroit l'ennemi, ils reçurent Raïque, son neveu, accompagné de cinquante hommes, afin que, s'il gagnoit la bataille, il fît la paix avec son oncle. Les Turcs, qui précédoient les troupes de Cantacuzène, furent les premiers qui parurent à la vue de Momitzile. Celui-ci, qui vouloit diminuer les désavantages de l'infériorité de ses soldats en nombre, leur avoit, pour y remédier, appris une manœuvre au moyen de laquelle ils se dispersoient en un instant pour se reformer sur un point plus éloigné. Au premier choc ils exécutent cette manœuvre, et les Turcs, qui prenoient cette troupe pour l'avant-garde d'une armée, continuent leur marche, et s'avancent jusqu'à la ville de Mygdonia. L'empereur et le sultan Amir, qui suivoient, voyant que les soldats de Momitzile n'avoient fait que changer de place, rangent leur armée en bataille, la disposent de

manière que l'ennemi ne pouvoit que se replier sur les Turcs. Amir commande l'aile droite, Asan l'aile gauche, et Cantacuzène la fleur de l'armée, composée des plus braves, choisis parmi les Grecs et leurs alliés. On en vient aux mains avec une égale ardeur des deux côtés. Le sentiment du danger donnoit à Momitzile une nouvelle audace ainsi qu'à ses compagnons d'armes : mais la lutte étoit trop inégale. Il perdit beaucoup de ses gens, et se vit obligé de reculer jusqu'aux murailles du Périthéorion, dont les habitans refusèrent de lui ouvrir leurs portes. Là, n'ayant plus assez d'espace pour faire manœuvrer sa cavalerie, il fit mettre pied à terre à ses soldats, et les ramena au combat. Tant qu'ils eurent leur chef à leur tête, ils firent des prodiges de valeur ; mais dès qu'il eut été tué, perdant tout courage, ils jettent leurs armes et se laissent prendre. Aucun n'échappa. Cantacuzène regretta Momitzile, parce qu'il étoit brave, et déplora l'usage qu'il avoit fait de ses talens militaires. Il laissa sa veuve libre de rester, ou de retourner en Bulgarie. Elle prit ce dernier parti, emportant ses richesses avec elle. L'empereur prit possession de Xantia, résidence ordinaire de Momitzile.

Le crâle de Servie, contre la foi des traités, assiégeoit Phères. Ce prince, voyant que les Grecs se détruisoient, crut n'avoir rien à craindre d'eux; il s'empara de quelques villes, et, ne pouvant enlever celle de Phères, la réduisit à la dernière extrémité. La tenant étroitement bloquée, interceptant tous les convois, de manière que les habitans souffroient toutes les horreurs de la famine. Etienne avoit dans cette place une faction à la tête de laquelle étoit Manuel Asan, oncle de l'impératrice Irène, Constantin Paléologue, oncle du dernier Andronic, et son gendre Démétrius Zamplacon, grand-stratopédarque, s'opposoient avec vigueur aux partisans des Serviens, qu'ils comprimoient, parce que ceux-ci étoient moins nombreux. Mais, le siége rendant les souffrances

et les privations communes, on étoit plus disposé à prêter l'oreille à la proposition de se rendre faite par les amis du crâle. Dans ces circonstances Constantin et Démétrius demandèrent du secours à Cantacuzène, et lui députèrent des envoyés, qui firent à ce prince le tableau de la situation de Phères. Aussitôt l'empereur fait partir Jean Brienne, chargé d'aller inviter de sa part le crâle à se retirer, sinon qu'il allait marcher contre lui à la tête de ses alliés. Il lui faisoit en même temps des représentations sur sa conduite, lui disant qu'il n'oublieroit point les services qu'il lui avoit rendus, mais que ce n'étoit point agir contre les devoirs que lui imposoit la reconnoissance que de défendre ses sujets contre lui. Après avoir député Brienne, il marcha vers Christopole, et se campa dans le bourg de Gabriel pour se rapprocher de Phères, et se tenir dans un lieu d'où il pouvoit facilement secourir les villes inquiétées par les Serviens. Le député revient bientôt, annonçant qu'à son arrivée, et sur le bruit de la marche de Cantacuzène, le crâle avoit levé le siége. Ce prince faisoit dire à l'empereur qu'il se retiroit pour lui laisser la liberté d'entrer dans Phères, s'il le jugeoit à propos, et que son intention étoit d'exécuter leurs traités. Brienne donne quelques détails sur la situation de la ville qui exigeoit une surveillance particulière, parce que la faction du crâle, dévouée à ce prince, ne négligeroit aucune occasion de soulever le peuple. Cantacuzène assemble un conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire, parce que des événemens qui se passoient à Constantinople, et dont nous allons rendre compte, exigeoient peut-être qu'il prît la route de cette capitale.

Pendant que l'empereur soumettoit la Thrace, battoit Momitzile et délivroit Phères, Apocauque continuoit avec le même succès le cours de ses intrigues. Alarmé des progrès que faisoit Cantacuzène, sachant qu'il s'étoit rendu maître de toutes les villes situées dans

l'intérieur des terres, de presque toutes les troupes grecques, et que, de plus, il avoit reçu de puissans secours des étrangers, il crut trouver dans l'affection du peuple une ressource suffisante contre son ennemi, et tâcha de se le concilier. Il devint donc affable et populaire, mais il commençoit un peu tard, et le peuple, qui n'accorde sa confiance qu'à ceux contre lesquels il n'a pas de prévention, ne pouvoit la donner à celui qui l'avoit tourmenté pendant long-temps et trompé toujours. Alors Apocauque se persuada qu'en s'alliant à l'impératrice, en engageant cette princesse à faire épouser sa fille à Jean Paléologue, il trouveroit, dans toutes les chances, un abri certain sous cette puissante égide. Il n'auroit probablement pas cette fois éludé le mariage, si son intrigue eût réussi. Craignant qu'elle ne rejetât ce projet avec le mépris qu'il méritoit, il se servit d'un moyen diabolique pour mettre cette princesse dans sa dependance; ce fut d'écrire sous son nom au pape Clément VI. Anne disoit à ce pontife qu'ayant été élevée selon les lois dans la religion des Italiens, et dans un profond respect pour la doctrine de l'église romaine, elle n'avoit point cessé d'être intérieurement attachée à cette église; qu'obligée d'épouser un prince d'une autre religion, elle avoit été forcée de dissimuler ses sentimens, et de consentir d'être la victime des intérêts politiques; qu'elle regardoit toujours le pape comme son père, son maître et son guide dans la foi; que, dès son arrivée à Constantinople, elle avoit eu le projet de revenir à sa religion, et d'obliger ses sujets à l'embrasser, mais que des guerres cruelles l'en avoient toujours empêchée. Elle demandoit le pardon de la faute commise par elle en approuvant extérieurement le rite grec, conjurant le pontife de lui donner contre ses ennemis un secours qui la mît en état de les vaincre, afin qu'elle pût ensuite faire une profession publique de la religion catholique romaine, et, par son exemple, entraîner l'empire. Apocauque confia cette

lettre à un peintre, nommé Préposite, qu'il ne mit point dans son secret, mais dont il exigea la promesse avec serment de ne jamais confier à personne qu'il fût chargé de dépêches de la part de l'impératrice. Clément, ravi de joie en recevant cette lettre, vit dans cette démarche une faveur particulière de la Providence, et se hâta de répondre à l'impératrice. Il la louoit de sa fermeté, de sa constance à persévérer dans la religion de ses pères malgré les exemples qui devoient lui faire embrasser la communion d'une église schismatique; ranimoit son courage, et finissoit par lui donner sa bénédiction [a]. C'étoit à peu près le seul secours dont le saint-père pût disposer ; mais Apocauque n'en demandoit pas davantage. Préposite lui remit la réponse du pape. L'objet que se proposoit le grand-duc étoit rempli. Il avoit des armes contre la princesse, si elle refusoit de souscrire à sa demande. Alors il auroit lu publiquement la réponse du pape, pour exciter contre elle le peuple, qu'il savoit superstitieusement attaché à sa religion. Il espéroit même que, dans une révolte, il se seroit porté vers le palais pour massacrer l'impératrice et ses enfans. Dans cette révolution il se seroit emparé de l'autorité. Si ce projet manquoit, il avoit celui de s'enfermer dans le fort de Mangare, ou de passer sur une galère dans

[a] La cour de Rome a toujours prétendu que la lettre de l'impératrice Anne étoit réellement de cette princesse. Nous avons présenté le récit de Cantacuzène. L'incrédulité de la cour s'explique en diplomatie, où ce qui blesse les convenances entre souverains, et le respect qui leur est dû, ne doit être ni conservé par l'histoire (quoique l'histoire doive conserver les faits), ni considéré comme possible, et moins encore vraisemblable. L'infaillibilité, mise en défaut dans cette circonstance, ajoutoit encore au devoir imposé par la diplomatie, et en faisoit une nécessité. Cependant il est dans l'ordre des choses possibles qu'un premier ministre se permette une si audacieuse infidélité ; et comme elle étoit et dans le caractère et dans l'intérêt d'Apocauque, cette infidélité rentre ici dans l'ordre des choses vraisemblables. L'espèce d'esclavage dans lequel il tenoit l'impératrice étroitement circonvenue par ses soins, l'ignorance dans laquelle il la laissoit, comme nous le voyons, sur la plus grande partie des événemens, lui assuroient l'impunité.

la forteresse d'Epibate, et d'y finir ses jours dans l'indépendance; mais il n'eut pas le temps de consommer son entreprise. L'instant fatal approchoit par sa faute, et les précautions qu'il prit pour mettre en ses mains toute la puissance la lui firent perdre avec la vie.

Pour parvenir à son but, voyant qu'il ne pouvoit se concilier l'affection du peuple, qui ne passe jamais de la crainte à l'amour, Apocauque résolut d'obtenir par la terreur cette obéissance qu'on refusoit à des avances dont on se défioit, et qu'il auroit voulu devoir au dévouement. Il forma près de lui une garde nombreuse, choisie dans les gens les plus déterminés, et dont il fit, par une haute paie, des instrumens dociles. Toutes les fois qu'il sortoit, il se faisoit escorter par de farouches soldats, qui écartoient brutalement ceux qui auroient été tentés de s'approcher de cet ignoble tyran. Il avoit pris un logement à la porte de Bois, voisine du port, près de laquelle on tenoit une galère toujours prête à mettre à la voile pour transporter le grand-duc au moindre danger. Il ne pouvoit plus se dissimuler qu'il étoit l'objet de la haine générale. On voyoit ses deux fils sous les drapeaux de Cantacuzène, le plus jeune étant allé rejoindre son frère. Les succès de l'empereur le rendoient tour à tour sombre ou furieux. Il dit un jour à ses intimes, dans un accès de rage, que, si son ennemi se rendoit maître de Constantinople, il n'y trouveroit que la terre et l'air : *Je ruinerai tout le reste*, ajoutoit-il, *quand je devrois me ruiner moi-même*. Les parens, les amis de l'empereur, qui jouissoient encore de la liberté, en furent privée d'après ses ordres. Il en fut de même de tous ceux qui avoient eu quelques rapports avec ce prince; tous furent dépouillés de leurs biens. Comme ils étoient plus de deux cents, et que ce nombre devoit augmenter de tous ceux qui, par leur fortune, pouvoient causer quelque ombrage au grand-duc, il donna des ordres pour agrandir les prisons, et s'occupa plus particulièrement

de celle qui étoit construite dans le palais de Constantin. Il mit dans la distribution un raffinement cruel, où tout fut calculé pour tourmenter le détenu et le tenir dans un état de gêne continuel. Chaque jour il visitoit les constructions, pressant les ouvriers, les encourageant par des promesses et des distributions ; les effrayant par des menaces lorsque leurs travaux ne répondoient point à sa barbare impatience. Ceux qu'on avoit déjà renfermés dans la partie qui n'étoit pas susceptible d'agrandissement ou de nouvelles distributions, étoient témoins de ces mesures. Tous les jours ils voyoient Apocauque, entendoient ses exhortations et ses propos. Ne pouvant douter de la rigueur des traitemens qui leur étoient destinés dans les prisons qu'on leur préparoit avec tant de soin ; voyant que cette prison ne seroit pour eux qu'un tombeau dans lequel on vouloit les ensevelir tout vivans, ils résolurent de s'en délivrer par la mort d'Apocauque ou par la leur. Mais des obstacles qui paroissoient insurmontables s'opposoient à l'exécution de cette entreprise. Ils n'avoient point d'armes, et toutes les fois que le grand-duc entroit, ce n'étoit jamais sans être accompagné d'une garde nombreuse, ni sans avoir donné préalablement l'ordre de faire rentrer les prisonniers quand il arrivoit à l'heure à laquelle on leur permettoit de descendre dans la cour pour y respirer un air moins insalubre que celui de leurs cachots. Malgré ces précautions ils ne perdirent pas l'espérance. Ils mirent dans leur complot Alexis, propre neveu d'Apocauque, qui l'avoit fait jeter en prison. Ce jeune homme n'étoit pas l'un de ses ennemis les moins ardens. Tous épièrent l'occasion en silence, se gardant bien de laisser rien échapper qui pût ou trahir leur projet ou faire naître le moindre soupçon. Un jour, pressé de vérifier si l'ordre qu'il avoit donné la veille relativement aux constructions étoit exécuté, le grand-duc franchit le seuil de la porte, précédant sa garde, qu'il laisse en-

dehors, et, n'ayant qu'un homme avec lui, se trouve au milieu des prisonniers avant qu'on eût eu le temps de les faire rentrer. A sa vue ils s'élancent spontanément sur lui, n'ayant d'autres armes que des pierres. L'un d'eux trouve un bâton dont il le frappe sur la tête, en l'apostrophant, en reprochant au ciel de laisser vivre aussi long-temps un pareil scélérat. Apocauque se défend en homme qui veut vendre chèrement sa vie. La lutte, quoique inégale, étoit longue, lorsqu'un détenu la fait cesser d'un coup de hache qu'il avoit arrachée des mains d'un ouvrier. Ses gardes, au lieu de venger sa mort, se dispersent à l'instant. Les prisonniers pendirent son corps au haut des murailles, et, mettant sa tête sur une pique, la montrèrent en spectacle au peuple. Ils se préparèrent d'abord à se défendre contre ceux qui viendroient les attaquer bientôt, et se flattèrent au point de croire non-seulement que l'impératrice leur accorderoit une amnistie, mais même des récompenses pour avoir délivré les Grecs de l'ennemi de l'état. Dès que la princesse apprit cet événement, elle donna l'ordre à Isaac Asan, panhypersébaste, d'aller apaiser la sédition, et de promettre aux prisonniers qu'il ne leur seroit fait aucun mal, pourvu qu'ils sortissent, et que chacun rentrât chez soi. Mais les soins du gouvernement dont il venoit d'être en même temps chargé l'empêchèrent d'exécuter cet ordre. Les prisonniers passèrent le reste du jour et la nuit suivante sans être inquiétés. Il dépendoit d'eux de se sauver. Le fol espoir qu'ils avoient en comptant sur des récompenses les perdit tous. Le lendemain, Zéphreste, domestique d'Apocauque, homme violent et cruel, le seul qui eût et qui méritât toute la confiance de son maître, par l'analogie des deux caractères, rassemble les matelots avec lesquels il vivoit familièrement, excite, par leur moyen, la populace à venger la mort du grand-duc. L'entreprise étoit facile. Les prisonniers, sans armes, ne pouvoient résister à

une multitude armée et furieuse. Ils se réfugièrent, pour la plupart, dans l'église des neuf Ordres, asile ordinairement inviolable; mais le peuple les y massacra, sans respect pour la sainteté du lieu. Grégoras décrit les mutilations horribles qui furent exercées à cette occasion. Il rend même la princesse Anne complice de ces cruautés. Cette accusation, que les autres historiens n'ont point faite, ne semble inventée que pour appuyer celle du prétendu penchant d'Anne pour Apocauque, qui, si elle eût été fondée, n'auroit pas eu besoin de supposer des lettres pour mettre cette princesse dans sa dépendance. Parmi les prisonniers qui parvinrent à se sauver étoient ceux qui venoient de massacrer le grand-duc, et particulièrement Raoul, qui lui avoit abattu la tête d'un coup de hache [a]. Ainsi mourut Apocauque, qui causa dans l'empire la guerre civile. Il sembloit qu'elle dût finir avec lui; mais il en fut autrement. Les actions de cet intrigant l'ont assez fait connoître sans qu'il soit besoin de rien ajouter. Revenons à Cantacuzène, que nous avons laissé dans le bourg de Gabriel.

Lorsqu'il assembla son conseil, il avoit reçu de ses amis et de l'impératrice Irène, qui lui envoya un courrier pour cet objet, la nouvelle de la mort du grand-duc. La ville de Phères exigeoit sa présence, afin qu'il en chassât la faction du crâle. Il hésitoit entre Phères et Constantinople. Amir, et Soliman, fils de Sarcane, étoient présens à l'assemblée, parce qu'il vouloit avoir leur avis. L'opinion générale fut qu'il n'y avoit rien de si avantageux que de marcher sur Constantinople; que la reddition de cette capitale entraînoit celle de toutes les provinces, et terminoit tout; qu'il falloit profiter,

[a] Ducas est d'accord avec les autres historiens sur les principales circonstances. Il diffère quant au résultat, faisant assassiner plusieurs personnes du palais par les prisonniers, auxquels échappa son aïeul Michel Ducas, déguisé en moine. Ainsi, d'après sa version, les détenus, au lieu d'être victimes, en auroient fait. Hist. de Mich. Ducas, c. 5.

sans aucun délai, de la mort d'Apocauque, et qu'il étoit dangereux de négliger une si belle occasion. Cantacuzène, qui ne croyoit point que le coup étoit décisif comme ils le pensoient, leur fit des représentations dictées par sa prudence ordinaire. « Il n'est rien moins que certain, leur dit-il, que les prisonniers restent maîtres du palais de Constantin. Ils n'ont ni armes, ni provisions, et ne peuvent résister, s'ils sont attaqués. Dans ce cas, nous arriverons trop tard à leur secours, et nous nous serons mis dans une position plus désavantageuse que celle où nous sommes, parce que nous n'aurons plus en tête celui que nous regardions comme l'auteur de la guerre et comme l'objet de la haine générale, circonstance qui semble donner à notre entreprise un autre caractère. S'il est vrai, comme vous le prétendez, que la capitale soupire après notre arrivée, que les prisonniers aient eu du secours, on peut bien attendre quelques instans. L'espérance incertaine de les délivrer ne nous doit pas faire abandonner un bien certain qui est entre nos mains. La ville de Phères est une place très-importante, et l'un des boulevards de l'empire. Il est nécessaire que nous la possédions. Je pense qu'il est un moyen de concilier tous les intérêts, et votre avis avec le mien. Je vais marcher sur Phères avec trois mille hommes pendant que l'armée prendra la route de Constantinople. Je ne resterai qu'un jour, temps suffisant pour chasser les restes de la faction du crâle et pourvoir aux besoins les plus pressans. Je repartirai sur-le-champ. N'ayant pris avec moi que des soldats armés à la légère, je ne tarderai point à rejoindre les autres troupes que le poids de leur armure force à marcher à petites journées. Ainsi nous prendrons les mesures essentielles pour la conservation de Phères, sans arriver plus tard à Constantinople. Enfin, quand bien même nous perdrions en ce moment l'occasion de prendre cette capitale, nous ne perdrions pas l'espé-

rance de nous en emparer, au lieu qu'une fois entre les mains du crâle, Phères y reste, ainsi que les autres villes de la Macédoine, qu'elle entraîne avec elle, et qui suivent sa destinée. » Cet avis sage et prudent fut partagé par les principaux officiers de l'armée de Cantacuzène; mais Amir, Soliman et les Turcs le combattirent vivement, et reproduisirent toutes les objections que l'empereur avoit réfutées. Leur intérêt n'étoit pas le même que celui de ce prince, qui songeoit à l'avenir, à l'intégralité de l'empire grec, dont il ne vouloit point laisser entamer les frontières. Les Turcs raisonnoient en alliés qui veulent jouir. Il fallut donc céder, et l'on marcha sur Constantinople. A leur approche de cette ville, ils apprirent que les prisonniers avoient été massacrés; que la tranquillité, troublée seulement pendant trois jours, étoit rétablie; qu'Isaac Asan, panhypersébaste, étoit chargé du gouvernement de concert avec son collègue Cinname, mystique, sous la direction du patriarche, qui conservoit toute son influence. Cantacuzène apprit encore que la veuve du grand-duc se retiroit dans la forteresse d'Epibate avec d'immenses richesses qu'Apocauque avoit, disoit-on, ramassées peu de temps avant sa mort, en faisant venir tout l'or et l'argent disséminé par lui, pour montrer tous ces trésors à l'impératrice, et la faire consentir au mariage de sa fille avec le jeune empereur Paléologue.

Cantacuzène vit avec chagrin que ses craintes s'étoient réalisées. Il blâma les Turcs de l'avoir privé, par leur impatience, de la ville de Phères et de toute la Macédoine, qui, dans le désespoir d'être secourus par lui, devoient s'être rendus aux Serviens. Fâchés, de leur côté, de n'avoir pas plus écouté ses observations, ses alliés consentirent à revenir sur leurs pas. On reprit donc le chemin de la Macédoine. Les troupes furent obligées de séjourner près d'Apamée, parce que Soliman y tomba gravement malade. Il étoit attaqué d'une fièvre inflam-

matoire très-violente. Pour la faire cesser, on fit usage de remèdes qui, par l'excès du froid, l'arrêtèrent tout à coup, et lui glacèrent le sang. Amir, à qui ce jeune prince étoit confié, et qui sentoit toute l'importance d'un dépôt si précieux, conçut les alarmes les plus vives et les mieux fondées. Pour faire cesser les défaillances de Soliman, et lui rendre la chaleur, il lui fit prendre de la thériaque et du vin vieux. Il réussit, les forces revinrent, le sang reprit son cours, mais la fièvre reparut. Les médecins eurent recours à leurs premiers remèdes, dont l'effet fut si prompt, que le malade mourut sur-le-champ. Ils accusèrent Amir d'avoir empoisonné le prince en lui donnant du vin, malgré les défenses de Mahomet. Le sultan craignoit que cette imputation calomnieuse ne fût crue de Sarcane, qui, pendant qu'il étoit loin de ses états, pouvoit facilement s'en emparer. Un prompt retour étoit nécessaire. Cantacuzène le sentit, et ne s'opposa point au départ de son ami, qui fit assez de diligence pour précéder la nouvelle de la mort de Soliman. Les difficultés qu'il eut à persuader Sarcane de son innocence prouvèrent qu'il avoit sagement fait de revenir chez lui. La mort du jeune Soliman eut des suites fâcheuses pour l'empereur, qu'elles privèrent d'un allié puissant et dévoué. Ce prince eut la douleur de voir s'accomplir tout ce qu'il avoit prévu. Etienne prit Phères, toutes les villes liées à celle-là par un même système de défense, dont elle étoit la clef, et la Macédoine. Fier de ce succès, il se fit proclamer *empereur des Grecs et des Serviens*, et céda le titre de crâle à son fils, en lui abandonnant toute l'ancienne Servie, composée du pays situé entre l'embouchure du Danube, dans le Pont-Euxin, et Scopies, ville construite sur le fleuve Axius. La vanité que lui causoit un vain titre lui fit abandonner un domaine certain pour ne retenir que des provinces conquises, qui, pour être conservées, demandoient l'emploi de toutes ses forces réunies. Canta-

cuzène, affoibli par la retraite d'Amir et par les progrès de son ennemi, ne pouvant plus rien entreprendre, rentra dans Didymotique.

Ce prince avoit laissé dans les environs de la capitale un corps de troupes sous les ordres de Vatace, pour surveiller la garnison de cette ville et dévaster le pays. Aplesphare, un des généraux qui commandoient cette garnison, ayant fait une sortie avec un détachement, fut battu, pris, et sa troupe détruite. Vatace, qui n'agissoit que conformément à son intérêt particulier, n'avoit embrassé le parti de Cantacuzène que pour se venger d'Apocauque, qui, après lui avoir vendu le gouvernement de Thessalie, le lui enleva pour le donner à l'un de ses fils. Voyant que la cour n'avoit pas un seul capitaine en état de commander les troupes et de diriger les opérations militaires, il calcula qu'en s'attachant à l'impératrice, il seroit le premier de l'armée, et par son rang, et par son expérience, et par ses talens. Apocauque, son ennemi personnel, n'existoit plus; le patriarche, auquel il étoit allié, parce que son fils avoit épousé la fille de ce prélat, ne pouvoit être contre lui. Sentant le besoin qu'on avoit de son secours, il pensa qu'il trouveroit bien plus d'avantage dans le parti de la cour que dans celui de l'empereur. Il écrivit donc à cette princesse, et lui offrit de combattre pour elle, promettant d'achever la ruine de Cantacuzène par le moyen des Turcs, dont il connoissoit parfaitement la langue, et avec lesquels il n'avoit jamais cessé d'entretenir des rapports particuliers. Elle reçut ses offres avec d'autant plus de joie qu'elles étoient conformes à ses désirs secrets. Toujours agitée des craintes chimériques que lui inspiroit Cantacuzène, elle cherchoit quelqu'un qu'elle pût opposer à ce prince. Elle accorda donc à Vatace toutes les conditions qu'il exigea. Il commença par envoyer demander des troupes au sultan de Lydie. L'empereur, instruit de ce qui se passoit, dépêcha vers le général

qui l'abandonnoit ainsi le protosébaste Calothète, pour lui faire des reproches sur son ingratitude et pour l'inviter à venir le trouver, promettant de lui accorder tout ce qu'il désireroit. Vatace ne nia point qu'il eût fait un traité avec l'impératrice, mais il assura qu'il comptoit bientôt expliquer sa conduite à Cantacuzène et lui demander amnistie. C'étoit une manière de gagner du temps. Il attendoit les Turcs pour se prononcer. L'empereur, qui concevoit des soupçons, et qui savoit que Vatace réunissoit à la prudence le courage et le savoir, avouant *qu'il n'avoit point son pareil à Constantinople*, crut devoir faire tout ce qui dépendoit de lui pour le retenir dans son parti. En conséquence, il lui députa Nicéphore Métochite, grand-logothète. Métochite apprit en route que Vatace s'étoit ouvertement révolté; que les Turcs, dont il avoit demandé les secours, étoient déjà arrivés à Téristasis. Il revint donner cette nouvelle à l'empereur. Plusieurs villes de la Thrace, gouvernées par les amis ou les parens du perfide Vatace, suivirent son exemple. Ces malheurs n'empêchèrent pas Cantacuzène de se préparer à la guerre contre ce nouvel ennemi. Celui-ci se garda bien de dire aux Turcs qu'il les avoit fait venir pour combattre l'empereur, dont ils étoient précédemment les alliés. Il leur déclara qu'il alloit les mener au pillage, croyant qu'il suffisoit de leur montrer des troupeaux à prendre et des citoyens à rançonner. Mais il se trompa. Les Turcs, qu'il conduisit près de Garelle, lui demandèrent avant d'attaquer cette ville si elle n'appartenoit pas à Cantacuzène. En le leur disant, il leur promit un riche butin; mais ils devinrent furieux de ce qu'il les avoit trompés, se jetèrent sur lui, le tuèrent, emmenèrent son fils et ses soldats en captivité, retournant dans leur pays sans commettre aucun acte d'hostilité contre les villes et les villages où l'autorité de l'empereur étoit reconnue. Les villes qui s'étoient révoltées avec Vatace demeurèrent

après sa mort dans le parti de l'impératrice. La garnison du fort d'Empyrite livra le gouverneur, nommé Arcentitze, à cette princesse. Jean Apocauque, frère du grand-duc, s'étant ménagé des intelligences dans la ville de Reggio, fut introduit pendant la nuit dans cette place.

An. 1346. Cantacuzène, qui, pour résister à Vatace, avoit réuni des troupes et fait des préparatifs, résolut de les employer contre la capitale, espérant terminer d'un seul coup tous ses revers. Il avoit avec lui Hiérax, qui conduisoit la garnison de Zernomiane, et Paraspondyle sur la fidélité desquels il croyoit devoir compter. Il ordonna à ce dernier de mener tous les soldats qui étoient à Andrinople, excepté Brane, Mugdute et Francopule, qui jadis avoit fait révolter les habitans de cette ville et persécuté les partisans de l'empereur. Cet ordre étoit donné pour éviter qu'on ne crût qu'on les *traînoit* à la guerre contre leur volonté. Paraspondyle força Francopule de partir, quoiqu'il fût malade. Dès que l'empereur le vit, il fit de grands reproches à Paraspondyle, non-seulement de lui avoir désobéi, mais parce qu'il avoit traité durement un malade. Il demanda pardon à l'empereur, qui recommanda Francopule à ses médecins, et vint s'établir au pont du Chameau. Ses amis sortoient la nuit de Constantinople pour conférer avec lui sur les moyens de se rendre maître de cette capitale. Ils avoient le projet de déboucher la porte Xylocerte, qui étoit murée et condamnée depuis long-temps. Pendant ces conférences, Francopule, dont la santé se rétablissoit, se promenoit dans le camp. Il aperçut un de ses amis qu'il savoit devoir être dans la capitale. Etonné de le voir, il lui demanda depuis quand et dans quelle intention il en étoit sorti. Celui-ci, qui connoissoit la haine de Francopule contre Cantacuzène, et qui n'avoit aucune raison de soupçonner qu'il eût changé de sentimens, crut pouvoir lui confier son secret. Il le fit avec d'autant plus de confiance, qu'ayant été lié intimement

avec Francopule, il pouvoit en avoir besoin dans l'entreprise dont il étoit chargé, ne doutant point qu'il ne prît plaisir à le seconder. Il ne s'agissoit rien moins que d'empoisonner Cantacuzène. Cet homme avoua donc à son ancien ami que ceux qui commandoient à Constantinople l'avoient envoyé pour se défaire de l'empereur ; qu'il y avoit six mois qu'il en épioit l'occasion ; qu'après beaucoup d'efforts inutiles, de peines et de soins, il étoit parvenu à être cuisinier du prince ; qu'il avoit le projet de lui donner le soir même une coupe de poison ; enfin, puisqu'il avoit le bonheur de rencontrer Francopule, il vouloit l'associer à son action, afin qu'il eût part aux récompenses qu'il en attendoit. Francopule fit semblant d'approuver ce projet et d'accepter la proposition qu'on lui faisoit. Ensuite il pria son ami de lui montrer le poison. L'autre le lui remit entre les mains. Francopule ne voulut plus le lui rendre. L'empoisonneur, voyant qu'il s'étoit trompé, et craignant d'être pris, s'enfuit et rentra dans Constantinople. Francopule alla tout raconter à l'empereur, et lui montra le poison. Ce prince lui donna une récompense proportionnée au service, étonné de cet enchaînement de circonstances qui faisoit qu'il devoit la vie à la désobéissance de Paraspondyle.

Sur ces entrefaites, Hiérax, que les bienfaits de Cantacuzène n'avoient point gagné, et qui, en les acceptant, attendoit l'occasion de le trahir, étant de garde à la tête du camp, sortit de son poste, entra dans Constantinople, convint avec les ministres des moyens de tuer l'empereur, et revint au camp sans qu'on se fût aperçu de son absence. Mais les amis de Cantacuzène, informés de cette entrevue, en firent aussitôt donner avis au prince. Celui-ci, qui ne pouvoit croire à tant de perfidie, leur fit dire qu'ils se trompoient ; que ses ennemis répandoient ce bruit pour le porter à traiter injustement Hiérax, ou pour engager ce dernier à

quitter son parti. Ayant reçu cependant des avertissemens plus précis, il fit venir Hiérax, lui rappela ses promesses et ses sermens, l'en releva, lui donna la liberté de retourner à Constantinople et de servir contre lui. Hiérax jura qu'il étoit innocent; que ses soupçons étoient injurieux; qu'il n'avoit jamais cessé de lui être fidèle, et, pour le convaincre, lui remit une image de saint George qu'il portoit toujours sur son cœur. La remise de ces sortes de reliques étoit le gage le plus sacré que l'on pût donner de sa sincérité, et la preuve la plus incontestable de son innocence. Quelques jours après, Hiérax s'introduisit encore pendant la nuit dans la capitale pour prendre de nouvelles mesures, les premières ayant été découvertes. Cette intrigue fut croisée par une autre qui avoit le même but, c'est-à-dire la mort de l'empereur. Un Grec, du parti de ce prince, nommé Paraspondyle (autre que celui dont nous avons parlé), sortit du camp pour aller conférer avec les ministres. Il y étoit lorsqu'il vit arriver Hiérax, qui ne le reconnut pas. Devinant l'objet de cette visite, et calculant que ce compétiteur seroit mieux récompensé que lui, Paraspondyle résolut de le dénoncer à Cantacuzène. Dans cette intention, il coupa des poils du cheval d'Hiérax, et partit avec ce témoignage de sa perfidie. Il se promettoit deux avantages de sa démarche: le premier étoit de s'insinuer, par ce service, dans les bonnes grâces de l'empereur, et le second de le tuer avec plus de sécurité pendant son sommeil. Au point du jour, les amis de Cantacuzène le firent avertir de la visite d'Hiérax et de son entretien avec les ministres. Au même instant Paraspondyle confirme leur rapport, et raconte que, dans les soupçons qu'il avoit de sa trahison, et voulant se délivrer de ses doutes, il l'avoit suivi, vu entrer chez les ministres, et que, cherchant un moyen de le convaincre, il s'étoit avisé de couper une touffe de poils de son cheval. Il la présente en

finissant son rapport. L'empereur, enseveli dans des réflexions, se consultoit pour savoir quelle conduite il devoit tenir avec Hiérax, lorsqu'on vint lui dire que la garnison de Constantinople faisoit une sortie. C'étoit un parti d'Allemands. L'affaire ne fut pas sérieuse. Le seul Hiérax reçut deux blessures légères et perdit son cheval. Il fut sauvé cependant et rapporté au camp. L'empereur alla le visiter dans sa tente, et lui dit de prendre garde que saint George ne voulût se venger de son parjure et d'avoir profané son image. Hiérax répéta ses sermens et ses protestations; mais il fut interdit quand le prince lui montra les preuves de son mensonge. Se voyant découvert, il prit la fuite le soir même, et se rendit auprès de l'impératrice, qui le reçut avec des transports de joie, et lui donna les gouvernemens qu'avoit eus Vatace. Paraspondyle ne fut pas plus heureux. Voyant qu'il inspiroit des soupçons et qu'il étoit observé, il se réfugia dans la capitale, où l'on accueilloit tous les ennemis de Cantacuzène. Ce prince ne tarda pas lui-même à savoir que ses amis étoient espionnés, et qu'il leur seroit impossible d'exécuter dans le moment le projet qu'ils avoient formé de l'introduire par la porte Xylocerte, leva le camp pour se rendre à Sélivrée. Toutes ces tentatives d'assassinat lui faisoient voir qu'il n'y avoit pour lui que des dangers sans gloire auprès de Constantinople.

Arrivé dans Sélivrée, il choisit trois cents soldats pour les conduire à Hiéro, ville située à l'embouchure de la mer du Pont, et dont il vouloit s'emparer, quoiqu'il n'y eût aucune intelligence. Ses soldats dressèrent les échelles sans être aperçus, et quelques-uns montèrent sans accident ni sans obstacles. Mais, au lieu d'attendre leurs camarades et d'aller leur ouvrir les portes, ils se livrèrent au pillage, comme s'ils eussent été les maîtres de la place, et perdirent par leur impatiente avidité tout le fruit de la victoire. Les habitans, ayant reconnu

le petit nombre, renversèrent les échelles, et se défendirent avec bravoure. Il n'y eut cependant qu'un soldat de tué. Cette entreprise ayant manqué, Cantacuzène prit la route d'Andrinople. Le patriarche de Jérusalem, ainsi qu'un grand nombre d'évêques, se trouvoient alors dans cette ville. L'empereur résolut de profiter de leur présence pour se faire sacrer avec toutes les formalités convenables. Il commanda aux orfèvres de faire une couronne d'or, ainsi que tous les ornemens nécessaires pour cette cérémonie. Les préparatifs exigèrent du temps. Elle se fit au mois de mai. Cantacuzène fut couronné par Lazare, patriarche de Jérusalem, le jour où l'église grecque célébroit la fête de Constantin et d'Hélène sa mère. Le même prélat couronna ensuite l'impératrice Irène. On jeta au peuple des pièces d'or et d'argent : on fit des festins et des rejouissances publiques. On n'omit rien de ce que les circonstances permettoient de faire. Les évêques, rassemblés à cette occasion, délibérèrent sur la question de savoir s'ils devoient demeurer dans la communion du patriarche de Constantinople, depuis qu'il s'étoit permis de tenir enfermés dans leurs maisons un grand nombre de prélats. On déclara à l'unanimité qu'il falloit se séparer de lui. L'empereur, ayant confirmé leur sentence, le nom de ce patriarche fut retranché des prières publiques, et l'on défendit de le reconnoître. L'armée de Cantacuzène le supplia de proclamer pour son successeur Mathieu [a], son fils, afin que, s'ils avoient le malheur de le perdre, ils ne restassent pas sans souverain. L'empereur les remercie, et, leur représentant combien leur demande blessoit les convenances, il leur dit : « Ce n'est point contre les enfans « d'Andronic que j'ai pris les armes ; les mauvais trai- « temens dirigés contre moi n'ont en rien altéré l'affec-

[a] Cantacuzène *seul* donne ces détails. Aucun autre historien ne fait mention de cette prière de l'armée, et le lecteur verra par la suite des événemens la cause et le motif de cette remarque.

« tion que je leur porte. J'ai pu, du vivant de leur père, « prendre entre les mains l'autorité souveraine : je ne « l'ai point fait ; il m'étoit facile de m'en emparer à sa « mort : je ne le voulus point, quoiqu'il en témoignât « le désir dans ses derniers momens. Je n'ai cédé qu'à « vos prières. Je n'ai garde de changer de sentimens « envers la famille impériale, soit que je me rende « maître de Constantinople, soit que je fasse un traité « pour être reconnu empereur. Je tiendrai Jean Paléo-« logue comme mon collègue : je lui donnerai ma fille « en mariage : si cette union ne peut avoir lieu, je trou-« verai d'autres moyens de confondre les intérêts et de « détruire toute inquiétude ombrageuse. Vous voyez « que je ne puis vous accorder ce que vous me demandez. « Ce seroit aller contre mes principes que de m'asso-« cier mon fils. Les empereurs ne viennent pas comme « les plantes ; il faut que l'ancien meure avant qu'on en « élise un nouveau. Oui, je le jure, si tous les peuples « venoient s'offrir à moi, si tous les rois me donnoient « leur couronne à condition que je sacrifierois Jean « Paléologue, je préférerois la plus extrême misère et la « retraite la plus obscure plutôt que de régner sur tous « les hommes à une condition aussi criminelle. Je suis « retenu dans ce devoir non-seulement par mon respect « et ma reconnoissance pour le père, mais encore par « la justice que je dois au fils, qui, dans un âge foible et « dans l'innocence de cet âge, n'a pris et n'a pu prendre « aucune part aux persécutions dont je suis l'objet. Si « vous aviez jamais la coupable intention de recon-« noître un autre que ce jeune prince, sachez d'avance « que, bien loin de vous seconder, je m'y opposerois de « tous les moyens qui seroient en mon pouvoir. » Quoique cette résolution exprimée avec tant d'énergie contrariât l'armée, elle ne put refuser à Cantacuzène le tribut de son admiration et de son respect.

Peu de temps après son couronnement, Cantacuzène

apprit des événemens désastreux qui lui causèrent une douleur d'autant plus vive qu'il en étoit ou la cause, ou du moins l'occasion. Il s'agit de Thessalonique, ville commerçante et populeuse, où, dans des temps de paix, la tranquillité étoit souvent troublée parce qu'elle renfermoit toujours dans son sein des esprits factieux ou remuans. Elle pouvoit moins qu'une autre échapper aux désordres qui désoloient l'empire. Le grand-duc en avoit confié le gouvernement à son fils Jean Apocauque, qui se distinguoit par une modération dont son père ne lui donnoit pas l'exemple. Il ne favorisoit ni ne persécutoit les partisans de Cantacuzène; mais, par cette impartialité même, il ne pouvoit manquer de déplaire à ses ennemis. Ces derniers étoient nombreux et puissans, parce la fureur qui les animoit sans cesse ajoutoit à leur force. Couvrant cette fureur du nom de zèle, ils se faisoient appeler *les zélés*, recevoient parmi eux tous les bandits qui se présentoient, et les gens perdus de débauche. La seule condition nécessaire pour être admis dans cette troupe étoit la haine contre l'empereur. A leur tête étoit Michel Paléologue, fier d'un nom qu'il déshonoroit en se faisant le chef d'une pareille bande. Non content de partager l'autorité avec le gouverneur, il tâchoit de l'attirer tout entière afin d'en jouir tout seul. N'osant cependant prendre les armes contre lui à cause du grand-duc, qu'il craignoit, il agissoit sourdement et remplaçoit l'audace par la ruse. Jean Apocauque, à qui cet envahissement rendoit Paléologue odieux, ne vouloit point employer des moyens violens contre lui, à cause de la populace, que son rival remuoit à son gré. Bien certain de ne pouvoir l'arrêter dans ses prétentions, il vit que le seul moyen de reconquérir son autorité étoit de se défaire de Michel. Pour y parvenir, il gagna l'affection des principaux habitans de Thessalonique et de ceux qui avoient de l'attachement pour Cantacuzène. Tous l'aigrirent davantage, et par leurs propos et leurs plaintes

augmentèrent sa haine contre Paléologue. La plupart avoient éprouvé, de la part de ce dernier, ou du parti dont il disposoit, des mauvais traitemens : quelques-uns avoient été mis en prison ; d'autres bannis ou proscrits, et n'étoient rentrés qu'en faisant des sacrifices : tous respiroient la vengeance ; on résolut de le tuer. Celui qui avoit le plus souffert de l'injustice de Michel se chargea de l'exécution. Apocauque les rassemble dans une maison écartée, leur fait cacher des armes sous leurs habits ; et, ces mesures prises, envoie inviter Paléologue à se rendre auprès de lui sans délai pour se concerter ensemble sur un objet d'intérêt général très-urgent. On avoit choisi cette maison afin d'éviter que le peuple ne se soulevât dans le premier moment. Paléologue, qui savoit que le gouverneur le craignoit, se trouve au rendez-vous avec un très-petit nombre de gens, parce qu'il n'avoit aucune méfiance dans sa sécurité ; il s'exprime avec humeur et tient un langage propre à révolter Apocauque et ceux qui formoient cette espèce de conseil. Ces derniers répliquent par des paroles piquantes, afin de l'irriter davantage. Michel les menace ; et comme jusqu'alors tout avoit plié devant lui, étonné d'une résistance toute nouvelle, il conçoit des soupçons, et veut se retirer. Mais celui qui s'étoit chargé de le tuer le joint au moment où il sortoit de la maison, lui passe son sabre au travers du corps, et l'étend sur la place. A cette nouvelle, les zélés se cachèrent au lieu de prendre les armes. Le peuple même, qui commençoit à se fatiguer de la conduite impérieuse de Paléologue, ne remua point. Il ne prit aucun intérêt à ses partisans parce que, depuis quelque temps, ils exerçoient des vexations dont on peut se faire une idée par celle-ci. Ils tenoient le soir, au coin des rues, des tonneaux, qu'ils environnoient de torches. Tous ceux qui passoient étoient obligés de s'arrêter pour proférer des injures contre Cantacuzène, sous peine d'être plongés dans l'eau. Comme personne ne

refusoit, ils ne pouvoient se donner le spectacle qu'ils cherchoient. Alors ils exigèrent qu'on tînt un langage qui ne coûtoit rien ; ils prenoient au collet ceux qu'ils ne connoissoient pas, et les plongeoient dans les tonneaux, en disant qu'ils les baptisoient de nouveau. Les amis ou parens des gens qu'on maltraitoit ainsi prirent fait et cause pour eux, et tombèrent sur les zèlés; de manière que, lorsque ceux-ci se cachèrent à la mort de Paléologue, croyant avoir contre eux un parti formidable, ils ne trouvèrent aucun appui dans le peuple.

Apocauque, débarrassé de son rival, donna beaucoup d'influence aux amis de l'empereur, et, renonçant à son système de modération, épousa chaudement leurs intérêts, et devint persécuteur à son tour. Il ne sentit point assez que dans une grande ville de commerce il y a toujours une masse de citoyens fort indifférens aux querelles politiques. Il agit contre les zélés, envoya jusqu'à Platanion pour en arrêter quelques-uns; il en chassa d'autres ; il en fit mettre en prison. Les plus obscurs, les plus dangereux et les plus coupables échappent toujours à ces mesures. Comme le parti des zélés étoit composé de tous les partisans de l'impératrice, il y avoit nécessairement des gens riches. Plusieurs ne furent pas ménagés. Apocauque craignit ou d'avoir trop laissé faire, ou d'être allé trop loin. Il se retira dans la citadelle, où les amis de Cantacuzène continuèrent de le voir avec la même liberté, et de lui confier leurs projets ou leurs pensées. Quand il sut leurs secrets, il taxa les plus riches, qui payèrent l'amende pour éviter une condamnation plus grave. Cantacuzène, en rendant compte de cette conduite, prétend que, dans le fond du cœur, Jean Apocauque lui étoit dévoué ; qu'il ne faisoit semblant de suivre le parti de l'impératrice que dans la crainte que son père ne lui enlevât le gouvernement de Thessalonique, ou même ne le punît sévère-

ment, car il savoit qu'il étoit implacable; enfin que, par cette dissimulation, il se mettoit à l'abri de sa colère et trouvoit le moyen de remplir ses coffres. Cependant il en avoit trop fait contre le parti de son père pour que celui-ci ne reçût aucune plainte. Quoi qu'il en soit, la mort d'Apocauque le délivra de ses craintes et le rendit maître de ses actions. Il en profita pour se déclarer en faveur de Cantacuzène. Dès qu'il fut instruit de la mort tragique du grand-duc, il envoya des députés à l'empereur pour le reconnoître, lui déclarant qu'il le regardoit comme digne seul de l'empire, non-seulement à cause de ses grandes qualités, mais en dédommagement des injustices qu'on lui avoit faites; qu'il avoit depuis long-temps le dessein de passer dans son parti, mais qu'il avoit été retenu par la crainte de son père; qu'il saisissoit avidement l'occasion d'exécuter ce projet, et le faisoit avec d'autant plus de plaisir, qu'en se donnant à lui il lui donnoit la ville de Thessalonique, la seconde de l'empire; enfin qu'il le prioit d'en venir prendre possession au plus tôt, afin de n'éprouver aucune difficulté. Après avoir fait partir ces envoyés, il assembla les habitans pour leur proposer de se rendre à Cantacuzène. Tous acceptèrent, même George Cocalas, qui s'étoit fait remarquer par son inconstance depuis le commencement de la guerre, en changeant alternativement d'opinion et de parti; et même encore André Paléologue, l'un des ennemis les plus prononcés de l'empereur, grand partisan de la faction des zélés, mais moins emporté qu'eux, et qui, pour ce motif, fut épargné lorsqu'on agit contre cette faction. Quand la résolution de se rendre eut été prise, on s'occupa de choisir des ambassadeurs pour députer vers Manuel, fils de Cantacuzène. Ce prince étoit alors à Bérée, où son père l'avoit envoyé pour gouverner la ville et recevoir toutes celles du pays qui voudroient se soumettre à l'empereur. Ses pouvoirs étoient même illimités, et

son père l'avoit laissé maître d'accorder toutes les grâces qui lui seroient demandées. Nicolas Cabasilas et Pharmace, ayant réuni tous les suffrages, se présentent devant Manuel pour remettre les clefs de Thessalonique, et solliciter pour les habitans de cette ville une exemption des impôts et des charges pour les plus considérables des gens de guerre, et des récompenses pour les autres. Manuel ne crut pas devoir contester aucune des conditions, et, leur accordant tout de bonne grâce, il leur exprime le désir de faire ce qui dépendroit de lui pour leur plaire et gagner leur affection. Au retour des ambassadeurs, Apocauque rassemble les Thessaloniciens pour leur faire part de la réponse du prince. Tous applaudirent au récit que firent Pharmace et Cabasilas de ce qui s'étoit passé et du résultat de leur mission.

Cocalas et Paléologue seuls témoignèrent du mécontentement. Le dernier, jaloux de ceux à qui l'on promettoit des récompenses, et plus hardi que son collègue, causa assez de trouble dans l'assemblée pour empêcher qu'elle ne prît aucune détermination. Il en sortit pour s'emparer de la porte située du côté de la mer. Ce côté de la ville n'étoit habité que par des matelots, des pêcheurs et des ouvriers. Les matelots, élevés militairement, faisoient la principale force de Thessalonique. Intrépides et cruels, on les voyoit toujours à la tête des exécutions sanglantes et des séditions. La foule les suivoit toujours, parce qu'il falloit avec eux, lorsqu'ils se révoltoient, être complices ou victimes. André Paléologue, leur chef, s'étoit concilié leur dévouement et leur respect. Il ne réclamoit jamais en vain leur appui. Ils parurent au premier signe pour le défendre ou le seconder. Cocalas, qui partageoit les sentimens d'André, et qui avoit des prétentions sur le gouvernement de la ville, imagina de tendre un piége à Jean Apocauque, dont il se plaignoit amèrement, prétendant qu'il lui avoit fait manquer un mariage avantageux. Apocauque

ne vouloit pas armer ouvertement; il perdit des momens précieux en conférences, oubliant ou ne sachant pas qu'avec des gens comme ceux qui se révoltoient il falloit agir. Il donna le temps aux zélés de sortir de leurs cavernes, bien déterminés à se venger d'une manière terrible des traitemens qu'on avoit fait éprouver aux leurs, et de la contrainte dans laquelle on les tenoit. Ils excitèrent le peuple et le rendirent furieux. Les citoyens armés et les soldats formoient tous ensemble un nombre de huit cents. Ils se croyoient déshonorés s'ils étoient vaincus par des matelots : mais il ne s'agissoit rien moins que de la vie. Apocauque, continuant de se bercer du fol espoir d'accommoder les affaires, députe encore une fois vers les rebelles, et leur envoie un capitaine nommé Cotéanitze. Avant qu'il eût ouvert la bouche, les zélés, qui ne vouloient que le pillage et non la paix, s'élancent sur lui, le frappant de leurs lances et de leurs épées. Sa cuirasse le garantit; il ne fut blessé qu'à la main, et se sauva. Jean Apocauque, voulant punir cette insolence, résolut d'attaquer les matelots et les zélés. En ne perdant pas un instant il auroit pu les vaincre, parce que les rebelles n'avoient point encore excité le peuple. Mais Cocalas, qui les protégeoit, détourna le gouverneur en lui promettant de faire une tentative auprès de Paléologue, et répondant du succès. Ce n'étoit que pour donner à celui-ci le temps de grossir et former sa troupe. Apocauque remit l'attaque au lendemain. Il passa la nuit sous les armes devant la citadelle, avec ses huit cents hommes, pendant que Paléologue dressoit les matelots et les zélés. On ne voyoit sur le bord de la mer que flambeaux allumés; on n'entendoit qu'un mélange confus de cliquetis d'armes, de cris, de bruits de trompe. Plus silencieuse, la troupe d'Apocauque étoit rangée en bon ordre, bien résolue d'en venir aux mains, espérant qu'une partie du peuple combattroit avec elle, et certaine de trouver

une retraite sûre dans la citadelle. Elle comptoit de plus sur un secours de Bérée, parce que, dès que Paléologue eut pris les armes, on avoit envoyé prévenir Manuel, fils de Cantacuzène, en le priant d'amener du secours ou d'en envoyer. Pendant cette nuit, Cocalas passoit de l'un à l'autre parti, sous prétexte de réconcilier les deux chefs, mais dans l'intention de les animer davantage, et de rendre compte à Paléologue des mesures que prenoit Apocauque. Il parvint même à corrompre les officiers de celui-ci, et leur fit promettre de refuser de se battre au moment où l'engagement auroit lieu. Quand il eut obtenu cette promesse, il leva le masque, se déclara pour le peuple, et se mit à sa tête pour combattre Apocauque. Dès qu'on fut, de part et d'autre, à la portée du trait, les officiers s'écrièrent qu'ils ne vouloient pas tuer leurs compatriotes, et qu'il falloit se retirer dans la citadelle. Les soldats approuvèrent ce conseil, et se mirent en devoir de l'exécuter. Vainement Apocauque leur fit voir que le terrain étoit favorable à la cavalerie (car presque tous étoient montés); vainement il invoqua le devoir et l'honneur, mêlant les prières aux menaces : tout fut inutile. Ils persistèrent à répondre qu'on devoit préférer la défense à l'attaque, quand on n'avoit d'autre ennemi que ses concitoyens. Entrés dans la citadelle ils refusèrent de monter, disant que rien ne les obligeoit à tuer les Thessaloniciens, ni à se faire tuer par eux. Ne doutant plus de la trahison, Apocauque voulut s'enfuir avec quelques-uns de ses amis; mais Stratigius, l'un des principaux zélés, s'étoit emparé des clefs de toutes les portes de la ville. Apocauque, s'étant présenté à celle qui donnoit du côté du port, et l'ayant trouvée fermée, ordonna aux habitans de la rompre. Ils lui dirent que, puisqu'il avoit attiré le peuple contre eux, ils s'occupoient du soin de se défendre, et n'avoient pas le temps de venir à son secours. Il parvint cependant à se cacher

pendant le pillage; mais il fut découvert et mis en prison. Le lendemain, au point du jour, il arriva des troupes de Bérée. Dès qu'elles surent ce qui s'étoit passé, elles pillèrent le pays et retournèrent sur leurs pas. Ainsi le fils du grand-duc se perdit pour n'avoir pas saisi l'instant de la possibilité. Plus tôt, il battoit Paléologue en prévenant l'arrivée des zélés; plus tard, il étoit secouru. Vers le milieu de la journée on répandit le bruit que les prisonniers s'étoient rendus maîtres de la citadelle; qu'ils avoient égorgé la garde, et se disposoient à faire entrer des troupes étrangères. A cette nouvelle, inventée par les zélés pour avoir occasion de tuer les détenus, et plus particulièrement Apocauque, la populace, ivre et furieuse, se rassemble. Les bourgeois, effrayés, craignant pour leurs biens et pour leur vie, offrent d'obéir à cette multitude, en reçoivent l'ordre d'aller chercher les prisonniers et de les jeter du haut des murailles. On les amène après les avoir dépouillés de leurs vêtemens. Apocauque fut jeté le premier. Il tombe sur ses pieds, et reste ainsi debout exposé aux regards de la populace, qui, croyant voir dans cette chute invraisemblable la protection du ciel, n'osoit en approcher. Elle auroit respecté ses jours; mais un zélé, traitant la pitié de foiblesse, s'avance et tranche la tête d'Apocauque. Les autres s'acharnèrent sur son corps, qu'ils percèrent de coups, quoique privé de vie. Le plus grand nombre des prisonniers furent traités de la même manière. A mesure que les zélés prononçoient leur nom on les précipitoit du haut des murailles. On les achevoit, si la chute n'étoit pas mortelle, et même on mutiloit leurs cadavres. Cette sanglante expédition achevée, la populace, dont la rage n'étoit point assouvie, se répandit dans la ville, entra dans les maisons pour y commettre de nouveaux massacres. Elle n'épargna même pas celle de Cocalas, devant laquelle elle se présenta pour demander Pharmace, son beau-frère,

qui s'y étoit réfugié, comptant trouver un asile chez l'un des chefs des factieux. On vouloit le punir de la faveur dont il avoit joui près d'Apocauque. Pour le sauver, il auroit fallu des vertus que n'avoit point Cocalas. Il le livra lui-même, et le vit égorger sous ses yeux. Cantacuzène a transmis des détails sur la barbarie des Thessaloniciens dans ce massacre. Ils la portèrent au point de se partager les membres des victimes, et l'un des bourreaux mangea de la chair humaine. Il y avoit dans le port un vaisseau qui appartenoit à Cantacuzène ; les zélés le coulèrent à fond et noyèrent l'équipage.

Mathieu, fils aîné de l'empereur, que son père avoit laissé en Thrace pour reprendre les villes qui s'étoient soustraites à son obéissance, eut des succès qui ranimèrent le courage du parti. Ce jeune prince, étant averti qu'Hiérax marchoit à la tête d'une partie de la garnison de Constantinople, s'avança contre lui, le battit complètement, et se vit au moment de le prendre. Cette victoire ramena du monde sous ses drapeaux, et fit rentrer plusieurs villes dans sa puissance. Cantacuzène étoit à Sélivrée, ne perdant point de vue Constantinople. Il négocia de nouveau avec les amis qu'il avoit dans cette capitale ; mais, ayant appris d'eux que le moment n'étoit pas encore favorable, il ajourna son projet. Dans le même temps son ami, le souverain de Smyrne, étoit obligé de se défendre dans cette île. Depuis la séparation des deux églises, les papes avoient coutume de nommer et de sacrer un patriarche de Constantinople, qui ne portoit qu'un vain titre, comme les princes d'Europe à qui l'on voyoit prendre celui d'empereur des Grecs. Les souverains pontifes prétendoient que la ville de Constantinople ayant autrefois relevé de leur puissance, ce seroit de leur part reconnoître qu'elle auroit eu le droit de s'en affranchir, et renoncer au leur, s'ils ne nommoient pas un patriarche. En conséquence il y avoit en Italie une succession de

patriarches de Constantinople; et comme dans cette capitale on en vit quelquefois trois, et souvent deux à la fois, parce qu'on les déposoit, ou qu'ils étoient forcés de se réfugier dans un couvent, le siége patriarchal étoit loin de manquer de titulaire. Celui que le pape venoit de nommer et de sacrer, prétendant à son tour qu'il avoit des droits sur les églises qui relevoient de ce siége, forma le projet d'aller prendre possession de celle de Smyrne, et de profiter des troupes qui se trouvoient à bord de douze galères sous le commandement du capitaine Martin. Arrivé dans le port, le prélat lui fait part de ses intentions. Martin et les autres commandans font de vains efforts pour le détourner de cette entreprise, dont ils lui représentent la témérité. Le patriarche n'en tient compte, et les entraîne. Il entre dans l'église sans obstacle, et, pour en prendre possession, y célèbre les saints mystères au milieu des troupes italiennes. Amir, averti de ce fait, arrive avec son armée. Les Italiens se sauvèrent dans la citadelle. Le patriarche fut massacré près de l'autel, revêtu des ornemens pontificaux et dans l'exercice de ses fonctions. Martin et plusieurs officiers éprouvèrent le même sort. Si le sultan n'eût pas été dans l'île, les Latins s'en seroient probablement emparés. La facilité d'une entreprise de cette espèce, et le voisinage de Sarcane, empêchoient Amir de voler au secours de son ami, et le forçoient de rester dans ses états.

La prise de l'île de Chio qui eut lieu à cette époque, eut, par ses suites, sur les affaires de Cantacuzène une influence avantageuse pour ce prince. Trente-deux nobles génois ayant équipé plusieurs galères à leur frais, cherchoient à former un établissement qui les mît à l'abri des factions dont leur patrie étoit agitée. L'île de Chio sembloit leur offrir toutes les conditions qu'ils désiroient; mais il falloit en faire la conquête, et pouvoir la conserver. Ils combinent une attaque en règle, et font

jouer un grand nombre de machines. Les Grecs se défendent avec courage, et l'espoir de recevoir des secours de Constantinople leur fait prolonger leur résistance. Pressés par la faim, ils furent obligés de se rendre. L'impératrice, qui manquoit de marins, d'argent et de vaisseaux, ne put préserver cette île importante, et s'affligea de sa perte. Pour plaire à cette princesse, ceux qui gouvernoient équipèrent un petit nombre de vaisseaux pour porter des vivres aux habitans, ne sachant point encore qu'ils avoient été forcés de capituler. Phaséolate, beau-frère de Cinname Mystique, commandoit cette expédition. Ayant appris la reddition de l'île, il revint, et rencontra un vaisseau marchand de Gênes richement chargé, facile à prendre parce qu'il n'étoit point armé. Phaséolate l'attaque, s'en empare, le pille et passe l'équipage au fil de l'épée. Les Génois de Galata, indignés de cette action, se rassemblent, déclarent Phaséolate leur ennemi personnel, le mettent hors du droit des gens, et promettent une récompense à celui qui leur apportera sa tête. Soupçonnant que le gouverneur avoit secrètement approuvé sa conduite, ils arrêtèrent qu'ils cesseroient à l'instant même d'approvisionner Constantinople, et décernèrent des peines contre ceux d'entre eux qui fourniroient une seule mesure de grains à cette capitale. La cour, menacée de la famine, fit restituer aux Génois ce qui leur avoit été pris, leur donna tous les dédommagemens qu'ils exigeoient, et renouvela les traités passés avec eux; mais ils ne se calmèrent qu'en se réservant le droit de punir Phaséolate. Ils prièrent souvent l'impératrice de le leur livrer, et, dans chaque circonstance, ils renouveloient leurs prières, y mêlant quelquefois les menaces. Phaséolate partageoit avec Asan et Cinname le gouvernement de l'état, et dirigeoit plus particulièrement la guerre contre Cantacuzène. L'impératrice, qui l'aimoit et le croyoit dans ses intérêts, n'écouta point la demande des Génois. Elle se trouvoit

dans un grand embarras, parce qu'elle ne vouloit point rompre avec les ennemis de celui qui jouissoit de toute sa confiance. Elle cherchoit des voies d'accommodement, promettoit de leur faire justice lorsque les affaires le lui permettroient. Elle instruisit Phaséolate de toutes les démarches des Génois, et l'avertit de veiller sans cesse à sa sûreté, parce que ses ennemis étoient capables de tout. Phaséolate profita de l'avis pour se former une garde particulière, chargée exclusivement de sa personne. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit.

LIVRE CENT-HUITIÈME.

An. 1346. L'IMPÉRATRICE, voyant que la plupart des villes de l'empire avoient reconnu Cantacuzène, et que cet empire étoit réduit pour elle à la possession de la capitale, chercha des alliés. Elle ne pouvoit plus s'adresser au crâle de Servie, qui, en prenant le fastueux titre d'empereur des Grecs, annonçoit assez l'intention de profiter de la guerre civile pour le devenir tout-à-fait. La facilité avec laquelle le roi de Bulgarie rompoit les traités et passoit d'un parti à l'autre n'inspiroit aucune confiance. Dans cet embarras, la princesse Anne eut recours à Basilica, prince de Carbone, et lui députa des ambassadeurs qui furent très-bien reçus. Basilica donna mille hommes, dont il confia le commandement à deux frères nommés Théodore et Tomprotitze. En côtoyant les rives de la mer de Pont, ces deux officiers persuadèrent aux habitans de plusieurs places de se rendre à l'impératrice. A leur arrivée, la princesse les combla d'honneurs. Elle maria la fille du grand-duc Apocauque à Tomprotitze, qu'elle fit général en chef de l'armée grecque. Ce nouveau général partit sans délai pour s'emparer de Sélivrée pendant que Cantacuzène étoit à Didymotique. Facrase sortit à la tête de la garnison, attaqua l'ennemi, et les battit complètement avant d'arriver à Sélivrée. Tomprotitze, ne connoissant pas le pays, mena sa cavalerie dans des vallons plantés de vignes: ce fut la principale cause de sa défaite. La plupart de ses gens furent faits prisonniers : lui-même ne s'échappa qu'avec peine, et revint honteux dans la capitale. Il y resta : son frère partit avec les débris de sa troupe.

La promesse que l'empereur avoit faite au sultan de Bithynie de lui donner sa fille en mariage étoit restée sans effet, soit par suite de la juste répugnance que le prince devoit éprouver, soit que les événemens n'eussent point laissé le temps de consommer ce projet. Quel que soit le motif, Orchan revint à la charge, mêlant aux instances les plus vives des expressions qui pouvoient faire craindre un nouvel ennemi plus puissant que les autres, s'engageant à servir Cantacuzène, non comme un allié, mais comme un fils. L'empereur rassembla les officiers les plus renommés de son armée, et les consulta sur cette alliance : tous en reconnurent l'utilité. Le prince voulut avoir l'avis d'Amir, aux yeux de qui les objections et les scrupules qu'auroient pu raisonnablement avoir les Grecs n'avoient aucune valeur. Amir l'engagea vivement à conclure, lui faisant voir les avantages de cette alliance préférable à ceux que son ami pouvoit retirer de la sienne. En effet, par la proximité, le sultan de Bithynie pouvoit envoyer ou conduire à son allié des secours prompts et faciles ; tandis que celui de Lydie, séparé de son ami par de grandes distances, entouré d'ennemis, n'avoit, d'après toutes les circonstances, que des secours tardifs, insuffisans, à lui donner. Amir, dans sa lettre, cita plusieurs exemples qui devoient déterminer Cantacuzène, en lui rappelant que des empereurs avoient donné leurs filles à des barbares. Entre autres il citoit Andronic, qui sacrifia un enfant de dix ans au crâle de Servie, quoiqu'il eût passé l'âge de la maturité. L'empereur admira la modestie d'Amir, qui lui avouoit que les ressources qu'il trouveroit dans le sultan de Bithynie lui seroient plus avantageuses que les siennes. Il envoya des ambassadeurs au sultan pour lui annoncer le consentement qu'il donnoit à son mariage, et le prier d'envoyer une escorte pour protéger sa fille pendant sa route. Orchan, transporté de joie, fit équiper trente vaisseaux, qui transportèrent dans la

Thrace l'élite de sa cavalerie avec les principaux de sa nation. Sélivrée fut choisie pour le lieu où la cérémonie devoit se faire, et les princes s'y rendirent, chacun de son côté. On éleva hors de la ville un trône d'où la fille de Cantacuzène pût être vue de tout le peuple, selon l'usage suivi par les empereurs lorsqu'ils marioient leurs filles à des étrangers. Auprès de ce trône une tente fut dressée pour l'impératrice Irène et les femmes de sa suite. Théodora (c'étoit le nom de la jeune princesse) se plaça sans être aperçue, parce que le trône étoit environné de rideaux de soie et d'or, qui se relevèrent en draperies, et l'exposèrent à tous les regards dans toute sa parure, au moment où la cérémonie commença. Autour étoient des eunuques, un genou en terre, portant chacun un flambeau. L'empereur seul étoit à cheval, tous les autres dignitaires ou généraux se tenoient debout. Une musique nombreuse et composée des meilleurs instrumens *fit entendre*, dit Cantacuzène, *la plus agréable harmonie dont l'oreille des hommes puisse être charmée*, et fut mêlée d'hymnes et de chants. La cérémonie fut terminée par un festin auquel assistèrent les envoyés d'Orchan. L'empereur traita l'armée et les Turcs pendant plusieurs jours. Ensuite il remit sa fille aux ambassadeurs, qui la conduisirent à leur maître. Cantacuzène représente sa fille conservant à la cour du sultan la pureté de ses mœurs et la foi de ses pères, résistant non-seulement aux efforts que l'on fit pour lui faire embrasser la religion de Mahomet, mais convertissant plusieurs Turcs à la sienne; n'usant de son crédit que pour faire du bien. Il semble que, par ces éloges, il ait voulu tâcher de faire oublier ce qu'avoit de choquant, sous plus d'un rapport, un pareil mariage aux yeux des Grecs, qui traitoient de barbares les autres nations, même celles qui avoient reçu le christianisme.

Les villes d'Héraclée et d'Amastris, situées sur le Pont-Euxin, prévoyant que Cantacuzène triompheroit

de ses ennemis, songeoient à se soumettre à son obéissance : mais, comme c'étoit moins par attachement pour ce prince que par des motifs d'intérêt, elles voulurent s'assurer de sa situation, et voir si elles ne couroient aucun risque. En conséquence, elles envoyèrent deux espions pour reconnoître la puissance de l'armée, et firent un singulier choix. C'étoient un moine et un prêtre. Arrivés à Sélivrée, ils logèrent chez Contophre, ami particulier du protosébaste. Il les conduisit à l'empereur, en lui rendant compte de l'objet de leur mission. Le prince leur permit de tout voir, et donna des ordres pour qu'ils n'éprouvassent aucune difficulté dans leur recherche. Il leur fit même des présens. Cet accueil reçut sa récompense. En sortant du palais ces envoyés rencontrèrent un homme qu'ils avoient vu chez Cinname à Constantinople ; et le montrent à Godefroi comme un personnage suspect dont il falloit se défier. Sur cet avis, Godefroi le saisit au collet ; et, dans le débat de cette action ; il aperçut sous les vêtemens de cet homme un poignard dont la pointe étoit très-aiguë, et accompagnée de deux crochets qui, dans l'examen que l'on en fit, se trouvèrent frottés d'un poison subtil. Lorsqu'on l'interrogea sur l'usage qu'il vouloit faire de ce poignard, il répondit que, séduit par ceux qui gouvernoient Constantinople, il étoit venu pour assassiner l'empereur ; que depuis quinze jours il n'en avoit trouvé qu'une fois l'occasion, mais qu'un mot du prince la lui avoit fait manquer. Alors il raconta qu'ayant réussi à s'introduire dans l'appartement de Cantacuzène un moment après son coucher, toutes les lumières furent éteintes par un coup de vent : voulant profiter de ce moment et de l'obscurité, il s'étoit approché de la couche du prince ; mais que, l'entendant prononcer ces paroles, *que personne ne m'approche, car j'ai un poignard*, il avoit craint d'être découvert, et s'étoit hâté de sortir. L'empereur avoit effectivement

prononcé ces mots pour répondre à ceux qui, s'inquiétant de cette obscurité, le prioient d'être sur ses gardes. Ne supposant aucune espèce de danger, et trouvant leurs terreurs sans fondement, il ne vouloit que les rassurer, en leur déclarant qu'il étoit en état de défense.

Ne pouvant plus compter sur l'alliance du sultan de Bithynie, l'impératrice eut recours à Sarcane, satrape de Lydie. Elle lui dépêcha Tagaris, grand-stratopédarque, ami particulier de ce prince, qu'il avoit jadis vu pendant son séjour à Philadelphie. Sarcane mit avec joie des troupes à sa disposition. Amir, fâché de voir Sarcane donner des troupes contre son ami, résolut de le secourir de son côté, et, pour y parvenir, fit valoir une coutume en usage parmi les Turcs. Lorsqu'un sultan envoyoit des troupes au pillage, celles des autres princes turcs pouvoient les suivre : loin de le trouver mauvais, on approuvoit cette conduite. Amir choisit deux mille hommes, les plus braves de son armée, les mit sous les ordres de deux capitaines dont il étoit sûr. Leurs instructions confidentielles portoient que, si l'empereur parvenoit à gagner par son adresse les soldats de Sarcane, et les déterminoit à passer sous ses drapeaux, les deux mille hommes devoient les suivre; dans le cas contraire, les deux capitaines devoient avertir Cantacuzène de toutes les dispositions qu'on prendroit contre lui, et, dans le moment où le combat commenceroit, se mettre de son côté pour charger les autres Turcs et combattre avec les Grecs. Les soldats eurent l'ordre précis d'obéir ponctuellement à leurs chefs, sous peine d'être ruinés ainsi que leurs familles, qui répondoient de leur obéissance. Tagaris traversa l'Hellespont en ramenant ces troupes. Dès que l'empereur sut leur arrivée, il les envoya prier par Antien et Laïdorite de ne point agir hostilement contre lui : les officiers de Sarcane firent une réponse satisfaisante, mais en déclarant aux leurs qu'ils exécuteroient les ordres de leur sultan. Ceux

d'Amir firent connoître à l'empereur, par ses envoyés, l'objet pour lequel ils étoient venus. Alors Cantacuzène, ne craignant plus les autres, fit ostensiblement des préparatifs pour livrer bataille. Les Turcs, qui ne vouloient l'attaquer qu'autant qu'ils lui auroient inspiré une trompeuse sécurité, le voyant prêt, lui mandèrent qu'ils ne vouloient point se battre contre lui, mais qu'ils le prioient de permettre qu'ils envoyassent toucher à Constantinople l'argent que leur avoit promis l'impératrice, s'engageant à faire ensuite tout ce qui lui conviendroit. L'empereur y consentit. L'impératrice s'acquitta de sa dette : ceux qui gouvernoient proposèrent aux envoyés d'attaquer par terre Sélivrée, pendant qu'une flotte grecque la tiendroit bloquée par mer, et s'opposeroit au passage d'Orchan. En revenant au camp, les envoyés turcs furent reconduits par une garde d'honneur, qu'ils auroient emmenée prisonnière, sans Cantacuzène, qui leur dit que c'étoit lui faire tort, parce que ceux qu'ils vouloient enlever seroient bientôt ses sujets. L'armée turque s'approcha de Sélivrée. Les officiers entrèrent dans la ville. L'empereur les traita magnifiquement dans un lieu disposé de manière qu'on voyoit ceux qui traversoient la mer, et qu'on en étoit vu. Quelques galères de Constantinople parurent, et l'équipage, ayant reconnu Cantacuzène, vint sur le rivage pour l'insulter. Les Turcs coururent sur eux et en tuèrent plusieurs. Les impériaux, qui ne paroissoient que parce qu'ils comptoient sur les Turcs, d'après leur entrevue, furent surpris de les voir défendre leur ennemi, perdirent tout espoir d'attaquer avec succès Cantacuzène, et se retirèrent. L'empereur, qui n'avoit plus besoin de ses alliés, les renvoya comblés de présens. Ne se trouvant point assez dédommagés du pillage, que rien d'ailleurs ne remplaçoit à leur yeux, ils firent, avant de prendre la route de leur pays, une irruption dans la Bulgarie qu'ils dévastèrent, enlevant hommes

et bestiaux. On publia qu'ils en agissoient ainsi d'après les ordres de Cantacuzène. Il se défend de cette inculpation, et prétend qu'il avertissoit toujours les Serviens et les Bulgares de l'arrivée des Turcs, afin qu'ils prissent leurs précautions contre les barbares.

De toutes les manières de combattre Cantacuzène, et de se défaire de ce prince, l'assassinat étoit le plus sûr, le plus commode, et le moins coûteux. Si l'assassin manquoit son coup, on ne se croyoit point obligé de tenir ses promesses, en supposant qu'on le laissât impuni : s'il immoloit sa victime, les récompenses étoient toujours au-dessous de l'avantage que retiroient ceux qui employoient un si odieux moyen. Le ministère, voyant la cause à peu près perdue, et l'impossibilité de faire la guerre à force ouverte, chargea Monomaque, neveu du grand-stratopédarque, du soin de tuer Cantacuzène. On fit de nouvelles combinaisons. Le poison fut choisi comme faisant courir moins de risques à l'agent qu'on employoit. Monomaque devoit aller trouver l'empereur, lui déclarer qu'il étoit suborné pour l'empoisonner, lui remettre le poison, s'insinuer dans ses bonnes grâces, et l'empoisonner ensuite. Telle fut la marche qu'il suivit conformément à ses instructions. Dans cet aveu simulé d'un crime réel, il s'emporta en injures contre les ennemis du prince et leurs coupables machinations. L'empereur le remercia d'un avis aussi important. Il donna l'ordre à Potomiate de prendre le poison et de l'ensevelir dans la terre. Ayant oublié de se laver les mains après avoir fait cette opération, il eut des maux d'estomac et de violentes coliques : ses gencives furent ébranlées ; il perdit ses dents, et ne dut la vie qu'à des contre-poisons; mais il ne fit que languir, et ne put jamais recouvrer la santé. Cantacuzène prétend que ces effets eurent lieu par le simple attouchement de la fiole qui renfermoit le poison, tant il étoit actif. Mais il est probable que Potomiate, en s'ac-

quittant de sa commission, se mit plus immédiatement en contact avec le contenu de la fiole. Les amis de l'empereur le firent avertir dans le même temps de se défier de Monomaque, et lui mandèrent dans tous ses détails la mission qu'il avoit. Il fit venir l'assassin, lui lut l'avis qu'on lui donnoit, et lui demanda s'il étoit fondé. Il nia tout, mais sa justificasion parut foible : il ne prit point ce ton que donne le sentiment de son innocence. Cantacuzène se contenta de lui défendre de jamais paroître devant lui. Monomaque ne se fit pas répéter cet ordre. Il partit en diligence pour retourner à Constantinople.

Un incident remarquable arrivé dans ce temps tourna au profit de l'empereur. Ce fut une rupture entière entre l'impératrice et le patriarche. Ce prélat persécutoit depuis long-temps Palamas, qu'il avoit inutilement pressé de se déclarer contre Cantacuzène. Voyant ses efforts inutiles, il le taxa d'irréligion, et soutint un moine nommé Acyndène, condamné pour sa doctrine, et ennemi de Palamas. Ce moine accusoit publiquement celui-ci d'hérésie et d'impiété. Le patriarche le fit mettre en prison, ainsi qu'un grand nombre d'évêques qui prirent sa défense. L'irascible prélat, accoutumé depuis le commencement de la guerre civile à régner despotiquement avec Apocauque, exerçoit sur le clergé des actes tyranniques. Rien ne résistoit à sa volonté. C'étoit s'exposer à sa fureur que de déplorer les maux de l'état et de désirer la paix. Beaucoup de personnes pieuses furent renfermées dans des couvens, ou jetées même dans des cachots. L'impératrice n'écouta pas d'abord les réclamations, parce qu'elle croyoit que le dévouement aux intérêts de sa famille étoit le motif de ces mesures arbitraires. Mais le corps des évêques écrivit à cette princesse pour l'éclairer, et lui faire voir que la plupart des personnes qu'on persécutoit avec tant d'injustice étoient étrangères aux dissensions civiles, ne s'occu-

pant que des doctrines de l'Eglise; et que la cause véritable des traitemens qu'ils éprouvoient étoit parce qu'elles repoussoient une opinion erronée, proscrite dans un concile, et défendue par le patriarche. L'impératrice trouva la matière assez grave pour convoquer une assemblée, et força le prélat à répondre. Les évêques qui jouissoient encore de leur liberté se rendirent à ce concile : ceux qui en étoient privés envoyèrent leur avis par écrit. L'impératrice et Jean Paléologue présidèrent à cette assemblée. Pendant qu'elle s'occupoit de doctrine, on conspiroit pour Cantacuzène. Un des officiers de la princesse, nommé Zyrace, affligé de la situation déplorable de l'empire; bien convaincu de l'innocence de l'empereur, de ses bonnes intentions; sentant que lui seul étoit capable de rétablir les affaires et de bien gouverner, négocia secrètement avec les amis de ce prince, et s'entendit avec eux sur les moyens de se rendre maître de Constantinople. Il lui fit connoître ce projet. Cantacuzène le remercia, lui promettant toutes les récompenses qu'il pourroit désirer. Phaséolate étoit dans les mêmes intentions. Un gouvernement ferme le garantissoit de la haine des Génois. L'entrée de Cantacuzène à Constantinople concilioit ses intérêts avec ceux de l'état. Il se concerte avec Zyrace et les amis de l'empereur. Il falloit quelqu'un dont la discrétion et le dévouement fussent connus pour aller trouver le prince, et convenir avec lui du jour et des moyens de l'introduire dans la capitale. On choisit Microcéphale. Quand il eut ses instructions, on le confia à un nautonnier appelé Pétrogurgure, créature de Phaséolate, pour le conduire à Sélivrée, parce que les routes par terre n'étoient pas sûres. Par un hasard singulier, dans la même journée, les ministres envoyèrent chercher Microcéphale pour l'engager à se rendre à Sélivrée, afin d'assassiner deux amis de l'empereur. Microcéphale ayant accepté cette commission, ils chargèrent le même

nautonnier de le transporter à sa destination. Ce hasard peut s'expliquer par le rôle que jouoit Phaséolate, l'un des trois ministres, et qu'on peut supposer avoir indiqué à ses deux collègues les mêmes hommes, pour exécuter, l'un le projet qu'ils avoient conçu, et l'autre le transport de l'agent choisi. Quoi qu'il en soit, Microcéphale partit chargé de deux missions contradictoires. Il exécuta les instructions de Phaséolate. L'empereur désigna le jour et la Porte dorée, parce qu'il étoit plus facile à ses amis de l'introduire par cette porte que par toute autre. Il partit ensuite pour Andrinople, afin d'éviter tous les soupçons.

Pendant que l'impératrice présidoit le concile, un homme se présenta venant de Sélivrée, pour avertir que Cantacuzène devoit arriver la nuit suivante à Constantinople. Il assuroit tenir cette confidence de l'un de ceux qui étoient dans le secret de l'entreprise. La princesse, ne doutant point que ce ne fût une ruse de la part des partisans du patriarche, afin qu'il évitât la condamnation dont il étoit menacé, crut qu'on vouloit l'obliger à rompre le concile. Elle répondit que quand bien même cette nouvelle seroit vraie, elle ne se lèveroit point de sa place. Le jour indiqué par l'empereur, ce prince partit de Sélivrée, avec mille hommes d'élite. Un plus grand nombre pouvoit le faire découvrir et le gêner dans sa marche. Mais, ayant pris des chemins écartés, il mit plus de temps, et n'arriva que le lendemain du jour qu'il avoit indiqué, dans une inquiétude mortelle que ses amis ne lui eussent ouvert la porte la veille, et qu'ils n'eussent été surpris. Mais eux-mêmes éprouvoient le même sentiment, parce qu'un obstacle imprévu les avoient contrariés de manière que le même retard eut lieu de leur côté. C'étoit le jour de l'assemblée. Deux craintes les agitoient. Cantacuzène pouvoit être retourné sur ses pas en ne les voyant point arriver; il étoit possible que les habitans, avertis, ne les attendissent

en embuscade. Ils parviennent à la muraille, écoutent, observent, se rassurent, et débouchent la porte, bien résolus d'aller retrouver Cantacuzène, s'il s'étoit retiré. Pendant cette opération, le patriarche, convaincu de professer des sentimens opposés à la saine doctrine, étoit condamné, et déposé à l'unanimité. On a cru depuis que l'empereur, instruit de ce qui se passoit, avoit différé d'un jour son entreprise afin d'être entièrement étranger à la déposition du patriarche, et de ne point passer pour avoir usé de son influence. Cette supposition, que lui-même rapporte dans son histoire, est assez dans son caractère, et toute sa vie prouve qu'il sacrifioit à l'opinion. Tous les membres du concile se rendirent au palais de l'impératrice, qui leur avoit fait préparer un grand repas. Ce fut dans cette circonstance que l'empereur arriva près de la Porte dorée, où l'attendoient ses amis. Escortés de la garde de Phaséolate, ils l'introduisirent dans la ville avec des acclamations de joie. Il défendit à ses soldats de commettre le moindre désordre. Il fit arrêter sa troupe devant le palais de Porphyrogénète, délibérant sur ce qu'il avoit à faire dans sa conduite avec l'impératrice. A la pointe du jour il traversa la place publique pour se rendre à l'église de la Vierge, surnommée Odégétrie, d'où il revint au palais. L'impératrice y faisoit des préparatifs de défense. Elle en confia la garde à ceux dont elle connoissoit le dévouement à sa personne. Elle envoya demander du secours aux Génois de Galata, qui passèrent à l'heure même sur des galères. Plusieurs soldats de Cantacuzène, soutenus par le peuple, tirèrent sur eux pour s'opposer à leur débarquement. Quand les Génois virent que le peuple ne paroissoit pas bien disposé pour l'impératrice, ils se retirèrent, et ne parurent plus. L'empereur resta dans l'inaction pendant cette journée, soit qu'il hésitât sur ce qu'il avoit à faire, soit qu'il attendît que la princesse Anne lui fît des propositions. Le len-

demain il convoqua tous les évêques qui se trouvoient dans la capitale, ainsi que les membres du clergé à qui leurs dignités et leur mérite personnel donnoient le plus de considération. Il récapitula devant eux tous les événemens de la guerre, fit voir qu'il n'en étoit point la cause, qu'on l'avoit obligé de se défendre; établit un parallèle entre sa conduite et celle de ses ennemis, qui employoient contre lui l'assassinat, égorgeoient ses ambassadeurs, emprisonnoient ses amis et les dépouilloient de leurs biens : renouvelant ses protestations en faveur de la famille impériale, il déclara que, si l'impératrice persistoit dans son aversion contre lui, dans son projet de défense et dans l'intention de faire couler le sang au milieu de la capitale, il seroit innocent des maux qu'elle alloit attirer sur elle et sur ses enfans; que, si elle refusoit les conditions honorables d'une réconciliation, il n'ordonneroit rien de rigoureux contre elle, mais en même temps qu'il ne répondoit point des soldats, et craignoit de ne pouvoir les retenir. Il choisit ensuite deux députés pour aller conférer avec cette princesse. C'étoient le métropolitain de Philippopolis et Cabasilas, les mêmes qu'elle lui avoit envoyés précédemment à Didymotique. Ils devoient exhorter l'impératrice à prendre des voies de conciliation, à ne plus se laisser tromper par de fausses espérances, à lui donner enfin l'occasion qu'il avoit tant souhaitée, de faire paroître sa clémence envers ses ennemis, et sa reconnoissance pour la mémoire d'Andronic, en procurant à ses enfans la gloire et la prospérité. Ce langage parut, à ceux qui l'écoutoient, si noble et si désintéressé, qu'ils avoient peine à croire qu'il fût sincère, jugeant qu'il falloit une vertu plus qu'humaine pour demander la paix au milieu d'une capitale dont on s'étoit rendu maître après avoir conquis l'empire. Mais, en admirant cette modération, ils ne dissimulèrent point la joie qu'ils en ressentoient.

An. 1347. L'impératrice ne daigna pas répondre aux ambassadeurs, et les renvoya sans leur rien accorder. Cantacuzène en conçut un violent dépit, avouant qu'il fut agité de diverses pensées. Dès que sa troupe sut l'accueil méprisant qu'avoient reçu ses envoyés, elle devint furieuse. Les amis et partisans de l'empereur, irrités contre les ministres à cause des mauvais traitemens qu'ils avoient éprouvés, ne cessoient d'aigrir le peuple et de l'exciter à attaquer le palais. Ils se joignirent à la troupe, et, sans Cantacuzène, l'asile de l'impératrice eût été enlevé de vive force. Mais il ne put empêcher qu'on ne pillât le palais de Blaquernes. Quand ceux qui s'étoient enfermés avec la princesse pour le défendre virent qu'elle aimoit mieux périr et les perdre avec elle que de consentir à un accommodement, ils résolurent de pourvoir à leur sûreté ; et, n'oubliant point leurs intérêts, ils députèrent à l'empereur pour lui demander des charges et des dignités en récompense du service important qu'ils offroient de lui rendre. C'étoit non-seulement d'ouvrir les portes du palais, mais de remettre entre ses mains l'impératrice et ses enfans. Cantacuzène rejeta ces offres avec indignation. Jean Paléologue, plus prudent que sa mère, quoiqu'il n'eût que quinze ans, la supplia, dès qu'il s'aperçut que le peuple couroit aux armes, d'envoyer des députés à l'empereur, bien sûr que ce prince ne leur feroit aucun mauvais traitement. Il ajouta que, s'il étoit dans l'erreur, il aimeroit mieux recevoir la mort de lui que du peuple. L'impératrice, cédant à son fils, envoya chercher Asan, beau-père de Cantacuzène, et Grégoire Palamas, ami de ce prince. Tous deux étoient en prison. Elle leur proposa d'aller trouver l'empereur de sa part pour lui demander la paix. Chargés de cette mission, et supposant qu'il ne devoit respirer que la vengeance, ils le supplièrent de se contenter de la gloire de les avoir vaincus, et l'exhortèrent à la modération. Ils furent également surpris et de l'accueil

gracieux qu'ils reçurent, et de la douceur du prince, qui savoit oublier tant d'outrages, et pardonner. Il déclara qu'il étoit disposé à faire tous les sacrifices, et que rien ne lui coûteroit pour l'avantage des jeunes princes. Après une légère observation faite en passant et sans humeur à son beau-père sur sa conduite envers lui, il donna beaucoup d'éloges à celle de Palamas, sur la fermeté qu'il avoit toujours montrée en ne cédant ni aux menaces ni aux mauvais traitemens. Il fit dresser ensuite la formule du serment qu'il vouloit envoyer à l'impératrice, ainsi qu'à son fils. Ce serment portoit en substance que Cantacuzène accorderoit amnistie entière à ceux qui l'avoient offensé; que personne ne seroit inquiété pour avoir suivi son parti; que chacun retiendroit ce qu'il possédoit avant le commencement de la guerre civile; que les deux empereurs commanderoient conjointement, mais que, pendant dix ans, le plus jeune déféreroit à l'ancien, et qu'ensuite le pouvoir seroit égal entre eux. Ces conditions furent respectivement adoptées et jurées solennellement. Les portes du palais s'ouvrirent, et Cantacuzène y fit son entrée le 8 février 1347. Il trouva l'impératrice en prières : il lui prodigua, en l'abordant, les marques du plus profond respect, et baisa la main du jeune prince.

Ainsi finit la guerre civile après cinq ans de durée. « J'en ai (dit Cantacuzène) rapporté exactement toutes « les circonstances, sans avoir rien omis, et je me suis « acquitté fidèlement de la promesse que j'avois faite, « dès le commencement, de ne rien avancer, ni par « complaisance ni par envie. » Comme il est juge et partie dans cette cause, ce témoignage pourroit être suspect, et l'on est en droit de le récuser, parce qu'il est impossible de toujours s'oublier en parlant toujours de soi. C'est donc d'après les faits et d'après la manière dont il les présente qu'il faut le juger, en comparant son récit avec celui de la même époque, fait par les histo-

riens contemporains de Cantacuzène. Si dans ce parallèle on retrouve les mêmes faits, on ne doit plus douter de son exactitude, et l'on doutera moins encore de sa bonne foi, si l'on examine sa narration. On éprouve quelquefois en le lisant des mouvemens d'impatience, parce qu'il oppose trop souvent à des traitemens barbares une longanimité déplacée. Ne punissant jamais les crimes les plus odieux, tels que l'empoisonnement et l'assassinat, moyens que ses ennemis employoient contre lui, il en résultoit qu'on ne couroit aucun risque à lui faire la guerre. C'est par suite de cette clémence déplacée qu'il fut indirectement la véritable cause du fléau qui désola sa patrie et prépara la chute de l'empire grec, c'est-à-dire de la guerre civile. S'il avoit laissé condamner à une peine capitale, au lieu de le sauver, Apocauque, convaincu d'avoir tramé un complot pour s'emparer de la famille impériale et du gouvernement; s'il avoit assiégé ce même Apocauque dans la forteresse où il se croyoit inexpugnable, au lieu d'obtenir son pardon de l'impératrice, il n'y eût point eu de guerre civile. Cantacuzène en fut donc involontairement, mais réellement, non l'auteur, mais la cause, en commettant une faute aussi grave, et d'autant plus inexplicable, qu'il devoit savoir à cette époque que cet Apocauque n'étoit qu'un intrigant dangereux. Cette faute en entraîna d'autres, et plaça celui qui l'avoit commise dans une fausse position. Il se fit proclamer empereur, et reconnoissoit cependant l'impératrice et son fils. Il donna deux motifs, dont la valeur est très-équivoque : le premier est le désir de son armée et de ses amis; le second, la volonté d'Andronic mourant. Il avoit, pendant la vie de cet empereur, refusé d'être associé au trône, et s'étoit contenté d'exercer l'autorité souveraine sans titre. A la mort d'Andronic il persista dans son refus. C'est accorder beaucoup que de considérer ce refus comme une abdication. Le prince qui abdique, et conséquem-

ment renonce à ses droits, est-il le maître de remonter sur le trône quand il veut, et de faire valoir des droits abandonnés par lui? Il semble, d'après le récit de Cantacuzène, qu'il se soit fait ces réflexions, et la marche qu'il tint pendant les deux ou trois premières années laisseroit croire qu'il en reconnut la justesse. On voit qu'il hésite, qu'il répète jusqu'à satiété les injustices qu'on lui a faites; qu'il rappelle sans cesse les torts de ses ennemis envers lui pour justifier celui qu'il se donne, et qu'il n'ose s'avouer à lui-même. Celui qui fait ou soutient une guerre civile est souvent forcé, par les circonstances, de manquer à ses principes. Cantacuzène en est un exemple : il appela les Turcs à son secours et leur montra le chemin de Constantinople, subissant ainsi le joug impérieux de la nécessité, qui l'obligeoit de sacrifier son devoir à sa conservation, et son honneur à sa fortune. Il croyoit se justifier, parce qu'il ne faisoit qu'imiter ses ennemis. Mais il se trahit lui-même. On voit, à son langage, qu'il sentoit la foiblesse d'un pareil argument, et que la ressource qu'il employoit, favorable à l'intérêt du moment, répugnoit à ses principes. Chaque parti ne manqua pas de rejeter sur l'autre la honte de cette indigne alliance; et celui d'Apocauque témoigna le plus d'horreur contre ce moyen illégal, parce qu'il n'en avoit point tiré d'avantage, tandis que Cantacuzène lui devoit ses victoires. C'étoit les payer cher. Elles lui coûtèrent encore sa fille, qu'il se vit contraint d'accorder au sultan de Bithynie. La peine qu'il se donne en cherchant de tous les côtés des conseils avant de se déterminer à ce mariage, en s'appesantissant sur la conduite, les vertus, la piété de sa fille lorsqu'elle est à la cour d'Orchan, est un aveu et presque l'expression du remords qu'il éprouva. Cantacuzène eût évité toutes ces fautes, ainsi que la honteuse nécessité d'aller mendier des secours auprès du crâle de Servie, si, dès qu'il eût tiré l'épée du fourreau, il s'en fût servi au lieu de

vouloir l'y remettre avant le temps. Si, dès le commencement de la guerre, il eût agi avec activité, elle eut fini bien plus tôt, sans secours étrangers. Mais il manqua, dans la première année, de fermeté, d'énergie, perdit beaucoup de temps à négocier avec des gens qu'il savoit ne mériter aucune confiance, demandant toujours la paix quand, pour l'obtenir, il falloit faire la guerre, et se rendant coupable à force de vertus. La sagesse et la modération de ce prince n'ont point échappé au reproche de négligence et de timidité. Nous allons voir si, lorsqu'il est sur le trône, il le mérite encore.

Trouvant l'impératrice prosternée devant l'image de la Vierge, il profita de cette circonstance pour jurer à haute voix, afin d'être entendu des nombreux spectateurs qui l'accompagnoient, qu'il n'avoit jamais rien médité contre l'impératrice ni ses enfans; que jamais il n'eut le dessein de leur enlever l'empire; que les bruits répandus à ce sujet étoient autant d'impostures; enfin qu'il avoit été toujours dévoué à leurs intérêts. Il termina son discours par remercier Dieu de ce qu'il lui avoit fait voir ce jour heureux, et donné l'occasion de proclamer son innocence. Un langage aussi modéré dans la bouche de celui que la victoire rendoit maître des destinées de l'empire étoit fait pour délivrer la princesse de ses craintes et de ses inquiétudes. Elle parut reprendre sa confiance, et tout annonça qu'on agissoit de part et d'autre avec une égale sincérité. Cantacuzène, à qui l'impératrice faisoit préparer un appartement dans l'intérieur du palais, ne voulant point lui causer aucune gêne, choisit un petit bâtiment construit pour des bains par l'empereur Alexis. Pour mettre le sceau à cette réconciliation, il proposa de reprendre l'ancien projet de mariage entre sa fille Hélène et le jeune Paléologue, et de le conclure. L'impératrice y donna son consentement. « Il conçut pour ce prince (dit-il « lui-même) une très-ardente affection, non-seulement

« à cause de l'étroite amitié qu'il avoit eue autrefois « pour l'empereur Andronic son père, mais aussi à « cause des belles qualités qu'on remarquoit en lui [a]. Il « avoit un extérieur digne de l'empire; il donnoit des « présages d'une future prudence et d'une valeur qui, « par la suite des temps, se trouvèrent véritables, parce « qu'il égala au moins la sagesse de ses prédécesseurs, « et qu'il fit ressentir à ses ennemis les effets de son « courage. » Dès le lendemain, Cantacuzène ordonna que l'un et l'autre parti prêteroient serment de fidélité aux deux empereurs, sans différence ni distinction. Cet ordre faillit à renouveler la guerre. Les partisans de la cour ou du ministère, tous les habitans de la capitale le prêtèrent avec joie, en remerciant le vainqueur. Mais le parti opposé ne dissimula pas son mécontentement. Les soldats et les principaux amis de Cantacuzène déclarèrent hautement qu'ils ne vouloient prêter serment qu'à lui, et ne reconnoître d'autre souverain que ce prince. C'étoient, disoient-ils, une idée qui leur paroissoit insupportable que d'abandonner à leurs ennemis le fruit de la victoire; que de confondre ensemble les vainqueurs et les vaincus; que de laisser sans récompense les nombreux sacrifices faits par les premiers qui avoient abandonné leurs familles, leurs biens, renonçant au repos, au bonheur pour suivre Cantacuzène. Ils ne voyoient dans l'amnistie accordée par ce prince que l'oubli de ses amis, et dans sa facile générosité qu'un acte d'égoïsme, puisque le trône en étoit le prix. Ils contestèrent ainsi pendant trois jours, refusant avec obstination de se soumettre à l'obéissance de Paléologue. Cette conduite affligea profondément Cantacuzène.

[a] Deux circonstances rendent ce langage remarquable : la première, c'est la conduite que tient Jean Paléologue envers son beau-père; et la seconde, l'époque à laquelle écrivoit Cantacuzène, c'est-à-dire postérieurement à cette conduite. Il savoit alors si son gendre méritoit cet éloge.

Voyant que les exhortations étoient sans effet, et ses prières inutiles, il remplaça la douceur par la sévérité. Il leur commanda de se retirer, s'ils ne vouloient pour empereur son gendre, leur déclarant que, ne les ayant jamais forcés de le servir dans le temps qu'il étoit malheureux, il étoit loin de les contraindre quand il n'avoit plus besoin de leurs services; s'ils vouloient l'abandonner, ils le pouvoient sans obstacle; mais, pour rester avec lui, ils devoient reconnoître les deux empereurs, parce que c'étoit le seul moyen de terminer les différends et d'apaiser les troubles. Les principaux finirent par céder, et leur exemple entraîna les autres. Il se trouvoit dans la position la plus critique, entre deux partis, ayant chacun des prétentions opposées et qu'on ne pouvoit satisfaire qu'aux dépens de l'autre. Les adhérens de l'impératrice éprouvoient un secret mais violent dépit de voir leur fortune et leur vie entre les mains d'un homme qu'ils regardoient comme un usurpateur. Les principaux possédoient une partie des biens confisqués et appartenant aux amis de Cantacuzène. Ce prince les leur fera-t-il restituer? Quelle conduite tiendra-t-il pour qu'on lui pardonne sa victoire, pour que l'impératrice oublie que sa couronne a dépendu de lui, et ne rougisse pas de la lui devoir? D'un autre côté, laissera-t-il ses amis à l'aumône en présence de ceux qui les ont dépouillés, et qui sont paisibles possesseurs de leurs biens? L'écueil paroissoit impossible à fuir, et le résultat le plus vraisemblable étoit de mécontenter tout le monde; résultat ordinaire, inévitable même pour celui qu'une guerre civile conduit au trône. La première mesure qu'il prit fut de défendre toute recherche relative aux meubles pillés pendant la guerre, et d'obliger les détenteurs à rendre les immeubles ainsi que les héritages. Les uns regardèrent cet ordre comme un déni de justice, et les autres comme une injustice positive. Can-

tacuzène dit qu'il trouva des moyens de soulager ceux qui avoient été lésés dans leurs intérêts, et qu'en ôtant ainsi les sujets de contestation, il rétablit en peu de temps la tranquillité publique. Il ne donne aucun détail sur ces moyens; et comme le trésor étoit épuisé, il est difficile de suppléer à son silence. La suite des événemens fera voir s'il s'est abusé.

Il fit venir d'Andrinople Hélène et ses filles. L'impératrice Anne alla les recevoir, accompagnée des deux empereurs, de la noblesse et des magistrats. Hélène, celle des princesses qui étoit accordée au jeune Paléologue, fut, d'après les ordres d'Anne et de Cantacuzène, parée des ornemens impériaux, et proclamée impératrice. Elle reçut, ainsi que sa famille, les hommages de ce peuple qui naguère lui prodiguoit les injures les plus grossières. On fit ensuite les préparatifs nécessaires pour le sacre, le couronnement et le mariage; cérémonies dont nous allons parler, quoiqu'elles aient eu lieu plus tard, parce que, pour y revenir, il faudroit interrompre le récit des événemens. Quoique Cantacuzène eût été couronné à Andrinople par Lazare, patriarche de Jérusalem, il crut qu'il étoit convenable de recommencer cette cérémonie, parce que beaucoup de personnes considéroient la première comme nulle, attendu que l'étiquette indiquoit la capitale, et prescrivoit de l'y faire. A Constantinople, plus qu'ailleurs, l'étiquette devoit être, ainsi que nous l'avons fait voir, ponctuellement et littéralement observée. On fut cependant obligé d'y déroger un peu. L'église de Sainte-Sophie étoit le temple choisi pour couronner les empereurs; mais, depuis environ un an, un tremblement de terre l'avoit considérablement endommagée, en renversant une partie de la couverture, ainsi qu'une grande galerie qui régnoit au-dessus de l'enceinte de l'autel. Ces désastres n'étoient pas encore réparés: ils le furent plus tard. L'impératrice Anne releva la galerie, et se servit de

Phaséolate [a] pour diriger ce travail. Cantacuzène refit la couverture, et Paléologue acheva l'édifice. On se servit de *deux excellens architectes ;* Astras, grand-statopédarque ; et *Jean Perraut, Latin de nation*, et sujet de l'empire. A défaut de l'église de Sainte-Sophie, on choisit celle de Blaquernes. Cantacuzène prit les noms de *Jean-Ange-Comnène-Paléologue Cantacuzène*, et se fit couronner une seconde fois, le 13 mai 1347, par le patriarche Isidore, en présence de l'impératrice Anne et de Jean Paléologue. Ce couronnement fut suivi de celui d'Irène sa femme. Huit jours après, le mariage d'Hélène et de Paléologue fut célébré dans la même église. La première étoit âgée de treize ans, et l'autre de quinze. Cantacuzène observe le silence sur le repas qu'il étoit d'usage de donner en de pareilles solennités, et qui eut lieu à celle-là : mais un historien, moins discret que lui, nous a transmis des détails qui montrent à quel point de détresse on étoit réduit. Les diamans et pierreries qu'on avoit coutume d'étaler y furent remplacés par du verre colorié, les coupes d'or et d'argent par de la vaisselle d'étain et des vases d'argile ; enfin les brocarts et les riches étoffes par du cuir doré. Les bijoux de la couronne avoient été pris et en partie emportés par la veuve d'Apocauque, ou vendus et engagés par l'impératrice, pour subvenir aux besoins les plus pressans de l'état.

L'entrée de Cantacuzène à Constantinople et la possession de cette capitale fit non-seulement cesser la guerre

[a] Nous avons oublié de dire que *Phaséolate* étoit un Italien nommé *Fasciolati*. Il est probable que *Perraut* étoit François, et que tous deux avoient accompagné l'impératrice Anne à Constantinople. Cantacuzène, en parlant de l'église de Sainte-Sophie, dit *que c'est un chef-d'œuvre qui peut servir de modèle aux entreprises les plus magnifiques et les plus hardies*. A l'époque dont il parle, c'est-à-dire en 1347, *ce miracle du monde, cette église si célèbre étoit dans une ruine qui tiroit les larmes des yeux*. (Liv. 4.) Des artistes prétendent que Sainte-Sophie *surpasse à quelques égards Saint-Pierre de Rome*, et conséquemment Saint-Paul de Londres.

civile, mais empêcha l'exécution des projets qu'on formoit pour profiter de la division de l'empire. Plusieurs princes voisins vouloient s'emparer des villes et des provinces situées à leur convenance. Entre autres on voyoit le marquis de Montferrat, petit-fils du vieil Andronic, qui prétendoit avoir droit à tout l'empire, et dont le père en avoit disputé la possession au jeune Andronic. Ayant appris que Cantacuzène s'étoit fait proclamer empereur, et qu'il avoit pris un si grand nombre de villes, qu'il n'en restoit que trois à l'impératrice Anne, c'est-à-dire Constantinople, Ainon et Thessalonique, il résolut de venir attaquer Thessalonique, prétendant y avoir plus de droits que Cantacuzène, qu'il regardoit comme un usurpateur. Il étoit soutenu dans cette entreprise par son frère le cardinal Comminges, qui lui fournissoit les fonds nécessaires, ainsi que le pape et plusieurs princes d'Italie. Pendant qu'il faisoit les préparatifs, Cantacuzène prenoit possession de Constantinople. Il y avoit dans ce temps, auprès de l'impératrice Anne, un ambassadeur de Humbert, dauphin de Vienne [a], qui s'appeloit Berthelmi. Témoin d'un événement qui décidoit du sort de l'empire, en réunissoit toutes les parties, et terminoit la guerre civile, il écrivit au pape, ainsi qu'au dauphin, deux lettres que Cantacuzène a cru devoir insérer dans son histoire, sans doute parce qu'il y est l'objet de l'éloge le plus emphatique, étant regardé comme un ange envoyé de Dieu, qui lui a donné *la reine des villes*. C'est ainsi que cet ambassadeur appelle Constantinople, en écrivant, non au pape, que

[a] Cantacuzène ne dit point pour quel objet le dauphin avoit alors un ambassadeur à la cour de Constantinople. Le peu de relations politiques qui devoit exister entre un très-petit prince et le chef d'un grand empire fait présumer qu'Anne étoit l'objet de cette députation, non comme impératrice, mais comme princesse de Savoie. Du reste, Humbert avoit donné le Dauphiné en 1343 à Philippe de Valois, quoique l'acte de donation ne soit que de 1349. Il est peu probable qu'en 1347 il eût, pour un état qui devoit être réuni à un autre, des ambassadeurs à Constantinople.

cette expression auroit pu choquer, mais à son maître. Il termine cette lettre par prier *sa puissance ducale de contracter une étroite amitié avec l'empereur Jean Cantacuzène, dont le nom signifie* la grâce ; *nom qu'il porte avec raison, parce qu'il est agréable à tout le monde.* Le pape et le dauphin communiquèrent leurs lettres au marquis de Montferrat, et le détournèrent d'une entreprise que le souverain pontife avoit encouragée. Ce prince, dont l'armée navale étoit prête, licencia ses troupes : Thessalonique, contre laquelle elles étoient paticulièrement dirigées, se soumit à Cantacuzène aussitôt qu'elle eut apprit son entrée dans la capitale.

Cantacuzène fit une visite au patriarche, qui étoit enfermé dans la prison du palais. Il lui rappela les entretiens qu'ils avoient eus ensemble cinq ans avant, les promesses et les sermens faits par lui, et d'après lesquels il s'engageoit à ne pas permettre que l'impératrice se laissât surprendre par ses ennemis : il lui fit des reproches sévères de ce qu'au lieu de s'opposer aux attaques de la calomnie, comme il y étoit obligé par ses fonctions autant que par ses sermens, il les avoit secondées, contribuant à la guerre civile, persécutant sans pitié ses parens et ses amis, enfin refusant la paix avec emportement. « Du reste (ajouta-t-il), j'ai tout oublié, et « c'est moins pour vous reprocher votre ingratitude que « pour vous faire voir que j'avois tout prévu, que je « tiens ce langage. Si vous n'aviez pas été condamné « avant mon entrée à Constantinople, vous n'au- « riez jamais été inquiété pour votre conduite. Si « vous êtes convaincu de l'hérésie dont on vous accuse, « je ne puis vous promettre ma protection ; mais je « vous la garantis si vous êtes justifié sur ce point, et « vous serez par rapport à moi comme si jamais vous ne « m'aviez donné aucun sujet de plainte. Je ne m'oppo- « serai point à votre rétablissement sur le trône ponti-

« fical. » Le patriarche, surpris de cette bonté, pouvoit à peine en croire le témoignage de ses sens. Se rendant la justice qu'il méritoit, songeant à cette longue suite d'outrages dont il avoit abreuvé Cantacuzène, il s'attendoit à des châtimens. L'espérance brillant à ses yeux, il reprit courage, remercia l'empereur, et lui demanda le temps nécessaire pour se justifier. Trois jours après, ce prince lui fit une nouvelle visite, eut avec lui une conversation gaie, et lui demanda s'il avoit le désir de faire examiner son affaire. Il répondit affirmativement, déclarant que son innocence paroîtroit au grand jour. Cantacuzène fit prévenir les évêques, qui répondirent que leur dessein n'étoit pas d'enlever à Jean d'Apry le trône pontifical, à moins qu'il ne fût hérétique. Ils désignèrent le jour auquel ils s'assembleroient au palais royal pour examiner sa doctrine, et s'y rendirent avec les principaux moines et les personnages les plus considérables de la cour. Le patriarche refusa de comparoître, soit qu'il se défiât de l'empereur, soit qu'il ne se sentît pas en état de se défendre. Trois sommations lui ayant été faites inutilement, les évêques se préparoient à le condamner comme contumace, lorsque le prince les pria de suspendre leur délibération, espérant de le faire changer d'avis, en allant le trouver. Il l'exhorta vainement à tenir la promesse qu'il lui avoit faite : le prélat, obstiné, persista dans son refus. Le concile alors fit rédiger la sentence de déposition ; et comme le patriarche défendoit l'opinion déjà condamnée d'Acyndine et de ses sectateurs, opinion déclarée impie et sacrilége, ce prélat fut enveloppé dans le même anathème. Il se plaignit, intrigua, remua les esprits, réclama contre la sentence du clergé, se prétendit mal jugé, fit tant que le corps des évêques supplia l'empereur de le chasser de Constantinople, pour empêcher qu'il ne causât du trouble dans l'Eglise. Le prince crut qu'il étoit prudent de l'éloigner : en conséquence, il le fit partir pour Didy-

motique, où, ne pouvant se faire à un si grand changement de situation, il tomba gravement malade, et même dans le délire. Dès que l'empereur en fut instruit, il ordonna qu'on le ramenât sans delai dans la capitale, et qu'on le remît entre les mains des plus habiles médecins. Tous les remèdes ne firent qu'aggraver le mal, et sa mort fut hâtée par la honte et le chagrin. Ainsi finit le patriarche, dont l'élection fut une faute que devoit se reprocher Cantacuzène, et qu'il se chargea de punir lui-même en persécutant celui qui l'avoit commise; qui ne racheta point d'odieux vices par des talens, et qui ne se distingua que par son emportement, ses passions haineuses, ses injustices et sa mauvaise foi.

A peine avoit-il été déposé, qu'on ne s'entretenoit que du choix de son successeur. On croyoit que Grégoire Palamas réuniroit tous les suffrages, parce que l'on connoissoit, dit Cantacuzène, son savoir, la pureté de ses mœurs, l'austérité de ses vertus. Il se recommandoit encore par le noble courage avec lequel il avoit bravé tous ceux qui vouloient fomenter la guerre civile, et subi une captivité injuste, longue et douloureuse. L'empereur le favorisoit secrètement; mais, soit qu'il trouvât que les évêques devoient jouir de toute leur liberté, soit que le mauvais choix auquel il avoit contribué le rendît plus circonspect et plus timide, il se promit de n'user d'aucune influence. Les évêques et les moines étoient divisés. Plusieurs de ceux qui avoient été persécutés pour l'empereur se destinoient pour récompense le trône vacant. Ce fut encore un motif d'après lequel ce prince résolut de demeurer dans la neutralité la plus absolue; enfin Isodore fut élu. C'étoit, suivant Cantacuzène, un homme d'une probité reconnue, d'une vie exemplaire, d'une capacité consommée, et d'une rare éloquence. D'autres lui reprochoient un zèle intolérant, et prétendent que ce fut ce qui lui fit perdre le siége de Mésembasie. L'empereur ayant confirmé son élection,

il fut sacré sans délai. Ce choix n'eut pas l'approbation générale. Ceux qui avoient des prétentions sur la chaire patriarchale le blâmèrent hautement, et portèrent leur mécontentement au point de rompre l'unité de l'Eglise, et de s'en séparer pour se réunir à la secte d'Acyndine, dont ils venoient de condamner les erreurs. Dans leur vaine présomption, ils formèrent un nouveau schisme, et calomnièrent Cantacuzène. Isidore commença l'exercice de ses fonctions par lever solennellement l'excommunication lancée contre ce prince par Jean d'Apry, quoique celui-ci eût rempli cette formalité lorsque l'empereur étoit allé le voir. Mais, comme ce prélat n'étoit pas libre alors, on auroit pu contester la validité de son action, et le nouveau patriarche recommença, pour plus de sûreté.

Orchan, voulant complimenter l'empereur, se rendit avec toute sa famille à Scutary. Cantacuzène s'embarqua sur une galère pour aller le trouver. Ils passèrent plusieurs jours ensemble, moins à s'occuper d'affaires que de chasse et de divertissemens. Dans les repas, Orchan et l'empereur étoient assis seuls à la même table; les quatre fils que le premier avoit eus avant son mariage avec Théodora étoient servis à une autre. Les principaux d'entre les Turcs et les Grecs siégeoient sur des tapis. Théodora reconduisit son père à Constantinople, accompagnée de ses quatre beaux-frères. Ils repartirent au bout de trois jours pour retourner en Bithynie, où le sultan les avoit précédés. On prétend que le motif secret du voyage de ce prince à Scutary étoit de délivrer son beau-père de Jean Paléologue, afin qu'il régnât seul sur l'empire. On présume de quelle manière un homme qui, dans les dangers, ne s'étoit pas permis une action condamnable, dut recevoir une telle proposition. Après avoir fait plusieurs dispositions pour rétablir l'ordre dans toutes les provinces, Cantacuzène forma le projet de faire rentrer sous son obéissance les villes qui en

avoient été distraites. Dans ce but il envoya des députés au crâle de Servie, et, paroissant ignorer la conduite qu'il avoit tenue, le titre qu'il prenoit, il lui renouveloit, en lui écrivant, l'expression de sa reconnoissance pour ses anciens services, et le prioit de lui remettre les villes dont il s'étoit emparé. Non content de prendre Phères et plusieurs places de la Macédoine, Etienne avoit corrompu à force d'argent et de promesses les principaux habitans de Bérée, pour les engager à chasser Manuel, fils de Cantacuzène, à le reconnoître et à lui livrer leur ville. Le crâle chercha des prétextes vains et frivoles pour éluder une demande dont il ne pouvoit nier la justice. Cantacuzène fit partir une seconde ambassade chargée, si elle n'étoit pas plus heureuse que la précédente, de déclarer la guerre. Etienne, au lieu de répondre, assiégea d'autres villes situées sur la frontière de l'empire. L'empereur, indigné de cette conduite, rassemble à la hâte ses troupes, qu'il met sous les ordres de son fils Mathieu ; mais comme elles étoient loin de suffire, il demanda des secours à son gendre Orchan, qui lui envoya dix mille hommes, commandés par ses quatre fils et par Soliman. Cantacuzène leur défendit de commettre aucun dégât sur les terres de l'empire ; mais aux yeux des Turcs il n'y a point de guerre sans pillage. Cette armée tint les Serviens en échec, et les empêcha d'aller plus avant. A peine arrivés à Mygdonia, les barbares, sachant que le pays relevoit du crâle, se mettent à le ravager, et font beaucoup de captifs et de butin. Pour jouir en paix du fruit de leur brigandage, ils s'embarquent sur l'Hellespont, et retournent chez eux. Cette expédition fit voir aux Serviens que les Grecs étoient trop foibles pour les combattre ; qu'obligés de recourir à des étrangers, ils couroient des risques en employant cette ressource sur laquelle ils ne pourroient pas compter, et que de pareils secours étoient plus nuisibles qu'utiles. Ils en devinrent plus hardis, et Cantacu-

zène sentit qu'il falloit ajourner sa vengeance, et ne compter que sur soi; il s'occupa des moyens d'organiser une armée pour punir Etienne, et reprendre ce qu'il avoit envahi.

Le premier de tous étoit le rétablissement des finances. Leur épuisement, causé par la guerre civile, réduisoit l'empire à un état de foiblesse qui le rendoit méprisable aux yeux des princes voisins. Les coffres du trésor étoient vides; on ne payoit plus d'impositions, parce que partout les terres étoient restées sans culture. C'eût été une injustice sans résultat que d'en exiger. Cantacuzène résolut de faire contribuer les riches, mais sans vouloir les forcer. Avant d'en venir là, croyant devoir disposer les esprits en faveur du projet qu'il avoit conçu, il fit beaucoup de promotions, sachant que les titres et les honneurs sont un des moyens de satisfaire la vanité les moins coûteux à l'état. Il profita de cette occasion pour donner à ses deux beaux-frères Jean et Manuel la dignité de sébastocrator. Pour dédommager Manuel son fils de l'injustice que lui avoient faite les habitans de Bérée, il le créa despote, ainsi que son gendre Nicéphore Ducas. Il donna à son fils aîné Mathieu le rang immédiatement au-dessous des empereurs et au-dessus des despotes. Ce rang avoit été jadis établi par Michel Paléologue en faveur de son fils Constantin Porphyrogénète. Ces mesures préliminaires prises, Cantacuzène rassembla les personnes de toutes les conditions, marchands, soldats, artisans, cultivateurs, supérieurs de monastères. Il leur tint ce discours : « Vous n'avez point « oublié sans doute la prospérité dont on jouissoit dans « cet empire ; vos pères vous ont rappelé plus d'une fois « l'éclat dont il brilloit : alors les peuples voisins soumis « à sa puissance lui payoient des tributs, et recherchoient « son alliance et sa protection. Cet état prospère avoit « pour principale cause l'amour de la patrie, et cha- » que citoyen se faisoit un devoir de contribuer,

« suivant ses facultés, aux besoins de l'état. Mais l'in-« térêt personnel, mis sans cesse en action par les dan-« gers inséparables de la guerre civile, a remplacé les « sentimens généreux qui rendent faciles les sacrifices « les plus pénibles. Cette guerre désastreuse, qui m'a « été suscitée dans le temps que je travaillois avec le plus « d'ardeur au bien de l'état, a ruiné nos provinces, « désolé nos campagnes, épuisé les finances, et causé « une disette générale. Bien loin de dominer sur les « nations voisines, nous subissons leur loi. Les Serviens « se sont emparés de plusieurs de nos places, au mépris « des traités conclus avec eux; ils veulent prolonger et « poursuivre leur invasion, et de nouvelles places sont « déjà menacées. Désirant avec ardeur de venger tant « d'affronts, si j'en avois eu les moyens, je ne serois « point aujourd'hui devant vous, mais en présence de « l'ennemi. Il faut une armée, et nous n'en avons pas, « et nous sommes dans l'impossibilité d'en avoir tant « que les coffres du trésor seront vides. Nous n'avons « bientôt plus à choisir qu'entre le désespoir et la ser-« vitude la plus humiliante. Toute indifférence sur les « maux de l'état seroit un crime. J'appelle donc toute « votre sollicitude; je vous demande vos avis, je vous « proposerai les miens. Forçons nos amis à nous rendre « leur estime, et nos ennemis à nous craindre. Je vous « répète qu'il n'y a point de milieu entre la conserva-« tion de l'empire et sa ruine. Il faut chasser l'étranger, « ou subir son joug. Prenez donc une sage résolution, « et faites ce qui sera le plus avantageux pour votre « gloire déjà compromise, et même pour votre liberté, « qui court des risques. » Le but de Cantacuzène, en s'exprimant en termes généraux, sans rien prescrire, étoit d'exciter des sentimens généreux, et, ne voulant point lever de contributions, de persuader de les offrir. Les principaux membres de cette assemblée répondirent qu'ils n'ignoroient pas l'étendue des pertes causées

par la guerre, ni la triste situation où l'on étoit réduit; ils pensoient qu'il falloit faire tous les efforts, employer tous les moyens possibles pour rendre à l'empire sa première splendeur; que, pour parvenir à ce but, chacun devoit fournir suivant ses facultés, afin que l'empereur s'opposât non-seulement au progrès de l'invasion, mais qu'il repoussât les Serviens au-delà des frontières, et les fît rentrer dans leurs limites après leur avoir enlevé les villes qu'ils avoient prises. Ils terterminèrent par dire qu'ils étoient d'avis que les marchands et les artisans donnassent ce qu'ils pourroient pour la subsistance des gens de guerre, puisque, sans ce secours, le soldat, l'artisan et le marchand seroient enveloppés dans une ruine commune et subiroient le même sort.

Cette opinion étoit exprimée par les habitans de Constantinople. Cantacuzène leur donna des éloges, et dit qu'il avoit besoin d'argent pour les frais de la guerre. Il leur rappela qu'on s'étoit emparé de tous ses biens; que, sous le règne d'Andronic, il n'avoit point fait d'emprunts pour soutenir le poids des autres guerres; qu'alors les revenus particuliers avoient suppléé à l'épuisement des finances; mais qu'étant entièrement dépouillé de tout, il étoit obligé d'avoir recours à cette contribution commune, comme au seul moyen de rétablir les affaires. Au lieu de prendre des mesures pour profiter des bonnes dispositions dans lesquelles paroissoit être l'assemblée, il eut l'imprudence de la dissoudre, croyant avoir réussi dans son dessein. Il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Soit qu'ils eussent cédé au premier mouvement, soit que leur langage ne fut pas sincère, ceux qui avoient paru consentir à faire des sacrifices, se rétractèrent. Dans leur nombre étoient des gens d'affaires, des banquiers, des gens enrichis pendant les troubles, beaucoup plus zélés pour leur intérêt que pour celui de l'état; la plupart, conservant quelque animosité contre

Cantacuzène, parce qu'ils n'avoient point été de son parti, étoient depuis long-temps dans la résolution de s'opposer à ses projets, et de le contrarier secrètement. Tous protestèrent que leur intention n'étoit point de donner de l'argent, parce que, disoient-ils, ce seroit une chose étrange de leur demander pendant la paix, à titre d'amitié, ce qu'ils n'avoient point accordé pendant les divisions et quand on avoit les armes à la main. L'empereur les devina; il désiroit de les punir, mais il n'en avoit pas le pouvoir. Il fut obligé de dissimuler son mécontentement et de renoncer au projet d'équiper une flotte dont l'empire avoit plus besoin que jamais pour garantir les côtes et les provinces maritimes.

La guerre civile avoit développé des germes d'insurrection qui fermentoient sourdement, et Cantacuzène étoit et devoit être l'objet du mécontentement des deux partis, parce qu'il contrarioit également les projets de l'un et les espérances de l'autre. Ses partisans et ses ennemis disoient qu'il ne savoit ni récompenser ni punir. La situation des affaires pouvoit rendre le premier reproche injuste, ou lui servir d'excuse; mais le second est mérité sans aucune restriction. Plusieurs factieux qui s'étoient distingués pendant les troubles formèrent avec les financiers une ligue secrète pour renouveler des désordres qu'ils savoient faire tourner à leur profit. Il falloit, pour arriver à ce but, tâcher de mettre la division. L'occasion sembloit favorable; car on voyoit s'asseoir à la fois sur le trône de Constantinople deux empereurs et trois impératrices. Ce phénomène, rare, l'étoit moins encore que l'union entre cinq souverains de trois familles différentes. Anne, Italienne, avoit auprès d'elle des Italiens honorés de sa confiance; ses torts envers Cantacuzène étoient trop graves pour qu'elle les oubliât et les crût oubliés. Jean Paléologue commençoit à goûter les charmes du pouvoir, et peut-être à sentir que tout partage les empoisonne. Cantacuzène seul ne

voyoit que le bien de l'état, et ne retenoit ce pouvoir que pour le préserver de sa ruine. Ce n'étoit point à ce prince que les factieux qui faisoient ces réflexions pouvoient s'adresser. Ce fut donc contre lui qu'ils dressèrent toutes leurs batteries. Leurs regards se tournèrent vers Paléologue, partant de cette supposition vraisemblable que le jeune prince devoit finir par désirer de régner seul, parce que le trône lui appartenoit, tandis que son collègue et son tuteur ne le devoit qu'aux circonstances. Ils entreprirent de l'enlever à l'insu de l'impératrice sa mère, de le conduire au fort de Galata, pour le mettre à leur tête et détrôner Cantacuzène. Celui-ci fut heureusement averti du complot. Il en fit arrêter les auteurs; mais, après les avoir retenus pendant quelques jours en prison, il leur rendit la liberté, et même les emplois dont ils étoient titulaires. Cette coupable indulgence révolta ses amis, qui s'en plaignirent avec amertume. Ils avoient déjà beaucoup d'humeur, parce que l'impératrice Anne leur faisoit toujours un accueil glacial lorsqu'ils se présentoient devant elle. Poussés à bout, et profitant de la conspiration qui venoit d'être découverte, ils vont trouver Cantacuzène et lui disent, sans pouvoir dissimuler leur colère, qu'il avoit eu tort d'exiger d'eux un serment de fidélité pour un jeune prince et pour une impératrice disposés à le trahir à la première occasion; qu'ils ne pouvoient tenir ce serment sans être esclaves et dupes, ni le violer sans parjure; qu'en conséquence ils le prioient de les en relever. C'étoit, disoient-ils, la première fois qu'on voyoit le vainqueur soumis au vaincu ne retirer du fruit de la victoire que la honte et l'esclavage. « A quoi sert d'être fidèle, « si les honneurs, les richesses et les dignités sont pour « les traîtres? Si le complot eût réussi, nous serions « exposés maintenant aux proscriptions, à la perte de « notre liberté, à la spoliation de nos biens, à tous les « autres fléaux que les factions traînent après elles. Nous

« n'avons pas prêté librement le serment que vous « avez exigé de nous : en violant le leur, nos ennemis « nous ont dispensés du nôtre ; mais nous aimons mieux « que vous nous affranchissiez vous-même, et nous « demandons qu'il nous soit permis de faire ce qui nous « conviendra. » L'empereur leur répondit qu'ils étoient injustes dans leurs accusations, puisqu'ils confondoient l'innocent avec le coupable ; que l'impératrice étoit étrangère au complot, et que, si son fils y avoit eu quelque part, sa jeunesse le rendoit excusable ; qu'il s'étonnoit de leurs reproches quand ils voyoient, à n'en pouvoir douter, que dans le partage de l'empire il ne s'étoit réservé que la peine de le gouverner ; qu'il ne trouvoit pas extraordinaire que ses ennemis le crussent incapable d'un pareil sacrifice, mais qu'il ne pouvoit revenir de la surprise que lui causoit l'injurieuse opinion de ses amis ; enfin qu'ils n'exigeroient pas sans doute qu'il dépouillât Jean Paléologue après lui avoir donné sa fille en mariage. Il termina par leur déclarer que, loin de les relever de leur serment, il en réclamoit l'exécution, exigeant pour l'impératrice et son fils le respect qu'on lui devoit à lui-même.

Quand ils se virent ainsi reçus, ils s'imaginèrent que la princesse Irène seroit moins inflexible, et se présentèrent devant elle pour lui faire part de leurs plaintes et de leurs projets. Mais elle les traita plus sévèrement que son mari ; leur ordonna, d'un ton qui ne souffroit aucune réplique, d'abandonner une entreprise dont les suites seroient plus désastreuses que ne l'avoit été la guerre civile. Frappés de l'air majestueux de l'impératrice Irène, ils se retirèrent sans oser proférer un mot. La plupart se tinrent tranquilles ; mais les plus animés, ceux dont l'esprit étoit inquiet et remuant, se rendirent auprès de Mathieu, fils aîné de l'empereur. Ils lui proposèrent de s'assurer de Didymotique, d'Andrinople, et de quelques autres villes, d'en former un état indé-

pendant; promettant de l'y suivre et d'y vivre sous sa domination. Pour colorer cette proposition hardie, ils lui représentèrent que Cantacuzène avoit plus d'affection pour son gendre et sa fille que pour ses autres enfans; qu'il oublioit ceux qui s'étoient dévoués pour sa cause à tant de travaux et de fatigues; que le complot tramé en faveur de Jean Paléologue et de concert avec ce jeune prince ne faisoit que trop présumer le sort auquel ils devoient s'attendre; que, lorsqu'on avoit une fois formé impunément de telles entreprises, on n'y renonçoit jamais; qu'il falloit pour lui comme pour eux un asile, dans le cas où ce complot seroit de nouveau tenté avec plus de succès. Ils ajoutèrent qu'ils ne lui conseilloient point pour cela de se révolter contre son père, mais qu'ils le prioient seulement de les laisser en possession des villes qu'ils auroient prises, à la charge de le servir avec leurs troupes quand il leur en feroit la demande, et de ne rien entreprendre sur le reste de l'empire; lui faisant observer que ce plan les mettroit en sûreté contre leurs ennemis et Paléologue. Ces propositions séduisirent Mathieu, qui recevoit de pareilles insinuations de la part de Jean Asan, son oncle maternel, avec lequel il est probable que les mécontens s'étoient concertés. Mathieu se mit en possession de Didymotique et d'Andrinople avec d'autant plus de facilité qu'on ne pouvoit se défier de ce jeune prince. Il écrivit ensuite à son père une lettre respectueuse dans laquelle il le supplioit de lui laisser le gouvernement de ces places pendant sa vie, à la charge par lui de reconnoître qu'il les tenoit des deux empereurs. A cette nouvelle, Cantacuzène devint furieux (s'il faut l'en croire), et jura de punir sévèrement les rebelles, sans en excepter son fils. Le résultat de sa colère fut d'envoyer l'impératrice Irène auprès de Mathieu pour le faire renoncer à son entreprise et le ramener à son devoir, ainsi que tous ceux qui partageoient sa rébellion. Le prince vint au-devant de sa

mère jusqu'à Orestiade. Son respect et sa tendresse pour elle lui avoient déjà donné des remords. Elle n'eut, dit l'historien, qu'à commander, à l'heure même elle fut obéie. Elle adressa les reproches les plus sévères à ceux qui avoient fait révolter son fils, et leur déclara que, s'ils recommençoient, ils seroient impitoyablement livrés à la vengeance des lois, et qu'aucune considération ne sauveroit leur tête, ajoutant qu'ils étoient dans une erreur dangereuse, s'ils croyoient que, parce que plusieurs d'entre eux étoient ses proches parens, l'impunité devoit leur être assurée. La joie qu'éprouva cette princesse d'avoir apaisé cette révolte, qui pouvoit renouveler tous les maux de l'empire, fut cruellement troublée par la nouvelle de la mort d'Andronic, le plus jeune de ses enfans. Ce jeune prince venoit d'être enlevé par la peste, qui, cette année, dépeupla les trois parties du monde connu. Cantacuzène entre dans de grands détails sur ce fléau, qui éluda, dit-il, tout l'art des médecins, contre lequel il n'y avoit aucun remède, parce que, ce qui soulageoit les uns, servoit de poison aux autres. Andronic succomba le troisième jour. Il étoit dans la fleur de l'âge, remarquable par sa beauté, par l'élégance de sa taille, et par son adresse à tous les exercices. Irène fut inconsolable, et sa douleur l'accompagna jusqu'au tombeau. Soit pour se distraire, soit pour faire connoître aux Grecs le jeune Paléologue, et pour l'éloigner des plaisirs auxquels il se livroit avec excès, Cantacuzène emmena ce jeune prince avec lui pour visiter plusieurs provinces de l'empire. Paléologue ne connoissoit encore que la mollesse des cours; son tuteur vouloit l'accoutumer à la fatigue, à une vie active, et lui apprendre à faire succéder le travail au plaisir, à voir par lui-même les besoins de ses peuples, afin de s'instruire dans l'art d'y pourvoir, qui forme toute l'administration. Ils virent dans la Thrace tous les ravages qu'avoit faits la guerre civile. Cantacuzène

vouloit en inspirer l'horreur à son élève, et lui montrer à gouverner. Nous verrons si cette double leçon fut perdue, et même s'il est bien certain qu'elle ait été donnée.

De retour à Constantinople, Cantacuzène s'occupa sérieusement du soin de garantir l'empire de l'invasion des Turcs et des barbares. L'appel infructueux qu'il avoit fait au patriotisme des Grecs pour les engager à venir au secours de l'état en réparant l'épuisement des finances, ne laissoit entre ses mains aucun moyen efficace. Il eut recours au seul dont il pût faire l'essai dans l'embarras où il se trouvoit, quoique ce moyen ne fut pas sans danger; c'étoit de s'adresser aux princes chrétiens par l'entremise du pape, et de leur faire sentir ce qu'aucun d'eux ne soupçonnoit encore, l'influence qu'auroit pour eux l'invasion de l'empire grec par les Turcs. Il envoya donc au saint-père une ambassade composée de George Spanopule, protovestiaire; de Sigère, préteur du peuple, et de François, Italien de naissance, et qu'il savoit être particulièrement connu de Clément VI, qui occupoit alors le trône pontifical. Cantacuzène savoit que ce pape étoit prévenu contre lui, parce qu'on l'accusoit auprès de sa sainteté de s'être servi des Turcs contre les chrétiens, et d'être cause des mauvais traitemens faits au second par les premiers. Il vouloit détruire ces préventions en donnant des explications franches sur sa conduite et sur la nécessité qui l'avoit réduit à se servir, contre son inclination, des infidèles. Il désiroit de l'engager à leur faire la guerre, de concert avec les princes d'Occident, aux troupes desquels il donneroit avec joie passage dans ses états, et réuniroit les siennes pour combattre avec eux. Le pape reçut les ambassadeurs, et tint avec eux de longues conférences, dans lesquelles, à leur grande surprise, il leur fit le récit de la guerre civile avec autant d'exactitude que s'il en avoit été le témoin. Il leur ap-

prit qu'il tenoit tous ces détails de Zampée, cette dame italienne, qui, après avoir séjourné quelques années à la cour d'Anne de Savoie, qu'elle avoit accompagnée à Constantinople, n'étoit revenue dans son pays qu'à l'entrée de Cantacuzène dans la capitale. Elle n'avoit pu transmettre sur le compte de ce prince que des impressions défavorables, quittant une cour acharnée contre lui. Les éclaircissemens donnés par les ambassadeurs produisirent sur le pape l'effet désiré, parce qu'ils coïncidoient avec les détails contenus dans les lettres de Berthelmi, dauphin de Vienne. Le saint-père loua beaucoup la modération de l'empereur, qui, maître du trône et de l'autorité souveraine, n'avoit conservé que les devoirs qu'ils imposent. Il applaudit sans réserve au mariage d'Hélène avec le jeune Paléologue, comme le seul moyen de confondre les droits et d'éteindre les prétentions. Sa sainteté fit rendre de grands honneurs aux députés, leur donnant les premières places en public, allant à leur rencontre quand ils lui rendoient visite, et les reconduisant à leur sortie. A leur audience de congé le pape les fit accompagner par deux évêques qu'il députoit à Cantacuzène : l'un, qui se nommoit Guillaume, étoit de l'ordre des frères mineurs, et l'autre Hugues de Spert, de celui des frères prêcheurs : tous deux réunissoient à l'érudition, à la piété, les connoissances et l'usage du monde. Ils reçurent de l'empereur l'accueil le plus affable et dont ils furent tellement enchantés, qu'ils tinrent minutieusement note de toutes les paroles de ce prince. Après des complimens sur sa conduite et sa sagesse, ils étoient chargés de lui dire qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, le pape avoit le plus grand zèle pour provoquer ou favoriser les expéditions contre les Turcs; qu'il tâchoit de l'inspirer aux princes d'Italie, en leur offrant de contribuer avec eux, et de donner son contingent en hommes comme en argent; que ce zèle étoit augmenté depuis que l'empe-

reur étoit prêt à seconder cette importante entreprise. Enfin ils passèrent à un article qui, pour n'être que le dernier, étoit peut-être le principal aux yeux du saint-père. C'étoit la réconciliation des deux églises. Si le prince la procuroit, *il donneroit de la joie non-seulement à la terre, mais au ciel : non-seulement aux hommes, mais à Dieu et aux anges.* Cantacuzène renchérit encore sur ces expressions dans sa réponse. Il protesta qu'il n'avoit *point de paroles assez fortes pour exprimer l'excès de la passion avec laquelle il la désiroit* (la réunion); *que, s'il ne falloit que mourir, il présenteroit volontiers son cou et son épée ; et que, si ses cendres pouvoient produire un si saint ouvrage, il dresseroit lui-même un bûcher pour y être consumé.* Après une dissertation fort édifiante sur la soumission que l'on doit aux décisions des conciles, l'empereur proposoit d'en convoquer un dans une ville maritime située à une égale distance entre Rome et Constantinople, parce qu'il ne pouvoit pas plus aller trouver le pape que le pape ne pouvoit, de son côté, se rendre auprès de lui. Il finit par prier les ambassadeurs du saint-père de l'inviter de sa part à désigner l'époque et le lieu, afin qu'il avertît le patriarche et les évêques de l'église grecque. Les nonces trouvèrent sa doctrine pure, et la proposition raisonnable. Ils partirent enchantés du prince, et comblés de présens. Ils firent au pape un récit fidèle de leur ambassade, et lui *montrèrent leur journal.* Clément VI approuva l'idée de convoquer un concile, et fit dire à l'empereur qu'il verroit avec plaisir les évêques s'assembler, mais qu'il ne pouvoit convenir ni du temps ni du lieu de l'assemblée avant d'avoir consulté les prélats d'Occident. Quelque temps après, pour leur faire voir que le retard ne venoit pas de sa négligence, il lui manda qu'il souhaitoit la réunion, comme l'affaire la plus urgente ; mais que, la guerre étant déclarée entre plusieurs princes d'Italie, il étoit de son

devoir, en qualité de leur père spirituel, de les exhorter à la paix; l'assurant que, dès qu'elle seroit conclue, il conviendroit avec les évêques du jour et du lieu où le concile seroit rassemblé. L'empereur lui députa le frère Jean, religieux de l'ordre des frères mineurs de Galata, qui étoit particulièrement connu du saint-père, pour le remercier et le prier de conserver toujours les mêmes sentimens. Mais Clément VI mourut avant que ce projet pût avoir lieu. Si l'on examine le caractère des deux princes négociateurs, on conviendra que l'exécution de ce projet, si souvent et toujours si vainement commencé, auroit éprouvé beaucoup moins de difficultés sous leur règne que sous un autre. Il falloit, pour cette réunion, un concours de circonstances qui ne s'est peut-être trouvé que sous Cantacuzène et Clément VI [a]. En supposant que les princes de l'Europe eussent pris intérêt à la religion grecque quand le schisme auroit disparu; que, par suite de cet intérêt, ils eussent défendu l'empereur contre les Turcs, la prise de Constantinople ne seroit point arrivée, et la même religion règneroit à Sainte-Sophie comme à Rome. Mais il est douteux que ce motif les eût armés, puisqu'un autre non moins pressant ne l'a point fait; celui de leur intérêt personnel, de leur propre sûreté même, menacée par des conquérans barbares; enfin de la défense de leurs prétendus droits; car presque tous ces princes en avoient ou croyoient en avoir sur le trône, ou sur quelques-unes des provinces de l'empire.

[a] Clément VI, François de naissance, fut élu en 1342, et mourut en 1352. Cantacuzène monta sur le trône en 1347. Pendant qu'on faisoit pape le premier, on forçoit le second à se révolter. Cantacuzène auroit dû régner dès 1342. Son refus à cette époque causa les plus grands maux à son pays. En prenant alors le titre d'empereur, il n'y avoit point de guerre civile, et la réunion des deux églises auroit été facile. Pendant ces dix années, Cantacuzène ne pouvoit s'occuper de ce projet dans les six premières, et Clément VI en fut empêché dans les quatre dernières. On verra Jean Paléologue résigné, pour le faire réussir, aux plus grands sacrifices.

La ville de Médée, construite sur les bords de la mer de Pont, étoit gouvernée par Tamprotitze, que l'impératrice Anne y avoit envoyé pendant la guerre civile. Ce gouverneur refusoit de reconnoître Cantacuzène, quoique la paix fût proclamée. Ayant enrôlé un grand nombre de voleurs et de gens sans aveu, il dévastoit le pays. Dans les premiers mois de son règne, l'empereur, se sentant trop foible pour le punir, fut obligé d'ajourner sa vengeance. Il avoit d'ailleurs à terminer des affaires plus urgentes. Dès qu'il fut en mesure, il laissa Manuel despote, son fils, à Constantinople, en qualité de gouverneur, et partit pour se rendre à Médée, avec le jeune Paléologue, sur une des galères qu'il avoit fait construire pour cette expédition par Phaséolate, protostrator. Il envoya sommer Tamprotitze de le reconnoître pour empereur. Ce rebelle, voyant qu'il ne pouvoit soutenir un siége, négocia, obtint des conditions avantageuses, et même des dignités. Maître de Médée, Cantacuzène renvoya Paléologue à Constantinople, divisa sa troupe en plusieurs détachemens, qu'il distribua dans plusieurs places; et, ne conservant avec lui qu'un petit nombre d'hommes, il prit la route d'Andrinople, où l'appeloient plusieurs affaires. Dans la route on l'avertit que deux mille Turcs, nouvellement débarqués en Thrace, étoient dans le voisinage. Se repentant d'avoir disséminé son armée, et n'ayant pas le temps d'en réunir une partie, il se vit dans la nécessité de marcher contre les Turcs avec son escorte. Le lendemain il les rencontra près du mont Limique, campés dans un lieu d'où ils ne l'aperçurent point. Connoissant leur manière de se battre quand ils n'étoient pas en présence d'une armée, et sachant qu'alors ils ne restoient pas long-temps réunis, il les suivit pendant la nuit à quelque distance. Au point du jour ils se dispersèrent. C'est alors qu'il les attaqua près d'une petite ville appelée Mésane, en tua plusieurs et fit des prison-

An. 1348.

niers. Caramahémet, un de leurs chefs, fut percé d'une lance, et mourut sur la place. L'autre, nommé Maratumane, se réfugia sur une colline avec les siens. De ce poste, tirant sur les Grecs, ils en blessèrent plusieurs, et tuèrent des chevaux. Cantacuzène défendit à ses soldats de tirer, et, s'approchant seul des Turcs, leur ordonna de se rendre. Ils le connoissoient pour avoir servi sous ses ordres pendant la guerre civile. Sur la parole qu'il leur donna qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement, ils descendirent et se prosternèrent devant lui. Pendant qu'il s'entretenoit avec eux, leur reprochant leur conduite envers lui, qui n'avoit point cessé d'être leur allié, son gendre Nicéphore, accompagné de plusieurs seigneurs, croyant qu'il couroit quelque danger, l'exposèrent au plus grand qu'il eût encore rencontré, tombant l'épée à la main sur les Turcs, qui, se fiant à la parole qu'on leur avoit donnée, étoient désarmés et tranquilles. Neuf soldats et leur capitaine furent tués dans cette attaque imprévue. Les autres tirèrent à l'instant leur cimeterre, et, pouvant tuer facilement l'empereur qui étoit au milieu d'eux, se retinrent, parce qu'ils virent qu'il blâmoit avec sévérité la conduite imprudente de Nicéphore. Il leur dit dans leur langue de se retirer sur la hauteur qu'ils occupoient, pour s'y défendre, si l'on vouloit continuer cette injuste attaque. Ils allèrent en effet s'y mettre en ordre de bataille. Après avoir traité son gendre comme il le méritoit, il alla au-devant des Turcs, leur fit des présens pour les récompenser de leur confiance et les engager à retourner dans leur pays : ce qu'ils firent aussitôt. Dans le même temps, Mathieu, son fils aîné, gouverneur des villes de Chalcidice, battoit de son côté une autre troupe de Turcs qui ravageoient ce pays. S'abandonnant trop à son ardeur, en les poursuivant il fit une chute de cheval; et, comme il étoit en avant de ses soldats, il ne vit autour de lui que les ennemis

contre lesquels il fut forcé de se battre à pied. Ayant eu le bonheur de tuer celui qui s'approcha le plus près de lui, les autres hésitèrent ; ce qui donna le temps aux Grecs d'arriver et de délivrer leur général. L'empereur se rendit de Mésane à Didymotique. Il y fut attaqué d'un mal de reins qui le contraignit à rester dans l'oisiveté pendant une année. Contrarié de cette inaction, il eut recours aux plus habiles médecins, qui ne lui procurèrent aucun soulagement. Il finit par laisser agir la nature, et guérit sans remèdes.

Les Génois de Galata crurent que la maladie de Cantacuzène étoit pour eux une occasion favorable d'exécuter leurs projets. Toujours ennemis secrets des Grecs, violant toujours les traités, ils ne cessoient d'être pour Constantinople des voisins dangereux. Ils avoient la prétention d'être maîtres de la mer ; et le délabrement de la marine grecque, dont le vieil Andronic ne s'étoit point occupé pendant son long règne, donnoit quelque fondement à cette prétention. Les efforts de Cantacuzène pour la relever, dès qu'il fut sur le trône, leur causèrent des inquiétudes. Ils avoient sollicité de ce prince l'abandon d'un terrain situé au-delà de leur forteresse. Ils vouloient y construire des fortifications pour la rendre imprenable. Si cette concession leur eût été faite, ils tenoient en respect et la ville et le port. Cantacuzène, qui connoissoit l'importance de cette position, refusa leur demande. Sentant que, pour les contenir, il falloit une marine, il fit équiper quelques vaisseaux, mais en nombre insuffisant, parce que l'état des finances ne permettoit pas d'en construire davantage. Il créa des intérêts opposés aux leurs, afin de diminuer un peu leur puissance : ce fut de changer le tarif des douanes auxquelles étoient soumis les vaisseaux marchands qui arrivoient à Constantinople. Ce tarif étoit le même que celui qu'on payoit au port de Galata. Par la diminution qu'y mit l'empereur dans les prix de tous les articles,

les négocians avoient intérêt de préférer Constantinople. Au lieu d'y perdre, le gouvernement y gagna beaucoup, parce que, si le droit étoit moindre, il se répétoit bien plus souvent, tous les bâtimens affluant dans le port de Constantinople, tandis que celui de Galata étoit presque désert. Malgré le refus qu'on leur avoit fait du terrain sur lequel ils vouloient élever une citadelle, ils ne renoncèrent point au projet de fortifier celle qui existoit. Ils ne pouvoient le faire sans l'agrément de la cour; mais, sous prétexte de construire des maisons, ils amassèrent des matériaux, comptant les mettre en œuvre à la première occasion. Tel étoit l'état des choses lorsqu'ils apprirent la maladie de Cantacuzène. Cette nouvelle fut pour eux le signal de l'attaque. Dès qu'ils la surent, ils mirent le feu pendant la nuit aux maisons des Grecs les plus rapprochées des leurs. Le lendemain ils armèrent leurs vaisseaux, leurs barques, brûlèrent des navires aux environs de la capitale, prirent ceux qui pouvoient leur servir, et, parcourant la côte, pillèrent les habitations et ravagèrent la campagne. Ensuite ils construisirent une tour, ainsi qu'une haute muraille. Hommes, femmes, tous travaillèrent avec ardeur. Pendant ces travaux, et pour se donner le temps de les achever, quelques-uns députèrent vers l'impératrice Irène pour excuser les mauvais procédés de leurs compatriotes, les désavouer, et promettre qu'ils seroient punis. Irène, pendant l'absence de son mari, convoque le conseil. On fut unanimement d'avis de faire la guerre aux Génois. Ceux-ci, qui se faisoient rendre compte de ce qui se passoit, furent bientôt instruits de cette résolution, quel que soin que l'on prît de la tenir secrète. C'est alors qu'ils ne gardèrent plus de mesure, et brûlèrent tous les chantiers, remplis alors des bois de construction que l'empereur avoit achetés. A l'exception de quelques bâtimens qui n'étoient point dans le port, toute la marine fut détruite. Non contens de se mettre

en défense à Galata par ces nouvelles fortifications, ils portèrent l'audace jusqu'à vouloir attaquer la capitale. L'impératrice Irène donna l'ordre à Manuel son fils de réunir tous les soldats qui étoient à Constantinople, ainsi que tous les hommes en état de porter les armes, de les placer de manière à défendre la ville, et de se mettre à la tête d'un détachement pour aller attaquer les Génois à Galata. Ceux-ci, loin de s'attendre à un coup de main, étoient occupés de tous les côtés soit à commettre des dégâts, soit à préparer l'assaut qu'ils méditoient. Manuel réduisit en cendres un grand nombre de maisons, ainsi que plusieurs marchandises, et se retira sans avoir rencontré d'obstacle dans son expédition. L'annonce de troupes que devoit envoyer Cantacuzène rendit le courage aux Byzantins. On les vit tous, dans le danger commun, disposés à faire des sacrifices : les uns apportoient leurs armes, les autres livroient leurs chevaux; les ouvriers, les artisans, les domestiques s'exercèrent au maniement des armes, apprirent à tirer de l'arc; tous étoient en mouvement, et Constantinople présentoit le spectacle d'une place d'armes à la veille d'un assaut. Pour le donner, les Génois réunissoient tous leurs moyens. On étoit alors dans l'automne. Leurs vaisseaux marchands restoient à Galata. Ils s'en servirent pour leur entreprise. Ils avoient de bonnes troupes et des approvisionnemens faciles à renouveler. Ils placent sur leurs trirèmes des machines de siége, embarquant sur leurs galères leurs meilleurs soldats, et s'approchent des murs de la capitale, tandis qu'une autre troupe des leurs, débarquée sur le rivage, devoit attaquer par terre. Au signal convenu, ce double assaut marche de front. Les Grecs opposent une résistance égale; le danger augmente leurs forces. Après avoir essuyé le premier choc, ils s'élancent comme des furieux sur les Génois, et en tuent un grand nombre. Ceux-ci se retirèrent à la faveur des ténèbres.

Ce fut peu de jours après que l'empereur, quoique souffrant de sa colique néphrétique, se fit transporter de Didymotique à Constantinople. A peine fut-il arrivé que les marchands se présentent en foule au palais pour le supplier d'arrêter, par de promptes mesures, le brigandage des Génois, offrant de contribuer aux frais de la guerre. Cantacuzène leur répondit d'un air sévère, et leur rappela le refus qu'ils lui avoient fait lorsqu'il s'étoit adressé à eux pour les engager à venir au secours de l'état. Il leur démontra que ce refus, en le mettant dans l'impossibilité de subvenir aux besoins les plus urgens, étoit cause de l'audace des Génois. Ces reproches mérités furent terminés par l'ordre de contribuer aux frais, et la nomination de Constantin Tarchaniote poûr recevoir les sommes qu'ils verseroient dans les coffres du trésor. Il fit aussitôt construire des vaisseaux, parce qu'il étoit impossible de s'en passer pour imposer la loi aux Génois, et les faire rentrer dans le devoir. Comme ils étoient maîtres de la mer, on étoit obligé de transporter par terre, dans un lieu nommé Contoscale, où l'on fabriquoit les navires, le bois que l'on tiroit de la montagne de Sargence : ce qui ne pouvoit se faire qu'à force de bras. Cette obligation, coûteuse et fatigante, faisoit croire aux Génois que l'empereur leur laisseroit l'empire de la mer. Mais, quand ils virent que ce prince ne se rebutoit pas des difficultés; qu'il faisoit construire des vaisseaux, et qu'il finiroit toujours par en avoir, ils lui envoyèrent demander la paix. Cantacuzène reçut leurs députés d'un air sévère, leur reprocha leur perfidie, la facilité avec laquelle ils violoient les traités quand ils croyoient y trouver leur intérêt et l'impunité. Il leur déclara formellement qu'ils n'avoient pas d'autre moyen de le disposer à leur accorder la paix que de commencer par abandonner l'espace de terrain dont ils s'étoient emparés, par détruire les murailles dont ils avoient clos ce terrain, ainsi que tous les travaux nouvellement

construits, enfin par se remettre dans la situation où ils se trouvoient avant d'avoir pris les armes. Ils rejetèrent cette proposition avec hauteur, et répondirent que, s'il ne leur cédoit pas le fort, ils se défendroient jusqu'à la dernière extrémité.

En faisant cette cession, l'empereur mettoit sa marine dans la dépendance des Génois. Il leur répéta l'ordre de détruire ce fort, et de rendre le sol. Furieux de ce qu'on leur dictoit des lois quand ils se croyoient en position d'en donner, ils recommencent la guerre et commettent plus de dégâts qu'ils n'en avoient encore fait. Ils élevèrent sur le plus grand de leurs vaisseaux une haute machine pour battre les murailles de Constantinople, et de laquelle ils pouvoient lancer des pierres d'un tel poids, que l'homme le plus robuste n'étoit pas en état de les soulever. Au moyen de plusieurs galères ils approchèrent ce vaisseau des remparts, et lancèrent dans la ville quantité de pierres. Cantacuzène, sans renoncer au projet de se défendre par mer, quoiqu'il manquât de navires, envoya des troupes pour incommoder l'ennemi par terre, et fit dresser du côté du port des machines dont l'effet étoit si bien calculé, que les pierres atteignoient Galata. On y ruina de cette manière plusieurs maisons, beaucoup de vaisseaux, et particulièrement celui sur lequel étoit cette grande catapulte qui le rendoit immobile et l'empêchoit de faire aucune manœuvre. Il fut enfoncé. Ceux qui le montoient eurent beaucoup de peine à se sauver. Les Génois, un peu déconcertés, envoyèrent à trois différentes reprises demander la paix, et reçurent les mêmes réponses, c'est-à-dire l'ordre de détruire leurs travaux et de restituer le terrain. Pendant ces ambassades l'empereur pressoit la construction de ses galères. Elle furent achevées et remplies de matelots et de soldats. Phaséolate commandoit celles qu'il avoit fait construire dans une rivière dont les eaux se perdoient dans la rade de Constantinople, et le grand-duc

Zamplacon celles qu'il avoit fait bâtir au Contoscale. L'envie de se distinguer lui fit faire les siennes plus grandes que les autres, avec un étage au-dessus des rameurs et des tours ; addition mal calculée, qui fit plus de mal que de bien. La veille du jour où ces vaisseaux devoient être lancés à la mer, il parut un navire génois richement chargé, forcé par le calme de se mettre à l'ancre près de l'île du Prince. Aussitôt quatre galères impériales s'avancent pour le combattre. Les Génois se défendent avec une telle vigueur, qu'ils empêchent l'abordage ; mais les Grecs y jettent des matières combustibles, et, pendant que l'ennemi s'occupoit du soin d'en arrêter les ravages, entrent dans le vaisseau et tuent beaucoup de Génois. Pendant qu'ils avoient l'avantage, le bruit se répandit que les galères de Galata s'approchoient, et les Grecs remontent précipitamment sur les leurs, abandonnant cinquante de leurs camarades sur le vaisseau génois. Le bruit n'avoit aucun fondement. Les cinquante Grecs étoient à la discrétion de l'ennemi. Heureusement pour eux on avoit besoin de leurs bras pour éteindre le feu qui faisoit des progrès. Ils offrirent leurs secours, et convinrent que, si les Grecs revenoient à la charge, l'équipage seroit sauvé, et que, si les galères arrivoient de Galata, la vie seroit accordée aux cinquante prisonniers. Les Génois tirèrent à bord le vaisseau à demi-brûlé au moment où l'attaque alloit recommencer, et ceux qui montoient ce bâtiment tinrent leur promesse et sauvèrent les Grecs.

Le lendemain, tout étant prêt, la flotte impériale parut, plus belle et plus imposante, au rapport de Cantacuzène, que toutes celles qu'on avoit jusqu'alors vues à Constantinople. Les rangs de galères étoient suivis de beaucoup de bâtimens à un rang de rames, de barques et de bateaux chargés d'hommes dont la haine pour les Génois et la vengeance faisoient autant de soldats. Les Génois furent d'abord épouvantés de ces

préparatifs; ils eurent l'intention de tirer leurs vaisseaux avec des cordages du côté de Galata, pour se défendre du haut de leurs murailles. Les galères impériales étoient à l'ancre dans le port de Néorion. La cavalerie marcha sous la conduite du despote, fils de l'empereur, pour attaquer l'ennemi par terre pendant que l'on combattroit sur mer. La plupart des Génois vouloient se renfermer dans l'enceinte de Galata, prétendant qu'il valoit mieux centraliser leurs forces que de les partager sur plusieurs points. Leur amiral combattit vivement cette opinion. Leur rappelant la supériorité de leur marine sur celle des Grecs, dans les temps même où cette dernière avoit d'habiles matelots, il leur fit voir combien cet avantage devoit être plus grand dans les circonstances où l'on se trouvoit, puisque ces vaisseaux, construits à la hâte, étant montés par des gens inexpérimentés, étrangers à la mer comme aux manœuvres, n'opposeroient aux galères génoises, renommées par la promptitude des mouvemens, qu'une masse immobile et sans action : ce seroit une impardonnable lâcheté que d'abandonner aux Grecs une victoire certaine pour combattre sur un terrain où elle ne pouvoit être que douteuse : enfin il répondit de cette victoire, si les Génois vouloient le laisser maître de disposer à son gré de la marine de Galata. Ranimant par son ardeur le courage de ses compatriotes, et prenant ce ton que donne l'assurance du succès, il obtint ce qu'il demandoit. Il rassemble sans délai tous les vaisseaux disponibles, en forme une flotte, et va se mettre en station près du promontoire de Constantinople, par où celle des Grecs devoit déboucher. Elle ne tarda point à paroître. Sa marche lente, embarrassée par le mauvais ordre et l'inégalité des bâtimens, par les vices de leur construction, par l'ignorance de ceux qui remplissoient les fonctions de matelots, inspira la plus grande joie à l'amiral ennemi, qui vit dans cette flotte une proie facile et prompte;

mais il n'eut pas l'honneur du combat. Au moment où les galères tirées de Néorion, ayant dépassé la porte Eugène, joignoient celles de Phaséolate, un vent impétueux s'éleva tout à coup ; les vaisseaux de Zamplacon, chargés de tours et de machines, furent renversés dans la mer. Phaséolate courut les plus grands risques par la chute d'un étage de celui qu'il commandoit, et qui entraîna dans l'eau les soldats. Il y en eut environ deux cents de noyés. Manuel Philanthropène, ami de l'empereur, fut du nombre de ceux qui périrent. Les Génois brûlèrent les galères qui, moins massives que celles de Zamplacon, donnant moins de prise au vent, ne furent pas endommagées. Témoin de ce désastre, la troupe qui devoit attaquer par terre, saisie d'une terreur panique, s'enfuit, et se réfugia dans Constantinople. L'empereur, affligé de cet événement, ne perdit point courage, et donna des ordres pour que l'on construisît de nouvelles galères.

Il est nécessaire de s'arrêter un moment pour comparer le récit de Cantacuzène avec celui de Nicéphore Grégoras. Celui-ci n'est qu'historien, tandis que l'autre a joué le premier rôle dans le fait qu'il raconte. C'étoit d'après ses soins que se faisoit cette expédition : aussi glisse-t-il légèrement sur les nombreuses fautes qu'il commit ou laissa commettre. Nicéphore, suppléant à son silence, n'omet rien, n'oublie rien ; et l'énumération qu'il se complaît à faire des fautes de Cantacuzène est telle, qu'il est impossible d'en trouver une seule que le prince n'ait pas commise. On agit avec tant de précipitation, qu'on ne songea pas plus à lester les vaisseaux, qu'à préalablement exercer les hommes qui se faisoient subitement soldats ou matelots, sans savoir manœuvrer ni se battre. Il sembloit, à voir les dispositions de cette flotte, qu'au lieu de combattre sur mer, elle n'eut d'autre destination que de transporter d'un rivage à l'autre des ouvriers et des artisans, sans obstacle, et sans qu'on eût

à craindre un ennemi qui contrariât la traversée. Nicéphore dit qu'à la vue des Génois les Grecs se précipitèrent dans la mer. Cette circonstance paroît peu probable, parce que, la flotte des Grecs étant plus nombreuse, ils devoient se croire les plus forts; et leur compatriote auroit dû, par intérêt pour l'honneur national, ne pas les faire prévenir l'action du vent par une terreur panique. Il résulte du parallèle des deux récits que l'auteur de l'un dit trop, et celui de l'autre trop peu; mais tous les deux s'accordent sur l'issue fatale de cette entreprise. Les habitans de Galata célébrèrent solennellement le jour de la victoire : ils équipèrent leurs vaisseaux, les parèrent, les couronnèrent de guirlandes de fleurs, et se promenèrent sur la mer, passant et repassant devant le palais impérial, portant en triomphe les drapeaux des vaincus. Ils s'imaginoient que l'empereur, abattu par cette disgrâce, leur laisseroit la libre possession de leur forteresse et du terrain sur lequel elle étoit construite : ils croyoient même qu'il alloit leur demander la paix. Mais ils reconnurent bientôt leur erreur, en apprenant les nouveaux préparatifs qu'on faisoit d'après l'ordre de Cantacuzène, qui, profitant de la leçon qu'il avoit reçue, prenoit toutes les mesures nécessaires pour le succès d'une nouvelle tentative. Etonnés de cette fermeté, sentant qu'une guerre long-temps prolongée leur seroit nuisible, parce que, pour la soutenir, il leur faudroit renoncer pendant sa durée à toute entreprise commerciale : prévoyant enfin que la victoire, quand bien même elle leur seroit fidèle, ne les rendroit jamais maîtres d'une ville et d'une population aussi considérable que celle de Constantinople, ils résolurent de faire la paix. Ils hésitoient cependant, parce qu'il leur paroissoit humiliant de faire les premières avances, lorsqu'une galère, arrivée de Gênes, vint les tirer d'embarras. Le sénat leur envoyoit l'ordre positif non-seulement de conclure la paix, mais de satisfaire les

Grecs sur tous les points en contestation; de rendre le terrain dont ils s'étoient emparés; de détruire tous les travaux qu'ils avoient faits; de payer aux Grecs tous les frais de cette guerre injuste; de s'engager, sous la foi du serment, à ne jamais renouveler à l'avenir de pareilles prétentions; enfin, de vivre dans la meilleure intelligence avec les sujets de l'empire. Cantacuzène n'auroit pu dicter des conditions plus favorables à ses intérêts. La république avoit su calculer les suites de cette guerre, dont la durée, les causes et les suites auroient porté une atteinte mortelle à son commerce. Elle avoit su voir que plusieurs puissances de l'Europe prendroient nécessairement fait et cause pour les Grecs; que la confiance qu'elle inspiroit seroit détruite par cette violation des traités; enfin que Venise seule suffisoit pour venger l'empire, et se réjouiroit de ses succès, parce qu'elle en retireroit tout le fruit. Telles étoient les causes de l'ordre qu'elle donnoit. Les Génois de Galata obéirent. Les articles furent bientôt arrêtés. Ils remirent entre les mains du despote le nouveau fort et tout ce qu'ils avoient usurpé. Cantacuzène fit venir ensuite les principaux de ces commerçans, les accueillit avec grâce, et leur dit qu'il n'avoit insisté sur la restitution du terrain pris par eux que pour défendre les droits et l'honneur de l'empire; qu'ils devoient convenir combien il étoit injuste de leur part de vouloir payer par l'usurpation l'hospitalité que leur accordèrent ses prédécesseurs, les concessions qu'ils leur firent, et changer en droits ces bienfaits pour en obtenir par la force de nouveaux avantages. Il ajouta que, puisqu'ils renonçoient d'eux-mêmes à leur entreprise, il ne vouloit pas leur enlever un terrain auquel ils paroissoient attacher un si grand prix. En conséquence, il donna l'ordre à son fils de le leur livrer, et d'en retirer les soldats qu'il y avoit mis pour le garder. Touchés de ce procédé, les Génois se rendirent auprès du jeune prince, proclamèrent les

louanges de son père, et jetèrent autour du drapeau de l'empire des pièces d'or que les soldats ramassèrent. Telle fut la fin de cette guerre. Cantacuzène ne dit pas si l'ordre du sénat relatif aux dédommagemens reçut son exécution. Le silence qu'il garde, ainsi que Nicéphore, sur l'impératrice Anne et Paléologue, est également remarquable. Irène, en l'absence de son mari, convoque le conseil, donne des ordres, prend des mesures, fait des dispositions. Cantacuzène arrive, se charge de tout, et, dans son récit, ne nomme ni le fils ni la veuve d'Andronic.

Tarchaniote étoit, ainsi que nous l'avons dit, chargé de lever la contribution volontaire à laquelle s'étoient obligés les habitans de Constantinople. Il fut accusé d'avoir profité de la guerre contre les Génois et les Grecs, pour commettre des exactions criantes. Les plaintes augmentèrent au point de faire craindre une révolte. On attaquoit même Cantacuzène, en prétendant qu'il n'étoit point étranger à ces concussions, et qu'il avoit sa part dans les sommes reçues ou levées par Tarchaniote, et qu'on faisoit monter à plus de trois cent mille écus d'or. L'empereur, irrité de ces bruits, qui produisoient le plus mauvais effet, convoque tout le peuple, et donne à Tarchaniote l'ordre de rendre ses comptes au milieu de l'assemblée. Celui-ci fait voir, par ses registres, à ceux qui avoient contribué, que la recette ne s'étoit pas élevée à plus de cinquante mille écus, qu'on avoit employés à l'équipement de la flotte, avec une somme plus considérable tirée des coffres de l'état. Cantacuzène mit à profit cette circonstance. Il s'apercevoit que les particuliers n'étoient point disposés à subvenir aux besoins de l'empire, et que, tant qu'on n'invoqueroit que leur patriotisme et leur bonne volonté, l'on n'obtiendroit que des sommes très-insuffisantes. Convenant avec lui-même que la faute qu'il avoit commise, en ne suivant point la marche de ses

prédécesseurs, et du dommage qu'il causoit à l'état par une douceur qui tenoit de la timidité, il établit des impôts. Un muid de bled porté par l'étranger fut taxé à un écu. Il ordonna que les vignerons paieroient un écu pour cinquante censes de vin, et que ceux qui l'achèteroient des vignerons paieroient double, non-seulement parce qu'ils étoient plus riches, mais parce *qu'ils profitoient en repos du travail d'autrui.* Par les anciens statuts de l'empire, les marchands devoient payer dix pour cent, ils furent taxés à cinquante. Cantacuzène se contente de dire que, *par ce moyen*, les Grecs équipèrent en très-peu de temps deux cents vaisseaux, *amassèrent des richesses immenses*, et devinrent maîtres de la mer. Mais il ne parle pas de l'effet que dûrent produire ces impôts, et ce changement dans sa conduite, qui le faisoit passer d'un excès à l'autre. Il acquit ainsi les moyens de se faire respecter de ses ennemis. Il commença par s'occuper du soin de faire rentrer l'île de Chio dans la puissance des Grecs. Dans ce but il envoya des députés à la république de Gênes pour réclamer cette île, conformément aux traités. Le sénat ne nia point que cette demande ne fût conforme aux principes de la justice, mais il représenta son impuissance, parce qu'elle étoit étrangère à l'invasion de cette île, faite par quelques nobles qui, s'étant déclarés indépendans, avoient à leurs frais armé des vaisseaux, et fait cette conquête. Il ajouta que, ne pouvant les réprimer par la force, il chercheroit l'occasion de les surprendre. Ils envoyèrent cette réponse par Jacques Herminio et Pinello Antaro, qu'ils nommèrent ambassadeurs à la cour de Constantinople. L'empereur ne reçut point de pareilles excuses, et donna un délai d'après lequel on seroit tenu de lui rendre l'île, sinon il la reprendroit à force armée. On convint cependant de part et d'autre d'un traité singulier, et dont voici les conditions : « Les Génois devoient jouir pendant dix ans (à compter du jour où Canta-

cuzène étoit monté sur le trône) de la ville principale qui a retenu le nom de l'île, et qu'ils en toucheroient les revenus, en payant seulement à l'empereur vingt-deux mille écus d'or par an; ils élèveroient au milieu de cette ville l'étendard de l'empire; leur évêque seroit élu, selon la coutume, par le clergé de Constantinople; leurs prêtres prononceroient son nom dans leurs prières; le reste de l'île rentreroit sous la domination de Cantacuzène, qui nommeroit un gouverneur. Quand un Grec auroit un procès avec un Grec, il seroit jugé par le gouverneur; quand un Génois en auroit un avec un Grec, on choisiroit un juge dans chaque nation. A l'expiration des dix années, les Génois abandonneroient entièrement l'île. » Siméon Véniose et plusieurs des nobles de Gênes ne voulurent point accepter ces conditions, et dirent qu'ils aimoient mieux être déclarés ennemis de la république que de renoncer à leurs droits sur Chio. Pendant ces négociations, Cibo, le plus puissant des seigneurs de l'île, établi gouverneur de Phocée par les Génois, députa secrètement vers l'empereur pour faire ses soumissions à ce prince, et le prévenir que, s'il vouloit lui faire passer du secours, il lui remettroit l'île entre ses mains. L'empereur le loua de sa bonne volonté, le priant cependant de ne rien entreprendre jusqu'au retour des ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Gênes, et jusqu'à ce qu'il eût une réponse de cette république, parce que ce seroit agir peu loyalement que de faire la guerre au moment où il traitoit de la paix. Mais Cibo ne voulut point attendre, et dans l'ardeur de son zèle, il se perdit. Ayant rassemblé des Grecs à Phocée, il fit voile vers Chio, tomba à l'improviste sur les Génois, les défit, blessa Véniose, et força les autres à se retrancher dans leurs murs. Le même jour, André Pétrile, Génois, se rendant de Smyrne à Constantinople avec deux galères, passant devant l'île, apprenant ce qui se passoit, aborde et porte du secours à

ses compatriotes. Cibo fut tué dans cette attaque, et les Phocéens, se voyant sans chef, retournèrent chez eux. Les Génois ne surent point si l'empereur avoit eu quelque part à cette expédition. Ils lui rendirent l'île, ainsi que celle de Phocée, dont il donna le gouvernement à Léon Calothète, qu'Apocauque avoit persécuté.

La paix n'étoit rien moins que rétablie dans la Morée. Tour à tour ravagée par les Turcs, qui y faisoient de fréquentes incursions, et par les Latins, qui s'étoient rendu maîtres de l'Achaïe, elle ajoutoit à ces deux fléaux celui de la guerre civile; et ses habitans, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, étoient armés les uns contre les autres. Cantacuzène, voulant y rétablir l'ordre, fit partir des galères sous les ordres de Manuel, despote, qu'il chargea du soin de pacifier cette province, et de se mettre à l'abri des étrangers. Manuel fit cesser la guerre civile par des mesures vigoureuses, en châtiant ceux qui en étoient les auteurs ou la fomentoient sourdement. Il fit ensuite un traité avec les Latins, qui s'engageoient à ne plus commettre d'hostilités; se justifiant de leur conduite passée, en disant que la guerre que se faisoient les habitans de cette province les leur avoit fait considérer comme des ennemis de Cantacuzène. Quant aux Turcs, Manuel les battit tellement en plusieurs rencontres, qu'il leur ôta l'envie de revenir dévaster le pays. Ce prince, mettant sa gloire à faire succéder le repos et la prospérité aux troubles et à la famine qui régnoient en Morée, prit à cet effet des dispositions sages qui le firent arriver au but qu'il se proposoit. En peu de temps les terres furent cultivées, l'abondance reparut, et les opérations commerciales reprirent leur cours. Mais les deux partis n'étoient que comprimés, et n'osoient rien entreprendre, parce qu'ils craignoient Manuel. Ils résolurent de se réunir contre le prince. Lampude trama cette conspiration. C'étoit un factieux adroit et profond. Le parti opposé

au sien ayant été victorieux, il fut dépouillé de ses biens. La réputation qu'il avoit d'être d'un naturel méchant et d'un esprit inquiet, le fit considérer du prince comme un homme dangereux, qui devoit être surveillé. Cependant Lampude, étant venu le supplier de lui pardonner le passé, lui promettant avec serment de lui garder une fidélité inviolable, rentra dans les bonnes grâces du prince, qui lui fit rendre son bien. En peu de temps il devint riche et puissant; mais il partageoit les vices de ses compatriotes. Le peuple de la Morée étoit haineux et vindicatif. Les familles dans ce pays lèguent à leurs enfans la haine qu'ils ont contre d'autres familles, et cet héritage se transmet d'âge en âge. Ils n'observent, dit Cantacuzène, qu'une seule loi, c'est celle de Solon, qui déclaroit infâmes tous ceux qui demeuroient neutres dans une sédition. Pour faire respecter à l'avenir les côtes de la Morée, Manuel jugea qu'il falloit qu'elle entretînt un certain nombre de galères, et que les particuliers contribuassent aux frais de cet armement. Lampude sollicita de ce prince l'autorisation de faire cette levée, l'assurant que la connoissance qu'il avoit du pays et des habitans le rendoit plus propre qu'un autre à remplir cette mission; qu'il sauroit aplanir toutes les difficultés, et lui renouvela les protestations de son dévouement et de sa fidélité. Manuel lui accorda ce qu'il demandoit.

Lampude partit avec des instructions dont il se garda de faire usage, parcourut la Morée, fit des reproches aux habitans des villes, des bourgs et des campagnes, sur leur lâche inaction, sur l'état de servitude auquel ils se dévouoient, au lieu de conserver et de défendre la liberté que leur avoit laissée leurs ancêtres; les excitant à prendre les armes, il les assura que le despote, bien loin d'oser en venir aux mains, seroit trop heureux de pouvoir s'échapper. Il obtint par ses intrigues tant d'empire sur eux, qu'il leur fit prendre l'engage-

ment d'attaquer le même jour leurs gouverneurs, et lorsqu'ils les auroient pris, de marcher contre Manuel, que cette mesure préliminaire auroit privée de tout secours. Ils exécutèrent ce projet; et, s'étant rendu maîtres au jour convenu de tous ceux qui commandoient dans les villes et dans les bourgs, ils se rassemblèrent, formèrent une troupe nombreuse, et s'avancèrent contre le despote sous les ordres de Lampude, qu'ils avoient élu leur général en chef. Manuel ramasse à la hâte ses soldats au nombre de trois cents, qu'il mène aux rebelles, qui, n'osant soutenir leur présence, se dispersèrent à l'instant. Plusieurs se renferment dans des places fortes, qu'ils furent ensuite obligés de rendre par famine. Le despote imita son père et leur pardonna. Mais ils ne demeurèrent pas long-temps tranquilles, et, plus tard, lorsqu'ils apprirent la mésintelligence des deux empereurs, et que le jeune Paléologue s'étoit mis en possession de la souveraine puissance, tous les habitans de la Morée se soulevèrent spontanément, tant à cause de leur naturel inquiet et remuant qu'à l'instigation des fils d'Iaac Asan, que Jean avoit envoyés pour gouverner ce pays. Une seule ville resta dans l'obéissance, parce que la citadelle, occupée par une garnison impériale étoit imprenable. Manuel ne se découragea point. Constant dans son entreprise, faisant marcher de front la prudence et la fermeté, ce prince finit par réduire tous les habitans, et par leur faire sentir qu'il valoit mieux cultiver leurs terres, élever des bestiaux, que de s'entre-détruire. Il rétablit la tranquillité, qui ne fut plus troublée pendant son gouvernement. Les Latins l'attaquèrent, mais, ayant été battus, ils devinrent ses alliés, et l'aidèrent à triompher des Turcs. Ils l'accompagnèrent dans une irruption qu'il fit en Béotie contre le prince Roger de Loria. Manuel se fit chérir par sa douceur et son exactitude à tenir ses promesses. Les princes voisins se contentoient de sa pa-

role, et, dans leurs conventions avec lui, n'exigeoient jamais le serment.

L'empereur envoya dans le même temps au sultan d'Egypte une ambassade au sujet du patriarche de Jérusalem, qui avoit été persécuté pour sa cause, et des chrétiens de la Palestine, pour lesquels il réclamoit la bienveillance de ce prince. Lazare ayant été, sous le règne d'Adronic, élu patriarche par les évêques de sa province, il vint, selon l'usage, à Constantinople pour faire confirmer par l'empereur son élection. Un moine, nommé Gérasime, l'ayant calomnié, le prince avant de prendre une décision, voulut que Lazare se justifiât, et chargea des ambassadeurs qu'il envoyoit au sultan de conférer avec les évêques, et de prendre avec ces prélats des renseignemens sur l'accusation dont le nouveau patriarche étoit l'objet. Andronic étant mort sur ces entrefaites, et la guerre civile ayant commencé, Lazare fut soupçonné de favoriser le parti de Cantacuzène, condamné par l'implacable Jean d'Apry, sans concile, sans preuves, sans procès, sans même être accusé, et Gérasime élu à sa place. Se voyant traité de la sorte, Lazare voulut se réfugier à Didymotique auprès de l'empereur, et, s'évadant de Constantinople, il se rendit furtivement à Galata. Le patriarche Jean, averti de sa fuite, envoya prier les Génois de le lui livrer. Ceux-ci donnèrent au prélat réfugié chez eux le choix d'entrer dans l'église latine, avec la promesse d'y occuper les premières dignités, et de recevoir des honneurs du saint-père, ou d'être reconduit dans la capitale, et remis entre les mains de son ennemi. Il répondit avec indignation, rejeta leurs offres, se moqua de la vaine prétention qu'ils avoient de lui faire adopter leurs opinions, et leur annonça qu'il les ramèneroit plus aisément aux siennes par la solidité de ses raisons qu'ils ne l'attireroient dans leur erreur par les promesses ou les menaces. Le voyant inébranlable, ils s'emparèrent de sa personne, lui

An. 1349.

lièrent les mains derrière le dos, et le conduisirent dans cet état au patriarche de Constantinople, croyant qu'il en seroit maltraité. Mais la manière dont Lazare avoit repoussé les séductions et bravé les menaces des Génois faisoit du bruit ; et comme elle étoit connue et approuvée dans la capitale, Jean d'Apry se crut obligé de le bien recevoir. Il le fit asseoir à côté de lui, l'entretint familièrement, lui donna le titre de confesseur, et le renvoya sans lui faire ni bien ni mal. La détresse dans laquelle se trouva Lazare, qui ne demandoit ni ne recevoit aucun secours, le força d'aller trouver Cantacuzène, auprès duquel il resta pendant la guerre civile. Ce fut donc pour ce prélat que l'empereur le députa vers le sultan, en le faisant accompagner de Sergopule, citoyen de Constantinople.

Le sultan, flatté de l'honneur que lui faisoit Cantacuzène, envoya le patriarche dans la ville sainte, avec ordre au gouverneur musulman de chasser Gérasime, de mettre Lazare à sa place, de lui rendre de grands honneurs, et de lui accorder toute la protection dont il pourroit avoir besoin. L'éloge qu'il avoit entendu faire de l'empereur, qui passoit pour avoir conquis le trône (premier de tous les mérites aux yeux des princes turcs, qui ne songeoient qu'à s'agrandir et ne rêvoient que conquêtes), inspiroit au sultan d'Egypte le désir de contracter une alliance avec le prince grec. Il lui écrivit une longue lettre, dont voici quelques fragmens. « Que « Dieu prolonge les jours de Cantacuzène, grand, pru- « dent, lion, fort, la colonne inébranlable des baptisés, « le défenseur de la doctrine de Christ, l'épée des Ma- « cédoniens; le Samson, le roi des Grecs, des Serviens, « des Valaches, des Russiens, la gloire de la doctrine « des Ibériens et des Syriens, l'héritier de leurs terres, le « maître des mers, des fleuves et des îles. Demandez ce « qu'il vous plaira à notre puissance et à notre famille qui « a la lumière et la sainteté en partage..... Nous avons

« donné audience à votre ambassadeur, et nous lui avons « accordé tout ce qu'il nous a demandé. Il nous a de- « mandé le rétablissement d'une vieille église de Saint- « George; à quoi nous avons satisfait : il nous a demandé « la permission d'aller adorer, avec ses compagnons, le « lieu de la *sainte résurrection* [a]; ce que nous lui avons « aussi accordé, et nous avons nommé un ambassadeur « pour l'accompagner dans son voyage. Il a adoré autant « de temps qu'il a voulu, et il est revenu fort content. « Quant à l'édit qu'il nous a demandé, par lequel il fût « défendu d'inquiéter les chrétiens qui habitent dans « *les saints lieux* de Jérusalem, et par lequel il soient « mis sous notre protection, de telle sorte que, tant « ceux qui demeurent dans *ces saints lieux* que ceux « qui y viennent pour adorer, ne soient plus injuriés, « nous avons donné tous les ordres qu'il a souhaités..... « Il nous a demandé encore la délivrance de tous ceux « de vos sujets qui se trouveront esclaves dans l'étendue « de nos états : nous sommes bien aise de vous faire « savoir la coutume que nous observons à cet égard, « qui est d'échanger les prisonniers, et de ne renvoyer « les Grecs que nous tenons qu'en recevant nos sujets « que les Grecs tiennent. Il a aussi demandé pour les « marchands la liberté de demeurer tant qu'il leur « plaira sur nos terres : nous lui avons fait expédier un « édit sur toutes ces choses. Si vous désirez quelque « chose de plus, faites nous le savoir. » Après de grands éloges sur la générosité avec laquelle Cantacuzène a pardonné à ses ennemis, sur l'alliance qu'il a contractée avec le jeune Paléologue en lui donnant sa fille, le sultan termine par des souhaits, par la formule en usage

[a] Ces expressions dans la bouche du sultan d'Egypte sont remarquables, ainsi que toute cette lettre dont nous ne donnons qu'un très-court extrait. Il semble que le prince turc eût un sentiment parfait des convenances en tenant ce langage, et parlant avec décence d'une religion dont tous les musulmans sont ennemis jurés. *Voy.* hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 14, traduction citée.

dans l'Orient, qui prescrit et rend obligatoire l'expression d'un hommage à sa religion. Il finit ainsi sa lettre : « Que Dieu étende votre cœur et votre empire, « et vous donne cent pour un ; qu'il rende votre épée « formidable ; qu'il vous fasse heureux par sa magni- « ficence, ainsi soit-il. J'en prie le Dieu Très-haut. Cette « lettre a été écrite le quinzième jour du mois de saapan, « l'année sept cent cinquantième de Mahomet. Elle a « été écrite par l'ordre du Très-haut. Gloire soit à la « grande gloire de Dieu. Je prie et j'adore Mahomet « et ses disciples, qui sont les plus illustres créatures de « Dieu. » Gérasime, ayant été chassé de Jérusalem, vint trouver le sultan pour dénoncer Lazare. Mais il mourut subitement trois jours après son départ. Le sultan ne lui ayant survécu que de peu de temps, son successeur, bien loin d'hériter de ses dispositions envers les chrétiens, excita contre eux une violente persécution. On s'empara de Lazare : on voulut le corrompre et l'engager à embrasser l'islamisme, dans l'espoir que les chrétiens du pays suivroient son exemple. Il défia ses bourreaux, qui le condamnèrent à mort. Le sultan voulut qu'on lui fît grâce, et qu'on punît sa désobéissance d'une autre manière. Ce n'étoit point ce prince qui exerçoit ces cruautés, mais un de ses satrapes nommé Sich, qui fit inhumainement déchirer Lazare à coups de nerfs de bœuf, et jeter ensuite dans un cachot. Sich, ayant péri quelque temps après d'une mort violente, le patriarche fut mis en liberté, et rétabli sur son siége. Après la mort du satrape, le sultan, moins cruel que lui, ne maltraita plus les chrétiens. Il se contenta d'exiger qu'ils portassent des vêtemens de la même forme, mais d'une couleur différente de celle dont se servoient les Turcs. Lazare fut dans la suite envoyé par le sultan, en ambassade à la cour de l'empereur Jean Paléologue.

Isidore, patriarche de Constantinople, sacra dans le même temps plusieurs évêques, entre autres, Grégoire

Palamas, qui venoit d'être nommé archevêque de Thessalonique. A son départ pour aller prendre possession de son siége, Cantacuzène lui donna des lettres pour Alexis Métochite, protosébaste, et pour André Paléologue, qui commandoient dans cette ville. L'empereur leur recommandoit le nouvel archevêque : mais, au lieu d'avoir pour le prélat des égards, ils ne voulurent pas le recevoir, déclarant qu'ils ne reconnoissoient pas Cantacuzène, qu'ils accusoient d'avoir dépouillé Jean Paléologue de la souveraineté. Il est probable que ce refus, ou plutôt cette révolte, dont nous verrons les suites, augmenta les dégoûts que ce prince prétendoit éprouver depuis long-temps dans l'exercice du pouvoir, et donna plus d'intensité au désir qu'il avoit de s'en démettre, et de se retirer du monde. C'est à l'occasion de la conduite des gouverneurs de Thessalonique qu'il exprima ce désir avec plus de force, et qu'il forma le projet de le satisfaire. Il raconte que la nécessité de se défendre l'obligea seule à différer sa retraite ; et que, lorqu'il fut monté sur le trône, les soucis et les inquiétudes ne firent qu'accroître son envie. Il ne faut pas oublier que nous n'avons que lui pour garant de sa sincérité ; qu'ayant composé son histoire dans la solitude, et long-temps après l'époque où nous sommes, il a peut-être eu l'intention et l'adresse de vouloir préparer d'avance le lecteur à cet événement, et, *faisant de nécessité vertu,* couvrir l'humiliation de sa chute. Quoi qu'il en soit, comme l'abdication volontaire ou forcée d'un empereur est digne d'observation, celle de Cantacuzène mérite d'être étudiée, pour connoître toute l'étendue de son sacrifice, et savoir jusqu'à quel point il fut libre ou contraint. C'est dans ce but qu'il est nécessaire de raconter (d'après lui-même) qu'à l'époque où Métochite et Paléologue lui firent l'insolente réponse dont nous avons parlé, l'empereur fut tourmenté *d'un plus grand désir que jamais* (ce sont ses expressions) de

mener une vie tranquille. Il en fit part à l'impératrice Irène, sa femme. Elle approuva son dessein, et tous deux demeurèrent d'accord, l'un, de se retirer et de se mettre sous la direction de Philothée, évêque d'Héraclée en Thrace, qui avoit été supérieur d'un couvent du mont Athos; l'autre, de se faire religieuse dans le monastère de Marthe, sœur du premier des Paléologues. Dans l'intention probablement de s'éprouver lui-même, Cantacuzène voulut prendre les conseils de Philothée, tant à cause de ses connoissances dans les lettres sacrées et profanes que parce que ce prélat avoit une grande expérience dans les exercices monastiques. Ce fut le motif pour lequel il choisit le monastère de Saint-Mamas, qui, quoique dans la ville d'Héraclée, étoit fort solitaire. Il est vraisemblable qu'il communiqua ce projet à quelques-uns de ses amis, puisqu'il parle de deux qui vouloient partager le même sort, et préférer la solitude aux grandeurs de ce monde : c'étoient Nicolas Cabasilas et Démétrius Cydone, pour qui ce sacrifice étoit moins grand, s'ils avoient, comme le dit l'historien, la passion de l'étude. Aucun obstacle ne contrarioit leur désir, puisqu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre engagés dans les liens du mariage. Ils varièrent tous les trois dans le choix du couvent, et, pour des raisons que nous ne connoissons pas, préférèrent à Saint-Mamas celui de Mangane. C'est d'après ce motif que ce dernier monastère [a] fut doté par Cantacuzène : il y affecta de grands biens *pour la subsistance des trois* solitaires qui devoient s'y retirer. Au moment où il paroît que tous les trois s'occupoient sérieusement de ce projet, deux évé-

[a] Cette dotation, faite d'avance, peut faire croire à la réalité du projet. Cependant beaucoup de princes et de personnes riches ont doté des couvens sans avoir eu l'idée de s'y retirer. Il en pouvoit être ainsi de Cantacuzène, dont la piété ne peut être révoquée en doute. Mais, dans l'examen que nous faisons, il est de notre devoir de n'omettre aucune circonstance. Cantacuzène dota-t-il le couvent pour s'y retirer, ou le choisit-t-il parce qu'il l'avoit doté? Jusqu'à quel point le *post hoc ergo propter hoc* doit-il recevoir son application?

nemens forcèrent de l'ajourner, et détournèrent l'attention de Cantacuzène en rendant son intervention nécessaire ; c'étoient l'élection d'un nouveau patriarche pour remplacer Isidore, qui venoit de mourir, et les troubles de Thessalonique, qui fournissoient l'occasion de reprendre cette ville avec moins de difficulté.

Isidore, patriarche de Constantinople, mourut après avoir gouverné son église, pendant deux ans et sept mois, avec une *charité exemplaire*, suivant Cantacuzène. Nicéphore Grégoras le traite de visionnaire, qui prétendoit être en commerce avec le ciel. Cet historien raconte qu'il vouloit faire passer ses songes pour des oracles, et qu'il avoit prédit à l'empereur, sur une pareille autorité, qu'il triompheroit facilement des Génois de Galata. Ce seroit d'après un motif si puéril que le prince crédule auroit commis toutes les fautes que nous avons fait remarquer, et précipité l'attaque, comptant sur la victoire que lui promettoit Isidore. Si le reproche est fondé, Cantacuzène n'a pas eu la franchise d'en faire l'aveu. Nicéphore représente le patriarche comme l'objet de toutes les railleries depuis que l'événement avoit si peu justifié la prédiction, et le fait mourir d'un chagrin dont l'action fut puissamment secondée par une dyssenterie. Dès que ce prélat eut rendu le dernier soupir, les intrigues commencèrent pour la possession du premier siége de l'église grecque. Les évêques, divisés à cause de l'opinion du moine Barlaam, que les uns condamnoient, tandis qu'elle étoit admise et approuvée par les autres, flottoient incertains dans leur choix. C'est ici que la vérité n'est pas facile à connoître, parce que les deux historiens qui nous ont transmis le fait peuvent être également taxés de partialité. Cantacuzue ne fait que l'indiquer, en disant qu'il nomma Callixte, moine du monastère des Ibériens du mont Athos, ajoutant qu'il y fut décidé par la réputation de vertu qu'avoit ce religieux : ce qui détermina

l'empereur à lui envoyer une galère pour le transporter à Constantinople. Nicéphore, au contraire, prétend que le prince, affectionnant la secte des palamites, choisit Callixte parce qu'il étoit présenté par les prélats de cette secte. Il peint ce moine comme un homme dur et brutal, toujours prêt à frapper, et de la plus grande ignorance. Avant l'élection, l'impératrice Irène et le prince son époux sollicitèrent Nicéphore en faveur de Callixte, et le prièrent de ne pas user de son influence contre ce candidat ; mais il fut inexorable, tenant fermement à l'opinion contraire à celle des palamites. Nous aurons occasion de revenir sur l'opposition des deux historiens, à propos du concile convoqué pour examiner la doctrine d'un moine qui divisoit l'église grecque en deux partis. Cantacuzène fit sacrer Callixte par les évêques de Thrace qui se trouvoient à Constantinople. Nicéphore assure que ce fut avec répugnance qu'ils prêtèrent leur ministère, et que, moins courageux que lui, ils n'osèrent résister à l'autorité souveraine. Ensuite il représente ce patriarche persécutant tous ceux qui ne croyoient point aux rêveries des palamites; les jetant en prison, défendant, quand ils mouroient, qu'on leur donnât la sépulture ; ne voulant point qu'on restât neutre dans cette querelle fort peu importante, exigeant à cet effet une réponse catégorique, d'après laquelle il accordoit sa protection ou déclaroit sa haine. Nicéphore, en avouant que Cantacuzène n'autorisoit point ces excès, l'accuse de les laisser impunis. Il y avoit à peine trois mois que Callixte étoit sur le trône patriarchal, qu'un grand nombre d'évêques, fatigués de sa conduite tyrannique, se séparèrent de sa communion. Cette rupture causa du scandale. Le patriarche nioit avec serment les accusations dont il étoit l'objet, et récriminoit contre ses accusateurs. Cantacuzène, affligé, et même honteux (toujours suivant Nicéphore) de ces disputes, conjura Callixte et les évêques de les faire cesser, d'avoir entre

eux une mutuelle indulgence, et de couvrir leurs fautes d'un voile épais. Ce conseil fut suivi, et la tranquillité momentanément rétablie. Cantacuzène se tait sur ces faits dans son histoire [a], et ne parle de Callixte qu'à l'occasion du concile qu'il fut obligé de convoquer. Si ce patriarche mérite les reproches dont sa mémoire est chargée, il faut convenir que l'empereur n'étoit pas heureux dans son choix. Jean d'Apry, qu'il éleva sur le trône patriarchal malgré le clergé, et contre toutes les convenances, se conduisit de manière à faire présumer que Cantacuzène renonceroit à se mêler des élections; et cependant, sans lui, celle de Callixte n'eût pas eu lieu.

Sur ces entrefaites, Cantacuzène reçut des dépêches de Métochite, protosébaste, et des principaux citoyens de Thessalonique. Ils lui demandoient un secours pour empêcher que la ville ne tombât au pouvoir des Serviens, qui la menaçoient. Métochite expliquoit la conduite qu'il avoit tenue, et la justifioit par la nécessité dans laquelle il s'étoit trouvé d'obéir à Paléologue, n'ayant aucun moyen de lui résister. Ce gouverneur avoit brûlé en place publique la lettre dont Palamas étoit chargé. Le protosébaste regardoit cette action comme une révolte manifeste, et la fit envisager sous ce point de vue par ceux des Thessaloniciens qui jouissoient de sa confiance. Ils partagèrent son indignation, et, se réunissant aux troupes dont Métochite pouvoit An. 1350.

[a] Pour opter entre le silence de Cantacuzène et les déclamations injurieuses de Nicéphore Grégoras, dont nous ne faisons qu'indiquer les accusations contre Callixte, on n'a que son propre jugement; et peut-être le meilleur parti seroit de croire que l'un est trop emporté, trop exagéré, et l'autre trop discret et trop réservé. Le savant auteur de l'*oriens Christianus* (*Michel Lequien*, dominicain) ne sauroit être une autorité, parce qu'ayant écrit dans le dix-septième siècle, il n'a pas eu d'autres sources que celles où chacun peut puiser. Il paroîtroit avoir formé son opinion sur le récit de Nicéphore, qu'il adopte; et comme Cantacuzène se tait, Nicéphore n'étant point contredit, on semble avoir un motif suffisant de croire à son témoignage.

disposer, ils se déclarèrent contre Paléologue et les zélés. Paléologue excita les matelots à prendre les armes. Les citoyens, qui précédemment avoient appris à leurs dépens qu'il ne falloit pas perdre de délai, tombent à la pointe du jour sur le gouverneur, et le chassent de la ville. Il se réfugia près du crâle, et de là se retira au mont Athos. Les zélés, qui avoient jusqu'alors affecté un grand dévouement pour l'empereur Jean, fils de la princesse Anne, et présenté Métochite et son parti comme ennemis de ce prince, levèrent le masque, et cabalèrent pour livrer Thessalonique aux Serviens. Le crâle les accueillit, les encouragea, répandit l'argent avec profusion pour corrompre les chefs de l'autre parti. Il attachoit le plus grand prix à la possession de Thessalonique, qui, passant pour être la seconde ville de l'empire, recevoit de sa situation une grande importance, et donnoit au crâle de grands avantages. Il n'épargna donc rien pour s'en emparer ; ni la ruse, ni la force, ni l'argent, ni les menaces : tout fut inutile. Mais le protosébaste et les citoyens se trouvèrent dans la position la plus critique, parce qu'ils étoient également hors d'état de résister aux Serviens, et de contenir une population que l'idée d'un siége et de la guerre glaçoit d'effroi. Ce fut dans ces circonstances qu'ils députèrent vers Cantacuzène. Ce prince leur fit dire de soutenir le siége jusqu'à son arrivée, promettant d'arriver bientôt à leur secours. Il envoya sur-le-champ demander des troupes à son gendre Orchan, qui fit partir vingt mille hommes de cavalerie, sous la conduite du prince Soliman, son fils. L'empereur s'embarquoit en même temps pour passer en Macédoine, emmenant avec lui Jean Paléologue, pour ne pas le laisser, dit-il, à la disposition des barbares. Il rappelle à cette occasion que, peu de temps après le mariage de sa fille Hélène avec le jeune empereur, Orchan avoit envoyé des gens d'une haute taille, adroits et robustes, sous la conduite d'un

eunuque, pour servir Paléologue. Cantacuzène ajoute que le but réel, mais secret, étoit de le massacrer. Présumant que cette assertion sans preuve pourroit être contestée, il prétend que c'étoit chez les Turcs une pratique constante de se défaire par l'assassinat du rival ou du compétiteur d'un prince allié. La mort de Jean Paléologue laissoit Cantacuzène paisible possesseur du trône. Tel étoit le motif qui faisoit agir Orchan. L'empereur raconte qu'ayant été averti de cet odieux projet, il ne permit pas que le jeune prince parût sans lui hors du palais pendant le temps que les ambassadeurs du sultan séjournèrent à Constantinople. Son intention étoit de délivrer Thessalonique, d'y laisser son gendre, et de revenir dans la capitale achever les préparatifs qui devoient le mettre en état de reconquérir sur le crâle toutes les villes et provinces que ce dernier avoit prises. Anne n'y voulut point consentir, et le pria de lui ramener son fils. Ce fut en vain qu'il voulut lui faire voir l'utilité de la présence du jeune empereur à Thessalonique, après la reddition de cette ville, parce qu'elle seroit facilement contenue. Son plan étoit de rejoindre Jean Paléologue avec une armée formidable pour reprendre ensemble les villes de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Acarnanie, usurpées par les Serviens. L'impératrice persista dans sa prière de lui ramener le prince après la prise de Thessalonique [a]. A son départ l'empereur, ayant appris que les Turcs traversoient l'Hellespont, se fit descendre à terre pour se concerter avec leurs chefs. Il leur indiqua les routes qu'ils devoient prendre pour empêcher que la Macé-

[a] Cantacuzène, après avoir rendu compte de sa proposition, de son plan, et du refus de l'impératrice, ne se permet aucune observation. Ce n'est cependant pas sans intention qu'il est entré dans ces détails peu intéressans en eux-mêmes. A-t-il voulu laisser à son lecteur le soin de lier à cette circonstance les événemens que nous verrons bientôt arriver, et de se rappeler en temps et lieu l'assassinat médité par Orchan pour opposer le service rendu alors à la conduite que tint plus tard Jean Paléologue?

doine, qu'il espéroit pouvoir bientôt faire rentrer sous sa domination, ne fût ravagée, et leur recommanda de ne causer aucun dommage. Ayant donné le commandement de l'armée de terre à Mathieu, qu'il chargea de montrer le chemin aux alliés, il se rembarqua, après être convenu du jour où se feroit, près de Thessalonique, la jonction de leurs troupes respectives. Au lieu de se rendre à Thessalonique, il voulut, chemin faisant, prendre Anactaropale, et s'arrêta devant cette place. Il n'est pas inutile de remarquer dans Cantacuzène cette marche constamment suivie par lui, et qui souvent nuisit à ses affaires : nous en avons vu plusieurs exemples. Tous prouvent que, s'il ne perdoit pas de vue le but d'une entreprise, il faisoit un détour pour y parvenir, et ne s'avançoit pas directement vers ce but. Anactaropole étoit une ville de la Thrace gouvernée par un homme d'une naissance obscure, nommé Alexis. Il étoit du bourg de Bellicome en Bithynie, avoit servi pour Apocauque dans la guerre civile, et commandé une barque de pirates. A la mort du grand-duc, n'ayant plus de protecteur, il conçut le projet de s'emparer d'Anactaropole, espérant que la possession de cette ville lui donneroit la facilité de prendre celle de Christopole. Maître de ces deux places, il comptoit harceler les habitans de la Thrace, ceux de Lemnos, et séparer leur pays du reste de l'empire. Il ne réussit que dans la prise d'Anactaropole, et fit de cette ville le centre de ses courses maritimes et de ses brigandages. Il avoit dans le port un grand nombre de galères et de barques. Il est probable qu'il sut se faire aimer ou craindre des habitans, puisqu'ils le secondèrent, et firent une vigoureuse résistance. Après trois jours d'une attaque infructueuse, quoiqu'il usât de toutes les machines propres au siége, Cantacuzène fut obligé de renoncer à son entreprise et de se retirer, croyant venger l'affront qu'il éprouvoit en brûlant les vaisseaux d'Alexis. Pendant qu'il perdoit

son temps, les Turcs retournoient dans leur pays. On crut d'abord que c'étoit par suite de leur haine contre Paléologue; mais, en rapportant cette conjecture, Cantacuzène dit qu'elle n'avoit aucun fondement, et que la véritable cause de la retraite de ses alliés étoit l'ordre que reçut Soliman de son père. Orchan lui prescrivoit de revenir le plus secrètement qu'il pourroit, parce qu'il avoit besoin de ses troupes pour se défendre contre ses voisins, qui l'avoient attaqué depuis leur départ. Il lui défendoit de déclarer le sujet pour lequel il se retiroit. Soliman obéit, traversa l'Hèbre, fit une irruption sur les terres des Bulgares, et revint en Asie avec du butin et des prisonniers.

Mathieu, que cette défection affoiblissoit en le réduisant aux seuls Grecs, qui étoient en petit nombre, et conséquemment insuffisans pour combattre même les postes des Serviens cantonnés dans le pays, licencia sa troupe, et prévint son père, qui fut très-contrarié de cette nouvelle. Cependant il continua sa route. Etant à l'ancre pour passer la nuit près d'Amphipolis, il fut averti par le gouverneur de cette ville, nommé Brajan, son ancien ami, de l'arrivée d'une flotte de vingt-deux vaisseaux turcs qui venoient pour dévaster le pays. A la pointe du jour il engagea ces Turcs à se joindre à lui pour attaquer Thessalonique. Ils y consentirent sans difficulté. L'empereur les conduisit sur-le-champ devant cette ville, qu'il trouva dans le plus grand désordre, parce que ses amis, ayant épuisé tous les moyens de contenir le peuple, commençoient à s'abandonner au désespoir. L'arrivée de Cantacuzène rétablit le calme: les cris de joie et les applaudissemens succédèrent aux plaintes, aux reproches; et les deux partis qui, la veille, étoient près d'en venir aux mains, déposèrent spontanément les armes. Le vainqueur rassembla les habitans, et ne perdit pas l'occasion de leur faire un discours, qu'il n'a pas cru devoir conserver. L'éternelle répétition

de son innocence, l'énumération des faits dont nous avons vu le récit, et les reproches que méritoit la conduite des zélés, tels sont les objets que l'orateur traita dans ce discours. Ce qui valoit mieux, c'est la mesure qu'il prit pour faire disparoître les causes des troubles en donnant l'ordre de transférer les principaux factieux à Constantinople, et de chasser les autres de Thessalonique. Il reprit ensuite sur les Serviens les forts situés dans les environs de cette ville.

Peu de jours après la soumission des habitans de Thessalonique, on vit arriver dans le port de cette ville quatre galères vénitiennes sur l'une desquelles étoit un ambassadeur nommé Jacques Bragadin, d'une des plus illustres famille de cette république. L'objet de sa mission étoit d'engager Cantacuzène à se joindre aux Vénitiens pour faire la guerre aux Génois. Ces deux peuples, presque toujours en guerre, parce que leurs intérêts étoient toujours en opposition, ne déposoient les armes que pour les reprendre, et ne concluoient de traité que pour les rompre. Depuis que la famille Paléologue occupoit le trône, les Génois avoient acquis une grande puissance et des priviléges. Ils saisissoient habilement l'occasion d'en accroître le nombre ou l'étendue. Dans la guerre civile, ils avoient plutôt protégé que secouru l'impératrice et son fils, dont ils obtinrent de nouvelles concessions, et consolidoient ainsi leurs établissemens sur les côtes de l'empire d'Orient. Maître du détroit par lequel l'Archipel communique avec la mer Noire, ils eurent la témérité d'établir un droit, et l'insolence d'interdire ce passage à tous les bâtimens de guerre, même à ceux de l'empereur grec. Ce droit fut reconnu par le soudan d'Egypte, qui paya fort cher la permission d'envoyer sur les côtes de la Circassie un vaisseau pour acheter des esclaves. Les Génois et les Vénitiens avoient reçu des Tartares une égale autorisation pour commercer avec eux. L'un de ces marchands (on ne



sait s'il étoit de Venise ou de Gênes), ayant pris querelle avec un Tartare qui lui donna un soufflet, lui passa sur-le-champ son épée au travers du corps. Les barbares vengèrent leur camarade, pillèrent sans distinction tous les comptoirs établis sur la côte de Tana, en détruisirent une partie, et massacrèrent plusieurs Européens. Les Génois et les Vénitiens convinrent entre eux de ne plus commercer avec ce peuple, et de ne pas leur fournir les denrées dont ils avoient le plus de besoin, parce qu'ils s'en étoient fait une habitude. Cet empire de l'habitude dont ils ne pouvoient secouer le joug, tout barbares qu'ils étoient, les obligea de faire quelques avances pour ramener chez eux les objets dont ils ne savoient plus se passer; et comme les Vénitiens leur étoient moins odieux que les Génois, ils s'adressèrent aux premiers, avec lesquels ils renouèrent en secret leurs anciennes relations. Les seconds, regardant cette conduite comme un manque de foi, résolurent d'en tirer vengeance. Ils s'emparèrent un jour de tous les vaisseaux sortis de Venise pour trafiquer dans la mer Noire, et même de tous ceux qui appartenoient aux diverses colonies de cette république. Cette capture se fit sans aucune déclaration de guerre. Il n'y avoit aucune proportion entre l'offense et le châtiment. Furieuse à son tour, Venise jura de ne pas laisser cette insulte impunie. Elle équippe une flotte de trente-cinq galères, dont elle donne le commandement à Marc Ruccinio, ainsi qu'à Morosini. Ces deux amiraux entrent dans la baie de Cavisto, traversent une escadre génoise composée de quatorze vaisseaux, l'attaquent, et s'en emparent malgré la belle résistance de Philippe Doria. Comme cette victoire n'étoit rien moins que décisive, Gênes conservoit toujours toute sa supériorité. Venise lui chercha partout des ennemis. Supposant que Cantacuzène entreroit avec joie dans la ligue qu'elle formoit, parce qu'il avoit contre les Génois des plaintes graves et

fondées, elle sollicita son alliance, et lui envoya un ambassadeur. Tels sont et la cause et le motif pour lesquels l'empereur vit arriver dans le port de Thessalonique quatre galères vénitiennes. La république ne se trompoit point sur les dispositions de Cantacuzène. Il étoit outré contre les Génois, mais en même temps obligé de dissimuler son ressentiment, parce qu'il n'avoit pas les moyens de le satisfaire, ayant sur les bras les Serviens, dont la puissance, augmentée par la guerre civile, lui causoit de justes alarmes. Il répondit à l'ambassadeur qu'il ne pouvoit s'occuper pour le moment que de son ennemi, contre lequel il lui falloit réunir tous ses moyens. Bragadin lui répliqua que son gouvernement se chargeroit de faire restituer par le crâle toutes ses conquêtes, fondant cette présomptueuse promesse sur une circonstance qui prouve et l'influence qu'avoit alors Venise et le parti qu'elle savoit en tirer. Etienne, quoique souverain indépendant, étoit membre du sénat de cette république, qui croyoit qu'à ce titre le crâle lui devoit obéissance, et qu'il s'empresseroit, lorsqu'elle lui en donneroit l'ordre, de rendre aux Grecs ce qu'il leur avoit pris. Il est probable que cette garantie ne parut pas suffisante à l'empereur, qui persista dans son refus et renvoya l'ambassadeur avec des présens.

Depuis que le crâle avoit usurpé le titre d'empereur, il prenoit des mesures, et faisoit des dispositions qui prouvoient que son intention étoit de le garder. Sentant toute l'importance de la ville de Bérée, qui le rendoit maître d'une province de l'empire grec, il ne négligea rien de ce qui pouvoit lui en assurer la conservation. L'exil des principaux habitans et de ceux qui pouvoient avoir de l'influence, leur remplacement par des Serviens, une garnison formée des meilleurs gens de guerre, la construction de deux citadelles, d'une double muraille, tels étoient les moyens de défense employés par Etienne. Ils paroissoient irrésistibles. Leur excès causa cependant

la perte de la place, et le prince se la vit enlever parce qu'il avoit voulu trop faire pour la rendre imprenable. Des deux citadelles, l'une étoit achevée et confiée à la garde des Allemands, l'autre, dont le tracé occupoit un terrain immense, parce qu'elle devoit être construite sur un plan gigantesque, exigeoit pour son développement la destruction d'un grand nombre de maisons, dont on avoit chassé les propriétaires. C'étoit plutôt une ville qu'une citadelle. Elle devoit avoir une grande tour et trois petites, calculées de manière à résister à la double attaque que feroient simultanément une armée de siége et les citoyens qui la seconderoient. Quelque célérité qu'on eût mis dans les travaux ils n'étoient pas encore entièrement achevés. Cantacuzène sentit qu'il n'avoit pas un moment à perdre. Il disposa ses troupes, au nombre desquelles étoient des Turcs qui, après avoir dévasté la Macédoine, s'étoient joints à ses soldats. Parmi leurs prisonniers étoit le fils de Marzelat, premier berger du pays, qui jadis avoit gardé les nombreux troupeaux de l'empereur. Les plus riches d'entre les Serviens lui confioient les leurs. Cet homme se jeta aux pieds du prince pour le supplier d'user de son pouvoir sur les Turcs pour lui faire rendre son fils. Cantacuzène raconte que, par un mouvement indépendant de sa volonté et précédant toute réflexion, il tira cet homme à part et lui dit qu'il s'engageoit à lui faire rendre son fils, s'il vouloit l'aider à prendre Bérée et dresser des échelles autour de cette place. Marzelat promit plus qu'on ne lui demandoit, parce que, pendant la nuit, il gardoit les troupeaux des Serviens entre les deux murailles sans qu'il y eût de garnison. L'empereur combine aussitôt sur ce renseignement l'expédition qu'il médite. Il donne ordre à ses matelots d'amener à l'embouchure du fleuve qui se jette dans la mer près de Bérée, les Turcs pour l'attendre dans un endroit désigné; il devoit, de son côté, conduire par terre ses soldats, en laissant son fils à

Thessalonique. Cette entreprise, qui n'étoit pas sans danger, devoit avoir lieu la nuit suivante. Les mesures prescrites s'exécutent en effet. Cantacuzène arrive et s'avance silencieusement au lieu du rendez-vous; mais il n'y trouva point les musulmans. L'embouchure du fleuve étant pleine de sable et de limon, les matelots ne pouvant surmonter cet obstacle, les vaisseaux restoient immobile. L'empereur, qui ne pouvoit s'expliquer la cause de ce retard, étoit dans des transes mortelles. Il se croyoit obligé de renoncer à son projet, et se soumettoit en murmurant à la nécessité, lorsque la mer montante dégagea les vaisseaux et les fit entrer dans le fleuve. On débarque à la hâte, mais en ordre. Les Turcs et les Grecs se réunissent; on marche vers Bérée. Marzelat paroît pour servir de guide, annonçant à Cantacuzène que ses compagnons devoient préparer les échelles. L'empereur, à l'approche des murailles, l'envoya devant pour s'assurer que les échelles étoient prêtes. Il revient bientôt sur ses pas annoncer qu'il n'y en avoit pas de faites. « Cet accident mit Cantacuzène [a] dans une « fâcheuse perplexité. Ses soldats et beaucoup d'habitans, « chassés par le crâle, qui faisoient tous leurs efforts pour « rentrer dans leur patrie, coupèrent à la hâte des arbres « d'une hauteur égale à celle des murailles, et firent « quatre échelles, dont, faute de clous, ils attachèrent « les échelons avec les cordons des tentes. Des soldats, « conduits par Marzelat et par des citoyens de Bérée, « les appliquèrent à la muraille sans que ceux du dedans « s'en aperçussent. Il y montèrent incontinent après, et « entrèrent dans la ville. Dès que l'empereur vit ses gens « entrés, il divisa son armée en deux; et, ayant pris une « partie tant de sa cavalerie que de son infanterie, il « marche vers les échelles, et envoya le reste attaquer « la citadelle d'un autre côté pour jeter la terreur dans « le cœur des ennemis. Ceux qui étoient montés les

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4.

« premiers s'étoient saisis de quelques soldats, en les « menaçant de la mort s'ils parloient. Ensuite ils allè- « rent à l'une des portes nommée *la porte Opsicienne*, « et commandèrent à ceux qui la gardoient de les aider « à la rompre pour y recevoir l'empereur, qui se pré- « senta bientôt. » De ce poste, le prince dirigea l'opération, qui, par le grand nombre d'exilés, devint si facile, qu'on auroit pu se passer de soldats. Les habitans qui n'avoient point été chassés n'en supportoient pas avec plus de patience le joug des Serviens, et parmi ces derniers étoit une classe de gens qui, ne sachant pas plus attaquer que se défendre, étrangers aux combats, demeuroient à Bérée uniquement pour y jouir des agrémens du climat et pour plaire au crâle. Cette classe, inutile dans un siége, formoit, avec les citoyens qu'on avoit laissés, une grande partie de la population. La garnison étoit dans une telle sécurité, qu'elle n'en sortit qu'à la vue des exilés, aux cris des Grecs, aux acclamations des habitans. Elle court aux armes, dans l'intention de se défendre et de se sauver. Les officiers qui commandoient cette garnison étoient au nombre de trente, *tous de qualité*, mariés, ayant leurs familles à Bérée. Ils se réfugient avec leurs soldats dans la plus grande des deux citadelles, et s'enferment dans la haute tour. Les Allemands gardoient l'autre citadelle, située près de la Porte royale. Il y avoit en-dehors une grande quantité d'ouvriers tirés de tous les pays de l'obéissance du crâle. Tous montèrent sur leurs echafauds. Les Grecs et le peuple pillèrent les maisons habitées par des Serviens. Cantacuzène donna des ordres pour empêcher les Turcs d'entrer, afin de garantir la ville. Les Allemands se défendirent jusqu'à ce que l'empereur parut; c'étoient les mêmes qui l'avoient servi fidèlement malgré l'ordre d'Etienne. Cette circonstance les fit traiter plus favorablement que des prisonniers de guerre; on leur donna des armes, des chevaux et de l'argent. Les Serviens

sortirent de leur tour sur la promesse qu'il ne leur seroit fait aucun mal. On les renvoya désarmés. Les Grecs reconduisirent les ouvriers loin de la ville, afin d'empêcher les Turcs de les dépouiller. L'empereur, vouloit renvoyer les trente commandans; mais ils le supplièrent de les retenir prisonniers, parce qu'ils craignoient que le crâle ne soupçonnât leur fidélité, et ne les accusât d'avoir livré la ville. Quelques-uns obtinrent ensuite la permission de retourner chez eux; d'autres s'évadèrent. Il n'y eut point de sang répandu. Les Turcs, paisibles spectateurs de la prise d'une place qu'ils auroient voulu piller, parce qu'ils croyoient que le pillage leur en étoit dû, demandèrent à Cantacuzène la liberté de se dédommager par eux-mêmes sur les terres du crâle. Elle leur fut accordée. Ils enlevèrent beaucoup de bestiaux et de butin, mais peu de prisonniers, parce que les Serviens se renfermèrent dans leurs villes et dans leurs forteresses.

Cantacuzène partit de Bérée avec ses troupes pour s'emparer d'Edesse. Il croyoit la prise de cette dernière aussi facile que celle de l'autre, mais il étoit dans l'erreur. Les Edessiens n'avoient ni les mêmes sujets de mécontentement contre les Serviens, ni le même désir de rentrer sous la domination des Grecs. Le crâle n'avoit pas, comme à Bérée, chassé une partie des habitans, et tourmenté l'autre. Non-seulement les principaux se déclarent contre l'empereur, mais ils animent le peuple, et montent sur leurs murailles. Ils se moquent de la vanité du prince, qui prétendoit prendre en peu de temps, avec quelques troupes, une place dont le crâle n'avoit pu s'emparer en seize ans avec une armée nombreuse. La moitié de la ville étoit inaccessible, et garantie par une inondation. D'épaisses murailles, flanquées de tours, des précipices rendoient l'autre partie, sinon imprenable, au moins d'un accès difficile. Quatre capitaines serviens, renommés par leur

bravoure, commandant une garnison déterminée à se bien battre et secondée par la population, ajoutoient aux obstacles. Quelque contrarié qu'il fût de renoncer à son entreprise, Cantacuzène se vit obligé de céder à la nécessité : la prudence lui défendoit de faire une tentative inutile. Après avoir consulté ses officiers, qui jugeoient comme lui que la conquête d'Edesse étoit une prétention ridicule, il donne ses ordres pour la retraite. Comme on se disposoit à l'effectuer, quelques soldats vinrent le prier de leur faire part de la résolution qu'il avoit prise. Il leur demande en raillant s'ils croyoient plus à propos d'attaquer la place que de lever le siége. Ces braves le conjurèrent d'attaquer, promettant de le rendre maître de la ville. L'empereur, sachant que cet enthousiasme étoit partagé par leurs camarades, révoque les ordres donnés, commande aux officiers de mettre les soldats sous les armes, à ceux-ci de préparer les échelles, enfin à ses alliés de se tenir prêts pour l'assaut. Au point du jour il range son armée en bataille, place les Turcs du côté que le marais rendoit inaccessible, afin que la ville ne fût point pillée. Il ne voulait se servir d'eux que pour occuper une partie de la garnison, qui pouvoit toujours craindre qu'on ne rendît le marais praticable, ou le supposer en voyant des troupes placées de ce côté. Après avoir distribué ses troupes sur divers points autour des murailles, il s'en réserva l'élite pour attaquer la citadelle, l'endroit le plus fort, et défendue par les plus braves d'entre les Serviens. Il avoit annoncé publiquement d'avance des récompenses, et promis quatre mines d'or à celui qui le premier planteroit l'étendard sur la muraille, trois au second, et deux à celui qui y monteroit le troisième. Le combat dura depuis le lever du soleil jusqu'au milieu du jour, avec un égal acharnement de part et d'autre. Il se ralentit ensuite du côté des assiégés, dont plusieurs avoient été tués ou blessés. En les voyant foiblir, les Grecs appliquent les

échelles, et mettent le feu à l'une des portes. On escalade au même instant, pendant qu'une partie des soldats entre par la porte détruite, et la ville est prise d'assaut. L'empereur arrête le pillage que les premiers avoient commencé. On renvoya les Serviens; les quatre capitaines furent mis en lieu de sûreté, et les partisans du crâle chassés.

Laissant sous le commandement de George Lysique une garnison suffisante, Cantacuzène revint à Bérée. La prise d'Edesse entraîna la reddition de Staridole, Pétrée, Strobe, Notie, Lycostome, et d'autres forteresses, qui se soumirent. Après avoir donné quelques jours de repos à ses troupes, il entreprit de nouvelles expéditions contre les Serviens. Ils possédoient sur la frontière de Thessalie une ville construite au haut d'une montagne, environnée de tous côtés par des précipices, et fortifiée ainsi par la nature et l'art. Elle étoit sous les ordres de Préalimpe, gouverneur de la Thessalie pour le crâle, et l'un des Serviens les plus braves et les plus habiles. Ce fut cette place imprenable que l'empereur voulut enlever: il l'investit avec ses troupes. Préalimpe, qui ne se fioit pas aux habitans, mit au milieu les femmes et les enfans, les hommes aux extrémités, afin de les forcer à se défendre. Il ne voulut pas recevoir les citoyens qui habitoient les maisons situées hors de la ville, leur commandant de se défendre à la faveur de leur position. Quand les Grecs furent rassemblés, ainsi que les Turcs, Cantacuzène leur permit d'aller piller aux environs, ne réservant autour de lui qu'un petit nombre de soldats. Ceux à qui Préalimpe avoit refusé l'entrée de la ville, craignant le choc des assiégeans, vinrent se réunir aux Grecs, et en logèrent plusieurs dans leurs maisons. Au retour des Turcs, qui rapportèrent beaucoup de butin, on fit toutes les dispositions nécessaires pour l'attaque. Les habitans avoient ouvert leurs portes; ils étoient contenus par la crainte de

voir leurs femmes et leurs enfans massacrés par les Serviens, qui les retenoient en otage. Comme on ne pouvoit approcher des remparts, l'empereur plaça dans les endroits les moins inaccessibles, à portée du trait, des détachemens qui devoient tirer sur ceux qui paroîtroient au haut des murailles. D'autres, couverts de leurs boucliers, parvinrent avec beaucoup de peine au pied des murs, et les sapèrent. L'ouverture qu'ils y firent donnoit dans l'intérieur d'une maison abandonnée. La personne à qui cette maison appartenoit y rentrant par hasard au moment où les sapeurs achevoient leur opération, elle appela au secours. Les Serviens accoururent, et tuèrent ceux qui avoient fait la brèche. Une pluie violente força le reste de l'armée à se mettre à couvert dans le camp. Cantacuzène, désespérant de s'emparer de cette ville, revint à Bérée, suivi des principaux habitans du pays. A son arrivée, il trouva plusieurs députés que lui envoyoient les citoyens des villes prises depuis quelques années par les Serviens. Ils le prioient de venir les délivrer, offrant de le reconnoître. La plus importante étoit Scopies, dont le crâle avoit fait la capitale de ses états. Elle appartenoit aux Serviens depuis l'époque du règne du premier des Paléologues, sous lequel elle avoit été démembrée de l'empire. Quoique le crâle fût averti de l'approche de Cantacuzène, et qu'il eût une puissante armée en Hongrie, *il n'osa* [a] *se mesurer avec ce prince*, et fit dire à la garnison de Scopies de se défendre comme elle pourroit. Elle se rendit à la première sommation. Etienne l'accusa plus tard de perfidie ; mais elle se justifia devant l'archevêque, qui, pris pour juge, déclara que, le crâle ayant refusé des secours, elle avoit agi avec prudence. Un grand nombre de villes suivit l'exemple de Scopies. Ceux qui commandoient des troupes offrirent d'en faire autant.

[a] Expression de Cantacuzène, qui va bientôt se donner un démenti à lui-même.

Parmi ces derniers on distinguoit Clapaine et Tolistlas. Le premier étoit parent d'Etienne, et le second avoit possédé des gouvernemens. Tous deux envoyèrent promettre à l'empereur de lui rendre le pays dans lequel ils commandoient, si ce prince vouloit s'y transporter ; mais il ne crut pas devoir se fier à eux. Il confia le gouvernement de Bérée à Diplovatace, protovestiaire, qui réunissoit l'adresse au courage, et qui, dans une négociation entre plusieurs villes et Nicéphore Sarentène, avoit fait preuve d'habileté. Cette disposition prise, il se rendit avec son gendre à Thessalonique, dans l'intention de s'emparer du fort Gynaïcocastre, d'où les Serviens venoient piller les environs de cette ville. Ce fort avoit été construit par le jeune Andronic, à une petite journée de marche de Thessalonique, et pour servir à la défense de cette place. Le commandant, nommé Balque, offrit de se rendre, en priant cependant l'empereur d'attendre, pour y placer une garnison, qu'il eût mis en sûreté sa famille et ses biens. Il demandoit quinze jours : le prince les accorda. Balque envoya ses meubles et ses troupeaux à Thessalonique, comme des gages de sa fidélité ; mais il se joua de ses sermens, et se réunit au crâle, qui crut enfin qu'il étoit dans ses intérêts de paroître, et de ne pas laisser Cantacuzène reprendre tranquillement les conquêtes qu'il avoit faites.

En effet, ce prince ayant appris que l'empereur, après avoir partagé ses troupes, s'étoit rendu à Thessalonique, se mit à la tête des siennes, et prit la route de cette ville. Quand il en fut près, il députa vers Cantacuzène, et lui fit faire des reproches sur son ingratitude et sur la facilité avec laquelle il oublioit les services qu'il lui avoit rendus. Disposé cependant à l'indulgence, Etienne lui offroit le pardon et la paix, en l'invitant à lui donner un rendez-vous pour conférer ensemble sur leurs intérêts respectifs. Cantacuzène ac-

cepta la proposition. On convint du jour et du lieu de l'entrevue. Les deux empereurs, couverts de leur armure, accompagnés d'un détachement de troupes, et le crâle, suivi d'une escorte nombreuse, se trouvent au rendez-vous. Ce dernier prit la parole, rappela l'hospitalité qu'il avoit donnée à Cantacuzène dans un temps où, n'ayant point de ressources, il s'étoit adressé à lui, qui, ne lui ayant aucune obligation, ne lui devoit rien; fit l'énumération des offres d'Apocauque et de l'impératrice, des avantages qu'ils lui promettoient, s'il vouloit livrer son hôte; appuya sur la constance de ses refus, et sur la générosité avec laquelle, contre ses propres intérêts, il avoit mis à sa disposition ses meilleurs officiers, comme ses plus braves soldats : mettant en parallèle avec ces faits la conduite du prince, son aggression, ses hostilités, il fit voir son ingratitude, et termina par le conjurer de renoncer à son entreprise, et de consentir à un traité par lequel chacun devra conserver ce qu'il possède, lui faisant observer que, s'il retient par droit de conquête une petite portion de l'empire, Cantacuzène retient, lui, de bien plus grandes portions d'un grand nombre d'états. L'exposé du crâle étoit conforme à la vérité, sauf les restrictions. Il ne disoit rien qui ne fût vrai, mais il ne disoit pas tout, et gardoit le silence sur la conduite qu'il avoit tenue postérieurement à celle dont il parloit, et qui méritoit tous les éloges qu'il se donnoit.

Cantacuzène, dont nous suivons le récit, avoue qu'avant de répondre il se recueillit pendant quelques momens; et l'on doit convenir qu'il en avoit besoin, s'il tînt le discours qu'il rapporte, et dont la longueur est démésurée autant que les répétitions en sont fatigantes. Il commence par une déclamation sur le peu d'équité que font paroître les hommes quand il s'agit de leurs intérêts; ce qui le mène à l'injustice du crâle, qui a trahi son serment et ses traités. Il convient de

tous les services qu'il en a reçus, insistant particulièrement sur son accueil et les honneurs qu'il lui a rendus ou fait rendre à sa cour, *lui cédant la première place, honneur dont il lui est plus redevable que de la conservation de sa vie* [a]. Après des hommages pour la princesse Hélène, à laquelle étoit probablement due cette généreuse hospitalité, l'empereur passa aux conventions faites entre le crâle et lui, dont il offre la preuve en reproduisant l'acte de serment reçu par l'archevêque, et rédigé par les principaux officiers de la cour d'Etienne qui assistoient à cette conférence. L'exposé de ces conventions le conduit naturellement à l'examen de ce qui a été fait de part et d'autre pour les exécuter. Une fois sur ce chapitre, Cantacuzène avoit d'abondans matériaux pour suppléer au coupable silence du crâle. Intrigues, attaques souterraines, complots honteux, séductions, agression ouverte, déclaration de guerre, rien n'est oublié. Cantacuzène avoit même une lettre d'Etienne qui le condamnoit. Suivant la marche adoptée par son rival, il oppose à cette série d'actions perfides, à ces violations de traités ou de sermens, sa propre conduite; c'est-à-dire les avertissemens qu'il faisoit donner au crâle lorsque les Turcs devoient arriver; le respect qu'il observoit toujours, ne se croyant dégagé de ses sermens que depuis les sommations inutilement adressées au prince de Servie pour lui rappeler les siens. Venant à l'objet direct de la contestation, c'est-à-dire aux conquêtes du crâle, l'empereur le pria de se souvenir que, lorsqu'il étoit en sa puissance, il avoit refusé (quoiqu'il n'eût aucun moyen alors de soutenir sa ré-

[a] Lorsque l'historien fait cet aveu (liv. 4, ch. 20), il n'étoit plus empereur, ni guerrier, mais moine. Cette circonstance peut servir à expliquer les citations de l'Ecriture sainte, les dissertations morales ou religieuses qu'on trouve dans ses discours, et qui souvent y sont déplacées. En se rappelant que tantôt le frère Josaphat tenoit la plume, et tantôt l'empereur Cantacuzène, on a le mot de l'énigme. César écrivoit sur le champ de bataille, c'est-à-dire immédiatement après l'événement, et ne quittoit l'épée que pour prendre la plume.

solution) de lui céder aucune ville prise, et déclara qu'ayant et le souverain pouvoir et la force en main, il étoit peu probable qu'il fût disposé à faire une concession honteuse. Il termina par l'exhorter à la paix, et par l'engager à restituer les provinces qu'il avoit envahies. Etienne, qui n'avoit rien à répliquer à des faits, parut interdit. Comme un long silence étoit un aveu de sa défaite et de sa honte, il pria l'empereur de s'écarter un peu des nombreux témoins de cette conférence, afin de l'entretenir à part. Lorsqu'ils furent seuls, le crâle avoua tous ses torts, reconnut qu'il avoit violé ses sermens et ses traités; mais il supplia l'empereur de lui laisser ses conquêtes en reconnoissance des services importans qu'il lui avoit rendus, lui représentant combien il seroit humiliant et de quel opprobre il se couvriroit en faisant des restitutions qui lui avoient coûté tant de sacrifices. Cantacuzène persista dans son refus, déclarant positivement qu'il ne pouvoit céder la plus petite portion de l'empire. Les deux princes se séparèrent sans être plus avancés qu'ils ne l'étoient avant cette longue conférence.

Le lendemain il y en eut une nouvelle. L'un ne consentoit pas à céder, ni l'autre à rendre. Etienne employa vainement la flatterie, vantant les talens de Cantacuzène, dont la gloire, disoit-il, l'empêchoit de dormir, ou troubloit son sommeil en le réveillant tout à coup. Lui seul lui avoit inspiré des craintes, tandis qu'il bravoit ou méprisoit ses autres ennemis. L'empereur lui reprochant de s'être abaissé au point d'accepter une place dans le sénat, lui, possesseur d'un état plus vaste que ne l'étoit celui de cette république, il se justifia par la terreur qu'il avoit de ses armes, disant qu'il falloit moins s'étonner de cette démarche que de ce qu'il n'en avoit pas fait de plus indigne de son rang pour trouver des protecteurs contre sa puissance. Malgré tant d'aveux humilians, vrais ou feints, et dont nous n'a-

vons d'autre garant que Cantacuzène, le crâle ne cédoit rien, vouloit tout garder, de manière qu'il y avoit entre son langage et sa conduite, et même dans ses discours, une contradiction que l'historien n'a pas remarquée. Le résultat de cette grande terreur étant de persister dans un refus qui n'en supposoit aucune, on seroit presque en droit de conclure que le crâle se moquoit de Cantacuzène, ou celui-ci de son lecteur. Non-seulement Etienne n'accordoit rien, mais, en priant l'empereur de se contenter de Bérée et d'Edesse, il sembloit vouloir lui faire sentir qu'il avoit le droit de réclamer ces villes. Il revint à la charge sur la honte dont il se couvriroit, non-seulement aux yeux de ses sujets, mais encore des princes voisins, en abandonnant ainsi ses conquêtes. L'empereur, voyant son obstination, lui déclara sèchement que, puisqu'il ne vouloit pas se rendre à la justice, il l'obligeoit d'avoir recours à la force ; et qu'il alloit retourner à Constantinople pour faire tous les préparatifs nécessaires, afin de prendre les armes au printemps, ajoutant qu'il ne les déposeroit que lorsque les Romains seroient délivrés et les Serviens asservis. Le crâle, effrayé de cette menace, parce qu'il savoit que le prince ne changeoit pas aisément de résolution, le pria de se calmer, de ne pas tout exiger, de faire de son côté quelques concessions, déclarant lui confier ses propres intérêts, et le prendre pour juge. L'empereur, réfléchissant sur cette proposition, voyant qu'il seroit impossible de tout obtenir, et hasardeux de remettre la décision de cette affaire au sort des combats, dont l'issue est incertaine; sachant qu'il ne pourroit entreprendre une guerre sans le secours des Turcs, presque aussi dangereux, comme alliés, que les ennemis, par l'amour du pillage, se détermine à partager le différend. « Quoique rien (disoit-il au crâle) ne doive paroître « aussi juste à tous ceux qui ont la moindre notion de « justice que de rendre ce que vous avez pris, contre

« les traités conclus et le droit des gens, je consens à « céder la moitié de mes droits. C'est à vous mainte- « nant à vous décider pour la paix ou la guerre. » Sans attendre la réponse d'Etienne, il assigna de suite à l'empire l'Acarnanie, la Thessalie, la Serviane, avec les villes maritimes des environs; Bérée, Edesse, Gynaïcocastre, Mygdonia, ainsi que les bourgs, villages et forts situés sur les rives du Strymon jusqu'aux frontières de Phères et les montagnes Tantessanes : au crâle, Siène, Phères, Mélénique, Strombitze, Castoria, d'autres places de Macédoine, à la charge par Etienne de s'abstenir de tout acte d'hostilité. Le crâle ayant accepté ce partage, l'empereur traita magnifiquement ce prince et sa suite dans le lieu même des conférences, en présence du jeune Paléologue, qui aida Cantacuzène à faire les honneurs du repas. On convint ensuite que le lendemain il seroit nommé cinq commissaires par les deux puissances contractantes, l'une pour recevoir les villes qui devoient être restituées et l'autre pour les rendre. Cet accord fait, Etienne rentra dans son camp, et les deux empereurs retournèrent à Thessalonique.

Pendant la nuit, quelques Grecs vont trouver le crâle dans le dessein de lui faire rompre le traité qu'il venoit de conclure. Ils font à ce prince un tableau de la situation de Cantacuzène, et de la mésintelligence secrète qui régnoit entre les deux empereurs. Cantacuzène n'avoit point d'armée, ni moyens d'en former une de long-temps : on étoit loin de le reconnoître pour légitime souverain dans toutes les parties de l'empire; ses ennemis n'avoient point changé de sentimens, et n'attendoient que l'occasion pour le faire voir; ses amis, choqués de son ingratitude, instruits par une expérience coûteuse, ne prendroient plus les armes pour sa défense, et se repentoient de l'avoir fait. Tel étoit l'exposé que firent ces brouillons, qui le terminèrent en disant que, certains des dispositions de Jean Paléologue, qui ne

considéroit son beau père que comme un usurpateur; ils pouvoient assurer d'avance que ce jeune prince se réuniroit au crâle pour le combattre et se faire rendre un trône sur lequel lui seul avoit des droits. Etienne, transporté de joie, remercia ces factieux, et promit de servir avec chaleur le prince Paléologue et d'épouser sa querelle. Dès le point du jour, il envoya signifier à Cantacuzène qu'il rompoit le traité conclu la veille; et qu'il alloit reprendre les armes, à moins qu'il ne lui cédât non-seulement les provinces en contestation, mais encore plusieurs autres villes. Cantacuzène répondit au prince, qu'il l'attendoit et qu'il étoit prêt à lui livrer bataille. Il étoit moins inquiet du sort du combat que des élémens d'une nouvelle guerre civile qu'il voyoit se préparer, parce qu'il savoit l'entretien que les Grecs avoient eu pendant la nuit avec Etienne. Celui-ci fit de grandes dispositions; et comme ses soldats ne partageoient point son ardeur et ne pouvoient s'expliquer un changement aussi prompt, il les harangua pour relever leur courage, leur peignit Cantacuzène comme un homme bien moins formidable qu'ils ne se le figuroient; qui ressembloit à celui qui se noie, assurant que ses compagnons n'étoient autour de lui que pour l'enfoncer et l'empêcher de reparoître sur l'eau. La certitude qu'il avoit de la division qui existoit parmi les Grecs motivoit autant sa confiance que ses ressources. Le jour suivant il range son armée en bataille, et marche sur Thessalonique. L'empereur s'avançoit pareillement de son côté, et les deux partis furent bientôt en présence. Ils y restèrent long-temps sans s'attaquer. Enfin le crâle envoya demander à Cantacuzène s'il vouloit faire la paix, à condition que chacun retiendroit ce qu'il possédoit, sinon qu'il falloit se battre. Le prince répondit qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami que pour ennemi, pourvu qu'il exécutât le traité; que, s'il vouloit en venir aux mains, il étoit disposé à le recevoir vigou-

reusement ; qu'autant il lui répugnoit d'être l'agresseur, autant et plus il mettroit d'ardeur à se défendre. Etienne répliqua qu'il ne désiroit point le combat, qu'il ne le provoquoit pas, et que, s'il avoit fait marcher ses troupes, c'étoit pour se retirer dans son camp, et non pour livrer bataille [a]. Il y rentra sur-le-champ en effet pour y passer la nuit. Le lendemain il traversa le fleuve Axius, et mit le siége devant Edesse.

Cantacuzène résolut de s'embarquer pour Constantinople et de laisser à Thessalonique le jeune Paléologue, en lui donnant pour conseil son beau-père Andronic Asan. C'étoit une double faute. Il avoit promis à l'impératrice de lui ramener son fils : il confioit ce prince à quelqu'un qui l'avoit déjà trahi une fois. Il ne pouvoit douter des projets qu'avoient les factieux, ni de leurs vues sur le jeune empereur pour l'exécution de ces projets. Il devoit craindre que Paléologue ne voulût de lui-même secouer le joug d'un tuteur importun, et qu'il ne fît ou qu'on ne lui suggérât une réflexion fort naturelle sur le partage d'un trône qui devoit et qui pouvoit encore être à lui seul. Ce résultat étoit toujours inévitable. Il falloit le prévoir et tâcher de le prévenir en armant Paléologue contre lui-même par le travail et l'application aux affaires ; en lui apprenant à régner, au lieu de le laisser dans l'inaction ; enfin en le confiant à des mains habiles et pures, quand on seroit obligé de s'en séparer, au lieu de le mettre en des mains infidèles. Avant de partir, il fit à son pupille un sermon, et lui donna des avis sur la conduite qu'il avoit à tenir, l'exhortant à se défier d'Etienne, dont l'intérêt étoit de les brouiller ensemble, d'exciter une guerre civile, afin de pouvoir non-seulement garder ses conquêtes, mais

[a] Nous n'expliquerons ni les inconséquences du crâle, ni même celles de Cantacuzène. L'avenir pourra donner quelques éclaircissemens, et peut-être ici commence la *confusion* de ce dernier, dont il sera parlé plus tard.

en faire de nouvelles. Il l'avertit qu'on ne manqueroit pas de le calomnier dans son esprit, et de tâcher de lui faire croire qu'il vouloit lui enlever le trône et la vie ; et c'étoit en voyant si bien dans l'avenir que l'empereur laissoit abandonné à lui-même un jeune homme entouré de flatteurs, et dans l'âge où les passions commencent à exercer leur empire ! Sa conduite ne tarda point du reste à être blâmée. On prétendit qu'il éloignoit Paléologue de Constantinople afin de pouvoir avec plus de facilité faire couronner empereur Mathieu, son fils aîné. Une circonstance, qu'il est difficile d'attribuer au hasard, comme on l'a fait, vint à l'appui de cet injurieux soupçon. C'est l'oubli que fit un jour, du nom de Jean Paléologue, le pontife qui proclamoit, conformément à l'usage, les princes qui avoient droit aux prières publiques. Cette omission causa de vives alarmes à l'impératrice Anne, qui ne put la supposer involontaire. Elle s'en plaignit amèrement à Cantacuzène, qui, après avoir protesté de son innocence, donna l'ordre de proclamer avec plus de solennité que de coutume le nom de Paléologue. C'étoit peut-être moins réparer la faute que la constater, et prolonger le souvenir et les conjectures auxquelles elle avoit donné lieu.

An. 1351. En connaissant le caractère du crâle de Servie, il étoit plus facile de prévoir que d'empêcher la conduite de ce prince, parce qu'on n'étoit pas en mesure. Pendant que l'empereur se rendoit à Constantinople, Etienne prenoit la route d'Edesse. Il y avoit conservé des relations avec plusieurs habitans de cette ville, qui lui rendoient compte de ce qui s'y passoit, et s'occupoient des moyens de la lui livrer. Il fut convenu qu'Etienne feroit préparer des échelles pour les appliquer aux murailles lorsqu'ils lui en donneroient le signal. Ce projet s'exécuta sans obstacle. Le jour indiqué, le crâle s'approcha de la ville, et l'escalade se fit paisiblement. Ses gens, arrivés

de l'autre côté, agissant de concert avec leurs camarades, abattent un pan de mur assez large pour qu'on pût facilement introduire de la cavalerie. Lysique, gouverneur d'Edesse, averti trop tard, accourt avec sa garnison ; mais, en voyant l'armée d'Etienne défiler par la brèche, il n'eut que le temps de se sauver dans la citadelle avec deux cents hommes. Vivement poursuivi par le crâle, il est atteint d'une flèche à la cuisse, et blessé de manière à ne pouvoir faire un pas de plus. Ses soldats, découragés par cet accident, mettent bas les armes sur la parole qu'on leur donne qu'il ne leur sera point fait de mal. Maître de la ville et de la citadelle, Etienne renvoya Macroducas, et la garnison dont il étoit commandant, après l'avoir désarmée. Ce prince réserva toute sa rigueur ou plutôt sa cruauté contre Lysique. Il n'avoit point oublié l'affront que lui fit ce capitaine à Castoria, sous le règne du jeune Andronic. Après lui avoir inhumainement fait arracher la barbe en sa présence, il ordonna qu'on le conduisît à Scopies [a] pour y être puni. Mais la mort prévint le supplice de Lysique, qui succomba dans la route, accablé par la douleur physique et morale que lui causoient la honte, sa blessure et le froid. Etienne, ayant abandonné la ville au pillage, les Serviens y mirent le feu, chassèrent les habitans au mois de janvier dans un hiver rigoureux, et commirent mille excès. Hors d'état de se venger avec les seules ressources que lui offroit l'empire, Cantacuzène se vit obligé d'avoir recours aux étrangers, mais il ne savoit à qui s'adresser. Les Turcs, en pillant leurs alliés, faisoient payer trop cher les secours qu'ils leur donnoient. D'ailleurs on ne pouvoit compter sur eux, et l'envie de retourner dans

[a] Cette circonstance prouve que Scopies étoit retombée au pouvoir du crâle, quoique Cantacuzène ne parle que de la conquête qu'il en avoit faite. On s'aperçoit plus d'une fois que l'historien glisse rapidement sur les revers de l'empereur, quand il en parle, et ne s'y arrête que lorsqu'il y a trahison ou cruauté.

leur pays les prenoit au moment où l'on en avoit le plus de besoin. Ils venoient récemment de ravager les états du roi de Bulgarie.

Cantacuzène crut que c'étoit une occasion de se liguer avec ce prince. Il lui députa des ambassadeurs pour lui représenter que l'irruption de ces barbares étoit moins un effet de leur puissance que de la mésintelligence qui régnoit entre des princes dont l'intérêt devoit être le même; qu'il seroit facile de les arrêter en se réunissant contre cet ennemi commun, et surtout en renonçant à des conquêtes injustes; que, si le crâle avoit voulu tenir ses sermens et rendre ce qu'il avoit usurpé, il n'en seroit pas réduit à chercher des alliés; enfin, dans la ferme résolution de ne recourir aux Turcs qu'à la dernière extrémité, il invitoit Alexandre à réunir ses forces aux siennes pour interdire aux barbares le passage de Thrace et faire entendre raison au crâle. L'empereur avoit des hommes, mais point d'argent pour les payer. Il offroit les uns au roi de Bulgarie, s'il vouloit accorder l'autre; ce qui lui étoit facile en levant les impositions établies pour la dépense de l'armée navale. Si cette proposition étoit acceptée, Cantacuzène s'engageoit à mener ses galères dans l'Hellespont pour garantir le pays d'Alexandre de l'insulte des Turcs, et comprimer ensuite le crâle, s'il ne vouloit pas se faire justice. Le roi paroissoit bien disposé; mais cependant il ne se décidoit pas, et la négociation traînoit en longueur. Un jour de fête, traversant avec les députés les rues de Ternove, sa capitale, il entendit le peuple crier à haute voix qu'il falloit accorder à Cantacuzène ce qu'il lui demandoit, parce que c'étoit le seul moyen de les garantir de l'invasion des Turcs. Alexandre, sachant des ambassadeurs qu'ils n'entendoient pas ce qu'on lui disoit, le leur expliqua dans leur langue; et, prenant la demande de son peuple pour un avertissement salutaire, il consentit à s'unir avec l'empereur pour agir de concert avec lui, soit contre

les Turcs, soit contre le crâle. Cantacuzène fut au comble de la joie lorsqu'il sut qu'Alexandre étoit prêt à contribuer aux frais de l'armée navale. Il donna sur-le-champ des ordres pour l'équipement des vaisseaux, et le nettoiement de l'Heptascale, grand bassin tellement rempli de sable et de limon, que depuis plusieurs années un seul vaisseau marchand ne pouvoit y tenir. La joie de l'empereur ne fut pas de longue durée : le roi de Bulgarie retira sa parole, donnant pour excuse les reproches que lui faisoit son beau-frère sur ce qu'il consentoit honteusement à payer des contributions aux Grecs, et leur accordoit volontairement ce qu'ils n'avoient jamais pu obtenir de lui par la force des armes. Affligé de ce changement, Cantacuzène fit de vains efforts auprès d'Alexandre. Etienne vouloit le détourner de toute entreprise avantageuse : ce n'étoit point être tributaire que de contribuer à une dépense nécessaire pour le salut de la Bulgarie ; la solde payée volontairement aux matelots, ne pouvoit être traitée de tribut ou d'impôt. Telles sont les représentations inutiles que fit Cantacuzène, et qui ne produisirent aucune impression sur l'esprit d'Alexandre. L'empereur lui prédit que les Turcs ravageroient impunément ses terres, et qu'un jour, mais quand il ne seroit plus temps, il se repentiroit de n'avoir point écouté ses conseils.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE

DU ONZIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT-TROISIÈME.

SUITE DU RÈGNE

D'ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

(Ce règne comprend les livres 103 et 104.)

LIVRE CENT-QUATRIÈME.

LIVRE CENT-CINQUIÈME.

ANDRONIC.

LIVRE CENT-SIXIÈME.

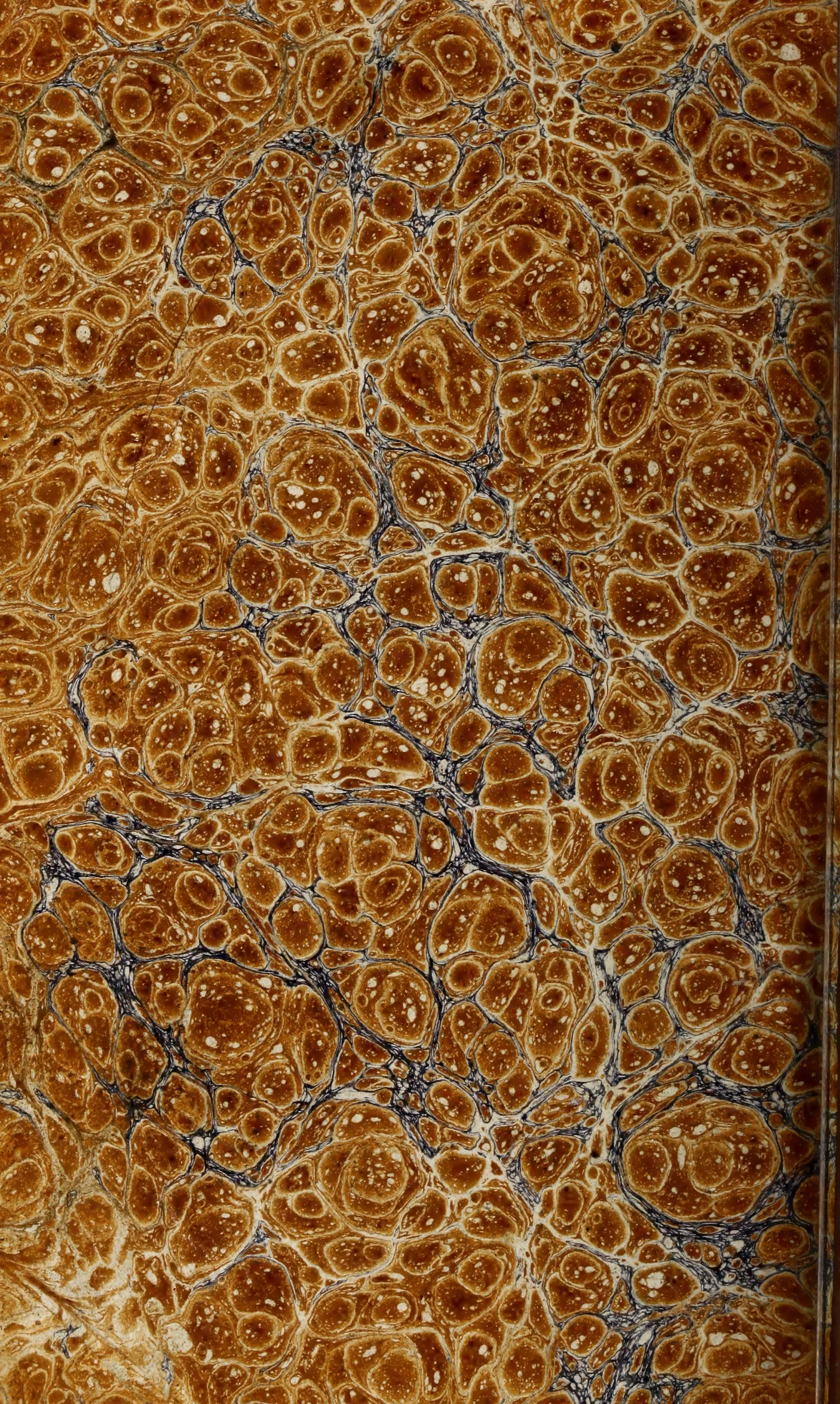
JEAN PALÉOLOGUE.

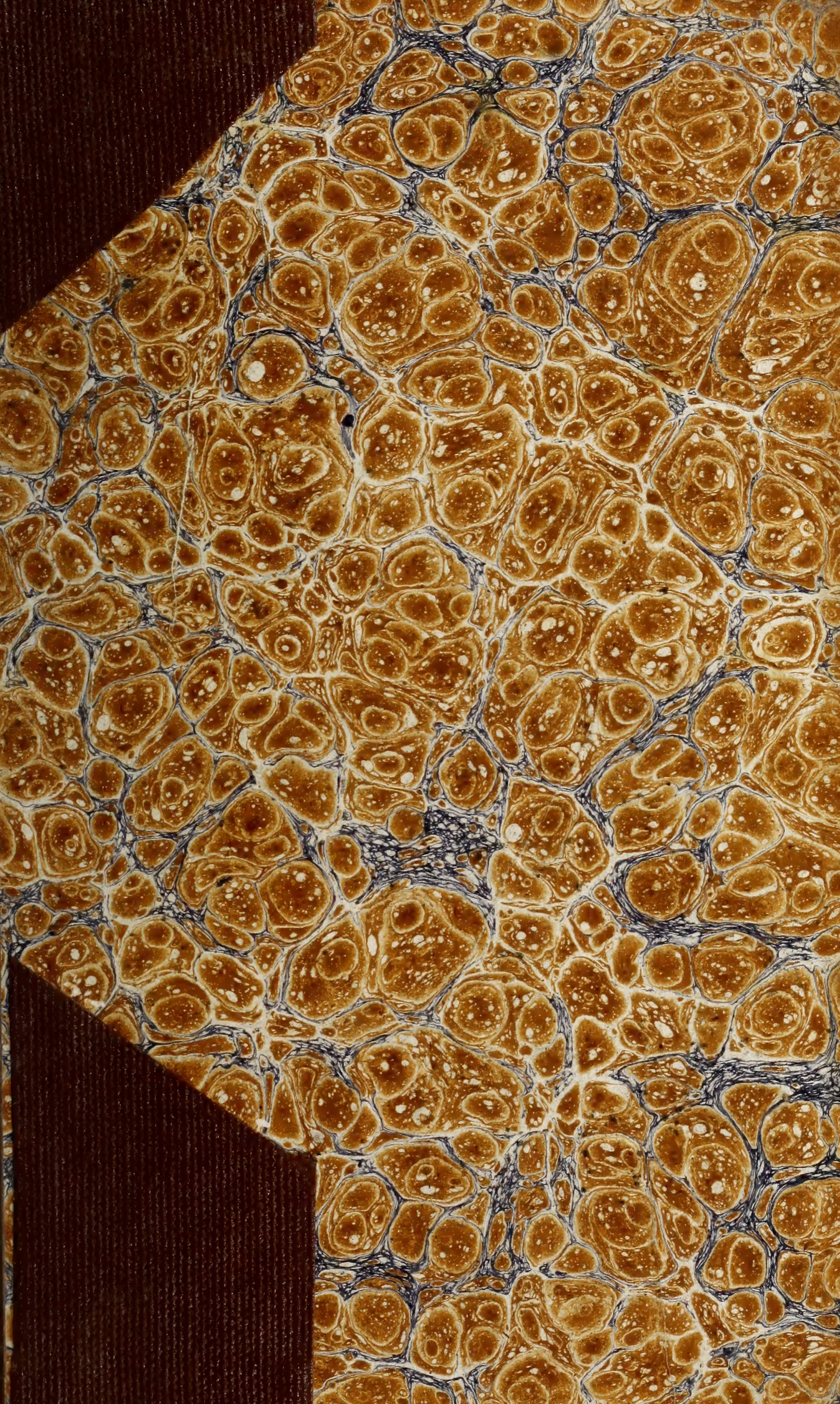
(Ce règne comprend les livres 106, 107 et 108.)

LIVRE CENT-SEPTIÈME.

LIVRE CENT-HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE.






THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET